This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

REVUE D'HISTOIRE

RÉDIGÉE

à l'État-Major de l'Armée

(SECTION HISTORIQUE)

PARIS. — IMPRIMERIE R. CHAPELOT ET C°, 2, RUE CHRISTINE.

REVUE D'HISTOIRE

RÉDIGÉE

à l'État-Major de l'Armée

(SECTION HISTORIQUE)

IVe ANNÉE

HUITIÈME VOLUME

Octobre-Décembre 1902

PARIS

R. CHAPELOT & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

SUCCESSEURS DE L. BAUDOIN

30, Rue et Passage Dauphine, 30

1902

DC
44
.R45
no.22

REVUE D'HISTOIRE

RÉDIGÉE A L'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE

(SECTION HISTORIQUE.)

N° 22 Octobre 1902

SOMMAIRE

La manœuvre de Denain (à suivre).
Le blocus de Brest de 1793 *à* 1805.
La guerre de 1870-1871. — *Journée du* 8 *août* 1870 *en Lorraine* (à suivre).
Bulletin bibliographique.

LA

MANŒUVRE DE DENAIN (1)

Le lieutenant Sautai, du 43e d'infanterie, qui a déjà publié le *Siège de la ville et de la citadelle de Lille en 1708*, ouvrage couronné par l'Académie française, et *Les Frézeau de la Frézelière*, œuvre importante dans laquelle il révélait les tentatives de transformation de l'artillerie à la fin du XVIIe siècle, a bien voulu soumettre à la Section historique de l'État-Major de l'armée une étude, aussi remarquable que les précédentes, sur

(1) *La manœuvre de Denain*, par Maurice Sautai, lieutenant au 43e régiment d'infanterie. Grand in-8°. 5 planches, dont une carte et 2 plans. — Lille, imprimerie Lefebvre-Ducrocq, 1902.

la part prise à l'éclatante victoire de Denain par les maréchaux de Villars et de Montesquiou et par le conseiller au Parlement Lefebvre d'Orval.

Appuyé sur les documents inédits que M. le lieutenant Sautai a recueillis aux Archives de la guerre, à celles de la Haye et à celles de la Bassée, patrie de Lefebvre d'Orval, cet ouvrage semble devoir porter une lumière définitive sur une question longtemps controversée. Aussi la Section historique est-elle heureuse d'en offrir en primeur les parties les plus importantes à ses lecteurs.

INTRODUCTION.

Coup d'œil sur la campagne de 1712. — Importance des documents inédits qui ont donné lieu à cette publication. — Son but : définir les rôles du conseiller au Parlement de Flandre, Lefebvre d'Orval, des maréchaux de Villars et de Montesquiou dans le projet, la manœuvre et le combat de Denain. — Principaux écrivains qui se sont déjà préoccupés des mêmes questions.

Au début de l'année 1712, après avoir successivement perdu les meilleures places de sa frontière du Nord, Lille, Tournai, Douai, Béthune, Saint-Venant, Aire et Bouchain, la France n'avait plus à opposer comme barrière, aux Alliés, qu'une ligne toute artificielle, jalonnée par les places d'Arras, de Cambrai, du Quesnoy et de Maubeuge, en avant desquelles elle comptait encore, isolées au milieu des conquêtes de l'ennemi, Condé et Valenciennes. Et si, sur le terrain diplomatique, elle gardait l'espérance de voir l'Angleterre se séparer à bref délai de la coalition, sur le terrain militaire, au contraire, elle ne pouvait envisager sans appréhension la perte d'une bataille ou la prise d'une des places de sa dernière ligne de défense, qui aurait livré aux ennemis l'entrée du royaume. Cette ligne pénétrée, les

Alliés ne rencontraient plus qu'une forteresse de peu d'importance, Landrecies, avant d'atteindre la vallée de l'Oise entièrement ouverte. La guerre dont la Flandre était le théâtre entrait donc, au printemps de 1712, dans une phase décisive.

A la tête de la puissante armée de la coalition reparaissait, seul cette fois, un adversaire résolu de la France, le prince de Savoie. Aussi profond politique que grand capitaine, Eugène saisissait toute l'importance d'arrêter par une victoire le courant pacifique qui menaçait d'enlever l'Angleterre à ses anciens alliés et d'entraîner la Hollande même, épuisée par les lourds sacrifices de cette longue guerre. Déjà il n'avait pas hésité à se rendre de sa personne à Londres, en janvier 1712, mais ni ses démarches, ni son crédit, n'avaient réussi à relever de sa disgrâce le parti des whigs et de Marlborough. Le revirement de la politique anglaise avertissait le prince que le gain seul d'une bataille empêcherait un rapprochement de la France et de la Grande-Bretagne. Se porter au débouché des bois de Bohain, tourner l'Escaut par sa source, s'élever sur le flanc droit de Villars campé le long de la rive gauche de ce fleuve, entre Cambrai et le Câtelet, l'obliger à abandonner sa position et à accepter le combat, en un mot brusquer les événements, telle fut la pensée du prince Eugène en passant sur la rive droite de l'Escaut près de Bouchain, le 26 mai 1712. Mais, lorsque le prince s'ouvrit au duc d'Ormond, son collègue, de son dessein de marcher au-devant des Français pour les combattre, le duc laissa entendre que les instructions de son gouvernement lui interdisaient d'engager dans une bataille offensive les troupes à la solde de l'Angleterre, qui formaient près de la moitié des forces de la coalition. Le prince Eugène se vit ainsi dans l'obligation de renoncer à l'idée d'une rencontre entre les deux armées, et de se rejeter sur le siège du Quesnoy.

Tandis que Villars, tenu au courant de la marche des négociations engagées avec l'Angleterre, demeurait immobile dans son camp de Noyelles-sur-l'Escaut et attendait, pour agir, une rupture complète entre la reine Anne et ses alliés, le prince Eugène employait le mois de juin à presser l'attaque du Quesnoy. Il avait déjà en vue le siège de Landrecies, « la France, après la conquête de ces deux places, n'ayant plus rien pour l'empêcher de pénétrer au cœur du royaume, ce qui lui faisait tenir la conquête du Quesnoy et de Landrecies aussi importante que celle de Cambrai et d'Arras (1). » Le prince prévoyait l'heure prochaine où l'Angleterre se retirerait de la lutte. Il n'épargnait rien pour détacher du duc d'Ormond les chefs des nombreuses troupes auxiliaires à la solde de la Grande-Bretagne, Danois, Saxons, Prussiens et Hanovriens. Il sut flatter leurs passions et leur amour-propre, faire appel à leur honneur militaire, se servir de l'ascendant de ses succès et des souvenirs d'une longue confraternité d'armes, pour obtenir bientôt la promesse qu'ils resteraient fidèles à sa fortune. Enfin, après la prise du Quesnoy, quand l'arrivée de lord Strafford au camp du duc d'Ormond, le 12 juillet 1712, n'eut plus permis au prince de Savoie de mettre en doute l'existence d'une suspension d'armes entre la France et l'Angleterre, sûr de n'être abandonné que par les seules troupes de nationalité britannique, soit 20 bataillons et 20 escadrons, Eugène quitta son camp d'Haspres sur la Selle et passa sans retard aux préparatifs du siège de Landrecies.

Son armée compte alors 122 bataillons et 273 escadrons. Elle reste à peu près égale à celle de son adversaire. Aussi, malgré la nécessité de laisser un corps

(1) Lettre du prince Eugène au comte de Sinzendorff, du camp d'Haspres, le 2 juillet 1712. *Die Feldzüge des Prinzen Eugen*, tome XIV. Supplément n° 113.

considérable à Denain, sur la rive gauche de l'Escaut, pour veiller à la protection de Marchiennes, entrepôt de tous ses approvisionnements en vivres et en munitions, et pour assurer le passage de ses convois contre une entreprise possible des garnisons de Valenciennes et de Condé, le prince n'hésite pas à commencer le siège de Landrecies qui, dans sa pensée, ne doit pas retenir son armée au delà de quinze jours. Le 17 juillet, tandis que le prince d'Anhalt-Dessau investit cette place à la tête de 34 bataillons et de 30 escadrons, Eugène établit le gros de son armée, 67 bataillons et 220 escadrons, le long de la rivière de l'Écaillon, entre Fontaine-aux-Bois et Thiant. 7 bataillons, placés dans une nouvelle ligne de communication, de Thiant à l'Escaut, assurent la liaison avec le camp retranché de Denain qu'occupe un de ses lieutenants, le comte d'Albemarle, à la tête de 10 bataillons et de 23 escadrons. Enfin, de Denain à Marchiennes, court une double ligne de retranchements et de redoutes que, dans leur présomption, les Alliés nomment déjà les grands chemins de Paris. Marchiennes même est occupée par 6 bataillons et 3 escadrons. Si les Français lui laissent le temps d'accommoder son poste et de retrancher le corps chargé du siège de Landrecies, le prince Eugène ne désespère pas de compenser la dispersion de son armée par la force de sa position.

Un instant il peut espérer que Villars ne s'opposera point à ses projets. Au lieu de s'ébranler sur les pas de l'armée alliée et de la prévenir sous les murs de Landrecies, le maréchal a perdu un temps précieux. Il n'a passé l'Escaut que le 19 juillet, après avoir, la veille, dans un conseil de guerre, décidé de marcher aux ennemis par la haute Selle et la Sambre. Eugène achève rapidement ses dispositions défensives : le prince d'Anhalt-Dessau s'entoure de lignes de circonvallation ; un retranchement, garni d'artillerie, ferme la seule

trouée qui s'étend entre la gauche de l'armée alliée et le corps d'investissement devant Landrecies. Toutes les mesures sont prises pour renforcer le prince d'Anhalt-Dessau si Villars se décide à passer sur la rive droite de la Sambre et à prononcer une attaque contre les troupes du siège, comme semble l'indiquer la direction de sa marche. Le 22 juillet, le prince de Savoie apprend que son adversaire est arrivé sur la Sambre et que l'armée française campe sur plusieurs lignes, la gauche au Cateau, la droite au village de Mazinghien. Le 23, on lui rapporte que Villars fait jeter des ponts sur la rivière aux abords de Catillon. Tout confirme le prince dans la pensée que sa gauche seule est menacée. Aucune nouvelle ne lui parvient, dans la nuit du 23 au 24 juillet, qui annonce un mouvement des Français. Il les croit encore sur la Sambre, quand, vers 9 heures du matin, un courrier accourt de Denain avec la nouvelle que toute l'armée française a atteint l'Escaut au village de Neuville, qu'elle commence à passer ce fleuve, et que milord Albemarle s'attend à une attaque prochaine. Eugène quitte en hâte son camp de Bermerain. Il franchit les trois lieues qui le séparent de son lieutenant et, à 10 heures, il entre au camp retranché. Le doute n'est plus possible : c'est bien l'armée française qu'il aperçoit massée dans le coude entre la Selle et l'Escaut, dont les têtes de colonne ont pris pied sur la rive gauche du fleuve et convergent déjà vers les lignes de Denain. Cette armée s'est ébranlée à l'entrée de la nuit du 23 juillet. Elle a marché par sa gauche sur cinq colonnes parallèlement à la Selle, et Villars a si bien pris ses mesures pour dérober sa marche qu'il vient de franchir huit grandes lieues sans donner le moindre éveil à son adversaire. En vain le prince Eugène enjoint à Albemarle de tenir ferme dans ses retranchements. En vain il le fait renforcer par les 7 bataillons qui sont entre Thiant et Denain, en vain il envoie l'ordre à son

armée de prendre les armes et aux bataillons de sa droite de presser leur marche. Il est trop tard. Sans attendre que toutes nos forces soient en mesure de prendre part à l'action, le maréchal de Montesquiou, qui a décidé Villars à attaquer sur-le-champ, forme en colonne les 40 bataillons dont il dispose et les lance à l'assaut des lignes ennemies. Sans répondre au feu de l'adversaire, l'infanterie française, l'arme au bras, s'avance en bon ordre, descend dans le fossé, bondit sur le parapet, se précipite dans les retranchements et poursuit vers l'Escaut les Hollandais qui fuient en déroute. Le seul pont qui leur sert de ligne de retraite est bientôt rompu, et en un instant les 17 bataillons d'Albemarle sont tués, noyés ou faits prisonniers.

Jamais peut-être simple combat ne fut suivi de résultats aussi glorieux et aussi inespérés. Sans rien hasarder et par le simple choix du point d'attaque, Villars privait du même coup les Alliés de leurs communications et rendait imminente la chute de Marchiennes, dépôt des approvisionnements et du matériel sans lesquels le prince Eugène ne pouvait ni subsister devant Landrecies ni poursuivre le siège de cette place. Prompt à saisir ce retour de la fortune, Villars ne tarde pas à sortir d'une longue défensive de près de quatre ans, à reprendre sur l'ennemi cet ascendant moral qui est à la guerre l'un des principaux facteurs du succès, et à lui imposer désormais et partout sa volonté. Dans les deux camps, l'équilibre des forces matérielles est aussi renversé. Suivant les règles de l'art militaire au XVIIe siècle, c'est au vaincu, au prince Eugène, de s'affaiblir par les garnisons qu'il doit jeter dans toutes les places à portée du vainqueur, tandis que Villars, attirant à lui les nombreuses garnisons de Condé, de Valenciennes et des villes frontières, manœuvrera durant toute la campagne avec la masse entière de son armée. En quelques mois, Douai, le Quesnoy, Bouchain, conquêtes qui avaient demandé

à Eugène et à Marlborough plusieurs années, tombent aux mains de Villars, et le prince de Savoie se voit contraint d'assister impuissant, avec une armée démoralisée et notablement réduite, à la prise de toutes ces places. Enfin cette victoire féconde permet à nos plénipotentiaires d'oublier les humiliations de Gertruydenberg, de traiter le front haut, et d'obtenir à Utrecht des conditions de paix compatibles avec l'honneur et les intérêts de la France.

*
* *

Si l'on ajoute à ces considérations qu'au point de vue stratégique comme au point de vue tactique, la manœuvre et le combat de Denain constituent l'une des plus belles pages de nos annales militaires, on ne sera point surpris que les historiens lui aient consacré de nombreux travaux. Après le grand ouvrage du lieutenant général de Vault, les *Mémoires militaires relatifs à la Succession d'Espagne*, et la belle publication de M. le marquis de Vogüé, *Villars d'après sa correspondance et des documents inédits*, il serait peut-être téméraire d'entreprendre une étude avec Denain pour objet, si les Archives de la Guerre ne nous avaient mis en présence de documents encore inutilisés ou inexplorés : la correspondance du conseiller au Parlement de Flandre Lefebvre d'Orval avec Voysin, et les lettres adressées de l'armée de Flandre au duc du Maine pendant la campagne de 1712, documents qui jettent une lumière nouvelle sur les événements militaires de cette même année.

La correspondance de Lefebvre d'Orval est contenue dans les nombreux volumes des Archives de la Guerre, de 1706 à 1713. Le lecteur en trouvera plus loin un aperçu et de nombreux extraits. Quant aux lettres adressées au duc du Maine, elles méritent une mention spéciale. Entrées sans doute au Dépôt de la Guerre après

que la correspondance relative à la guerre de la Succession d'Espagne eût été réunie en volumes, elles ont pris place dans des cartons supplémentaires, dont les historiens n'ont pas encore tiré parti, malgré l'importance des documents ainsi rassemblés.

Ces cartons sont au nombre de neuf pour le règne de Louis XIV. Les cartons n° VII (1706 à 1709) et n° VIII (1710 à 1712) renferment, entre autres pièces, la précieuse correspondance adressée au duc du Maine, de l'armée de Flandre, de 1709 jusqu'en 1712. Ces lettres sont ou des originaux ou des copies d'une authenticité certaine. Sur plusieurs d'entre elles se lit en minute la réponse ou l'ébauche de la réponse que le duc du Maine se proposait d'adresser à leur auteur.

Une feuille sert de chemise à la correspondance de chaque année. Elle donne le classement sommaire des lettres par ordre de date. Voici le relevé numérique de la correspondance des années 1709 et 1712 :

Années.	Avril.	Mai.	Juin.	Juillet.	Août.	Septembre.	Octobre.
—	—	—	—	—	—	—	—
1709....	1	1	1	21	22	36	»
1712....	1	13	26	41	38	21	6

Comme l'indique ce tableau, les lettres (1) sont surtout nombreuses pendant la période la plus intéressante de chaque campagne.

On peut citer parmi les principaux correspondants du duc du Maine :

---

(1) Il y a lieu d'ajouter aux lettres de l'année 1709 :

1° *Avis touchant l'ouverture de la campagne en Flandre, en mars, pour l'année* 1709. Cet avis est l'œuvre du marquis de la Frézelière. Il contient en substance la campagne de 1709, et Villars s'en est inspiré pour arrêter la position défensive dont il fit choix au début des opérations ;

2° *Relation de la bataille de Taynières et des événements qui l'ont*

Pour l'année 1709, le maréchal de Villars, le duc de Guiche, le marquis de Goësbriand, le chevalier du Rozel(1), le marquis de la Frézelière(2), le comte Dauger,

---

précédée, donnée le 11 *septembre* 1709. Écrite par le marquis de la Frézelière, cette relation est sans contredit la plus complète qui ait été donnée de la bataille de Malplaquet. Le lieutenant Sautai l'a publiée, ainsi que la pièce précédente, dans les *Frézeau de la Frézelière*. Lille, Lefebvre-Ducrocq, 1901 ;

3° *Relation de la bataille de Malplaquet, donnée le* 11 *septembre* 1709, *par un officier particulier qui était à la gauche.* L'auteur est particulièrement sévère pour la conduite de notre armée, et considère comme une faute impardonnable l'abandon du champ de bataille que rien ne justifiait d'après lui.

(1) « Son adresse à surprendre les partis et les convois, son audace à les attaquer, sa bravoure à les battre et à les enlever, inspirèrent tant de terreur aux Alliés, ennemis de la France, qu'ils étaient à demi-vaincus quand ils savaient qu'ils allaient combattre contre cet homme étonnant », écrit l'historien de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, M. d'Aspect. C'est sous sa direction pleine d'entrain que les carabiniers, réunis en 1693 en un seul corps, le régiment royal des Carabiniers, deviurent bientôt le modèle dont tous les régiments de cavalerie s'efforcèrent d'approcher. Le chevalier du Rozel prit part à toutes les campagnes du règne de Louis XIV, de 1667 à 1713. Lieutenant général en 1704, il mourut en 1716. Saint-Simon, qui l'avait connu à l'armée de Flandre, sous le maréchal de Luxembourg, l'a dépeint « grand partisan et très bon officier et très estimé. C'était, d'ailleurs, un gentilhomme fort homme d'honneur. »

(2) Jean-François-Angélique Frézeau de la Frézelière fut formé dès son enfance à la pratique de toutes les vertus militaires par son père, le marquis François de la Frézelière, le plus grand des artilleurs du XVII° siècle, dont la vie fut un modèle d'honneur et de dévouement. A trente ans il lui succéda, en 1702, dans la charge de lieutenant général de l'artillerie. Les sièges de Brisach et de Landau en 1703, la bataille d'Hochstett en 1704, la prise de l'île du Marquisat en 1706, et surtout le siège de Lille en 1708, valurent au jeune officier d'artillerie d'être fait lieutenant général au mois de novembre 1708. Comme lieutenant général, le marquis de la Frézelière rendit les plus grands services aux maréchaux de Boufflers et de Villars pendant la campagne de 1709. La carrière de ce brillant officier fut brisée par la mort en 1711.

On doit au marquis de la Frézelière un *Journal du siège de la ville de*

M. du Buisson (1); pour l'année 1712, les maréchaux de Villars et de Montesquiou, le duc de Guiche (2), le marquis de Goësbriand (3), les comtes Dauger (4) et de Bruzac d'Hautefort (5).

Si l'on veut se rappeler l'affection toute particulière du Roi pour ses enfants, nés de Mme de Montespan et notamment pour le duc du Maine, l'éclat des charges militaires dont le jeune prince se vit bientôt revêtu, le rôle politique que le duc, poussé par une femme ambitieuse, aspirait à jouer, l'importance croissante de ce rôle durant les dernières années de Louis XIV, le puissant intérêt que le prince attachait aux événements dont l'armée était le théâtre, on ne sera pas étonné de retrouver dans les signataires de ces lettres les principaux officiers de l'armée de Flandre.

D'ailleurs presque tous se rattachaient au duc par des liens étroits. La charge de premier lieutenant général de l'artillerie de France appartenait au marquis de la Frézelière. M. du Buisson, d'origine suisse, avait parcouru toute sa carrière dans les régiments de sa nation. Le duc

---

Lille en 1708, l'une des œuvres militaires les plus remarquables de cette époque, une *Relation de la bataille de Malplaquet* et un *Projet de descente en Écosse*, rédigé en 1710, du plus haut intérêt. — Voir les *Frézeau de la Frézelière.*

(1) Lieutenant aux gardes suisses en 1673, M. du Buisson avait obtenu, le 2 janvier 1702, une commission pour tenir rang de colonel d'infanterie. Brigadier du 6 mars 1706, il contribua, avec un détachement de la garnison d'Ypres, à l'enlèvement d'un poste ennemi de 1200 hommes à Warneton, le 4 juillet 1709. Dangereusement blessé à cette attaque, transporté à Ypres, M. du Buisson adressa de cette ville au duc du Maine un assez grand nombre de lettres où il a consigné les nouvelles de son ressort et celles qui lui parvenaient de l'armée. M. du Buisson mourut à Avesnes, le 1er janvier 1721.

(2) Une notice spéciale lui est consacrée à la fin de cette publication.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*

de Guiche était colonel des gardes françaises qui faisaient brigade avec les gardes suisses. Le chevalier du Rozel commandait les gardes du duc du Maine et une brigade de carabiniers. M. Dauger avait eu, pendant quelque temps, le commandement d'une compagnie du régiment du Maine. Bruzac d'Hautefort avait servi plusieurs années dans les carabiniers. Or le duc du Maine possédait le régiment de son nom (1), était grand maître de l'artillerie (2), colonel général des Suisses et des Grisons (3), enfin colonel du régiment royal des carabiniers (4).

L'importance de ces lettres n'échappera à personne, tant par le nom et l'autorité des correspondants du duc que par le rôle actif qu'ils ont joué pendant la campagne et le fait qu'ils ont rédigé leurs impressions au lendemain même des événements dont ils étaient les acteurs ou les témoins. Et en se rappelant combien sont rares les récits des contemporains qui prirent part aux événements et au combat de Denain, on saisira mieux tout le prix des témoignages nouveaux apportés par les correspondants du duc du Maine. Nous ne croyons point nous tromper en disant que la relation de ce beau combat de Denain, donnée par le marquis de Goësbriand dans sa lettre du 28 juillet 1712, restera comme l'une des meilleures sinon comme la meilleure de toutes celles qui ont été publiées jusqu'ici.

Grâce à ces documents inédits, correspondance de

---

(1) C'était l'ancien régiment d'infanterie de Turenne que le Roi lui avait donné le 13 août 1675.

(2) Depuis la mort du maréchal d'Humières, en 1694.

(3) Le duc du Maine n'avait pas encore accompli sa quatrième année que le Roi reportait sur lui, le 1er février 1674, la charge de colonel général des Suisses et des Grisons, vacante par la mort du comte de Soissons.

(4) Dès la création de ce corps d'élite, le 1er novembre 1693.

Lefebvre d'Orval et lettres au duc du Maine, il sera possible de préciser trois faits d'une importance capitale pour l'histoire : 1° le conseiller au Parlement de Flandre Lefebvre d'Orval a été le véritable auteur du projet de Denain ; 2° l'habile manœuvre du 23 juillet 1712 apparaît surtout comme l'œuvre du maréchal de Villars ; 3° l'éclatant succès du combat du 24 juillet revient sans conteste au maréchal de Montesquiou.

Ces trois questions ont déjà donné lieu à bien des controverses, et, avant de les reprendre, il convient d'exposer succinctement le point où l'historique de chacune d'elles est aujourd'hui parvenu.

« Plusieurs historiens, dit le lieutenant général de Vault (1), ont prétendu que le projet de Denain avait été donné par M. Le Fèvre, conseiller au parlement de Douai, qui se trouvait alors à Cambrai. Il paraît même que, par

---

(1) *Mémoires militaires relatifs à la Guerre de la Succession d'Espagne*, tome XI, page 82.

Dans son ouvrage, les *Archives de la Guerre*, M. Laurencin-Chapelle a consacré les lignes suivantes à l'auteur de ces mémoires : « Le général Eugène-François de Vault, le plus remarquable des hommes qui ont dirigé les archives historiques, était né le 6 février 1717 à Lure, en Franche-Comté.....

« Dès son entrée aux mousquetaires de la garde du Roi, en 1733, M. de Vault n'avait cessé de se distinguer aux armées. En Allemagne, en Bohême, notamment lors de l'escalade de Prague, pendant la défense de cette place et la retraite célèbre qui suivit, il avait attiré et retenu sur lui l'attention de ses chefs. Maréchal de camp en 1749, directeur du Dépôt de la guerre en 1761, M. de Vault, tout en conservant ces fonctions, fut chargé par le roi Louis XV de l'éducation militaire de Monsieur, comte de Provence, depuis Louis XVIII, et de celle du comte d'Artois, devenu le roi Charles X. Nommé lieutenant général le 1er mars 1780, M. de Vault mourut à Versailles, toujours directeur du Dépôt de la guerre, le 20 octobre 1790.

« M. de Vault rédigea une importante suite de mémoires concernant les guerres de Louis XIV et de Louis XV..... Cette collection ne con-

la succession des temps, cette idée s'est accréditée de manière que c'est à lui qu'en est resté le mérite. M. Le Fèvre entretenait effectivement une correspondance avec le ministre de la guerre pour lui donner des nouvelles des ennemis. Il paraît même qu'il osait quelquefois ouvrir son avis sur les opérations des armées, mais on ne trouve dans ses lettres aucune trace du projet sur Denain, tel que M. le maréchal de Villars l'exécuta. On voit seulement dans ses lettres, fort antérieures, qu'il donna avis des dépôts immenses que les ennemis faisaient à Marchiennes et des avantages qu'on retirerait si on s'emparait de ce poste. On voit de même que, jugeant par la position que les ennemis avaient prise derrière l'Écaillon, que leur projet était de faire le siège de Valenciennes et non pas celui de Landrecies, il manda, le 17, à M. Voysin, que le moyen de secourir cette place serait de ramener toute l'armée sur l'Escaut, de lui faire passer cette rivière à Neuville et à Lourches pour aller ensuite attaquer le retranchement que les ennemis avaient entre Denain et Marchiennes, et porter l'armée sur la Cense d'Urtebise. Cette idée seule peut faire connaître que les vues de M. Le Fèvre étaient fort différentes de celles de MM. les maréchaux. D'ailleurs il est constaté, par une lettre qu'il écrivit le 31 janvier (1) à Voysin, que non seulement il n'avait aucune correspondance avec ces

---

tient pas moins de 140 volumes de texte et 5 de tables..... De 1835 à 1862, quelques-uns, notamment ceux qui se rapportent à la guerre de la Succession d'Espagne, ont été publiés dans la collection des *Documents inédits sur l'Histoire de France*. C'est M. Guizot qui eut l'initiative de cette publication. »

(1) J'ai vainement cherché cette lettre au Dépôt de la guerre à la date indiquée, 31 janvier. On se trouve probablement en présence d'une erreur d'impression, et de Vault a sans doute en vue la lettre de Lefebvre d'Orval à Voysin, du 31 juillet 1712, qui est reproduite au cours de cette publication.

deux généraux (1), mais même qu'il suppliait le ministre de leur laisser ignorer celle qu'il avait avec lui. »

Les historiens, auxquels cette note des *Mémoires militaires relatifs à la Guerre de la Succession d'Espagne* fait allusion, sont au nombre de deux : Voltaire et le chevalier de Folard. Avant de citer leur témoignage, il n'est pas inutile de remarquer que le premier écrivait son *Siècle de Louis XIV* en 1740, faisant appel aux souvenirs de la plupart des acteurs de Denain, de Villars en particulier ; que le second, capitaine au régiment de Quercy en 1712, servait alors en Flandre et connaissait Lefebvre d'Orval, à l'exemple des principaux officiers de notre armée. « Ceux qui savent, dit Voltaire, qu'un curé et un conseiller de Douai, nommé Le Fèvre d'Orval, se promenant ensemble vers ces quartiers, imaginèrent les premiers qu'on pouvait aisément attaquer Denain et Marchiennes, serviront mieux à prouver par quels secrets et faibles ressorts les grandes affaires de ce monde sont souvent dirigées. Le Fèvre donna son avis à l'intendant de la province ; celui-ci au maréchal de Montesquiou qui commandait sous le maréchal de Villars ; le général l'approuva et l'exécuta. Cette action fut en effet le salut de la France, plus encore que la paix avec l'Angleterre (2). »

Dans la préface du second volume de l'*Histoire de Polybe*, le chevalier de Folard écrivait en 1727 : « Tout le reproche que j'ai à me faire, dans cette affaire de Denain (3), c'est d'avoir négligé d'apprendre à mes lecteurs le nom de celui qui fut l'auteur de cette entreprise célèbre. Son nom ne m'était pas inconnu, non plus que

---

(1) Nombre de lettres de Lefebvre d'Orval feront au contraire justice de cette assertion erronée.

(2) *Le Siècle de Louis XIV*, page 269. — Édition Garnier.

(3) Dont il avait donné le récit dans son premier volume.

son mérite. Plusieurs avaient pensé comme lui, cela n'est pas impossible. D'autres se sont attribué cette action, ce qui n'est pas un miracle. Si elle eût échoué, pas un seul ne se fût présenté pour être inséré dans cette préface ; je dis cette préface, car aucun de ceux qui ont écrit de cet événement n'a su le nom de celui qui se mit dans l'esprit un dessein d'un si grand éclat. Je l'appris de M. Voisin, ministre et secrétaire d'État pour la guerre, dont je fus fort étonné puisque l'auteur de cette entreprise n'est pas du métier. C'est le président Le Fèvre d'Orval, alors conseiller au Parlement de Cambrai. Il envoya son plan à la cour, où il fut goûté. Qui que ce soit ne l'ignore, hors nos écrivains qui n'en ont eu aucune nouvelle. Le maréchal de Villars, habile et éclairé comme il est, en sentit toute l'importance. Semblable à ce fameux Romain qui vainquit Persée, il sut profiter d'un projet fondé uniquement sur la situation du pays.....

« On élève des autels, on érige des fêtes au général qui a mis fin à l'aventure. Qui pourrait le désapprouver sans injustice? Mais que le nom de celui qui est seul cause de l'événement demeure enseveli dans les ténèbres les plus épaisses et dans un silence éternel, c'est ce que je ne puis souffrir. Il est donc juste que celui de ce magistrat passe à la postérité et qu'il devienne illustre dans l'histoire..... (1) »

A une époque plus rapprochée, quelques écrivains se sont préoccupés des assertions de Voltaire et du chevalier de Folard. Dans son *Histoire du Parlement de Flandres*, publiée en 1849, M. Pillot, conseiller à la cour d'appel de Douai, a fait ressortir les faveurs exceptionnelles accordées par Louis XIV, durant les dernières années de son règne, au conseiller au Parlement de

(1) *Histoire de Polybe*, tome II, page 37 et suivantes.

Flandre, Jean-Robert Lefebvre d'Orval, faveurs qui ne s'expliquent que par l'importance des services rendus. Simple conseiller au Parlement, Lefebvre d'Orval est investi de la charge de premier président du Conseil provincial du Hainaut, et cette charge est créée pour lui-même. Comme le dit M. Pillot, « Louis XIV, tout en colorant de quelques motifs de convenance et d'utilité publiques l'érection d'une première présidence au Conseil provincial, ne dissimula pas, dans le préambule de l'édit du mois de mars 1714, qu'il voulait gratifier de cette place une personne qui lui fût agréable. Pour imprimer à son présent un caractère de grandeur et de munificence, il assura au nouveau dignitaire 3,000 livres de gages et de logement, le droit d'assister à la demande de l'aide de la ville de Valenciennes avec un traitement particulier de 1000 livres et les mêmes honneurs, rangs, fonctions, prérogatives, privilèges et exemptions dont jouissait le chef permanent du Conseil d'Artois... Les lettres d'envoi en possession définitive, expédiées le 7 avril 1714, sont plus explicites encore : « Louis... croyant ne pouvoir faire un meilleur choix que de notre amé et féal le sieur Jean-Robert Lefebvre d'Orval, notre conseiller au Parlement de Flandres, qui nous a rendu des services avec toute l'affection et la fidélité que nous pouvions en attendre aussi bien que le public, espérant qu'il les continuera avec le même zèle, voulant lui en marquer notre satisfaction, nous estimons ne pouvoir le faire mieux paraître qu'en lui accordant le dit office de premier président, étant d'ailleurs bien informé de sa bonne conduite, suffisance, capacité et expérience au fait de judicature (1). »

Là ne s'arrêtèrent pas les bienfaits du Roi. Non seulement Lefebvre d'Orval, qui ne comptait pas dix années

(1) *Histoire du Parlement de Flandres*, tome I, page 145.

d'exercice de sa charge de conseiller, et dont un frère, Pierre-Jean-Joseph, était déjà conseiller au siège provincial, obtint des lettres de dispense de service et de parenté, mais Louis XIV lui permit encore de garder pendant deux ans son office au Parlement.

« La compagnie se récria contre cette violation de l'édit de décembre 1713, qui avait fixé irrévocablement le nombre de ses membres, et exprima la crainte qu'une semblable grâce n'établît un fâcheux précédent. M. de Pontchartrain, dans sa réponse, déclara qu'il s'opposerait à l'avenir dans le Conseil à toute concession du même genre, qui n'était qu'une affaire de finance, mais qu'au surplus on n'avait point à redouter qu'il fût de nouveau porté atteinte à l'édit, « parce que, si le Roi l'avait fait en faveur de M. Lefebvre, ça avait été par des considérations particulières qui ne pouvaient être tirées à conséquence (1). »

Les faveurs de la royauté s'étendirent à la famille du premier président du Conseil du Hainaut, mort sans postérité. Au mois de décembre 1771, Louis XV anoblissai un neveu de Lefebvre d'Orval, Robert-Thomas Lefebvre de la Mairie, alors conseiller au Conseil supérieur d'Arras et député des États de la province d'Artois pour l'ordre du Tiers-État. Il est, disent ses lettres de noblesse (2), « issu d'une famille dans laquelle sont héréditaires les sentiments qui le caractérisent. Il a toujours fait gloire de marcher sur les traces du sieur Lefebvre d'Orval, son oncle paternel, mort président honoraire en

---

(1) *Histoire du Parlement de Flandres*, tome I, page 147.

(2) *Bibliothèque nationale*, Cabinet des Titres, Nouveau d'Hozier, 31356 et *Archives départementales d'Arras*, 1er registre aux commissions du Conseil supérieur d'Arras, folio 491 verso et suivants. — Je dois à la grande obligeance de M. Chavanon, archiviste du département du Pas-de-Calais, plus d'un détail intéressant sur la famille de Lefebvre d'Orval.

notre cour du Parlement de Flandre après avoir été successivement revêtu des charges de conseiller au Conseil de Tournai et de premier président au Conseil provincial de Valenciennes; et les services que ce dernier rendit à l'État, soit en contribuant à la défense de Tournai, *soit en donnant l'idée de l'importante affaire de Denain*, soit en suggérant les réserves qui se remarquent dans le traité d'Utrecht, ne sont pas pour le sieur Lefebvre de la Mairie un motif moins capable de l'exciter à signaler son zèle que le désir de justifier et le choix de ses concitoyens et l'estime du tribunal dont il est membre, et la grâce dont nous l'honorons. »

Un autre magistrat de Douai, M. Preux, a publié en 1875, dans les *Souvenirs de la Flandre wallonne*, un manuscrit de la Bibliothèque publique de Boulogne qui porte ce titre : *Correspondance de M. Le Febvre d'Orval, conseiller au Parlement de Flandre, avec MM. de Chamillart et Voisin, ministres de la guerre, depuis l'année 1706 jusqu'en 1712 inclusivement* (1). « Quelques-unes de ses mentions, dit M. Preux dans son intéressante introduction, démontrent qu'il fut écrit vers 1780, en tout cas après 1775. Nous n'avons point découvert quel en est l'auteur, et quoique, comme nous l'avons dit en commençant, nous supposions qu'il émane de quelque membre de l'ancienne Académie d'Arras, nous n'en avons pas trouvé trace dans la liste des mémoires lus devant ce cercle littéraire, qu'a dressée M. l'abbé Van Drival.....»

« Le mot correspondance est peut-être pris ici dans le sens de rapports ou relations (2). Mais il n'apparaît pas

(1) Tome XV. Il a été fait un tirage à part de cette correspondance, limité à quelques exemplaires. In-8° de 61 pages. Douai, librairie Crépin, 1875.

(2) Le manuscrit ne comporte qu'un simple récit, une analyse de la correspondance, sans extraits d'aucune lettre.

moins en maint endroit que l'auteur a eu à sa disposition les lettres, mémoires particuliers et pièces officielles restés en la possession de la famille Le Febvre. » L'étude de la correspondance du conseiller au Parlement nous amènera à ratifier de tout point l'hypothèse émise par M. Preux. Bien qu'*indiquant Lefevbre d'Orval comme l'inventeur du projet de Denain*, « *dont il avait fait parvenir le plan au Ministre, après l'avoir communiqué à M. de Villars* », l'auteur du manuscrit ne nous semble pas avoir tiré tout le parti possible des lettres si intéressantes de Lefebvre d'Orval à Voisin pendant la campagne de 1712.

Si plusieurs écrivains du XVIIIe siècle s'étaient déjà préoccupés de la participation de Lefebvre d'Orval au projet de Denain, un historien de la même époque, dont l'œuvre de génie ne devait voir le jour qu'après sa mort, s'était, de son côté, donné à tâche de retracer et de définir le rôle des maréchaux de Villars et de Montesquiou dans les événements des 23 et 24 juillet 1712. Parvenu au récit de cette campagne, Saint-Simon proclame hautement que Montesquiou est le véritable vainqueur de Denain, mais la postérité, connaissant l'animosité avec laquelle le duc s'est attaqué en toute circonstance à Villars, s'est mise en garde contre le témoignage du grand écrivain. Ce dernier ne se contente pas de reporter sur le maréchal de Montesquiou toute la gloire de cette journée : il se plaît à défigurer le rôle de Villars à Denain jusqu'à le rendre ridicule. Il le montre étranger au projet, étranger à l'action, traîné en quelque sorte de force au combat, suivant à l'arrière-garde la marche de son armée et n'arrivant aux retranchements ennemis que lorsque l'action était depuis longtemps terminée.

Ce récit outré de Saint-Simon n'avait pas été sans frapper, dès le XVIIIe siècle, un écrivain assez heureux

pour avoir connaissance des *Mémoires* à une époque où cette faveur demeurait le privilège d'un petit nombre d'élus. Marmontel, nommé historiographe de France à la mort de Duclos, en 1771, avait obtenu de son protecteur, le duc d'Aiguillon, non seulement l'autorisation de consulter sur place les précieux *Mémoires* conservés aux Affaires étrangères, mais encore le pouvoir de faire sortir à son gré du ministère le manuscrit lui-même, s'il le jugeait utile pour ses travaux. « Dans ce temps-là, dit une page des *Mémoires de Marmontel* (1), mes occupations se partageaient entre l'Histoire et l'Encyclopédie. Je m'étais fait un point d'honneur et de délicatesse de remplir dignement mes fonctions d'historiographe, en rédigeant avec soin des Mémoires pour les historiens à venir. Je m'adressai aux personnages les plus considérables de ce temps-là pour tirer de leurs cabinets des instructions relatives au règne de Louis XV, par où je voulais commencer; et je fus moi-même étonné de la confiance qu'ils me marquèrent. Le comte de Maillebois me livra tous les papiers de son père et les siens. Le marquis de Castries m'ouvrit son cabinet, où étaient les Mémoires du maréchal de Belle-Isle..... J'avais en même temps, pour les affaires de la Régence, le manuscrit original des *Mémoires de Saint-Simon*, que l'on m'avait permis de tirer du Dépôt des Affaires étrangères, et dont je fis d'amples extraits » (2).

---

(1) *Mémoires de Marmontel*, tome II, page 88. (Paris, 1819.)

(2) Dans son bel ouvrage *Le duc de Saint-Simon, son cabinet et l'historique de ses manuscrits*, M. Armand Baschet, qui a cité ce passage de Marmontel, le fait suivre des lignes suivantes : « Ce fut donc Marmontel qui, le premier de tous les écrivains français, comprit la valeur réelle des *Mémoires du duc de Saint-Simon*, et le premier aussi qui rendit honneur au nom, à la personne et aux talents de l'auteur par un jugement approfondi. » Le portrait de Saint-Simon, tracé par Marmontel dans son *Histoire de la Régence*, est en effet l'un des meilleurs et des mieux écrits que l'on puisse rencontrer.

La lettre suivante, extraite du volume 2407 du Dépôt de la Guerre, montrera Marmontel animé d'un souci sincère de la vérité historique, en garde contre « M. de Saint-Simon, homme d'honneur mais très souvent passionné », enfin s'adressant, pour obtenir la lumière sur les événements de Denain, au juge le plus éclairé de son temps, au modeste et savant directeur du Dépôt de la Guerre à cette époque, au maréchal de camp de Vault.

Je suis impatient, Monsieur, d'aller m'instruire à votre école, mais j'ai voulu me mettre en état de profiter de vos leçons. Vous êtes de ces maîtres que l'on ne doit prendre que lorsqu'on est plus qu'à demi formé. En attendant que je sois assez avancé dans mes études pour aller me perfectionner auprès de vous, permettez-moi de vous proposer quelques doutes qui me fatiguent sur les objets que je parcours et dont j'ai besoin d'être éclairci pour me décider dans mes notes. En voici un exemple, sur lequel je vous demande vos lumières.

Le maréchal de Villars a figuré dans la Régence. Je veux asseoir mes idées sur son caractère et sur son mérite (1), et, au sujet de la plus importante de ses actions, voici ce que je trouve dans les *Mémoires de Saint-Simon*.

« Villars cherchait, dit-il, les moyens de faire lever le siège de Landrecies. Il tâtonnait et reculait toujours. Le Roi attendait tous les jours des courriers de Flandre avec impatience. Montesquiou vit jour à donner un combat avec avantage. Il dépêcha secrètement un courrier au Roi avec le plan de son dessein, en lui représentant la nécessité de profiter des conjonctures. La réponse fut prompte. Il eut ordre de suivre et d'exécuter son projet, *même malgré Villars*, mais de le faire avec adresse. Le prince Eugène, par mépris pour Villars, s'étant éloigné de Marchiennes et de Denain où il avait laissé 18 bataillons et quelque cavalerie, Montesquiou pressa Villars d'y marcher et s'avança lui-même avec une tête, quatre lieutenants généraux et quatre maréchaux de camp. Avec cette tête de l'armée, il arriva devant Denain à tire d'aile, fit promptement sa disposition et attaqua tout de suite les retranchements, entra dans Denain, s'y rendit le maître de toute l'artillerie et des magasins, tua beaucoup de monde, en fit noyer quantité, etc..... Villars

(1) Dans son *Histoire de la Régence*, Marmontel n'a consacré à Villars que quelques lignes sans importance.

marchait avec le gros de l'armée, déjà fâché d'en voir une partie en avant avec Montesquiou, *sans son ordre*, et qui le fut bien davantage quand il entendit le bruit du feu qui commençait. Il lui dépêcha ordre sur ordre d'arrêter, de ne point attaquer, de l'attendre, le tout sans se hâter le moins du monde, parce qu'il ne voulait point de combat. Son confrère lui renvoya ses aides de camp et lui manda que le vin était tiré et qu'il fallait le boire. Villars, arrivant avec la tête de l'armée comme tout était fait, enfonça son chapeau et dit merveille aux tués et aux ennemis qui avaient passé la rivière (1).

Je vous supplie, Monsieur, de me dire si ce récit a quelque vérité. Il contredit formellement l'opinion reçue, et je me défie un peu de M. de Saint-Simon, homme d'honneur mais très souvent passionné. Si M. de Montesquiou a proposé ce projet et s'il a reçu l'ordre de

---

(1) Marmontel a suivi de très près le texte des *Mémoires*. Voir le tome VI, *Saint-Simon*, édition Cheruel, pages 310 et 311. Le duc reproduit la même version dans ses annotations au *Journal de Dangeau*. Eu regard du passage où Dangeau disait à la date du 27 juillet 1712 : « Montesquiou s'est fort distingué à l'affaire de Denain; ils y ont toujours été le maréchal de Villars et lui; le Roi est fort content de l'un et de l'autre »; Saint-Simon s'est empressé d'écrire : « La fadeur et l'esprit courtisan de l'auteur paraissent bien en cette page. Le maréchal de Villars ne voulait rien hasarder et avait déjà manqué des occasions; celle-ci il ne voulait rien faire, et Montesquiou avait dépêché au Roi, dont il était fort connu pour avoir été longtemps inspecteur et directeur d'infanterie, et beaucoup plus par ses relations intimes avec la Vienne et d'autres principaux valets. Il avait ordre de combattre dès qu'il le pourrait, parce que les affaires étaient à leur dernière période; cela le rendit plus hardi à entraîner Villars malgré lui dans cette marche, lequel allongeait et retardait toujours. Montesquiou, voyant sa belle, le lui manda, et Villars, au lieu d'accourir, défendit à Montesquiou d'attaquer et de rien faire. Sur quoi Montesquiou, qui avait son ordre particulier du Roi, se hâta d'engager l'affaire pour que Villars ne s'en pût dédire. En effet, Villars, qui d'un quart de lieue entendit le feu, envoya ordres sur ordres; mais Montesquiou répondit sans s'émouvoir que le vin était tiré et qu'il le fallait boire. Il en eut ainsi tout l'honneur dans l'armée et à la cour, mais il eut l'esprit d'être sage et modeste et de respecter la protection de Mme de Maintenon. Il laissa donc Villars faire le matamore et se contenta de la gloire où personne ne se méprit. » (*Journal de Dangeau*, tome XIV, pages 192-193.)

l'exécuter, si même la chose s'est passée ainsi, il y en aura des vestiges dans le Dépôt de la Guerre, et, lorsqu'il s'agit d'enlever à un homme la gloire d'avoir sauvé la France, il faut y regarder de près.

J'ai l'honneur d'être, avec la considération la plus respectueuse, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur (1).

MARMONTEL,
Historiographe de France.

A Paris, rue de l'Oratoire, le 30 septembre 1775.

On lira avec intérêt la réponse de de Vault à Marmontel, car le caractère consciencieux de l'écrivain donne une haute valeur à son jugement. Il n'est pas inutile de rappeler ici que l'auteur des *Mémoires militaires* a servi, pendant les guerres de la Succession de Pologne et de la Succession d'Autriche, aux côtés et sous les ordres des officiers qui avaient combattu à Denain, et que les lettres au duc du Maine n'étaient pas encore entrées au Dépôt de la Guerre à l'époque où de Vault en était le directeur.

A Versailles, le 4 octobre 1775.

Je voudrais, Monsieur, pouvoir répondre à votre satisfaction à ce que vous désirez de moi. Les *Mémoires*, que vous citez dans la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, contiennent des faits représentant des circonstances qui, suivant ce que dit l'auteur même, ont été ensevelies dans le plus profond secret, et je peux vous assurer que les pièces justificatives de ce secret ne sont point parvenues au Dépôt de la Guerre. Les révoquer en doute serait une imprudence, les affirmer serait une indiscrétion. Cependant, Monsieur, j'ai des motifs de croire qu'avant le combat de Denain, M. le maréchal de Montesquiou n'a eu, avec la cour, aucune correspondance à l'insu de M. le maréchal de Villars sur le plan des opérations.

Quant à la marche sur Denain, elle ne fut résolue qu'après l'impossibilité d'attaquer l'investissement de Landrecies, et, du moment de la résolution à celui de l'exécution, à peine y eut-il une demi-journée. Le

(1) Dépôt de la Guerre, 2407.

matin, M. le maréchal de Villars voulait marcher à Landrecies. A midi, il se décida à tourner le soir vers Denain. Ce fut M. le maréchal de Montesquiou qui le détermina, mais ce dernier général n'en a rien mandé à la cour ni avant ni après le combat. Il avait, avant le combat, une occupation trop sérieuse, étant chargé de mener, pendant la nuit, l'armée à l'Escaut dont elle était éloignée de quatre lieues, et répondant pour ainsi dire de l'événement. Il n'est point vrai qu'il ait marché sans ordre, ainsi que le prétend l'auteur des *Mémoires*.

Ce ne fut pas par mépris pour M. le maréchal de Villars que M. le prince Eugène s'éloigna de Marchiennes et de Denain, mais pour se mettre à portée de soutenir l'investissement de Landrecies. Cet objet fixait tellement ses vues qu'il prit le change sur les mouvements de l'armée du Roi. Il ignora sa marche sur Denain ou n'y fit pas assez d'attention, et arriva trop tard pour soutenir ce poste.

Quelques militaires, qui ont été témoins du combat, ont assuré que M. le maréchal de Villars avait voulu arrêter les troupes au bord de l'Escaut afin de ne point engager une affaire (1), mais on ne trouve, dans la correspondance, rien qui autorise ce fait (2). Il est certain seulement que toute l'armée n'a point pris part au combat, une partie étant arrivée trop tard et se trouvant encore à la rive droite de l'Escaut, pendant qu'on emportait les retranchements de Denain.

Les expressions de l'auteur des *Mémoires*, lorsqu'il dit, en parlant de M. le maréchal de Villars, qu'il *tâtonnait et reculait toujours*, passent le but. Il serait plus vrai de dire qu'il balança entre Denain et Landrecies, et que ce fut M. de Montesquiou qui l'entraîna à Denain.

Voilà en général, Monsieur, ce qui résulte de la correspondance renfermée au Dépôt de la Guerre, relativement aux objets sur lesquels vous demandez des éclaircissements. Je désire que ces observations puissent contribuer à détromper sur des faits avancés trop légèrement.

J'ai l'honneur d'être, avec un très parfait attachement, etc..... (3).

---

(1) Ces lignes ont leur importance, car de Vault a connu nombre des combattants de Denain.

(2) Cette assertion était vraie à l'époque où de Vault écrivait ces lignes, si l'on veut se rappeler qu'il n'a pas eu connaissance des lettres au duc du Maine et que lui-même n'a pas cru devoir attacher la moindre importance aux lettres de Lefebvre d'Orval, comme on l'a vu plus haut.

(3) D. G., 2407 (Dépôt de la Guerre, aujourd'hui Archives historiques). Les initales A H. se rapportent aux Archives de La Haye.

Dans le magnifique ouvrage qu'il a consacré à la guerre de la Succession d'Espagne, comme dans sa lettre à Marmontel, de Vault croit devoir attribuer l'initiative de la manœuvre du 23 juillet au maréchal de Montesquiou. « Cependant, avant de se livrer à une entreprise de cette importance et peut-être hardie (le secours de Landrecies par la rive droite de la Sambre), M. le Maréchal, pressé par M. de Montesquiou, revint à l'idée d'attaquer le camp de Denain (1). » Plus loin, il ajoute : « Tout à coup, les affaires changèrent de face ; le projet de la Sambre fut abandonné. On reprit celui de Denain... Il ne se trouve rien dans les papiers de la Guerre qui fasse connaître positivement quel fut le motif d'un changement aussi subit. On a seulement lieu de croire, par ce qui est répandu dans les lettres du Roi et de MM. les Maréchaux, que ce fut M. le maréchal de Montesquiou qui détermina M. le maréchal de Villars (2). » Par contre, de Vault, tout en se montrant plus affirmatif qu'il ne l'avait été avec Marmontel, ne se prononce qu'avec circonspection sur le rôle du maréchal de Montesquiou dans les événements du 24 juillet. « On a lieu de croire que ce fut M. le maréchal de Montesquiou, qui non seulement le détermina (Villars) à abandonner l'attaque de la Sambre pour aller à Denain, mais aussi que M. le maréchal de Villars et plusieurs officiers généraux, ayant marqué de l'incertitude lorsqu'il fut question de passer l'Escaut, ce fut M. de Montesquiou qui, par sa fermeté, fit cesser ces irrésolutions (3). »

Récemment, M. Dussieux a publié, en appendice du tome XIV du *Journal de Dangeau*, une partie des lettres du Dépôt de la Guerre relatives aux événements de

---

(1) *Mémoires militaires*, tome XI, page 72.
(2) *Ibid.*, page 75.
(3) *Ibid.*, page 81.

juillet 1712. De l'étude de ces lettres, il arrive à la conclusion opposée à celle de de Vault, rendant la première place au maréchal de Villars dans le projet et l'exécution de la manœuvre de Denain, comme l'a fait également, à une époque plus rapprochée, M. le marquis de Vogüé, en qui Villars a trouvé le meilleur et le plus éloquent de ses défenseurs.

Venant à retracer à notre tour les mêmes événements, nous ferons appel aux nombreux documents encore inédits que renfermaient les Archives historiques du Ministère de la Guerre, à de nouveaux témoignages des contemporains, et pour mieux faire ressortir la valeur et l'autorité de ces témoins, pour donner au débat son entier développement, nous n'hésiterons pas à mettre sous les yeux du lecteur la totalité des lettres du Dépôt de la Guerre, encore inédites ou déjà publiées, qui ont trait à Denain.

La belle figure de Lefebvre d'Orval, si peu connue, nous a paru mériter une étude spéciale qui, placée en tête de cet ouvrage, expliquera l'importance de son intervention dans les événements de la campagne de 1712.

Pour cette publication, nous avons fait surtout appel aux Archives historiques du Ministère de la Guerre, aux récits des contemporains eux-mêmes, Dangeau, Saint-Simon, le marquis de Sourches, aux *Mémoires militaires relatifs à la Guerre de la Succession d'Espagne*, du lieutenant général de Vault, à la *Chronologie historique militaire* de Pinard, etc. Parmi les publications étrangères, il y a lieu de mettre hors de pair le grand ouvrage de l'état-major autrichien, les *Campagnes du prince Eugène*, qui renferme la précieuse correspondance du prince de Savoie, et les deux ouvrages parus à la Haye, en 1712 et en 1713, ayant pour titre, le premier : « Recueil van de Brieven... aen haer Hoog Mog.

geschreven, rakende het gepasseerde in en omtrent de Actie, tot Denain voorgevallen den 24 juli 1712. », et le second : « Recueil de Lettres et Mémoires contenant une relation exacte et circonstanciée de l'action passée à Denain le 24 juillet 1712. » Comme il nous a été permis de le constater, ces deux ouvrages renferment nombre de pièces originales, dont le gouvernement des Provinces-Unies a permis la publication, au lendemain même des événements. Une visite aux Archives de La Haye, le dépouillement des nombreux portefeuilles venant du grand-pensionnaire Heinsius, nous ont fourni plus d'un document précieux, dont nous nous servirons pour le commentaire des lettres qui vont suivre. Notre tâche d'ailleurs a été grandement facilitée par le bienveillant accueil que nous ont témoigné M. Van Riemsdyk, le savant archiviste du royaume des Pays-Bas, et M. Bijvanck, l'éminent directeur de la Bibliothèque de La Haye.

BIOGRAPHIE

DE

LEFEBVRE D'ORVAL

CHAPITRE I.

Lefebvre d'Orval et Chamillart (1706-1709).

Jean-Robert Lefebvre est né à la Bassée, où il fut baptisé en l'église de Saint-Waast le 13 juillet 1671 (1). Son père, Robert Lefebvre, brasseur en cette ville, venait d'épouser (2) l'année précédente Marie-Magdeleine Willemez, veuve d'un des principaux échevins, Charles Deleruelle, investi à sa mort de la charge d'argentier de la Bassée.

Deux autres fils naquirent de cette union : Thomas en 1673, et Pierre-Jean-Joseph en 1681 (3). A tous trois devait échoir ce singulier honneur de parcourir une vie utile à leur cité et à la France.

Les Archives de la Bassée montrent que Robert Lefebvre fut l'un des bourgeois les plus considérés de sa

---

(1) Registre aux naissances (1643-1673), *Archives de la Bassée*, GG. 3. Voici l'acte de baptême : « Decimâ tertiâ Juli baptizatus est Jo^es Robertus Le Febvre, filius Roberti et Mariæ Magdalenæ Willemez conjugum, susceptoribus Joanne Lherbier et Mariâ Joannâ de Camp. »

(2) Le mariage date du 8 septembre 1670. Registre aux mariages (1656-1698), *Archives de la Bassée*, GG. 12.

(3) Registre aux naissances (1673-1690), *Archives de la Bassée*, GG. 4.

petite ville. Dès 1678, on le rencontre au nombre des échevins, investi, lui aussi, pendant plusieurs années de la charge d'argentier, appelé ensuite à occuper « à son tour » les fonctions de rewart ou de chef du Magistrat de la Bassée.

A sa mort, survenue le 5 juillet 1703 (1), il eut pour successeur, dans sa profession comme dans ses charges, son fils Thomas, que son acte de mariage (2) du 6 juillet 1706 qualifie « d'échevin et brasseur en chef de son stil » (3). Quant à l'aîné et au cadet, ils avaient quitté depuis plusieurs années leur ville natale pour acquérir le titre d'avocat au Parlement de Flandre à Tournai. Jean-Robert, licencié en droit de l'Université de Douai, dès 1696, était reçu avocat au Parlement le 15 mars de l'année suivante (4). Pierre-Jean-Joseph, présenté par son frère, prêtait serment au Parlement en la même qualité, le 31 octobre 1704 (5).

Sur le grand armorial de d'Hozier (6) de 1696, Jean-Robert, ou simplement Robert Lefebvre, figure avec le titre de licencié en droit et de bailli de la Bassée, aux armoiries suivantes : d'or, à une bande d'azur chargée d'une main d'argent empoignant un marteau d'or (7).

---

(1) Registre aux décès (1691-1712), *Archives de la Bassée*, GG. 20.

(2) Registre aux mariages (1699-1736), GG. 13.

(3) Stil ou corporation.

(4) Registre aux réceptions des avocats du Parlement (1668 à 1707. Greffe de la Cour d'appel de Douai.

(5) Même registre.

(6) *Bibliothèque nationale*. Département des manuscrits.

(7) Plus tard, Lefebvre d'Orval adopta comme armes : « d'or, à une épée de sable posée en bande la pointe en bas, accostée de deux aigles de même, aussi posés en bande (*Archives départementales*, c. 73, Flandre wallonne). En 1771, son neveu, Robert-Thomas Lefebvre de la Mairie, anobli par Louis XV, obtint du juge d'armes de la noblesse, d'Hozier de Sérigny, les armes suivantes, qu'il avait réclamées comme ayant toujours été portées par son oncle : « Un écu d'or à une épée de sable

Sans pouvoir préciser la date de sa nomination à la dignité de grand bailli de la Bassée, il paraît vraisemblable qu'il faut la reporter à l'année 1695. En cette année, en effet, sa signature figure pour la première fois sur les comptes de la ville que rendait l'argentier aux bailli, rewart et échevins, le bailli étant auprès du Magistrat le représentant du seigneur de la Bassée (1), le délégué de son autorité. Lors de la création d'une quatrième chambre au Parlement de Flandre, en 1704, Robert Lefebvre fit l'acquisition d'une charge de conseiller au prix de 30,000 livres, et fut reçu en cette qualité au Parlement le 19 mars 1705 (2). Il se démit alors de ses fonctions de bailli de la Bassée en faveur de son frère, Pierre-Jean-Joseph, qui devait les garder jusqu'à sa mort et se pourvoir lui-même, en mai 1707, d'une charge de conseiller au présidial du Hainaut, à Valenciennes (3).

C'est au lendemain de Ramillies qu'il faut reporter l'origine des rapports du Conseiller au Parlement de Flandre avec le Ministre de la guerre. Nos troupes, à la suite de leur défaite, avaient reculé en désarroi sous le canon de Lille, et Chamillart était aussitôt accouru dans cette ville pour prendre les premières mesures de mise

---

posée en bande, la pointe en bas, et accostée de deux aigles de gueules béqués et membrés de sable, les ailes étendues, et posés un en chef et l'autre en pointe, le dit écu timbré d'un casque de profil orné de ses lambrequins de gueules, d'or et de sable. *Bibliothèque nationale*, cabinet des titres, nouveau d'Hozier, n° 31356.

(1) La Bassée avait pour seigneur, à la fin du XVIIe siècle, Denis-François-Joseph de Wignacourt, comte de Flêtre.

(2) *Archives départementales*. Flandre wallonne, c. 73. Parlement (Historique et personnel).

(3) Ses lettres de provision datant du 22 mai 1707. Registre aux provisions étrangères du Parlement de Flandre (1705-1718), greffe de la Cour d'appel de Douai. Au mois d'avril 1706, le Roi avait érigé ce présidial en conseil provincial, avec des attributions plus étendues.

en état de défense de notre frontière. Il y séjourna quelques jours au début de juin 1706, pendant lesquels Lefebvre d'Orval « lui fut offrir ses services..... Le Ministre, après avoir conféré avec M. d'Orval, accepta volontiers sa correspondance, et, dès ce moment, M. d'Orval se crut engagé à faire tout ce qui dépendait de lui pour nuire aux ennemis » (1).

Les lettres du Conseiller au Parlement sont généralement accompagnées de mémoires où il a rassemblé les nouvelles qu'il avait pu recueillir soit par lui-même, soit par ses correspondants et ses agents. Avec ses seules ressources, il sut bientôt organiser un service de renseignements et d'espionnage supérieur à celui-là même que dirigeaient nos généraux ou nos intendants sur la frontière. Connaissant à merveille la contrée, possédant de nombreuses relations dans les Pays-Bas et à l'étranger (2), il était en mesure d'être sûrement et rapidement renseigné. Enfin, de réelles qualités d'observation, une grande intelligence des choses militaires, un caractère ferme et entreprenant, un esprit original et fertile en ressources, des vues étendues sur toutes les questions, administration, finances, guerre, fortification, la connaissance approfondie des hommes, jointe à un ardent amour de la patrie, devaient permettre à Lefebvre d'Orval de rendre au Roi et à l'État les services les plus signalés.

A l'encontre de la campagne de 1707, qui n'avait donné lieu à aucune opération importante, celle de 1708

---

(1) *Correspondance de M. Lefebvre d'Orval, conseiller au Parlement de Flandre, avec MM. de Chamillart et Voisin*, manuscrit de la Bibliothèque publique de Boulogne, publié par M. Preux, dans les *Souvenirs de la Flandre wallonne*, tome XV.

(2) La Rhingrave, comtesse de Mansfeld, avait choisi Lefebvre d'Orval pour administrer les biens qu'elle possédait aux environs de Tournai.

fut marquée par de grands événements. La défaite de l'armée française en vue d'Audenarde (1) permit au prince Eugène d'entreprendre le siège de Lille, de la première de nos places aux Pays-Bas, de celle que Vauban avait fortifiée entre toutes avec un soin de prédilection.

Durant ce siège mémorable, Lefebvre d'Orval fit parvenir au Ministre les renseignements les plus précieux sur l'état matériel et moral de notre armée en regard de celui des assiégeants. Frappé des abus dont souffre le service du Roi, abus qui ont survécu à Louvois et se sont développés sous ses successeurs, il entreprend de les signaler au Ministre. Il s'en fait courageusement le dénonciateur et, après avoir mis à nu les causes surtout morales de notre infériorité sur les ennemis, la dépression des caractères, le mauvais esprit, le manque d'énergie et d'offensive qui règnent dans une partie de notre armée, il cherche et rencontre souvent le vrai remède aux maux qu'il combat sans relâche. Le 20 août 1708, il expose ses vues pour secourir Lille, que le prince Eugène avait investie huit jours auparavant (2).

Chamillart fit bon accueil à ce mémoire de Lefebvre d'Orval. Il lui répondit, le 26 août, en ces termes : « Monsieur, j'ai reçu, avec la lettre que vous m'avez écrite le 20 de ce mois, le mémoire que vous avez dressé qui donne une idée des différents endroits par lesquels on pourrait secourir Lille. Quoique MM. les généraux, qui sont sur les lieux, aient fait sur cela leurs observations, je vous remercie cependant de votre attention à ce que vous croyez qui pourrait contribuer au

(1) 11 juillet 1708.

(2) Investie le 12 août 1708, Lille n'ouvrit ses portes à l'ennemi que le 22 octobre. Son héroïque défenseur, le maréchal de Boufflers, soutint ensuite un nouveau siège dans sa citadelle et ne capitula que le 8 décembre.

service du Roi, à qui je rendrai compte de votre zèle dans les occasions (1). »

Les lettres et mémoires de Lefebvre d'Orval sont particulièrement nombreux en octobre 1708. Il s'attend à ce que l'ennemi, après la prise de Lille, essaye de rétablir ses communications avec le Brabant. A diverses reprises, il insiste auprès du ministre pour que l'armée française, campée sur la rive droite de l'Escaut, de Tournai à Gand, et sur le canal de Gand à Bruges, redouble de vigilance en face d'Audenarde où il prévoit que les ennemis chercheront à forcer le passage du fleuve. Le 12 octobre 1708, il écrit à Chamillart : « On ne saurait avoir trop d'attention à veiller sur leurs démarches et à garder les postes principalement de l'Escaut, car le chemin le plus commode et le plus apparent pour eux, c'est celui de passer la rivière à Audenarde et au-dessous (2), car le dessus de Tournai jusques à Douai et Mons peut être inondé, comme on croit qu'il l'est..... »

La mésintelligence profonde de Vendôme et du duc de Bourgogne, source principale de nos revers depuis l'ouverture de la campagne, avait eu sa répercussion sur l'esprit de l'armée où Lefebvre d'Orval relevait bien des symtômes de faiblesse : « Les petits-maîtres et les freluquets de l'armée de Sa Majesté qui avaient donné des rendez-vous à Paris pour le 20 de ce mois, écrivait-il à Chamillart le 19 octobre, sont d'avis de faire un pont d'or aux ennemis. Si les princes (3) les en croyaient cela serait bientôt fait. La campagne leur paraît longue

(1) D. G., 2068.

(2) C'est en effet par le village de Kerkhove, voisin d'Audenarde, et celui de Gavre, situé au-dessous de cette ville, que Marlborough devait forcer le passage de l'Escaut, dans la nuit du 26 au 27 novembre 1708.

(3) Le duc de Bourgogne et son frère, le duc de Berry, qui l'avait accompagné à l'armée de Flandre.

Ils pestent contre la belle défense de M. le maréchal de Boufflers. L'intérêt ni la gloire du Roi n'est pas ce qui les anime. S'il est question d'attaquer, ils emploient leur éloquence pour en détourner le coup. S'il faut tenir la campagne plus que de raison pour abîmer les ennemis, ils disent qu'il ne faut pas s'opiniâtrer et qu'il vaut mieux faire un pont d'or à l'ennemi que de le contraindre à prendre Lille. Si on les en croit, on fuira toujours l'action. Il ne serait pas mauvais de permettre à ceux qui sont fatigués par la longueur de la campagne de s'en retourner chez eux. L'armée en deviendrait meilleure.

« Enfin, si l'on fait ce que l'on peut, les ennemis sont dans les Fourches Caudines (1). Nous tremblons ici de crainte qu'on les manque. Cependant nos intérêts sont que la campagne finisse, puisque après avoir perdu les revenus de nos biens, on tire à présent nos maisons en bas et on coupe nos arbres, mais l'intérêt public doit être préféré à tout.

« Les Romains ne mettaient qu'un général (2) dans une armée avec plein pouvoir, et ils lui laissaient choisir les généraux qu'il voulait avoir sous lui. C'était le moyen de ne point avoir de contradiction dans l'armée. Si la même chose se pratiquait dans les armées de Sa Majesté, on verrait merveille. Les Romains, après avoir

---

(1) L'armée française décrivait autour des Alliés un demi-cercle, de Bruges à Tournai. Elle les coupait de leurs communications avec le Brabant. Aussi, dans la France entière, les croyait-on déjà emprisonnés dans les mailles d'un filet d'où ils ne devaient point parvenir à s'échapper.

(2) C'est une allusion transparente à la dualité du commandement mal défini entre Vendôme et le duc de Bourgogne, au défaut d'entente entre nos généraux et la faute du cabinet de Versailles d'avoir placé à la tête de notre armée deux natures aussi différentes et aussi antipathiques, « l'eau et le feu », a dit Saint-Simon.

choisi un général de confiance, se reposaient entièrement sur lui. »

Bien que la citadelle de Lille se fût rendue, le 8 décembre, aux Alliés déjà maîtres de la ville, Lefebvre d'Orval y pénétrait peu après. Il est vrai que la galanterie n'était pas étrangère à ce voyage, mais elle ne l'empêchait pas de recueillir, pour le ministre, les renseignements les plus précieux. « J'étais à Lille hier, écrivait-il le 22 décembre 1708. Il y a environ 7,000 hommes de garnison, compris celle de la citadelle de Lille. Tout le monde y convient qu'il n'y a point de poudre pour défendre la place, que toutes choses nécessaires à la vie y manqueraient si on n'y en menait des villes et pays de l'obéissance de Sa Majesté. En effet, le chemin de Tournai à Lille ressemblait à un convoi de fourrages et de grains, et comme il est défendu à Lille d'en laisser sortir un grain pour qui que ce soit et pour quelque raison que ce puisse, ce qui est observé exactement, cela fait qu'il n'y est pas beaucoup plus cher qu'ici. Ils ont doublé les droits sur les marchandises, et ils ont mis un impôt de 50 sols à la petite razière de blé.

« J'ai vu toutes les brèches. On les raccommode avec des fascines et quelques morceaux de maçonnerie. La grande brèche, à gauche du tenaillon, et celle de la face du bastion qui la défendait sont toutes ouvertes. On a ôté les arbres qui bouchaient cette grande brèche (1), et

(1) Voici les curieux moyens employés par le maréchal de Boufflers, pour remédier aux brèches des deux bastions situés sur le front d'attaque : « le premier qu'on mit en usage servit à précautionner la brèche du bastion de la gauche, et fut proposé par M. Daigouin, colonel réformé de dragons..... C'étaient des arbres entiers, dont on avait seulement coupé les branches, qu'il faisait couler par le haut de la brèche et descendre jusqu'au pied, où l'on planta une espèce de grille de fer pour soutenir ces bois, et qui faisait en même temps l'effet d'un

on en a remonté toutes les terres sur le rempart, tout le long des brèches, de sorte qu'il est à dos d'âne de manière qu'un homme a peine à y passer. Y étant, j'avais peur de tomber dans la ville ou dans les fossés. On ne saurait y poser de canon ni y mettre des hommes pour la défendre, parce qu'il n'y a que ce petit sentier au sommet du dos d'âne où on puisse se tenir.

« Les tenaillons et la demi-lune (1) ne sont pas raccommodés encore.

« Les lignes de circonvallation sont encore tout entières. On pourrait y avoir des vivres par la Lys et par le pavé de Tournai. Les ennemis manqueraient de tout s'ils voulaient y venir au secours, et ils seraient obligés de quitter l'entreprise de Gand (2) parce que, dans l'état où sont ces brèches, Lille ne durerait pas trois jours parce qu'elle ne saurait se défendre, outre qu'il y manque des poudres.

« Les peuples y sont si inclinés pour le Roi qu'on ne peut rien de plus. Ils disent que le dernier Français de leur garnison valait un César... »

Avertis de la présence de Lefebvre d'Orval à Lille, les ennemis faillirent le capturer.

---

rang de palissades. Ainsi, il n'aurait pas été facile d'y monter à l'assaut.

« Le second moyen dont on se servit fut employé à la brèche du bastion de la droite..... C'est un bûcher que l'on dressa sur la brèche, auquel on mit le feu quand on craignit l'assaut et qui aurait été aisé à entretenir, le bois ne manquant point dans Lille, si, après s'être embrasé, il ne s'était point éteint lui-même. » (Journal du siège de Lille. *Les Frézeau de la Frézelière*, page 74.)

(2) Ces ouvrages, auxquels l'assiégeant avait pratiqué de larges brèches, étaient situés en avant des bastions du front d'attaque.

(3) Afin de rendre libre la navigation de la Lys et de ravitailler Lille en vivres et en munitions, Eugène et Marlborough n'avaient pas hésité à entreprendre le siège de Gand à l'entrée de l'hiver. A peine maîtres de la citadelle de Lille, ils s'étaient approchés de Gand et y avaien ouvert la tranchée dans la nuit du 23 au 24 décembre 1708.

Les *Nouvelles extraordinaires* de la *Gazette de Leyde* du mardi 15 janvier 1709, disent en effet :

De Lille, le 9 janvier.

Il y a un fameux espion du comte de Chamillart, nommé le Fèvre et se disant conseiller au Parlement de Tournai, lequel rôde depuis quelque temps dans cette ville de Lille, à Bruxelles, Gand et Anvers. On le croit à présent caché dans cette dernière place. Il a pris pour prétexte de son voyage, aussi bien que d'un compagnon qu'il mène avec lui, de travailler aux affaires de Mme la Rhingrave. Cet homme est né à la Bassée, et, pendant la plus grande partie de l'été dernier, il n'a été occupé qu'à y faire des voyages continuels, ainsi bien qu'à Audenarde, pour rendre un compte exact à M. de Chamillart de tout ce qui s'y passait. Il s'en est peu fallu qu'il n'eût été pris à Lille en dernier lieu, mais le cabaret où il était logé ayant une porte de derrière, il prit le parti de se sauver par là, voyant entrer dans ce cabaret des mousquetaires de mauvais augure pour lui.

Chamillart ne tardait pas à répondre à Lefebvre d'Orval dans les termes les plus flatteurs :

Monsieur,

J'ai reçu votre lettre du 23 de ce mois. Quoiqu'il n'y ait aucune vérité ni vraisemblance dans tout ce que vos ennemis ont fait insérer malicieusement contre vous dans la *Gazette de Leyde* du 15, il est toujours bien glorieux à un sujet de s'attirer des reproches pour s'être abandonné avec zèle par une grande fidélité pour l'intérêt et le service de son Roi. Si vous avez eu occasion de me donner des nouvelles utiles pour l'État, vous devriez vous en savoir gré. Je suis persuadé qu'il n'a pas tenu à vous, et c'est ce qui m'engage, après avoir fait voir votre lettre à Sa Majesté et l'article de la *Gazette* dans lequel vous êtes nommé, de vous dire de sa part qu'Elle vous sait gré de votre bonne volonté. Ma lettre vous servira pour triompher de vos ennemis. Ils seraient bien heureux s'ils avaient donné autant de marques de leur bonne volonté que vous avez fait (1).

Sensible à ce témoignage d'estime du ministre, le

(1) D. G., 2149.

conseiller au Parlement lui écrivait le 14 février 1709 : « ... J'ai reçu, avec toute la reconnaissance et toute la joie possibles, ce que vous avez bien voulu m'y témoigner de la part du Roi et de la vôtre. Quand on a le bonheur d'être approuvé de son prince et de son maître, rien ne saurait nous toucher. Je me sens même si élevé par vos faveurs, que je ne trouve rien de trop haut ni de trop bas quand il s'agit du service de sa Majesté (1)... »

Le 18 mars 1709, Villars arrivait à Cambrai. La présence de l'heureux général sur cette frontière où il paraissait pour la première fois fut accueillie avec joie, comme nous l'apprend une lettre de Lefebvre d'Orval à Chamillart du 26 avril 1709 (2) : « ... On a une confiance extrême en M. le maréchal de Villars ». Le nouveau général de notre armée de Flandre venait à peine d'inaugurer son commandement que déjà les envieux s'efforçaient de discréditer auprès de lui le conseiller au Parlement de Flandre : « On a voulu me rendre odieux à M. le maréchal de Villars, mais on dit qu'on n'a pas réussi (3) ». Au sein même du Parlement il trouvait des ennemis, jaloux de ses glorieux services : « M. de Bernières m'a dit que des Messieurs de notre compagnie m'avaient imposé des discours pour me brouiller avec lui, mais qu'il ne tiendrait qu'à moi d'être de ses amis. Je tâcherai de m'en rendre digne aussi bien que de l'estime de M. le maréchal de Villars. Il me sera facile d'y réussir, pourvu que je sois appuyé de l'honneur de votre protection (4) ».

Les conditions humiliantes, auxquelles les Alliés vou-

(1) D. G., 2149.
(2) D. G., 2150.
(3) D. G., 2150. Même lettre du 26 avril 1709.
(4) D. G., 2150. Lettre du 11 mai 1709.

laient contraindre Louis XIV à demander la paix, excitèrent dans tous les cœurs vraiment français une indignation dont on aime à retrouver la trace dans la correspondance de Lefebvre d'Orval : « Je prends la liberté de vous informer, par ce mémoire, de ce qui se passe chez les ennemis et de l'état des esprits au sujet de la paix dont on publie ici les conditions qui animent tout le monde contre les ennemis, et on a paru moins mécontent d'apprendre aujourd'hui que le Roi avait rejeté ces conditions que l'on était d'une paix à ce prix (1)... ».

Le 9 juin 1709, Chamillart, écrasé par le fardeau de la guerre, prévoyant une disgrâce prochaine, demandait à se retirer et était remplacé par Voysin. Un de ses derniers actes, comme nous l'apprendra une lettre de Lefebvre d'Orval du 20 juin 1709, avait été d'enjoindre à son infatigable correspondant « de faire part de ses nouvelles à M. le maréchal de Villars ».

Nous verrons, dans le chapitre suivant, le nouveau secrétaire d'État ne point tarder à reconnaître le mérite du conseiller au Parlement de Flandre et lui continuer l'entière confiance que n'avait cessé de lui témoigner son prédécesseur.

---

(1) D. G., 2151. Lettre du 6 juin 1709. — Le même jour, Villars écrivait au roi : « J'étais à la tête de votre infanterie lorsque le courrier me rendit la dépêche de Votre Majesté (annonçant le refus des propositions de paix), et, sur les premières lignes qui faisaient connaître sa résolution, j'en marquai ma satisfaction à vos troupes qui toutes répondirent par un cri de joie et d'ardeur d'en venir aux mains avec les ennemis ».

CHAPITRE II.

LEFEBVRE D'ORVAL, VOYSIN, VILLARS ET MONTESQUIOU (1709-1712).

Dès son entrée en fonctions, Voysin écrivait à Lefebvre d'Orval :

Versailles, ce 12 juin 1709.

Monsieur,

Le roi m'ayant fait l'honneur de me nommer pour remplir la charge de secrétaire d'État de la guerre, vacante par la retraite de M. de Chamillart, j'ai reçu la lettre que vous lui avez écrite le 8e de ce mois et le mémoire qui y était joint. Je ferai le meilleur usage qu'il me sera possible des avis qui y sont contenus, et je serai bien aise que vous m'en envoyiez dans la suite de pareils sur tout ce que vous croirez qu'il y aura de mieux à faire pour le bien du service (1).

Désireux de conformer ses vues à celles du nouveau Ministre et de connaître la ligne de conduite qu'il devait adopter auprès de Villars, Lefebvre d'Orval mandait à Voysin, de Tournai, le 20 juin 1709 : « M. de Chamillart m'avait écrit de faire part de mes nouvelles à M. le maréchal de Villars. Si vous le trouvez bon, ayez la bonté, Monseigneur, de me faire connaître votre volonté (2) ».

La réponse suivante ne tardait pas à lui parvenir : « J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite le 20 de ce mois et le mémoire de nouvelles qui y était joint. Vous ne devez pas manquer d'en envoyer de pareils à M. le maréchal de Villars, puisqu'il est chargé de la défense de votre frontière et en état de savoir si les avis que vous lui donnerez des mouvements des ennemis seront conformes à ce qu'il aura appris ailleurs (3) ».

---

(1) D. G., 2116.
(2) D. G., 2151.
(3) D. G., 2117.

Par l'heureux choix de sa position défensive entre Béthune et Douai, Villars n'avait laissé aux ennemis d'autres ressources que les sièges d'Ypres ou de Tournai (têtes trop exposées que le maréchal avait découvertes à dessein) ou une attaque des lignes que notre armée avait élevées au sud de la Bassée. Dans cette dernière éventualité, Lefebvre d'Orval ne manquait pas d'envoyer à Versailles un mémoire détaillé des environs de cette ville, « la description du pays et la manière d'attaquer les ennemis, lorsqu'ils faisaient le siège de Lille, ayant été si bien reçue de M. de Chamillart qu'il a eu la bonté de me marquer que sa Majesté m'en savait gré (1) ».

Usant de l'autorisation que le Ministre lui avait accordée, Lefebvre d'Orval ne tardait pas à entrer en rapports avec le général de l'armée de Flandre : « Je viens d'envoyer à M. de Villars les avis que j'ai, qui le regardent », écrivait-il à Voysin le 27 juin 1709, et, dans le mémoire qui suit cette lettre, il dit encore : « J'ajoute que les ennemis ne trouvent pas moyen de forcer M. de Villars par où ils sont... Je viens d'en écrire à M. de Villars (2)... ».

Lefebvre d'Orval ne s'était pas trompé. Les ennemis, après avoir paru en vue de nos lignes le 24 juin, les jugèrent inattaquables et se déterminèrent au siège de Tournai. Cette entreprise devait permettre au conseiller au Parlement de déployer toutes les ressources de son dévouement et de donner un magnifique exemple de cette fermeté qu'il s'efforçait de répandre autour de lui : « Il serait bon, disait-il à Voysin quelques jours avant ce siège (3), d'inspirer aux officiers un esprit de patience et

(1) D. G., 2151. Lettre du 22 juin 1708.
(2) D. G., 2151.
(3) D. G., 2151. Lettre du 13 juin 1709.

de fermeté. Je me tue de leur dire qu'il ne manquera rien, et quand ils disent que rien ne tiendra devant les ennemis, je leur réponds que je ferais mettre au piquet tous ceux qui parleraient ainsi à l'avenir ».

Tournai fut investie le 28 juin. Lefebvre d'Orval, demeuré dans la place, dut interrompre sa correspondance avec le Ministre. Nous aurons recours, pour y suppléer, au manuscrit de la bibliothèque de Boulogne, dont l'auteur a retracé fidèlement cette belle page de la vie du conseiller.

M. de Surville (1), qui s'était distingué au siège de Lille en 1708, avait été chargé de la défense de Tournai. Il entrait dans une ville épuisée par l'horrible hiver de 1709. Le gouverneur de Tournai dépeignait sous les couleurs les plus vraies sa triste situation, dans cette lettre à Voysin du 1er juillet : « Je ne vous dis rien de

---

(1) Avant de se jeter dans Lille menacée d'un siège, le maréchal de Boufflers s'était généreusement souvenu du lieutenant général marquis de Surville-Hautefort, retiré dans ses terres de Picardie à la suite d'un différend avec la Barre, capitaine aux gardes, différend résolu par le roi en faveur de ce dernier. Le maréchal avait appelé M. de Surville à servir à ses côtés. Au lendemain de la capitulation de Lille, il disait de son lieutenant : « Il mérite que le roi ait la bonté de lui accorder présentement le cordon bleu, ainsi qu'il a eu la bonté de l'accorder à M. le comte de Guiscard après le siège de Namur. M. de Surville ne l'a pas moins bien mérité par les services importants qu'il a rendus à la défense de la ville de Lille, y ayant donné toutes sortes de marques de courage, de capacité, de zèle et de fermeté. La défense de la seule ville de Lille a duré autant que celle de la ville et du château de Namur ensemble; et comme M. de Surville est sans biens et dans un besoin pressant, il serait de la bonté du roi de lui accorder, outre le cordon bleu, une pension de 2,000 écus ou le premier gouvernement qui vaquera.

« Il avait, avant sa disgrâce, une pension de 2,000 écus, dans laquelle le roi pourrait avoir la bonté de le rétablir dès à présent ». Louis XIV lui accorda 10,000 livres de pension. (*Siège de la ville et de la citadelle de Lille en* 1708.)

l'état fâcheux où je me trouve, n'ayant pas un sol, point de crédit, une ville épuisée absolument, point de magasins de blés ni farines, aucunes viandes sèches ni salées ; en un mot, la plupart de ce qui est nécessaire à la vie manque... MM. du Parlement et du Magistrat nous aident autant qu'ils peuvent, mais on les a si fort épuisés qu'on n'en peut pas tirer grand secours (1) ».

Dès que le gouverneur voulut se procurer des blés parmi les habitants pour parer au manque de vivres de la garnison, l'émeute éclata. C'est alors que Lefebvre d'Orval proposa à M. de Surville de recourir au Parlement qui viendrait en aide aux magistrats et les soutiendrait de son autorité. Sa proposition agréée, il fit « assembler sa compagnie et lui représenta fortement que M. le marquis de Surville se trouvait dans une conjoncture fort délicate et sans aucune provision ; que rien n'était plus important pour le service du Roi que de le mettre en état de soutenir un long siège ; que le Parlement, par son autorité, son crédit et les mesures qu'il prendrait, pouvait remédier à tout ; que l'occasion qui se présentait de mériter les grâces du Roi était une de celles qui laissent à un corps le mérite de s'être prêté une fois et qui lui donnent l'honneur de s'y être prêté pour toujours.

« Ces représentations et l'amour de la patrie, dont sont toujours animés ceux qui la servent, entraînèrent les voix et déterminèrent le Parlement à composer une chambre pour fournir aux besoins du siège.....

---

(1) D. G., 2151. Au début de juin 1709, M. de Surville avait instamment prié Voysin de lui adresser quelque argent. Le Ministre lui avait fait aussitôt un envoi de 100,000 francs, mais Villars ne laissa passer à M. de Surville que 30,000 francs, croyant pouvoir retenir le reste de cette somme pour les besoins de son armée en proie également à la plus grande détresse. (Lettre de M. de Surville à Voysin, du 8 juin 1709. D. G., 2151.)

M. d'Orval s'offrit d'aller tous les jours prendre les ordres de M. le marquis de Surville, qui logeait dans un endroit où l'on ne pouvait aller sans s'exposer. Il se présenta pour être à la tête de ceux qui feraient les levées de grains et se chargea aussi de faire distribuer les viandes aux troupes. Ces viandes n'étaient que celles des chevaux qu'on tuait pour la nourriture de la garnison, et M. d'Orval, qui ne trouvait rien au-dessous de lui quand il s'agissait du service du Roi, ne laissait entrer aucun cheval à la boucherie sans s'assurer par lui-même si la bête qu'on y présentait pour tuer était saine, pour ne point incommoder les soldats.....

« Enfin, la ville se trouvant ouverte par trois brèches considérables, M. de Surville envoya à 4 heures, le matin, par un commissaire, une lettre et un mémoire à M. d'Orval, pour faire porter à la citadelle les munitions nécessaires pour en soutenir le siège. Après la lecture de ce mémoire, M. d'Orval se rendit chez M. de Surville pour lui représenter que son mémoire demandait trop peu pour munir la citadelle, ce qui fit d'autant plus de plaisir à ce gouverneur que les commis des vivres l'avaient assuré qu'il serait impossible de lui fournir ce qu'il demandait. Mais, sur les assurances de M. d'Orval, il écrivit par apostille qu'il demandait le tiers en sus de tout ce que contenait le mémoire.

« M. d'Orval, muni de ce mémoire, fut donner les ordres pour satisfaire à sa promesse : et, au lieu de 868 sacs de farine exigés par M. de Surville, il en amassa 1100..... Avant de se retirer dans la citadelle, M. de Surville chargea M. d'Orval d'aller rendre compte du siège à la Cour : il lui remit en même temps deux lettres, dont l'une était adressée à M. de Villars et l'autre au Ministre.

« M. d'Orval était plus en état que tout autre de s'acquitter exactement de cette commission : il s'était

trouvé partout pendant le siège, à la brèche, aux conseils de guerre; à peine avait-il quitté M. de Surville. C'était lui qui déchiffrait les billets de M. de Villars. Ce fut lui qui présida à la monnaie (1) du siège et qui en tint un compte exact. »

Ces importants services du Conseiller au Parlement sont attestés par le précieux témoignage de M. de Surville lui-même, qui écrivait à Voysin, le 31 juillet 1709 :

« Je ne saurais trop, Monseigneur, me louer de M. le Premier Président du Parlement de Tournai (2), de M. le Procureur général (3), de M. le président des Jaunaux (4) et, entre autres, de M. Lefebvre, conseiller, qui a rendu au Roi et à la garnison, pendant le siège, tous les services que l'on en pouvait attendre. Les soins qu'il s'est donnés et se donne encore m'ont paru si essentiels dans une place dénuée de toutes choses que je ne saurais me dispenser de vous en informer, pour vous supplier très humblement de lui accorder l'honneur de votre protection. La prise de Lille a mis ses biens en friche et ruiné ses maisons. Les troupes du Roi se sont servies de ses bois pour palissader la Bassée, et ces

---

(1) Il fut frappé, pendant le siège, trois sortes de monnaies : la première d'argent, valant 20 sols, reproduisant le nom et l'effigie du gouverneur;

La seconde de cuivre, valant 8 sols, aux armes de M. de Surville. On lit au revers cette inscription : *Moneta in obsidione Tornacensi cusa;*

La troisième de cuivre, valant 5 sols, représentant une tour avec ces mots : *Tornaco obsesso.*

(2) Jacques Martin de Pollinchove, déjà cité plus haut.

(3) Ladislas de Baralle, conseiller au Parlement de Flandre, le 7 décembre 1688 et procureur général du roi depuis 1691.

(4) Mathieu Pinault des Jaunaux, Angevin, originaire de Château-Gontier, avait été reçu comme président à mortier au Parlement de Flandre le 3 décembre 1695. Il mourut le 11 mars 1734.

palissades sont à Béthune (1). La prise de Tournai lui ôte encore une charge qui était sa seule ressource. Il n'y a qu'une rente sur l'Hôtel de ville de Paris qui puisse le tirer d'affaire, récompenser son zèle et faire voir aux gens du pays qu'on sait faire cas des bons sujets..... » (2).

M. de Surville, avant d'entrer dans la citadelle de Tournai, avait chargé le Conseiller au Parlement de

---

(1) Le 12 mai 1709, Robert Lefebvre et sa mère, qui demeurait toujours à la Bassée, adressaient cette requête au Ministre de la guerre :

A Monseigneur de Chamillart.

« Monseigneur,

« Robert Lefebvre, conseiller au Parlement de Tournai, et la dame sa mère, vous représentent très humblement que les troupes du Roi, à la fin du siège de Lille, sont entrées dans la ville de la Bassée, l'ont fortifiée et employé dans les dites fortifications 4 bonniers de terre, la plupart à usage de blanchisserie et de jardins, sur lesquels il y avait une grande maison, grange et écuries, servant aux blanchisseurs, qui a été abattue aussi bien que 1200 arbres, de 25 ans chacun, et quantité de plus petits et d'arbres à fruits qui ont servi à palissader la dite ville et aux troupes de Sa Majesté, outre plus de 622 arbres, de 20 ans chacun, que les Alliés avaient déjà employés en palissades à la dite ville, de tout quoi le Roi et ses troupes ont profité et conduit à Béthune pour le service de Sa Majesté, ce qui met les suppliants dans de gros intérêts, sans parler des fourrages qu'ils ont perdus par le dit campement ainsi qu'il se voit par l'extrait authentique des procès-verbaux qui en ont été tenus juridiquement, dont copie est ci-jointe, en quoi ne sont pas compris les grains, fourrages, ni maisons ruinées, non plus que les meubles et effets que les Alliés leur ont pillés, ni l'emprisonnement qu'ils ont fait du frère du suppliant pour causes connues à Votre Grandeur.

« Ce considéré, Monseigneur, il vous plaise leur faire accorder par Sa Majesté des dédommagements proportionnés à leurs pertes qui vont, pour les fortifications du Roi seulement, à des sommes considérables, lesquelles fortifications ont été faites pour couvrir la province d'Artois où les biens perdus étaient situés. Ils feront des vœux pour la conservation de Votre Grandeur. LEFEBVRE. » (D. G., 2159.)

(2) D. G., 2151.

rendre compte au maréchal de Villars des événements du siège de la ville. Sans prendre le temps de mettre ordre à ses affaires, Lefebvre d'Orval se rendit au camp de Denain, où se trouvaient le Maréchal et l'intendant de Flandre, M. de Bernières. Il leur exposa fidèlement les faits qui s'étaient accomplis sous ses yeux, et Villars, rendant justice à sa belle conduite, écrivait à Voysin le 6 août : « Le sieur Lefebvre, conseiller au Parlement de Tournai, va, Monsieur, pour vous rendre compte de plusieurs choses sur les intérêts du Parlement, lequel mérite les bontés du Roi pour le zèle et la fidélité qu'il a montrés. Il doit vous parler aussi de la part de M. de Surville, lequel est certainement un très brave homme, et l'on ne peut trop le louer sur son courage personnel. Une sorte de dureté et de fermeté, nécessaires dans des occasions, peut n'être pas entièrement en lui..... » (1).

De son côté, M. de Bernières chargeait le Conseiller au Parlement d'annoncer au Ministre cette nouvelle, consolante entre toutes, qu'il était enfin parvenu à assurer la distribution du pain à l'armée. « Je me sers de l'occasion de M. Lefebvre, conseiller au Parlement de Tournai, pour avoir l'honneur de vous dire qu'après des difficultés presque insurmontables, je suis venu à bout de faire donner le pain à l'armée pour trois jours, ce qui commencera aujourd'hui. Il n'y a qu'à souhaiter que cela continue. Je dois m'aboucher ce soir à Valenciennes

---

(1) C'est le seul blâme que l'on puisse adresser au défenseur de Tournai. L'appréciation élogieuse de Villars ne devait point tarder à faire place aux reproches les plus amers. Le maréchal, qui avait espéré une défense de plus de deux mois, ne pardonna pas à M. de Surville d'avoir rendu la citadelle de Tournai le 31 août 1709. Indignement trompé par les commissaires des guerres qui avaient la charge des vivres, privé du précieux secours de Lefebvre d'Orval, M. de Surville, malgré toute sa bravoure, se vit réduit à capituler après une défense d'un mois.

avec le sieur Fargès (1), qui est le véritable restaurateur de nos affaires..... » (2).

Lefebvre d'Orval fut bien reçu à Marly. Louis XIV, non content de lui accorder une rente de 1000 livres sur l'Hôtel de ville de Paris, « ordonna au garde de son trésor royal, M. Claude Le Bas de Montargis, de payer comptant au sieur Lefebvre, conseiller au Parlement de Tournai, la somme de 20,000 livres, que je lui ai accordée par gratification extraordinaire, en considération de ses services et pour le dédommager des pertes qu'il a faites » (3).

Lefebvre d'Orval fit à Versailles un séjour de plus d'un mois. Le Parlement de Flandre l'avait chargé, entre autres missions, de représenter au Grand Chancelier (4) les difficultés de son installation à Cambrai (ville qui lui avait été assignée comme résidence après la prise de Tournai) et son désir d'être transféré à Douai (5). « Je reçois en même temps des lettres de nos Messieurs du Parlement de Tournai, qui paraissent très affligés de ce qu'on leur a assigné Cambrai. Le mauvais air qu'il y fait, l'impossibilité de s'y loger et l'éloignement de leurs biens et de leurs affaires les désolent. Ils me prient, Monseigneur, de vous en faire leurs très humbles représentations, ainsi qu'à Monseigneur le chancelier, et de vous demander Douai au lieu de Cambrai. Ce qui paraissait indifférent devient une grâce si

---

(1) Entrepreneur des vivres à l'armée de Flandre qui, par son activité, son crédit, ses nombreuses relations à l'étranger, a puissamment secondé M. de Bernières pendant les dernières années de la guerre de la Succession d'Espagne.

(2) D. G., 2154.

(3) *Archives du Ministère des Affaires étrangères*, vol. Flandre, 1709.

(4) M. de Pontchartrain.

(5) L'édit qui donnait satisfaction au Parlement et lui assignait Douai pour résidence ne fut rendu qu'au mois de décembre 1713.

vous voulez bien la leur accorder. Il n'y a que trois ou quatre personnes de Cambrai qui souhaitent d'y aller, et pour que vous ayez la bonté de me pardonner la liberté que je prends de vous parler de cette affaire, je prendrai celle de vous dire que Madame la Rhingrave, comtesse de Mansfeld, est maîtresse du prince Eugène; que c'est par elle que j'ai su, à la fin du siège de Lille, la résolution de faire le siège de Gand, dont j'ai eu l'honneur d'informer M. Chamillart, dans le moment de la séparation de notre armée. J'ai toujours dirigé ses affaires et elle est dans le besoin, de manière que l'on pourrait négocier de bonnes affaires par cet endroit (1). »

Lefebvre d'Orval souffrait avec impatience son éloignement du théâtre de la guerre. Consumé du désir de se rendre utile à l'État, il se faisait renseigner à Versailles sur les agissements des ennemis et continuait à faire parvenir au Ministre des nouvelles de la frontière.

A son retour de Versailles, Lefebvre d'Orval se rendit à Valenciennes où, grâce à l'intendant M. de Bernières, il obtint un passeport pour venir à Tournai. Les vainqueurs, qui se souvenaient de sa conduite toute dévouée au Roi de France pendant le siège, lui réservèrent cet étrange accueil dont lui-même nous a laissé le récit dans une lettre à Voysin, du 12 octobre 1709 :

Monseigneur,

J'espère que vous voudrez bien aussi me permettre de vous informer que les ennemis, après m'avoir reçu à Tournai en vertu du passeport que M. de Bernières m'avait dit de prendre, m'ont envoyé ordre d'en sortir incessamment sans me donner le temps de disposer de mes effets ni de dire adieu à mes amis. Je leur ai demandé raison de ce procédé contraire à la capitulation et au passeport que j'avais des États géné-

(1) D. G., 2160. Lefebvre d'Orval à Voysin. Versailles, le 30 août 1709.

raux. Ils m'ont répondu que ce que j'avais fait au siège et le voyage que j'avais fait à la Cour me rendaient suspect, que d'ailleurs j'avais trop d'amis qui me faisaient la cour, qu'en un mot il fallait partir incessamment. J'ai répondu que je n'avais rien fait pour mon Roi que mon devoir, mais qu'étant chez eux sous la foi des traités et d'un passeport, je m'y conduirais comme je le devais. On ne m'a point écouté, et, comme j'étais sur le point de partir, le secrétaire de milord Albemarle (1) m'a dit qu'on m'arrêtait pour des chevaux que j'avais tués à coups de canon pendant le siège. Je répondis qu'ils étaient les maîtres, mais que cela était une chicane contre la capitulation où tout était aboli en termes exprès, et qu'il n'était point honnête de me traiter de cette façon. Enfin, après deux heures de mauvais discours, ils me laissèrent partir, plus animé que jamais à leur faire tout le mal permis que je pourrais.

J'espère, Monseigneur, que vous voudrez bien me pardonner ce récit puisque je suis avec plus de zèle, d'attachement et de respect que personne, etc..... (2)

La détresse était aussi profonde au début de 1710 qu'aux jours les plus sombres de 1709, et Lefebvre d'Orval pouvait écrire le 26 mars 1710 : « ... Les rues sont pleines de soldats qui demandent l'aumône et qui font pitié tant ils sont exténués. S'ils tombent à l'hôpital, comme ils y sont fort malproprement, faute de linge et de soins, et que les aliments n'y sont pas bons, on a beau leur donner des remèdes. Je mets en fait que de bons

---

(1) C'était un Hollandais, Arnold-Juste van Keppel. Guillaume d'Orange, dont il avait été page, l'avait fait comte d'Albemarle, commandant de la première compagnie de ses gardes du corps et chevalier de l'ordre de la Jarretière. Après la mort de Guillaume III, Albemarle trouva dans Heinsius un protecteur généreux. Il dut à ses services et à l'appui du grand pensionnaire d'être nommé général de la cavalerie et des Suisses à la solde de la Hollande. Gouverneur de Tournai en 1709, Albemarle prit une part active aux dernières campagnes de la guerre de la Succession d'Espagne. Sa précieuse correspondance avec le grand pensionnaire Heinsius est aux Archives de la Haye. J'y aurai plus d'une fois recours pour les événements de l'année 1712.

(2) D. G., 2153.

aliments et beaucoup de propreté en sauveront plus que les remèdes d'Helvétius...

« Un bon mois de paye, de bons fourrages et de bon pain, accompagnés d'un exercice continuel, nous donneront une armée des plus belles, car les recrues sont bonnes.

« ... Les munitionnaires jouent leur rôle à leur tour. Ils ne cuisent pas le pain, il en pèse plus et il en coûte moins de feu, outre qu'ils en cuisent plus à la fois parce qu'ils les font gros et ramassés. Enfin notre évêque de Tournai (1) a remarqué qu'il y avait 18 manières de frauder le Roi et les troupes sur le pain. Outre ces mauvaises choses, souvent le pain ne pèse pas. A moins qu'on n'en pende bon nombre, on n'en viendra point à bout. La plupart des hommes ne font leur devoir que par la crainte du châtiment (2). Quand ils ne craignent plus, rien n'est capable de les retenir, et, pour trop de clémence pour ces fripons, il périt une infinité de bons soldats qui se seraient volontiers sacrifiés pour l'État. J'en parlais dernièrement à M. l'Archevêque (3), qui en levait les épaules et ne disait rien de plus.

---

(1) Monseigneur de Beauvau, évêque de Tournai, conseiller d'honneur au Parlement de Flandre, avait, lui aussi, secondé de tout son pouvoir M. de Surville pendant le siège de Tournai. Ce prélat, si français de cœur, s'était déjà offert l'année précédente au maréchal de Boufflers pour s'enfermer dans Lille, menacée de siège, « priant le maréchal de le regarder comme un homme qui a envie de faire son devoir et plein de toute la bonne volonté ». Pendant le siège de Tournai, il se chargea lui-même du soin des hôpitaux et de la distribution du pain aux troupes. A l'entrée des Alliés dans cette ville, il leur refusa de chanter le *Te Deum* et préféra le chemin de l'exil. Louis XIV le récompensa de sa noble conduite en l'appelant à occuper les sièges de Toulouse et de Narbonne.

(2) « Ubi rigor, ibi vigor » est une des maximes favorites de Lefebvre d'Orval.

(3) Fénelon.

« Comme vous ne sauriez, Monseigneur, remédier à ces maux sans les savoir, je prends la liberté de vous en informer avec une pleine confiance et sans rien déguiser, afin que vous y apportiez le remède convenable. On ne songe plus à servir le Roi : on ne pense qu'à s'enrichir (1) . . . »

Malgré cette détresse, désireux, comme le chevalier de Folard, de voir utiliser les propriétés offensives de notre infanterie, le Conseiller au Parlement de Flandre écrivait à Voysin, au début de la campagne de 1710 : « . . . J'ai fait examiner leurs troupes (2). Tout bien pris, leurs chevaux et leurs habits à part, les troupes du Roi valent mieux. Un peu d'argent, beaucoup d'exercices et aller aux ennemis la baïonnette au bout du fusil, on les battra partout, mais il ne faut pas marchander ni s'amuser à tirer (3). . . »

Les opérations de la campagne s'ouvrirent par le siège de Douai (4). On peut juger l'esprit varié et plein de ressources du Conseiller au Parlement par l'exposé de ses idées pour secourir cette place :

. . . . . Il y a endroits à sauver la France. Le premier en secourant Douai, ce que l'on peut faire aisément en campant l'armée, la gauche

---

(1) D. G., 2213.

(2) Aux ennemis.

(3) D. G., 2214. Mémoire du 19 avril 1710. Dans ses lettres sur la campagne de 1712, adressées à Voysin, le chevalier de Folard reconnaît aussi cette supériorité du feu aux Alliés. Il demande que notre infanterie se contente, au combat, d'une décharge à bout portant et passe ensuite à l'attaque à la baïonnette où elle reprend sur l'ennemi un avantage décisif.

(4) Les Alliés ouvrirent la tranchée, au siège de Douai, dans la nuit du 4 au 5 mai 1710. Admirablement secondé par le marquis de Valory, l'habile ingénieur que la défense de Lille venait de placer au premier rang, M. d'Albergotty, ne rendit la place que le 26 juin, après une vigoureuse résistance qui lui valut le cordon de chevalier du Saint-Esprit.

tirant par Vitry sur Arras, la droite par le Bac-Aubencheul sur Bouchain. Toute l'armée sera couverte de la Sensée, et il serait au choix du général de déboucher ou par la plaine qui est entre Arras, Lens et Douai, ou par celle qu'on rencontre en sortant du Bac-Aubencheul et de Bouchain. Le mont Cantin ne doit point embarrasser, parce qu'il est aisé et des pentes très faciles tout alentour. Rien au monde ne sera plus aisé que de donner de fausses attaques soit par la gauche soit par la droite.

Si, par exemple, on se propose d'attaquer par la plaine qui est entre Arras, Douai et Lens, on peut par l'autre plaine, du côté de Bouchain, faire une attaque fausse. Quelques régiments d'infanterie, de cavalerie et de dragons, pourront mener cette attaque, et, pour la faire paraître sérieuse, on peut joindre à ces troupes des pionniers armés à pied et les goujats et les valets de l'armée à cheval. Tout ce monde devrait marcher la nuit pour arriver dans la plaine avant la pointe du jour, et, pour leur donner l'air de troupes réglées, on peut leur donner des sarraux de toile de différentes couleurs. Les troupes réglées qui formeront le premier rang embarrasseront les ennemis, de façon qu'ils ne sauront faire autrement que d'opposer des troupes à ce gros corps. Pendant cela, l'armée passera par Vitry, par Arras, etc....., et fondra sur le camp ennemi du côté de Lens et d'Hénin-Liétard, et comme, par cette marche, elle deviendra maîtresse de Pont-à-Vendin et des autres postes de la Deûle, les ennemis ne recevront plus rien et il leur sera très difficile de se retirer s'ils sont battus.

Pendant ce temps-là, il sera bon de tenir les eaux à Arras pour en faire un magasin que l'on fera couler pour rompre les communications des ennemis sur la Scarpe, ce que l'on fera aisément en empêchant la Scarpe de se répandre dans la Sensée par l'endroit que les ennemis ont fossoyé.

Le deuxième moyen est d'aller investir Lille et empêcher que rien ne sorte de Tournai. On sait la force du camp de Lille que l'on n'a osé attaquer pendant le siège. Il serait aisé de s'emparer de Warneton, Comines, Verwick et des postes de la Lys, et de brûler les magasins de Tournai, de rompre les écluses de Don que les ennemis réparent et de les obliger à lever le siège de Douai fort honteusement.

Le troisième, de passer en Brabant, d'y faire vivre l'armée, de tirer de grosses sommes des villes de ce pays-là et de passer à Huy, Liège, etc....., car tout y est dégarni de troupes et de provisions. Voilà les moyens efficaces et assurés d'obliger les ennemis à une paix raisonnable, et si on les battait, comme tous les cœurs sont ulcérés contre eux, les paysans les détruiraient dans leur retraite.....

J'ai vu hier, chez M. le maréchal de Montesquiou, un projet d'attaquer les ennemis devant Arras que l'on vous a envoyé le sixième de

de ce mois. Je ne le trouve nullement bon. Je l'ai fait avouer à celui qui l'a fait, qui a trouvé le mien meilleur (1).....

Quelques jours plus tard, Lefebvre d'Orval faisait suivre ce mémoire de l'avis suivant :

Avis de M. Lefebvre.

On me demande de la Haye qu'il n'y a plus d'apparence de paix, que c'est une honte de voir de quelle manière les ambassadeurs du roi y sont traités. Enfin on les recompare à des prisonniers d'État (2) qui n'ont la liberté de parler qu'à ceux qu'on veut bien. Un peu de fierté, tout changerait de face. Si on voulait la guerre, les Alliés demanderaient la paix.

Il est vrai qu'il est pitoyable d'entendre parler tous les petits-maîtres de l'armée, qui ne sont pas honteux de dire que l'armée du roi ne tiendra pas devant les ennemis. On a beau leur dire que les soldats, jusque compris les lieutenants-colonels, sont bons, mais que dans le reste il y a bien du mauvais. Quoi qu'on leur parle, ils ne s'en soucient pas, et on dirait à les entendre que l'autorité du Roi et celle du Ministre sont précaires. Ils disent hautement que ceux qui règlent les batailles dans le cabinet sur des fauteuils n'ont qu'à les venir donner et se battre avec ceux qui ont intérêt de conserver l'État; que, pour eux, ils n'en sont point là. On dit cela à la barbe des intendants et partout. C'est un discours général et l'on s'appuie sur ce que chacun a ses patrons, protecteurs et protectrices, et que cela les mettra à couvert des peines que mérite leur poltronnerie qui tend à la ruine de l'État

---

(1) D. G., 2215. *Mémoire de Lefebvre d'Orval*, du 10 mai 1710.

(2) Lefebvre d'Orval fait allusion aux conférences de Gertruydenberg. Au mois de juillet 1710, avant de quitter cette petite ville où leur patience avait été soumise à une longue épreuve, l'abbé de Polignac et le maréchal d'Huxelles firent observer aux plénipotentiaires hollandais Buys et Van der Dussen « que, contre la foi publique et au préjudice de ce qu'ils avaient pu dire et souvent réitérer, on avait ouvert toutes les lettres qu'ils avaient reçues ou écrites : qu'on avait empêché que qui que ce soit ne vint leur rendre visite dans leur espèce de prison, par la raison que ce qu'on craignait le plus était qu'ils ne découvrissent des vérités qu'on voulait tenir cachées, et qu'on ne pouvait pas cependant leur reprocher d'avoir tenté la moindre pratique contraire au droit des gens, qu'on violait à leur égard ». (*Mémoires de M. de Torcy.*)

et qui décourage tout le monde. Les ennemis, qui savent toutes ces choses, parlent des Français de la manière du monde la plus méprisante et la plus injurieuse. M. de Maillebois (1), qui est otage du siège de Lille, en peut répondre et dire de quelle manière M. de Cadogan (2) en a parlé en sa présence, il n'y a pas longtemps, à Tournai. Il ne faudrait qu'un peu de sévérité pour faire rentrer tous ces petits-maîtres dans leurs devoirs, car la plupart des hommes ne font bien que par nécessités ou par intérêts et peu par honneur.....

Lorsque les ennemis paraissent ébranlés de voir la résolution de la Cour et des généraux que le Roi envoie, les petits-maîtres, qui sont en possession de fronder toutes choses, disent qu'il ne faut pas tant de cuisiniers pour faire une bonne sauce. Ils trouvent le secours de Douai impraticable, et, pour mieux dire, ils ont le cœur si bas qu'ils se croient tout impossible quand ils ne trouvent rien de difficile pour les ennemis. Un officier ennemi s'est mêlé de parler une fois de cette manière à Tournai, mais le lendemain le commandant lui a fait une mercuriale si honteuse qu'il n'a pas demandé son reste..... (3)

---

(1) Par la capitulation de Lille, les Alliés avaient retenu comme otage, jusqu'au payement par la France des dettes du siège, M. Desmaretz de Maillebois, l'aîné des fils du contrôleur général des finances, alors colonel du beau régiment de Touraine. Il avait été fait brigadier au cours de la défense de Lille pour sa conduite pleine de bravoure. Boufflers disait de lui au roi : « C'est un sujet de beaucoup de mérite et de distinction, et des plus capables de servir utilement le roi dans ses armées. Il s'est trouvé à presque toutes les grandes actions de ce siège ; il a servi avec une valeur et une capacité distinguées ». M. de Maillebois devait justifier cette appréciation élogieuse, et, sous Louis XV parvenir au bâton de maréchal de France.

(2) « Le Puységur de l'armée des Alliés », dit Saint-Simon, le bras droit de Marlborough, officier de la plus haute valeur qui remplissait la charge de quartier-maître général. En 1708, il avait créé de toutes pièces, à Bruxelles, l'immense convoi d'artillerie et de munitions sans lequel le prince Eugène n'aurait pu entreprendre le siège de Lille. Dans cette même campagne de 1708, le succès du combat de Wynendaël, l'heureux passage de l'Escaut par les Alliés, étaient dus pour une grande part aux actives et sages mesures de Cadogan. Après avoir partagé la disgrâce de Marlborough, Cadogan revint en faveur à la mort de la reine Anne, fut nommé ambassadeur à Vienne en 1724 et mourut en 1726, maître de la garde-robe et membre du Conseil privé.

(3) D. G., 2215. Cet avis date du 16 mai 1710.

Voysin, comprenant tout le parti que Villars pouvait tirer des avis de son correspondant, exhortait Lefebvre d'Orval à ne pas hésiter à les communiquer directement au maréchal. Il lui écrivait, le 24 mai 1710 : « Je vois, par votre lettre du 21e de ce mois, les dernières nouvelles que vous avez eues du camp des ennemis. Vous ne sauriez mieux faire que de donner part à M. le maréchal de Villars de celles que vous apprenez, et, pour que celui qui vous les donne ne vous soupçonne pas de les communiquer à M. le Maréchal, vous pouvez lui écrire une lettre par laquelle vous lui demanderez une fois pour toutes la permission de lui faire passer vos nouvelles par écrit (1) ».

Le Conseiller au Parlement répondait à Voysin, le 28 mai : « J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 24 de ce mois. J'ai commencé à m'y conformer. Pour ce qui regarde M. le maréchal de Villars, comme il m'honore de sa protection et qu'il s'était même chargé de s'employer en ma faveur pour ce que j'avais pris la liberté de vous prier très humblement, je suis persuadé qu'il m'accordera volontiers la permission que je lui ai demandée en suite de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire (2) ». L'assentiment de Villars ne peut être mis en doute. C'est ainsi que Lefebvre d'Orval mandait à Voysin le 10 juillet : « Il y a vingt-quatre heures que j'ai informé M. le maréchal de Villars

---

(1) D. G., 2198. « Ce fut pendant le siège de Douai, dont M. d'Orval donnait le journal au Ministre, que M. d'Orval reçut l'ordre de communiquer les doubles de toutes les nouvelles qu'il faisait passer à la Cour à M. de Villars et à l'intendant de la province, à cause que le temps qu'exigeait le reçu de la réponse du Ministre pouvait faire perdre l'occasion d'exécuter plusieurs projets utiles qu'il proposait. » Manuscrit de la bibliothèque de Boulogne, publié par M. Preux dans les *Souvenirs de la Flandre wallonne.*

(2) D. G., 2215.

du mouvement des ennemis et du dessein qu'ils avaient de marcher sur Arras (1) ».

Alors qu'autour de lui tous appelaient la paix de leurs vœux, Lefebvre d'Orval avait appris avec joie la rupture des négociations de Gertruydenberg. « Quel bonheur que les Alliés aient refusé les offres du Roi qui m'ont fait trembler mille fois, écrivait-il à Voysin le 18 janvier 1711. Enfin, Dieu a pitié de la France et de notre pauvre pays, et il va faire briller votre ministère (2) ». Le Conseiller au Parlement ne perdait pas l'espérance d'une victoire prochaine. Que l'on fît preuve d'énergie, que l'on passât résolument à l'offensive, et le succès lui semblait assuré : « En agissant, le Français est plus qu'un homme (3) », disait-il à Voysin le 1er mai 1711, et dans un mémoire daté du 2 mai, il formulait cette maxime qui prouve sa connaissance approfondie du cœur humain : « Celui qui attaque donne toujours une impression de crainte à ses ennemis, et la Providence le favorise souvent. D'ailleurs cela hausse son courage et brise celui de son ennemi qui se dégoûte et s'anéantit (4) ».

Mais on sait que les opérations de la campagne de 1711 se bornèrent à la prise de Bouchain (5). Par d'habiles manœuvres, Marlborough parvint à donner le change au maréchal de Villars et à investir Bouchain en vue de l'armée française. Lefebvre d'Orval rédigea aussitôt plusieurs projets pour secourir cette place. Il alla lui-même reconnaître les inondations et le terrain autour de la ville assiégée, et n'hésita pas à se rendre à l'armée pour exposer ses idées au maréchal de Villars.

---

(1) D. G., 2216.
(2) D. G., 2302.
(3) D. G., 2301.
(4) D. G., 2301.
(5) Investie le 7 août. Bouchain fut prise le 12 septembre.

Il nous a révélé quelques détails piquants sur ses rapports avec le maréchal, qui précédèrent immédiatement la perte de Bouchain. Il écrivait à Voysin, le 10 septembre 1711 : « J'ai eu l'honneur de parler hier à M. le maréchal de Villars, qui me dit que mon projet de faire passer la Scarpe à l'armée du Roi, pour la faire camper le long de cette rivière et appuyer sa droite au canal de Lille et sa gauche vers Mortagne, était un moyen de ruiner cette armée et de perdre la France, puisque l'armée aurait péri de faim et le royaume exposé aux courses des ennemis. J'ai pris la liberté de lui répliquer que, si les Alliés campaient leur gauche à Douai et leur droite à Saint-Amand comme il disait, que toutes subsistances leur étaient ôtées, pendant que lui en aurait tiré de Condé par Mortagne, d'Arras par le Pont-à-Vendin, se couvrant du canal de l'Eauette et de Lens et d'Ypres en toute sûreté ; que d'ailleurs il aurait trouvé un pays plein de tout, dont il aurait tiré de grands secours, au lieu qu'il laissait les Alliés dans un pays ruiné et sans pouvoir communiquer avec leur pays ; que les garnisons, telles qu'il aurait laissées dans les villes de ce pays ici, auraient empêché les courses des ennemis du côté de la France, qu'il n'était point apparent qu'ils auraient songé des courses en France, mais qu'ils auraient abandonné Bouchain pour courir par le Hainaut au secours de Lille et des villes de l'Escaut et de la Lys qui étaient et sont encore destituées de tout, ce qui ne leur aurait point été aisé. Comme ces raisons n'étaient point de son goût, il m'a dit que, pour bien raisonner de cela, il fallait savoir la guerre, qu'au reste il avait trouvé du bon dans mes projets et entre autres le camp que je proposais de mettre au Vieux-Condé. Son secrétaire m'a dit que j'avais envoyé ces projets au Ministre. Il m'a dit cela d'une manière à me faire connaître qu'on n'en était pas content. Sur quoi, je n'ai rien répondu pour le laisser dans le doute s'il y est, mais j'ai reconnu qu'un général

n'aime pas qu'on lui donne des idées, à moins qu'elles ne lui viennent du Ministre (1) ».

Plusieurs lettres et mémoires du Conseiller au Parlement, adressés à cette époque à Voysin, étaient demeurés sans réponse. Inquiet de ce silence, le rapprochant de l'accueil plein de froideur qu'il venait de recevoir du maréchal, Lefebvre d'Orval crut un instant s'être attiré le mécontentement du général et du Ministre : « Le bruit se répand, ici, écrivait-il à Voysin le 23 septembre 1711, que j'ai encouru votre disgrâce. Les uns disent que c'est parce que je n'ai pas bien employé les sommes que la cour me faisait tenir tous les ans, et les autres que c'est parce que j'ai eu le malheur de vous déplaire et à M. le maréchal de Villars.

« Le premier chef ne m'a point fait de peine, mais le deuxième me fait peur. Je n'ai pourtant rien à me reprocher, grâce à Dieu, puisque mes projets et tout ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire n'ont eu pour but que le bien de l'État et celui du service. Cependant, comme il y a près de quatre semaines que je n'ai reçu l'honneur d'aucune de vos lettres, je ne laisse point d'être alarmé. J'ai beaucoup de jaloux qui empoisonnent mes actions autant qu'ils peuvent. Si l'on était coupable pour être trop zélé pour le service du Roi, j'aurais sujet de craindre, mais comme cela ne saurait être, il me paraît que je ne dois attribuer qu'aux grandes occupations dont un Ministre est chargé le long temps qu'il y a que je n'ai point eu des marques que mes mémoires vous sont agréables (2). »

En termes aimables, Voysin ne tardait point à faire savoir à Lefebvre d'Orval combien ses craintes étaient chimériques :

---

(1) D. G., 2305.
(2) D. G., 2305.

A Versailles, le 26 septembre 1711.

Monsieur,

J'ai reçu votre lettre du 23e de ce mois et le mémoire qui y était joint. Il est vrai que vous m'en avez adressé plusieurs auxquels je n'ai point fait réponse en particulier, mais vous ne devez avoir aucune inquiétude des discours que l'on répand contre vous. Vous n'êtes pas brouillé avec moi, et, tant que vous continuerez à donner les mêmes marques de zèle, cela n'arrivera point (1).

Les premiers mois de l'année 1712 furent marqués par une activité inaccoutumée sur la frontière de Flandre. Le gouverneur de Tournai, milord Albemarle, qui commandait les troupes alliées laissées dans ces quartiers, n'était pas homme à demeurer inactif, mais presque toutes ses tentatives sur nos places avancées ou sur nos rivières furent déjouées par le maréchal de Montesquiou. Ce dernier sut redoubler de vigilance en face de son entreprenant adversaire et mettre habilement à profit les conseils de Lefebvre d'Orval, qui fut pour lui un auxiliaire précieux : « ... Comme les navigations de la Deûle et de l'Escaut leur sont tout à fait nécessaires (2) pour ce sujet (3), écrivait le Conseiller à Voysin le 13 mars, il paraît que ce serait les incommoder extrêmement que de rendre ces rivières impraticables. J'ai pris la liberté de vous en marquer les moyens (4). Je les exécuterais moi-même si j'avais un caractère pour cela. Le baron d'Hinge (5) est venu dîner aujourd'hui avec moi. Il m'a

(1) D. G., 2290.

(2) Aux ennemis.

(3) Le siège présumé de Cambrai.

(4) Déjà, le 9 juin 1711, Lefebvre d'Orval avait envoyé au Ministre un projet pour interrompre la navigation du canal de Lille à Douai. D. G., 2304.

(5) Grand bailli de Béthune, le baron d'Hinge servait depuis 1709 avec une commission de mestre de camp réformé de dragons. Villars

dit que M. le maréchal de Montesquiou était appliqué à chercher les moyens d'interrompre cette navigation. Je n'ai pas cru lui faire ouverture des miens parce que, vous en ayant informé, il me semble que c'en est assez et que, si on ne les pratique pas, c'est apparemment parce que vous ne le trouvez point à propos.

« M. le baron d'Hinge m'a conté les différends (1) qu'il y a entre M. le maréchal de Villars et M. le maréchal de Montesquiou et qu'ils sont tout à fait brouillés (2). »

Trois jours plus tard, le Ministre s'empressait d'inviter son correspondant à entrer en relations avec le maréchal de Montesquiou : « J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite le 13 de ce mois pour m'informer de ce qui vous est revenu des mouvements des ennemis. Vous m'avez fait plaisir de m'en donner part, et vous ne devez point hésiter de communiquer vos vues à M. le maréchal de Montesquiou, qui en fera l'usage qu'il estimera le plus convenable au bien du service (3) ».

---

l'avait attaché à son état-major et n'eut qu'à s'en louer. Le baron d'Hinge lui rendit en effet de grands services par son exacte connaissance du pays, dont font foi plusieurs mémoires et lettres de sa main au Dépôt de la Guerre. C'est ainsi qu'il écrivait à Voysin le 27 septembre 1709, de Béthune : « Je suis celui qui a fait la ligne vis-à-vis de la Bassée dans la plaine de Lens sous l'autorité de M. le maréchal de Villars, laquelle a arrêté les ennemis tout court au commencement de cette campagne et rompu leur vaste projet. Enfin, j'ai été le premier guide de ce maréchal dans l'Artois, dont il m'a marqué sa reconnaissance par une commission de mestre de camp réformé de dragons qu'il vous a demandée pour moi et que vous avez eu la bonté d'envoyer. J'ai eu l'honneur de servir sous lui à la bataille (Malplaquet) et même fort aidé dans la suite M. le maréchal de Boufflers dans la fière retraite de notre armée ». D. G., 2152.

(1) Le désaccord entre les maréchaux avait paru avec éclat lors du siège de Bouchain en 1711. Saint-Simon, édition Cheruel, t. VI, p. 177 et suivants.

(2) D. G., 2373.

(3) D. G., 2373.

De son côté, Montesquiou n'avait garde de négliger les avis d'un homme aussi bon connaisseur de cette frontière et aussi fertile en expédients que Lefebvre d'Orval.

« M. le maréchal de Montesquiou, écrivait le Conseiller à Voysin le 15 mars, me fit l'honneur de m'envoyer hier le baron d'Hinge qui me dit qu'il ne savait plus rien pour troubler la navigation de l'ennemi sur les rivières et sur le canal ci-dessus (1), qu'il avait été à Antoing, près de Tournai, pour briser les écluses mais qu'il n'y en a point trouvé. Je lui ai répondu qu'il se serait épargné cette corvée s'il m'avait parlé, mais que je savais deux moyens de combler et d'empêcher la navigation de l'Escaut et quatre pour troubler celle du canal. Étant avec M. le Maréchal, il (2) me demanda l'explication de ces choses. Je la lui ai donnée. Comme il la trouva bonne, il me pria de la mettre par écrit et d'en conférer avec le dit baron, ce que nous avons fait la nuit passée parce que M. le Maréchal devait partir, comme il a fait ce matin. Ce baron trouva les expédients fort bons. Ils consistent à rompre la grande écluse qui est en dessous de Tournay hors des fortifications, à jeter des bâtiments, qui sont sur cette rivière à Pecq, dans la dite rivière avec les poutres qui les soutiennent (3); de jeter dans le canal le pont de Loos avec la maison, celui d'Haubourdin avec les maisons qui y tiennent à droite et à gauche, et enfin de percer la digue en dessus du pont de Don et entre

(1) De Lille à Douai.

(2) Le Maréchal.

(3) Dans le mémoire qu'il adressait à Voysin le 29 février 1712, Lefebvre d'Orval disait : « La brasserie de Pecq sous Tournai tombait dans l'Escaut. Pour la retenir, on l'a pilotée de gros chênes d'un bout à l'autre. L'affaissement des terres qui sont tombées sur ces arbres les ont tellement fait pencher qu'ils avancent dans la rivière et sont prêts à y tomber, ce qui boucherait la rivière... » D. G., 2372.

l'abbaye de Berclau et le village d'Hantay, à la Hutte Berna (1). »

La conduite du Conseiller, en cette circonstance, recevait l'entière approbation de Voysin, qui lui mandait le 19 mars, de Versailles : « J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite le 15 de ce mois et le mémoire qui y était joint. J'ai été bien aise de voir le détail que vous me faites des nouvelles qui vous sont venues et les vues que vous avez pour mettre de nouveaux obstacles à la navigation de l'Escaut et de la Deûle. Vous avez bien fait d'en donner avis à M. le maréchal de Montesquiou. Je vous prie de continuer à lui faire part de tout ce que vous croirez qui pourra mériter quelque attention et de m'en informer en même temps (2) ».

Il nous reste maintenant à exposer l'intervention décisive du Conseiller au Parlement de Flandre dans les événements de la campagne de 1712 où, comme le dit le manuscrit de la bibliothèque de Boulogne, « il eut la satisfaction de jouir des succès de sa persévérance à former des projets pour rendre les armes françaises victorieuses ».

(*A suivre.*)

---

(1) D. G., 2373.
(2) D. G., 2373.

LE

BLOCUS DE BREST

De 1793 à 1805 [1].

La marine anglaise a pu prétendre dans le passé et prétendrait, en cas de guerre, à la domination complète de la haute mer. Le rôle prépondérant et essentiel qu'elle a joué dans la défense du territoire britannique lui a imposé par la force des choses le devoir impérieux de détruire toute escadre, tout navire ennemis s'aventurant au large. C'est sur elle, en effet, qu'on a dû compter, non seulement pour garantir l'immunité absolue des routes commerciales, mais pour assurer l'intégrité du sol britannique dont les moyens propres de défense ont été généralement très restreints.

Mais dans les guerres avec la France, la marine anglaise n'est jamais parvenue à détruire, d'une façon absolue, la puissance navale de sa rivale. Battues en haute mer, les escadres françaises ont dû se réfugier dans les ports, mais leurs débris ont longtemps conservé

(1) Sources : *Projets et tentatives de débarquement aux îles britanniques*, commandant Desbrière. — Mahan, *Œuvres*. — *Le blocus de Brest par Leyland*, lieutenant Mouchèz. — *Chroniques de Lorient*, commandant Lallemand. — Guérin, *Histoire maritime*. — *Archives de la Marine*.

une attitude menaçante, et les flottes britanniques n'ont pu les contenir qu'au prix de blocus dont la durée et l'efficacité ont été remarquables.

Ainsi que l'a si justement montré l'américain Mahan, le système de guerre qui visait à la domination exclusive en haute mer, le « sea power », devait trouver sa forme concrète dans une opération spéciale, le *blocus*. Aujourd'hui encore il ne saurait en être autrement.

Si les deux points de Brest et de Toulon ont été l'objet d'une surveillance incessante de la part des Anglais, ce n'est pas seulement parce que en ces deux rades s'étaient retirés les débris de nos escadres, c'est aussi parce que ces points de refuge et de ralliement se trouvèrent être pour la marine française ses deux grands centres de construction. Lorient et Rochefort équipèrent bien quelques navires; le Havre, Dunkerque et Nantes quelques frégates. Mais que fut cette production comparée aux créations de Brest et de Toulon? C'est là qu'après chaque désastre la marine française sortit de nouveau de ses cendres; c'est de là que partirent les grandes armées qui tentèrent la fortune des armes. C'est de Brest que sortit l'expédition de Hoche en Irlande, c'est sur le déblocus de ce port, ou bien sur la sortie à l'improviste de la flotte de Ganteaume que fut fondée la base essentielle des grands préparatifs de descente poursuivis de 1803 à 1805. C'est ainsi que la valeur et l'efficacité du blocus tenu par les Anglais devant nos deux grands ports militaires se trouvèrent être le facteur essentiel de toutes les combinaisons militaires qui purent être faites en France et l'élément principal des succès obtenus par l'Angleterre.

Cette dernière puissance y trouva un autre avantage. Ce fut que ses marins, incapables d'aller chercher leurs adversaires derrière le goulet de Brest ou dans la petite rade de Toulon, furent obligés à des efforts dont la persévérance et l'énergie sont leur plus beau titre de

gloire, en même temps qu'ils furent pour eux une incomparable école. C'est au milieu des tempêtes de l'Ouest sous Ouessant, des coups de mistral dans le golfe de Lion, en face d'une côte garnie de canons et hérissée d'écueils, au milieu des brumes, des calmes plats, des courants de foudre que se formèrent la foule des matelots et la pléïade des officiers qui sauvèrent l'Angleterre et firent sa grandeur.

Les procédés employés pendant toute une longue période pour les deux grands blocus de Brest et de Toulon paraissent, au premier abord, si éloignés des conditions des guerres navales futures, qu'on peut être tenté de ne leur attribuer qu'un intérêt rétrospectif. Mais si la vapeur, l'électricité, les torpilleurs et les sous-marins ont changé bien des choses, la situation géographique, l'hydrographie et la météorologie des abords de nos deux grands ports sont restées les mêmes. Si l'état du vent et de la mer était pour les navires d'autrefois le facteur primordial de leur emploi, ce n'est pas à dire pour cela qu'on ne doive plus compter pour les escadres modernes avec ces éléments éternels. Pourrait-on affirmer que le rôle des petits croiseurs et surtout des contre-torpilleurs et des torpilleurs ne sera pas aussi influencé par la tempête que pouvaient l'être autrefois les croisières des frégates, bricks et corvettes?

Il n'est donc pas tout à fait inutile de résumer les enseignements donnés par le blocus de Brest à l'époque des grandes guerres maritimes et d'exposer les procédés employés du côté de l'attaque et du côté de la défense.

La région de Brest est l'affleurement le plus avancé vers l'Ouest des pentes qui, de la côte française, descendent vers le gouffre, de près 5,000 mètres de profondeur, qui forme le fond du golfe de Gascogne. Si l'on

suit du Sud-Ouest au Nord-Est la ligne joignant le cap Villanos, la pointe Nord-Ouest de l'Espagne, à la presqu'île de Camaret, on voit que la profondeur, qui atteint 3,000 mètres, à moins de 100 milles du premier de ces points et 5,000 entre les deux, diminue brusquement à moins de 70 milles de la Chaussée de Sein où elle n'est plus que de 325 mètres. A 60 milles, elle est de moins de 150 mètres; à 30 milles, de 100 mètres; à 10 milles, de 50 mètres. Sauf des fosses peu étendues, elle diminue encore en approchant de terre. Il en résulte ce phénomène bien connu des marins, que par vents de la partie Ouest, les plus fréquents et les plus violents qui soufflent dans cette région, la grande houle du large se raccourcit brusquement aux approches de l'extrémité de la Bretagne, s'élève et se creuse, produisant une des mers les plus mauvaises du globe. Si l'on ajoute que les courants de marée ont une vitesse comprise entre 4 et 7 nœuds, on s'explique que par jusant, allant du Nord-Est au Sud-Ouest, et par vent en sens inverse, le passage du Raz de Sein soit dangereux aux plus grands navires à vapeur d'aujourd'hui. C'est un bouillonnement terrible, dans lequel les lames jaillissent presque droites, produisant dans tous les sens les coups de mer les plus violents.

Si, d'autre part, en venant du Sud-Ouest, par vent de la même partie et avec le flot, on entre dans l'Iroise en passant à l'Ouest de la Chaussée de Sein, le danger est très grand d'aller se perdre sur les récifs ininterrompus qui relient Ouessant au canal du Four. Entrée dans l'Iroise, une armée navale, comprenant plusieurs de ces trois ponts anglais que leurs énormes superstructures faisaient beaucoup dériver, aurait eu les plus grandes difficultés à en sortir, si le vent de la partie Ouest était devenu fort. Faible, il l'aurait laissée à la merci des courants qui l'auraient poussée soit sur les Pierres Noires, soit sur la Chaussée de Sein. En pareil cas, la seule ressource

était de mouiller en se tenant sous le vent et près de l'un ou l'autre de ces récifs.

De là résulta pour les escadres anglaises, pour leur gros, tout au moins, l'obligation de se tenir en permanence au large de la ligne joignant Ouessant à la pointe Ouest de la Chaussée de Sein, et de n'engager dans l'Iroise que des navires légers et en petit nombre.

Plus tard, on devint plus hardi et, sous le nom d'Inshore Squadron, on constitua un groupe comprenant plusieurs vaisseaux de ligne qui se tint en permanence dans l'Iroise, mouillant fréquemment près l'une ou l'autre des deux Chaussées qui la bordent au Nord et au Sud, mais sans s'engager d'ordinaire très profondément vers l'Est. La surveillance rapprochée du goulet fut confiée à des bricks ou à des corvettes. C'est ce qui donna au blocus de Brest une forme tout à fait particulière.

De là résulta aussi pour les escadres françaises une situation peut-être unique au point de vue des facilités à forcer le blocus.

En effet, l'éloignement du gros de l'armée anglaise maintenue à l'Ouest de la ligne : Ouessant — pointe Ouest de la Chaussée de Sein, laissait libres les deux issues formées l'une vers le Nord par le chenal du Four, l'autre vers le Sud par le Raz de Sein, sous peine, pour les escadres de blocus, de garder l'immense périmètre de 80 à 100 milles, qui s'étend depuis l'île de la Vierge au Nord, jusqu'à la pointe de Penmark au Sud, en passant à l'Ouest d'Ouessant et de la Chaussée de Sein.

Toutefois, cet avantage exceptionnel n'allait pas sans certaines difficultés.

Les navires bloqués dans la petite rade de Brest ne pouvaient franchir le goulet que par vent de la partie Est, dans une aire théorique de 180° et, en réalité, de 150° au plus, pour peu que le temps fut mauvais. La même considération appliquée à la sortie par le Raz ou

par le canal du Four, montre que si l'on devait, le même jour et par le même vent, franchir le goulet et l'un des deux passages cités, il fallait trouver un vent maniable compris, dans le premier cas, entre l'Est et le Nord; dans le second, entre l'Est et le Sud. Il fallait donc un concours de circonstances déjà relativement rare, si l'on tient compte, en outre, du fait que les vents déterminés comme nécessaires sont de beaucoup les moins fréquents dans ces parages.

Si l'on considère, en outre, qu'on ne pouvait sortir du goulet qu'avec le jusant et que, d'autre part, il était dangereux de passer le Raz autrement que par le jusant, tandis que le flot était nécessaire pour suivre le chenal du Four, on s'explique mieux la nécessité à laquelle on se trouvait obligé d'ordinaire. On opérait la sortie en deux fois, c'est-à-dire qu'on mouillait à Camaret ou à Bertheaume, pour y attendre le moment favorable, et cela d'autant plus que les dangers d'une navigation de nuit dans ces parages étaient extrêmes. L'arrêt hors du goulet était difficile, sinon impossible à cacher à la croisière anglaise qui, lorsqu'elle était aux environs, se trouvait prévenue en temps utile de la tentative de sortie.

En outre, le vent qui avait permis de sortir du goulet s'opposant d'ordinaire à ce qu'on y rentrât, c'était jouer le tout pour le tout que de se présenter dans l'Iroise, d'autant plus qu'alors les Anglais étaient à même, en louvoyant il est vrai, de s'enfoncer dans la baie, aussi profondément qu'ils le voulaient, sans avoir à craindre d'être jetés sur la côte ennemie, sûrs, au contraire, de pouvoir « arriver » si leur attaque ne réussissait pas.

En réalité, pour pouvoir sortir sans combat, il n'y avait pour les Français qu'une seule éventualité, à la vérité assez fréquente. Lorsqu'une tempête de l'Ouest avait forcé l'ennemi à prendre le large, le vent passait souvent à l'Est par le Nord. Si le changement se faisait assez rapidement, on se trouvait avoir un vent favorable

pour sortir du goulet et franchir le Raz ou doubler les Seins, assez tôt pour que les Anglais n'aient pas eu le temps de reprendre leurs postes. C'est ainsi, on va le voir, que les choses se passèrent presque toujours et l'ordre habituel de succession des vents suffirait à expliquer pourquoi on n'essaya jamais de franchir le chenal du Four, si les dangers de la navigation de ce côté n'avaient pas été pris en considération.

En 1805, ces conditions étaient si bien connues que Napoléon avait donné des ordres formels pour que l'armée de Ganteaume ne restât pas dans la petite rade, mais vint mouiller en permanence à Bertheaume. Des batteries de terre considérables avaient été construites pour protéger l'armée qui viendrait s'y embosser. Si celle-ci, en effet, avait pu se maintenir dans la baie, à l'est du cap Saint-Mathieu, elle aurait énormément augmenté ses chances de sortie à l'improviste et aurait eu la possibilité de coopérer à l'action de l'escadre qui serait venue faire lever le blocus. Mais cela l'Empereur ne put jamais l'obtenir. Hantés par le souvenir d'Aboukir, les marins français ne consentirent jamais à rester embossés en un point où l'armée anglaise pouvait venir les attaquer. Par deux fois, Ganteaume à peine arrivé à Bertheaume, dut rentrer dans la petite rade à la vue de l'armée anglaise venant l'attaquer. Se tenir en dehors du goulet, c'était en effet rendre la bataille certaine. Or, ses instructions la lui interdisaient, ou ne la permettaient que s'il avait une supériorité numérique qui lui fit toujours défaut. Il se tint donc en permanence dans la petite rade de Brest.

Cette attitude fut la cause principale de l'échec des grands projets formés par Napoléon pour la descente en Angleterre.

A partir du moment où Ganteaume reçut l'ordre de ne plus chercher à échapper à la croisière anglaise, la base commune de toutes les combinaisons édifiées par

Napoléon, à cette époque, consista à réunir en rade d Brest les armées de Villeneuve et de Ganteaume, ce qu leur aurait assuré une supériorité numérique considé rable. Les Anglais n'eurent en effet sous Ouessant, e cela pour un temps très court, qu'un maximum d 39 vaisseaux. Villeneuve pouvait en amener 29, Gan teaume en avait 21. Constituer une armée de 50 vaisseau par cette réunion, balayer la croisière anglaise, pénétre en vainqueur dans la Manche, tel était le projet gran diose de l'Empereur. A la vérité, le théâtre d'opération de cette force immense eût été celui de l'Armada espa gnole de Philippe II, et il n'est pas bien sûr que so destin n'eût pas été le même. Lorsqu'en décembre 1803 Napoléon avait consulté Ganteaume sur les chance d'une opération entreprise en grande force dans la parti resserrée de la Manche, ce marin s'était élevé ave énergie contre l'idée d'engager plus de six ou sep vaisseaux dans ces dangereux parages. Outre le concour de chances favorables qu'il eût fallu pour gagner rap dement Boulogne, quel eût été le sort de cette immens escadre engagée dans cette mer étroite, sans un seu mouillage sûr en cas de mauvais temps, et ne pouvar échapper à la surveillance de l'ennemi? Cherbourg, o l'on devait toucher, n'avait encore qu'un tronçon d digue, moins de 200 mètres, qui ne donnait aucun abri Pendant les quinze jours que Napoléon finit par consi dérer comme nécessaires pour l'opération du passag par la flottille, les vaisseaux auraient-ils pu se mainteni dans le Pas de Calais contre la tempête et contre l'en nemi? Si le calme, en les paralysant, avait permis au bateaux plats d'effectuer le passage à l'aviron, les petit bâtiments similaires anglais, réunis en nombre cons dérable à Margate, Ramsgate, Douvres, Folkestone Pevensey, à l'embouchure de la Tamise et sur les rivage de la mer du Nord, n'auraient-ils pas livré en haute me des combats dont l'issue ne saurait être discernée? Le

dix frégates mouillées en permanence au travers de la Tamise, les bombardes des Dunes, les stationnaires des ports du Pas de Calais n'auraient-ils pas été des obstacles invincibles au débarquement? Par contre, si l'on avait eu un vent maniable pour les navires de haut bord et assez doux, cependant, pour que les bateaux plats pussent naviguer, les grands navires auraient-ils pu protéger la flottille des brûlots que les descendants de Drake et de Hawkins n'auraient pas manqué d'employer contre elle? Autant de questions qui doivent faire douter des chances favorables du grand projet impérial?

En tous cas, celui-ci supposait essentiellement que l'armée de Villeneuve pût faire sa jonction sous Brest avec l'escadre de Ganteaume, sans avoir eu au préalable à soutenir seule un combat avec l'escadre anglaise, combat dans lequel son infériorité numérique et son peu de valeur tactique lui garantissaient une défaite certaine. Tout au moins aurait-il fallu qu'à l'issue d'une bataille entre Villeneuve et Cornwallis, Ganteaume, apparaissant avec ses forces intactes, eut été assuré de se trouver supérieur aux Anglais affaiblis par leur victoire.

Telle est la question préalable que n'ont pas suffisamment examinée les divers historiens qui ont rejeté sur Villeneuve toute la responsabilité d'avoir, par sa faute, fait échouer la combinaison impériale.

Dans sa remarquable lettre adressée à Napoléon, le 1er juin 1805, le ministre de la marine Decrès affirmait :

« Qu'en supposant favorables à la sortie de Ganteaume les vents qui amèneraient Villeneuve sous Brest, ce dernier amiral *aurait dix heures au moins à se mesurer avec l'ennemi, avant de pouvoir espérer être secouru.* »

Ce délai était, on va le voir, plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité.

Arrivant du Ferrol, l'armée franco-espagnole pouvait tout d'abord diriger sa route de façon à atterrir sur la Chaussée de Sein, avec le projet de la doubler par l'Ouest

pour entrer dans l'Iroise. Dans ces conditions, venant du large, elle ne pouvait annoncer son approche à l'avance. Ganteaume ne pouvait la connaître que par les signaux d'Ouessant. Il n'y avait pas, en effet, la moindre chance pour qu'une frégate envoyée en estafette pût pénétrer à Brest, soit par l'Iroise, soit par le Raz de Sein, tant était resserrée la surveillance de l'ennemi.

D'autre part, Villeneuve ne pouvait penser à entrer dans l'Iroise que par vents compris entre le Nord et le Sud par l'Ouest. Or ces vents, sauf à leur limite extrême, empêchaient absolument Ganteaume de franchir le goulet. En supposant, soit un vent du Nord, soit un vent du Sud, un combat devait fatalement s'engager à l'Ouest de la ligne joignant Ouessant à la pointe occidentale de la Chaussée de Sein, c'est-à-dire à 30 milles au moins de Brest. Pour que Ganteaume pût y prendre part, il lui fallait, ainsi que le disait justement Decrès : « 1° l'heure de la marée ; 2° le temps de son appareillage, soit 4 heures ; 3° le temps nécessaire pour arriver sur le champ de bataille et se mettre en ligne, soit 7 heures. A tout prendre, ajoutait-il, ce ne sera que le lendemain que Ganteaume sera dehors ».

Si, d'autre part, le vent avait été du Nord, l'armée anglaise aurait eu toute facilité pour se porter à la rencontre de Villeneuve et livrer le combat très loin d'Ouessant, de façon que Ganteaume n'en sût rien.

Si le vent avait soufflé du Sud, Villeneuve aurait eu, au contraire, l'avantage de la manœuvre contre son adversaire. Mais pour qu'il pût en profiter de façon à entrer dans l'Iroise, sans avoir livré une bataille, il faudrait supposer son ennemi se laissant surprendre sous le vent et commettant la faute de rester sur le parallèle d'Ouessant, alors que sa place normale et naturelle de croisière, celle qu'il prenait toujours, était par vent du Sud, à l'Ouest ou mieux au Sud-Ouest de la Chaussée de Sein, de même que par vent du Nord, il se

plaçait au Nord du parallèle d'Ouessant, en un mot toujours « au vent » de la sortie de l'Iroise.

Il faut ajouter de plus que, par vent du Sud et au moment du flot, le danger de dériver sur les Pierres Noires était extrême et, qu'à ce moment, Ganteaume était retenu en deçà du goulet.

C'est aussi ce qui se serait passé si le vent avait été compris entre le Sud et le Sud-Est. Villeneuve et Ganteaume marchant à la rencontre l'un de l'autre auraient trouvé l'ennemi entre eux posté sur la ligne qui joint la Vandrée à la Basse-Froide. Ce cas, d'ailleurs rare, était pourtant le seul qui présentât des chances favorables, au cas où l'ennemi se fût laissé surprendre sous le vent.

Tout cela était si connu des marins que Villeneuve n'eut jamais l'idée de joindre Ganteaume par l'ouvert de l'Iroise et que son projet fut d'atterrir à Penmark, ainsi qu'il l'annonça à Allemand.

Ce projet présentait certains avantages.

Tout d'abord, Villeneuve se serait ainsi donné la possibilité de faire signaler son approche par les signaux de côte, ce qui aurait sensiblement augmenté les chances que pouvait avoir Ganteaume d'être prévenu.

Par vent de la partie Sud ou de l'Est, l'armée anglaise se serait trouvée assez loin sous le vent, ce qui aurait donné un assez long délai pour franchir le Raz.

En réalité, ces avantages ne compensaient pas les dangers auxquels on devait s'exposer.

Pour que Villeneuve pût passer le Raz, tandis que Ganteaume sortirait du goulet, il fallait absolument que le vent fut compris entre le Sud et l'Est. Il vaudrait mieux dire entre le Sud et le Sud-Est, tant étaient grands les dangers de la navigation dans le Raz de Sein, où le chenal n'a que 250 mètres de largeur. C'était donc un concours de circonstances relativement rares qu'il aurait fallu : quatre quarts d'aire du vent sur 32.

On sait, d'autre part, que le passage du Raz, en venant du Sud, n'était possible qu'au moment du flot. Il était impossible que pendant cette période Ganteaume franchît le goulet.

La jonction ne pouvait se faire qu'à l'ouest de la Parquette et de la Vandrée, car on ne pouvait penser à engager une armée navale dans les passages du Corbeau du Petit Loch ou du Toulinguet. Le point de réunion se trouvait ainsi à 15 milles de Brest et à peu près autant de l'entrée Sud du Raz de Sein. Il fallait à Villeneuve 3 heures de flot et à Ganteaume 3 heures de jusant pour y arriver.

Il y avait donc un minimum de 3 heures pendant lesquelles le premier arrivé devait attendre l'autre.

Si l'on ajoute que l'ordre de file était aussi nécessaire pour franchir le Raz que le goulet, que l'armée de Villeneuve tenait dans cet ordre 7 à 8 milles, celle de Ganteaume 5 à 6 milles, on voit dans quelle situation critique se serait trouvé celui des deux amiraux qui aurait paru dans l'Iroise en présence de la flotte anglaise, puisque cette dernière avait tout l'espace voulu pour se ranger en bataille. Or, les vents d'entre Est et Sud nécessaires au mouvement des Français permettaient à l'ennemi de pénétrer sans danger, quoiqu'en louvoyant jusqu'au fond de l'Iroise.

Le résumé des événements justifiera, il faut l'espérer ces trop longues considérations. Il montrera, tout au moins, comment chez les bloqueurs et chez les bloqué l'expérience se forma petit à petit, et à une rude école

---

Lorsqu'éclata la guerre entre l'Angleterre et la France, le 1er février 1793, la première de ces puissances était fort peu prête à prendre une attitude offensive. A 20 décembre 1792, elle n'avait encore que 12 vaisseaux

en commission. Avant que l'escadre de la Manche eût armé les navires tenus en réserve et surtout recruté son personnel, il devait s'écouler plus de quatre mois, car ce fut le 14 juin seulement que lord Howe prit la mer.

Or, au moment du début des hostilités, la France avait « 3 vaisseaux, 7 frégates et 7 avisos à Saint-Domingue, 5 frégates aux Antilles, 4 frégates et 4 corvettes en croisière sur les côtes de la Vendée, 2 frégates et 7 avisos dans la Manche, 1 vaisseau, 4 frégates et 1 corvette sur les côtes d'Italie, 3 frégates et 2 corvettes dans le Levant, 6 frégates et 12 avisos en croisière dans la Méditerranée ; à Cherbourg, 1 vaisseau et 8 canonnières ; à Brest, 7 vaisseaux et 5 frégates ; a l'Ile d'Aix, 3 vaisseaux ; à Toulon, 17 vaisseaux et 3 frégates (1) ». Il existait à flot : 73 vaisseaux, 67 frégates, 19 corvettes, 29 bricks ou avisos, 31 flûtes. 9 vaisseaux et 6 frégates étaient en construction et, dès le 13 janvier 1793, un décret avait enjoint au Ministre de la marine d'armer 30 vaisseaux et 20 frégates, et de mettre en chantiers 25 vaisseaux, 20 frégates et 20 corvettes.

En ne comptant que ce qui était armé et prêt à prendre la mer, la France se serait trouvée au début des hostilités posséder une avance considérable, si le personnel de la marine avait été à hauteur du matériel.

Toujours est-il qu'il ne fut pas question, au début, de tolérer que les Anglais vinssent bloquer nos escadres dans la rade de Brest. Dès que la nouvelle de la rupture y parvint, l'amiral Morard de Galles prit la mer avec 3 vaisseaux et 4 frégates, et donna la chasse à une division anglaise parue devant l'Iroise. De toutes parts s'équipèrent des corsaires ; le port de Dunkerque, seul,

---

(1) *Chronique de Lorient*, commandant Lallemand. — *Revue maritime*.

en expédia 24 ; les croisières de la *Citoyenne-Française*, de 26 canons, des frégates la *Thétis*, la *Sémillante* et de bien d'autres causèrent, dès les premiers mois de la guerre, de sérieuses pertes au commerce anglais et amenèrent des combats souvent très brillants avec les navires de guerre britanniques. Les communications le long de la côte, entre Brest et Lorient, restaient faciles : 2 corvettes, la *Nymphe* et l'*Eveillé* suffisaient à la protection des convois. Le 9 avril, les vaisseaux *Trajan* (capitaine Villaret-Joyeuse) et *Jean-Bart* font route de Lorient vers Quiberon où ils rallient l'armée navale forte de 20 vaisseaux et 4 frégates. Les côtes de la Vendée sont bloquées par elle, et l'île de Noirmoutiers reprise. Si l'armée de Morard de Galles abandonne la croisière entre Groix et Belle-Isle et même son mouillage de Quiberon pour rentrer à Brest le 24 septembre, ce ne fut pas du fait de l'ennemi, mais par suite de l'indiscipline des équipages. Lord Howe, après une courte apparition devant Brest, est en effet rentré à Spithead.

L'attitude des Français n'en devient que plus audacieuse. Van Stabel, avec 4 vaisseaux et plusieurs frégates, vient en effet, au début de novembre, se poster à l'entrée de la Manche, pour y attendre le convoi que l'on sait amené par les 4 vaisseaux de l'amiral Jervis. Force est donc à Howe de reprendre la mer, avec 28 vaisseaux ; mais il ne peut réussir le 25 novembre à cerner la petite division de Van Stabel qui échappe et peut même amener à Brest un convoi de 17 bricks venant de Terre-Neuve.

En janvier 1794, Van Stabel part de Brest avec 2 vaisseaux et 1 frégate pour chercher aux États-Unis un grand convoi de vivres. Plus tard Linois, avec l'*Atalante* et 2 corvettes va au-devant de ce convoi, et enfin Nielly avec 5 vaisseaux, établit une croisière pour protéger son retour.

Lord Howe, qui avait passé tout l'hiver mouillé à

Spithead, n'en partit que le 2 mai, avec 34 vaisseaux et 15 frégates. Le 4, arrivé sous le cap Lizard, il détacha 8 vaisseaux pour accompagner, jusqu'à hauteur du Finistère sur la côte d'Espagne, un convoi de 148 voiles destiné aux Indes occidentales. Six de ces vaisseaux, commandés par l'amiral Montagu, devaient, après avoir conduit le convoi hors du golfe de Gascogne, venir croiser entre le cap Ortegal et Belle-Isle, pour enlever les navires marchands ramenés par Van Stabel. « Garder 200 milles avec 6 vaisseaux, dit à ce sujet Mahan, était une entreprise irréalisable ». Quant au gros de l'escadre anglaise, 26 vaisseaux, il arriva devant Ouessant et de là son chef put constater que l'armée française était toujours en rade de Brest. Mais au lieu d'établir un blocus, Howe alla croiser dans le golfe de Gascogne, espérant, sans raison, tomber sur le convoi de Van Stabel, si bien que, lorsque le 19 mai il revint devant l'Iroise, il constata que la flotte de Villaret-Joyeuse en était partie. Elle avait en effet pris la mer depuis deux jours, profitant d'un vent du Nord qui avait succédé à une série de brumes et de vents d'Ouest (1).

Howe en eut donc pour une semaine entière avant de la retrouver et, si Jeanbon Saint-André et Villaret avaient marché directement sur les Açores où les attendait Van Stabel, au lieu de perdre leur temps à rechercher les 5 vaisseaux de Nielly, il est probable que les choses se seraient passées d'une façon bien différente.

Quoi qu'il en soit, les deux armées se trouvèrent en présence le 28 mai, à 400 milles à l'Ouest d'Ouessant. Après les deux combats de ce jour et du lendemain, la jonction de Nielly et la bataille du 1er juin (13 prairial),

---

(1) Voir *Journal de la croisière de la flotte*, par Jeanbon. Paris, an II, et Lévy-Schneider, *Le conventionnel Jeanbon Saint-André*. Paris, 1901.

Villaret rentra à Bertheaume le 11 juin, négligeant de détruire la division Montagu (12 vaisseaux) rencontrée seule le 9, sous Ouessant.

De leur côté, les Anglais ne profitèrent pas de leur succès pour établir un blocus permanent, car Howe revint dès le 13 en rade de Portsmouth. Montagu était le 10 parti pour le même point où il arriva le 12. Il en résulta que Van Stabel put, sans encombre, reconnaître Penmark le 12 juin; il franchit le Raz de Sein pendant la nuit avec son immense convoi et rentra à Brest le 14 (1).

Les côtes de France sur l'Océan étaient donc encore libres, après dix-huit mois de guerre. Elles devaient l'être longtemps encore, car pendant toute l'année 1794, les convois venant du Sud entrèrent facilement à Brest apportant les vivres, les bois, les fers et surtout le chanvre dont cet arsenal ne pouvait se passer et qu'il ne pouvait recevoir par voie de terre.

Du côté des Anglais, il n'est encore question que d'apparitions assez courtes devant Ouessant. La division Cornwallis reste à la mer, du 22 juin au 8 juillet; Howe, sorti le 3 septembre avec 34 vaisseaux, rentre le 21 à Torbay, après avoir trouvé de grosses mers devant Brest. A la nouvelle que Nielly est venu croiser sous le cap Clear et a enlevé un convoi et l'un des deux vaisseaux d'escorte, l'*Alexander* de 74 canons, l'armée anglaise reprit la mer le 8 novembre, mais ayant laissé échapper la division française, et elle rentra à Spithead le 29 du même mois. Elle devait y rester jusqu'au 14 février 1795.

La flotte de Villaret-Joyeuse put donc, sans rencontrer l'ennemi, reprendre la mer le 29 décembre 1794.

L'absence des Anglais n'avait pas été inutile, en raison des lenteurs et des incidents qui avaient marqué

---

(1) Lévy-Schneider, Troude, Chevalier.

sa sortie. Commencée dès le 24, elle avait été l'occasion de la perte d'un vaisseau de 110 canons, le *Républicain*, brisé contre la roche Mingan, dans le goulet. On avait dû mouiller jusqu'au 30 à Camaret, attendant les retardataires et un vent favorable. Dans la nuit du 30 au 31, l'armée, parvenue devant Groix, fut assaillie par une furieuse tempête. Les trois vaisseaux le *Neuf-Thermidor*, le *Scipion* et le *Superbe* sombrèrent; le *Neptune* se perdit sur les rochers de Peros. Plus tard, le *Téméraire*, la *Convention* et le *Fougueux*, séparés de l'armée navale, durent se réfugier le 29 janvier, l'un à Saint-Malo, les deux autres à Groix, puis à Lorient. Le 1er février, la flotte rentra à Brest en partie désemparée; les six vaisseaux de Renaudin, détachés sur Gibraltar et Toulon, revinrent aussi, sans avoir accompli leur mission (1). Le résultat de cette pénible campagne se bornait à la prise de soixante-dix navires de commerce et de la frégate anglaise la *Daphné*.

L'attitude des Anglais allait commencer à se modifier, à la suite de la retraite du vieux lord Howe et de la prise du commandement par lord Bridport. Néanmoins, avant d'en venir au système radical consistant à bloquer Brest en grandes forces et en permanence, on passa par un système intermédiaire. Il consista à laisser presque toujours le gros de l'escadre de la Manche à Spithead, tandis que des divisions légères observaient les abords de Brest.

C'est ainsi que, le 8 mars, 3 frégates anglaises croisant entre Audierne et Penmark dispersèrent, prirent ou brûlèrent un convoi de 40 voiles escorté par la corvette le *Noviciat*. Dès ce moment, les communications le long des côtes vont se trouver menacées; 5 frégates,

(1) Ils devaient repartir le 22 février et arriver à Toulon sans encombre le 2 avril.

sous les ordres du capitaine Robin, doivent être, le 16 mars, détachées par Villaret-Joyeuse pour escorter vers Rochefort un convoi de 108 voiles. Une autre division comprenant 2 vaisseaux et 3 frégates, capitaine Raillard, doit croiser entre Belle-Isle et la Chaussée de Sein, à la recherche des frégates anglaises.

Mais peu à peu les forces de l'ennemi s'accroissent.

Le 2 avril, on signale 3 vaisseaux et 8 frégates entre Belle-Isle et Noirmoutiers ; le 17, cette division attaque un convoi, près de cette île, le disperse et enlève la corvette d'escorte l'*Expédition*. Le 10, une autre division forte de 4 vaisseaux et 4 frégates a enlevé, à l'entrée de la Manche par 49°34 Nord et 13°54 Ouest, les frégates la *Gloire* et la *Gentille ;* la *Fraternité* s'est réfugiée à grand'peine à Groix, après avoir failli tomber aux mains de la division qui croise dans ces parages. La présence de l'ennemi produit immédiatement un effet désastreux sur les approvisionnements des ports de Brest et de Lorient où la détresse en vivres, en matériaux et surtout en chanvre devient extrême.

Le 6 juin, le contre-amiral Vence, rentrant à Brest avec les 3 vaisseaux *Nestor*, *Fougueux*, *Zélé* et 7 frégates qui escortent un convoi venant de Bordeaux, vient mouiller à Belle-Isle. Le 7, au moment où il remet à la voile, il est attaqué par Cornwallis commandant les 5 vaisseaux : *Royal Sovereign* de 110 canons, *Mars*, *Triumph*, *Brunswick*, *Bellerophon* de 80, la frégate *Phaeton* et le brick *Kingfisher*. Il doit se réfugier sous le canon de Belle-Isle, où il est étroitement bloqué.

A cette nouvelle, Villaret sort de Brest, le 11 juin, avec le *Peuple-Souverain* de 110 canons, les vaisseaux de 74 canons *Redoutable*, *Alexandre*, *Formidable*, *Droits-de-l'Homme*, *Jean-Bart*, *Mucius*, *Wattignies* et *Tigre*, 9 frégates et 4 corvettes. Retardé par des vents variables, il ne rallia Vence que le 15 à 8 heures du soir, à Ouest-Nord-Ouest de Groix.

Cornwallis, prévenu de la sortie de l'escadre de Brest, n'avait pas attendu son arrivée à Belle-Isle et, profitant du vent d'Ouest qui venait de se lever, il avait abandonné le blocus.

La réunion de la division de Vence, donnant à Villaret une force de 12 vaisseaux et 18 frégates ou corvettes, l'amiral décida de rester quelques jours en croisière entre Belle-Isle et Groix. Il passa en effet la journée du 16 à louvoyer, en vue de cette île, contre des vents de l'Ouest-Sud-Ouest.

Le 17 à 8 heures du matin, la division Cornwallis, s'étant montrée dans le Sud-Ouest de Groix, à une trentaine de milles, fut vigoureusement chassée dans le Nord-Nord-Ouest; canonnée jusqu'à midi, elle échappa à grand'peine. A l'entrée de la nuit, les Français abandonnaient la poursuite. Un violent coup de vent du Nord, qui dura 36 heures, obligea Villaret à prendre la cape et le fit dériver assez loin dans le Sud.

Pendant ce temps, lord Bridport était parti de Spithead, le 12 juin, avec 25 bâtiments dont 14 vaisseaux, tandis que Warren se dirigeait vers Quiberon. Le 22 au soir, l'escadre anglaise se trouvait en présence des 12 vaisseaux de Villaret-Joyeuse dans l'Ouest-Sud-Ouest de l'île de Groix. Les Français se replièrent en désordre vers cette île. Le 23 au jour, le feu commençait à 15 milles de terre. Villaret, monté sur la *Proserpine*, ne pouvant maintenir ses vaisseaux en ligne, signala de se réfugier à Lorient. Dans cette désastreuse retraite, l'*Alexandre* fut pris à 6 milles de Groix; le *Formidable*, à 3 milles; le *Tigre* à peine à un 1/2 mille. « L'ennemi s'arrêta à peine à portée de canon des batteries du Talud et de Gavre. » L'embarras du port est immense, avec l'encombrement produit par toute cette flotte, qui a pour 13 jours de vivres tout au plus, tandis qu'il n'en a lui-même que pour 4 ou 5 jours. Les 9 vaisseaux restant à Villaret, arrêtés devant le port de Lorient jus-

qu'à l'heure de la marée, auraient dû être détruits si Bridport avait poussé jusqu'au bout ses avantages.

Néanmoins, c'est dans cette circonstance, et, on va le voir, à l'occasion d'une expédition tout à fait spéciale, que les Anglais commencent à pratiquer le système du blocus en grandes forces.

Dans la soirée, l'escadre anglaise fut jointe par les 6 vaisseaux de Cornwallis, puis par le convoi (60 voiles) escorté par les 2 vaisseaux de Warren. Les navires de guerre allèrent mouiller aux Cardinaux, tandis que les transports restaient autour de Belle-Isle luttant contre un coup de vent de Sud-Ouest qui les empêchait d'entrer facilement en rade de Quiberon. Le 27, le débarquement était exécuté. Puis, tandis que les vaisseaux restaient tantôt sous voiles devant Lorient, tantôt au mouillage des Cardinaux, le convoi revenait mouiller à Portaliguen.

A ce moment, l'audace des Anglais devenait extrême; les croiseurs restés devant Brest venaient « jusque dans le goulet et échangeaient des boulets avec les batteries de Saint-Mathieu et de Crozon, trois frégates croisaient constamment entre Bertheaume et les Tas-de-Pois »; une autre entrait dans le Morbihan, remontait jusqu'à Couleau, à 2 milles de Vannes, et forçait la corvette l'*Oiseau* et le cutter *Henry* à s'incendier et à se couler.

Cette situation dura jusqu'à la destruction de l'expédition des émigrés. Le 1er août, le convoi et son escorte quittèrent la baie de Quiberon, mais une partie des navires de guerre, 16 à 20 voiles, restèrent en vue de Lorient jusqu'à portée de canon des batteries de l'entrée.

Plus tard, au milieu d'août, on ne laissa au mouillage des Cardinaux que 3 vaisseaux et une quinzaine de navires légers, tandis que le gros de l'armée anglaise croisait entre Belle-Isle et jusque devant Brest. Plusieurs frégates interceptaient les communications entre Belle-Isle et le continent.

Le 4 septembre, un violent coup de vent du Sud-Ouest obligea les Anglais à prendre le large, mais trois jours après ils reparurent et canonnèrent les batteries de Quiberon.

Le 11 arrivait en vue de Groix le convoi de 80 voiles portant le comte d'Artois; il venait mouiller entre Hœdic et Houat.

Après l'issue désastreuse du débarquement tenté le 20 septembre à l'embouchure de la Vilaine, une partie du convoi fut dirigée sur les côtes de la Vendée, vers Bourgneuf, le reste restant au mouillage d'Houat sous la protection de trois vaisseaux, tandis que onze autres continuaient à bloquer le port de Lorient. Après l'échec de la tentative de descente en Vendée, le convoi se rassembla de nouveau aux Cardinaux le 9 octobre et le blocus reprit plus serré que jamais. Tout transport était interdit le long de la côte et la détresse des ports devint extrême. Il était impossible de remplacer les câbles d'ancres que les gros temps faisaient casser en rade. Le convoi et la croisière ennemis supportèrent, soit à Quiberon, soit à Houat *un mois entier de tempêtes* sans perdre un seul navire. Mais, lorsque le 7 novembre tout le convoi se rendit à l'île d'Yeu et y reprit le comte d'Artois et une partie des émigrés, on vit que les cinq vaisseaux, les deux frégates et les deux corvettes restés au mouillage étaient en partie démâtés. Le 13 novembre, la croisière anglaise disparut enfin.

On s'occupa alors de faire rentrer à Brest l'escadre de Villaret, bloquée à Lorient depuis cinq mois.

L'amiral Vence, avec les trois vaisseaux *Nestor*, *Wattignies*, *Fougueux* et les frégates *Scévola* et *Fraternité* allait partir, quand le 25 novembre l'escadre anglaise reparut en vue de Groix, puis vint mouiller à Houat. Cependant, le 8 décembre, Vence partit avec le *Nestor*, les *Droits-de-l'Homme* et la frégate la *Fraternité*, et arriva le 10 sans incidents. Le *Fougueux*, le *Wattignies* et

la frégate *Scévola*, parvinrent le 13 à l'île d'Aix. La raison de ce mouvement était le désir d'attaquer l'île d'Yeu où l'on croyait encore le comte d'Artois. Mais celui-ci était rentré en Angleterre et l'île d'Yeu avait été évacuée le 15 décembre. Enfin, le 27 décembre, toute l'armée anglaise et son convoi appareillaient du mouillage des Cardinaux et prenaient le cap au Nord-Ouest. Les côtes étaient délivrées et on s'occupa immédiatement de faire passer des convois à Brest où la détresse était excessive. Le 10 janvier 1796, le contre-amiral Kerguelen, avec le *Redoutable*, le *Jean-Bart*, les frégates *Coquille* et *Immortalité*, quitta Lorient et rentra à Brest; le 6 mars, enfin, Villaret, monté sur l'*Océan* avec la *Convention*, la *Fraternité*, la *Virginie*, et les corvettes *Atalante*, *Cygne* et *Aiguille*, accomplit le même voyage.

La période de détente fut courte, car peu de jours après les frégates réapparaissaient à l'Ouest de Penmark ou au mouillage d'Houat; le cabotage allait être de nouveau interrompu.

Effectivement, dès le 20 mars, un convoi de 60 voiles, parti de Brest, le 19, sous l'escorte de la *Cigogne*, de l'*Intrépide* et des *Trois-Couleurs*, rencontra la division du commodore Warren et fut dispersé et en partie capturé, malgré l'apparition de la division Daugier, composée des frégates *Proserpine*, *Tamise*, *Unité* et *Coquille*, qui avaient à subir un sérieux échec.

Le même jour, le commodore Pellew forçait à se réfugier dans la Loire un convoi venant de la Rochelle, sous l'escorte de la *Sagesse* et de la *Volage*. Un autre convoi de 40 voiles, parti de Lorient le 28 mars pour le Sud, est pourchassé par la division Pellew et, grâce à l'habileté du commandant Pillet, parvient, malgré une chasse acharnée, à se réfugier à Port-Navalo. Ce n'est que grâce à une absence de la croisière anglaise, que, le 11 avril, le *Cassard*, avec les frégates *Vengeance*, *Tamise*, *Proserpine* et *Virginie*, peuvent passer de Lorient à Brest. Mais

la *Variante*, qui veut aller à Rochefort, se fait prendre par la division Pellew qui réapparaît dans le coureau de Belle-Isle, dès le 13 avril, avec le vaisseau rasé *Argo*, et les frégates *Révolutionnaire*, *Indefatigable*, *Amazon* et *Comorel*. Suivant le temps, elle est au mouillage des Cardinaux, près d'Hœdic, ou sous voiles, et sa surveillance reste opiniâtre.

Aux abords de Brest, il en est de même. Le 6 août, 1 vaisseau rasé, 4 frégates et 1 lougre viennent échanger des coups de canon avec une division dite « de garde » mouillée à Bertheaume. Le 10 septembre, 7 bâtiments, vaisseaux rasés et frégates, viennent défiler devant le goulet, à portée de canon des batteries de côte. Ils viennent du Raz et sortent par l'Iroise. Néanmoins, le contre-amiral Thévenard, venant de Rochefort avec les deux vaisseaux *Wattignies* et *Fougueux*, parvient à Groix, le 20 septembre, et le 25 à Brest. Ils sont suivis des vaisseaux *Constitution*, *Zélé* et *Mucius*, qui arrivent à Bertheaume le 29, et à Brest le 30. La croisière anglaise a fait, en effet, une longue absence, dont profitent plusieurs convois, et ne réapparaît que le 4 novembre.

Cette fois, le système du blocus prend une nouvelle extension : au lieu d'une division légère maintenue devant Brest, c'est une fraction importante de l'armée anglaise qui est gardée en permanence sous Ouessant. C'est un système mixte ou moyen dont l'expérience va montrer les graves inconvénients.

A ce moment, en effet, commencent les préparatifs de l'expédition d'Irlande. Les arrivages à Brest des matières nécessaires à l'équipement des vaisseaux se trouvent extrêmement gênés par la présence des croiseurs anglais vers Penmark, Houat et Hœdic.

Sur ces entrefaites, le chef de division Allemand vient mouiller le 10 novembre à Groix avec les deux vaisseaux *Censeur*, *Duquesne* et la frégate la *Friponne*, au retour d'une brillante expédition au Labrador, et Richery

arrive à Rochefort avec les vaisseaux *Victoire*, *Jupiter*, *Barras*, *Berwick*, *Révolution* et les frégates *Embuscade* et *Félicité*. Allemand réussit à rentrer heureusement à Brest, le 21 novembre, avec la division renforcée des frégates *Impatiente* et *Mutine*, et Richery y parvient aussi le 11 décembre. Il a passé par le Raz de Sein, « profitant des vents de Sud-Est bon frais qui l'ont mis au vent des forces anglaises ». Celles-ci, fortes de 13 vaisseaux, dont 3 à trois ponts et 2 frégates, sous les ordres de Colpays, est en permanence sous Ouessant. Les frégates de Pellew viennent jusqu'à la Parquette, où on les signale constamment ainsi qu'à Audierne, Douarnenez et devant le Raz de Sein. Mais on remarque que, dès qu'on a fait mouiller en permanence 6 frégates françaises à Saint-Mathieu, les Anglais ne cherchent plus à se maintenir dans l'Iroise.

Quant au gros de l'escadre anglaise, il est en général à Spithead. Le commandant en chef, lord Bridport, est le plus souvent à terre, exerçant les fonctions grassement rétribuées d' « amiral général des ports ».

Les forces d'observation ont pour rendez-vous général un point situé à 24 milles à l'Ouest d'Ouessant.

Telle est la situation, au moment où le départ de Hoche avec l'expédition d'Irlande, vient montrer aux Anglais la faiblesse de leur système d'observation et de blocus.

Le 15 décembre, la division Nielly était mouillée à Camaret. A 5 heures du matin, l'ordre fut donné aux frégates *Tortue*, *Bellone* et au lougre *Vautour*, de sortir du goulet et d'éclairer au Sud du Raz. Pellew, avec ses trois frégates *Phœbe*, *Indefatigable* et *Révolutionnaire*, fut donc tenu à distance. Néanmoins, il eut connaissance de la sortie de l'armée française qui, appareillant à 11 heures du matin, vint, à 7 heures du soir, mouiller à Camaret, attendant les retardataires.

La *Phœbe*, envoyée par Pellew au rendez-vous, n'y

trouva personne, car Colpoys s'était laissé dériver par le vent d'Est qui soufflait alors et qui pourtant lui aurait donné toute sécurité pour serrer Ouessant de très près.

Lorsque le lendemain, Pellew, ayant vu les Français mettre à la voile, expédia le *Révolutionnaire*, cette frégate ne fut pas plus heureuse que la *Phœbe* dans sa recherche, et, resté seul sur l'*Indefatigable*, l'audacieux commodore ne put que garder le contact avec l'escadre de Morard de Galles, pendant la nuit du 16 au 17 et augmenter, par ses faux signaux, le désordre de la sortie effectuée partie par le Raz de Sein et partie par l'Iroise. Renonçant, à tort du reste, à rester à portée de l'ennemi, Pellew fit route sur Falmouth, où il arriva le le 20 décembre.

L'expédition put donc être effectuée sans que les navires anglais y aient mis la moindre entrave. Colpoys revint le 19 décembre devant Brest, ce qui détermina la division Villeneuve (*Formidable*, *Tyrannicide*, *Jemmapes*, *Mont-Blanc* et *Jean-Jacques*) allant de Toulon à Brest, à se réfugier le 24 à Groix. Mais, prévenu tardivement de la sortie de l'armée de Morard de Galles, il alla chercher vainement des informations au cap Lizzard, puis rentra le 31 décembre à Spithead. Bridport, parti de cette rade le 25 pour Sainte-Hélène, y resta jusqu'au 3 janvier 1797, jour où le dernier des navires français quittait Bantry.

Le retour à Brest des bâtiments dispersés par la tempête fut seulement inquiété lors du combat en vue d'Audierne entre le vaisseau les *Droits-de-l'Homme* et les deux frégates de Pellew *Indefatigable* et *Amazon*, les 13 et 14 janvier.

« Un tel échec de la marine anglaise, si immensément supérieure en forces, doit être qualifié de honteux », dit à ce sujet Mahan.

L'éloignement des croisières anglaises pendant la durée de l'expédition avait permis à Villeneuve de pas-

ser de Groix à Brest le 27 décembre. Il en avait été de même de nombreux navires de commerce et de transports amenant de Rochefort les forçats qui allaient prendre part à l'expédition de Tate.

Celle-ci part de Brest le 16 février, reste deux jours au mouillage de Camaret, sort de l'Iroise le 30, et s'accomplit sans que les navires anglais l'aient en rien inquiétée.

Jusqu'au commencement d'avril 1797, la surveillance est nulle le long des côtes de l'Océan.

Mais les dangers courus pour l'intégrité du territoire britannique avaient été justement appréciés par le gouvernement de Londres. Dès le 17 avril, 7 vaisseaux, 1 frégate et 1 corvette reparaissaient devant Brest, et Jervis, vainqueur le 14 février à la bataille de Saint-Vincent, faisait adopter, pour le blocus permanent, un système précis, dont le caractère impératif imposa aux marins anglais la tâche la plus rude qu'on ait peut-être jamais assignée à des gens de mer.

« *En permanence*, une division de cinq vaisseaux doit être mouillée entre les Pierres Noires et la Parquette, tant que le vent soufflera de la partie Est. Entre eux et le goulet croiseront jour et nuit des frégates et des corvettes. En arrière, entre les Pierres Noires et Ouessant, il y aura sous voiles trois vaisseaux en soutien. Un détachement de deux ou trois vaisseaux et plusieurs frégates se tiendra au Sud du Raz de Sein, croisant jusqu'à Quiberon. D'autres croiseurs surveilleront l'embouchure de la Loire et les côtes du golfe de Gascogne. Le gros de l'armée doit croiser sous Ouessant, les navires ayant besoin de réparations ou de vivres iront à Torbay, Cawsand ou à Plymouth. Mais personne ne sera autorisé, sans un ordre spécial de l'Amirauté, à gagner Spithead. »

La mise en vigueur de ce plan d'opérations fut très lente à obtenir. Bridport, revenu le 3 mars devant Brest,

n'y avait fait qu'une courte apparition. Il allait repartir de Spithead, le 15 avril, lorsqu'éclata la révolte des marins, qui immobilisa l'escadre de la Manche jusqu'au 16 juin. Pendant tout ce temps, les 30 vaisseaux de Villeneuve, dont 17 sont en rade et 6 seulement prêts, ont eu le champ libre, mais tout s'est borné, le long des côtes, à quelques engagements entre les corvettes anglaises et les navires de guerre escortant les convois.

A ce moment, la situation commence à changer. 21 vaisseaux anglais avec 8 frégates réapparaissent sous Ouessant. Pellew entre dans l'Iroise, canonne la division Ganteaume mouillée à Bertheaume. On est forcé d'installer de nouvelles batteries à Saint-Mathieu, grâce auxquelles Ganteaume peut garder son mouillage extérieur et faire entrer à Brest le 1er juillet le convoi du capitaine Le Bazec venant d'Audierne.

A la fin du mois de juillet seulement, le blocus a pris toute son extension. 32 navires sont sous Ouessant, une division mouille à Audierne, une autre entre Houat et Hœdic. C'est Pellew avec 1 vaisseau rasé et 2 frégates. Peu après, on voit dans l'Iroise 22 navires ennemis ; 5 sont à Penmark, 5 aux Glénans. Ganteaume est forcé de rentrer en deçà du goulet, et les frégates anglaises viennent mouiller à sa place à Bertheaume.

Pendant tout l'été se continue ce blocus opiniâtre qui réduit le port de Brest à une extrême détresse. L'heureuse arrivée, le 14 janvier, d'un convoi venant de Nantes et qui échappe aux croiseurs anglais, sauve seule d'une famine imminente. A ce moment, l'ennemi montre encore 28 navires, dont 16 vaisseaux sous Ouessant. L'armement de l'escadre, en exécution du plan du 13 décembre 1797 et en vue d'une coopération avec l'armée d'Angleterre, se trouve être considérablement gêné par la surveillance des Anglais le long des côtes. Jusqu'à l'abandon du projet d'expédition confié à Bonaparte, on manquera, à Brest, de cordages, et des vaisseaux reste-

ront hors d'état de mettre à la voile parce qu'on n'a pu leur procurer des câbles pour leurs ancres.

La mauvaise saison n'éloigne plus, cette fois, les croisières anglaises ; le 29 janvier, un convoi est forcé de s'échouer depuis les Glénans jusqu'à Groix, un autre est dispersé, le 1er février. « L'ennemi, dit Morard de Galles, est en forces sous Ouessant, bloque toutes les issues et intercepte le Raz. Il vient jusqu'à Saint-Mathieu se faire tirer des coups de canon. » Le vaisseau l'*Hercule* qui tente d'entrer à Brest est pris dans la nuit du 20 au 21 avril dans le Raz. Malgré le vent d'Est-Nord-Est et le jusant, il a tenté de franchir ce passage du Sud au Nord ; mais 6 vaisseaux anglais l'ont coupé de Penmark, puis rejoint avant qu'il pût franchir ce passage, si défavorable à ce moment.

Un peu plus tard, en juin 1798, on essaye de faire mouiller la division du capitaine Maistral en grand'garde à Bertheaume. Attaqués à leur mouillage et mis en sérieux danger, ces navires doivent repasser le goulet.

Les 15 vaisseaux armés de l'amiral Lelarge restent en petite rade sans rien tenter.

Lorsque la nouvelle de l'insurrection d'Irlande oblige le Directoire à envoyer, à ceux qui ont cru à son appui, le secours dérisoire de 5 frégates et d'un vaisseau confiés à Bompard, ce dernier prêt à partir dès le 21 juillet, trouvera à l'entrée de l'Iroise et jusqu'au goulet les navires de guerre anglais, parmi lesquels on compte 28 vaisseaux. « Il vient tellement près de terre que, du cours d'Ajot, on peut compter ses canons. » Dans ces conditions Savary doit partir seul, le 6 août, de Rochefort, et l'expédition de Humbert isolée est écrasée.

Pendant la première partie du mois d'août, une série de vents d'Ouest violents avait écarté l'armée anglaise. Le 19, le vent passe au Nord-Est et Bompard se prépare à mettre à la voile, quand l'ennemi reparaît « du Nord au Sud par l'Ouest ; 20 voiles entrent dans l'Iroise. Une

frégate se tient à l'ouvert du goulet. 22 autres navires sont près d'Ouessant. » A la nuit, Bompard tente pourtant d'échapper en rasant les Pierres Noires et Ouessant, mais l'ennemi se montre de tous côtés, et à grand'peine la petite division peut rentrer à Brest, ramenant la *Fraternité* et la *Bellone* qui ont subi de graves avaries.

Le blocus reprend plus serré que jamais jusqu'au 11 septembre, jour où une tempête de Sud-Ouest éloigne l'ennemi, mais cause en rade la rupture de 11 des câbles. Le 14, Bompard appareille; pris par le calme qui succède souvent à un coup de vent, il est forcé de mouiller à Bertheaume jusqu'au 16. Ce jour-là il souffle une jolie brise du Nord, mais, comme un vaisseau anglais se montre dans l'Ouest, Bompard se décide à passer par le Raz de Sein avec le vent arrière. Commencée à 4 heures du soir, le 16, cette opération le retient jusqu'au matin du 17. Il se heurte alors à deux frégates anglaises et un brick et, tout en les tenant à distance, il est encore, le soir en vue de Penmark; de sorte que, dès le 18, l'escadre de 7 vaisseaux et 6 frégates qui évolue près de Groix est prévenue de sa sortie et lui donne la chasse. De plus, le détour que Bompard doit faire dans le Sud-Ouest, donne le temps de prévenir Warren qui est alors à Cawsand. Il en résulte que la division française est écrasée en arrivant au Lough-Swilly sur la côte d'Irlande. Des trois navires qui ont échappé au désastre, seule la *Romaine* peut rentrer à Brest, le 21 octobre, grâce à un coup de vent du Sud-Ouest qui a écarté les Anglais. *La Sémillante* et la goélette *La Biche* se réfugient à Lorient, le 26.

La mauvaise saison et une série de tempêtes n'éloignent plus les vaisseaux anglais. « Ils restent en vue d'Ouessant et, à la moindre embellie, des frégates viennent observer la rade de Brest et les armements qu'on y fait. » Impossible de faire passer dans ce port les approvisionnements demandés pour les 19 vaisseaux en rade

et les cinq autres qui vont être prêts. On se décide à acheminer ce qu'on peut par voitures, mais certains objets ne peuvent prendre cette voie, les câbles, par exemple, qui sont trop lourds et trop encombrants.

Néanmoins les Anglais allaient de nouveau être pris en défaut dans une circonstance grave.

Vers le 10 avril, 25 vaisseaux étaient prêts en rade de Brest sous le commandement de Bruix.

La surveillance des Anglais était restée très étroite et s'était affirmée par des prises et des combats, notamment le 9 avril devant Belle-Isle entre les deux frégates anglaises *San Florenjo* et *Amelia* et les frégates françaises *Cornélie*, *Vengeance* et *Sémillante*, lorsque tout à coup, on s'aperçut que le Raz et l'Iroise n'étaient plus observés.

Voulant profiter d'un vent d'Est faible, Bruix donna, le 15, l'ordre d'appareillage (1). Son vaisseau de tête sortait du goulet lorsque la brise passa brusquement à l'Ouest, rendant le départ impossible (2). En réalité, Bruix avait, quelques jours auparavant, fait prendre par les Anglais le shooner *Rebecca* porteur de fausses dépêches adressées aux Irlandais. Bridport s'était laissé prendre à cette ruse et avait ramené tout son monde au Nord d'Ouessant, se croyant certain que le but de Bruix était l'Irlande. On avait pu faire mouiller à Bertheaume une division légère, et pendant les journées des 23 et 24 l'armée anglaise qui avait reparu à l'entrée de l'Iroise se tint à deux lieues de cette division sans l'attaquer (3).

Dans la nuit du 25 au 26 le vent passa au Nord-Est et devint vite très frais. Au jour, l'escadre anglaise avait

---

(1) Lettre de Bruix du 16 avril. BB[4], *Archives de la Marine.*

(2) La nouvelle de l'absence de l'escadre anglaise parvenue dans le Morbihan détermina néanmoins la mise en route d'un convoi qui arriva à Brest, le 17, sans encombres.

(3) Journal de Maras, aide de camp de Bruix. *Archives de la Marine.*

disparu, et le temps était brumeux. Prévenu par ses éclaireurs, Bruix donna à midi l'ordre d'appareillage. Les deux vaisseaux *Censeur* et *Constitution* trop près de la côte, entre la Pointe des Espagnols et Roscavel, ne purent mettre à la voile risquant d'être affalés à terre (1). Néanmoins 22 vaisseaux, 7 frégates et 16 corvettes se trouvèrent à hauteur de Bertheaume dans la soirée. Tout à coup le vent passa au Nord-Ouest, la brume se dissipa et l'on signala l'armée anglaise à hauteur d'Ouessant. Bruix prit alors un parti énergique. Il fit route vers le Raz et avant 6 heures du soir toute son escadre l'avait passé, tandis que l'ennemi attendait au vent.

Cette manœuvre hardie eut un succès complet : Bridport qui, de bonne heure, avait été prévenu par la frégate *Nymph* que les Français sortaient du goulet, resta à l'entrée de l'Iroise, où il était encore le lendemain. L'armée de Bruix se dispersa une fois le Raz franchi, ayant comme ralliement un point situé à 50 lieues à l'Ouest du cap Saint-Vincent. Le 14 mai, les 24 vaisseaux, 7 frégates et 5 corvettes mouillaient à Cadix.

Quant à Bridport, lorsqu'il sut que l'escadre de Bruix lui avait échappé, il vint croiser au cap Clear où il arriva le 20 avril. Les renforts qu'il avait appelés portèrent ses forces à 24 vaisseaux, mais naturellement son attente fut inutile.

Les Anglais essayèrent de prendre leur revanche en bloquant puis attaquant une division espagnole de 5 vaisseaux arrivée, le 7 mai, à l'île d'Aix et qui n'avait pu joindre l'armée française. Cette tentative échoua le 2 juillet.

La surveillance des Anglais parut, après ces deux graves échecs, se relâcher d'une façon très marquée. On en profita pour installer en permanence, à Bertheaume,

---

(1) Ils rejoignirent isolément le lendemain.

une division formée des trois vaisseaux *Berwick*, *Dugommier*, *Patriote* et des frégates *Cornélie* et *Chevrette*, malgré la pénurie des matelots et la fréquence des désertions.

De plus, le 8 août, les armées combinées de France et d'Espagne, formant une masse de 59 bâtiments dont 25 vaisseaux français et 15 espagnols, 6 frégates françaises, 4 espagnoles et 9 avisos, dont la jonction s'était faite à Carthagène, le 23 juin, et à Cadix, le 11 juillet, vinrent, le 8 août, mouiller en rade de Brest. Lord Keith qui, avec 31 vaisseaux, les poursuivait depuis la Méditerranée, ne put rejoindre Bruix, et après avoir croisé devant Ouessant quelques jours, il s'en vint, le 17 août, mouiller à Torbay, ne laissant devant Brest que quelques frégates.

Bruix put donc faire mouiller en permanence à Bertheaume cinq vaisseaux et plusieurs frégates, pour protéger la rentrée à Brest de la division espagnole Malgarrejo. Celui-ci appareilla de l'île d'Aix le 2 septembre, à 8 h. 30 du matin. Passant le lendemain devant Groix par temps superbe et brise d'Est-Nord-Est, il arriva, le 4, devant Audierne, vers 10 heures du matin. Là il fut prévenu par les signaux de côte que l'ennemi était signalé dans l'Ouest-Nord-Ouest et effectivement, on voyait d'Ouessant 26 vaisseaux et 17 frégates ou corvettes dont l'avant-garde entra dans l'Iroise.

C'était l'escadre de la Manche rentrant de son inutile croisière. Après avoir passé la journée en vue du Raz sans s'aventurer à le franchir, bien que la division Couraud fut encore à Bertheaume, Malgarrejo renonça à pénétrer à Brest « ne voulant pas passer le Raz de nuit, bien qu'il fit un temps magnifique et bon vent, et au moment où un convoi escorté par la *Syrène* le traversait aisément » ; il fit route sur Belle-Isle et de là sur le Ferrol.

Cette fois, les Anglais, instruits par leurs graves in-

uccès, et poussés par l'opinion publique, se décidèrent ı rendre le blocus vraiment effectif.

A partir de la fin d'octobre, les 28 vaisseaux de ardner vinrent sous Ouessant ; une division com- osée d'un vaisseau rasé et deux frégates s'établit en ermanence à Audierne, coupant toute communication e long de la côte. La division française dut abandonner ertheaume, Brest ne recevant rien, fut bientôt « aux bois ». Une division ennemie mouille à Quiberon en anvier 1800 et n'en bouge plus, les frégates et les cor- ettes fouillent tous les points de la côte et forcent les aboteurs à se jeter à terre, lorsqu'ils ne peuvent se éfugier dans le Morbihan, à Benadet ou à Audierne.

A Brest, la division Bedout (deux vaisseaux et quatre régates), seule en rade, en est réduite à consommer ses ations de campagne ; le 9 février 1800, le port n'a plus ue deux jours de vivres. L'audace de l'ennemi redouble t Brune, nommé au commandement de l'armée de 'Ouest, s'attend chaque jour à un débarquement que 'état politique du pays peut rendre très dangereux. De ait, les Anglais, ont en mars 38 vaisseaux devant rest ; lord Saint-Vincent prend en avril le commande- nent et l'on s'en aperçoit à la nouvelle attitude prise. e 4 juin 1800, 400 hommes débarquent à Quiberon et détruisent deux batteries ; le lendemain, la même pération est accomplie à Portaliguen ; le 6, l'ennemi nlève Port-Navalo et vient incendier *L'Insolent* dans e Morbihan. Puis des troupes débarquent à Houat et Hœdic, et 54 navires, dont 28 vaisseaux, viennent loquer Belle-Isle. Au 15 août, près de 15,000 hommes ont débarqués à Houat, à Hœdic ou au mouillage de Quiberon. C'est en septembre seulement que cette rmée quitte les côtes de France pour aller en Égypte.

Jamais la situation sur les côtes de l'Océan n'a été ussi pénible que pendant ces premiers mois du gouver- nement de Bonaparte, et l'on s'explique que les négocia-

tions pour la paix, entreprises à cette époque, aient échoué le 9 octobre, sur la question préalable de la levée du blocus de Brest, si désastreux pour la France et dont les Anglais récoltaient de si grands avantages.

Toutefois, une absence de lord Saint-Vincent, qui allait céder son commandement à Cornwallis et prendre le poste de Premier Lord de l'Amirauté le 21 février, et la faiblesse du chef intérimaire de l'escadre de la Manche Marney, allaient valoir au système du blocus un nouvel et retentissant échec.

Chargé de conduire à Alexandrie les 5,000 soldats du général Sahuguet, l'amiral Ganteaume arriva à tromper une fois encore la surveillance de l'ennemi.

Le 7 janvier, à 4 h. 30 du soir, par vent du Sud-Est (1), « à filer quatre nœuds », disent certains témoignages, « bon frais », disent les autres, ses sept vaisseaux sortirent du goulet.

Vers 7 heures, on signala trois frégates anglaises vers les Pierres Noires ; les sémaphores annonçaient qu'une autre était au Sud du Raz ; de plus trois vaisseaux étaient entre Ouessant et la Chaussée de Sein. « Le vent était très faible » (2), de sorte que Ganteaume se résolut à mouiller à Bertheaume.

Le 8, le vent restait au Sud-Est, faible, la division appareilla à 9 heures du matin et fit route à l'Ouest. On vit bientôt « cinq vaisseaux ou frégates aux Pierres Noires, un vaisseau et deux frégates au Sud d'Ouessant ». Ganteaume, ne pouvant rentrer à Brest, vint mouiller à Camaret.

Le 9, il mit de nouveau à la voile à 9 heures du matin ; le vent était variable entre le Sud-Est et le Sud-Ouest,

---

(1) Lettre de La Touche-Tréville du 9 janvier. BB[4], *Archives de la Marine.*

(2) Lettre de Ganteaume du 9 janvier. BB[4], *Archives de la Marine.*

pour s'y fixer avec forte brume et de la pluie dans la soirée. Ganteaume trouva devant lui six vaisseaux qui lui barraient le passage. Revenu au mouillage de Camaret, il fut harcelé par l'ennemi jusqu'au soir, mais non sérieusement attaqué, le vent du Sud-Ouest obligeant l'ennemi à se tenir à distance. La journée du 11 se passa de la même façon. L'ennemi s'était retiré et la frégate le *Dix-Août*, envoyée à la Parquette, ne vit rien dans l'Iroise, tandis qu'Ouessant signalait deux escadres, l'une de douze vaisseaux à l'Ouest, l'autre d'à peu près même force au Sud, et que du bec du Raz on annonçait deux vaisseaux au Sud du passage.

Le 12 au matin, le vent variant entre le Sud et Sud-Sud-Est, tout à fait contraire, par conséquent pour franchir le Raz, Ganteaume vit d'abord deux frégates anglaises s'avancer jusqu'à la Parquette, puis à 10 heures, douze vaisseaux, cinq frégates et une corvette entrer dans l'Iroise. Il se croyait sûr d'être attaqué, mais contre toute attente l'ennemi se contenta de l'observer de loin.

Dans la soirée d'ailleurs le vent, passant à l'Ouest-Sud-Ouest et fraîchissant rapidement obligea l'ennemi à regagner l'entrée de l'Iroise.

Le 13, le vent étant au Sud-Ouest, la situation resta la même. Mais le 14, par vent de Nord-Ouest, Ganteaume appareilla et tenta de passer le Raz. Il se heurta à dix vaisseaux, deux frégates et quatre corvettes qui l'obligèrent à revenir à Camaret. Il y resta jusqu'au 23 sans être inquiété, le vent étant resté de la partie Ouest. Ce jour-là, il passa au Nord en grand frais; dans la soirée la division française franchit le Raz et, ayant pour point de rendez-vous le cap de Gate, échappa à la surveillance de l'ennemi.

Le désarroi des Anglais fut extrême. Sur la foi de renseignements annonçant que Ganteaume allait aux Antilles, Calder fut lancé à sa poursuite avec une force

égale de sept vaisseaux et deux frégates et fit une croisière inutile. En juin seulement il rejoignit l'escadre restée sous Ouessant et dont Cornwallis avait pris le commandement.

Cette audacieuse sortie de Ganteaume allait être pour les Anglais l'occasion du grave échec subi par Saumarez dans son attaque contre les vaisseaux de Linois à Algésiras.

Quant aux forces de Brest, composées de quinze vaisseaux français et quinze espagnols, leur rôle resta tout à fait effacé jusqu'à la paix. Villaret-Joyeuse, nommé au commandement de six vaisseaux français et cinq espagnols, avec ordre de prendre la mer dans les premiers jours de juin pour conduire 4,000 hommes aux Indes, ne put bouger. Les frégates anglaises restèrent presque constamment devant le goulet, mouillant au cap Saint-Mathieu et le 21 juillet la corvette française *Chevrette*, ancrée sous les batteries de Camaret, y fut attaquée dans la nuit par les embarcations des trois frégates *Uranie*, *Beaulieu*, *Doris* et du vaisseau *Robust* et enlevée à l'abordage.

C'est donc à la fin seulement de la première guerre que le blocus avait trouvé sa forme définitive et, dans la personne de Cornwallis, le chef dont la persévérance et l'obstination étaient nécessaires pour que ce système donnât tous ses résultats.

L'expérience de la guerre avait été si formelle que lorsqu'éclata la nouvelle conflagration, il n'y eut dans les conseils du gouvernement anglais, ni hésitation au sujet du plan d'opérations à suivre, ni incertitude sur le choix de l'homme à qui allait en être confiée l'exécution.

Dès le 10 mai, c'est-à-dire avant que la guerre fût officiellement déclarée, Cornwallis, nommé au commandement de l'escadre de la Manche, arborait à Torbay son pavillon sur le *Dreadnought*. Le 17, il partait pour Ouessant avec 10 vaisseaux, tandis que 21 autres

se préparaient à le rejoindre. Sous Ouessant, la frégate *Doris* enlève le lougre *Affronteur* dès le 19 mai et le même jour le brick le *Jeanneaut*, pris à l'abordage au mouillage d'Audierne. Les trois vaisseaux de l'amiral Dordelin vont se trouver bloqués à Brest dès le début des hostilités.

Cette fois, le blocus va s'étendre à toutes les côtes de France et à ceux des ports d'Espagne où se réfugient des navires français ou hollandais. Cette tâche sera celle de l'escadre de la Manche ; toutes les escadres ou divisions de blocus en dépendront et relèveront d'un seul chef, celui qui est sous Ouessant. Tout sera subordonné au blocus de Brest qui sera le point essentiel du système général de guerre et le facteur principal auxquels seront subordonnés tous les événements.

Dès qu'il a reçu les premiers renforts, Cornwallis envoie, le 6 juin, devant le Ferrol, 3 vaisseaux (*Tonnant*, *Spartiate*, *Mars*) et la frégate l'*Aigle*. Le lendemain, le *Thunderer*, le *Sceptre* commandés par Campbell vont croiser devant Lorient où s'est réfugié le *Jemmapes* qui vient d'Amérique avec la frégate *Indefatigable*.

On organise, sous les ordres de Collingwood, l' « *Inshore Squadron* », celle qui aura la surveillance permanente de l'Iroise, le *Culloden* mouillant, le jour aux Pierres-Noires, une frégate le *Russell* et une corvette la *Doris* sous voiles, à l'entrée du goulet ; l'*Agosta* et la *Cornette* gardent le Raz de Sein et la baie de Douarnenez. Le reste de l'armée comprenant le *Dreadnought*, le *Neptune*, l'*Albion*, le *Minotaur*, le *Venerable*, l'*Ardent*, le *Sirius*, la *Naïad*, la *Nemesis* et l'*Atalante*, vient prendre son poste sous Ouessant.

Il fut prescrit que le rendez-vous général serait fixé à quelques lieues d'Ouessant « pour rester en liaison avec l'*Inshore Squadron* et tenir libre l'entrée de la Manche. En cas de coup de vent écartant l'escadre de son poste et permettant aux Français de sortir de Brest », le rendez-

vous, si on n'avait pas de nouvelles, était fixé par l'Amirauté au cap Clear, de façon à protéger les côtes d'Irlande.

Plus tard on ajouta une division légère forte de 3 vaisseaux et une frégate pour croiser au large des îles Scilly afin d'assurer la sécurité des navires de commerce restant en Angleterre.

Enfin, une escadre de 6 vaisseaux pour la protection spéciale de l'Irlande, avait à croiser entre Mizen-Head et les Durreys. Sa base fut à Bantry ; elle fut confiée à Gardner puis à Calder et rattachée à la division du Ferrol, en vertu d'un ordre de l'Amirauté daté du 13 octobre.

Le dispositif sera dès lors invariable et seuls changeront les effectifs qui, mesurés de façon à assurer partout la supériorité sur l'ennemi, augmenteront au fur et à mesure de sa préparation, connue en général d'une façon très précise quoique avec une légère tendance à l'exagération.

C'est ainsi qu'au 11 juin 1803, Cornwallis évalue à 21 vaisseaux ou frégates la force dont les Français disposent à Brest, alors qu'au début de l'automne il n'y aura encore encore en rade que 8 vaisseaux, 4 frégates et 4 corvettes.

Au fur et à mesure des incidents, la force des divers éléments se modifiera, certains détachements nouveaux seront créés. Mais la base du système ne variera pas.

Lorsque l'Amirauté eut connaissance du retour en Europe des vaisseaux venant de Saint-Domingue, l'amiral Campbell avec le *Canopus*, le *Malta*, le *Sceptre* et le *Conqueeror* et les frégates *Doris* et *Fox*, eut l'ordre d'aller croiser au cap Saint-Vincent pour arrêter au passage la division Bedout.

Néanmoins celle-ci put gagner les côtes d'Espagne ; l'*Argonaute*, le *Fougueux* et le *Héros* arrivèrent au Ferrol, le 17 juillet, et l'*Aigle*, à Cadix, le 6. En conséquence,

le *Malta* et la *Doris* restent devant Cadix. Pellew qui n'a pas su interdire aux Français l'entrée de la Corogne est mis, le 11 août, sous les ordres de Calder qui vient bloquer ce port avec le *Prince of Wales*, le *Tonnant*, le *Mars*, le *Colloden*. Cela n'empêche pas, le 2 septembre, le vaisseau français le *Duguay-Trouin* et la frégate la *Guerrière* de forcer le blocus et d'entrer à la Corogne malgré un combat qui dura de 9 h. 1/2 à midi. Le 6 octobre Pellew prit le commandement de la division du Ferrol qui comprit le *Tonnant*, le *Spartiate*, le *Culloden*, l'*Impétueux*, le *Dragon*, le *Sirius* et le *Mary*, tandis que Campbell avec le *Prince of Wales* rentrait à Cawsand.

Jusqu'au 16 septembre Collingwood put se maintenir à l'ancre dans l'Iroise, envoyant des canots jusque dans le goulet, débarquant des hommes dans les îles et à Béniguet, enlevant un chasse-marée échoué à la pointe du Raz. Le vent prenant l'Ouest, il se contente de se porter sous voiles entre Ouessant et la Chaussée de Sein pour revenir, le lendemain, à la pointe Saint-Mathieu dès que le vent eût halé le Nord-Est. Sutton qui le remplaça, le 22 septembre, reçut le 30 octobre, un ordre tout nouveau et dont l'audace est digne de remarque. « En cas de tempête de l'Ouest, l'escadre de Collingwood devait tenir tant qu'elle le pourrait sous Ouessant, et ne se réfugierait qu'à Torbay, à 120 milles au Nord-Est de Brest, et non au delà. L'*Inshore Squadron* devait prendre ses mesures pour trouver un refuge dans la baie de Douarnenez pour être à même de suivre l'ennemi s'il tentait d'échapper. » Mouiller contre la côte ennemie, avec un abri aussi précaire que celui de cette baie ouverte au vent du large, doit être considéré comme d'une audace extraordinaire. D'ailleurs Cornwallis et Graves, commandant de l'*Inshore Squadron*, considéraient que, si les Français sortaient de Brest par vent du Nord ou du Nord-Ouest, les bâtiments réfugiés dans la baie de Douarnenez ne pourraient en une seule

bordée venir au Nord du Raz de Sein pour barrer le passage. De plus, l'ennemi pouvait par vent du Nord, sortir sans pouvoir être joint ou attaquer en forces supérieures la petite division.

C'était d'ailleurs trop mépriser les éléments. Un coup de vent survenu le 28 décembre 1803 dispersa l'armée anglaise dont la plus grande partie vint mouiller à Plymouth; certains navires comme le *Foudroyant* furent rejetés à l'Est de Torbay et durent se réfugier à Cawsand, le *Goliath*, forcé de mouiller sous Chassiron, le 12 décembre, se trouva en grand danger. Malgré la fatigue de son équipage Cornwallis reparut le 2 janvier 1804 sous Ouessant ; il y trouva seulement le *Plantagenet*, et fut rejoint par le *Coloredo* et le *Neptune*, puis par le *Terrible*, et le 6, par le *Minotaur*. Mais cela ne fut pas pour longtemps : dès le 8, le *Neptune* était forcé d'abandonner la croisière; le 10, c'était le tour du *San-Joseph*, le 19 du *Plantagenet*. Grâce aux mauvais temps, les forces devant Brest varient en décembre de 4 à 10 vaisseaux, le 1er janvier, il n'y en a que 4; 6, 7 ou 8 jusqu'au 19. Cornwallis lui-même doit se réfugier à Torbay le 28, où il est encore le 4 février et où l'Amirauté lui adresse un blâme non équivoque malgré sa forme. L'amiral ne peut reparaître sous Ouessant que le 28 février. Un grave accident, la perte du vaisseau le *Magnificent* brisé sur les Pierres Noires, le 29 mars, n'amena pas de changement dans la tâche périlleuse assignée à l'*Inshore Squadron*.

En mai 3 frégates et 1 cutter étaient en permanence à l'entrée du goulet; des 14 vaisseaux, le gros reste sous Ouessant, et la division de Graves vient très près du rivage, particulièrement le matin.

Le 17 juillet, Cornwallis confia le commandement à sir Charles Cotton. Dans son ordre, Cornwallis dit pour la première fois : « Si les Français prenaient la mer sans qu'aucun de nos navires ne les aient vus, ne les poursuivez pas, à moins que vous ne soyez absolument

sûr de la route qu'ils ont prise. Si vous laissez l'entrée de la Manche sans protection, l'ennemi pourrait en profiter et aider ainsi à l'invasion qui menace les terres de Sa Majesté, dont la protection *est votre principal objet* ».

C'était là en effet, à cette époque, le but essentiel du blocus de Brest : empêcher une descente des Français sur un point des côtes britanniques, et, bien que, comme l'écrivait Lord Melville, le 14 juillet, les Français aient « d'autres moyens de faire du tort à de bien plus grands intérêts de notre pays, que cette tentative désespérée qu'ils semblent méditer d'une attaque directe sur le Royaume-Uni », telle n'en était pas moins la préoccupation essentielle. A elle, tout était et devait être subordonné.

Si donc les Français parvenaient à sortir de Brest, le rendez-vous général était au cap Lizzard pour aller suivant les éventualités, soit sur les côtes d'Irlande, soit dans la Manche à la poursuite de l'ennemi. Au cas, où ce dernier se dirigerait vers l'entrée de la Tamise, les cinq vaisseaux tenus en permanence, à Spithead, pour la relève de l'escadre de blocus sous Ouessant, viendraient se joindre à l'escadre des Dunes commandée par lord Keith et composée de six vaisseaux et de six stationnaires, sans compter l'appoint éventuel de la division des côtes de Hollande.

Enfin le mot d'ordre général, la consigne formelle fut pour *tout le monde*, c'est-à-dire pour les escadres de blocus de Rochefort, le Ferrol, Cadix, pour l'escadre de la Méditerranée même, en cas d'incertitude sur les mouvements de l'ennemi, de se rallier à l'escadre de la Manche sous Ouessant. C'est ce que feront successivement Orde, chassé de Cadix, Calder, après la bataille du 22 juillet et lorsqu'il se sentira trop faible pour rester devant le Ferrol, Stirling, après qu'Allemand sera sorti de Rochefort, enfin Nelson lui-même, après son retour d'Amérique. Toutes les combinaisons les plus ingé-

nieuses que pourra inventer Napoléon seront mises en échec par cette consigne générale qui rendra vaines les diversions les plus lointaines.

L'occupation par les Anglais de l'Iroise commençait dès cette époque à avoir sur l'ensemble des opérations une grande et déplorable influence, en ce sens que le passage dans la Manche des fractions de la flottille équipées dans l'Océan, allait se trouver interdit. On arrivait bien à Audierne, mais, quand il s'agissait de franchir le Raz, on trouvait devant soi la division qui gardait ce passage. Le Premier Consul attribuait cet échec « à l'inactivité de l'escadre de Brest » et multipliait ses reproches. Il avait beau remplacer le 31 mai Truguet par Ganteaume, lui faire donner l'ordre de faire « harceler journellement l'ennemi par des escadres légères », il n'obtenait pas qu'on chassât les Anglais de l'Iroise, car cela eût entraîné fatalement une bataille générale, que les seize vaisseaux, seuls disponibles au printemps 1804, étaient impuissants à livrer. Au contraire, à cette époque, il semble que Napoléon ait renoncé à faire jouer à l'escadre de Brest un autre rôle que celui d'immobiliser l'armée de lord Cornwallis. Exploitant l'heureuse jonction effectuée le 13 février 1804 des deux vaisseaux et des deux frégates amenés de Lorient par le contre-amiral Emériau, avec la division en rade d'Aix, qui va bientôt être portée à six vaisseaux, deux frégates et un brick, le plan du 25 mai prescrit à La Touche-Tréville de sortir de Toulon, de rallier l'escadre de Rochefort, et, en évitant l'armée de Cornwallis, d'entrer dans la Manche, en passant à douze lieues des Sorlingues et dix-huit d'Ouessant, si le vent s'installe entre le Sud-Est et le Sud-Ouest par le Sud. « L'escadre de Brest, forte de 23 vaisseaux (*sic*), aura à son bord une armée et sera tous les jours à la voile, de manière que Cornwallis sera obligé de serrer la côte de Bretagne pour tâcher de s'opposer à sa sortie. »

Une telle espérance était irréalisable, car l'ennemi continuait à garder dans l'Iroise deux frégates, deux corvettes et deux ou trois vaisseaux au moins.

Lorsque, grâce à un vent de Nord-Est qui éloigne cette division du Raz de Sein, quelques bateaux plats réussissent, comme le 13 juin et le 15 juillet, à franchir ce passage, la première division perdra une canonnière brisée contre les rochers, mais, chaque fois, on devra se réfugier dans l'une des petites criques de la baie de Douarnenez, ou même dans celle des Trépassés.

Au 7 octobre, il n'est encore arrivé à Brest que seize chaloupes. A la fin de l'année on renoncera complètement pour la concentration dans les ports du Pas de Calais aux bateaux plats équipés dans les ports de l'Océan et on les désarmera aux points où ils sont parvenus et qu'ils ne peuvent dépasser.

La croisière devant Brest et surtout l'opiniâtreté mise par l'*Inshore-Squadron* à garder en permanence l'Iroise ont eu ce résultat qui pèsera gravement sur les projets de l'Empereur que sur 231 bâtiments armés dans les ports de l'Océan, 197 seront perdus pour la grande opération de descente préparée dans les ports du Pas de Calais.

Une fois Ganteaume arrivé à Brest, il avait bien essayé de donner satisfaction au désir de l'Empereur. Dans ce but, une escadre de sept vaisseaux (*Alexandre*, *Vengeur*, *Impétueux*, *Foudroyant*, *Canard*, *Jean-Bart*, *Eole*) avec plusieurs frégates avait eu l'ordre, le 22 juin, de se tenir prête à mouiller en dehors du goulet sur deux lignes orientées Nord-Sud, entre Bertheaume et le Toulinguet. En réalité, le 25 juillet seulement et pour la première fois, cinq vaisseaux et deux frégates sortent du goulet par vent d'Est-Nord-Est et s'avancent dans l'Iroise. Aussitôt l'*Inshore-Squadron* se porte à leur rencontre et les navires français rentrent en deçà du goulet. Ce devait être la seule sortie effectuée de toute l'année;

la pénurie de matelots, puis les préparatifs des fêtes du couronnement rendent l'escadre absolument inactive. Les vaisseaux portés progressivement au chiffre de 21 restent en petite rade étroitement observés de l'entrée du goulet.

Lorsque s'ouvre, le 2 mars 1805, la période décisive de la campagne, le plan primitif repose entièrement sur la jonction de toutes les forces franco-espagnoles aux Antilles où Ganteaume doit prendre le commandement. L'ordre de Napoléon porte simplement qu'il « appareillera dans le plus court délai possible avec 21 vaisseaux, 6 frégates, 2 flûtes, aura 150 soldats de terre par vaisseau et 80 par frégate, *attaquera* les sept ou huit vaisseaux qui croisent devant le Ferrol et y fera sa jonction avec l'escadre franco-espagnole ». Napoléon compte donc que l'armée de l'Océan pourra sortir de Brest sans avoir à livrer une bataille. Ce qui achève de le prouver c'est que quand Ganteaume lui télégraphie, le 24 mars : « L'armée navale est prête et peut mettre sous voiles demain soir ; mais il y a dans l'Iroise quinze vaisseaux et il est impossible de sortir sans combat. Le succès n'est pas douteux ». L'Empereur répondra : « Une victoire navale dans cette circonstance ne conduirait à rien. N'ayez qu'un but, celui de remplir votre mission. *Sortez sans combat* (1) ».

Or, à ce moment, les Anglais étaient réduits à quinze vaisseaux sous Ouessant, par suite de l'envoi devant le Ferrol de cinq vaisseaux de Calder. En outre, le 20 mars, Cornwallis, malade, était parti pour l'Angleterre avec le vaisseau *Ville-de-Paris*.

L'occasion perdue ne devait plus se retrouver et, dans cette décision impériale, sont contenus les germes de tous les déboires successifs.

---

(1) Dépêche du 24 mars.

La situation de Ganteaume devenait en effet des plus difficiles. Il ne pouvait espérer échapper à l'ennemi s'il restait en deçà du goulet, et se tenir au delà était rendre fatale la bataille que l'Empereur lui ordonnait d'éviter. Cette nécessité allait être rendue évidente une fois de plus.

Pressé de partir, Ganteaume écrivait le 25 mars, dans une lettre particulière, à Decrès :

« Le temps est superbe et beaucoup trop clair pendant la nuit pour pouvoir dérober notre sortie à l'ennemi qui a 18 vaisseaux croisant entre Ouessant et la Chaussée de Sein..... L'Empereur m'ordonne de ne pas risquer les hasards d'un combat..... Nous serons forcé d'attendre, en rade de Bertheaume, une nuit assez obscure; mais ce sera fort long. »

L'événement devait d'ailleurs montrer que, devant un adversaire aussi résolu que Cornwallis, le séjour de l'armée à Bertheaume rendait une bataille à peu près inévitable.

Le 26 mars 1805, le temps était brumeux, le vent faible de l'Est. A 7 heures du matin, l'ordre fut donné d'appareiller et, deux heures après, l'armée donnait dans le goulet. La tête de colonne arrivait à hauteur de Bertheaume quand, la brume se dissipant, l'escadre légère ennemie, près de la pointe Saint-Mathieu, fit des signaux aux navires échelonnés jusqu'à l'entrée de l'Iroise, où apparurent bientôt 18 vaisseaux de ligne. L'escadre mouilla à Bertheaume, mais l'ennemi se portant franchement à l'attaque, ordre fut donné de se tenir prêt à « couper les câbles et à se mettre en ligne ». Déjà le combat commençait par une canonnade à grande distance quand, à la surprise des Français, l'escadre anglaise vira de bord.

Elle se maintint hors de portée de canon le reste de la journée, tandis que Ganteaume, qui avait mouillé pour rentrer à Brest, se trouvait arrêté par le calme à

l'entrée du goulet et mouillait, attendant à chaque instant une attaque.

Celle-ci ne se produisit pas, parce que le vent restait trop faible et trop variable pour manœuvrer. Au soir, il passa au Sud-Ouest et fraîchit dans la nuit ; le 27 au matin, le temps avait mauvaise apparence, l'ennemi restait en vue, renforcé de 2 vaisseaux, mais sans serrer la terre, sauf pour sa division légère qui restait à 3 ou 6 milles des Français.

Ganteaume se résolut à rentrer à Brest. Ordonnée à 9 heures du matin, cette opération dura jusqu'à 4 heures du soir.

Bien que l'ennemi n'ait pas poussé à fond son attaque, Ganteaume ne s'illusionna pas sur les risques qu'il avait courus.

« Je viens, mon ami, écrivit-il à Decrès, de passer deux jours affreux sur la rade de Bertheaume; tu connais cette position, tu jugeras donc quelle était la mienne avec une armée considérable, devant un ennemi supérieur, avec des vents faibles qui ne pouvaient que me porter au large. Enfin, malgré les ordres de l'Empereur, je me suis vu sur le point de livrer un combat..... Deux heures de plus, c'en était fait, nous nous portions en dehors de la Parquette et, alors, il n'y avait plus moyen de revenir..... L'ennemi pouvait nous attaquer : il avait 18 vaisseaux, un dix-neuvième était au Sud et pouvait se rallier aux autres; nous avons vu 8 vaisseaux à trois ponts ; ses équipages étaient, sans contredit, beaucoup mieux instruits et organisés que les nôtres. Je ne sais quelle eût été l'issue d'un pareil combat, mais, dans tous les cas, que de reproches n'eut-on pas été en droit de me faire de n'avoir pas su l'éviter. »

La bataille lui étant interdite par ordre supérieur, il ne lui restait plus qu'à se tenir en petite rade. Mais ainsi se perdait la presque totalité des chances qu'on pouvait avoir d'échapper à l'ennemi.

Celui-ci, d'ailleurs, montrait plus d'obstination que jamais. Il garda sa position, malgré les coups de vent d'équinoxe sur lesquels Ganteaume comptait pour l'éloigner. Ils furent d'ailleurs cette fois peu violents.

Le jour même où l'amiral prenait la grave décision de repasser le goulet, l'escadre de Toulon réussissait à échapper à Nelson. Villeneuve, après avoir rallié Gravina à Cadix, allait à la Martinique attendre l'arrivée de l'armée de Ganteaume.

Une grave faute de l'amirauté anglaise faillit compromettre toute la situation.

Lorsqu'on sut à Londres que l'escadre de Toulon était passée dans l'Océan, après s'être renforcée à Cadix, et qu'elle menaçait les Antilles anglaises, l'opinion publique s'affola et l'ordre fut envoyé à Gardner, resté devant Brest, de former, sous le commandement de Collingwood, un détachement comprenant, les vaisseaux de Orde qui chassés de devant Cadix avaient rallié Ouessant et, ce qui était plus grave, 10 vaisseaux de l'escadre de la Manche.

Collingwood devait poursuivre Villeneuve en Amérique, si Nelson n'avait pas de lui-même suivi les alliés au delà de l'Océan. Là, on se renforcerait des 6 vaisseaux emmenés par Cochrane à la Martinique lorsque Missiessy, parti de Rochefort le 11 janvier, y était allé.

Craignant, à juste titre, de se trouver trop faible pour maintenir Ganteaume enfermé à Brest, Gardner resta fidèle au mot d'ordre général, que l'Amirauté paraissait oublier à ce moment, et prit sur lui de suspendre l'exécution de ses ordres jusqu'au 17 mai. De fait, Collingwood ne partit de Cawsand pour Lisbonne, avec 9 vaisseaux, qu'à la fin du mois, alors que, renforcée, l'armée anglaise avait 22 vaisseaux de ligne sous Ouessant, où elle se maintint malgré les coups de vent d'équinoxe des 31 mars, 1er et 2 avril. Quant à Collingwood, lorsqu'arrivé devant Cadix, il apprit que Nelson était de lui-

même parti à la poursuite de Villeneuve, il eut l'extrême sagesse de ne pas se lancer au delà de l'Océan, ce qui l'aurait mis hors de cause.

Dès ce moment, la combinaison napoléonienne a échoué. Nelson, seul, a été attiré aux Antilles où le renfort que lui donnera Cochrane lui permettra de faire face aux alliés. Ganteaume est bloqué plus étroitement que jamais. Devant Cadix, le Ferrol, Rochefort, en Irlande et aux Dunes les divisions sont plus fortes qu'elles ne l'ont jamais été. Mais la précipitation qui a fait décider prématurément l'envoi de Collingwood en Amérique, aurait pu avoir les plus graves conséquences, sans la sagesse de Gardner et de Collingwood ; grâce à elle l'Amirauté a évité un faux mouvement, et les Anglais n'ont pas été entraînés par la diversion opérée par Villeneuve.

Force est donc à Napoléon de modifier de fond en comble son projet d'opérations.

Dès le 29 avril apparaît l'idée nouvelle et très aventureuse de faire venir Villeneuve au Ferrol, pour s'y renforcer et de le charger *de débloquer Brest de vive force*. Mais c'est un pis aller dans toute la force du terme. Avant de s'y résigner, Napoléon imagine de faire la concentration aux Canaries, si Ganteaume peut s'échapper avant le 4 juin, car le temps lui manquera pour rejoindre Villeneuve aux Antilles. Malheureusement, un moment séduit par l'idée d'amener cet amiral à Brest, Napoléon ramène au 21 mai le délai accordé à Ganteaume pour son départ : s'il n'a pu partir avant cette date, il devra attendre à Brest qu'on vienne le débloquer.

Les instructions, en date du 8 mai, ne sont pas faites pour rendre cette opération facile. « Notre intention, dit Napoléon à Villeneuve, est que vous fassiez votre jonction *en évitant le combat*, et que, si vous étiez contraint à un combat, il ait lieu le plus près possible de Brest,

afin que l'amiral Ganteaume y puisse prendre part. » Et, il lui annonce comme chose faite, que « Ganteaume, avec 21 vaisseaux, est mouillé en dehors du goulet, entre Bertheaume et Camaret, sous la protection de batteries de plus de 150 bouches à feu. L'armée de l'Océan sera prévenue, soit par l'arrivée d'une frégate précédant l'armée alliée, soit par les signaux de côte, soit par le bruit du combat ».

Aucun de ces moyens ne permettait à Ganteaume de prendre part à la bataille, ainsi que Decrès devait le montrer nettement et, dès cette époque, le plan de Napoléon était percé à jour par les Anglais. « C'est un bonheur, disait le *Sun* du 16 mai, que Collingwood ne se soit pas mis à la poursuite de Villeneuve. La route sur les Antilles n'était qu'une ruse pour y attirer les forces anglaises, tandis qu'il fera son retour en Europe avec l'espoir de s'y trouver en forces supérieures. »

Si Napoléon ne s'est résigné qu'à contre-cœur à l'idée de faire reposer tout le succès de la campagne sur le déblocus de Brest exécuté par Villeneuve, le plan lui plaît si peu que le 28 juin, après que Ganteaume a eu l'ordre formel de ne plus tenter de s'échapper, l'Empereur demande « s'il ne serait pas convenable de le faire sortir, au cas où il trouvât jour » à le faire.

Quand Decrès propose à Ganteaume cette solution, l'amiral qui sait trop bien l'impossibilité de tromper la surveillance des Anglais, répond par l'offre d'engager la bataille en profitant « d'un jour où l'ennemi n'aurait sous Ouessant que 16 ou 17 vaisseaux de ligne ». En outre, il fait remarquer que, quand bien même il pourrait échapper, il ne pourrait protéger le passage de la flottille avec ses 21 vaisseaux, dans une mer aussi resserrée que la Manche où il est sûr d'être signalé et attaqué par une escadre bien plus nombreuse que la sienne. Il se refuse « au projet d'entrer dans la Manche, avant

d'avoir obtenu une supériorité bien décidée sur l'ennemi ».

Néanmoins, il ne peut convaincre l'Empereur qui lui fera reprocher le 18 juillet, de « laisser disparaître l'ennemi (*sic*) sans mettre à la voile ».

De fait, du 13 au 20, le gros de l'armée anglaise s'est tenu assez loin au large et la « brume a empêché les vigies de la découvrir ».

Mais, dix navires en moyenne, frégates et corvettes sont restés dans l'Iroise, tantôt à l'ancre, tantôt sous voiles. Le blocus n'a pas cessé un moment, contrairement à l'espérance de Napoléon qui, par analogie avec ce qui s'est passé sous Rochefort, d'où la croisière anglaise est partie à l'annonce du retour de Villeneuve au Ferrol, croit que Cornwallis va abandonner sa position devant Brest.

Le 20 juillet, enfin, Napoléon ordonne formellement à Ganteaume d'attaquer « l'ennemi, s'il a moins de 16 vaisseaux » et, « si l'ennemi est très loin en mer et s'est porté sur le Ferrol », d'entrer dans la Manche et de venir devant Boulogne.

Au moment où arrive la dépêche impériale, l'armée anglaise reparaît forte de 18 à 21 vaisseaux. Quelques jours plus tard, elle se renforcera des 4 vaisseaux de Stirling venant de Rochefort, puis des 11 de Calder. Enfin, Nelson arrivera de lui-même sous Ouessant, devançant l'ordre que lui a adressé l'Amirauté à ce sujet le 3 août.

Les signaux de la côte annoncent 36 vaisseaux le 4, 18 le 5, 40 le 15, 60 le 17. En réalité, avec les départs pour l'Angleterre, l'armée anglaise ne paraît pas avoir jamais dépassé la force de 39 à 40 vaisseaux le 15 août après la jonction avec Nelson.

C'est au-devant de cette force écrasante que le plan de Napoléon dirigeait Villeneuve. A la vérité, deux jours après, Nelson était parti pour Spithead avec 2 vais-

seaux; Calder, avec 18, allait au-devant de l'armée combinée. Cornwallis restait sous Ouessant avec 17 ou 18.

« Quelle chance a manquée Villeneuve! » s'écria Napoléon en apprenant cette division des forces anglaises. Certes, si l'armée combinée avait pu éviter l'escadre de Calder, portée à 20 vaisseaux par la réunion du *Dragon* et du *Goliath* et tomber avec ses 29 vaisseaux, en vue d'Ouessant, sur les 17 ou 18 de Cornwallis, les événements auraient été différents. Mais, comme le fait remarquer l'amiral Jurien de la Gravière, Calder n'eût pas manqué de revenir, et n'est-ce point aussi, suivant son expression, sur une *partie de barres*, très chanceuse, et dans laquelle le succès ne pouvait être que momentané, que reposait tout le succès de la campagne?

De fait, peu après sa sortie du Ferrol, Villeneuve fut au contact de la petite division, *Dragon*, *Goliath* et 2 frégates, qui était restée dans le voisinage; Calder aurait donc été rapidement prévenu. Quant à la force demeurée sous Ouessant, elle resta suffisante pour assurer le blocus.

En effet, le 21 août, les 21 vaisseaux de Ganteaume vinrent mouiller entre Bertheaume et Camaret, tout près du goulet.

L'amiral anglais vint de sa personne reconnaître la position prise et ordonna l'attaque pour le lendemain. Son armée resta, en attendant, au contact le plus étroit, mouillée un peu au Sud des Pierres Noires, en pleine Iroise.

Le lendemain, les deux armées mirent à la voile dès le matin, les Anglais qui avaient 18 vaisseaux, dont 10 à trois ponts, se portèrent à l'attaque. Après quelques coups de canon, et malgré le soutien donné par les batteries de terre, Ganteaume profita du vent Nord pour repasser le goulet.

Lorsque le 30 août, Allemand arriva devant Pen m il y trouva la croisière anglaise à son poste et, a une croisière de sept jours à une quinzaine de lieue large, il renonça à entrer à Brest.

Enfin, c'est de Brest que plus tard Ganteaume ac sera à l'Empereur le rapport qui, en conseillar renoncement à opérer à l'avenir en grandes escadre substituant le système des détachements et des op tions partielles, consacrera la déchéance définitive marine française.

Peut-on douter, après cela, que le blocus de I ait été le facteur décisif de la guerre maritime entr France et l'Angleterre?

N'est-ce pas sous Ouessant, au milieu des brum des tempêtes que s'est véritablement formée la puiss maritime britannique?

N'est-ce point là qu'elle a trouvé la formule défin de son système de guerre?

(*A suivre.*) L.

LA

GUERRE DE 1870-1871

La journée du 8 août.

Dans la journée du 8, l'armée du Rhin continue les mouvements de retraite commencés la veille : les 1er et 5e corps arrivent à Sarrebourg, le 7e à Belfort ; les corps de Lorraine se replient dans la direction de Metz.

I. — *Armée d'Alsace.*

1er *corps.* — Après une marche de nuit des plus pénibles, la majeure partie des troupes du 1er corps est réunie à Sarrebourg, le 8, à 6 heures du matin. La division Conseil-Dumesnil du 7e y arrive de Phalsbourg à 10 heures. La 3e division (L'Hériller), arrêtée la nuit à Phalsbourg « où le passage de l'artillerie de réserve avait occasionné un encombrement » (1), avait bivouaqué sous les murs de cette place jusqu'au 8 à midi et n'arriva à Sarrebourg qu'à 6 heures du soir. Un grand nombre d'isolés qui, après la bataille de Frœschwiller, avaient effectué leur retraite sur Bitche et la Petite-Pierre, rallient leurs régiments ; le général Ducrot, en particulier, à la tête de quelques détachements dont l'effectif se monte à 3,000 hommes environ, arrive de la Petite-

(1) Journal de marche du 1er corps.

Pierre dans la journée. Mais ces renforts ne suffisaient pas à compenser les pertes qu'avait subies le 1er corps par les fatigues de deux marches de nuit successives, par les privations de toute sorte, suivant de près les cruelles épreuves d'une lutte disproportionnée (1). La désorganisation est telle « qu'il n'est pas possible de compter sur lui, en cas d'une nouvelle rencontre de l'ennemi, avant qu'il n'ait été pourvu aux vacances existant dans les cadres et que les hommes n'aient pu être munis des effets de campement de première nécessité qu'ils ont perdus le 6 août (2). »

Les divisions de cavalerie de Bonnemains et Duhesme moins la brigade légère de Septeuil, partirent de Sarrebourg, à 2 heures de l'après-midi, pour aller coucher à Blâmont, où elles arrivèrent à 7 heures du soir : leur place normale était non pas en tête, mais à l'arrière garde du 1er corps (3).

Dans la soirée, un grand nombre d'éclopés (5,000 à 6,000) furent expédiés par voie ferrée sur Toul ; d'autre part l'arrivée d'un train, chargé de munitions en caisses blanches, permit de ravitailler en partie les troupes (4) ; enfin le Ministre de la guerre envoyait à Lunéville, sur

(1) « Les hommes sont fatigués, harassés. Ils viennent de livrer une grande bataille, de faire une retraite longue et rapide, sans prendre pour ainsi dire un instant de repos, souvent sans nourriture. Ils n'ont plus ni tentes, ni havresacs et, par surcroît de malheur, le temps est affreux. Au départ de Phalsbourg, nous sommes assaillis par un orage épouvantable. C'était le prélude des pluies torrentielles que nous n'avons cessé de recevoir chaque jour, pendant cette longue retraite sur Châlons. » (Journal de marche de la 3e division).

(2) Journal de marche du 1er corps.

(3) « La cavalerie divisionnaire se tient en arrière des divisions ; réserve générale de cavalerie en arrière du flanc le moins appuyé et sur le terrain le plus favorable à son action. » (*Observations sur le service de la cavalerie en campagne*, 1868. Article 2 : Retraite.)

(4) Voir Journée du 7 août. *Revue d'Histoire*, septembre 1905, page 593.

la demande du maréchal de Mac-Mahon, 42 caissons de 4 et 10 caissons de cartouches.

5e *corps*. — Le 5e corps partit de la Petite-Pierre de grand matin (1) dans l'ordre suivant : division de cavalerie Brahaut, ambulances, réserves d'artillerie et du génie ; 2e division (de l'Abadie), moins la brigade Lapasset ; 1re division (Goze), et se dirigea par Ottwiller sur Sarrebourg. Le 5e hussards se porta par Asswiller sur Durstel, pour éclairer et couvrir le flanc droit de la colonne.

« Arrivé à Ottwiller, le général en chef, frappé de l'extrême privation qu'impose à tous l'abandon des bagages à Bitche, conçoit le projet d'envoyer vers cette place un détachement avec mission d'essayer de les ramener (2). » Le général Brahaut fut chargé de cette opération avec le 5e lanciers, le 12e chasseurs et deux batteries à cheval. Tandis qu'il gagnerait Bitche par Lorentzen, Montbronn et Lemberg, le 5e hussards exécuterait une reconnaissance de Durstel sur Rohrbach. La division de cavalerie qui avait déjà atteint Rauwiller et Hirschland se rassembla près de cette dernière localité et en partit à midi, l'artillerie intercalée entre le 12e chasseurs et le 5e lanciers. A Mackwiller, la colonne rencontra le 5e hussards dont l'avant-garde, qui s'était portée sur Lorentzen, avait eu un léger engagement, vers Diemeringen, avec un détachement de cavalerie ennemie. D'autre part, tous les renseignements recueillis signalaient la présence de forces nombreuses à Rohrbach, Lorentzen et vers Sarre-Union (3).

Sans chercher à s'enquérir de l'exactitude de ces infor-

---

(1) L'heure du départ varie, suivant les documents, de 2 heures du matin (réserve d'artillerie) à 6 h. 30 (division Goze, arrière-garde).

(2) Journal de marche du 5e corps.

(3) Journal de marche de la division de cavalerie Brahaut.

mations, le général de division considère qu'il faut « renoncer à l'espoir de faire sortir le convoi de bagages de Bitche » (1) et se dirige par Bœrendorf sur Sarrebourg où il arrive à minuit et demi.

Sur ces entrefaites, le 5e corps avait poursuivi sa marche en deux colonnes à partir d'Ottwiller. Le quartier général, les réserves d'artillerie et du génie, les ambulances prennent la route de Drülingen, Weyer, Hirschland, Rauwiller, Sarrebourg où ils arrivent à 4 heures de l'après-midi (2) et où s'est reconstituée la division Guyot de Lespart ; les divisions de l'Abadie et Goze se portent par Veckerswiller, Schalbach, Bickenholtz sur Lixheim qu'elles atteignent vers 3 heures. La division de l'Abadie campe au Sud de Lixheim, à cheval sur la route de Sarrebourg ; la division Goze reste à Alt-Lixheim. Les dispositions de combat furent prescrites en prévision d'une attaque de l'ennemi dont la présence était signalée vers Fénétrange et Kirrberg (3) ; « des précautions militaires et particulières furent prises pour la nuit et le départ du lendemain fut avancé, afin d'arriver le plus tôt possible sur la rive gauche de la Sarre (4). » Il fut fixé par le général de l'Abadie à 3 heures 30 du matin.

Le journal de marche du 5e corps fait observer que la perte du train auxiliaire et de la plus grande partie du personnel des services administratifs, laissés à Sarregue-

---

(1) Journal de marche de la division Brahaut.

(2) « Avant d'arriver à Sarrebourg, nous rencontrâmes des troupes du 1er corps venant de Saverne et de Phalsbourg; elles marchaient dans un ordre parfait, particulièrement les zouaves. A la tête d'un bataillon, je retrouvai le capitaine Hervé, mon ancien chef au Mexique; son régiment avait beaucoup souffert le 6 août; la vue de ces débris imposait l'admiration. » (Extrait du Journal du capitaine de Lanouvelle, de l'état-major du 5e corps).

(3) Journal de marche de la brigade Nicolas (2e de la 1re division).

(4) Journal de marche de la division de l'Abadie.

mines et à Bitche, rendait les approvisionnements des plus difficiles pendant la route. « L'intendance, ajoute-t-il, est obligée de recourir aux réquisitions de pain et de viande dans tous les villages traversés. Les différents détachements de la colonne s'échelonnent sur la route de façon à ne pas épuiser les mêmes centres de population pendant la grand'halte. »

Il est assez curieux de constater que, sous l'empire de la nécessité, on en venait au 5e corps au mode d'alimentation le plus logique, par voie de réquisitions, et au stationnement en profondeur pendant la grand'halte.

A son arrivée à Sarrebourg, le général de Failly eut une entrevue avec le maréchal de Mac-Mahon et les décisions suivantes furent adoptées pour la continuation de la retraite sur Châlons :

Les troupes des deux corps d'armée, précédées par les divisions de cavalerie Duhesme et de Bonnemains, se porteraient sur Lunéville en trois colonnes :

Colonne de droite : division Goze et de l'Abadie, réserves d'artillerie et du génie; par Héming, Réchicourt-le-Château ;

Colonne du centre : 1er corps et division Conseil-Dumesnil du 7e; par Blâmont;

Colonne de gauche : division de cavalerie Brahaut et division Guyot de Lespart; par Cirey et Baccarat.

On ne se rend pas compte des raisons qui ont fait adopter ce dispositif de marche qui intercalait le 1er corps entre deux colonnes du 5e; qui comportait un itinéraire excentrique par Baccarat, d'où résulterait nécessairement un retard pour les troupes qui le suivraient (1); qui plaçait enfin la cavalerie en tête. Il eût été préférable,

(1) D'une part, le Journal de marche du 1er corps dit qu'on appuya vers le Sud « pour éviter le trouble que jetterait dans les troupes désorganisées l'apparition de l'ennemi ». D'autre part, le général de Failly dit que la question très importante des vivres dut être prise en consi-

semble-t-il, de faire prendre les devants au 1er corps, par les deux routes de Réchicourt et de Blâmont; d'attribuer au 5e corps, marchant également en deux colonnes, le rôle d'arrière-garde et de lui adjoindre toute la cavalerie.

Dans la soirée, le maréchal de Mac-Mahon recut un télégramme du Major général lui prescrivant de continuer la retraite sur le camp de Châlons, mais de ne pas dépasser Nancy sans un ordre de l'Empereur (1).

7e *corps.* — La 2e brigade de la division Liébert, l'artillerie divisionnaire et la réserve d'artillerie du corps d'armée quittent leurs bivouacs d'Altkirch, à 3 h. 15 du matin, et se portent sur Belfort. La 1re brigade, campée le 7 au soir à Dannemarie, exécute le même mouvement, en prenant la tête de la colonne (2). Il en est de même de la division de cavalerie Ameil qui, sur l'ordre du général Douay, laisse, « pour nous éclairer, » un peloton dans chaque village entre Dannemarie et Belfort.

A midi, le Ministre de la guerre faisait connaître au Major général que les troupes de Rome avaient commencé à débarquer; il pensait que les 35e et 42e de ligne seraient à Lyon dans deux jours, et demandait la destination à donner à la 3e division du 7e corps qu'il devait primitivement diriger sur Belfort, au moment de

---

dération « et s'allier aux dispositions militaires arrêtées pour la retraite. » (*Opérations et marches du* 5e *corps*, page 18).

(1) « Dans la soirée, écrit le maréchal de Mac-Mahon, je reçus une dépêche de l'Empereur disant que, désormais, le général de Failly recevrait directement les ordres du quartier général et qu'il eût à se diriger sur Châlons. » (*Souvenirs inédits*, 8 août).

Les documents du 8 août ne contiennent pas cette dépêche.

(2) Les renseignements alarmants du sous-préfet de Schlestadt (*Revue d'Histoire*, septembre 1902, page 609) avaient déterminé chez les populations de cette région une véritable panique. (*Histoire de l'armée de Châlons*, par un volontaire de l'armée du Rhin, page 41.)

l'arrivée à Lyon des troupes du corps d'occupation des États pontificaux. Le maréchal Le Bœuf fit répondre au Ministre de maintenir cette division, jusqu'à nouvel ordre, à Lyon, sans doute en raison des troubles qu'on redoutait dans cette ville.

II. — *Armée de Lorraine.*

2e *corps.* — Le mouvement du 2e corps, de Puttelange sur Gros-Tenquin, commence à 3 heures du matin dans l'ordre : réserve d'artillerie, 1re, 2e, 3e divisions (1), division de cavalerie, la brigade Lapasset du 5e corps formant l'arrière-garde.

« La division Vergé s'établit dans une forte position à gauche et en avant du village (Gros-Tenquin). La division Bataille prend position entre Leinstroff et Gros-Tenquin, en avant du village et à droite de la route. La division de Laveaucoupet arrive vers midi à Erstroff et prend, sur la droite de la route, une bonne position militaire appuyée par des bois. La brigade Lapasset campe en arrière du village d'Hellimer et met une grand'garde à l'entrée du village, du côté de Puttelange. »

La division de cavalerie de Valabrègue s'établit à Altroff avec les réserves d'artillerie et du génie (2).

L'extrait précédent du journal de marche du 2e corps est un exemple frappant des errements en vigueur dans l'armée française de 1870 en matière de stationnement.

---

(1) D'après l'ordre de mouvement du 7 août, la division de Laveaucoupet devait rompre à 4 h. 30 du matin, mais elle ne put entrer dans la colonne qu'à 6 heures, « à cause de l'encombrement ». (Journal de marche de la 3e division.)

Le fait était à prévoir; on n'avait échelonné que d'une demi-heure les départs des trois divisions d'infanterie.

(2) La réserve d'artillerie partit dans la nuit d'Altroff pour se rendre à Brulange. Voir page 844.

Vers 3 heures, eut lieu une alerte qui fit prendre les armes aux 24e et 40e de ligne et à un bataillon du 63e.

Le général Frossard reçut dans la journée une lettre du Major général l'avisant que les 2e, 3e, 4e corps et la Garde ne se replieraient pas sur Châlons « en raison des nouvelles reçues cette nuit de l'ennemi (1) », mais constitueraient à Metz une forte armée, destinée soit à arrêter celle « du prince Charles », soit à se jeter « sur le flanc ou les derrières de celle qui paraît devoir pénétrer par Saverne ». Le Major général ordonnait en conséquence au 2e corps, au nom de l'Empereur, de se porter sur Metz par la ligne la plus directe, en se conformant aux instructions du maréchal Bazaine, et sans contrarier le mouvement des autres corps d'armée. L'Empereur espérait que le 2e corps serait rendu le 9 sous Metz ou à petite distance de la place, en même temps que les 3e, 4e corps et la Garde.

De son côté, le général Frossard avait écrit, de Gros-Tenquin, au Major général pour lui rendre compte des événements de la journée du 6 août, l'informer de son intention de porter le lendemain son quartier général à

---

(1) La lettre du Major général disait textuellement :

« L'Empereur vient de décider *en ce moment même* que ces trois corps (3e, 4e, Garde) ne marcheront pas sur Châlons, en raison des nouvelles qu'on a reçues cette nuit de l'ennemi. »

Il semble, d'après ce passage, que le projet de retraite sur Châlons, abandonné dans la soirée du 7, ait été repris dans la matinée du 8. De fait, on trouve dans les documents du 8 (Grand quartier général. — Opérations et mouvements), un résumé du projet de mouvement de retraite de l'armée, qui fut préparé le 8 août au matin par les deux aides-majors généraux, et qui indiquait les étapes de Metz, par Verdun, sur Mourmelon.

On reçut, sans doute, ultérieurement des renseignements rassurants sur les mouvements des Prussiens, ainsi qu'en témoigne cette dépêche de l'Empereur au Ministre de la guerre (Metz, 8 août, 1 heure soir) : « L'ennemi ne paraît pas avoir fait de mouvements ».

Brulange (1) et lui faire part de l'état de fatigue et de dénuement de son corps d'armée : « Plusieurs régiments, disait-il, n'ont plus ni sacs, ni campement, ni ustensiles. Les vivres, hier, nous ont manqué ; aujourd'hui, nous avons trouvé ici quelque chose, mais, demain, je ne sais quelles distributions nous pourrons faire..... Mes hommes sont extrêmement fatigués; je ne pourrais pas les garder longtemps dans cet état. Je vous envoie un officier qui vous dira en détail ce dont j'ai besoin. Il me faudrait des vivres assurés pour demain, par un fort convoi, à la gare de Remilly. Veuillez me faire envoyer aussi des marmites, des gamelles, ainsi que de petites tentes-abri ; mes pauvres hommes ne peuvent faire la soupe, ni se préserver de la pluie la nuit..... »

Le commandant du 2e corps considérait d'ailleurs « la concentration sur Metz, dans son grand camp retranché », comme « une nécessité et un moyen assuré de salut ». De même, les 1er, 5e et 7e corps devaient, à son avis, se rassembler à Langres. « Sur ces deux points, on se tirera d'affaire, je l'espère ; autrement l'Empire serait perdu. »

Il est probable que le général Frossard n'entendait pas concentrer l'armée du Rhin à l'intérieur du camp retranché de Metz ; rien, en effet, ni le rôle véritable que cette place devait jouer, ni l'état de l'armée n'aurait pu justifier une pareille détermination. Sa pensée était, sans doute de demander à la forteresse un « appui extérieur », en la considérant comme une « place de manœuvres » (2) dont les ouvrages serviraient de points

---

(1) L'ordre de mouvement pour le 9 août indique, au contraire, que le quartier général du 2e corps serait établi à Arraincourt.

(2) Général Frossard. *Rapport sur les opérations du 2e corps de l'armée du Rhin*, page 119.

L'auteur établit très bien la distinction entre ces deux questions.

d'appui efficaces et de *jalons*, pour ainsi dire, à des *lignes de bataille* que l'armée... viendra occuper, pour y attendre l'attaque de l'ennemi (1). »

Le général Frossard attribuait donc à Metz le rôle « de pivot stratégique », sous l'influence vraisemblable de doctrines erronées (2), qui semblaient, d'ailleurs, avoir fait d'autres adeptes dans l'armée française de 1870 (3). Le danger de leur application était que les armées actives restassent attachées trop longtemps à ces « pivots de manœuvre » et n'y fussent bloquées

---

Parlant des dispositions de l'armée après la bataille du 18, il s'exprime ainsi :

« L'armée avait donc fait encore un pas en arrière; ce n'était plus un appui extérieur qu'elle demandait à Metz, *place de manœuvres*, c'était un refuge qu'elle venait chercher, sous la protection des forts, dans le *camp retranché* de Metz. » (Page 120).

« L'espace intérieur protégé par cette ceinture de forts ne doit devenir *un camp retranché, un refuge*, que dans des circonstances malheureuses, quand l'armée qui tenait la campagne a été défaite, mise en désordre et dans un état de désorganisation qui ne lui permet plus de lutter au dehors. » (Page 120).

(1) Général Frossard. *Loc. cit.*, page 120.

(2) Général Brialmont. *Étude sur la défense des États*, 1863.

« Les places ainsi constituées, où une armée peut vivre, se réorganiser, tenir tête à des forces supérieures pendant un temps considérable, portent le nom de grands pivots stratégiques. » (Page 17).

« L'armée défensive se retirera sur la place de refuge la plus rapprochée..... Si l'agresseur continue à s'avancer, il s'expose à être attaqué en flanc par l'armée active pivotant sur la place de refuge. » (Page 31).

(3) Le Major général paraît également vouloir attribuer ce rôle à Metz. Voir sa lettre au général Frossard, datée de Metz, 8 août. (Documents annexes, 2e corps.)

« Cet avis, alors partagé par un grand nombre d'officiers, prévalut le 8 dans le conseil de l'Empereur, et je crois qu'on eut raison de l'adopter. » (*Journal d'un officier de l'armée du Rhin*, page 54).

« Je pensais, dit le général Coffinières, qu'il était plus convenable et plus utile de laisser l'armée de Châlons autour de Paris et de donner à l'armée de Metz un rôle très important, celui de harceler l'ennemi et

par l'ennemi (1). L'histoire militaire du passé permettait de le prévoir, et l'avenir l'a démontré pour Metz et pour Plewna. L'erreur de ces doctrines consistait, en réalité, dans la liaison intime qu'elles préconisaient entre les armées actives et la fortification permanente. Le véritable rôle de Metz était de favoriser les mouvements de l'armée du Rhin en constituant une double tête de ponts sur la Moselle, de faciliter sa retraite, mais, en aucun cas, de devenir sa base d'opérations.

Dans la soirée du 8, le général Frossard donna, pour la marche du 9 août, des ordres qui peuvent être résumés ainsi :

UNITÉS.	HEURES DE DÉPART.	ITINÉRAIRE.	POINTS de STATIONNEMENT.
Quartier général.....	Non fixée.	Non fixé.	Arraincourt.
2e division.....	3 h. matin.	Non fixé.	Brulange.
3e division.....	3 h. matin.	Morhange et Baronville.	Thonville.
Brigade Lapasset.....	2 h. matin.	Non fixé.	Suisse-Basse.
1re division.....	Non fixée.	Id.	Holacourt (1).
Division de cavalerie et une batterie à cheval.	3 h. matin.	Id.	Suisse-Basse.

(1) Arrière-garde.

Frappé des lenteurs et de l'encombrement que les convois et les bagages avaient occasionnés dans la

---

de menacer sa ligne d'opération..... Enfin, je ferai encore observer que la place de Metz avait été agrandie et améliorée justement dans le but de jouer ce rôle, c'est-à-dire pour servir de centre et de pivot de manœuvres à une armée chargée de défendre la Lorraine. » (Procès Bazaine. Déposition du général Coffinières, page 423).

(1) « Une enceinte de forts..... peut créer un péril grave par

colonne (1), le général Frossard leur fit prendre les devants, dans la soirée du 8, ainsi qu'aux ambulances, au trésor et même aux réserves d'artillerie (2) et du génie, et les dirigea sur Brulange sous l'escorte d'un escadron du 12e dragons. Ces éléments partirent, entre 9 heures et minuit, et marchèrent toute la nuit sous une pluie battante. L'assimilation de la réserve d'artillerie aux *impedimenta* n'était pas heureuse, surtout dans une marche en retraite, au cours de laquelle le général Frossard s'attendait d'ailleurs à être attaqué (3).

Pour la première fois, on constate, le 8 août, à la division de cavalerie du 2e corps, l'envoi de reconnaissances à une certaine distance en avant de l'infanterie : sur Sarralbe, par Insming et Gueblange ; sur Albestroff et Munster, par Petit-Tenquin. Leurs renseignements de la soirée, « d'accord avec ceux des habitants des différents villages situés en avant de notre position », signalent de l'infanterie ennemie, en assez grande quantité, à Puttelange et des forces importantes de cavalerie à Sarralbe. « Au dire des habitants », il y aurait un camp entre Remering et Richeling, et de nombreux partis de cavalerie ennemie se seraient montrés à Marienthal, Barst, Lanning. Enfin, un cavalier du 7e dragons, parti le 7 de Forbach, et rentré à son régiment le 8, fait connaître que, le 7, l'armée prussienne campait encore sur les anciens emplacements du 2e corps.

3e *corps et Garde.* — Le 3e corps et la Garde marchent

---

l'attraction, *l'aspiration*, en quelque sorte, que ce camp retranché exerce sur une armée manœuvrant à proximité, plus ou moins battue et qui, en venant s'y réfugier, sans y être absolument contrainte, s'expose à n'en plus jamais sortir. » (Général Frossard. *Loc. cit.*, page 121).

(1) Journal de marche du 2e corps.

(2) Moins une batterie à cheval, mise à la disposition de la division de cavalerie.

(3) Journal de marche du 2e corps.

en deux colonnes pour se porter sur la rive gauche de la Nied. La colonne du Sud est formée des divisions Metman et Montaudon du 3e corps, qui rompent respectivement de Puttelange, à 3 et 4 heures du matin, et suivent l'itinéraire : Barst, Biding, Val-Ebersing, et campent, la première, entre Faulquemont et Créhange (1 h. 30 de l'après-midi), la seconde, à Vahl-les-Faulquemont (5 heures), détachant à Pont-Pierre, comme poste avancé, le 18e bataillon de chasseurs (1).

La colonne du Nord est composée de la Garde, du reste du 3e corps et de la division Grenier du 4e. La division de cavalerie de la Garde, formant tête de colonne, part de Longeville-les-Saint-Avold, à 2 h. 30 du matin, et prend la route de Metz ; les divisions Picard et Deligny, la réserve d'artillerie suivent le mouvement ; les parcs d'artillerie et du génie se rendent de Pange à Metz. Toute la Garde se trouve établie avant midi, la division de cavalerie et la réserve d'artillerie à Courcelles-Chaussy, les divisions d'infanterie à Pont-à-Chaussy. L'ordre de mouvement pour le 9 août lui prescrit de se rendre à Metz dans l'ordre suivant :

Grand convoi de l'administration : départ à 4 heures du matin ;

---

(1) Pont-Pierre fut occupé par le 18e bataillon de chasseurs, en exécution de l'ordre suivant, envoyé de Longeville, à 8 h. 30 du matin, par le maréchal Bazaine au général Montaudon :

« Vous camperez ce soir sur la rive gauche de la Nied allemande, votre extrême droite à hauteur de Pont-Pierre, que vous ferez garder, et votre gauche à Faulquemont. Vous aurez également des postes au delà du chemin de fer, sur la rive droite de la Nied. »

Le Maréchal recommandait de bivouaquer sur deux lignes déployées de brigade, la seconde ligne à 500 ou 600 mètres de la première.

Le général Montaudon, accusant réception au maréchal Bazaine, lui signale l'état de fatigue de ses troupes, « déjà épuisées par les marches de nuit et les alertes des jours précédents », et demande qu'il leur soi accordé un jour de repos, si cela est possible.

Division de cavalerie : départ à 5 heures du matin;

Troupes et services du quartier général; réserve d'artillerie et du génie : départ à 6 heures du matin;

Division Deligny : départ à 7 heures du matin;

Division Picard : départ à 8 h. 30 du matin.

Le 3e corps succède à la Garde sur la route de Metz (1). La division Castagny part de Guenviller à 4 heures et arrive à Saint-Avold à 6 heures, d'où elle va prendre position successivement à l'Auberge de Longeville-les-Saint-Avold et à Marange pour couvrir l'écoulement de la colonne. Les réserves d'artillerie et du génie, puis la division Grenier du 4e corps quitter Saint-Avold à leur tour.

Le maréchal Bazaine prescrit à la division Grenie d'établir sa 2e brigade à l'Est de Longeville-les-Sain Avold, près de l'intersection des routes de Metz et d Château-Salins; sa 1re brigade à l'Ouest de cette mêm localité, jusqu'au moment où les bagages auront défil devant elle. Elle se porte alors sur les hauteurs d l'auberge de Longeville, où elle remplace la divisio Castagny, qui va prendre position à Marange (2). L division Decaen succède à la division Grenier à l'auberg de Longeville, où elle se maintient jusqu'au passag complet de la division de cavalerie de Clérembault.

A 7 heures du matin, celle-ci fait « prendre pos tion » (3) à sa 1re brigade (de Bruchard) à la sortie E

(1) L'ordre de marche est ainsi réglé : Division Castagny et s bagages, division Grenier (du 4e corps) et ses bagages, bagages de division Decaen, bagages de la division de cavalerie, division Decae division de Clérembault avec une batterie à cheval.

(2) La division Grenier devait remplacer la division Castagny sur s positions de Marange; mais, au moment de les occuper, l'ennemi n s'étant pas montré, le Maréchal donna l'ordre au général Grenier d poursuivre sa route.

(3) Journal de marche de la division de Clérembault.

de Saint-Avold, tandis que la 2e (de Maubranches) s'établit à la sortie Ouest; la 3e brigade (de Juniac), venant de Puttelange, se joint à la 2e. La division de Clérembault reste immobile dans cette formation jusqu'à midi. A ce moment, elle envoie la batterie à cheval (1re du 17e), qui lui est adjointe, sur une hauteur au Nord de Saint-Avold, pour battre éventuellement les routes de Carling et de l'Hôpital; puis, après deux heures d'attente, elle s'ébranle enfin sur Longeville, où elle s'arrête jusqu'à 6 heures, dépasse la division Decaen et se dirige sur Fouligny par la grande route.

« La nuit arrive et avec elle la pluie; les troupes d'infanterie gagnent leurs bivouacs; la colonne, ralentie par ses *impedimenta*, s'allonge; les troupes piétinent sur place..... » (1). La division de Clérembault avait reçu l'ordre d'aller camper « derrière et à côté de la division Castagny », au Sud de Fouligny et de Raville; mais l'obscurité et la pluie empêchent de reconnaître un terrain de bivouac convenable (2) et, d'autre part, le sous-intendant de la division se trouve à Bionville, en mesure de ravitailler les troupes. Le général de Clérembault prend le parti de s'établir sur ce point : l'installation de ses régiments n'est terminée que vers 2 heures du matin (3).

---

(1) Journal de marche de la division de Clérembault.

(2) *Ibid.*

(3) « L'infanterie faisant des repos longs et fréquents, j'ai mis onze heures et demie pour faire 18 kilomètres; je ne réclame pas : c'était aujourd'hui urgent et nécessaire; mais je solliciterai de Votre Excellence, quand ce ne sera pas utile, de me laisser arriver de manière à quitter le bivouac et y arriver de jour. » (Le général de Clérembault au maréchal Bazaine. 8 août, minuit).

La division de cavalerie du 3e corps était extrêmement fatiguée, surtout la brigade de Juniac, qui, le 7 août, était restée vingt et une heures à cheval, et qui, le 8, était partie de Puttelange à 3 heures du matin pour arriver au bivouac de Bionville le 9, après minuit.

Pendant ce temps, la division Castagny s'était établie, vers 8 heures du soir, entre Roville et Guinglange; la division Grenier, du 4e corps, vers 11 heures du soir, entre Bionville et Plappecourt (1); la division Decaen se place, plus tard encore (2), devant la division Grenier; la réserve d'artillerie est dirigée, par Bambiderstroff et Guinglange, sur Arriance; la réserve du génie sur Faulquemont, avec le quartier général du 3e corps; le parc à Pange. Les 2e, 3e et 4e divisions avaient laissé des avant-postes sur la rive droite de la Nied, conformément aux instructions qui leur avaient été adressées en cours de route (3).

Dans la soirée (8 h. 50), le maréchal Bazaine rendit compte au Major général des emplacements occupés par les 3e, 4e corps et la Garde. « Tout s'est passé, ajoutait-il, avec ordre, très militairement, sans un coup de fusil; l'ennemi s'est borné à faire occuper Saint-Avold par le 15e de uhlans. Les troupes sont très fatiguées et il est indispensable qu'elles fassent séjour sur leurs positions. La Garde doit-elle rentrer demain à Metz? »

Le Major général, dans sa réponse (10 heures du soir), se prononce pour le retour de la Garde, si le maréchal Bazaine n'en avait « aucun besoin »; mais il l'autorisait à la garder, s'il y avait « apparence de lutte ». Il lui recommandait de s'éclairer très au loin avec sa cavalerie, de tâcher d'enlever quelques uhlans et de pres-

---

(1) Un ordre du maréchal Bazaine, daté de Longeville, 8 h. 30 du matin, prescrivait à la division Grenier de se rendre à Landonvillers et de prendre les instructions du général de Ladmirault. Cet ordre ne parvint pas sans doute ou fut rapporté, car la division Grenier campa le 8 août au château du Prince, entre Bionville et Plappecourt.

(2) « L'encombrement des routes par les différentes colonnes ne permet pas à certains corps de s'établir au bivouac avant 3 heures du matin. » (Journal de marche de la division Decaen).

(3) La 3e division faisait partie de la colonne du Sud. Voir page 845.

crire au général de Ladmirault de continuer à couvrir la gauche de l'armée. Il lui annonçait aussi la possibilité d'une bataille sous Metz, dans deux ou trois jours, quand l'ennemi, qui paraissait se concentrer, aurait reçu ses renforts. L'initiative la plus complète était laissée d'ailleurs au commandant en chef des corps de Lorraine. « Vous seul », écrivait le Major général, « avez des ordres à donner. Faites donc ce que les circonstances vous inspireront..... »

Dans la nuit, le Major général adressa au maréchal Bazaine un second télégramme qui lui parvint le 9, à 3 h. 30 du matin. Le 3e corps devait séjourner à Faulquemont pour rester lié au 2e, le 4e restant en position sur la gauche du 3e, la Garde s'établissant de manière à pouvoir soutenir celui-ci. « Un nouvel avis qui m'arrive, écrivait-il, m'indique que l'ennemi est en marche sur notre gauche..... Tâchez de concentrer le plus tôt possible sous Metz les 2e, 3e, 4e corps et la Garde, qui sont tous placés sous vos ordres et doivent s'y conformer strictement. Faites-vous éclairer très au loin par votre cavalerie légère. »

4e *corps*. — La marche de nuit prescrite par le général de Ladmirault dans la soirée du 7 août, pour porter ses troupes, de Boulay et d'Helstroff, sur la rive gauche de la Nied française, est précédée de l'envoi du grand convoi de vivres du quartier général à Noisseville, des convois divisionnaires et des bagages à Glattigny.

La division de cavalerie commence le mouvement : la brigade de hussards, partant de Boulay à minuit, se rend, par Volmerange, à Lauvallier (1); la brigade de dragons, rompant à 1 heure du matin, se dirige, par Helstroff, sur Silly (2). Les réserves d'artillerie et du

(1) Derrière l'infanterie du 4e corps.
(2) Derrière l'infanterie du 3e corps.

génie suivent immédiatement la brigade de hussards et vont bivouaquer sur les hauteurs entre Glattigny et les Étangs; puis marchent le quartier général et la 1re division, qui s'établissent à Glattigny et aux Étangs. La 3e division quitte Helstroff à 3 heures du matin et se porte à Silly-sur-Nied par Varize, Vaudoncourt, Courcelles-Chaussy, Pont-à-Chaussy; elle campe sur les hauteurs entre Silly et Glattigny (1).

Aux Étangs, le 4e corps se trouvait à l'extrême gauche de l'armée; de ce fait, il lui appartenait de faire exécuter des reconnaissances de cavalerie dans les directions de Bouzonville et de Teterchen. Les documents du 8 août n'en mentionnent qu'une seule, ordonnée par le général

---

(1) « Ainsi, à la fin de cette journée du 8, le 4e corps était en entier établi sur la rive gauche de la Nied, derrière une barrière qu'il aurait pu défendre grâce à ses positions avantageuses. Mais dans quel misérable état! Le mouvement de la nuit précédente s'était exécuté dans les conditions les plus difficiles et sous une pluie battante. Les hommes, trempés jusqu'aux os, ne pouvant ni assujettir leurs misérables petites tentes sur un sol qui n'était plus qu'une mer de boue, ni allumer les feux pour faire la soupe, n'ayant pas même à manger leur pain transformé en bouillie sur les sacs, les hommes, la figure tirée et les vêtements souillés, semblaient prêts à tomber d'épuisement.

« Les cavaliers qui, en raison de l'encombrement des routes, avaient marché très lentement, après avoir passé une partie de la nuit à la bride de leurs chevaux, et erraient maintenant à la recherche d'abreuvoirs, traversaient les bivouacs en escadrons épars, plus fatigués d'être inutiles que s'ils fussent revenus d'une lointaine exploration..... On ne savait ni ce qu'on faisait, ni où on allait, et déjà les ailes du malheur semblaient frôler cette armée ballottée dans tous les sens! Telles y étaient, cependant, la force de la discipline, la valeur des hommes et leur résistance, que pas un murmure ne se faisait entendre sous les tentes, où s'étendaient, transis d'humidité et de froid, des êtres affamés. Il devait suffire, trois jours plus tard, d'un rayon de soleil et d'espérance pour que chacun se retrouvât, ardent et fort, prêt à combattre avec joie et à mourir sans regrets..... » (Lieutenant-colonel Rousset. *Le 4e corps de l'armée de Metz*, page 49. Paris, H. Charles-Lavauzelle.)

de Ladmirault au général Legrand, dans des termes caractéristiques :

« La cavalerie enverra ce soir une reconnaissance sur la route directe de Metz à Bouzonville ; à cet effet, elle s'avancera jusqu'au Petit-Marais et prendra la route qui se dirige vers Vry et Gondreville. Elle se portera un peu au delà de ce dernier point. Cette reconnaissance sera faite par un peloton de la brigade de hussards ; elle partira de Lauvallier vers 5 heures du soir. »

L'ordre de mouvement pour le 9 août prescrivait à la division de cavalerie deux autres reconnaissances, à 3 heures du matin : l'une, d'un escadron, qui se porterait à Vry et enverrait de là des patrouilles sur la route de Bouzonville ; l'autre, opérant sur la route de Boulay. Pendant ce temps, le 4e corps devait se mettre en marche sur Metz à 4 heures, précédé de ses bagages et des voitures du trésor : la 1re division par Petit-Marais, Sainte-Barbe, Saint-Julien ; la 3e par Retonfey, Petit-Marais, Lauvallier. La brigade de dragons reçut l'ordre d'être rassemblée à 4 heures du matin à Petit-Marais, où le général de Ladmirault lui indiquerait la direction à prendre.

Réserves générales de cavalerie et d'artillerie. — La division de Forton avait reçu, le 7 au soir, à Marienthal, l'ordre de gagner le plus tôt possible Pont-à-Mousson : elle revint camper à Folschwiller et atteignit, le 8, Solgne et Luppy. La division du Barail, partie de Nancy dans la matinée du 8, se porta à Bernecourt.

Tout ce qui restait à Nancy de la réserve d'artillerie (12 batteries) (1) fut également appelé à Metz et partit à une heure de l'après-midi.

---

(1) Les quatre autres batteries étaient parties, le 7 août, de Nancy pour Metz.

III. — *Renseignements et opérations de la cavalerie.*

Les renseignements recueillis le 7 août, tant par les corps d'armée que par le grand quartier général de l'armée du Rhin, sont peu nombreux et généralement assez vagues. Cependant, la nouvelle du passage du Rhin à Marckolsheim, qui la veille avait produit à Metz une certaine émotion (1), est définitivement démentie, le 8 au matin, par un télégramme du sous-préfet de Schlestadt au Major général. Mais, d'autre part, le général Douay mande de Belfort que le village de Rheinweiler était bondé de troupes ennemies le 7 août, et que d'autres descendaient, des coteaux du grand-duché de Bade, vers Petit-Kembs et Istein. Une dépêche d'Huningue annonce, sans indiquer, il est vrai, l'origine de cette information, que 80,000 à 100,000 hommes doivent pénétrer en France entre cette ville et Mulhouse.

Au grand quartier général des armées allemandes, on attendait de la cavalerie des renseignements certains sur la situation de l'ennemi, avant de donner « des directives » pour la continuation de la marche. Néanmoins, les *1re* et *3e* divisions de cavalerie, affectées à la 1re armée, restèrent immobiles le 8 août.

Deux reconnaissances d'officier des *5e* et *14e* uhlans (2) poussèrent jusqu'à Boulay où elles trouvèrent de grands bivouacs abandonnés, mais ne firent pas connaître la direction suivie par les troupes qui les avaient occupés. La première manda même qu'elle n'avait

---

(1) Le général Soleille avait, en raison de cette nouvelle, prescrit au directeur du parc du 5e corps de replier son matériel sur Langres, au directeur du parc du 7e corps d'évacuer le sien sur Besançon. L'opération fut suspendue.

(2) Appartenant tous deux à la *3e* division de cavalerie, *7e* brigade.

rencontré aucune troupe ennemie depuis Boulay jusqu'aux Étangs (1).

Dans l'après-midi, la brigade Grüter, de la 6e division de cavalerie, dirigea, de Morsbach, sur Saint-Avold et Lixing, une reconnaissance forte de trois escadrons du 15e uhlans, sous les ordres du colonel d'Alvensleben. Un escadron, lancé sur Lixing, découvrit à Gros-Tenquin un vaste campement français; les deux autres constatèrent que Saint-Avold était fortement occupé; ils y pénétrèrent, vers 5 heures, après l'évacuation de cette localité par l'ennemi, qu'ils suivirent jusqu'à Longeville. Ils se heurtèrent en ce point à la division Decaen du 3e corps, dont ils observèrent ensuite la retraite dans la direction de Bionville. Le colonel d'Alvensleben laissa, pour la nuit, un escadron à Longeville avec des patrouilles au contact et ramena les deux autres à Saint-Avold (2).

La brigade Grüter avait chargé aussi un escadron du 3e uhlans de chercher, par Metzing, le contact avec la 5e division de cavalerie (3), de préciser la direction de retraite de l'adversaire, au moyen de patrouilles lancées vers le Sud, et de faire connaître en particulier si Puttelange et Cappel étaient déjà évacués. L'escadron cons-

---

(1) Général de Pelet-Narbonne. *La cavalerie allemande du 7 au 15 août*, page 52.

(2) Le rapport du colonel d'Alvensleben (arrivé à 6 h. 45 soir à la 6e division de cavalerie), signalait, d'après les dires d'un prisonnier, la présence à Saint-Avold du 3e corps français et en particulier des régiments nos 81, 95, 62, 51. A 10 heures du soir, il envoya un second rapport où il donnait l'avis que le 2e corps n'avait pas passé par Saint-Avold, mais au Sud de cette ville. (Général de Pelet-Narbonne. *Loc. cit.*, pages 63 et 64.)

(3) L'ordre du grand-duc de Mecklembourg, en vertu duquel ces deux reconnaissances furent envoyées, disait :

« Il faut déployer la plus grande énergie pour reprendre coûte que coûte le contact perdu et pour le conserver. » (Général de Pelet-Narbonne. *Loc. cit.*, page 59.)

tata que les Français n'occupaient plus ces deux localités mais apprit que, le matin même, deux régiments d'infanterie et deux d'artillerie se trouvaient encore à Puttelange ; il ramena quelques prisonniers.

De son côté, le général de Stülpnagel, commandant la 5e division d'infanterie, avait chargé sa cavalerie divisionnaire (12e dragons) de deux reconnaissances. La première dirigée par le major Thiele et forte de trente chevaux était chargée de faire connaître la direction suivie par l'ennemi. Parti de Sarrebrück le 8, à 2 h. 30 du matin, le major Thiele, en arrivant près de Haut-Hombourg, aperçut, sur les pentes Nord du Mittenberg, une grosse masse de cavalerie française, puis de l'infanterie, dont il évalua la force à treize bataillons et trois pièces de canon qui prirent position. Le détachement se replia sans garder le contact (1). Le major Thiele rendit compte personnellement au prince Frédéric-Charles, à 7 h. 45 du matin. La seconde reconnaissance, de trente chevaux également, avait été envoyée vers le Sud ; passant par Brebach et Kleinblidersdorf, elle traversa la Blies à la nage et arriva à Sarreguemines que le 17e hussards occupait déjà.

La 5e division de cavalerie avait reçu, dans la matinée du 8 août, un ordre du commandant de la IIe armée, qui retirait au général de Rheinbaben la direction de la 6e division de cavalerie, plaçait la brigade Bredow sous les ordres du commandant du IVe corps, et prescrivait aux deux brigades restantes (Barby et Redern) de la 5e division de se porter, des environs d'Habkirchen, par

---

(1) « Quant à l'abandon du contact acquis, après l'exécution de cette reconnaissance, c'est un fait si général à cette époque que je ne veux pas revenir encore sur ce sujet. Cette pratique était, en effet, fondée sur les idées, encore insuffisamment nettes, que l'on avait alors au sujet des nécessités du service d'exploration. » (Général de Pelet-Narbonne. *Loc. cit.*, page 58.)

Sarreguemines, sur Puttelange et d'établir des avant-postes sur la ligne Puttelange-Sarralbe. Les patrouilles signalèrent une colonne française, d'environ 8,000 hommes, en retraite au Sud-Ouest de Puttelange ; vers Sarralbe, on n'aperçut pas trace de l'adversaire (1). La brigade Bredow qui s'était concentrée, le 7, au Nord de Rehrbach, se mit en mouvement à 4 heures du matin et parvint à Lorentzen à 10 heures 45 ; de là, le *10e* hussards se porta à Herbitzheim, le *16e* uhlans à Sarre-Union (2). Pendant ce temps, le *7e* cuirassiers se dirigeait sur Bitche et au Sud de la place, avec mission de chercher à se relier avec la IIIe armée. A Lemberg, il rencontra un détachement du IIe corps bavarois, chargé d'opérer des réquisitions et considéra la liaison comme établie, puis il se porta sur Wimmenau où des soldats français isolés l'empêchèrent de pousser plus loin. Il revint alors par Lorentzen à Sarre-Union, après « avoir parcouru treize milles sans obtenir de résultat réel (3) ». En somme, dans la journée du 8, la cavalerie allemande,

---

(1) « Parce qu'on a observé l'ennemi à grande distance....., ou parce qu'on s'est emparé de quelques traînards, *on ne peut pas encore estimer qu'on a pris le contact.* Avec un peu plus d'esprit d'entreprise, ce but eût certainement été atteint le 8, car on était sur la bonne piste. Les renseignements vagues qui terminent le rapport font voir, d'ailleurs, combien peu le commandant de la division lui-même était éclairé sur la situation. » (Général de Pelet-Narbonne. *Loc. cit.*, page 66.)

(2) La brigade Bredow (*12e* de la *5e* division de cavalerie) se composait du *7e* cuirassiers, du *16e* uhlans et du *13e* dragons. Le *10e* hussards, appartenant à la brigade Redern (*13e* de la *5e* division), avait été rattaché provisoirement à la brigade Bredow.

Dans la journée du 8, le *13e* dragons ne se joignit pas au gros de la brigade, l'ordre ne lui étant pas parvenu. Il rallia le lendemain.

(3) Général de Pelet-Narbonne. *Loc. cit.*, page 68. Le mille prussien est de 7 kilom. 532 mètres. La mission dont était chargée le *7e* cuirassiers exigeait qu'il se mît en relations avec un des généraux du IIe corps bavarois qui fût en mesure de l'orienter sur la situation d'ensemble de la IIIe armée.

à part la brigade Grüter et le 12e dragons, n'avait pas encore recueilli de renseignements bien importants sur la situation de l'armée française. Le commandement avait obtenu quelques informations au centre, sur la route de Saint-Avold à Metz, mais il manquait de nouvelles précises aux deux ailes. On ignorait encore, en effet, au grand quartier général à Hombourg, si l'adversaire avait évacué Bouzonville et Boulay (1) et l'on n'avait que des données vagues sur la direction suivie par le 5e corps (2). Les dispositions prises, le 8, par le commandant de la IIe armée à l'égard des 5e et 6e divisions de cavalerie n'étaient pas faites pour remédier à l'insuffisance du service d'exploration dans les journées précédentes.

« Le mouvement de l'aile gauche par Rohrbach avait donné un tel développement au front de la IIe armée, que le commandant en chef jugeait utile de répartir, entre les divers corps d'armée, la cavalerie, formée jusqu'alors en divisions indépendantes (3). » La 6e division de cavalerie fut donc affectée au IIIe corps ; la 5e fut fractionnée entre le IVe corps (brigade Bredow) et le Xe (brigades Barby et Redern). Le prince Frédéric-Charles se réservait seulement, en cas de bataille, de réunir ces divisions et d'en disposer lui-même (4). »

Ces dispositions étaient-elles judicieuses? Était-il nécessaire d'affecter ces divisions à des corps d'armée qui trouvaient, dans leurs huit escadrons de cavalerie

---

(1) Le maréchal de Moltke au commandant de la Ire armée (*Correspondance militaire*, tome I, n° 123). D'après l'*Historique du Grand Etat-Major prussien*, on reçut très tard dans la soirée, à Hombourg, la nouvelle de l'évacuation de Bouzonville, Boulay, Boucheporn (4e livraison, page 405).

(2) Croquis représentant les positions des corps français le 9 août au matin, de la main du lieutenant-colonel Verdy du Vernois (*Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, tome I, page 262).

(3) *Historique du Grand Etat-Major prussien*, 4e livraison, page 401.

(4) *Ibid.*

divisionnaire, des ressources suffisantes pour pourvoir à leur sûreté, en marche et en station, malgré l'extension du front de la IIe armée ? Était-il logique de scinder la 5e division en deux tronçons, au lieu de s'efforcer de les réunir ? La réponse à ces questions n'est pas douteuse. Plus était grande l'étendue du front de la IIe armée, plus devait être considérable la distance à laquelle on devait pousser en avant la cavalerie d'exploration et le service de découverte. Or, la répartition des divisions de cette arme entre les corps d'armée devait avoir pour conséquence fatale d'entraver leur liberté d'action, de limiter leur horizon, de les réduire au rôle de cavalerie divisionnaire, d'arrêter les renseignements recueillis par elles aux premiers échelons du commandement ou de les faire parvenir fort tard au commandant d'armée (1). Du moins, les *1re* et *3e* divisions de cavalerie de la Ire armée demeuraient-elles disponibles pour constituer une masse, véritable organe du général en chef et à sa disposition exclusive. On aurait pu même leur adjoindre, un peu plus tard, la division de cavalerie de la Garde et celle du corps saxon. Mais le grand quartier général allemand qui, pourtant, ne voulait pas donner des directives sans avoir des renseignements certains sur la situation et l'attitude de l'ennemi, ne jugea pas à propos d'opérer ce groupement et de créer ainsi les moyens appropriés au but qu'il se proposait d'obtenir.

Quant à la *4e* division de cavalerie de la IIIe armée, elle était maintenue provisoirement à Bouxwiller et à Steinbourg, de façon à ne franchir les Vosges qu'à la suite de l'infanterie du XIe corps.

---

(1) « L'emploi des divisions de cavalerie ne répondit plus aussi bien au rôle stratégique qui leur incombe, il se rapprocha davantage des missions que doit remplir la cavalerie divisionnaire. » (Général de Pelet-Narbonne. *Loc. cit.*, page 69.)

IV. — *Mouvements des armées allemandes.*

Les mouvements des trois armées allemandes dans la journée du 8 août sont les suivants :

Ire armée. — L'intention du général de Steinmetz était de faire appuyer les VIIe et VIIIe corps vers l'Ouest, de façon à dégager la route de Sarrebrück à Saint-Avold, affectée à la IIe armée. Déjà les mouvements étaient commencés, quand ils furent contremandés sur de nouvelles instructions du commandant de la Ire armée, qui, dans la nuit du 7 au 8, avait reçu du grand quartier général l'ordre de laisser ces deux corps « dans leurs positions actuelles entre Sarrebrück et Völklingen, d'occuper les hauteurs de Spicheren » et de s'y maintenir en cas d'attaque.

En conséquence, le VIIe corps qui, partant de Saint-Wendel et Forbach, avait commencé à s'établir sur la route de Völklingen à Carling, n'y conserva que l'avant-garde de la *13e* division, à Ludweiler. Le gros de celle-ci s'arrêta à Petite-Rosselle ; la *14e* division vint à Forbach et Morsbach, et plaça des avant-postes à cheval sur la route de Saint-Avold. Le VIIIe corps, après avoir levé ses bivouacs de Drathzug et de Malstatt, se dirigeait sur Völklingen et Wehrden, par les deux rives de la Sarre, pour se former derrière le VIIe. Mais, sur des renseignements inexacts, signalant une attaque venant de Puttelange, le général de Goeben, commandant le corps d'armée, rappela la *16e*, puis la *15e* division sur la rive gauche pour leur faire occuper les hauteurs de Spicheren. L'artillerie de corps restait dans la vallée.

Le Ier corps venait à Völklingen et Püttlingen (*1re* division) et Stiring-Wendel (*2e* division). La *3e* division de cavalerie, qui s'était avancée un peu au Sud de Sarrelouis, était ramenée sur la rive droite de la Sarre et

bivouaquait à Derlen. La 1re atteignait Saint-Jean, sauf le 9e uhlans encore à Lebach (1).

Le général de Steinmetz avait reçu du grand quartier général l'ordre de conserver, le 9 août, ses positions du 8.

« Le mouvement projeté des masses allemandes de la basse Sarre vers les environs de Metz devait se continuer sous la forme d'une conversion successive à droite, dans laquelle la Ire armée constituerait en quelque sorte le pivot. On supposait que l'Empereur Napoléon était sur la Moselle avec une armée composée de cinq corps (2) ; si on voulait l'aborder de front, en même temps que l'on tournerait sa droite avec des forces supérieures, il fallait dès à présent maintenir en arrière notre aile droite, c'est-à-dire la Ire armée. Son mouvement offensif devait être, en effet, d'autant plus ralenti que l'aile gauche de la IIe armée avait dû s'étendre fort loin vers le Sud, tandis que le centre achevait encore de se masser (3). »

A ces arguments, destinés à justifier l'immobilité de la Ire armée, l'*Historique du Grand État-Major prussien* ajoute que l'on n'était pas encore complètement fixé sur la conduite de l'ennemi, après les batailles de Wœrth et de Spicheren, et que, par suite, les décisions ultérieures se trouvaient être ainsi subordonnées aux renseignements que fournirait la cavalerie sur la « situation » de la principale armée française. Il semble que l'on aurait pu se contenter, à cet égard, des informations puisées à d'autres sources, sans doute, et qui avaient permis d'éta-

(1) Débarqué dans le courant de la matinée même à Birkenfeld.

(2) L'*Historique du Grand État-Major prussien* vise ici, sans doute, l'avenir, car de Moltke connaissait les emplacements des corps français le 8 août au matin, et savait qu'il ne pouvait y en avoir cinq sur la Moselle. Voir plus loin, page 860.

(3) *Historique du Grand État-Major prussien*, 4e livraison, page 403.

blir, au grand quartier général allemand, des croquis des positions des corps français les 7 et 8 août au matin. Le second indique le 2e corps évacuant Puttelange, le 3e à Saint-Avold, le 4e en marche au Sud-Ouest de Boucheporn vers Metz, le 5e en retraite de Sarreguemines vers le Sud (1). Le maréchal de Moltke, d'ailleurs, prescrivant, le 8 août, au général de Steinmetz, de conserver le lendemain ses positions, ne donne d'autre motif que l'incertitude où il se trouve de l'occupation ou de l'évacuation, par l'ennemi, de Boulay et de Bouzonville.

Il n'est nullement question du « pivot » que doit constituer la Ire armée dans la conversion ultérieure. Par contre, dans un télégramme précédent du 7 août, c'est l'idée de défensive sur les hauteurs de Spicheren qui prédomine : le maréchal de Moltke demande à la cavalerie des indications certaines non pas sur la *situation* mais sur l'*attitude* de l'ennemi (2). Le même jour, il expose au général de Blumenthal que « la mesure la plus à propos pour l'adversaire serait peut-être une offensive générale contre la IIe armée (3). » Il devait admettre en effet que, le 7, les 3e et 4e corps français et la Garde, avec le 2e, reformé en seconde ligne, pouvaient attaquer le général de Steinmetz à Forbach. C'est, en effet, ce qui aurait dû se produire si le 2e corps, continuant à jouer le rôle d'avant-garde générale de l'armée, se fût maintenu, le 6 au soir, à Forbach, et sur les hauteurs de Spicheren, en fixant l'adversaire. Ignorant d'ailleurs que le 5e corps avait été dirigé sur Bitche, le maréchal de Moltke devait logiquement supposer qu'il

(1) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, tome I, page 262. Les croquis dont il est question sont de la main du lieutenant-colonel de Verdy du Vernois.

(2) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, tome I, n° 120.

(3) *Ibid.*, n° 119.

avait été ramené vers Puttelange ou Saint-Avold pour concourir à cette offensive générale. On n'en est que plus surpris de voir le grand quartier général allemand détacher, le 7 au matin, vers Rohrbach les deux corps (Garde et IVe) qui arrivaient le plus à portée sur la Blies, pour soutenir éventuellement les VIIe, VIIIe et IIIe. Pourtant l'hypothèse d'une offensive française semble être entrée en ligne de compte, le 8 août, dans les décisions du maréchal de Moltke et paraît avoir été la cause déterminante du maintien de la Ire armée dans une attitude défensive, jusqu'au moment où l'on serait fixé sur celle de l'adversaire, ou en mesure d'y parer efficacement.

IIe armée. — Le prince Frédéric-Charles avait quitté de bonne heure son quartier général de Blieskastel et s'était dirigé, par Petit-Rederching, sur la route de Bitche à Rohrbach, en prévision d'une rencontre avec les troupes du maréchal de Mac-Mahon. Dans le même but, « le IVe corps, prêt à s'engager, se tenait déployé entre Petit-Rederching et Rohrbach (1) », déploiement prématuré, en raison de l'absence totale de renseignements. La brigade de cavalerie Bredow n'ayant découvert aucune trace de colonne française dans la région de Bitche—Lemberg, on en conclut que le maréchal de Mac-Mahon avait dû effectuer sa retraite plus au Sud et le IVe corps s'avança sur la route de Rohrbach à Sarre-Union, poussant son avant-garde jusqu'à Lorentzen.

La Garde venant d'Assweiler se rassembla à Gros-Rederching ; le Xe corps, de Saint-Ingbert, gagna les environs de Sarreguemines qu'occupa son avant-garde. Les IXe et XIIe corps se concentrèrent à Bexbach et Homburg. Le IIIe corps conserva ses emplacements du 8 à Sarrebrück et au Sud, sauf la 6e division qui

(1) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, tome I, n° 120.

se porta au delà de Stiring-Wendel et vint occup Forbach dans l'après-midi. Les quartiers généraux d 5e et 6e divisions de cavalerie étaient à Woustwiller Forbach, celui de la IIe armée était transféré de Blie kastel à Sarreguemines.

Le 9 août, la IIe armée devait continuer à porter s derniers corps sur la Sarre.

IIIe armée. — Conformément à l'ordre général du 7 aoı la IIIe armée exécute la première étape de sa travers des Vosges. Le IIe corps bavarois se porte, de Reich hoffen, à Niederbronn et Eguelsberg où il bivouaqu poussant une brigade jusqu'à deux kilomètres de Bitch La 12e division se dirigeait de Stürzelbronn sur Pet Rederching, quand, dans le courant de l'après-mic sa tête de colonne est reçue aux abords de Bitch par des feux très vifs de la place. Une batterie lan quelques obus sur la ville, mais sans résultats appr ciables (1).

Tandis que la 12e division s'établit au bivouac à Main-du-Prince, elle fait améliorer de mauvais chemi qui permettent de tourner Bitche par le Nord et se por par une marche de nuit sur Haspelscheidt.

Le Ier corps bavarois gagne, par Zinswiller, Baere thal et Mouterhausen où il bivouaque. La division wü tembourgeoise se rend de Gundershoffen aux enviroı d'Ingwiller. Un parti du 4e régiment de cavalerie ca tonné à Rothbach, ayant poussé une reconnaissance sı le fort de Lichtenberg et ayant été accueilli par de coups de feu, la division recevait l'ordre d'en fai l'attaque le 9. Le général d'Obernitz désignait, poı cette opération, les 1er et 3e bataillons de chasseur

(1) L'ouvrage du capitaine Mondelli : *La vérité sur le siège de Bitch* dit deux batteries, l'une à 2,500 mètres environ, l'autre à 2,000 mètre à droite et à gauche de la route de Niederbronn. » (Page 11.)

n demi-escadron du 4e régiment de cavalerie, les e et 3e batteries de 4 et un détachement de pionniers. Le détachement était placé sous les ordres du général le Hügel.

Le Ve corps, venant de Frœschwiller et d'Engelshof, arrive le 8 à Uhrwiller et Kindwiller.

Le XIe corps se porte d'Elsashausen aux environs de Mertzwiller où est transféré le quartier général de la IIIe armée.

V. — *Situation de l'armée du Rhin dans la soirée.*

Les divers corps de l'armée du Rhin occupent, dans la soirée du 8 août, les emplacements ci-après :

Grand quartier général : Metz.

1er corps....	Tout entier à Sarrebourg, sauf les 1re et 2e brigades de la division de cavalerie Duhesme, à Blâmont.	
2e corps.....	Quartier général.....	Gros-Tenquin.
	1re division.....	*Ibid.*
	2e division.....	Leinstroff.
	3e division.....	Erstroff.
	Division de cavalerie..	Altroff.
	Réserves d'artillerie et du génie.....	*Ibid.*
	Brigade Lapasset (du 5e corps).....	Hellimer.
3e corps.....	Quartier général.....	Faulquemont.
	1re division.....	Vahl-les-Faulquemont.
	2e division.....	Entre Raville et Guinglange.
	3e division.....	Entre Faulquemont et Créhange.
	4e division.....	Entre Bionville et Plappecourt.
	Division de cavalerie..	Bionville.
	Réserve d'artillerie....	Arriance.
	Réserve du génie.....	Faulquemont.

4e corps.....	Quartier général.....	Glattigny.
	1re division.....	Les Étangs.
	2e division.....	A l'Ouest de Bionville.
	3e division.....	Entre Silly et Glattign
	Division de cavalerie..	Lauvallier et Silly.
	Réserves d'artillerie et du génie.....	Entre Glattigny et Étangs.
5e corps.....	Quartier général.....	Sarrebourg.
	1re division.....	Vieux-Lixheim.
	2e division.....	Lixheim.
	3e division.....	Sarrebourg.
	Division de cavalerie..	*Ibid.*
	Réserves d'artillerie et du génie.....	*Ibid.*
6e corps.....	Quartier général.....	Camp de Châlons.
	1re division.....	*Ibid.*
	2e division.....	*Ibid.*
	3e division.....	*Ibid.*
	4e division.....	Paris.
	Division de cavalerie..	Camp de Châlons et P
	Réserves d'artillerie et du génie.....	Camp de Châlons.
7e corps.....	Quartier général.....	Belfort.
	1re division.....	Sarrebourg.
	2e division.....	Belfort.
	3e division.....	Lyon.
	Division de cavalerie..	Belfort et Lyon.
	Réserves d'artillerie et du génie.....	Belfort.
Garde.....	Quartier général.....	Pont-à-Chaussy.
	Division Deligny.....	*Ibid.*
	Division Picard.....	*Ibid.*
	Division de cavalerie..	Courcelles-Chaussy.
	Réserves d'artillerie et du génie.....	*Ibid.*
Réserve générale de cavalerie.	Division du Barail....	Bernécourt.
	Division de Bonnemains	Blâmont.
	Division de Forton....	Solgne et Luppy.

Réserve générale l'artillerie.	En route de Nancy à Metz, sauf quatre batteries de 12 à Metz.

Parcs d'artillerie.	1er corps.....	Besançon et Strasbourg.
	2e corps.....	Lunéville.
	3e corps.....	Pange.
	4e corps.....	Verdun et Metz.
	5e corps.....	Épinal.
	6e corps.....	La Fère.
	7e corps.....	Épinal et Besançon.
	Garde.....	Metz.
	Réserve générale d'artillerie.....	Toulouse.

rand parc d'artillerie : s'organise à Toul.

uipages de pont de réserve : en route de Toul sur Châlons.

E.

DOCUMENTS ANNEXES.

La journée du 8 août en Lorraine.

GRAND QUARTIER GÉNÉRAL.

a) Journaux de marche.

Journal de marche de l'armée du Rhin.

Le 1er corps se porte à Sarrebourg.

Le 5e rejoint le 1er à Sarrebourg.

Le 2e corps, se repliant sur Metz, se porte à Gros-Tenquin.

Le 3e opère son mouvement de retraite dans la direction de Co celles-Chaussy, de manière à couvrir la marche du 2e.

Le 4e se retire vers Glattigny.

La 1re division (de Cissey) quitte ses positions en avant de Boulay va camper sur les pentes qui dominent le village des Étangs.

La 2e (Grenier) est détachée auprès du 3e corps d'armée.

La 3e (Lorencez) se porte d'Helstroff à Pont-à-Chaussy, sur la r gauche de la Nied.

La Garde impériale se porte à Maizery et Colligny.

La division du 6e corps, qui avait été envoyée à Nancy, rejoint autres divisions à Châlons.

Le 7e corps reste à Belfort.

La 1re division de la réserve de cavalerie fait étape à Bernécourt. 2e division se porte à Sarrebourg (1). La 3e division à Pont Mousson (2).

---

(1) En réalité à Blâmont.

(2) En réalité à Solgne et Luppy.

c) Opérations et mouvements.

L'Empereur au Ministre de la guerre (D. T. Ch.).

Metz, 8 août, 10 h. 35 matin. Expédiée le 8 à 11 h. 30 matin (n° 21585).

Faire des efforts surhumains pour envoyer du biscuit à Metz pendant trois jours. Je désire que le corps d'armée du maréchal Canrobert soit rappelé à Paris, et que les neuf bataillons de la Garde nationale mobile soient envoyés à Verdun.

NAPOLÉON.

En marge, au crayon : Faire tout le possible pour Metz; l'armée s'y concentre et Châlons se dégage.

L'Empereur au Ministre de la guerre (D. T.).

Metz, 8 août, 1 heure soir. Expédiée le 8 août à 1 h. 50 soir (n° 21668).

L'ennemi ne paraît pas avoir fait de mouvements.
Notre armée se concentre.

Le Major général au général de Failly, au maréchal de Mac-Mahon et au commandant Vanson (1), *à Sarrebourg* (D. T.).

Metz, 8 août, 7 h. 30 soir.

Oui, prenez les mesures nécessaires pour diriger sur Toul tous les éclopés qui sont à Sarrebourg (2). Pendant qu'ils s'y reposeront, on les réarmera (3).

Que la retraite soit continuée par le maréchal de Mac-Mahon et par le général de Failly dans la direction qui est suivie en ce moment; mais les troupes des deux corps Mac-Mahon et de Failly ne devront pas dépasser Nancy, sans ordre de l'Empereur.

---

(1) Le commandant Vanson, du grand quartier général, envoyé par le Major général en mission auprès du maréchal de Mac-Mahon.

(2) Dans un télégramme daté de Sarrebourg, 8 août, 5 h. 5 du soir, le commandant Vanson rendait compte du désir du maréchal de Mac-Mahon d'expédier sur le camp de Châlons 3,000 ou 4,000 éclopés.

(3) Par télégramme du 8 août, 8 heures du soir, le Major général chargeait le Ministre de la guerre de ce soin.

Journée du 8 août.

1er CORPS.

a) Journaux de marche.

Journal de marche du 1er corps d'armée.

Le 8, à 6 heures du matin, tout le 1er corps arrive à Sarreb va bivouaquer en avant de la ville; les 1re et 3e divisions, su droite de la Sarre; les 2e et 4e divisions et la division Conseil-D sur la rive gauche; la cavalerie s'installe sur les bords de l entre la rivière et le chemin de fer. La division de cavalerie mains et la division de cavalerie Duhesme, sauf la brigade S vont encore coucher le même jour à Blâmont.

Des distributions régulières de vivres (viande et pain) et de f sont faites aux troupes au moyen de réquisitions.

Dans la journée arrive le 5e corps, qui s'est retiré de Bitche rebourg après la bataille de Frœschwiller. Il va prendre positio rive gauche de la Sarre, au Nord de Sarrebourg, où se trouvai division Guyot de Lespart, du même corps.

Une partie des troupes du 1er corps, arrêtée la nuit à Pha où le passage de l'artillerie de réserve avait occasionné un en ment, a bivouaqué sous les murs de cette place et n'arrive à Sa que dans la journée du 8. Celles des troupes qui, à partir de bronn, avaient pris les directions de Bitche et de la Petit rejoignent également à Sarrebourg la division de cuirassiers de mains.

La désorganisation du 1er corps est telle qu'il n'est pas pos compter sur lui en cas d'une nouvelle rencontre de l'ennem qu'il n'ait été pourvu aux vacances existant dans les cadres et hommes n'aient pu être munis des effets de campement de nécessité, qu'ils ont perdus le 6 août. Le Maréchal décide e quence qu'on continuerait la retraite sur *Châlons* (*camp de C* où se trouvent de nombreux approvisionnements de toutes sor les renforts pourront être amenés facilement par les chemins pour recompléter les effectifs.

Cette marche s'opérera en appuyant vers le Sud, pour éviter l que jetterait, dans les troupes désorganisées, l'apparition de l'

Souvenirs inédits du maréchal de Mac-Mahon.

Le 8, à 6 heures du matin, tout le corps était réuni à Sarrebourg, où il s'établit au bivouac. Les divisions Duhesme et Bonnemains gagnèrent Blâmont.

Dans la journée, je fus rejoint par le 5e corps et par quelques détachements qui, sous la direction du général Ducrot, avaient pris, après avoir quitté Niederbronn, la route de la Petite-Pierre.

Le général de Failly, en apprenant la perte de la bataille de Frœschwiller, s'était mis en marche pour rejoindre le 1er corps. Il ne laissa à Sarreguemines que la brigade Lapasset, qui ne put le rejoindre, et se dirigea sur Metz.

Dans la soirée, je reçus une dépêche de l'Empereur, disant que, désormais, le général de Failly recevrait directement les ordres du quartier général et qu'il eût à se diriger sur Châlons.

Le même jour, un aide de camp de l'Empereur apporta l'ordre aux 1er et 5e corps de continuer leur mouvement sur Châlons, mais de ne pas dépasser Nancy, sans de nouvelles instructions.

Cet officier avait amené avec lui un nombre de trains suffisant pour ramener tous les indisponibles de ces deux corps. Ils furent dirigés sur le camp de Châlons. J'envoyai avec eux un de mes officiers pour les y installer.

1re DIVISION (DUCROT).

1re *brigade* (WOLFF).

Notes du général Wolff. — Arrivée de ma brigade à Sarrebourg.

J'arrivai à Sarrebourg dans la matinée, et j'y trouvai mon divisionnaire, le général Ducrot, que je n'avais pas revu depuis que je l'avais rencontré dans le Gross-Wald, et qui s'était dirigé sur la Petite-Pierre, au lieu d'aller à Saverne.

Ma brigade, réunie à ce moment à l'autre brigade de la division, fit successivement étape :

Le 9 août à Domèvre;

Le 10 août à Lunéville, où elle fut assaillie par une pluie battante, toute la journée et toute la nuit;

Le 11 août à Haussonville;

Le 12 août à Neuviller-sur-Moselle;

Le 13 août à Vendeléville;

Le 14 août à Neufchâteau.

3e DIVISION (L'HÉRILLER).

Départ de Phalsbourg à midi et arrivée à Sarrebourg à 6 heures soir. La division prend immédiatement position parallèlement et avant du chemin de fer, à gauche de la ville. On s'attend à une atta de l'ennemi, et les précautions sont prises en conséquence.

Les hommes sont fatigués, harassés. Ils viennent de livrer une gra bataille, de faire une retraite longue et rapide, sans prendre pour a dire un instant de repos, souvent sans nourriture. Ils n'ont plus tentes, ni havresacs, et, par surcroît de malheur, le temps affreux.

Au départ de Phalsbourg, nous sommes assaillis par un orage ép vantable. C'était le prélude de pluies torrentielles que nous n'av cessé de recevoir chaque jour pendant notre longue retraite sur Châlo

c) Opérations et mouvements.

Le Major général au maréchal de Mac-Mahon.

Metz, 8 août, 2 h. 1/2 matin.

Failly est à la Petite-Pierre avec la division Goze complète, une l gade de la division l'Abadie, onze batteries, onze escadrons de caval et 3,000 de vos soldats qui se sont ralliés au fort.

Il va partir, à 4 heures du matin, pour Phalsbourg, avec l'intent de prendre position entre Phalsbourg et Lützelbourg. On lui anno la présence de l'ennemi en force à Ingwiller, avec ses avant-postes à kilomètres de lui.

Je fais connaître à Failly que vous êtes à Phalsbourg.

L'ennemi passe le Rhin, en force, au-dessus de Schlestadt.

Le maréchal de Mac-Mahon au Major général (D. T

Sarrebourg, 8 août, 5 h. 45 matin. Expédiée à 9 h. 35.

Je n'ai pas mon chiffre ; il se trouve dans une malle séparée de r momentanément. Ne puis traduire les termes suivants de votre dépê du 7 août, à 9 heures du matin : 1508 0529 0203 9627 5606 1806 2 2002 6803 (1).

Écrivez-les avec le chiffre du ministre de l'intérieur, qui se tro chez M. le sous-préfet de Sarrebourg, et envoyez-les-moi le plus possible.

---

(1) Traduction : *Avec vos troupes sur le camp de Châlons.*

Le Major général au maréchal de Mac-Mahon, à Sarrebourg.

Metz, 8 août, 10 h. 1/2 matin.

Je répondrai à la dépêche de ce matin en vous faisant expliquer, par un officier, les instructions que vous n'avez pu déchiffrer; continuez votre mouvement sur Nancy.

Le Maréchal de Mac-Mahon au Major général, à Metz.

Sarrebourg, 8 août, 11 h. 15 matin.

Nous avons consommé la plus grande partie des munitions d'artillerie et des cartouches d'infanterie à la bataille du 6. Nous n'avons jamais reçu de parc de campagne et sommes, par suite, dans une situation fâcheuse. Je demande qu'il nous soit envoyé 42 caissons de 4 rayés de campagne et 10 caissons de cartouches modèle 1866; toutes ces voitures devraient être attelées au moins de deux chevaux, être embarquées aujourd'hui, au plus tard à 6 heures du soir, et se diriger vers Blâmont, où je serai demain. Dans le cas où cette mesure ne serait pas applicable, envoyez-moi la moitié de ce que je vous demande en caissons de 4 et les 10 caissons de cartouches; enfin des marmites, dont les deux tiers de mes hommes manquent (1).

Ravitaillement en munitions.

Le général Soleille au général Forgeot, à Sarrebourg (D. T.).

Metz, 8 août, 7 h. matin.

J'avais dirigé sur Saverne les munitions dont vous aviez besoin, mais en raison de la présence des rôdeurs ennemis, les trains n'atteignent plus Sarrebourg. J'écris à l'inspection principale de la compagnie de l'Est, à Nancy, de tâcher de conduire vos poudres jusqu'à Lunéville. Si elle ne le pouvait pas, de les conduire jusqu'à Nancy. Dans tous les cas, appelez à vous le train FO chargé de vos poudres à la position que vous indiquez, en vous adressant directement à l'inspecteur principal de la Compagnie, à Nancy.

---

(1) *Annotation au crayon rouge, de la main du maréchal Le Bœuf :* « Il lui a été répondu. On lui a expédié plus que ce qu'il demande ».

Le même au même (D. T.).

Metz, 8 août, 8 h. 12 matin.

J'envoie le capitaine Anfrye pour vous conduire le convoi de muni tions qui vous est annoncé. Cet officier a l'ordre de pousser aussi loi que possible.

Télégraphiez-lui en gare de Nancy (1).

(Télégramme analogue au général Forgeot.)

Le maréchal de Mac-Mahon au Major général, à Metz.

Sarrebourg, 8 août, 1 heure soir.

Blâmont n'étant pas sur le chemin de fer et l'artillerie du 1er corp devant être en partie, demain soir ou après-demain matin à Lunéville je demande que les 42 caissons pour pièces de 4 et les 10 caissons d munitions d'infanterie soient dirigés sur Lunéville au lieu de l'être su Blâmont (2).

Le Ministre de la guerre au maréchal de Mac Mahon, à Sarrebourg (D. T.).

Paris, 8 août (n° 21771. D. 4 h. 4 soir, à Sarrebourg).

Je fais expédier ce soir, de Vincennes à la gare de Lunéville :

42 caissons de 4 rayés de campagne;

10 caissons de cartouches modèle 1866.

Et d'Auxonne, à la même gare :

Un détachement du train pour atteler à Lunéville ces caissons quatre chevaux.

Veillez à la route de Lunéville à Blâmont.

---

(1) Le capitaine Anfrye télégraphia le 8, de Nancy (3 h. 10 soir), a général Soleille : « Le train F. V. est arrivé au général Forgeot sou lettre O. J'arrête à Lunéville, d'après dépêche du Maréchal, les autre convois et je pars prendre vos ordres ».

(2) En marge, au crayon rouge : « Le général Soleille répond qu toutes les dispositions sont prises en vue de répondre au désir du maré chal Mac-Mahon ».

Le général Forgeot au général Soleille, à Metz.

Sarrebourg, 8 août, 11 h. 20 soir.

Le train des munitions O est arrivé à la gare d'Avricourt. On l'attend ici sous peu.

L'ordre est donné de passer à Sarrebourg toute la journée. Nous en profitons pour mettre un peu d'ordre dans notre matériel, qui a beaucoup souffert.

Les commandants de batterie s'occupent de leurs rapports sur l'affaire du 6.

Journée du 8 août.

2e CORPS.

a) Journaux de marche.

Journal de marche du 2e corps d'armée.

8 août.

En exécution des ordres reçus, le général Frossard poursuit son mouvement de retraite sur Gros-Tenquin. Dans le but d'assurer la sécurité de sa retraite et de pouvoir faire face à l'ennemi qui le suit, lentement il est vrai, il prend les dispositions suivantes :

La division Vergé reçoit l'ordre d'aller s'établir à Gros-Tenquin avec le quartier général.

La division Bataille à Leinstroff;

La division de Laveaucoupet à Erstroff;

Enfin la cavalerie avec l'artillerie de réserve à Altroff, à 3 kilomètres à gauche de la route.

Le mouvement commence à 3 heures du matin par l'artillerie de réserve, elle est suivie par la 1re division, puis par la 2e et la 3e division; la cavalerie ferme la marche.

La brigade Lapasset, qui forme l'extrême arrière-garde, a ordre de prendre position à Hellimer.

Chacune des divisions marche dans l'ordre suivant :

Le convoi;

La prévôté;

Les bagages de l'état-major et des corps dans l'ordre de marche
L'ambulance;
Le trésor;
Le bataillon de chasseurs à pied;
La 2e brigade;
Les réserves d'artillerie;
Un régiment de ligne de la 1re brigade;
Les trois batteries de combat;
Le second régiment de la 1re brigade.

Arrivée à Gros-Tenquin, la division Vergé s'établit dans une for position dominante, à gauche et en avant du village.

La divison Bataille prend position entre Leinstroff et Gros-Tenqui en avant du village et à la droite de la route.

La division de Laveaucoupet arrive vers midi à Erstroff et pren sur la droite de la route, une bonne position militaire appuyée par d bois.

La brigade Lapasset campe en arrière du village d'Hellimer et m une grand'garde à l'entrée du village, du côté de Puttelange.

On aperçoit distinctement les feux nombreux des bivouacs de l'en nemi, qui campe à peu de distance de l'arrière-garde du corps d'armé Aussi le général Frossard, frappé des lenteurs et de l'encombremen que les convois et les bagages des divisions ont occasionnés la veille su la route, pensant en outre qu'il pourrait, dans la journée du lendemain être suivi de près et peut-être attaqué par l'ennemi, ordonne que tou les *impedimenta* prendront les devants.

En conséquence, à 8 h. 1/2 du soir, la réserve et les bagages d l'artillerie quittent le village d'Altroff sous l'escorte d'un escadron d 12e dragons et se dirigent par Gros-Tenquin sur Arraincourt et de l sur Remilly.

A 10 heures du soir, le convoi du corps d'armée, débarrassé de se bagages, continue son mouvement de retraite.

La division Vergé, qui occupe une forte position en avant de Gros Tenquin, a l'ordre de couvrir le mouvement du corps d'armée et n doit se mettre en marche que lorsque toutes les troupes auront défil derrière elle.

3e DIVISION (DE LAVEAUCOUPET).

7 août.

Le 2e corps continue son mouvement de retraite en suivant la rout de Sarreguemines à Metz.

Le mouvement commence à 3 heures du matin par l'artillerie d réserve qui va s'établir à Altroff, à 3 kilomètres à droite de la route.

La 1re division vient ensuite, en se faisant précéder de ses bagages, et se met en marche à 4 heures; elle campe à Gros-Tenquin.

La 2e division, dans le même ordre, part à 5 heures pour aller prendre son campement à Leinstroff.

La division de Laveaucoupet, qui avait l'ordre de partir à 4 h. 1/2, ne peut, à cause de l'encombrement, entrer dans la colonne qu'à 6 heures; elle marche dans l'ordre suivant :

Le convoi;
La prévôté;
Les bagages des corps et de l'état-major dans l'ordre de marche;
L'ambulance;
Le trésor;
Le 10e bataillon de chasseurs à pied;
Le 2e de ligne;
Le 63e de ligne;
Les réserves de l'artillerie;
Le 40e de ligne;
Les trois batteries de combat;
Le 24e de ligne, formant l'arrière-garde de la division.

La division de cavalerie, dans laquelle est rentrée momentanément la cavalerie divisionnaire, forme l'arrière-garde du corps d'armée et a l'ordre d'aller camper à Altroff, avec l'artillerie de réserve.

La brigade Lapasset, du corps de Failly, forme l'extrême arrière-garde et a l'ordre de s'établir à Hellimer.

La division de Laveaucoupet, malgré la fatigue des jours précédents, marche en bon ordre et arrive de 11 h. 1/2 à midi à Erstroff, sur la gauche de la route, et s'établit au bivouac, dans une bonne position militaire.

Le quartier général du corps d'armée, qui la suit, va s'établir à Gros-Tenquin.

A 3 heures de l'après-midi, on annonce l'approche de l'ennemi. Le 24e de ligne, le 40e et un bataillon du 63e de ligne, établis près de la route, prennent les armes, pendant que des reconnaissances sont poussées au loin. Elles constatent que c'est une fausse alerte; à leur rentrée, vers 4 heures, tout rentre dans le calme.

Des vivres avaient été commandés par l'administration dans les villages voisins du bivouac; mais la troupe n'en peut toucher qu'une quantité insuffisante.

Un ordre spécial du 8 accorde une indemnité de 0 fr. 80 par homme en sus de la solde de guerre, jusqu'à ce qu'il soit possible d'assurer les vivres de campagne. Malheureusement, le pain est si rare que l'on n'en peut acheter qu'une faible quantité et à des prix très élevés.

MM. Arnaud, médecin-major de 2e classe ; Sabathier, aide-m de 1re clase; Lory, adjudant en 2e des hôpitaux et 11 infirmiers rentr de Spicheren et Etzling, après avoir laissé les blessés en arrière a ambulances prussiennes.

Le général Doëns, que nous avions pu ramener jusqu'à Sarregu mines, le 7, n'ayant pu, à cause de ses souffrances, suivre le mou ment de retraite, est resté dans cette ville et tombé avec elle au pouv de l'ennemi.

A 10 heures du soir, le convoi, l'ambulance, le trésor, les réserves l'artillerie, les bagages des corps et des états-majors, sont mis en ro sous les ordres du capitaine d'état-major Durieux, secondé par le ca taine Wambergue, prévôt de la division.

Cette mesure est générale pour tout le corps d'armée et a pour b d'éviter les lenteurs et l'encombrement que produisent les bagages d les colonnes.

Les *impedimenta* de la division marchent toute la nuit, par une pl battante, en passant par Morhange et Baronville, et arrivent à Thonvi où doit venir camper la division, dans la journée du 9.

Brigade mixte Lapasset.

Journal de marche.

Départ à 5 heures du matin. Arrivée à Hellimer à midi. Les rec naissances ennemies en viennent aux mains avec les nôtres.

c) Opérations et mouvements.

Le Major général au général Frossard.

Metz, 8 août.

Les 3e et 4e corps ainsi que la Garde, placés sous le commanden du maréchal Bazaine, ont commencé ce matin à se replier de Sa Avold sur Metz pour s'y concentrer afin d'être, sur ce point, prêts diriger sur Châlons.

L'Empereur vient de décider, en ce moment même, que ces t corps ne marcheront pas sur Châlons, en raison des nouvelles qu'o reçues cette nuit de l'ennemi, mais qu'ils formeront à Metz les élém d'une forte armée destinée, soit à arrêter celle du prince Charles, s se jeter sur le flanc ou les derrières de celle qui paraît devoir péné par Saverne.

L'Empereur ordonne, en conséquence, qu'avec votre corps d'arr qui fera partie de l'armée formée à Metz, vous vous portiez sur c

place, par la ligne la plus directe, en vous conformant aux instructions que vous avez dû recevoir du maréchal Bazaine, de manière que votre corps ne contrarie pas le mouvement des autres corps d'armée.

Le maréchal Bazaine doit avoir ses forces réunies sous Metz dans la journée de demain, 9 août. Sa Majesté espère que votre corps pourra y être rendu le même jour, ou s'en rapprocher à petite distance.

Ordre du 2e corps.

Au camp, 8 août.

Le corps d'armée continuera, demain 9 août, son mouvement rétrograde d'après les dispositions suivantes.

Pour éviter les lenteurs et l'encombrement que produit la présence des bagages dans les colonnes, les bagages de tous les corps partiront dès ce soir, à 10 heures au plus tard, et se dirigeront respectivement sur les points autour de Brulange, qui seront indiqués ci-après pour le campement des divisions.

Le quartier général sera établi à Arraincourt. La 2e division, débarrassée ainsi de ses bagages, se mettra en marche à 3 heures du matin et ira camper à Brulange.

La 3e division partira également à 3 heures et ira bivouaquer à Thonville, à 1 kilomètre au Nord de Brulange, en passant par Morhange et Baronville.

La brigade Lapasset, dont les *impedimenta* auront été mis en marche ce soir, à 10 heures, et qui a plus de chemin à parcourir, partira à 2 heures pour aller à Suisse-Basse, en deçà de la rivière, 1 kilomètre avant d'arriver à Brulange.

L'artillerie de réserve, moins une batterie à cheval qui restera attachée à la division de cavalerie, partira ce soir à 9 heures et ira camper à Holacourt, 2 kilomètres au delà de Brulange.

Le parc du génie, avec la compagnie de sapeurs qui en dépend, se mettra en mouvement, ce soir même, à minuit, et s'établira sur ce même point.

La division de cavalerie, avec sa batterie d'artillerie à cheval, se mettra en mouvement à 3 heures, en se dirigeant sur Gros-Tenquin et s'y arrêtera pour laisser défiler la brigade Lapasset, et la 1re division d'infanterie, qui formera l'arrière-garde du corps d'armée, ira bivouaquer à Holacourt.

La division de cavalerie, après avoir été à l'extrême arrière-garde, campera près de la brigade Lapasset, à gauche de la route.

Les voitures et les services administratifs partiront dès ce soir; l'ambulance du grand quartier général marchera à la suite de la 3e division d'infanterie et s'arrêtera à Arraincourt.

Le général de Valabrègue au commandant d 2e corps.

Altroff, 8 août, dans la soirée.

J'ai envoyé des reconnaissances : 1° sur Sarralbe par Insming Guéblange ; 2° sur Albestroff et Munster ; 3° sur Petit-Tenquin, po me relier avec les avant-postes de la brigade Lapasset.

Les renseignements fournis par ces reconnaissances, d'accord a ceux des habitants des différents villages situés en avant de no position, signalent de l'infanterie ennemie, en assez grande quantité Puttelange et de grosses forces de cavalerie à Sarralbe, où ces dernièr seraient arrivées de très bonne heure. Les éclaireurs ennemis ont vus en avant d'Hilsprich ; l'infanterie prussienne serait arrivée à Put lange à 11 h. 1/2 du matin.

Rien n'a été vu sur la route d'Albestroff et de Munster.

J'ai fait couvrir mon front par des avant-postes et une grand'gar occupe Lening.

Conformément aux ordres que m'a apportés le capitaine de Germir je fais partir ce soir, avec la réserve d'artillerie, lorsqu'elle se met en mouvement, les bagages et le convoi de ma division et je me tie prêt à suivre la même direction.

La rentrée du capitaine Saint-Étienne, que j'avais envoyé vers Pet Tenquin et les avant-postes d'Hellimer, me permettent de complé ces renseignements en les confirmant et, en ajoutant qu'au dire habitants, il y aurait un camp entre Remering et Richeling.

J'ajouterai enfin que, d'après un autre habitant, la contrée au N de la route de Puttelange à Gros-Tenquin aurait été fouillée presq toute la journée par de nombreux petits partis de cavalerie ennem qui se sont montrés à Marienthal, Barst et Lanning s'enquérant de position des camps français.

P.-S. — On me rend compte à l'instant de la rentrée, au 7e régim de dragons, d'un cavalier dont le cheval avait été tué à la bataille Forbach et qui est parti de ce point hier, revêtu d'habits bourg qui lui avaient été donnés dans une maison où il s'était réfugié. moment où cet homme a quitté Forbach, l'armée prussienne é campée sur nos emplacements.

Le capitaine Perrodon, du 10e chasseurs à che au général Lapasset.

Ernestwiller, 8 août.

J'ai l'honneur de vous rendre compte des circonstances qui m placé sous vos ordres.

Avant-hier matin, nous avons reçu du général Metman, commandant la 3e division du 3e corps d'armée à laquelle nous sommes attachés, l'ordre de faire une reconnaissance. En rentrant nous rencontrâmes une brigade de la division avec laquelle nous nous rendîmes à Forbach.

Le 7 août, la division Metman quittant Forbach, nous avons reçu du général Arnaudeau, commandant la 1re brigade de la division (1), l'ordre de suivre la route de Sarreguemines avec les bagages. En arrivant nous nous trouvâmes seuls et nous nous sommes placés sous les ordres du colonel commandant le 3e régiment de lanciers.

Une compagnie du 7e bataillon de chasseurs à pied, laissée en grand'-garde et de la même division et du même corps, se trouve avec nous.

Journée du 8 août.

3e CORPS.

a) Journaux de marche.

Journal de marche du 3e corps d'armée.

Le 8 août, le 3e corps reçut l'ordre de porter son quartier général à Faulquemont et de s'établir sur la rive gauche de la Nied allemande, où il prit les dispositions suivantes : la 1re division à droite de Pont-Pierre ; la 3e à Faulquemont ; la 2e à Fouligny ; la 4e de Landonvillers à Vaudoncourt (2). Cette position n'était que provisoire et avait pour but de donner au 2e corps le temps de se rallier complètement. Il existait en arrière, sur la Nied française, une ligne de défense tout indiquée, couvrant Metz d'une façon effective et permettant de rallier rapidement les détachements et les réserves qui ne cessaient d'arriver par le chemin de fer.

---

(1) Le général Arnaudeau commandait la 2e brigade de la 3e division du 3e corps.

(2) En réalité, à l'Ouest de Bionville.

Journal de marche du quartier général du 3e corps.

Le quartier général est transporté à Faulquemont :
Le 1re division se rend à droite de Pont-Pierre;
La 2e division se rend à Fouligny;
La 3e division se rend à Faulquemont;
La 4e division se rend de Landonvillers à Vaudoncourt.

1re DIVISION (MONTAUDON).

Journal de marche.

La division part en 2e échelon derrière la 3e division (Metn couvrant les deux convois et formant l'arrière-garde. Elle se dir par Barst, sur Faulquemont et campe à Vahl-les-Faulquemont, su rive gauche de la Nied allemande, en face du village de Pont-Pierre

2e DIVISION (DE CASTAGNY).

Départ de Guenviller pour Fouligny, distance : 24 kilomètres; dé à 4 heures du matin ; arrivée à 5 heures du soir.

Pendant la marche, la division a occupé défensivement les posi de Longeville et des hauteurs de Marange.

3e DIVISION (METMAN).

Le 8 août, la division part de Puttelange à 4 heures du matin se rendre à Faulquemont, où elle arrive à 1 h. 1/2 après midi. La suivie est par Barst, Biding, Val-Ebersing.

---

(1) « Le 8 août, le 2e corps va camper à Gros-Tenquin, et ma div part à 4 heures du matin, pour aller s'établir à Faulquemont, son droit couvert par des escadrons du 3e régiment de chasseurs fouillent les bois des environs, sans apercevoir la trace d'un uhlan.

A 4 heures du soir, nous plantons nos tentes près du petit ha de Vahl-les-Faulquemont, et j'occupe les crêtes qui dominent la allemande et le village de Pont-Pierre. J'établis là, comme avancé, le 18e bataillon de chasseurs à pied. » (Général Monta *Souvenirs militaires*, page 84.)

4e DIVISION (DECAEN).

Debout à 3 heures du matin, la division ne se met en route qu'après les divisions Castagny du 3e corps et Grenier du 4e. En tête marchent les bagages, l'ambulance, les cacolets et les réserves d'artillerie.

Le 11e bataillon de chasseurs forme l'arrière-garde.

Le mouvement s'effectue par Longeville-les-Saint-Avold, pour aller camper à Bionville (sur la Nied allemande).

La division, après avoir pris position vers le milieu du jour en arrière de Longeville, n'arrive à Bionville qu'à la tombée de la nuit, par une pluie battante, et l'encombrement des routes par les différentes colonnes ne permet pas à certains corps de s'établir au bivouac avant 3 heures du matin.

DIVISION DE CAVALERIE (DE CLÉREMBAULT).

D'après les ordres de M. le maréchal Bazaine commandant le 3e corps, à la pointe du jour, les tentes sont abattues, les voitures chargées et les chevaux sellés pour se mettre en marche.

L'ordre de marche est ainsi réglé : division Castagny (2e division) et ses bagages; division Grenier (2e du 4e corps) et ses bagages; bagages de la division Decaen (4e division du 3e corps), bagages de la division de cavalerie du 3e corps; division Decaen (4e division du 3e corps); division de Clérembault (cavalerie du 3e corps) ayant à sa disposition une batterie à cheval de la réserve.

D'après un ordre verbal du maréchal Bazaine, le parc administratif et les bagages de la division de cavalerie sont mis en route à 5 heures et acheminés sur Bionville par Faulquemont.

A 7 heures du matin, la 1re brigade (de Bruchard), 2e chasseurs, état-major et deux escadrons du 10e chasseurs, vient prendre position à la sortie de Saint-Avold, après avoir quitté le bivouac de Saint-Avold, aux abords de la gare.

La 3e brigade (de Juniac) qui s'était rendue le 6 de Saint-Avold à Haut-Hombourg, et de Haut-Hombourg à Forbach et qui avait rétrogradé, le 7, de Forbach sur Puttelange rallie à Saint-Avold, le 8 à 7 heures du matin, venant de Puttelange.

Les 2e et 4e dragons (brigade de Maubranches) quittent à 7 heures du matin leur bivouac de la route de l'Hôpital à Saint-Avold, pour venir s'établir à la sortie de cette localité, sur la route de Longeville.

A 6 heures du matin, le défilé de l'infanterie commence par la division de Castagny, partie à 4 heures du matin de Macheren; se succèdent ensuite, le parc d'artillerie du 3e corps, la division Grenier, la division Decaen. A midi la division de cavalerie monte à cheval, l'artillerie à

cheval qui lui est adjointe prend position sur une hauteur dominant les routes de Carling et de l'Hôpital; à 2 heures la division de cavalerie s'ébranle, formant l'arrière-garde du 3e corps rétrogradant pour se concentrer sous les murs de Metz; les uhlans, par petits groupes isolés, suivent tous les mouvements de la colonne, à environ quatre kilomètres de la colonne. A 4 h. 1/4, arrivée à Longeville; la division Decaen a pris position sur les hauteurs qui dominent cette localité pour protéger la retraite de la colonne, elle suit le mouvement de la division de cavalerie et vient prendre position sur le plateau situé au-dessus du village.

Les hommes des deux divisions sont autorisés à mettre à profit la halte faite sur le plateau pour préparer le café.

Deux escadrons de uhlans viennent reconnaître le village de Longeville, mais sans y entrer, pendant la station des divisions Decaen et de Clérembault sur le plateau.

L'apparition de ce parti ennemi ne retarde nullement la marche rétrograde du 3e corps.

La nuit arrive et avec elle la pluie; les troupes d'infanterie gagnent leurs bivouacs; la colonne ralentie par ses *impedimenta* s'allonge, les troupes piétinent sur place; le bivouac à Bionville est changé et la division reçoit l'ordre d'aller camper derrière et à côté de la division Castagny, derrière les villages de Fouligny et de Raville, l'obscurité de la nuit et la pluie n'ayant qu'imparfaitement permis de reconnaître un terrain convenable; le commandant Scellier de Lample ayant reconnu qu'un bivouac convenable existe à Bionville sur la rive gauche de la Nied allemande et que sur cet emplacement se trouve le sous-intendant en mesure de ravitailler la division, le général de Clérembault se décide à se placer sur ce bivouac pour assurer des moyens de subsistances aux 5e et 8e dragons qui n'ont touché ni vivres, ni fourrages depuis quarante-huit heures et dont toutes les avances sont épuisées.

Les corps de la division commencent à arriver sur le terrain du bivouac à minuit; leur installation, retardée par l'obscurité et par la pluie, n'est terminée qu'à 1 h. 3/4.

Le 8e dragons a seul ses bagages; les officiers des 2e, 4e et 8e dragons sont obligés de s'installer au bivouac sous leurs tentes et sans provisions, dans une ville où toutes les ressources alimentaires sont épuisées.

Réserve d'artillerie.

8 août.

Le 3e corps et la division Grenier du corps Ladmirault évacuent Saint-Avold. La réserve d'artillerie quitte le bivouac de Valmont 6 heures du matin et entre dans la colonne à la suite de la division Ca-

ıy, se dirigeant sur Bionville. Une batterie de 12, la 11e du 11e ıitaine Ducher) est mise à la disposition du général Decaen qui est ·gé de protéger la retraite avec la division de cavalarie du général Clérembault. On attache à cette dernière division la 1re batterie à ral du 17e (capitaine de Maillier).

n route, au-dessus de Longeville-les-Saint-Avold on change l'itiné-e de la réserve d'artillerie et on la dirige sur Arriance, par Guin-ıge ; les troupes arrivent au bivouac à 3 heures du soir et sont sur-ıes à leur arrivée par un orage très violent, qui rend impossible t travail pendant près d'une heure. A 10 heures du soir, la batterie illier rallie la réserve. Elle n'a pas eu à tirer dans la journée ; la raite du 3e corps s'est d'ailleurs effectuée sans qu'on ait eu un coup fusil à tirer. On a simplement aperçu de loin les uhlans qui suivaient colonnes.

GÉNIE.

Renseignements sur les marches, opérations militaires et travaux exécutés par le service du génie du corps.

8 août.

Départ à 4 h. 1/2. La réserve reçoit, à Longeville-les-Saint-Avold, ·dre de se rendre à Faulquemont.

c) Opérations et mouvements.

Le maréchal Bazaine à l'Empereur.

8 août.

e parc du 3e corps est dirigé vers Pange, passant par Fouligny, ille (route n° 1); tous les *impedimenta* (services administratifs) iles sont dirigés de Saint-Avold sur Courcelles-sur-Nied, en passant Faulquemont et Han-sur-Nied.

es divisions Castagny, Montaudon et Metman se concentrent sur elange; dès que tout le monde aura rallié, elles se mettront en e sur Saint-Avold, en s'échelonnant.

ı division de Forton retournera à Pont-à-Mousson.

ı marche de concentration sur Metz se fera : la Garde formant le ıier échelon, prenant la route de Bionville à Courcelles-Chaussy ; viendront les divisions du 3e corps, qui seront dirigées par des s latérales à la ligne d'opérations (route impériale n° 3).

premier jour, on viendra camper sur la rive gauche de la Nied, journée se passe bien, et la deuxième journée sous Metz.

Le Major général au maréchal Bazaine.

Quartier impérial, 8 août.

Par ordre de l'Empereur, le général Frossard, qui, en ce moment, est avec son corps d'armée en marche de Puttelange, sur la route de Puttelange à Nancy, reçoit l'avis itératif qu'il doit se porter sur Metz pour joindre son corps aux trois corps que vous y amenez de Saint-Avold. Il est invité à marcher de telle façon qu'il ne contrarie pas les mouvements des troupes qui sont avec vous. L'Empereur attend de vos nouvelles.

Le maréchal Bazaine au Major général, à Metz.

Faulquemont, 8 août, 8 h. 50 soir.

J'arrive à l'instant à Faulquemont, après avoir installé à Fouligny, sur la Nied allemande, les 2e et 4e divisions du 3e corps, les 1re et 3e divisions étant à Faulquemont. Le 4e corps est en seconde ligne aux Étangs, sur la rive gauche de la Nied française, et la Garde est bivouaquée sur la rive gauche de la Nied française, sa droite vers Pange. Tout s'est passé avec ordre, très militairement, sans un coup de fusil; l'ennemi s'est borné à faire occuper Saint-Avold par le 15e de uhlans. Les troupes sont très fatiguées, et il est indispensable qu'elles fassent séjour sur leurs positions. La Garde doit-elle rentrer demain à Metz?

Le Major général au maréchal Bazaine, à Faulquemont (D. T.).

Metz, 8 août, 10 h. soir.

Faites rentrer la Garde demain à Metz, si vous n'en avez aucun besoin. Mais, s'il y a apparence de lutte, gardez-la. En tous cas, donnez l'ordre à Ladmirault de continuer à vous couvrir. Vous seul avez des ordres à donner. Faites donc ce que les circonstances vous inspireront. Il est possible que nous ayons une bataille à livrer sous Metz dans deux ou trois jours. L'ennemi paraît se concentrer en attendant des renforts qui sont en marche.

Failly est à Phalsbourg sans être inquiété; Mac-Mahon à Blâmont (1).

---

(1) Il n'y avait encore à Blâmont, le 8 août, que les divisions de cavalerie Duhesme et de Bonnemains, qui avaient poussé jusque-là, au lieu de s'arrêter à Sarrebourg.

Tous deux se retirent sur Nancy. Les nouvelles de Paris sont très bonnes. Éclairez-vous très au loin avec votre cavalerie. Tâchez d'enlever quelques uhlans, pour avoir des nouvelles de l'ennemi.

Le même au même (D. T.).

Reçue le 9 août à 3 h. 30 matin.

Séjournez à Faulquemont pour rester lié avec le général Frossard. Conservez la Garde, en lui indiquant une position qui lui permette de vous appuyer efficacement au besoin. Un nouvel avis qui m'arrive m'indique que l'ennemi est en marche sur notre gauche.

Donnez l'ordre au général Ladmirault de rester en position sur votre gauche pour la couvrir.

J'écris directement aux généraux Bourbaki et Ladmirault pour éviter tout malentendu. J'écris également au général Frossard, par un de ses officiers, de rester en communication constante avec vous et de se conformer à vos ordres. Donnez-leur vos instructions sans tarder.

Tâchez de concentrer le plus tôt possible sous Metz les 2e, 3e, 4e corps et la Garde, qui sont tous placés sous vos ordres et doivent s'y conformer strictement. Faites-vous éclairer très au loin par votre cavalerie légère.

Le maréchal Bazaine au général Montaudon.

Longeville, 8 août, 8 h. 1/2 matin.

Vous camperez ce soir sur la rive gauche de la Nied allemande, votre extrême droite à hauteur de Pont-Pierre, que vous ferez garder, et votre gauche à Faulquemont. Vous aurez également des postes au delà du chemin de fer, sur la rive droite de la Nied. Vous camperez, suivant la nature du terrain, en ordre de colonne par bataillon à distance entière, ou sur deux lignes déployées par brigade, la seconde ligne à 500 ou 600 mètres de la première. Si le terrain le permet, je préférerais cette seconde disposition, votre artillerie serait campée autant que possible en arrière de votre seconde brigade.

P.-S. — Le général Frossard établit ce soir son quartier général à Gros-Tenquin, en arrière de votre droite; mettez-vous en relations avec lui. La division de dragons de mon corps d'armée ira camper ce soir entre Vahl-les-Faulquemont et Guessling.

La division Metman aura sa droite près de Faulquemont, en suivant le cours de la Nied.

Mon quartier général sera à Faulquemont.

Le général Montaudon au maréchal Bazaine.

8 août.

Conformément à vos prescriptions, je me suis retiré aujourd'hui, avec ma division, de Puttelange sur Faulquemont.

Mes premières troupes sont arrivées à hauteur de Pont-Pierre vers 4 heures; à 5 heures, toute la division était campée comme vous me l'avez ordonné.

D'après ce que m'a rapporté mon arrière-garde et d'après les renseignements qui m'arrivent de toutes parts, une colonne prussienne (infanterie et cavalerie) m'aurait suivi et serait à huit kilomètres environ. Cette colonne ramasserait les traînards de tous les corps.

Sur mon flanc droit s'étend une crête qui domine tous les environs et dont la longueur est d'environ trois kilomètres. Ce coteau forme une très belle position, dont le flanc droit s'appuie à une colline boisée et le flanc gauche à la Nied et à Pont-Pierre.

Afin de me couvrir à droite, j'ai placé un bataillon sur la crête, entre Pont-Pierre et la grand'route, et deux compagnies à l'autre extrémité.

Afin de savoir au juste ce qui se passe, j'ai envoyé sur la route que nous avons suivie un escadron en reconnaissance.

La marche d'aujourd'hui a assez fatigué les troupes de la division, déjà épuisées par les marches de nuit et les alertes des jours précédents; aussi vous prierai-je de vouloir bien donner, si cela est possible, un jour de repos à la division.

Le général Montaudon au général Metman.

8 août.

Il résulte des renseignements donnés par mon arrière-garde et par les habitants du pays, qu'une colonne prussienne nous a suivis. Elle serait en ce moment à huit kilomètres.

Je n'ai pu connaître encore sa force; une reconnaissance que je vient d'envoyer me la fera connaître peut-être.

Il se peut donc que je sois attaqué sur mon flanc droit; si le Maréchal, commandant le 3e corps, ne vous a rien prescrit de particulier, je vous prierai, le cas échéant, de prendre vos dispositions de manière à me rejoindre rapidement, afin que nous puissions donner à l'ennemi une sérieuse leçon.

Il paraîtrait aussi que Saint-Avold est occupé par l'ennemi.

Je vous prie de me tenir au courant, de votre côté, de tout ce que vous pourriez apprendre.

Le maréchal Bazaine au général de Castagny.

Longeville, 8 août, 8 h. 1/2.

Lorsque vous aurez quitté les positions où vous faites grand'halte ce matin, vous vous dirigerez sur Fouligny et, après avoir passé la Nied allemande, sur le pont de Raville, vous vous établirez sur la rive gauche de cette rivière, en faisant tête de colonne à gauche et établissant votre campement entre Raville et Guinglange; vous camperez, suivant la nature du terrain, en ordre de colonne, par bataillon à distance entière, ou sur deux lignes déployées par brigade, la seconde ligne à 300 ou 600 mètres de la première.

Si le terrain le permet, je préférerais cette deuxième disposition.

Votre artillerie sera campée en arrière de votre 2e brigade, autant que possible.

Vous aurez à votre droite la division Metman, campée entre Créhange et Faulquemont, et à votre gauche la division Decaen, campée de Bionville à Vaudoncourt.

Vous jetterez sur la rive droite de la Nied allemande les grand'gardes et avant-postes nécessaires à votre sûreté, et vous en règlerez vous-même la force et les emplacements.

Le général de Castagny au maréchal Bazaine.

Camp de Raville, 8 août, 8 h. 1/2 soir.

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence que ma division était campée, à 8 h. 1/4, sur les hauteurs situées entre les deux villages de Raville et de Guinglange, face à la Nied.

Voici les renseignements que l'on m'a donnés sur la présence de l'ennemi à Boulay; ils sont très authentiques, venant de la sœur d'un chef d'escadrons de carabiniers, qui les tient d'une personne qui a vu aujourd'hui le fait suivant :

Treize uhlans se sont présentés à Boulay; ils ne sont pas descendus de cheval, se sont promenés avec ostentation dans la ville, en ayant l'air de narguer les habitants, et, en sortant, l'un d'eux a tiré en l'air un coup de feu.

Voilà tout ce qu'il y a de vrai dans les forces prussiennes qui ont envahi Boulay.

Le maréchal Bazaine au général Metman.

Longeville, 8 août, 8 h. 30.

Vous camperez ce soir entre Faulquemont, que vous n'occupe cependant pas et Créhange, sur la rive gauche de la Nied alleman Faites étudier à l'avance les moyens de communication d'un côt l'autre du chemin de fer, de manière à pouvoir rapidement condu vos troupes sur l'emplacement de leur bivouac. Vous pourrez éten votre gauche jusqu'à la hauteur d'Elvange.

Vous camperez suivant les facilités que présentera le terrain, en or de colonne par bataillon à distance entière, ou sur deux lignes déploy par brigade, la deuxième ligne à 500 ou 600 mètres de la première. le terrain le permet, je préférerais cette deuxième disposition. V artillerie sera campée en arrière de votre 2e brigade, autant que p sible.

Vous jetterez sur la rive droite de la Nied allemande les grand'gar et avant-postes nécessaires à votre sûreté ; vous occuperez surtout d de bonnes conditions Flétrange, Elvange et le chemin qui, par la r droite, va de Flétrange à Créhange et Faulquemont.

Vous aurez à votre droite la division de Montaudon dont la gau sera à Faulquemont ainsi que mon quartier général.

Le maréchal Bazaine au général Decaen.

Longeville, 8 août, 8 h. 1/2.

Lorsque votre colonne arrivera à Fouligny, vous suivrez la rive dr de la Nied allemande jusqu'à Bionville, où vous traverserez cette rivi Immédiatement après l'avoir dépassée, vous vous établirez sur la r gauche, face en dehors, entre la route de Vaudoncourt, mettant portion de votre division sur Raville, où viendra la gauche du gén de Castagny.

Vous camperez suivant la nature du terrain, en ordre de colonne bataillon à distance entière, ou sur deux lignes déployées par brig la deuxième ligne à 500 ou 600 mètres de la première.

Si le terrain le permet, je préférerais cette deuxième disposit Votre artillerie sera campée en arrière de votre 2e brigade, autant possible.

Vous jetterez sur la rive droite de la Nied allemande les grand'ga et avant-postes nécessaires à votre sûreté et vous en réglerez vous-m la force et les emplacements, et surtout en gardant les points de sage de Bionville, Morlange, Bannay et Varize, en avant de votre gau en face de Vaudoncourt.

Le général de Ladmirault établit ce soir son quartier général aux Étangs (1).

Mon quartier général sera à Faulquemont.

Ordres du lieutenant-colonel de Maucourant, commandant l'artillerie de la 4e division (Decaen) du 3e corps, pour la marche du 8 août.

8 août, 6 h. 1/4 matin.

D'après les ordres du général commandant la division, l'ordre de marche des diverses fractions de l'artillerie de la division sera réglé comme il suit :

Lorsque les bagages de la division auront défilé, et à la suite de l'ambulance et des mulets de cacolets viendra :

Le parc divisionnaire, marchant la gauche en tête, sur deux voitures de front et dans l'ordre suivant :

1° Réserve de la 8e batterie : voitures à bagages, forge, deux chariots, deux caissons, un affût de rechange ;

2° Réserve de la 10e batterie. Même ordre ;

3° Réserve de la 9e batterie. Même ordre ;

4° Réserve des munitions d'infanterie, marchant la gauche en tête : 1° cinq caissons à quatre roues ; 2° quatorze caissons légers à deux roues, numéros 14 et 1.

A la suite du parc divisionnaire, la 8e batterie, marchant la gauche en tête sur deux voitures de front.

Après la 8e batterie, passeront les 85e et 80e régiments qui seront suivis de la 10e batterie (batterie de combat), marchant la gauche en tête et sur deux voitures de front.

Après la 10e batterie passera un bataillon du 44e qui sera suivi d'une section de combat de la 9e (celle de gauche), marchant sur deux voitures de front.

Cette section sera suivie de dix paires de cacolets et deux bataillons du 44e, après chacun desquels viendront les deux autres sections de la 9e, suivies des chasseurs à pied.

En cas de mise en batterie, MM. les officiers d'artillerie réclameront une escorte de bataille marchant immédiatement en avant; cette escorte sera proportionnée à l'importance de l'artillerie mise en position.

---

(1) C'est à Glattigny que le général commandant le 4e corps établit le 8, son quartier général.

D'après l'ordre du général Decaen, la 9e batterie marchera par sections ; une section à la suite de chacun des trois bataillons du 44e.

Le capitaine Caillet, suivi d'un brigadier, partira avec le général de division.

Il n'y a pas encore d'heure fixée pour le départ.

La section de la 10e batterie doit se retirer avec le 85e et elle rejoindra alors sa batterie.

Le général de Clérembault au maréchal Bazaine.

8 août, minuit.

Il est onze heures et demie du soir, j'arrive par une pluie battante mon bivouac de Bionville.

Par la nuit, j'ai marché devant moi et je me suis trouvé à Bionville ; je n'ai pu rétrograder, mes chevaux étaient éreintés, surtout la brigade de Juniac qui, la veille, était restée vingt et une heures cheval et qui, partie ce matin de Puttelange, à 3 heures, vient d'arriver au bivouac, ayant de l'avoine pour les chevaux, mais pas de vivres pour les hommes depuis hier.

J'ai ordonné au 2e dragons, qui est aligné à deux jours, de donner un jour au 5e ; j'ai donné même ordre au 4e pour le 8e. Demain matin l'intendant, étant à Bionville, alignera ces régiments à deux jours de vivres.

J'ai à vous rendre compte que, pendant le repos, au sommet de la montée de Longeville, mon artillerie, qui avait des ordres de son général, m'a échappé, si bien que, lorsque je me suis mis en route après l'infanterie, vers 6 heures du soir, je ne l'ai plus trouvée. Elle a dit qu'elle allait à Illange (?) ; je crois qu'on m'a dit ce mot.

L'infanterie faisant des repos longs et bien fréquents, j'ai mis onze heures et demie pour faire dix-huit kilomètres ; je ne réclame pas c'était aujourd'hui urgent et nécessaire, mais je solliciterais de Votre Excellence, quand ce ne sera pas utile, de me laisser arriver de manière à quitter le bivouac et y arriver de jour.

P.-S. — Je loge chez M. Sidot, route de Raville.

Comme il est minuit passé, qu'il y a treize kilomètres et que mes chevaux sont éreintés, j'aurai l'honneur de vous adresser ce rapport demain matin de bonne heure.

Le général de Bruchard, qui commandait l'extrême arrière-garde m'a rendu compte qu'un peloton de 20 à 25 Prussiens avait suivi sa colonne jusqu'ici.

Le maréchal Bazaine au général de Rochebouët, commandant l'artillerie du 3e corps.

Longeville, 8 août, 8 h. 1/2.

Faites quitter la colonne Castagny par vos réserves, au coude de la route au-dessus de Longeville, où s'embranche le chemin de communication n° 15 ; suivez le chemin par Bambiderstroff, Vigneulles-Haute, Vigneulles-Basse, Dorvilier, Guinglange, Hémilly, Arriance où vous bivouaquerez ce soir.

Mon quartier général sera à Faulquemont.

Le même au général Viala, commandant le génie du 3e corps.

Longeville, 8 août, 8 h. 1/2.

Je vous prie de prendre les mesures nécessaires pour que les compagnies du génie de la réserve et ses bagages prennent, avant d'arriver à Longeville, la route de Faulquemont, où sera établi ce soir mon quartier général et le vôtre, et où camperont vos réserves.

Journée du 8 août.

4e CORPS.

a) Journaux de marche.

Journal de marche du 4e corps d'armée.

Le quartier général du corps d'armée part à 2 heures du matin de Boulay pour Glattigny.

1re *division.* — Quitte ses positions en avant de Boulay pour camper sur les pentes qui dominent le village des Étangs.

2e *division.* — Détachée avec le 3e corps d'armée.

3e *division.* — Se porte d'Helstroff sur la rive gauche de la Nied à Pont-à-Chaussy.

Artillerie. — Les réserves campent entre Glattigny et les Étangs.

Génie. — A Glattigny avec l'ambulance.

1re DIVISION (DE CISSEY).

A 7 heures du matin, la division est arrêtée au village des Étangs sur la Nied, où le général de Cissey peut établir son bivouac dans une assez bonne position militaire. La Garde impériale est à notre droite, sur le bord de la Nied.

Souvenirs inédits du général de Cissey.

8 août.

Nous marchons en retraite sur Metz où l'armée entière doit se concentrer. A 7 heures du matin, ma division est arrêtée aux Étangs où je l'établis au bivouac dans une assez bonne position militaire ; la Garde impériale est campée à ma droite ; nous logeons dans une espèce de vieux château dont la propriétaire, antiprussienne avant tout, met tout ce qu'elle possède à notre disposition.

Le quartier général du corps d'armée est en arrière de nous à Glattigny.

2e DIVISION (GRENIER).

A 3 heures du matin, la 2e division prend les armes. Le mouvement vers Metz étant résolu, les forces réunies à Saint-Avold et aux environs se mettent en marche par deux routes, celle de Longeville et celle de Faulquemont. La 2e division s'engage à la suite de la division Castagny et précédant la division Decaen et la cavalerie, sur la route de Longeville, formant partie de la colonne de droite. Les deux colonnes doivent se servir mutuellement de réserve, suivant qu'elles auraient à prendre position à gauche ou à droite pour faire face aux Prussiens.

A 7 ou 8 kilomètres de Saint-Avold, après avoir dépassé le bourg de Longeville-les-Saint-Avold, sont des collines dominant fortement la route de Metz et le chemin qui relie Faulquemont. Le maréchal Bazaine, qui, de sa personne, était au château de Longeville, fit prendre position sur la crête à la division Castagny, et sur les pentes à la 1re brigade de la 2e division, en même temps qu'il se servait de la 2e brigade pour couper la route et la défendre en arrière du chemin de Faulquemont dans la vallée.

Après avoir fait le café dans ces positions de combat, la division ayant fait filer le convoi de bagages derrière elle, ses bagages propres et ceux de la division Decaen, se replie dans la position supérieure qu'évacue la division Castagny. Elle s'y masse pendant que la division Decaen opère son mouvement en arrière et, après avoir occupé la position à mi-côte, vient la remplacer en 1re ligne sur la crête. Le maréchal

Bazaine fait, par ordre écrit, évacuer la place par la 2e division avec injonction de remplacer le général Castagny dans ses positions de Morhange.

Au moment de les occuper, l'ennemi ne s'étant pas porté sur nos derrières d'une manière sérieuse ni prononcée, la 2e division a ordre de continuer sa route vers Bionville et de camper au delà de ce village, vers la ferme de Plappecourt.

La colonne de droite de l'armée se remet donc en marche tout entière. La division Castagny tourne vers Faulquemont au village de Fouligny, la division Grenier se porte sur Bionville où l'ont précédée ses bagages, et enfin elle campe, à 11 heures du soir, en arrière de la division Decaen qui arrive après elle entre Bionville et la ferme de Plappecourt, à hauteur d'une maison isolée appelée le château du Prince.

Le campement, pris dans la nuit, dans des terrains détrempés par un orage, est mal disposé pour laisser reposer les troupes.

3e DIVISION (DE LORENCEZ).

La division quitte Helstroff, à 3 heures du matin et se porte sur Silly-sur-Nied en passant par Varize, Vaudoncourt, Courcelles-Chaussy et Pont-à-Chaussy. Elle s'établit sur les hauteurs entre Silly et Glattigny.

2e *Brigade* (BERGER).

Journal de marche.

A 4 heures du matin, notre division était en marche pour se rendre à Courcelles ; à peine avions-nous formé les faisceaux que l'ordre nous fut donné d'aller avec ma brigade occuper la ferme de Béville qui se trouvait de l'autre côté d'un ruisseau assez encaissé et que ma cavalerie eut beaucoup de peine à traverser. Pendant cette journée de marche, on signala la présence de l'ennemi sur la route de Metz à Saint-Avold ; on envoya des reconnaissances de cavalerie qui ne purent donner aucune nouvelle des Prussiens.

DIVISION DE CAVALERIE (LEGRAND).

La brigade de hussards part de Boulay à minuit, la brigade de dragons à une heure du matin, et se dirigent vers Metz ; la 2e par la route de Helstroff, la 1re par Volmérange ; elles vont bivouaquer le même jour : la 1re brigade à Lauvallier et la 2e à Silly.

c) Opérations et mouvements.

Le maréchal Bazaine au général Grenier.

Longeville, 8 août, 8 h. 1/2 matin.

Après avoir passé la Nied allemande à Bionville, vous continue marcher sur Courcelles-Chaussy, vous prendrez le chemin de g communication n° 13, pour vous rendre à Landonvillers.

M. le général Ladmirault établissant ce soir son quartier génér Étangs (1), vous rentrez sous son commandement direct et v enverrez prendre ses instructions pour l'établissement de votre br

Le général commandant la division de cavaleri général de Ladmirault.

Lauvallier, 8 août

J'ai l'honneur de vous rendre compte que la brigade de hussar installée à Lauvallier, sur la route de Metz, à 6 kilomètres en arri Glattigny. Il y a de l'eau en quantité suffisante.

J'ai ici un poste chargé du transport des dépêches.

Ordre. — Le général de Ladmirault au gé Legrand, à Lauvallier.

Glattigny, 8 août.

Messieurs les commandants des divisions recommanderont l grande vigilance aux postes, pendant la nuit. Les bataillons, les ments qui occupent les bivouacs et positions ne doivent pas av armes chargées ; les grand'gardes et postes avancés, seuls, peuv avoir. Toutes les précautions seront prises et les recommand seront faites pour éviter une alerte.

La 1re division a aujourd'hui sur sa droite la 3e division (Lore leurs avant-postes se touchent. La 1re et la 3e division don des indications à leurs grand'gardes pour qu'il n'y ait po méprises.

La 3e division (Lorencez) a sur sa droite des corps de la impériale et du 3e corps d'armée (maréchal Bazaine). Les avant de ces corps d'armée se touchent; donner les mêmes recomman que ci-dessus.

---

(1) Le général Ladmirault établit son quartier général à Gla

Ce soir, si ce n'est déjà fait, les corps dirigeront sur Metz leurs réserves de vivres qui rejoindront la réserve générale, sur la route des Étangs à Metz, en un point nommé Lauvallier, très rapproché de Metz, où ils resteront en ayant soin de dégager la route.

Demain 9 août, le réveil aura lieu à 3 heures du matin, mais il ne sera fait ni sonneries, ni batteries.

Messieurs les officiers et les troupes ploieront les tentes, les bagages seront préparés et, à 3 h. 1/2, ils quitteront les bivouacs pour se diriger sur Metz.

Les bagages de la 1re division, arrivés à un point de la route nommé Petit-Marais, se dirigeront sur Sainte-Barbe pour de là gagner Saint-Julien près de Metz, où ils se placeront en dehors de la route. A la même heure, le 20e bataillon de chasseurs à pied prendra la route de Metz et, arrivé au point nommé Petit-Marais, se dirigera sur Sainte-Barbe, prendra la direction de Vry, qu'il occupera jusqu'à ce que toute la colonne ait défilé. Là, il rencontrera des pelotons de hussards qui seront partis le matin en reconnaissance. Ces pelotons resteront avec le bataillon pour fournir des reconnaissances qui s'avanceront au loin sur la route de Bouzonville.

A 4 heures, le trésor de chaque division et celui du quartier général partiront, chacun sous l'escorte d'une compagnie, pour rentrer à Metz par la route directe.

A 3 h. 1/2, les bagages de la 3e division (Lorencez) quitteront le bivouac pour rejoindre la grande route des Étangs à Metz, passant par les points indiqués : maison isolée, Retonfey et Petit-Marais. Là, ils rejoindront la grand'route qui conduit à Metz et passe près de Noisseville; ils se dirigeront sur Metz.

A 4 heures, les troupes commenceront à quitter leur bivouac en ayant soin de prendre leurs précautions et de bien se faire éclairer en arrière dans la direction de Boulay. Les troupes de la 1re division suivront la route jusqu'au point indiqué Petit-Marais, gagneront Sainte-Barbe pour prendre la grand'route qui conduit à Metz et s'arrêteront à Saint-Julien.

Les troupes de la 3e division, en suivant le même chemin que leur convoi, viendront prendre la route des Étangs à Metz, au point indiqué Petit-Marais.

De cette façon, les troupes de la 1re et de la 3e division voyageront sur deux voies différentes.

En arrivant près de Metz, des officiers d'état-major indiqueront aux troupes les directions qu'elles devront suivre.

Le parc du génie, avec sa compagnie, prendra la route des Étangs à Metz et quittera son bivouac à 4 heures du matin.

Les réserves d'artillerie, ainsi que le parc, suivront la compagnie du

génie et seront escortées par deux compagnies du 57e qui c leur bivouac.

Demain, à 3 heures du matin, la brigade de cavalerie en escadron à Vry pour pousser des reconnaissances sur la route zonville.

A la même heure, M. le général de Cissey fera faire par ses l une reconnaissance dans la direction de Boulay.

Les ambulances des divisions marcheront en tête des trou mettant quelques cacolets à l'arrière-garde. L'ambulance du général partira, à 3 h. 1/2 du matin, pour prendre la route de y attendre les troupes, en ayant soin de ne pas s'arrêter sur l

A 4 heures, la brigade de dragons viendra au point Petit-M y trouvera le commandant en chef qui lui indiquera la dir prendre.

d) Situation et emplacements.

CORPS.	OFFICIERS.	SOUS-OFFICIERS ET TROUPE.	TOTAUX.	CHEVAUX.	EMPLACE
État-major général.....	32	»	32	75	Glattigny.
1re division.....	317	8,270	8,587	653	Aux Étan
2e —	315	7,909	8,224	665	A l'Ouest ville.
3e —	313	9,733	10,046	694	Silly.
Division de cavalerie.....	189	2,359	2,548	2,424	Lauvallier
Réserve d'artillerie.....	33	990	1,023	1,054	Aux Étan
Réserve du génie.	4	136	140	77	Glattigny.
Train des équipages.....	7	348	355	422	Id.
Force publique.....	5	85	90	65	Id.
Trésor et postes.....	17	31	48	31	Id.
Service des subsistances, des hôpitaux, du campement.	?	?	?	?	
TOTAUX.....	1,232	29,864	31,093	6,460	

Journée du 8 août.

5e CORPS.

a) Journaux de marche.

Journal de marche du 5e corps d'armée.

D'après les ordres de l'Empereur, qui prescrivent de se retirer sur le camp de Châlons, le général de Failly juge qu'il est inutile, actuellement, de se rendre à Phalsbourg, ce qui allongerait son trajet d'un jour. Il décide que le 5e corps prendra la route de la Petite-Pierre à Sarrebourg, par Ottwiller.

En conséquence le corps, suivi des débris du 1er, part de la Petite-Pierre, à 5 heures du matin, par une pluie battante. Arrivé à Ottwiller, le général en chef, frappé de l'extrême privation qu'impose à tous l'abandon des bagages à Bitche, conçoit le projet d'envoyer vers cette place un détachement, avec mission d'essayer de ramener ces bagages.

Le commandant Perrotin, de l'état-major général du corps, part en conséquence d'Ottwiller avec une avant-garde de deux escadrons du 5e hussards commandés par le colonel Flogny, de ce régiment, et qui doivent être suivis et appuyés par le 12e chasseurs et le 5e lanciers. Cette colonne doit essayer de faire une pointe sur Bitche, par Lorentzen, Montbronn et Lemberg, y prendre le convoi, si c'est possible, et revenir ensuite sur Sarrebourg.

Partant d'Ottwiller vers 6 h. 1/2, cette cavalerie va rejoindre la route qui mène à Lorentzen au Nord. Mais elle ne peut arriver jusqu'à ce point. Les têtes de colonnes de l'armée du prince Frédéric-Charles, qui ont franchi la frontière de Volmunster à Sarreguemines dans la journée du 7, ont déjà envoyé de gros détachements pour occuper les défilés des Vosges de ce côté.

Près de Lorentzen, sur la route de Bitche à Sarrebourg, l'avant-garde du 5e hussards rencontre des avant-postes de cavalerie prussienne. Nos cavaliers les chargent avec vigueur et leur tuent plusieurs hommes et chevaux.

Mais de l'infanterie étant signalée, notre cavalerie ne peut aller plus loin dans la direction de Bitche et se voit forcée de renoncer à sa tentative. Elle revient à Sarrebourg, où elle arrive à minuit et demi, après une marche forcée.

La perte de notre train auxiliaire et de la plus grande partie du personnel de nos services administratifs, laissés à Sarreguemines et Bitche, rend les approvisionnements des plus difficiles pendant la route.

L'intendance est obligée de recourir aux réquisitions de pain et de viande dans tous les villages traversés.

Les différents détachements de la colonne s'échelonnent sur la route, de façon à ne pas épuiser les mêmes centres de population, pendant la grand'halte consacrée à la soupe. On passe à Schalbach et à Bickenholtz.

La tête de la colonne du 5e corps commence à arriver à Sarrebourg, vers 4 heures de l'après-midi, après avoir parcouru, par des chemins de traverse, une étape de 32 kilomètres environ.

Les troupes sont campées en grande partie au Nord-Est de la ville, Lixheim, sur des hauteurs qui dominent ce village situé à 6 kilomètres. Elles s'y établissent militairement, avec ordre aux avant-postes de se garder avec la plus grande vigilance.

La grande majorité du 1er corps se trouve déjà réunie à Sarrebourg et campe également autour de la ville. Le maréchal de Mac-Mahon, qui s'y trouve aussi de sa personne, confirme les ordres de l'Empereur pour se porter sur le camp de Châlons, et donne pour instruction au général de Failly de gagner ce camp, en lui laissant la route de Nancy pour le 1er corps, et en prenant la gauche de ses colonnes pour couvrir sa retraite. La division de Lespart rallie le 5e corps dans la soirée.

Les distributions se font avec beaucoup de difficultés. Les magasins de la ville renferment quelques approvisionnements, mais les distances sont grandes jusqu'aux différents camps. Les divisions Goze et l'Abadie campées près de Lixheim, obtiennent des vivres par réquisition.

Extrait du journal du capitaine de Lanouvelle, de l'état-major du 5e corps de l'armée du Rhin.

8 août.

Le corps d'armée se mit en route à partir de 4 heures du matin, par une pluie battante, dans la direction de Sarrebourg, en deux colonnes, l'une, composée de deux divisions d'infanterie, par Ottwiller, Veckerwiller, Schalbach, Bickenholtz, Lixheim où elle fit étape le 8; l'autre, comprenant la cavalerie, le reste de l'infanterie et l'artillerie de réserve, par Ottwiller, Drulingen, Weyer, Hirschland, Rauwiller, Sarraltroff, Sarrebourg où elle campa au Nord de la ville.

Pendant la grand'halte de cette dernière colonne à Hirschland, le général commandant le corps d'armée décide que la division de ca

lerie et deux batteries d'artillerie à cheval, prises dans la réserve, partaient à midi, dans la direction de Bitche, par Lorentzen (8 kilomètres Est de Sarre-Union), pour reprendre et escorter le convoi qui avait été aissé dans cette place. Je n'ai pas de détails sur cette expédition qui ne réussit pas, et il y a contradiction dans mes notes au sujet de son retour : je lis d'une part que la cavalerie aurait couché le 8 au soir à Monthronn (6 kilomètres Ouest de Lemberg), et d'autre part qu'elle nous a rejoints dans la nuit du 8 au 9 août. J'ai lieu de croire que cette dernière indication est exacte et que Monthronn figure sur mon carnet comme le point que la cavalerie devait essayer d'atteindre le 8 au soir; et où dans la nuit le convoi lui serait amené de Bitche, escorté par le 6e hussards qui avait été envoyé sur notre flanc droit, c'est-à-dire au Nord de notre route, dès le matin.....

1re DIVISION (GOZE).

Départ à 6 h. 1/2 pour Lixheim, où l'on arrive vers 3 heures. On campe sur la route de Sarre-Union que l'on dit occupé par l'ennemi.

2e BRIGADE (NICOLAS).

Le 8, dès 4 heures du matin, le 5e corps, dont l'infanterie se composait des trois brigades Saurin et Nicolas de la 1re division, de Maussion de la 2e division, après bien des hésitations sur la direction à suivre, fut engagée sur la route d'Ottwiller, et de là sur Lixheim par Siewiller, Schalbach, où se fit la grand'halte, et Bickenholtz ; des hauteurs de ce dernier village, on distinguait vers la gauche, dans la plaine, le mouvement de retraite des troupes de Mac-Mahon.

En arrivant à Lixheim, des dispositions de combat furent prises en prévision d'une attaque de l'ennemi, dont la présence était signalée sur notre droite vers Fénétrange et Kirrberg. Les corps campèrent sur leurs positions autour de Lixheim, dont la grande place fut occupée par le convoi et les ambulances. La brigade, qui dans cette marche du 8 formait l'arrière-garde, s'établit en avant du Vieux-Lixheim, sur la route de Nancy. Dans la soirée, le bruit lointain du canon se fit entendre dans la direction du Nord.

2e DIVISION (DE L'ABADIE D'AYDREIN).

Journal de marche.

La portion du 5e corps, arrivée la veille à la Petite-Pierre, doit se porter sur Phalsbourg; le mouvement commence de très bonne heure par la cavalerie, suivie du grand quartier général, des ambulances, des

bagages et de la réserve d'artillerie que la division de l'Abadie d'Aydrein doit escorter. La division Goze fait l'arrière-garde. C'est le 88e qui fournit les compagnies d'escorte de la réserve. Le défilé des bagages, principalement ceux de la cavalerie, retarde le départ de la 2e division.

En route, le général en chef avait reçu l'ordre de se diriger sur Sarrebourg. On arrive à Ottwiller par une pluie battante, qui a commencé dès le moment où l'on s'est mis en marche; on apprend là que les dispositions du matin sont changées. Le grand quartier général, la réserve d'artillerie, le parc du génie, la réserve de mulets du train qui doit suivre désormais la réserve d'artillerie, les ambulances, prennent la route de Sarrebourg par Drulingen et y arrivent vers 3 heures de l'après-midi; les divisions de l'Abadie et Goze passeront la nuit à Lixheim. La cavalerie doit éclairer et couvrir la marche; en même temps, elle cherchera à faciliter le retour des bagages restés à Bitche. Un officier monté de chaque corps est envoyé pour les reconnaître, tous ces officiers partent d'Ottwiller sous l'escorte d'un escadron du 5e hussards, et les ordres du chef d'escadron Deshautschamps.

L'escadron divisionnaire va se ranger sous les ordres du colonel Flogny. Les compagnies du 88e chargées d'escorter la réserve d'artillerie rallient leur régiment.

La division quitte la route de Phalsbourg un peu avant d'arriver à Siewiller, et va faire la grand'halte à Schalbach, où des réquisitions de fourrage ont lieu; elle passe ensuite à Bickenholtz et campe, à 3 heures de l'après-midi, au Sud et près de Lixheim, des deux côtés de la grande route conduisant à Sarrebourg.

Le détachement du 68e, des détachements des 17e et 30e de ligne, tous composés des hommes de la réserve et destinés à la division Guyot de Lespart, ont suivi la division et campent avec elle.

Le 49e de ligne reçoit l'ordre de prendre en subsistance tous les hommes du corps d'armée du maréchal de Mac-Mahon, qui ont rallié ou rallieront la division.

Lorsque la tête de colonne commençait à descendre vers Lixheim, on aperçut une troupe assez nombreuse sur la grande route de Sarrebourg. Le général de l'Abadie la fit reconnaître avant de choisir son campement. C'étaient des hommes appartenant au 1er corps.

A peine était-on au bivouac, que la nouvelle d'un engagement dans le voisinage est donné au général de division; on pense de suite à la réserve d'artillerie en marche sur Sarrebourg. Bien que l'on n'entende aucune détonation pouvant donner créance au rapport qui vient d'être reçu, des dispositions sont prises, le chef d'état major, envoyé aux renseignements pousse jusqu'à Rauwiller, où les habitants lui affirment que l'ennemi n'a pas paru, et n'a pas été signalé dans les environs. Pendant ce temps, le général de l'Abadie avait concerté quelques

mesures de défense avec le général Goze, dont la division venait d'arriver au Nord de Lixheim. La brigade Saurin passe la nuit au Nord de ce village, la brigade Nicolas va à Alt-Lixheim, sur la route de Nancy. Les bagages de cette division parquent sur la grande place du village.

Des distributions ont lieu, sur des réquisitions faites à Lixheim et à Bickenholtz. Pendant la marche, les habitants étaient venus généreusement offrir du pain et des rafraîchissements aux soldats.

D'après les ordres du général en chef, le général de l'Abadie prévient le général Brahaut, qui doit se trouver avec sa cavalerie à Lorentzen, de sa présence et de celle de la division Goze à Lixheim. Mais cet officier général n'y était plus. Après avoir réuni le 5e lanciers et le 12e chasseurs à Hirschland, dans la matinée, il s'était avancé avec eux et deux batteries à cheval de la réserve mises à sa disposition, jusqu'en vue de Mackwiller. Là il rencontra le 5e hussards qui, de Durstel, avait poussé jusqu'à Lorentzen, où il avait eu un léger engagement avec la cavalerie allemande. Le colonel Flogny lui avait rapporté que des forces ennemies nombreuses étaient à Rohrbach, à Lorentzen et à Sarre-Union ; que la route de Bitche n'était plus libre. Ces renseignements, recueillis aussi par un officier supérieur de l'état-major général du corps d'armée, avaient déterminé le général commandant la cavalerie à se replier le jour même sur Sarrebourg, où il était arrivé à minuit et demi. Le 12e chasseurs bivouaqua sur les promenades, le 5e lanciers bivouaqua sur la route, les cavaliers tenant leurs chevaux par la bride; les batteries à cheval rejoignirent la réserve.

La division Guyot de Lespart, partie à 10 heures du matin de Phalsbourg, arriva le même jour à Sarrebourg à la suite du 1er corps d'armée, qui avait pris la même ligne de retraite.

On avait rendu compte au général en chef de l'alerte qui avait été donnée à l'arrivée à Lixheim et on lui avait demandé ses ordres. La réponse ne fixant pas d'heure pour le départ du lendemain, le général de l'Abadie crut devoir hâter l'arrivée à Sarrebourg, et décida qu'on lèverait les camps à 3 h. 1/2 du matin. Il en donna avis au général Goze pour qu'il suivît le mouvement.

Division de cavalerie (Brahaut).

Le 5e corps avait ordre de quitter la Petite-Pierre à 3 h. 1/2 du matin, pour se porter à Saverne. Mais, au moment du départ, un contre-ordre le dirigea sur Sarrebourg. Le 5e lanciers partit en avant-garde avec le général de la Mortière, suivi, à quelque distance par le général de Bernis, avec le 12e chasseurs, en passant par Ottwiller, Weyer, Hirschland, Rauwiller.

Les quatre escadrons du 5e hussards, réunis, se portèrent par

Aswiller sur Durstel, pour éclairer et couvrir le flanc droit du corps d'armée.

Le général de division, avec son état-major, s'était joint au général en chef, qui lui donna l'ordre, en arrivant à Ottwiller, de rallier le 5e lanciers et le 12e hussards qui étaient déjà à plusieurs lieues en avant, et de faire à leur tête une grande reconnaissance sur Rohrbach, pour couvrir la marche du convoi de bagages du 5e corps qui devait sortir de Bitche et se diriger sur Sarrebourg.

Le général de division avait ordre de passer la nuit à Lorentzen. Le colonel Flogny, du 5e hussards, recevait de son côté l'ordre de prendre part à cette reconnaissance, en continuant sa route de Durstel sur Rohrbach.

Le général de division partit en toute hâte, pour rejoindre le 5e lanciers et le 12e chasseurs. Le 12e chasseurs fut arrêté à Hirschland et le 5e lanciers à Rauwiller d'où il revint à Hirschland ; c'est dans ce dernier village que le général de division forma sa colonne qui fut soutenue par deux batteries à cheval, mises sous ses ordres. L'artillerie fut placée entre les deux régiments, le 12e chasseurs en tête et le 5e lanciers en queue. Le général de division se dirigea ainsi jusqu'en vue de Mackwiller, où il rencontra le 5e hussards, qui s'était porté jusqu'à Lorentzen où il avait trouvé de la cavalerie ennemie, avec laquelle il avait eu un léger engagement. D'ailleurs, tous les renseignements recueillis, et particulièrement ceux de M. le commandant Perrotin, de l'état-major général, qui avait été envoyé spécialement par le général en chef pour faire sortir le convoi de Bitche, annonçaient la présence de forces nombreuses à Rohrbach, à Lorentzen et vers Sarre Union.

La route de Bitche n'était plus libre et il fallait renoncer à l'espoir de faire sortir le convoi de bagages. Le général de division réunit alors le 5e hussards à sa colonne et se remit en marche par Bœrendorf sur Sarrebourg, où il arriva à minuit et demi. La brigade de Bernis prit bivouaquer à la porte de la ville, sur les promenades. Mais, faute d'emplacement, le 5e lanciers dut passer la nuit sur la route, les hommes tenant les chevaux par la bride.

Les deux batteries d'artillerie rejoignirent la réserve d'artillerie laquelle elles appartenaient.

1re *brigade* (DE BERNIS).

Ainsi qu'il était prescrit dans l'ordre précédent, la division de cavalerie (5e lanciers, 12e chasseurs) se mit en route vers 5 heures du matin. Arrivé à Ottwiller, le général de Bernis qui, avec le 12e chasseurs, devait pousser une reconnaissance dans la direction de Durstel reçut contre-ordre et continua sa route avec le reste de la division sur

Sarrebourg. Arrivé à Hirschland, le général Brahaut reçoit l'ordre de se porter avec ses deux régiments et deux batteries sur Lorentzen et Rohrbach pour favoriser la sortie du convoi laissé dans Bitche.

Il rencontre vers Berg deux escadrons du 5e hussards, sous le colonel Flogny, qui venaient d'avoir, vers Diemeringen, un engagement avec un régiment de cuirassiers prussiens, et juge inutile d'aller plus loin, le but de l'expédition étant manqué. La division arrive à Sarrebourg vers une heure du matin.

Réserve d'artillerie.

Le 8 août, le corps quitta à 2 heures du matin la Petite-Pierre, passa par Drulingen et arriva, vers 3 heures, à Sarrebourg. Le commandant de la place de Bitche n'ayant rien fait suivre de ce qui lui avait été laissé, le général Brahaut partit de Drulingen avec sa division et les deux batteries à cheval de la réserve d'artillerie sans caissons, pour faire une reconnaissance destinée à dégager Bitche s'il y avait moyen, mais cette reconnaissance ne produisit pas de résultats satisfaisants, et les deux batteries n'arrivèrent à Sarrebourg qu'à 2 heures du matin, ayant marché vingt-quatre heures.

Réserve du génie.

Le 8, le 5e corps continua son mouvement de retraite : les 1re et 2e divisions d'infanterie et la division de cavalerie viennent à Lixheim, le quartier général avec la réserve d'artillerie et le parc du génie à Sarrebourg ; la 3e division d'infanterie se réunit à Phalsbourg.

c) Opérations et mouvements.

Le Major général au général de Failly (D. T.).

Metz, 8 août, 2 heures matin.

Magenta arrive ce matin à Phalsbourg. Emmenez les 3,000 hommes qui se sont ralliés à la Petite-Pierre. Laissez à la Petite-Pierre le commandant et la garnison du fort.

L'Empereur réunit l'armée sous Metz et marche sur Châlons, en arrière de la Marne. Un officier (1), parti de Metz hier soir, cherche à vous joindre pour vous porter des instructions.

Paris très dévoué, Chambre réunie le 11.

---

(1) Le capitaine d'état-major de Salles, attaché au grand quartier général, 4e section. Cet officier adresse de Nancy, le 8 août, à 4 h. 20

Le général de Failly au général de l'Abadie.

8 août.

L'avis donné par le maréchal Mac-Mahon ne s'est pas justifié, mais il peut se réaliser; veillez avec soin, couchez en position, partez demain à 6 heures, comme nous en sommes convenus. Vous toucherez des vivres ce soir, vers 10 heures, je l'espère, et je pense que vous en toucherez de nouveau à votre arrivée à Sarrebourg, et je vous avertis qu'il serait possible que Sarrebourg ne fût pour vous qu'une grand'halte. (Confidentiel.)

Journée du 8 août.

6e CORPS.

c) Opérations et mouvements.

Le maréchal Canrobert au Major général, à Metz (D. T.).

Camp de Châlons, 8 août, 5 h. 10 matin. Expédiée à 7 h. 45 matin.

L'officier que m'avait annoncé l'Empereur n'est pas encore venu. Vous me laissez sans nouvelles. Je m'en plains à vous.

Le Major général au maréchal Canrobert (D. T.).

Metz, 8 août, 8 heures matin.

J'étais absent; j'ignore ce dont était porteur l'officier que devait vous envoyer l'Empereur. Les nouvelles ne sont pas bonnes; Mac-Mahon battu, en retraite sur Nancy; Failly, intact, en retraite sur le même point; Bazaine, avec toute l'aile gauche, en retraite sur Metz.

L'ennemi vient de franchir le Rhin au-dessus de Schlestadt.

L'ennemi qui a battu Mac-Mahon a ses premiers coureurs vers Lützelbourg. La concentration sur Châlons peut devenir difficile.

---

du matin, au général Jarras, aide-major général à Metz, le télégramme suivant : « N'ai pu arriver qu'à 4 heures Nancy; vais continuer chemin de fer jusqu'à Sarrebourg, les trains ne vont pas plus loin.

« Général de Failly serait Lützelbourg. »

Le général Soleille au colonel Chatillon (1), *à La Fère* (D. T.).

Metz, 8 août (n° 199).

Dirigez sur Metz, par voie ferrée, si c'est possible, la portion du parc attelée, mais assurez-vous que cette voie peut la recevoir; dans tous les cas, marchez avec prudence.

Le même au même (D. T.).

Metz, 8 août (n° 201).

Le 6e corps, qui était dirigé sur Nancy et que vous deviez rejoindre, rétrograde sur Paris. Votre destination sera donc Paris, mais vous pouvez attendre à La Fère les ordres du maréchal Canrobert, à la disposition duquel vous vous tiendrez. Cette dépêche annule l'ordre de venir à Metz, que je vous ai envoyé ce matin, 8 août.

d) Situation et emplacements.

CORPS.	OFFICIERS.	SOUS-OFFICIERS ET TROUPE.	TOTAUX.	CHEVAUX.	EMPLACEMENTS.
État-major général.....	30	49	79	85	
1re division.....	310	10,254	10,564	592	En route de Nancy sur le camp de Châlons.
2e —	288	8,346	8,634	611	Camp de Châlons.
3e —	296	8,105	8,401	630	Id.
4e —	291	7,936	8,227	584	A Paris; artillerie et génie au camp.
Division de cavalerie.....	256	3,433	3,689	3,325	1re et 2e brigade, au camp de Châlons; 3e brigade, à Paris.
Réserve d'artillerie (parc compris).	47	1,577	1,624	1,577	Les 8 batteries au camp; le parc à La Fère, sauf la 1re colonne en route pour le camp de Châlons.
Réserve du génie.....	»	39	39	61	Camp de Châlons.
Force publique.....	5	83	88	60	Id.
Services administratifs.....	74	13	87	33	Id.
TOTAUX.....	1,597	39,835	41,432	7,558	

(1) Directeur du parc du 6e corps.

Journée du 8 août.

7e CORPS.

a) Journaux de marche.

1re DIVISION (CONSEIL-DUMESNIL).

Notes sur les opérations de la 1re division d'in terie du 7e corps, par le capitaine d'état-major Mul

Le 1er corps et la partie de la 1re division du 7e qui se trouve a général Conseil-Dumesnil, atteignent Sarrebourg le 8, à 10 heur matin; la 1re division du 7e corps forme l'arrière-garde de la co pendant la marche.

Près de Sarrebourg, le maréchal de Mac-Mahon prescrit au gé Conseil-Dumesnil de prendre position, avec sa division, derrière la ferrée fortement en déblai à l'endroit où elle se croise avec la rou Phalsbourg à Sarrebourg. La 1re brigade sera placée à droite du v de la route; la 2e à gauche. La division est chargée de la missic défendre cette position, en cas d'attaque de la part des Allemands

Le général Conseil-Dumesnil fait connaître au Maréchal qu'il n'a lui qu'une petite partie de sa division, sans artillerie et presque munitions, et qu'il lui serait impossible d'opposer une résistance sér à une attaque de l'ennemi. Sur ces renseignements, le général en renonce à ce projet et fait établir la 1re division sur la colline q trouve du côté de la gare de Sarrebourg et qui domine le terrain ronnant. Dans cette position, la 1re division sert pour ainsi di grand'garde au reste de l'armée, campé dans la plaine.

Le 8, le colonel Chagrin de Saint-Hilaire rejoint le général Cor Dumesnil, avec les portions de troupes de la division qui avaient ché avec lui depuis la retraite de Frœschwiller. D'autres débris division qui, en quittant le champ de bataille, s'étaient jetés su routes de Bitche et de la Petite-Pierre, arrivent également le 8 à S bourg.

L'artillerie, qui, comme nous l'avons dit, n'avait abandonné les teurs de Gundershoffen que tard dans la soirée du 6, était arriv Bouxwiller, à 1 heure du matin, le lendemain. Après un repos de heures, elle en était repartie, à 3 heures, pour Saverne, puis elle s

portée vers midi sur Phalsbourg. Là, elle s'était établie en dehors de la ville, sur les glacis, et s'était déjà remise en route le 7, à 11 heures du soir.

A son arrivée à Sarrebourg, le général Conseil-Dumesnil trouve son artillerie déjà installée dans cette localité.

La division est donc à peu près réunie, mais réduite de moitié. Les officiers surtout font défaut; le 47e de ligne n'a plus un seul officier supérieur.

M. Malet, le sous-intendant militaire, rejoint la division, le 8, à Sarrebourg. Le capitaine d'infanterie qu'on avait désigné pour faire son intérim en attendant son arrivée, a été fait prisonnier à Frœschwiller, au moment où les bagages de la 1re brigade ont été chargés par la cavalerie würtembergeoise.

2e DIVISION (LIÉBERT).

2e *brigade* (DE LA BASTIDE).

Départ d'Altkirch pour Belfort à 3 h. 1/4 du matin.

Ordre de départ :

Le 53e de ligne, sans batteries ni sonneries, se met en marche sur la route de Belfort et est suivi de deux batteries divisionnaires et de la réserve d'artillerie.

La batterie de 4, en position sur la place de l'église, évacue la ville d'Altkirch, ainsi que le 89e, qui suit la réserve d'artillerie, tandis que la batterie se met en position à la sortie de la ville. Dès le début du mouvement, le 6e bataillon de chasseurs quitte également sa position, en se couvrant par une compagnie de flanqueurs. Dès qu'il arrive sur la route, la batterie en position prend place entre lui et le 89e. La cavalerie suit le mouvement et chaque bataillon est flanqué par une compagnie. Ce flanquement ne dure que peu de temps.

Ordre de marche :

53e de ligne;
Artillerie;
89e de ligne;
Une batterie de 4;
6e bataillon de chasseurs.

Grand'halte de 8 à 11 heures, près d'une ferme, après avoir passé la Largue (11 kilomètres).

A ce point, l'artillerie et la cavalerie prennent les devants; la 2e bri-

gade ne part qu'une heure après la 1re, qu'elle avait trouvée en partant de Dannemarie.

Itinéraire :

Même itinéraire que le 5 août, en sens inverse, avec la différence qu'arrivée à Pérouse, la brigade quitte la route pour aller prendre son campement au col des Perches, avec les dispositions suivantes :

Le 53e au-dessus du village de Fourneau; l'artillerie et le 89e, ayant leur gauche dans la direction de Pérouse.

Les deux régiments sont chacun couverts sur leur front par une redoute en construction.

DIVISION DE CAVALERIE (AMEIL).

Les troupes d'Altkirch partent, à 3 heures du matin, pour Belfort, en envoyant leurs bagages en avant.

Les troupes de Dannemarie font le même mouvement et tiennent tête de la colonne.

Le 4e hussards, après avoir accompli sa reconnaissance, se replie s Altkirch, où il fait un repos, et rentre à Belfort en laissant un peloto dans chacun des villages entre Dannemarie et Belfort. Les corps rentre au bivouac à Belfort : le 4e lanciers dans la prairie derrière l'hôpita le 8e lanciers, le 4e hussards, dans le camp retranché.

Journal de route du lieutenant-colonel Claret, ch d'état-major de l'artillerie du 7e corps d'armée.

Avant le départ, le général commandant l'artillerie avait, d'après ordres du commandant en chef, expédié par télégramme l'ordre diriger le parc du corps d'armée sur Épinal. Il était naturel de songer rejoindre, par derrière les Vosges, le corps en retraite du maréchal Mac-Mahon.

Il n'en fut rien et l'on ne reçut aucun renseignement net, et même de nouvelles du sort de notre 1re division. Nous attendions v nement des ordres de marche aux demandes relatives à la directio donner au parc. Le commandant en chef de l'artillerie invitait le gé ral tantôt à l'envoyer à Vesoul, tantôt à Langres et même à Besanço la détermination fut prise de le diriger sur Langres et d'y attendre, le laissant sur trucs, des dispositions ultérieures; les nécessités c mouvements n'ont pas permis l'exécution de cette prescription. No sommes restés ainsi du 9 au 17 août.

c) Opérations et mouvements.

Le Ministre de la guerre au Major général, à Metz (D. T.).

Paris, 8 août, 12 h. 2 soir.

Les troupes de Rome ont commencé à débarquer ; je pense que le 35e et le 42e seront à Lyon dans deux jours. Quelle destination faudra-t-il donner, dans les circonstances actuelles, à la 3e division du 7e corps, que je devais diriger sur Belfort (1)?

Le Général commandant le 7e corps au Ministre de la guerre et au Major général (D. T.).

Belfort, 8 août, 2 h. 51 soir.

Le conseil de défense de la place demande la convocation immédiate, à Belfort, de 15 bataillons de la garde nationale des départements voisins, partie du Doubs et des Vosges, Haute-Saône et Jura. Envoi des armes nécessaires pour 15 bataillons par Lyon et Besançon.

Appel aux volontaires de Belfort et des environs ; il faut absolument à Belfort, pour l'instruction de ces bataillons, deux bataillons d'infanterie de ligne, deux batteries d'artillerie, compléter une compagnie du génie et deux escadrons de cavalerie légère. Ces mesures de la plus grande urgence pour la défense de la place de Belfort et de son camp retranché en avant de la place.

J'appuie de toute mon autorité ces demandes qui sont d'extrême urgence.

Le Major général au général Douay, à Belfort (D. T.).

Metz, 8 août, 5 heures soir.

La division Liébert est-elle à Belfort? Les quatrièmes bataillons sont désignés pour y être envoyés. Mais il faut avec eux une troupe solide; j'insiste près du Ministre.

---

(1) *Annotation en marge :* « Maintenir à Lyon jusqu'à nouvel ordre. Elle y restera avec la division de Civita-Vecchia. »

Le général commandant en chef le 7e corps au Major général, à Metz (D. T.).

Belfort, 8 août, 8 h. 10 soir. Expédiée le 9 à 1 heure matin.

La division Liébert, qui a quitté Mulhouse hier matin, est arrivée à Belfort aujourd'hui.

La seconde partie de votre dépêche est mal transmise et incompréhensible pour moi.

Le général Douay au général Cambriel (D. T.).

Dannemarie, 8 août.

Revenez à Belfort ; laissez pour vous éclairer, à partir de Dannemarie, un peloton dans chaque village.

Journée du 8 août.

GARDE IMPÉRIALE.

a) Journaux de marche.

Journal de marche de la Garde impériale.

8 août.

La Garde, revenant sur ses pas, se rend de Longeville à Pont-à-Chaussy sur la rive gauche de la Nied ; le mouvement s'exécute dans l'ordre suivant :

La cavalerie se met en route, à 3 heures du matin, avec ordre de s'éclairer sur son flanc droit par des vedettes qui doivent contourner les bois pour examiner ce qui peut y avoir à l'intérieur, mais sans y pénétrer.

La division de cavalerie est suivie de ses bagages.

Suit la division Picard (section du génie, 1 régiment, 1 batterie d'artillerie divisionnaire, 1 régiment, 2 batteries, 1 régiment, réserve des munitions d'infanterie, réserve des 3 batteries, bagages des officiers, 1 régiment).

lu génie du quartier général.
du quartier général.
Deligny (compagnie du génie, 2 régiments d'infanterie,
d'artillerie, les 4 batteries de réserve, les parcs division-
bagages des officiers, 1 régiment d'arrière-garde).
ent des chasseurs de la Garde est mis provisoirement à la
lu général Deligny, pour flanquer sa colonne sur la droite
on extrême arrière-garde.
ulances marchant à la tête des bagages de chaque divi-

ivision marche par section, à distance entière, de manière à
ligne de bataille, le cas échéant. Une compagnie par
arche sur le flanc droit pour servir à l'occasion de tirailleurs,
irs.
al Desvaux fait flanquer les grenadiers par quelques hommes
: légère, une trentaine d'hommes à 1,200 ou 1,500 mètres
: droit.
er général est établi au château de M. Sers, rive gauche de
gauche de la route de Courcelles à Metz.
l'artillerie rentre de Courcelles-sur-Nied à Metz.

Division Deligny.

on a battu en retraite, à 4 heures du matin, emmenant
s quatre batteries de réserve du corps d'armée. Le régiment
rs à cheval de la Garde lui a été adjoint pour éclairer son
en prévision d'une attaque de l'ennemi.
ouaqué à 11 heures à Pont-à-Chaussy, sur la rive gauche de
nçaise.

2e *Brigade* (Garnier).

le retraite est donné à 2 heures du matin; la division se
che à 8 heures et vient s'établir à Pont-à-Chaussy. Le corps
l Bazaine campe en avant de nous et sur notre droite. Le
mps continue.

Division Picard.

evons l'ordre de nous porter en arrière; la cavalerie de la
à 2 heures de la nuit. La division part à 3 h. 1/2 et arrive
s-Chaussy, puis à Pont-à-Chaussy à 10 heures du matin et
bivouac en arrière de la Nied française sur deux lignes,

l'une déployée, l'autre par bataillon en colonne de division à distance entière, puis l'artillerie, le train, l'ambulance.

2e *Brigade* (Le Poitevin de La Croix).

La brigade, à 4 heures du matin, part et suit en sens contraire la route parcourue la veille : Morhange, Raville, Bionville. Elle est couverte sur sa droite par des compagnies de flanqueurs qui suivent les crêtes du versant Ouest de la vallée de la Nied. A Bionville, les compagnies rentrent et sont remplacées par des cavaliers. La brigade traverse Courcelles et pousse jusqu'à Pont-à-Chaussy, où elle arrive à 10 h. 25. Elle campe en bataille, la droite du 1er grenadiers à la route de Metz, la gauche du 2e à un petit bois, un bataillon du 2e en colonne. Des grand'gardes sont immédiatement placées en avant et sur la gauche.

Distribution de pain le matin, pour un jour. Distribution de viande pour la journée du lendemain. Ordre formel du général de division que les corps touchent le total général de leurs bons et fassent la répartition chez eux.

Division de cavalerie (Desvaux).

A 2 h. 1/2 du matin, la division exécute un mouvement de retrait sur la route de Saint-Avold à Metz, en se faisant éclairer en avant sur son flanc droit par deux escadrons. Le bivouac est établi près du village de Courcelles, sur la rive gauche de la Nied.

Artillerie.

La réserve revient à Courcelles-Chaussy et le parc rentre à Metz.

c) Opérations et mouvements.

Le général Bourbaki au Major général.

8 août.

Si, comme je le suppose, aucune modification n'est apportée aux ordres que j'ai reçus de M. le maréchal Bazaine, je me mettrai en route et j'arriverai demain matin à Metz. La Garde impériale, animée du meilleur esprit, se trouve aussi dans d'excellentes conditions sanitaires. Je viens de donner, dans un ordre du jour, un récit succinct des événements récents, afin de mettre un terme aux bruits exagérés qui circulent.....

Si Votre Excellence veut envoyer au-devant de moi un des officiers de l'état-major général pour m'indiquer le terrain réservé aux troupes

sous mes ordres et prescrire à M. l'Intendant de la Garde, qui est déjà rendu à Metz, de faire parquer les convois de réquisition sur les emplacements affectés à leurs divisions respectives et de faire remplir de pain ou de biscuit et de vivres toutes les voitures vides, je lui en serai très reconnaissant.

Afin de rendre libre aussitôt que possible la route suivie par le corps d'armée, j'ai prescrit, dès hier, aux *impedimenta* de se porter sur Pange et de continuer aujourd'hui leur route sur Metz, où ils doivent être arrivés en ce moment.

Réponse au rapport et ordre de mouvement.

8 août.

. . . . . .

..... La Garde impériale partira demain, 9 août, pour Metz. Elle marchera dans l'ordre suivant :

1° Le grand convoi de l'administration ;

2° La division de cavalerie avec tous ses éléments, moins les régiments des guides et des chasseurs, qui seront détachés à dater de demain matin, d'une manière permanente : les chasseurs à la division Deligny, les guides à la division Picard.

3° Les troupes et services du quartier général comprenant :

La section et le parc du génie ;
Les bagages ;
Le trésor et les postes ;
Le train régulier des équipages militaires ;
L'ambulance du quartier général ;
L'artillerie de réserve.

4° La division Deligny avec tous ses éléments ;

5° La division Picard avec tous ses éléments, et dont l'arrière-garde comprendra :

Une brigade d'infanterie ;
Le régiment des guides et deux batteries d'artillerie.

La diane sera battue à 4 heures ; les heures de départ seront fixées à 5 heures pour la cavalerie ;

6 heures, pour les troupes et les services du quartier général, dont le point de rassemblement sera entre la route et le camp des batteries de réserve. Toutes les voitures de cette fraction de la colonne seront rendues sur cet emplacement et placées dans l'ordre de marche à 6 heures moins un quart au plus tard.

7 heures, pour la division Deligny ; 8 h. 1/2, pour la division Picard. L'artillerie marchera par section ; les voitures régimentaires, celles des cantinières et autres voitures légères marcheront deux de front.

Le grand convoi de l'administration partira à 4 heures. La colonne, ayant à la droite le corps Ladmirault, n'aura pas besoin d'avoir de flanqueurs.

MM. les généraux de division donneront les ordres nécessaires pour que les moyens de transport pour les vivres qui leur sont spécialement affectés, soient réunis dans le voisinage de leur bivouac. Ils s'entendront à cet effet avec M. le chef d'état-major général.

On s'assurera dans les corps que les hommes portent, dans la poche à cartouches, les six paquets qu'ils doivent conserver, et qu'ils sont en mesure de retirer facilement du sac les quatre autres.

Il sera fait des théories dans les corps pour recommander aux hommes, lorsqu'ils sont en tirailleurs, de se tenir autant que possible à l'abri soit derrière un arbre, une pierre, un obstacle quelconque, soit en se couchant, et de tirer avec autant de calme que de précision. On devra leur recommander encore d'éviter de s'abandonner à la poursuite des tirailleurs ennemis, de tomber ainsi dans des embuscades. Des troupes postées à l'avance, dans un bois par exemple, peuvent causer beaucoup de mal à ceux qui exécutent la poursuite dans ces conditions.

L'artillerie continuera à étudier avec soin la configuration du terrain, afin de concourir le mieux possible au but proposé.

Toute troupe de cavalerie, quelque faible que soit son effectif, devra, quand elle charge isolément, se ménager toujours une réserve la garantissant elle-même d'une charge de flanc.

Dans la marche, afin d'éviter les à-coups qui se produisent et se propagent si facilement de la tête à la queue de la colonne, surtout quand la profondeur de la colonne est considérable, MM. les généraux, chefs de corps et commandants des bataillons, escadrons ou batteries, devront ménager entre leurs troupes respectives une distance suffisante pour éviter les temps d'arrêts fréquents qui occasionnent un surcroît de fatigue aux soldats.

Dès que cette distance sera jugée insuffisante, ils devront arrêter les éléments placés sous leurs ordres et ne les mettre en route de nouveau qu'après l'avoir accrue dans la proportion nécessaire. Ils auront également soin, chaque fois qu'une halte devra être de quelque durée, d'autoriser les hommes à déposer momentanément le sac.

Division Deligny.

Ordre.

Courcelles-Chaussy, 8 août.

Demain réveil à 5 heures.
Boute-charge à 6 heures.
Départ à 7 heures.

On adoptera, pour la marche, les dispositions prescrites dans l'ordre du 11 août, n° 14, avec cette modification que le 1er bataillon du 1er voltigeurs, de grand'garde aujourd'hui, restera en position jusqu'au départ de la colonne et partira le dernier. Au moment où les troupes se mettront en route, le général de division fera connaître l'emploi qui sera fait du régiment de chasseurs de la Garde mis à sa disposition et le rang qu'il occupera dans l'intérieur ou en dehors de la colonne.

Division de cavalerie.

Ordre de mouvement pour le 8 août.

La division de cavalerie partira demain, 9 août, pour Metz. Les régiments de chasseurs et de guides seront détachés, à dater de demain matin, d'une manière permanente : les chasseurs à la division Deligny, les guides à la division Picard.

Le réveil sera sonné à 4 heures et immédiatement, pour la brigade de France, boute-selle et boute-charge, de manière à pouvoir rompre à 5 heures.

L'artillerie et le général du Preuil (1) régleront leurs sonneries en raison de leur place dans la colonne.

Les colonels des régiments de chasseurs et de guides se mettront dès ce soir en relation avec les officiers généraux sous les ordres desquels ils doivent marcher, pour prendre leurs instructions.

La division de cavalerie marchera dans l'ordre suivant :

1° La 2e brigade ;

2° La 3e brigade ;

3° Les deux batteries entre les deux régiments de la brigade du Preuil moins une section de combat qui marchera après l'escadron d'avant-garde ;

4° L'ambulance, le train ;

5° Les bagages, hommes à pied et voitures régimentaires, dans l'ordre de marche et par deux de front.

Les bagages et voitures régimentaires des deux régiments détachés suivront leur régiment et marcheront dans l'ordre qui leur sera indiqué par les généraux commandant les divisions d'infanterie dans lesquelles ces régiments seront placés.

---

(1) Commandant la 3e brigade de la division de cavalerie de la Garde.

Journée du 8 août.

RÉSERVE DE CAVALERIE.

a) Journaux de marche.

1re DIVISION (DU BARAIL).

8 août.

Le 8, la division quitte Nancy à 5 heures du matin, traverse, à u distance de cinq kilomètres, le village de Champigneulles et arrive Marbache, point de bifurcation de la route de Pont-à-Mousson et de route de Saint-Mihiel. La colonne, jusque-là, s'est avancée par (pentes assez douces, en longeant sur sa gauche des bois et des expl tations de minerai de fer, et sur sa droite le chemin de fer de l'Est. Marbache, elle s'engage dans une gorge un peu boisée, mais as large, qui aboutit à un haut plateau découvert après un parcours deux kilomètres. A Saizerais, elle trouve une bonne position, mais village ne possède pas d'eau et la colonne ne pourrait y stationner s se rejeter au Sud, vers Liverdun, sur la Moselle. La colonne rencon ensuite la route de Toul à Pont-à-Mousson et elle traverse succe vement les villages de Manonville et de Novéant, ce dernier à tı kilomètres seulement de Bernécourt. Elle arrive à son campemen midi, un peu fatiguée par les pentes un peu trop accusées de la ro qu'elle a parcourue.

2e DIVISION (DE BONNEMAINS).

8 août.

Arrivée à Sarrebourg à 4 heures du matin. Départ à 2 heures l'après-midi. Arrivée à Blâmont à 7 heures du soir.

3e DIVISION (DE FORTON).

La division, établie à Faulquemont le 5 au soir, a reçu l'ordre le 10 heures du matin, de se rendre à Folschwiller (route de Saint-A 8 kilomètres). Elle y est arrivée le 6, à 3 heures du soir.

Le 7, à 5 h. 1/2 du matin, elle s'est mise en route pour Marienthal (route de Sarreguemines, 12 kilomètres). Arrivée vers 9 heures, elle est repartie dans la soirée, avec ordre de gagner, le plus tôt possible, Pont-à-Mousson. Elle est actuellement campée à Solgne et Luppy (21 kilomètres de Pont-à-Mousson).

La division n'a pris part à aucun engagement.

c) Opérations et mouvements.

Le général du Barail au Major général (D. T.).

Saint-Mihiel, 8 août, 6 h. 37 soir.

Reçois à 6 heures votre dépêche ordonnant de marcher immédiatement sur Metz.

Partirai à 9 heures, marcherai toute la nuit jusqu'à mon arrivée à Metz.

Je reçois à l'instant trois escadrons du 3e de chasseurs et les emmène.

Le chef d'escadron Clerc, commandant l'artillerie de la 3e division de cavalerie de réserve, au Général de division commandant en chef l'artillerie de l'armée.

Metz, 8 août.

J'ai l'honneur de vous informer qu'en exécution d'un ordre de la division de Metz, du 4 août, je suis campé avec mes deux batteries (7e et 8e du 20e régiment d'artillerie) en avant de la lunette d'Arçon, attendant de nouveaux ordres. La 8e batterie n'a pu débarquer qu'hier soir à 8 heures, ayant été dirigée jusqu'à Saint-Avold, par suite d'une erreur du chemin de fer.

Les deux batteries sont au complet.

Je suis très impatient de pouvoir rejoindre la 3e division de cavalerie de réserve, à laquelle je suis attaché; mais j'ignore encore sa position.

Annotation en marge : Restez à votre campement d'Arçon; le corps du maréchal Bazaine, aujourd'hui à Bionville, sera demain à Metz; vous rejoindrez votre division de cavalerie et prendrez les ordres du général Forton.

Journée du 8 août.

ARTILLERIE DE L'ARMÉE.

Journal du général Soleille.

.....L'Empereur venait de changer encore une fois son plan d campagne. Il se décidait à rester à Metz avec toute l'armée groupée ce moment autour de lui.....

Le mouvement des troupes sur Châlons n'était pas commencé; nouvelle résolution prise par l'Empereur n'apportait donc aucun cha gement dans les positions qu'occupaient les divers corps. Il n'en ét pas de même du service des parcs d'artillerie; les ordres donnés 7 août étaient déjà en cours d'exécution. Il fallut expédier des contr ordres, ce qui entraîna une confusion déplorable et occasionna u sorte de mouvement de remous très préjudiciable à la concentration d munitions sur Metz, concentration qui était devenue une question ca tale.

Une série de télégrammes, dont nous reproduisons les plus impo tants, furent adressés, dans la journée du 8 août, au général Susa au Ministre de la guerre et au général Mitrécé à Toul.

Au général Susane (1).

Metz, le 8 août 1870.

Par nouvel ordre de l'Empereur, ce n'est plus Châlons, mais M qui devient le point de concentration de l'armée et de ses approvisi nements. Par conséquent, dirigez sur Metz, tant que la voie de Na sera libre, toutes les munitions et particulièrement les cartouc d'Infanterie. Hâtez-vous de profiter de cette voie, qui a cessé d'être pour les convois en deçà de Sarrebourg. Si la voie de Nancy é impossible, essayez des autres voies ferrées, par exemple de celle Mézières.

Général SOLEILLE.

(1) Directeur de l'artillerie au ministère de la guerre.

Au général Susane.

Metz, le 8 août 1870.

J'ai à Metz, dans les magasins de la place, 5,000,000 de cartouches odèle 1866. J'aurai à réapprovisionner les corps qui ont été engagés, tamment le 1er corps, et je ne connais pas encore leurs consomations. De plus, l'armée qui se concentre sous Metz sera environ de 0,000 hommes. Envoyez-moi, avant que la route de Nancy ne soit terceptée, et par d'autres voies, s'il est possible, tout ce que vous avez disponible en fait de cartouches modèle 1866. Les parcs des 3e et corps et de la Garde, qui n'ont pas été engagés, sont à peu près tacts.

Je vous ai parlé, dans une de mes dépêches d'hier, de l'approvisionement en fusils modèle 1866; en envoyer un grand nombre dans ce oment-ci, n'est pas opportun, mais, avec votre consentement, je conerverai à Metz les 18,000 fusils qui s'y trouvent présentement et qui evaient être expédiés à destinations diverses.

Vu la précipitation des opérations de l'armement des places; vu insuffisance du fascinage et gazonnage, il est de la plus grande importance d'avoir un très grand approvisionnement de sacs de terre. Je ous prie d'autoriser le colonel de Girels à se procurer de la toile par chat direct. Dans le cas où la voie de Nancy viendrait à être intereptée, comme il nous faut des cartouches et des munitions à canon isqu'au dernier moment, je vous signale Verdun comme pouvant ecevoir un dépôt de munitions par voie ferrée. Ces munitions seraient n sûreté dans la place et seraient au moins une ressource pour les pérations ultérieures.

Général SOLEILLE.

Au général Mitrécé.

Metz, le 8 août 1870.

Conservez à Toul, en sûreté dans la place, le matériel qui y existe en moment. Ne plus rien expédier sur Châlons; faire rentrer à Toul, il en est temps encore, l'équipage de pont de réserve dirigé sur hâlons par le canal, et le mettre en sûreté dans la place. L'ennemi enaçant, par ses coureurs, les communications sur la route de ancy, vous jugerez vous-même du parti à prendre pour sauvegarder, itant que possible, dans ces circonstances nouvelles, le matériel de artillerie.

D'après l'ordre émanant ce matin de l'Empereur, la base de concen-

tration est Metz, mais la voie de fer qui y conduit est déjà peu sûr pour la circulation des convois; nos communications peuvent être com plètement interrompues. Je vous laisse désormais maître d'aviser.

Général SOLEILLE.

La direction de Douai avait expédié à Toul 1,400,000 cartouches: directeur général des parcs les achemina sans retard sur Metz. Le gén ral Susane en promit de 5,000,000 à 6,000,000. Si les munitions canons avaient afflué avec la même abondance, l'armée se serait trouv dans de bonnes conditions.

c) Opérations et mouvements.

Le général Soleille au général Canu, à Nan (D. T.).

Metz, 8 août (n° 191).

Rendez-vous, avec toute votre réserve, à Metz par la voie de ter Faites une étape aujourd'hui.

Emmenez avec vous tout ce qui peut exister d'artillerie à Nan hommes et chevaux.

Le Ministre de la guerre au général Canu, à Nan

Paris, 8 août.

J'ai l'honneur de vous informer que les batteries 8 et 12 du 3e d tillerie, organisées en batteries de montagne, attachées à la rés générale d'artillerie de l'armée du Rhin, sont provisoirement arrê à Lyon.

Le général Soleille au général Mitrécé, à Toul (D. T

Sans date. — 8 août (?)

Par nouvel ordre de l'Empereur, le mouvement de concentration Châlons est arrêté; le nouveau point de concentration est Metz conséquence, dirigez sur Metz tout ce que vous aviez à Toul, tou que vous aviez à Châlons.

Hâtez-vous de profiter de la voie de Nancy tant qu'elle sera li Elle cesse de l'être déjà au delà de Lunéville.

Le général Mitrécé au général Soleille (D. T.).

Toul, 8 août, 5 h. 10 soir.

Aucun matériel du grand parc n'existe à Toul (1). J'envoie un officier pour y ramener l'équipage de pont. Je ferai partir d'abord moitié des troupes du parc pour Metz; l'autre moitié me semble indispensable à Toul, avec le sous-directeur et deux officiers, pour y mettre en sûreté le matériel que peut y amener le chemin de fer et qui ne pourrait pas passer outre.

J'attendrai la rentrée de l'équipage de pont, puis je partirai pour Metz avec le reste de mon état-major.

Le général Soleille au colonel Gobert, à Épinal (D. T.).

Metz, 8 août (n° 195).

L'ennemi a passé le Rhin et envoie des coureurs fort avant devant lui; faites évacuer vos parcs (2), par la voie ferrée, sur Langres.

Le même au colonel Artus (3), *à Auxonne* (D. T.).

Metz, 8 août (n° 196).

L'ennemi a passé le Rhin sur plusieurs points dans la haute Alsace. Gardez à Auxonne tout ce que vous avez.

Le même au colonel Hennet, à Vesoul (D. T.).

Metz, 8 août (n° 197).

L'ennemi a passé le Rhin et envoie des coureurs fort avant devant lui; faites évacuer votre parc (4), par la voie ferrée, sur Besançon.

---

(1) Réponse à un télégramme du général Soleille. (Voir Journal du général Soleille, page 919.)

(2) Le parc du 5e corps.

(3) Commandant le 2e régiment du train d'artillerie.

(4) Le parc du 7e corps.

Le Directeur du parc du 5e corps au Général commandant l'artillerie de l'armée du Rhin, à Metz.

Épinal, 8 août. 5 h. 28 soir.

En même temps que votre dépêche, qui me prescrit d'aller à Langres, on m'en communique une autre du général d'artillerie du 7e corps, qui ordonne au directeur de son parc d'arrêter son mouvement sur Langres, parce que la nouvelle du passage du Rhin est controuvée.

Je suspends mon départ jusqu'à de nouveaux ordres.

PLACES FORTES.

Journal de la défense de la place de Metz.

8 août.

Ordre est donné d'établir des ponts par groupes de trois sur tous les cours d'eau et leurs bras, en amont et en aval de Metz ; le travail sera exécuté, sous la direction du lieutenant-colonel Salanson, par les ingénieurs des ponts et chaussées de Metz et par ceux du chemin de fer, savoir :

Les trois ponts sur la Seille, en bas du ravin de Queuleu par le corps franc du chemin de fer ;

Les trois ponts du bras mort, ceux des deux bras du Saulny par M. Petsch, ingénieur des chemins de fer de l'Est, avec le concours du commandant Lallement.

Ces douze ponts seront construits aux frais de la compagnie de l'Est, sauf remboursement ultérieur par l'État. On met en réquisition des bateaux sur le bras mort, les chevalets de l'École régimentaire du génie une partie de son matériel de radeaux, des bois pris au Saulny chez M. Goller, marchand de bois à Metz ; enfin l'arsenal du génie confectionne des chevalets, poutrelles et madriers, pour près de 100 mètres de pont.

A l'aval, l'ingénieur Léonard, aidé du commandant de génie de Villenoisy, jette un pont de chevalets, au droit de la lunette 195 de la Pyrotechnie, en y employant un matériel assez médiocre, pris par réquisition au service de l'artillerie. Deux autres ponts, l'un de radeaux, l'autre de chevalets, sont établis avec des arbres abattus sous l'île Chambière.

Sur le bras d'aval navigable, l'ingénieur Derame établit quatre

sur culées et piles en pierres sèches avec du bois acheté au
: dans l'île Chambière.
galement ordonné :
ıpléter la communication du fort Queuleu avec la route des-
. la Seille par le château de Queuleu;
cher les cheminées et fenêtres de magasins à poudre et d'en
: les paratonnerres;
ɔendre les travaux de chemin de fer, joignant la gare à l'ar-
·tillerie et terminer le pont sur la Seille avec un tablier ordi-

:, en amont du pont, un tunnage avec les bois coupés aux envi-
prend chez M. Gougué, marchand de bois, à côté du Pâté, des
·hauffage pour le tablier de ce tunnage ainsi que pour les
dans les prairies marécageuses de la Seille.
taine Boyenval a mission de charger les fourneaux du pont-
l'Ars et de préparer ceux des ponts sur le canal et le bras

ecteur des fortifications transmet au commandant du génie
ivant du commandant supérieur : « Conformément aux lois et
ts qui régissent l'état de siège, je vous invite à mettre immé-
t en exécution les dispositions souscrites par les soumission-
i possèdent des constructions, clôtures ou dépôts de matériaux
ıdue des zones de servitudes de la place de Metz ». Le direc-
'ortifications recommande également l'application des disposi-
l'article 245 du décret du 13 octobre 1853, pour faire dispa-
: le terrain militaire et dans la zone des servitudes, tout ce qui
r quelque couvert à l'ennemi et abréger ou faciliter ses travaux
e, notamment les haies vives et les arbres des plantations
nassif.

'néral Crespin, commandant la 5e division mi-
au Major général.

Metz, 8 août.

s de recevoir du commandant d'armes de Phalsbourg la dépêche
:
sbourg ne possède que 450 hommes d'infanterie de ligne,

---

semble, d'après les documents ultérieurs, qu'il y ait là une
: chiffre. Trois ponts seulement furent d'abord construits sur
ras navigable, en aval du pont suspendu. Le 13, le quatrième
t encore en projet.

50 canonniers et 600 hommes de garde mobile, complètement incapables de participer à la défense. Il en résulte que la place n'est pas à l'abri d'une attaque de vive force. Je demande que la place ait son effectif normal de 2,500 hommes. »

En conséquence, j'ai l'honneur de prier Votre Excellence de pourvoir à la sûreté de la place de Phalsbourg, que je ne puis garnir avec les troupes sous mes ordres, dans la 5e division militaire.

Fort de Lichtenberg.

Le sous-lieutenant Archer, du 96e de ligne, commandant le fort de Lichtenberg, au maréchal de Mac-Mahon.

Lichtenberg, 8 août (n° 9).

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence que, dans la soirée du 6, la nuit du 6 au 7 et toute la journée du 7, un assez grand nombre de militaires, appartenant aux différents corps des 1er et 5e corps d'armée, se sont réfugiés au fort de Lichtenberg placé actuellement sous mon commandement.

Le 7, à 3 heures du matin, M. le général Ducrot, commandant la 1re division du 1er corps, qui avait passé la nuit au fort, a emmené avec lui tous les militaires isolés qui m'étaient arrivés jusqu'à ce moment. Depuis, j'en ai reçu environ 209. Dans ce nombre se trouvent plusieurs hommes blessés, dont trois dangereusement; les autres, après quelques jours de repos, pourront reprendre leur service.

J'ai fait établir une ambulance dans l'une des chambres du fort, au moyen des fournitures de troupe que j'ai à ma disposition; je pourrais au moins recevoir une quarantaine de blessés; mais il n'y a pas de médecins, celui d'Ingwiller, situé à 7 kilomètres du fort, et qui est chargé de la visite sanitaire du détachement, ne pouvant venir régulièrement, par suite de l'occupation de ce dernier village par l'ennemi.

Des troupes ennemies m'ayant été signalées dans la journée d'hier, se dirigeant sur Saverne, et ne sachant positivement où les différents régiments des 1er et 5e corps avaient reçu l'ordre de se concentrer, je n'ai pu laisser partir isolément des portions aussi faibles. D'ailleurs, d'après une dépêche télégraphique reçue hier au soir de M. le général commandant la 6e division militaire, le fort de Lichtenberg étant proclamé en état de siège, à partir de ce moment je ne puis laisser sortir aucun homme de la place, sans un ordre de l'autorité supérieure.

J'ai donc l'honneur de prier Votre Excellence de vouloir bien me faire connaître quelles sont ses intentions au sujet des militaires qui se sont réfugiés au fort depuis trois jours. Actuellement, tous les sous-

ciers, caporaux et soldats concourent au service de la place pour la ense du fort et ceux disponibles sont mis à la disposition de l'artil- e pour achever les travaux qui avaient été commencés depuis peu. Avant l'arrivée de ces militaires isolés, la garnison du fort se compo- de la 2e section de la 1re compagnie du 4e bataillon du 96e de ligne ficier, 1 sergent, 4 caporaux et 22 soldats), et d'un détachement 5 hommes du 5e d'artillerie, commandé par un maréchal des logis, r le service des pièces. Si le renfort qui m'a été prêté par les mili- es réfugiés au fort m'était enlevé, par suite du départ de ces derniers, rierais Votre Excellence de me faire connaître si le fort de Lichten- g doit demeurer avec une garnison relativement très faible, dans circonstances actuelles.

i-joint des états nominatifs, par régiment, des militaires réfugiés au . Jusqu'à ce jour, j'ai assuré leur nourriture au moyen du biscuit réserve, car pour le pain, il est impossible de s'en procurer une ntité suffisante, et pour la viande, j'ai envoyé des réquisitions au re qui me procure tout le bétail et autres denrées qui me sont essaires.

uant à la solde, je ne puis leur en donner, n'ayant pas d'argent à disposition.

. Mazoyer, sous-lieutenant au 17e, est arrivé hier matin au fort; de la moitié de sa compagnie, avec une partie du cadre, a égale- t rejoint au fort.

. Brun, chef de musique du 18e, m'est arrivé hier matin.

Inventaire des pièces d'artillerie, des munitions de guerre et des approvisionnements existant actuellement dans le fort.

	8 août.	
Obusiers de 15	3	
Canons obusiers de 12 léger	4	
Obus de 15 léger	420	
Boîtes à balles de 12 léger	30	
Boulets sphériques de 12	320	
Obus sphériques de 12	240	
Boîtes à balles de 12	40	
Poudre en barils pour bouches à feu lisses	1,700	kilos.
Cartouches modèle 1866 pour chassepots	45,025	
Coffres à munitions pour l'approvisionnement des pièces	260	
Biscuit d'approvisionnement	67,000	kilos.
Bois, environ	1,000	kilos.

RENSEIGNEMENTS

Le Sous-Préfet de Schlestadt au Major général, à Metz.

Schlestadt, 8 août. 9 h. 42 matin.

Nous avons été l'objet d'une fausse alerte. Marckolsheim, Sundhausen, dont je fais attaquer les postes télégraphiques, me répondent : le premier, que les Prussiens sont encore au Sponeck et en grand'garde, et les douaniers ont tous été rappelés à Brisach; que quelques Prussiens ont passé en bateau, qu'alors ils ont perdu la tête, n'ayant pas d'armes. Le second n'a rien appris, mais je crains que les feux de la montagne forêt Noire qui ont été vus depuis Marckolsheim et Obenheim n'aient été signe réjouissance. Le maire Sundhausen affirme cependant avoir vu foyer lumière sur tous les points culminants.

Le Sous-Préfet de Mulhouse au maréchal Canrobert, au camp de Châlons.

Mulhouse, 8 août, 1 h. 30 soir.

Pas de nouvelles de l'armée; notre territoire dans le Haut-Rhin est encore intact; agitation extrême à Mulhouse pendant que 7e corps nous abandonne; citoyens crient aux armes et me demandent des fusils.

Le Ministre de la justice à l'Empereur (D. T.).

Je signale à Votre Majesté la dépêche suivante de Vienne :

Havas-Paris, 8 août, 3 h. 40 soir.

« *Nouvelle Presse*, chroniqueur militaire croit que armée prince royal, après bataille de Wœrth, se dirigera vers Sarreguemines, pour arriver à temps à la bataille principale..... »

Le Ministre de la guerre au Major général (D. T.).

Paris, 8 août. Dép. 4 h. 45 (n° 21769).

Le préfet de Colmar me fait savoir qu'il n'y a rien encore en deçà du Rhin, qu'il est probable que les forces se portent sur Saverne par la

ive droite et qu'il y aurait, suivant lui, intérêt à prévenir le maréchal Mac-Mahon.

Un Agent de Luxembourg au Major général.

Luxembourg, 8 août, 9 h. 30 soir.

Aujourd'hui lundi, habitants de Trèves prévenus, me dit-on, de l'arrivée pour demain, mardi 9 août, de 40,000 hommes destinés à remonter la Sarre par toutes les voies, de manière à être mis en ligne, demain, pour fin de la journée.

On ne peut dire les numéros de ces régiments. Le général Steinmetz, réputé entreprenant, commande l'armée de la Sarre.

Le prince Frédéric-Charles commande l'armée du Centre et se trouverait, depuis dimanche soir, à Sarrebrück. Il commande l'armée de Mayence et toutes les troupes expédiées sans cesse, par trains de grande vitesse, d'au delà du Rhin, et même de Berlin.

L'armée du Sud, commandée par le prince royal, forme l'autre aile.

Le Roi aurait transporté aujourd'hui son quartier général à Kaiserslautern et se rendrait à l'armée du Centre.

Ce matin sont arrivés 5,000 bœufs à Trèves, destinés à suivre l'armée.

Tactique de l'armée prussienne est de noyer et écraser l'armée française par des masses supérieures en nombre.

Le général Douay, commandant le 7e corps, au Major général.

Belfort, 8 août.

Un Français, venu de Bâle, y a entendu dire que les Prussiens devaient, dans la nuit du 6 août, jeter un pont sur le Rhin. (Dépêche télégraphique du sous-préfet de Mulhouse.)

Le 6 août, vers 9 h. 1/2 du soir, un train ordinaire et paraissant fort chargé, a descendu la ligne badoise. Ce train transportait probablement des troupes, car le 7 août au point du jour, le village de Rheinweiler était encombré de troupes qui s'occupaient de faire des tranchées du côté de Niffer. Des troupes ennemies descendent des coteaux du grand-duché de Bade, du côté du petit Kembs (Klein-Kembs) et d'Istein. (Renseignement fourni par le capitaine des douanes de Kembs, le 7 août, corroboré par une dépêche du maire de Niffer.)

E. F.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

REVUE DES REVUES.

I. — REVUES FRANÇAISES.

Journal des Sciences militaires. Septembre 1902. — Le rôle de Langres dans les invasions passées et futures, par M. le général LEWAL. — La bataille de Cunaxa (*fin*). — Campagne de 1814, par M. le commandant CAMON. — La guerre de la Succession d'Autriche (*suite*), par M. le major Z... — Guerre dans les Alpes (*suite*), par M. le lieutenant MOURRAT.

Le Spectateur militaire. 1er et 15 septembre 1902. — G. CLÉMENT. Campagne de 1813 (*suite*). — Capitaine Noël LACOLLE. Histoire des gardes françaises (*suite*).

Revue militaire universelle. 1er septembre 1902. — G. CLÉMENT. Historique de l'artillerie (*suite*). — Capitaine Paul PINEAU. Le général Dugommier (*suite*).

La Revue d'Infanterie. 15 septembre 1902. — Georges TRICOCHE. Les milices françaises et anglaises au Canada (1627-1900) (*suite*).

Revue de Cavalerie. Septembre 1902. — Une page de l'Historique de Royal-Piémont Cavalerie (23e dragons). Son séjour au camp de la Saône en 1730 (*fin*). — Un épisode de la bataille de Beaumont.

Revue du Service de l'Intendance militaire. Septembre 1902. — Un commissaire des guerres sous l'ancien régime, Pierre-Nicolas de Lasalle, par M. le capitaine MAHON.

Revue des Troupes coloniales. Septembre 1902. — Historique du 16e régiment d'infanterie de marine, année 1900.

Carnet de la Sabretache. Septembre 1902. — Exposition militaire rétrospective (*suite*) : Le général baron Atthalin, par M. Frédéric MASSON. Portrait du baron Lejeune, par M. G. COTTREAU. La remise du drapeau aux bataillons de chasseurs à pied (4 mai 1841), par M. le lieutenant Ch. DENIS. Le comte de Walewski. — Dugommier,

d'après sa correspondance durant ses dix mois de commandement à l'armée des Pyrénées-Orientales (18 janvier-17 novembre 1794), par M. le capitaine V. FANET (*suite*). — Le général comte Pacthod, par M. C. DUVAL. — Les guides-interprètes de l'armée d'Angleterre, par M. G. COTTREAU. — Le 6e dragons en Crimée (1854-1855) (*suite*).

Revue du Cercle militaire Septembre 1902. — Trois années de campagne dans le bassin du Tchad (1899 à 1901).

Revue des Deux Mondes. 1er septembre 1902. — La Grande Mademoiselle (*suite*), par Mme Arvède BARINE. — La paix d'Amiens ; comment la paix fut appliquée, par M. Albert SOREL.

15 septembre. — La paix d'Amiens ; comment la paix fut rompue, par M. Albert SOREL.

La Revue de Paris. 1er septembre 1902. — Au temps du siège de la Rochelle, par M. Louis BATIFFOL.

15 septembre. — De La Vallière à Montespan. III. M. de Montespan, par MM. Jean LEMOINE et André LICHTENBERGER.

Le Correspondant. 10 septembre 1902. — A propos des grandes manœuvres. Comment s'effectuerait la mobilisation en France et en Allemagne, par M. J. DELAPORTE. — Talleyrand (*suite*), par M. Bernard de LACOMBE.

Revue historique. Septembre-octobre 1902. — Paul MATTER. La Prusse au temps de Bismarck ; la Révolution de 1848. — E. BLOCHET. Les relations diplomatiques des Hohenstaufen avec les sultans d'Égypte. — A. CANS. Lettres de Mgr Boisgelin, archevêque d'Aix, à la comtesse de Grammont (1776-1789).

La Révolution française. 14 septembre 1902. — Turgot et le rappel des Parlements, par Henri CARRÉ. — Les Jacobins de Cognac, par Émile LE GALLO.

Revue des Études historiques. Septembre-octobre 1902. — Comte FLEURY. Les amazones de Charette.

Nouvelle Revue rétrospective. 10 septembre 1902. — La guerre de 1870 et la Commune, journal d'un officier d'état-major (*suite*), communication de M. le colonel GODÉLIER. — Les armes de Napoléon Ier, note du maréchal Bertrand, communication de M. le vicomte de GROUCHY.

Minerva. 1er octobre 1902. — De la méthode dans les hautes études militaires en Allemagne et en France, par M. le général BONNAL.

II. — REVUES ÉTRANGÈRES.

Militär-Wochenblatt. 10 September 1902. — Besuch des Schlachtfeldes von Königgrätz.

Jährbücher für die deutsche Armee und Marine. September 1902. — Der Feldzug 1812 in Russland, von Generalleutnant z.-D. von QUISTORP. — Die Ereignisse zur See im deutschfranzösischen Kriege 1870-71, von Korvettenkapitän JACHMANN.

Rivista militare italiana. 16 settembre 1902. — Augusto GIACOSA. La Via di Annibale dalla Spagna al Trasimeno a proposito di nuove pubblicazioni. — Guido de MAYO Strategia e cavalli all' inizio della guerra turco-russa nel 1877-1878.

Revue militaire suisse. Septembre 1902. — Le génie anglais au Natal, par le capitaine H. LECOMTE.

Deutsche Rundschau. September 1902. — Marie-Louise und der Sturz Napoleon's, von August FOURNIER. — Aus Tunesien. Briefe von G. WILMANS. 1813-1824.

REVUE DES LIVRES.

LIVRES FRANÇAIS.

État-Major de l'armée, Section historique. — **L'Expédition d'Égypte (1798-1801).** — Tome III, par C. DE LA JONQUIÈRE, capitaine d'artillerie breveté. — Un fort volume grand in-8°, avec 7 cartes ou croquis hors texte et 5 croquis dans le texte. — Paris, Henri-Charles Lavauzelle, 1902.

Après avoir exposé, dans un précédent volume, les débuts de la conquête d'Égypte et montré comment les succès de l'armée de terre se trouvèrent compromis par le désastre de la flotte, le capitaine de La Jonquière étudie l'œuvre militaire et administrative entreprise par Bonaparte pour étendre à toute l'Égypte la domination française, et la garantir contre ses adversaires de l'intérieur et du dehors. La rapide occupation du pays était loin d'en avoir assuré la pacification complète; en maints endroits, les Mameluks conservaient des partisans prêts à tenter des hostilités partielles; ailleurs c'étaient les Arabes, incorrigibles pillards, qui interceptaient les communications terrestres ou flu-

viales. Pour venir à bout des uns et des autres, il fallut entreprendre, dans la plupart des provinces, de petites opérations qui méritaient d'être relatées, comme témoignage des remarquables qualités d'énergie, d'endurance, d'ardeur, d'initiative qui caractérisaient les soldats de Bonaparte. D'ailleurs ces résistances locales se rattachent souvent aux agissements de nos ennemis extérieurs : les Anglais qui maintenaient sévèrement leur croisière devant Alexandrie; la Porte qui se décida, au commencement de septembre 1798, à rompre la séculaire alliance dont le maintien avait été témérairement escompté; les Mameluks réfugiés en Syrie et dans la haute Égypte, où ils se réorganisaient et se renforçaient.

D'après cet exposé sommaire de la situation, on pressent la variété et la complexité des événements militaires survenus, tantôt dans l'intérieur du pays, tantôt sur les frontières terrestres ou maritimes. Il n'eût pas suffi d'en faire une relation exacte et détaillée, il fallait surtout en montrer l'enchaînement logique et en dégager les causes, souvent lointaines. L'auteur n'a pas manqué de le faire, mettant ainsi le lecteur en mesure d'apprécier la portée véritable des événements.

Faute de troupes suffisantes de débarquement, Nelson n'avait pu profiter de sa victoire d'Aboukir pour prendre pied en Égypte, désorganiser notre défense côtière et provoquer un soulèvement contre les Français. Quand il eut repris la route de Naples, la croisière qu'il laissait devant Alexandrie était encore moins susceptible de réussir dans pareille entreprise. Cependant une petite escadre turco-russe étant venue, au milieu d'octobre, renforcer les Anglais, ceux-ci tentèrent contre le fort d'Aboukir des attaques qu'ils renouvelèrent plusieurs jours sans succès : la faiblesse des moyens dont ils disposaient ne leur laissait guère d'espérance de réussir; mais il s'agissait principalement de manifester ainsi aux yeux des populations musulmanes les résolutions hostiles du Grand Seigneur. Ces attaques coïncidèrent précisément avec l'insurrection qui éclata au Caire le 21 octobre et ne put être réprimée qu'au bout de quarante-huit heures, grâce à de promptes et énergiques mesures.

Du côté de la Syrie, Bonaparte fait activement surveiller les préparatifs de guerre que poursuivent lentement Ibrahim-Bey et Djezzar, pacha d'Acre. Par des travaux de fortification, des concentrations de troupes et la constitution de magasins importants, il est bientôt en mesure soit de barrer à une invasion la route de l'isthme de Suez, soit de prendre l'offensive et de porter la guerre en Syrie. On vit ainsi se dégager les origines de l'expédition qui conduisit bientôt les Français jusqu'à Saint-Jean d'Acre. Cette nouvelle campagne fera le principal objet du tome IV de l'*Expédition d'Egypte*.

Un adversaire plus redoutable immédiatement était Mourad-Bey qui groupait sous ses ordres la majeure partie des Mameluks échappés de la

à son arrivée rapide à Donauwörth et, enfin, à ses déterminations et aux événements de Landshut et de Rastibonne, qui en furent la conséquence.

Après ces événements, l'archiduc en retraite sur la rive gauche du Danube, avec le gros de son armée, va se concentrer vers Cham, tandis que le général Hiller, avec l'aile gauche autrichienne, but en retraite derrière l'Inn. Telle est la situation au début du tome III de la campagne de 1809, dont nous voulons, aujourd'hui, entretenir les lecteurs de la *Revue d'Histoire*.

Dans ce nouveau volume, écrit comme les précédents suivant la méthode synthétique qui, dans certains cas, peut paraître répondre mieux que la méthode analytique aux nécessités d'instruction militaire recherchées par les officiers, et qui, tout au moins sans l'exclure, lui sert au contraire de base solide, le lieutenant-colonel Saski nous fait assister à toute cette période des événements qui s'étend des débuts de la marche de l'Empereur sur Vienne au glorieux échec d'Essling.

Les historiens de cette mémorable guerre ont généralement, sinon négligé, du moins exquissé largement cette période, qui va du 25 avril au 22 mai 1809, ne voulant considérer de cette campagne que le début et la fin, *Landshut* et *Wagram*. Cependant, il apparaît bien à la lecture que cette période intermédiaire, et secondaire puisqu'elle n'offre pas de solution définitive, n'est pas sans présenter un très puissant intérêt.

Le 3e corps de l'armée d'Allemagne, sous le commandement du maréchal Davout, avait été lancé à la poursuite ou mieux au contact de l'archiduc, tandis que des détachements talonnaient le général Hiller dans la direction de l'Inn, et que l'Empereur attendait à Ratisbonne d'être éclairé, pour fixer ses déterminations.

Il ne semble pas, et les documents fournis par le troisième volume de la campagne d'Autriche paraissent l'établir nettement, que l'Empereur ait eu la moindre hésitation quant au choix de sa ligne d'opérations. Si, dans le neuvième bulletin de la Grande Armée, daté du 19 mai, Napoléon dit n'avoir jamais voulu pénétrer dans l'intérieur de la Bohême, à la suite de l'archiduc, et retarder d'un seul jour sa marche sur Vienne, il écrivait aussi, dès le 25 avril, alors qu'il était à Ratisbonne : « Je vais me porter sur la rive droite de l'Inn ».

Si l'on recherche la pensée du commandement, et c'est évidemment la partie supérieure de l'histoire militaire, il apparaît nettement, dans cette étude, que si l'Empereur est déterminé à marcher sur Vienne, ce n'est pas *surtout*, parce qu'il considère la capitale autrichienne comme un objectif stratégique, mais parce qu'il regarde l'archiduc Charles, après les divers échecs du début, comme dans l'impossibilité de menacer utilement sa ligne de communication, et qu'il juge que le seul but réa-

lisable auquel peut tendre le généralissime autrichien, c'est de réunir ses forces à celles de son lieutenant Hiller en faisant leur jonction sur le Danube, soit à Linz, soit à Mauthausen, soit à Krems, et de défendre sur la rive droite les approches de Vienne. D'autre part, comme le fait remarquer le neuvième bulletin, une des préoccupations constantes de l'Empereur, c'est de relier ses opérations à celles de l'armée d'Italie et d'entrer le plus tôt possible en communication avec elle. « Talonnez l'ennemi, écrit-il au prince Eugène, afin qu'il ne puisse se mettre entre vous et ma droite. »

En marchant sur Vienne et en poursuivant Hiller, toutes ses préoccupations se porteront sur l'armée du prince Charles, et des mesures militaires, de la plus haute prudence, seront prises pour parer à toute attaque sur les derrières de l'armée.

Le 27 avril, alors que le prince Charles concentre à Cham les corps désunis de son armée, l'Empereur paraît si complètement éclairée sur ses intentions probables que, laissant en face de lui le maréchal Davout, il accélère la marche de l'armée sur la rive droite du Danube et se porte sur l'Inn.

Le but qu'il poursuit est le suivant: pousser avec vigueur le général Hiller et l'attaquer pour l'affaiblir et retarder ou empêcher sa jonction avec l'archiduc; étendre sa droite pour s'éclairer vers le Tyrol et disiper les rassemblements de ce côté; tenir le Danube avec sa gauche et en occuper tous les points de passage, en vue des tentatives que pourraient faire les forces autrichiennes de la rive gauche; enfin, marcher par sa droite pour tendre la main au prince Eugène. Davout reste en contact avec les forces concentrées à Cham jusqu'au moment où, assuré de leur retraite sur Budweis, il reçoit l'ordre de se replover lentement par échelons de division sur l'armée.

Être renseigné sur la direction du mouvement de retraite du prince Charles, est l'idée dominante de l'Empereur. Par les documents publiés nous vivons cette préoccupation constante de l'état-major français. L'archiduc marche-t-il sur un des points de passage du Danube pour rejoindre son lieutenant sur la rive droite ? Veut-il donner le change à son adversaire pour brusquer une attaque sur ses derrières, alors qu'il aura échelonné ses forces sur la route de Vienne ? Ou bien encore, marche-t-il vers la Moravie où Hiller le rejoindra, renforcé de contingents nouveaux, laissant à l'archiduc Jean le soin de l'attaquer sur ses derrières, s'il parvenait à maintenir le prince Eugène ? Autant de questions que se pose l'Empereur. On saisit sur le vif dans ses lettres, dans celles du major général, dans la correspondance de ses lieutenants sollicités par lui de l'éclairer, ses préoccupations constantes augmentées de la difficulté de se renseigner sur les intentions d'un adversaire, séparé qu'il en est par la distance et une barrière aussi sérieuse que le

Danube, qui ne lui permettent guère de risquer avec prudence de sérieuses reconnaissances sur la rive gauche.

Dans la nuit du 8 au 9 mai, l'Empereur apprend le passage d'Hiller sur la rive gauche du Danube, à Krems. Il accélère aussitôt son mouvement sur Vienne, mais il ne peut atteindre la capitale autrichienne et s'en emparer avant la destruction des ponts du Danube. L'heureuse occasion de 1805 ne se reproduit pas.

La lecture des documents qui ont trait à cette partie de la campagne, montre, avec précision, la situation de l'armée française lors de son arrivée à Vienne. L'ignorance dans laquelle se trouve l'Empereur, quant aux intentions définitives et probablement bien hésitantes du généralissime autrichien, semble lui imposer comme une nécessité de presser les événements, c'est-à-dire de chercher une solution rapide sur la rive gauche du Danube ou, tout au moins, de constituer à Vienne une tête de pont permettant d'être maître des opérations sur les deux rives du fleuve. Alors, on voit l'Empereur décidé à frapper un grand coup, en brusquant le passage du fleuve avec l'espoir de surprendre un adversaire qu'il considérait moralement comme diminué, et nous assistons au gigantesque effort que nécessite l'improvisation d'un passage sur un fleuve considérable et dans des conditions particulièrement difficiles.

La bataille d'Essling a donné lieu à de nombreuses controverses; mais telle qu'elle ressort de l'ouvrage du lieutenant-colonel Saski, en tant qu'opération stratégique, elle s'explique comme une action nécessaire dont le succès a tenu à des causes relativement secondaires.

En résumé, cette période de la campagne de 1809 offre au lecteur militaire une étude pleine d'intérêt, aussi bien au point de vue de l'action du commandement que des détails de l'exécution.

Annibal dans les Alpes, par le lieutenant Paul Azan, détaché à la *Section historique*. — Paris, Alph. Picard, 1902.

L'auteur a abordé l'étude d'une question historique passionnément discutée : il s'est proposé de rechercher la route qu'Annibal a suivie à travers les Alpes pour se rendre en Italie. L'ouvrage, qui est une thèse de doctorat soutenue en Sorbonne, comprend deux parties : la première est l'étude de l'*itinéraire* proprement dit; la seconde, intitulée : *Une conjecture*, explique au moyen d'une hypothèse géologique et avec l'appui de certains textes, les raisons qui ont fait hésiter jusqu'ici, dans cette question, tant d'historiens et tant de savants.

La première partie débute par une traduction des deux auteurs anciens les plus accrédités qui ont raconté l'expédition d'Annibal, Polybe et Tite-Live. C'est en s'appuyant sur Polybe surtout, qui est allé lui-même dans les Alpes examiner les lieux, et c'est en se référant

accessoirement à Tite-Live, que l'auteur va essayer de retrouver l'itinéraire. Sa méthode est pour ainsi dire algébrique, car il reconstitue la route suivie par Annibal de la même manière que les mathématiciens construisent une courbe, « par points ». Il fixe d'abord le point de départ de son itinéraire, c'est-à-dire l'endroit où Annibal a passé le Rhône : il le trouve près d'Orange, et il remarque que c'est pour ce point que Napoléon s'est décidé dans ses Commentaires, par d'autres raisons que lui. Il fixe ensuite le point d'arrivée, près de Turin. Enfin, il jalonne la route par des points intermédiaires ; il ne lui reste plus qu'à les réunir.

Mais avant d'aborder l'étude plus précise de cette route, M Azan veut examiner les différents systèmes proposés avant le sien ; il établit pour cela une classification d'après le col de passage, en trois groupes : grand Saint-Bernard et cols plus au nord, petit Saint-Bernard et mont Cenis, Genève et cols plus au sud. A tous il oppose des objections ; seul le système du mont Cenis, parmi les partisans duquel figurent des autorités telles que Napoléon Ier, Larauza, de Saussure, Macé, Osiander, paraît le laisser un moment hésitant, mais, après examen, il le rejette néanmoins. Ayant ainsi réfuté en bloc, et pour des raisons générales, les systèmes précédemment adoptés, il veut réfuter en détail ceux qui ont acquis la plus grande notoriété jusqu'ici, et il consacre dans ce but un chapitre spécial à l'œuvre du colonel Hennebert, un autre à celle du savant M. Chappuis, et quelques pages à celle de M. Osiander.

C'est alors seulement que l'auteur commence la reconstitution de son itinéraire. Il se déclare, en ce qui concerne le col de passage lui-même, le disciple de M. le colonel Perrin, auquel il retourne tout le mérite de cette découverte ; il fait, comme lui, passer Annibal par le col du Clapier, mais, à part les abords du col, son itinéraire diffère de celui du colonel. Annibal a, suivant M. Azan, suivi à partir de Roquemaure, la rive gauche du Rhône jusqu'à Valence, de là la rive gauche de l'Isère, et enfin il a côtoyé, à assez grande distance, les bords de l'Arc. A chacun des points où des objections peuvent lui être opposées, l'auteur s'arrête, se reporte aux textes, les discute, et les rapproche de son itinéraire avant d'aller plus loin. Il arrive ainsi, « sans chercher à fausser aucun chiffre », à se trouver d'accord avec Polybe pour les descriptions, pour les distances, et pour les temps. Un seul point lui paraît pouvoir donner lieu à une objection : d'après Polybe, Annibal a marché « le long du fleuve », et, il n'y a de doute pour personne, « le fleuve » de Polybe, c'est le Rhône ; dans son itinéraire, M. Azan reconnaît au contraire qu'après Valence, c'est indiscutablement l'Isère qu'Annibal a suivie ; il y a là une apparente contradiction, relevée par bien des auteurs déjà, et que nul encore n'a pu expliquer.

La seconde partie va donner cette explication. Elle est basée à la

fois sur des arguments géologiques et sur des textes anciens. Le Rhôn décrit par Polybe, puis par César, et enfin par Strabon, paraît n'étr pas le même Rhône, et cependant tous trois ont été précis : ce n'e d'ailleurs qu'assez tard, au temps de Cicéron, que le nom d'Isè apparaît dans le vocabulaire géographique des Romains. L'auteur pens que ces différences dans les descriptions et les dénominations provien nent d'une transformation lente du cours du Rhône. Le Rhône, a début de l'époque historique était, suivant lui, un Rhône bifurqué la branche septentrionale était constituée par le Rhône actuel ; la bran che méridionale par la vallée de Chambéry, alors parcourue par le eaux, et par la vallée de l'Isère à laquelle elle aboutissait. C'est à l branche méridionale, rencontrée et connue la première, que les auteur grecs et latins ont tout d'abord donné le nom de Rhône ; ils appelaien avec raison l'*Ile* la région comprise entre les deux branches du Rhôn bifurqué. Sous l'influence de quelles forces transformatrices la vallé de Chambéry, jadis parcourue par des eaux dont le lac du Bourg est un pauvre reste, est-elle aujourd'hui devenue une vallée-morte les érosions, les alluvions, les éboulements, et aussi les mouvemen lents du sol, sont les principales. La transformation s'est faite lent ment, par degrés insensibles, et il est impossible de lui assigner u date précise ; antérieure sans doute à Strabon, elle était incomplè encore au temps de Polybe ; elle a en tous cas laissé des traces, au bien sur le terrain, par des marais longtemps persistants, que dans d textes nombreux, qui vont jusqu'au moyen âge.

Revenant alors à César, l'auteur nous montre comment la confusi qui a résulté jusqu'ici de ce changement des dénominations a pu influ sur la manière dont les campagnes de César ont été reconstituées.

Il est deux campagnes au moins qui sont à modifier, la première la septième ; l'auteur examine rapidement la première, et, discuta l'interprétation de M. le colonel Stoffel, en présente une autre qui l semble plus conforme au texte ; puis il se réserve, pour un volume venir, la tâche d'examiner en détail la septième, celle qui se termi par la prise d'Alésia.

Chaque partie est suivie d'une bibliographie ; celle de la premiè partie montre en particulier quelle foule variée d'écrivains ont étud Annibal. Des photographies et de nombreuses cartes permettent suivre pas à pas l'itinéraire du grand général carthaginois.

Capitulation de Baylen (1), **causes et conséquences**, par le lie tenant-colonel CLERC. — Paris, A. Fontemoing, 1902.

---

(1) Sur toutes leurs cartes, les Espagnols écrivent *Bailen ;* nous no conformerons à cette orthographe.

Dans cet ouvrage, M. le lieutenant-colonel Clerc a voulu traiter à fond, d'après les documents originaux, la question encore mal connue de la capitulation de Bailen et celle de la culpabilité du général Dupont.

Le chapitre premier explique avec netteté les origines et le caractère de la guerre d'Espagne et montre que l'immixtion de la France dans les affaires de la Péninsule était fatale; elle n'était qu'une conséquence du traité de Saint-Ildefonse et des désordres de la Cour. Napoléon confisqua donc la couronne d'Espagne; mais, au moment où il croyait que tout était fini, après la comédie jouée à Bayonne, il se heurta à un obstacle qu'il n'avait pas prévu : le soulèvement du peuple espagnol, qui força la main aux autorités et les entraîna. La guerre contre les Français était *nationale* pour les Espagnols, et sans qu'aucune excitation fût venue de la part du clergé, elle était vite devenue *religieuse*, par suite de l'union naturelle dans l'esprit du peuple de ces trois termes : Dieu, le Roi et la Patrie.

La conclusion de ce chapitre est, qu'au lieu d'avoir à faire une guerre politique, comme celles qu'il avait conduites jusqu'alors, l'Empereur va se trouver en face d'une guerre de peuple et de religion, revêtant un caractère de violence inconnu jusqu'alors.

Le chapitre second nous montre la Junte de Séville organisant l'insurrection de l'Andalousie et mettant sur pied toutes les forces militaires dont elle dispose, puis bloquant à Cadix l'escadre française de l'amiral Rosily.

Nous voyons ensuite Dupont s'avancer sur Cadix avec une division au lieu de trois, comme il avait été primitivement décidé; l'auteur nous décrit le combat d'Alcolea et nous explique le fameux pillage de Cordoue, dont il fut tant parlé après la capitulation.

Dupont reste ensuite à Cordoue avec une seule division, en face de toutes les forces de l'Andalousie qui s'organisent, et l'auteur attribue nettement à l'Empereur la responsabilité d'avoir exposé aussi inconsidérément son lieutenant; mais il nous montre peu après Dupont battant en retraite sur Andujar, avant que Castaños ne fût mis en mouvement, et il en conclut avec vraisemblance que ce fut cette retraite du général français qui donna à Castaños l'assurance nécessaire pour aller de l'avant.

Dans le chapitre III, on voit Dupont à Andujar, dans une situation dangereuse : l'insurrection s'organise sur ses derrières, et ses communications avec Madrid se trouvent interceptées; on lui a enlevé la division Frère, pour la faire participer à l'expédition de Valence. Néanmoins, en présence de son isolement, on envoie de Tolède à Andujar la division Vedel, afin de rétablir la communication avec lui. Après le passage de Vedel, la communication est de nouveau interrompue, et

Savary, qui n'ose pas dégarnir Madrid, échelonne simplement la division Gobert sur la route d'Andujar.

Au commencement de juillet, Dupont dispose donc de 19,000 hommes, ainsi répartis : la division Barbou, la brigade suisse et les marins de la Garde autour d'Andujar; la division Vedel à Bailen, avec un détachement à Menjibar; une partie de la division Gobert à Guarroman avec un détachement à Linharès. « Les dangers d'une telle position, « dit l'auteur, sautaient aux yeux, et Dupont ne cessa de la représenter « comme provisoire, expectante et obligée; mais l'expectative dépassa « les bornes de la prudence, et le provisoire devint définitif. Ces deux « fautes suffiraient pour expliquer le désastre. » Si Dupont reste sur le Guadalquivir, c'est qu'il compte qu'on le renforcera et qu'il pourra reprendre l'offensive; il ne veut pas se retirer pour avoir ensuite à reprendre des passages qu'il aurait bénévolement abandonnés à l'ennemi.

Le chapitre IV nous fait entrer dans le vif de la question : Castaños a pris l'offensive avec l'armée d'Andalousie et arrive sur le Guadalquivir le 14 juillet 1808; il présente ses troupes sur Andujar et Menjibar et tente, par cette dernière localité, un mouvement tournant qui échoue grâce à la présence de la division Vedel à Bailen. Mais le général Vedel, auquel Dupont a demandé un renfort de *un bataillon ou une brigade*, marche avec *toute sa division* sur Andujar, ne laissant qu'un détachement à Menjibar, sous les ordres du général Léger-Belair; ce dernier devait être, d'ailleurs, soutenu par la division Gobert, descendue sur Bailen.

Dans la journée du 16, Léger-Belair est culbuté par des forces supérieures et Gobert, qui est venu le soutenir, est mortellement blessé; les Français, numériquement trop faibles, battent en retraite sous le commandement du général Dufour, qui, informé que des colonnes ennemies se portent sur la Caroline, menaçant la ligne de communication de Dupont avec Madrid, se dirige sur Guarroman pour s'opposer à ce mouvement, et abandonne ainsi Bailen qui reste dégarni. Dupont y envoie Vedel, qui y arrive le 17 juillet, et qui l'abandonne de nouveau pour aller rejoindre Gobert à Guarroman, persuadé qu'il est que le gros de l'ennemi est à la Caroline. Cette faute est en partie cause du désastre, car, pendant ce temps, Dupont est resté à Andujar, et Reding et Coupigny, qui ont passé le Guadalquivir le 17 au soir, se portent dans la journée du 18 sur Bailen et l'occupent le 19 au matin, s'interposant ainsi entre Vedel et Dupont; ce dernier, hypnotisé par les forces espagnoles qui sont devant lui à Andujar, ne veut à aucun prix dégarnir ce point, et ne songe qu'à s'y maintenir en vue d'une offensive ultérieure. Il ne se décide à quitter Andujar que dans la nuit du 18, quand il apprend que Reding va lui couper la retraite à Bailen. Mais il commet

encore une faute irréparable en adoptant un ordre de marche des plus critiquables, avec une avant-garde beaucoup trop faible, un convoi de plus de 200 voitures en tête du gros de la colonne et la cavalerie à la queue.

Le 19 au matin, l'avant-garde trouve l'ennemi à Bailen : le combat s'engage vivement, mais tous les efforts des troupes de Dupont sont infructueux parce qu'elles sont engagées par portions successives, à cause de la longueur de la colonne. *Il s'agissait de faire une trouée, Dupont livra bataille;* il la perdit après une lutte acharnée et, se voyant dans l'impossibilité de forcer le passage, se trouvant pris entre Reding à Bailen et La Peña sur le Rumblar, il demanda une suspension d'armes à Reding qui l'accorda sous la réserve que Castaños la confirmerait; Castaños la refusa et exigea une capitulation. *Pendant qu'on négociait*, La Peña achevait d'envelopper Dupont sans tenir compte de la suspension d'armes, sous prétexte que *ses opérations étaient indépendantes de celles de Reding.*

Pendant ce temps, Vedel qui avait entendu dès le matin le canon de Bailen, était parti de la Caroline à 4 heures du matin : il aurait donc dû déboucher sur le champ de bataille à 9 heures du matin, et, dès lors, c'était la victoire éclatante pour les Français; mais *il resta sept heures à Guarroman*, et n'arriva à Bailen qu'à 5 heures du soir. Malgré ce retard, son arrivée pouvait encore tout changer, car Reding se trouvait enveloppé entre Dupont et Vedel, et dans la même situation où était auparavant Dupont. *C'est alors que Reding réclama le bénéfice de la suspension d'armes que La Peña avait refusée à Dupont, et La Peña cria à la trahison pour l'inobservation, par Vedel, d'une convention qu'il avait été le premier à violer;* tels sont les termes dans lesquels l'auteur signale l'odieuse conduite et la mauvaise foi des généraux ennemis.

Enfin, Vedel, poussé par ses troupes, se décide à attaquer Reding dans la soirée du 19 : il le bat, lui fait beaucoup de prisonniers et lui prend trois drapeaux ; au milieu de ce succès, il reçoit de Dupont l'ordre de s'arrêter sous prétexte *qu'on était en négociations.* Dans la matinée du jour suivant, Vedel aurait encore pu attaquer, mais il ne bougea plus et, pendant que les négociations continuaient, deux divisions espagnoles, violant la suspension d'armes, vinrent relever Reding et Coupigny pour leur permettre de faire face à Vedel. Dès lors, tout était perdu pour Dupont entouré de toutes parts ; Castaños, sûr de le tenir désormais à sa merci, exigea alors de lui qu'il capitulât *avec la division Vedel*; Dupont refusa et fit dire à Vedel de se retirer dans la nuit du 20 au 21.

Dès qu'ils apprirent le départ de Vedel, les généraux espagnols crièrent à la trahison et à la violation *de l'armistice qu'ils avaient refusé!* mais, dit le général Privé, ils pouvaient alors tout se permettre, *même*

de menacer Dupont de passer ses troupes au fil de l'épée si Vedel ne revenait point.

Devant de pareilles menaces, Dupont céda et donna à la division Vedel l'ordre de revenir sur ses pas. Vedel eut à son tour la faiblesse d'obéir dans de telles conditions, et rétrograda, *adhérant à une capitulation qui n'était pas encore conclue et dont il ne connaissait pas les conditions.*

Le désastre était dès lors bien complet, et la capitulation fut signée le 22 juillet; les 17,000 hommes de Dupont et de Vedel déposèrent les armes le 23 et le 24.

L'auteur fait remarquer que quelque honteuse que soit une pareille capitulation, il ne faut pas oublier que les troupes de Dupont combattirent avec héroïsme, *perdant la moitié de l'effectif des officiers, et le tiers de celui des soldats*; il montre aussi que Vedel eut pu difficilement regagner Madrid, car une partie des forces espagnoles avaient occupé avant lui les gorges de la Sierra-Morena. Le chapitre finit par des détails navrants sur la violation éhontée de la capitulation par l'ennemi et sur les cruautés sans nom qui furent exercées sur les prisonniers français.

Le chapitre IV a trait aux conséquences de la capitulation; le roi Joseph, à peine entré à Madrid, doit battre en retraite sur l'Ebre; il se termine par des considérations fort intéressantes sur la guerre d'Espagne et la conscription, et montre que cette guerre, en amenant l'abus des grandes levées d'hommes, fut la cause initiale des désastres de la fin de l'Empire, par suite de l'épuisement total des réserves de recrutement de la France.

Le dernier chapitre traite la question de la procédure infructueuse ouverte contre Dupont en 1808, et de la reprise de cette procédure en 1812; ensuite l'auteur réfute le rapport de Regnault de Saint-Jean-d'Angély au moyen d'arguments nouveaux; il termine en déclarant que le désastre de Bailen incombe avant tout à Napoléon.

Nous lui laissons la responsabilité de cette appréciation trop absolue: toutefois il paraît être dans le vrai lorsqu'il affirme que *Dupont commit des fautes tactiques et non pas des crimes*; en effet, si Dupont commit des fautes étranges, il joua aussi de malheur, et la lecture de l'ouvrage de M le lieutenant-colonel Clerc donne l'impression que l'ancien héros d'Albeck, général malheureux à Bailen, est au moins autant à plaindre qu'à blâmer.

LIVRES ÉTRANGERS.

Regensburg 1809, par le lieutenant BINDER VON KRIEGLSTEIN, détaché au Grand-État-Major-général. — Berlin, Voss, 1902.

L'auteur de cette étude sur les journées de Ratisbonne est très avantageusement connu du public militaire sous les initiales C. von B.-K., dont il a signé des œuvres sensationnelles et déjà nombreuses, *Geist und Stoff; Zur Psychologie des Grossen Krieges; Moderne Reserven*, etc. Le lecteur français, s'il ne peut en apprécier tout à fait les qualités littéraires, les pressent sûrement à la facilité avec laquelle il lit cette langue très limpide, exprimant des idées nettes en termes précis. Il est sensible aussi à la nouveauté, à l'abondance et à la haute portée des considérations, car l'auteur de *Geist und Stoff* fait de l'histoire militaire une étude psychologique plutôt que documentaire et technique.

Cette fois, M. C. von B.-K. a voulu donner à son travail le double mérite d'une riche moisson de textes inédits et de conclusions philosophiques importantes. Ce livre sur 1809 est donc éminemment intéressant et complet, à quelques détails près, de pure forme, que nous ne songerions pas à relever s'il ne devenait de mode de s'en prendre plutôt à la disposition extérieure qu'au fond des travaux d'histoire militaire. Dans une œuvre d'un caractère aussi littéraire que *Regensburg*, qu'on pourrait presque lire tout d'un trait sans fatigue, on regrette de trouver la relation ou les réflexions de l'auteur interrompues, alourdies par des discussions de textes, d'heures, etc., qu'on pouvait abréger beaucoup moyennant un examen plus serré des documents, et rejeter en note.

Combien aussi l'œuvre gagnerait en dignité, si elle était affranchie de toute idée de comparaison avec autrui, et débarrassée de critiques d'un intérêt contestable ! Quel intérêt y a-t-il à souligner encore les erreurs, les lacunes des Koch, des Pelet, des Stutterheim ? Et, même à un autre point de vue, quelles précautions ne faut-il pas prendre avant de marquer les fautes d'un coup d'ongle trop vif ! Ne serait-ce pas une bien juste représaille si un critique, à son tour, montrait que bon nombre d'entre elles sont nées de quelque légèreté de M. C. von B.-K. qui, lisant le 1809 du colonel Saski, par exemple, confond ici la note (1) avec la note (2), et là réclame le duplicata d'une lettre dont le triplicata, identique, a été donné, etc. (1). Mais laissons là ces vétilles pour examiner la substance même de l'ouvrage.

M. C. von B.-K. a la bonne fortune de mettre au jour des faits

(1) Pages 137 et 138; Saski, tome II, pages 150 et 151.

inédits, relevés dans les archives de Vienne et de Munich. (Il est regrettable pour l'histoire des combats du 21 avril qu'il n'ait pas poussé jusqu'à Stuttgard). Il a pu donner, pour la première fois, un récit complet des opérations du corps bavarois depuis le 14 jusqu'au 23 avril 1809. Elles se sont déroulées dans un pays coupé, au milieu d'un va-et-vient perpétuel de troupes des deux partis, de sorte qu'il faut les suivre par le menu, ou n'y rien comprendre. On peut dire que jusqu'à présent, on ne les connaissait guère, et que maintenant, on en possède à peu près tous les détails. Il est fait bonne justice, en passant, de certaines missions de « couverture », et de combats en retraite, reconnus simplement hypothétiques.

Nous voici renseignés aussi sur les opérations des Autrichiens: Stutterheim et Angeli n'avaient fait connaître qu'à peine les mouvements décousus et illogiques de leurs colonnes, sans aller jusqu'à la pensée du chef; l'auteur de *Regensburg* a tenté d'élucider, sinon de justifier, les résolutions de l'archiduc Charles.

Au sujet des troupes autrichiennes, voici toute une catégorie de documents d'un intérêt spécial, dont M. C. von B.-K. tire un très grand parti: ce sont les états de pertes, soigneusement établis et conservés pour chaque régiment et chaque affaire. Ces éléments *statistiques* fournissent une base solide à une appréciation *psychique* de ces troupes *à cette date*, appréciation peu favorable, car la proportion de prisonniers et disparus est énorme par rapport aux tués et blessés. Où doit-on chercher la cause de cette défaillance, peu compréhensible dans une armée qui fut ordinairement si vaillante ?

L'auteur paraît l'attribuer au caractère et au recrutement du soldat autrichien; mais n'aurait-elle pas d'autres causes plus immédiates, et momentanées ? Ces troupes sont les mêmes qui, le 19, ont subi plus de 10 p. 100 de pertes, surtout en tués et blessés; bientôt, après une série de défaites, elles se comporteront plus qu'honorablement à Ebersberg, à Essling, à Wagram. La quantité de prisonniers et de disparus dans les combats du 20 au 22 doit donc tenir à des causes propres à cette période: on peut en accuser d'abord la disproportion numérique des deux partis, les diverses brigades autrichiennes s'étant trouvées engagées contre des forces très supérieures qui les ont noyées, convaincues d'impuissance et débandées, avant de leur avoir infligé des pertes sérieuses. Puis il y a l'absence totale de direction, que M. C. von B.-K. a fait ressortir le premier. Les troupes autrichiennes sentaient à coup sûr qu'elles n'étaient pas commandées; l'impression avait dû se communiquer rapidement, des chefs aux soldats, qu'on errait au gré du hasard et de l'adversaire, sans plan et sans intention bien arrêtée.

Nous n'accepterons donc pas sans réserve les conclusions de l'auteur; très préoccupé, à juste titre, des forces psychiques, il ne paraît pas

leur attribuer ce caractère changeant, journalier, que tous les militaires aguerris leur ont reconnu, et il ne fait pas dépendre leur exaltation et leur dépression des événements, et des chefs.

Il semble faire peu de cas, vraiment, de ce qui n'est qu'intelligence, et son Napoléon, tout rayonnant d'énergie, a aussi peu d'influence sur les opérations que le fantoche entrevu par le prince André dans *La guerre et la paix*. Si Napoléon est vainqueur, si l'archiduc est vaincu, ce n'est pas que l'un ait une pensée maîtresse qui le dirige à travers les événements, et que l'autre, incertain du but et des moyens, s'en aille à la dérive; c'est seulement que les troupes françaises, selon M. C. von B.-K., ont plus de valeur et d'adresse, et leurs chefs plus de résolution. On a l'impression, en le lisant, que des divisions ont été lancées, suivant des directions variées et quelconques, dans ce champ clos entre le Danube et l'Isar; des chocs partiels ont eu lieu, sans lien et sans direction générale et, petit à petit, l'énergie des uns a eu raison du découragement des autres : les divisions françaises se soudent, se portent en avant d'elles-mêmes, et un dernier effort collectif met fin à la crise sans que Napoléon soit intervenu autrement que par des cris d'excitation : « Activité ! activité ! vitesse ! » sans qu'il ait encore bien vu où il était, ce qu'il battait, où il allait. Plus tard, la légende s'est formée de toutes pièces, et la manœuvre de Landshut est née.

Telle est la version de M. C. von B.-K., et, sans avoir tous les *papiers français* dont il disposait, nous trouvons dans les documents déjà publiés assez de renseignements et d'ordres pour nous décider à maintenir la « légende ».

Avant l'ouverture des hostilités, l'Empereur connaissait la composition exacte des corps autrichiens, leur force (1); lorsqu'il arrive à l'armée, les renseignements reçus du 3 au 17 avril le mettent au courant du mouvement de Bohême en Autriche (2); il sait que Bellegarde et Kollowrath, restés seuls en Bohême, se sont avancés jusqu'à Schwandorf (3), que Jellachich est à Munich avec 12,000 hommes (4), que des avant-gardes autrichiennes ont passé l'Isar à Freising et Moosbourg, et une autre plus importante à Landshut. Le lendemain, il apprend que l'archiduc a traversé Landshut avec le gros de ses forces (5), trois corps formant 80,000 hommes (6). Le 17 et le 18, à

(1) Saski, tome I, page 316.
(2) *Ibid.*, tome II, page 86.
(3) *Ibid.*, page 184 et suivantes.
(4) *Ibid.*, pages 167, 223, 225 et 242.
(5) *Ibid.*, pages 223, 225 et 229.
(6) *Ibid.*, page 229.

coup sûr, il ne peut pas préciser la manœuvre qu'il fera exécuter par Masséna, puisque ce dernier ne pourra pas intervenir avant deux ou trois jours, mais il lui explique qu'il formera la branche mobile d'une sorte de pince qu'il s'agit de refermer sur l'archiduc, et il lui donne comme premier point de direction Pfaffenhofen. Comment M. C. von B.-K. lui reproche-t-il de ne pas indiquer au duc de Rivoli « le but de son mouvement ? » Le lieu et la date de l'engagement décisif dépendent des mouvements et surtout de la vitesse des colonnes autrichiennes.

Le 19, on en a la mesure ; la lenteur de l'archiduc, parvenu seulement le 18 à Pfaffenhausen et Rohr, donnera tout le temps de couper sa ligne d'opérations avant de l'attaquer. Ce jour-là, 19 avril, l'Empereur a donc une conception parfaite de la situation et de la manœuvre qu'il va exécuter. Il sait, d'ailleurs, qu'Hiller a passé par Moosbourg avec son corps d'armée, qu'il avait couché à Stammham. Il écrit à Masséna :

« *Le prince Charles, avec toute son armée, était ce matin à une journée de Ratisbonne, et a sa ligne d'opérations sur Landshut.* De Freising et d'Au, selon les renseignements que je recevrai aujourd'hui, *je vous dirigerai sur Landshut, et alors le prince Charles se trouverait avoir perdu sa ligne d'opérations, sa protection qui est l'Isar, et serait attaqué par sa gauche.* »

Ceci est-il ou n'est-il pas le programme définitif de ce qu'on a appelé la manœuvre de Landshut? Et, en écrivant cette lettre, Napoléon sait-il ou ne sait-il pas que l'archiduc s'est éloigné, s'éloigne encore de Landshut, et se trouve sur la rive gauche de la grande Laber à une marche de Ratisbonne ?

Le 20, au point du jour, l'Empereur a été renseigné par Vandamme et Mouton (lettre datée du 19 à 9 h. s.), par Lefebvre (10 h. s.) et, enfin, par Davout (bivouac de Teugen), sur l'affaire de Teugen et ses suites. M. C. von B.-K. s'étonne qu'il sollicite encore des nouvelles, et en conclut qu'il n'est pas renseigné (1) ; mais, à ce compte, qui le sera jamais? A moins de supposer un adversaire condamné à l'immobilité, peut-on être certain que ses positions de la soirée précédente sont encore celles du matin? Dans cette zone de 60 kilomètres de diamètre

---

(1) M. C. von B.-K. lit dans une lettre de l'Empereur à Davout du 20 avril : « L'archiduc Louis a été mortellement blessé à votre combat d'hier », et dans cette annonce d'un détail d'ailleurs inexact, dont le maréchal paraissait n'avoir pas eu connaissance directement, notre auteur voit la preuve de ce que l'Empereur ignorait que Davout eût livré un combat acharné au gros des forces autrichiennes.

ntre Ratisbonne, Neustadt et Landshut, une marche de nuit peut bouleverser de fond en comble la répartition des forces. L'archiduc, out en restant près d'Eggmühl, pouvait appuyer le 19 vers Ratisbonne, t le 20 vers Landshut. Aussi Napoléon, très renseigné sur les positions nnemies du 19 au soir, veut-il des nouvelles fraîches le 20 au matin. En tout cas, rien ne s'oppose et ne peut s'opposer au projet de faire marcher Masséna sur Landshut (20 août, 3 h. m. et 6 h. 30 m.). Quelle que soit la situation de l'archiduc, c'est encore Landshut et toujours Landshut le premier but à atteindre. Arcole, Marengo, Ulm, Auerstædt, ne faisaient-ils pas présager quelque chose d'analogue ?

Dans la nuit du 20 au 21, répétition des mêmes faits : l'archiduc a le gros de ses forces au Nord de la Laber, à l'Ouest de la route d'Eggmühl à Ratisbonne, et un rideau tout le long de la haute Laber. Napoléon n'a aucun doute à ce sujet : les rapports de Davout l'ont fixé (1). On sait où est l'ennemi, mais naturellement on ignore ses intentions ; marchera-t-il le 21 sur Ratisbonne, sur Straubing, ou sur Landshut ? Davout croit, sans l'affirmer, qu'il appuie vers le Nord ; d'autres renseignements font penser à tort qu'il est en pleine retraite vers le Sud-Est, et va traverser Eggmühl pour se retirer sur Straubing ou sur Landshut. L'Empereur donne plus de créance à ces derniers avis qu'à ceux du maréchal Davout, mais il ne faudrait pas s'exagérer les suites de son erreur : il sait pertinemment, le 21 au matin, que l'archiduc ne s'est pas encore porté au sud d'Eggmühl, puisqu'il écrit : « Le duc de Dantzig va poursuivre le prince Charles, *s'il prend la direction de l'Isar et qu'il aille à Landshut par Eggmühl, soit qu'il aille à Straubing* ». Si Napoléon se porte à Landshut, ce n'est donc pas qu'il compte y trouver l'ennemi : c'est qu'à tout événement, il ne veut pas que l'archiduc se retire par Landshut sur Vienne. Nous savons aujourd'hui que l'armée autrichienne ne s'est pas retirée, le 21 avril 1809, sur Landshut ; mais l'archiduc lui-même en était-il sûr dans la nuit du 20 au 21 ? Et voit-on Napoléon prendre la route de Rohr à Eggmühl, sous prétexte que l'ennemi est signalé près d'Eggmühl, pour ne plus trouver, en arrivant là, que la queue d'une colonne dont la tête atteint Ergoltsbach et Landshut ?

Il nous semble donc que M. C. von B.-K. exagère, ou qu'il cède à l'influence de doctrines stratégiques postérieures à Napoléon, en jugeant

---

(1) Saski, tome II, pages 293 et suivantes. M. C. von B.-K. a raison cependant de signaler l'erreur fondamentale de Napoléon sur l'état d'esprit de l'archiduc : il le croit constamment battu et en pleine retraite, et parle de le poursuivre quand il s'agit encore de le battre.

que l'Empereur ignorait la situation de l'ennemi le 21 au matin, *parce qu'il marchait sur Landshut.*

Il y avait deux jours qu'il savait l'ennemi à l'Ouest d'Eggmühl, et il y avait deux jours aussi qu'il était fermement résolu à diriger Masséna sur Landshut. Au dernier moment, la crainte de voir l'archiduc se retirer par cette ville le décide à porter Lannes à la suite de Masséna, mais ce n'est pas du 21 que date l'idée de marcher sur Landshut.

On sait comment, maître de Landshut, sûr désormais de tenir la ligne d'opération de son ennemi, Napoléon apprend par les rapports de Davout (1) que l'archiduc n'a pas bougé.

M. C. von B.-K. s'étonne alors qu'il ne donne pas d'ordres, qu'il attende la fin de la nuit pour mettre des troupes en mouvement. Mais pourquoi se hâter? Les troupes, exténuées, ne peuvent repartir que le lendemain. A quoi bon donner des ordres avant qu'elles soient reposées et avant d'avoir reçu les dernières nouvelles de la journée?

Dans la nuit, l'Empereur dicte d'abord l'ordre de faire partir Saint-Sulpice, Vandamme et Lannes, en annonçant « *l'intention de marcher avec toute l'armée* » vers Eggmühl; et son implacable critique en conclut, par un raisonnement qui nous échappe, « qu'il ne se doute pas de la présence de l'archiduc et la plus grande partie de l'armée autrichienne en face de Davout » et « qu'il ne voit pas encore que la décision est du côté de Davout » (2). Cette seconde observation, que nous avouons ne comprendre qu'à moitié, semble supposer que Napoléon avait pour principe de se porter toujours droit sur l'ennemi, dès qu'il savait où le trouver. C'est la stratégie de Clausewitz; il ne semble pas qu'elle ait trouvé son application dans les campagnes napoléoniennes.

Peut-être qu'en analysant les documents avec plus de soin, en méditant plus longuement sur le sens de chacun d'eux, M. C. von B.-K. serait arrivé à des conclusions différentes. Peut-être aussi aurait-il changé d'avis sur le maréchal Davout, dont il conteste les qualités militaires sur de faibles symptômes à propos de l'occupation de Ratisbonne par le

---

(1) Parties du champ de bataille de Päring à 8 heures et 11 heures du matin (probablement), les deux lettres de Davout sont arrivées à Landshut dans l'après-midi. Les deux lettres écrites dans la soirée (l'une de Päring, l'autre des hauteurs d'Eckmühl, 5 h. s.) ont dû arriver vers minuit à Landshut, et Piré, parti à 7 heures du soir de Päring, est arrivé à Landshut vers 2 heures du matin. Berthier répond à Davout dans la soirée du 21, et l'Empereur le 22 à 2 h. 30 m.

(2) Quant à parler du danger couru par Davout, c'est s'exagérer la supériorité de ses adversaires.

détachement de Pajol (1), et sur le rôle de la brigade Petit (12e et 21e) dans le combat de Teugen, le rapport au général Gudin prouvant que ces deux régiments n'ont pas donné (2).

M. C. von B.-K. a raison, d'autre part, contre tous les historiens français, lorsqu'il maintient que Davout n'a pas dû recevoir d'ordres de l'Empereur pour le 20. Cette conclusion ressort de toutes les lettres et de la conduite même du maréchal pendant cette journée, contre lesquelles le bulletin du 24 mai ne peut prévaloir. Quelles que fussent les pertes et fatigues éprouvées la veille, le duc d'Auerstædt aurait repris le combat le 20 s'il en avait reçu l'ordre. Les troupes de cette époque ont donné bien d'autres exemples d'endurance et d'énergie. En revanche, de ce que Davout écrit à l'Empereur « qu'il n'a plus de nouvelles de Morand et Gudin depuis le matin, et qu'à raison de leur départ, il ignore ce qui se passe sur sa droite », on aurait tort de conclure que les deux divisions Morand et Gudin avaient été soustraites à son commandement, sans qu'il en fût averti. Il n'était pas homme à supporter un pareil manque d'égards, et, même vis-à-vis de l'Empereur, il se serait exprimé bien autrement ! L'Empereur, de son côté, s'il

---

(1) M. C. von B.-K. juge que le maréchal Davout, le 13 avril, « n'a pas compris la situation; qu'il a pris une demi-mesure en détachant à Ratisbonne un régiment, et le renforçant ensuite par un autre. Il n'est donc pas à la hauteur », et, comme Masséna, du reste, il ne se serait pas tiré plus habilement que Berthier du commandement en chef.

M. C. von B.-K. oublie que, du 13 au 16, l'ennemi est encore à plusieurs marches de Ratisbonne, que le détachement de Pajol sert à empêcher un parti ennemi, une avant-garde même, d'entrer dans la ville; que Davout n'est pas le maître de faire ce qu'il veut, et qu'il réclame, dans des lettres très nettes et très fermes, la concentration totale de trois corps à Ingolstadt. M. C. von B.-K. se trompe d'ailleurs en supposant qu'il y eut d'abord un régiment, puis deux, à Ratisbonne. Une lettre de Davout, qui n'attachait pas à ce détail autant d'importance que la critique moderne, a pu l'induire en erreur; celles de Saint-Hilaire auraient dû lui prouver qu'il y avait eu dès le début deux régiments d'infanterie à Ratisbonne. (Saski, tome II, pages 148 et 158.)

(2) Deux pièces que nous avons aperçues dans les archives du général Gudin achèvent de démontrer que les 12e et 21e n'ont pas combattu le 19 : ce sont le rapport du général Petit pour les journées du 19 au 23, et l'état des pertes de la division Gudin pendant la même période. Les 12e et 21e y sont mentionnés pour les 22 et 23, et le 7e léger seul pour les trois journées des 19, 22 et 23.

n'était pas capable d'infliger un pareil affront à un de ses maréchaux, il n'aurait pas admis non plus que le roi de Bavière se permît d'intervenir entre ses généraux pour les concilier, comme M. C. von B.-K. le suppose page 114, bien que nous ne connaissions rien de semblable dans les archives de Bavière. Que Napoléon ait eu, en marchant sur Landshut, l'idée de couper Hiller, rien ne le prouve, et c'est là une partie de la légende que M. C. von B.-K. détruit avec raison. L'Empereur, pour les raisons que nous avons exposées plus haut, ne se souciait pas de connaître en détail la répartition des corps ennemis : la situation du gros, et les points essentiels qu'il fallait saisir pour rendre décisif un succès qu'il jugeait acquis d'avance, telles étaient ses seules préoccupations. Il a battu ce qui s'est trouvé sur la route de Rohr à Landshut, mais sans s'en être inquiété et sans avoir rien fait pour le couper du gros de l'armée autrichienne.

A-t-il songé à l'occupation de Ratisbonne? Pas davantage. Le fragment de Savary, où ce général prétend avoir été chargé d'une mission relative à cette mesure, ne donne qu'une présomption infiniment faible. En tout cas, le nom de Ratisbonne n'est pas mentionné dans la correspondance à ce point de vue; Landshut, d'abord et toujours, et secondairement Straubing, par où l'on pouvait se retirer sur Vienne en longeant le Danube, ont préoccupé l'Empereur; Ratisbonne le laisse à peu près indifférent. Ici encore M. C. von B.-K. a vu très juste.

Mais abandonnons ces critiques partielles; au total, les conclusions stratégiques de l'ouvrage, qui sont très neuves et très personnelles, nous semblent d'une importance considérable.

Nous avons dit plus haut comment notre avis différait de celui de l'auteur sur les causes de la mollesse des troupes autrichiennes du 19 au 23; mais, quoi qu'il en soit, la faiblesse des uns et la vigueur des autres est un fait acquis, et M. C. v. B.-K. a raison de constater que c'est de là, plutôt encore que des manœuvres napoléoniennes, qu'est venu le succès final. Peut-être, en effet, des opérations moins savamment combinées, mais conduites avec autant d'ardeur et couronnées par une poursuite comme celle de 1806, auraient-elles anéanti l'armée de l'archiduc plus vite et plus complètement que cette belle manœuvre de Landshut (cependant Ulm et Sedan plaident bien efficacement en faveur des manœuvres!).

En dernière analyse, selon l'auteur de *Regensburg*, le génie du généralissime aura moins d'influence dans la guerre moderne que la valeur moyenne des généraux et des soldats. Espérons que c'est par une considération analogue qu'il se plaît à remarquer que de Moltke a remporté de plus grands succès que Napoléon, sans en avoir prédit autant!

Die Schlacht bei Ebersberg, am 3 mai 1809. — Linz, Mareis, 1902.

Récit anecdotique de 9 pages destiné à glorifier le courage que l'aile gauche de l'armée autrichienne, commandée par Hiller, déploya le 3 mai 1809, à Ebersberg, en défendant le passage de la Traun contre les attaques du corps du maréchal Masséna.

L'auteur anonyme de cette brochure a ensuite reproduit la description du combat d'Ebersberg, donnée par les écrivains autrichiens Pritz et Kurz, la part qu'y a prise le régiment Grand-Duc de Hesse, n° 14, et des pièces de vers commémoratives.

Quatre gravures représentent des incidents du combat, et donnent une vue de la ville d'Ebersberg en 1809.

Geschichte des Krieges von 1866 in Deutschland, von Oscar von Lettow-Vorbeck, generalmajor a. d. — Berlin, Mittler und Sohn, tome I, 1896; tome II, 1899; tome III, 1902.

La lutte de la Prusse et de l'Autriche a déjà fait l'objet de nombreuses publications. Les relations officielles des états-majors prussien, autrichien, saxon et bavarois ont fait connaître beaucoup de documents qui sont la base de toute sérieuse étude; la correspondance du maréchal de Moltke fournit de précieux renseignements sur l'idée directrice dont Sadowa a marqué l'aboutissement; ce sont ensuite quantité de monographies, d'études partielles ou générales, grâce auxquelles la lumière est à peu près faite sur tous les événements politiques ou militaires de 1866.

A son tour, le général de Lettow-Vorbeck a entrepris d'écrire une histoire complète de la guerre de 1866 en Allemagne; il a non seulement tiré le meilleur parti des travaux de ses devanciers, il a encore recueilli d'intéressants documents dans les archives militaires de Berlin, de Vienne, de Dresde et de Munich. Il a pu faire ainsi une œuvre d'un haut intérêt, dont la publication, commencée en 1896, vient d'être terminée.

Le premier volume porte le sous-titre : *Gastein-Langensalza*. Il débute par un exposé approfondi des causes de la guerre; il montre le développement de la situation politique et militaire depuis la convention de Gastein. La mobilisation et la concentration des armées, les plans de campagne des deux adversaires y sont mis nettement en lumière. Les derniers chapitres de ce volume sont consacrés aux opérations du général de Falckenstein contre l'armée hanovrienne, jusqu'à la bataille de Langensalza (27 juin), éphémère succès des Hanovriens qui, enveloppés par des forces supérieures, durent capituler le surlendemain (29 juin).

Le deuxième volume, consacré à la *Campagne de Bohême*, est presq aussi développé que les deux autres réunis. Cette importance est ju tifiée par celle des événements qui décidèrent du sort de la guerre n seulement en Allemagne, mais encore à l'égard de l'Italie. Nous sig lerons comme particulièrement intéressantes les considérations relati au plan de campagne et la relation, très méthodique et détaillée, d bataille de Königgrätz.

Le troisième volume porte le sous-titre de *Campagne du Main*. O trouve une étude complète de ces opérations, qui moins que les pré dentes ont retenu l'attention des historiens, puisqu'elles se sont déro lées au moment où le désastre des Autrichiens ne laissait plus doute l'issue de la lutte. En terminant, l'auteur fait ressortir les enseigneme stratégiques et tactiques que les Prussiens surent tirer de la campag et dont plusieurs furent appliqués dans la préparation et la conduite la guerre de 1870.

Die III Armee im Elsass. Eine Studie über Truppenführung v VON ZANTHIER, Oberst a. D. — Berlin. *Militär-Verlag*, R. Felix, 190

L'auteur n'a pas eu pour but une étude historique; il s'en rapporte ce sujet à ce qui a été publié par le Grand État-major prussien. Il s'e proposé des travaux de tactique appliqués à des cas concrets; ce son dans l'espèce, les opérations de la IIIe armée en Alsace, au mois d'ao 1870, qui en constituent la base. Il s'est efforcé, dans chacune d situations envisagées, de se placer, aussi exactement que possible, da l'état d'esprit où s'est trouvé le commandement, et de tenir compte tous les facteurs qui ont pu l'influencer et peser sur ses détermination Tâche difficile sans doute, mais indispensable à ceux qui veulent livrer à des travaux de critique historique.

L'auteur a eu connaissance de l'ouvrage remarquable du génér Bonnal sur la même période de la guerre de 1870. Il déclare, dans préface, que ses conclusions concordent rarement avec celles de l'écr vain français, qu'elles s'en éloignent fréquemment et sont parfois abs lument opposées. Peut-être le fait tient-il à ce que le général Bonn s'est trouvé infiniment plus libre dans ses appréciations sur le haut con mandement allemand que le colonel de Zanthier, tenu à une certai réserve à cet égard.

L'ouvrage débute par des considérations générales sur les deux armé opposées : organisation, armement, instruction des troupes, tactiqu valeur des chefs. On trouve, dans ce chapitre, la confirmation d'un opinion du major Kunz : l'infériorité des contingents bavarois et wü tembergeois, vis-à-vis des contingents prussiens. L'auteur estime qu' n'y a pas lieu d'en être surpris; ils eussent été, dit-il, des être

« surhumains » si, en quatre ans, ils étaient arrivés à égaler les troupes prussiennes.

« Aujourd'hui, ajoute-t-il, avec un armement semblable, après trente ans de travail équivalent en durée et en qualité, la valeur de tous les contingents allemands est absolument la même; à cette époque (1870) il était impossible qu'il en fût ainsi et il faut tenir compte de ce facteur dans l'appréciation des événements. »

N'y aurait-il point, même aujourd'hui, quelques réserves à faire sur la première partie de cette affirmation du colonel de Zanthier? La question est au moins douteuse.

Le chapitre II est consacré au rassemblement de la IIIe armée; l'auteur critique, à juste titre, l'absence d'une couverture suffisante, l'emploi défectueux de la cavalerie, l'inutilité du stationnement au bivouac. Il fait observer aussi que « l'on était peu habitué, au début de la campagne, à compter avec la profondeur des colonnes. » A son avis, les journées des 2 et 3 août devaient être employées à placer les 5 corps de la IIIe armée l'un à côté de l'autre. « On ne doit jamais, ajoute-t-il, faire marcher deux corps l'un derrière l'autre, quand chacun peut disposer d'une route, dans la zone de marche. » Opinion bien contestable par son absolutisme et qui ne tendrait à rien moins qu'à opérer toujours avec une armée déployée suivant un dispositif linéaire. Comment pourra s'effectuer, dans ces conditions, un changement de direction de l'armée?

Le chapitre III traite du mouvement de la IIIe armée le 4 août; en particulier, l'ordre de marche de la division Bothmer est vivement blâmé. Le chapitre IV est relatif au déploiement de cette division contre Wissembourg, à la prise de la ville, à l'attaque du Geisberg; les observations critiques qu'il contient concordent généralement avec celles qu'a faites la *Revue d'Histoire* à ce sujet.

Le chapitre IV est consacré à la soirée du 4 août. Le colonel de Zanthier remarque que l'on avait peu tenu compte, dans l'armée allemande, de l'intervention éventuelle des autres divisions du 1er corps français à la droite de la division Douay, et du 5e corps à sa gauche. Parlant de la marche au canon des Ve et XIe corps, l'auteur ajoute :

« On ne saurait jamais être trop fort pour une action décisive, mais avant de donner à des colonnes une direction qui les y amène, différente de celle qu'elles ont à suivre, avant de les engager, il faut s'assurer si, réellement, il s'agit d'une affaire décisive. Quand c'est le cas, il faut discerner le point où il convient de chercher la décision; il sera rarement celui où le combat a débuté. »

Le chapitre VI vise les opérations des Français jusqu'au 4 août et, en particulier, celles de la division Douay jusques et y compris cette date.

L'auteur n'ayant pas eu connaissance des études publiées dans la *Revue d'Histoire* est très bref sur ce point.

Le chapitre VII contient l'exposé des événements du 5 août; il relate les défectuosités de la marche de la IIIe armée et des opérations de la 4e division de cavalerie.

Les chapitres suivants jusqu'au XIIe exclus sont relatifs à la bataille de Wœrth. Le colonel de Zanthier est généralement d'accord, dans ses appréciations critiques, avec la *Revue d'Histoire*, à part celles qui concernent le commandement de la IIIe armée, sans doute pour le motif qui a été exposé précédemment. On ne saurait pourtant se rallier à l'opinion que le maréchal de Mac-Mahon *devait* accepter la bataille le 6 août. Comment la concilier du reste avec celle-ci, émise par l'auteur, que le maréchal pouvait, s'il avait réuni toutes ses forces, infliger un échec au Prince royal ? Ce n'était possible qu'en refusant la lutte jusqu'à la complète concentration de l'armée d'Alsace ; telle était la véritable solution à adopter.

Le chapitre XII et les suivants traitent de la traversée des Vosges par la IIIe armée.

Kriegsgeschichtliche Beispiele des Festungskrieges aus dem deutsch-französischen Kriege von 1870-1871 von FROBENIUS Oberstleutnant a. D. — Berlin, Mittler und Sohn, 1902.

Le lieutenant-colonel Frobenius continue la série de ses études sur la guerre de siège pendant la guerre de 1870-1871. Les cinq premiers fascicules, dont la *Revue d'Histoire* a rendu compte, traitaient de la phase de l'investissement; avec le sixième commence la période de la lutte d'artillerie ou plutôt, comme l'appelle l'auteur, de l'attaque par l'artillerie. Une première subdivision est consacrée au bombardement, et à l'examen des cas concrets de Thionville et de Montmédy.

Le lieutenant-colonel Frobenius fait ressortir d'abord « l'importance stratégique » des places du Nord, avoisinant le chemin de fer des Ardennes, après les batailles livrées sous Metz; puis il énumère les mesures prises par les Allemands pour l'organisation de la ligne d'étapes entre Metz et Paris. Il passe ensuite aux premiers épisodes du siège de Thionville et donne des détails circonstanciés sur l'organisation du corps de siège; sur l'arrivée du parc, son installation, son approvisionnement; sur la construction des batteries; sur le bombardement de la place, du 22 au 24 novembre 1870.

Le bombardement de Montmédy, des 12 et 13 décembre 1870, donne lieu aux mêmes études. Le lieutenant-colonel Frobenius conclut ainsi : « L'âme de la défense est le gouverneur; sa personnalité est d'une importance si prédominante que même la forteresse la mieux organisée et la mieux préparée est une proie facile pour l'adversaire, quand le

est au-dessous de sa tâche. C'est ce qu'apprennent de nombreux nples de l'histoire ».

'excellents croquis, sur lesquels sont portés les emplacements des eries de l'attaque, sont joints à ce fascicule.

ie Vorgänge auf französischer Seite wahrend des ersten chnittes des Gefechtes von Villersexel, am 9 Januar 1871, von man VARNHAGEN. — Erlangen, F. Junge, 1902.

e professeur Varnhagen, ancien volontaire d'un an au 30e d'infan- e (4e rhénan) pendant la guerre de 1870-1871, après avoir écrit le *Werder gegen Bourbaki*, s'est occupé cette fois d'une étude spéciale la première partie du combat de Villersexel au point de vue fran- . Ce travail, très poussé, est intéressant pour le lecteur français, par précision des détails relatifs aux mouvements des Allemands et out par le soin avec lequel les heures des principaux événements déterminées. En ce qui concerne les opérations au point de vue çais, M. Varnhagen ne disposait que des Historiques publiés, dont ague est extrême, et où les erreurs fourmillent. Il a été amené ainsi rtaines inexactitudes, notamment en ce qui concerne l'effectif des ipes françaises ayant combattu dans la première partie de la rnée.

e docteur Varnhagen réédite aussi la version d'après laquelle Français auraient occupé la fameuse passerelle de la forge. Il n'y absolument personne, une fois les vedettes de lanciers parties à . 30 du matin.

a discussion relative à la lutte d'artillerie est pleine d'intérêt, mais ncore le manque de renseignements précis se fait sentir en ce qui cerne les emplacements et surtout la force des batteries françaises.

Le Gérant : R. CHAPELOT.

Paris. — Imprimerie R. CHAPELOT et Ce, rue Christine, 2.

REVUE D'HISTOIRE

DIGÉE A L'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE

(SECTION HISTORIQUE.)

N° 23 Novembre 1902

SOMMAIRE

a manœuvre de Denain (fin).
a campagne de 1805 *en Allemagne* (à suivre).
a charge de Somosierra.
a guerre de 1870-1871. — *Journée du* 9 *août* 1870 *en Lorraine* (à suivre).
ulletin bibliographique.

LA MANŒUVRE DE DENAIN [1]

DC 44

LE PROJET DE DENAIN.

Ouverture de la campagne de 1712, le 26 mai. — Lefebvre d'Orval entrevoit aussitôt la portée décisive d'une entreprise sur les communications et les derrières de l'armée alliée. — Il s'en ouvre le 27 mai à Voysin, et, avant le 9 juin, au maréchal de Villars. — Ce dernier lui écrit pour le complimenter sur la justesse de ses vues. — Non content d'avoir donné l'idée première de la manœuvre de Denain, Lefebvre d'Orval ne cesse, pendant les mois de juin et de juillet, d'en réclamer l'exécution avec insistance auprès de Voysin et de Villars. Il en prédit toutes les suites glorieuses et adapte sagement ses moyens d'action aux mouvements et à la position des deux partis. — C'est à juste titre que tous les officiers de l'armée lui attribuent le projet de Denain.

Le 26 mai 1712 s'ouvrent les opérations de la campagne. L'armée alliée, dont l'artillerie et les approvi-

(1) Voir la *Revue d'Histoire* du mois d'octobre 1902.

sionnements viennent de descendre par la Scarpe à Marchiennes, franchit l'Escaut en aval de Bouchain et s'étend entre ce fleuve et la Selle, la droite à Lieu-Saint-Amand, la gauche entre Solesmes et le Cateau. Elle isole ainsi la place du Quesnoy de l'armée française, massée sur la rive gauche de l'Escaut, de Marquion à Cambrai, mais par ce mouvement elle découvre sa ligne de communication et son entrepôt de Marchiennes, dont elle est séparée par un fleuve, par l'Escaut. A peine a-t-elle exécuté cette première marche, que Lefebvre d'Orval, admirablement renseigné sur ses moindres agissements, saisit tout le parti que notre armée peut tirer de la nouvelle position de l'ennemi et entrevoit, dans un éclair de génie, la portée décisive d'une entreprise sur les derrières des Alliés. Il écrit à Voysin le 27 mai, de Cambrai : « Je me donne l'honneur de vous informer de l'état des choses depuis hier et d'une idée qui me paraît propre à étourdir les ennemis tout d'un coup sans rien risquer et en se mettant, au contraire, à l'abri de toutes insultes. Je pense que ce projet s'attirerait bien de la considération si le général le recevait de vous, car, venant d'un homme de robe, ce ne serait pas la même chose.....

« Si on ne croit pas devoir attendre l'armée des ennemis dans la situation où est celle du Roi, il semble que ce ne serait pas le meilleur parti que celui de se retirer derrière la Somme puisqu'on abandonnerait Arras et Cambrai. Ainsi, quoique ce soit là la pensée de bien des gens, il paraît qu'on ne doit pas s'y arrêter, mais on pourrait, au cas qu'on ne veuille pas attendre, donner un torquet aux ennemis dont ils seraient bien surpris. Ce serait en passant la Sensée pour se camper depuis Valenciennes jusqu'à Arras. Avec l'avoine qu'on tirerait de ces places, les fourrages qu'il y a à Valenciennes et la pâture, on y subsisterait plus qu'il ne faudrait pour obliger les ennemis à se retirer vers Mons, faute de pain

qu'ils ne pourraient plus tirer de Douai ni de Marchiennes. On pourrait même bombarder Bouchain et les magasins qu'ils y ont faits. Il n'y aurait dans cette situation rien à craindre pour Arras ni pour Cambrai, encore moins pour Valenciennes dont au contraire on tirerait de grands secours, et on pourrait se servir de la garnison qui y est, aussi bien que de celle de Condé, ce qui ne serait pas d'un petit secours. Tout ce qu'il y aurait à Marchiennes, à Hasnon, à Saint-Amand, sur la Scarpe et sur l'Escaut, serait pris. Les ennemis ne pourraient tirer leurs munitions et leurs subsistances que de Mons. Si on objecte qu'ils feraient des courses en France, on peut répondre qu'ils ne pourraient pas en faire autant qu'à présent, parce qu'ils seraient obligés de se retirer faute de pain, si bien qu'on ne hasarde rien et on jette les ennemis dans le pays de Hainaut et on les sépare de leurs magasins. »

Telle apparaît, exposée pour la première fois dans ce mémoire de Lefebvre d'Orval, l'idée-mère du projet de Denain. Que l'on consulte en effet la correspondance du ministre, des maréchaux et de tous les officiers de notre armée de Flandre jusqu'à cette date du 27 mai 1712, on n'y rencontrera point la moindre allusion à la manœuvre que propose le Conseiller au Parlement de Flandre. Sous son inspiration elle se dessine déjà, largement et nettement conçue, non point comme une diversion utile, mais comme une opération décisive, comme le but que notre armée doit s'efforcer d'atteindre. Il veut qu'en raison de son importance, son projet soit transmis au général de notre armée de Flandre par l'intermédiaire et avec l'appui du ministre lui-même. Son jugement sûr lui permet déjà de prédire les immenses avantages de « cette manœuvre qui, écrit-il à Voysin le 7 juin, obligerait ou plutôt empêcherait les Alliés de faire une course en France pour tirer des contributions et les rejetterait malgré eux vers Mons, sans que l'armée du

Roi hasarde la moindre chose, puisqu'il lui ser de défiler par sa gauche et de donner la main au: sons de Valenciennes et de Condé. » Cinq jou tard, il insiste de nouveau sur l'opportunité d opération, dont il trace lui-même les détails d'ex et dont il met en pleine lumière les heureuses quences : « Si l'on prenait la résolution de pas Palluel, Bac-Aubencheul, Fressies et Bac-à- pour attaquer les lignes qu'il y a de Bouchain chiennes, secondé par 25 ou 26 bataillons qu'on p tirer de Valenciennes et de Condé, et se camper le Moulinet jusqu'à Valenciennes, le long de la et de l'Escaut, sans rien hasarder on coupera subsistance aux ennemis, on leur battrait le corp est, on prendrait Marchiennes, Saint-Amand et les munitions qu'il y a, on ferait craindre pour on sauverait le Quesnoy, Landrecies et la Frai contributions, et on obligerait les ennemis à se vers Mons où ils n'ont pas de magasin et n'en p faire que par charrois. L'armée du Roi, qui p étendre sa droite jusqu'à Arras, tirerait ses subsi de Valenciennes, de Condé et d'Arras, et mê Cambrai et de Bapaume, et trouverait des pâtu abondance pour la cavalerie.

« Cette manœuvre donnerait de l'éclat aux ar Roi, avancerait la paix et donnerait de la vigueur qui la souhaitent et abrégerait bien des mesur l'on y prend, au lieu qu'en laissant agir les e comme ils font, le parti qui demande la guerre la tête avec audace et pourra éloigner la paix. j'ai écrit ce projet à M. le Maréchal (1), il m'a grâce de me répondre que je pensais juste. Il c à dire mille choses à mon avantage. »

---

(1) Villars lui-même.

Ainsi, dans sa hâte de voir le général de notre armée de Flandre entreprendre cette opération qu'il juge décisive, le Conseiller au Parlement n'a pas hésité à s'ouvrir de son projet au maréchal de Villars avec lequel il est en correspondance depuis le début de la campagne et qui « le gracieuse toujours sur ses nouvelles (1) ». Au 12 juin, non seulement Villars a déjà été mis au courant des vues de Lefebvre d'Orval, mais frappé du bon sens et de l'à-propos qu'elles révèlent chez leur auteur, il lui a encore écrit pour le féliciter. Le beau projet du Conseiller au Parlement est donc venu à la connaissance du maréchal, par l'intermédiaire de Lefebvre d'Orval lui-même, à une date qu'on peut en toute certitude déclarer antérieure au 9 juin 1712.

A l'époque où Lefebvre d'Orval expose ce projet, notre armée est maîtresse du cours de la Sensée. Le maréchal de Montesquiou, aidé par les avis du conseiller au Parlement de Flandre, nous a gardé, à l'ouverture de la campagne, cette précieuse barrière, dont la conservation entre nos mains a mis Arras et Cambrai à l'abri d'un siège, a forcé l'ennemi à reporter ses vues sur le Quesnoy et Landrecies et à ne pouvoir manœuvrer que par la rive droite de l'Escaut. Les Alliés, maintenant campés le long de la Selle, d'Haspres au Cateau, couvrent le siège du Quesnoy. En possession de la rive gauche de l'Escaut jusqu'à Bouchain, à portée de la Sensée dont les points de passage lui appartiennent, l'armée française peut, comme l'indique Lefebvre d'Orval dans une nouvelle lettre à Voysin du 16 juin, donner la main à une attaque des garnisons de Valenciennes et de Condé contre le camp retranché d'Albemarle à Denain, pendant qu'une diversion, exécutée par un détachement de l'ar-

(1) Lettre de Lefebvre d'Orval à Voysin, du 25 mai 1712. D. G., 2376.

mée, de Cambrai sur Saulzoir, par une partie de la garnison de Valenciennes, de cette ville dans la direction de Sommaing-sur-Écaillon, donnerait le change au gros des forces ennemies.

Nul doute que l'exécution de ce projet, conduite avec vigueur, comme le demande Lefebvre d'Orval dans ses lettres du 27 mai, des 7, 12 et 16 juin, ne soit couronnée de succès. C'est aussi le sentiment que partage l'un des lieutenants généraux de notre armée de Flandre, pour qui Louis XIV, Voysin et Villars professent la plus haute estime. Le comte de Broglie a ce singulier honneur, parmi les officiers de cette armée, de discerner le premier, avec une rare clarté d'intuition, la position aventurée d'Albemarle entre la Scarpe et l'Escaut. Le 9 juin 1712, c'est-à-dire à une époque où déjà Voysin et Villars ont été saisis par Lefebvre d'Orval d'un projet d'opération sur les communications de l'ennemi, M. de Broglie écrit au ministre : « ..... Je suis persuadé que, si les ennemis se déterminent à faire le siège du Quesnoy comme il y a apparence, que l'endroit qui sera le moins difficile à attaquer, en cas que Sa Majesté veuille y donner du secours, ce sera entre la Scarpe et l'Escaut quoiqu'ils y aient fait des lignes, la garnison de Valenciennes pouvant agir du côté des lignes à Denain, pendant que l'armée du Roi attaquerait celles qui sont depuis Hérin jusqu'au prieuré de Beaurepaire, ce qui ne laisse pas d'avoir deux lieues ou deux lieues et demie d'étendue, trouvant beaucoup plus difficile de passer la Selle devant les ennemis ou de pénétrer entre le Cateau et Landrecies..... »

Voyons maintenant l'accueil réservé par le ministre de la guerre et le général de notre armée de Flandre aux propositions de Lefebvre d'Orval, que vient appuyer une voix autorisée entre toutes, celle du comte de Broglie. Hâtons-nous de dire que Voysin, gagné dès le premier

jour au projet de son infatigable correspondant, ne cessera d'en signaler les avantages au maréchal de Villars et d'en poursuivre la réalisation jusqu'à l'heure où sa ferme insistance triomphera des hésitations du général. De son côté, Villars accueillera, avec l'attention qu'il mérite, le projet de Lefebvre d'Orval, ainsi présenté par le ministre ; il en reconnaîtra toute l'importance, et, à plusieurs reprises, il étudiera les moyens de le mettre à exécution.

Dès le 2 juin, Voysin recommande au gouverneur de Valenciennes, prince de Tingry, de se concerter avec le gouverneur de Condé pour chercher l'occasion d'une attaque sur le corps de troupe que les ennemis laisseront dans les lignes auxquelles ils travaillent entre la Scarpe et l'Escaut. Le 13 juin, il indique à Villars la possibilité d'une entreprise sur les communications de l'ennemi, et recommande cette opération à son étude.

Sur cette invitation du ministre et peut-être aussi sur les instances de Lefebvre d'Orval, le maréchal exécute, le 16 juin, une reconnaissance des retranchements ennemis, de Marchiennes à Denain : « ..... Il importe, écrit à cette date le Conseiller au Parlement, de prendre le parti de passer la Sensée et de porter une partie de l'armée jusqu'à Denain pour se joindre à la garnison de Valenciennes, comme je l'ai observé plus amplement ci-devant. Au reste, comme M. le Maréchal est allé aujourd'hui visiter les retranchements que les ennemis ont de ce côté-là, j'espère qu'on ne trouvera pas de difficulté à prendre ce parti et que les petits obstacles qui s'y rencontreront seront aisément surmontés, si on prend une bonne résolution.....

« Je crains pour le Quesnoy et que les ennemis ne soient avertis de la promenade que fait à présent M. le Maréchal pour reconnaître le terrain entre Bouchain et Marchiennes, parce qu'il a posté douze compagnies pour

le soutenir avec la cavalerie qu'il a avec lui s'il venait à être poussé, et qu'il est à craindre que le prince Eugène ne soit informé de son dessein et qu'il n'y mette obstacle s'il ne s'exécute pas cette nuit ou incessamment. »

Il semble par ces lignes qu'il soit déjà question, le 16 juin, de donner un commencement d'exécution au projet dont Lefebvre d'Orval a entretenu Villars. Toutefois, la pensée du maréchal s'est moins arrêtée, dans cette reconnaissance, à une attaque des lignes ennemies qu'à l'étude du terrain en prévision du siège de Bouchain. Ce siège, il le juge impossible, faute de fourrages. Il ne peut s'exécuter, écrit aussi le comte de Broglie à Voysin, le 19 juin, qu'en chassant les ennemis de l'Entre Scarpe et Escaut où, comme il l'a déjà indiqué dans sa lettre du 9, se trouve à ses yeux le point vulnérable de la position du prince Eugène.

Jusqu'à ce que le résultat des négociations engagées avec l'Angleterre soit connu, le Roi a prescrit à Villars une attitude défensive. Toutefois, il entend qu'à cette inaction momentanée succède une offensive résolue, dès que tout obstacle politique aura disparu, et Voysin, interprétant la pensée de Louis XIV, rappelle au maréchal, le 18 juin, l'entreprise de Denain : « ..... Vous ne pouvez trop bien reconnaître la disposition du camp des ennemis et de leurs retranchements entre la Scarpe et l'Escaut et examiner tous les endroits par où vous jugerez de pouvoir secourir la place du Quesnoy, supposé qu'après les premières nouvelles qui viendront d'Angleterre il n'y ait point d'espérance de suspension d'armes..... »; le 1er juillet, soit huit jours après la ratification à Marly de l'armistice signé à Whitehall le 17 juin, il adresse à Villars cette admirable lettre où, prenant soin d'éviter les moindres froissements à l'amour-propre du général, respectant et laissant entière son initiative, il lui fait cependant entendre qu'entre une

bataille rangée et une inaction stérile, il y a maintenant place pour une entreprise sur les lignes de communication de l'ennemi : « ..... La conjoncture présente ne permet pas de chercher à engager une affaire générale, mais si vous trouviez possibilité à faire attaquer par quelques détachements de votre armée la ligne que les ennemis ont faite entre l'Escaut et la Scarpe, le Roi ne vous empêcherait point d'exécuter pareils projets. C'est à vous à juger de la possibilité : il est vrai que, si les ennemis étaient avertis, ils feraient sûrement trouver à l'endroit que vous attaqueriez un plus grand nombre de troupes que celui que vous enverrez pour les attaquer, mais on ne prend pas soin de les avertir de ce que l'on veut faire, et, quand il se trouve une distance de deux ou trois lieues pour faire arriver des troupes, l'action est presque toujours finie, et ceux qui ont attaqué ont eu le temps de se retirer, s'ils le jugent à propos, avant que l'ennemi ne soit préparé à marcher. Vous avez M. de Tingry à qui vous pourriez donner ordre de faire paraître des troupes de la garnison de Valenciennes de son côté, si cela vous était utile pour y attirer les ennemis. Ce que j'ai l'honneur de vous dire ne sont que des idées, et le projet, tel qu'il doit être formé pour être mis à exécution, doit venir de vous..... Vous présupposez toujours dans vos lettres qu'il n'y a point de milieu entre ne rien faire et une bataille qui aille à tout risquer. La situation où vous êtes aussi proche des ennemis, pendant qu'il sont attachés à un siège, peut quelquefois donner occasion à risquer des choses moins décisives dont le succès néanmoins ferait un grand effet et qui n'iraient pas à tout perdre, supposé qu'elles ne réussissent pas. Si vous pouvez entrer dans cet esprit et imaginer les expédients pour en faire la tentative, je suis persuadé que le Roi approuverait fort les propositions que vous lui en feriez. Vous êtes toujours maître en ce cas de choisir les officiers généraux que vous voulez charger

de l'exécution de vos desseins, et, supposant que vous n'y soyez pas vous-même, cela ne diminue rien de l'honneur qui en est dû au général..... »

Voilà certes un beau langage et qui honore grandement Voysin. Peut-être l'influence de Louis XIV et de Chamlay n'a-t-elle pas été étrangère à la dictée de ces sages conseils, bien faits pour guider le général. L'intention du Roi ainsi manifestée clairement, Villars réunit le 3 juillet, dans son camp de Noyelles, un conseil de guerre auquel il expose les vues du ministre : mais chez les généraux qui l'entourent, l'esprit d'offensive s'est émoussé par une longue suite de campagnes malheureuses, de défensive pure, et le projet de Denain, qui demande une exécution hardie, rencontre une opposition unanime. Ils préfèrent, laissant d'eux-mêmes le champ libre au prince Eugène, exécuter un nouveau pas en arrière, construire une ligne qui, s'appuyant à l'Oise et aux bois de Bohain, laisserait l'armée spectatrice inerte de la chute de notre dernière forteresse, de Landrecies, et, quand Villars déclare son propre sentiment et s'arrête à la démarche plus noble de se porter sur la Selle à la rencontre de l'ennemi, il se trouve seul de cet avis.

Ce n'est point sans de vifs regrets que le comte de Broglie, étranger à ce conseil de guerre, voit ainsi s'évanouir l'idée d'une entreprise sur les lignes ennemies :

« ... Il est bien triste de perdre toutes nos places sans donner aucun signe de vie, écrit-il à Voysin le lendemain. Pour moi, je n'aurais pas cru impraticable, comme j'ai eu l'honneur de vous le mander, d'attaquer le corps de milord d'Albemarle entre la Scarpe et l'Escaut. » Ses regrets sont partagés par le gouverneur de Valenciennes, le digne fils du vaillant maréchal de Luxembourg, qui, lui aussi, mande à Voysin le 5 juillet « qu'il eût été plus aisé, en s'entendant avec l'armée et en réglant bien nos

mouvements de part et d'autre, d'attaquer le camp de M. d'Albemarle ». Quant à Lefebvre d'Orval, fermement persuadé que « si on perd cette occasion, on ne la retrouvera plus (1) », il demande instamment au ministre la reprise de son projet sur Denain « rien au monde n'étant plus aisé que de couper aux ennemis la communication de Douai et de Marchiennes en les attaquant, de concert avec la garnison de Valenciennes, entre la Scarpe et l'Escaut (2) ».

La position que vient d'occuper le prince Eugène sur l'Écaillon, après la prise du Quesnoy, ne permet plus de mettre en doute la menace d'un siège pour Valenciennes ou pour Landrecies. Aussitôt, avec ce sens merveilleux de la guerre qui lui sert de guide, avec cet esprit militaire aux vues si étendues et si fécondes qui l'anime, Lefebvre d'Orval modifie et approprie son plan à la situation nouvelle des armées : « On pourrait, écrit-il le 16 juillet à Voysin, jeter des ponts sur l'Escaut entre Bouchain et Denain, supposant que les ennemis ne s'y opposent pas, et passer cette rivière la nuit pour enfoncer milord Albemarle, pendant qu'on amuserait le prince Eugène », et, dans sa lettre du lendemain, après avoir ainsi tracé la manœuvre même de Denain, il indique les points de passage dont l'armée devrait faire choix « Lourches et Neuville ».

A partir du 17 juillet, les événements se précipitent. La rupture est maintenant complète entre l'Angleterre et ses anciens alliés. L'éloignement de l'armée anglaise, les mouvements du prince Eugène sur l'Écaillon, l'investissement de Landrecies, l'arrivée au camp de Noyelles des ordres du Roi qui prescrivent d'empêcher, même au prix

(1) Lettre du 3 juillet, adressée à Voysin. D. G., 2379.
(2) *Ibid.*

d'une action générale, la perte de cette place, tout présage un dénouement prochain et décisif sur ce théâtre de Flandre. A la cour, on n'a point perdu de vue l'attaque du camp retranché de Denain. Louis XIV écrit à Villars, le 17 juillet : « ..... Ma première pensée avait été, dans l'éloignement où se trouve Landrecies de toutes les autres places d'où les ennemis peuvent tirer leurs munitions et convois, d'interrompre leur communication en faisant attaquer leur ligne de Marchiennes, ce qui les mettrait dans l'impossibilité de continuer le siège. Mais, comme il m'a paru que vous ne jugiez pas cette entreprise sur les lignes de Marchiennes praticable, je m'en remets à votre sentiment sur la connaissance plus parfaite que vous avez, étant sur les lieux..... » Le même jour, Voysin s'adresse au comte de Broglie, à l'officier de l'armée de Flandre qui a compris le premier les avantages d'une entreprise sur les lignes de Marchiennes, dans l'espoir que son influence et ses conseils éclairés décideront le maréchal à reprendre le projet de Denain. Mais, quand cette lettre parvient au comte de Broglie, Villars a déjà examiné le 18 juillet, dans un conseil de guerre, les moyens de secourir Landrecies. Sans revenir sur la possibilité d'une attaque contre le camp retranché de milord Albemarle, qu'aucun officier général n'a mise en avant, il a pris la résolution suivante : « se mettre en marche tout au plus tôt, passer l'Escaut entre Crèvecœur et le Catelet, marcher vers les sources de la Selle et, de là, à la Sambre sur Catillon ou tout au moins sur l'abbaye de Fesmy, afin de reconnaître par soi-même les meilleurs partis que l'on pourra prendre pour secourir Landrecies (1) ».

---

(1) Lettre du marquis de Silly, maréchal de camp à l'armée de Flandre et l'un des correspondants de Voysin pendant cette campagne. D. G., 2380.

Le lendemain, l'armée s'ébranle, franchit l'Escaut et campe le 20 juillet sur la haute Selle, le quartier général au Cateau-Cambrésis. Lefebvre d'Orval suit avec anxiété ces mouvements qui dénotent une orientation nouvelle des projets du général en chef et qui doivent conduire l'armée en face des positions « de difficile accès, comme quoi, écrit-il à Voysin le 21 juillet, je croyais que l'on aurait fait mieux de passer la Sensée et de s'étendre jusqu'à Valenciennes pour couper aux ennemis toutes communications avec leurs rivières, faire le siège de Douai, les obliger à jeter des garnisons partout et par conséquent lever le siège de Landrecies ».

De son camp sur la Selle, l'armée française n'est plus séparée des positions ennemies que par une seule marche. Une décision s'impose. A cette heure solennelle, la pensée de Villars, qui se rappelle les instances du ministre et les regrets du Roi, est ramenée vers l'attaque du camp retranché de Denain. L'entreprise lui apparaît maintenant moins hasardeuse, car ses démarches ont eu pour résultat d'obliger le prince Eugène à dégarnir sa droite et à rapprocher de Landrecies la plus grande partie de ses forces. Suivant le désir exprimé par Voysin, il se résout, le 21 juillet, à confier l'exécution de cette attaque à un détachement de 30 bataillons de son armée, aux ordres de deux de ses meilleurs lieutenants, le marquis de Vieuxpont et le comte de Broglie. La garnison de Valenciennes, sous le prince de Tingry, prendra part de son côté à cette action : « J'ai été voir, écrit-il le même jour à Voysin, comment nous pourrions attaquer le camp de Denain, à quoi l'on n'a pu songer que dans le temps que nous éloignions l'armée ennemie de l'Escaut, car, lorsqu'elle y avait sa droite, on ne pouvait le tenter avec aucune apparence de succès. Je compte donc faire demain toutes les démarches qui pourront persuader l'ennemi que je veux passer la Sambre, et je tâcherai d'exécuter le projet de Denain, qui serait d'une grande utilité.

S'il ne réussit pas nous irons par la Sambre. Je suis assez bon serviteur du Roi pour garder la bataille entière pour le dernier..... »

Mais, le lendemain, l'entreprise se présente sous un jour moins favorable. Quand le comte de Broglie vient prendre ses dernières instructions du maréchal, Villars « lui dit qu'il avait changé de sentiment; que M. de Tingry, dont il venait de recevoir un courrier, trouvait beaucoup de difficulté à faire une attaque de son côté et que, depuis qu'il y avait fait réflexion, il regardait aussi la chose comme très difficile et qu'ainsi il ne fallait plus y songer (1). » Après avoir pris lecture de la lettre du gouverneur de Valenciennes, MM. de Vieuxpont et de Broglie se rangèrent à l'avis du maréchal. « Ces deux messieurs ont jugé l'entreprise impossible, mande Villars à Voysin le 22 juillet. J'en suis très fâché, mais quand ceux-là refusent, je n'irai pas offrir cette commission à d'autres. Cette affaire ne pouvant s'exécuter, j'ai marché à la Sambre : l'armée la passera dès que tous les ponts seront préparés. »

Un instant, le mouvement de l'armée française vers la Sambre conduit Lefebvre d'Orval à penser que le maréchal abandonne tout dessein d'une attaque sur le camp d'Albemarle, quand, le 23 juillet 1712, « Loué soit Dieu! l'armée du Roi exécute la seule chose qui pouvait faire lever le siège de Landrecies (2) », la manœuvre hardie d'où dépendait le salut de la France et que le Conseiller au Parlement avait eu le mérite insigne de concevoir, d'inspirer et de proclamer décisive.

---

(1) Lettre du comte de Broglie à Voysin, du 23 juillet 1712. D. G., 2380.

(2) Lettre de Lefebvre d'Orval à Voysin, du 24 juillet 1712. D. G., 2380.

Ces extraits de lettres ont permis d'esquisser rapidement la genèse de Denain et de mettre en relief, à côté des principaux acteurs qui ont pris part à l'élaboration de l'entreprise, son véritable promoteur, le conseiller au Parlement de Flandre, Lefebvre d'Orval. Si importants, en effet, qu'apparaissent les rôles de Louis XIV, de Voysin, du comte de Broglie et de Villars dans ce prologue de Denain, tous sont rejetés au second plan par l'inventeur de ce glorieux projet. Sous le coup d'une singulière destinée, il faudra que le promoteur de cette victoire de Denain, aux résultats foudroyants pour la campagne et pour la paix, se défende aussitôt d'en avoir fourni l'idée première. Il faudra qu'il se mette en garde à la fois contre les susceptibilités de l'amour-propre chez nos généraux, et contre les représailles que l'ennemi est toujours prêt à exercer parmi les siens. Il s'imposera à lui-même de faire l'oubli sur les événements où il a eu la part principale; il sera réduit à demander en grâce au ministre « de vouloir bien cacher son nom dans les projets qu'il a la bonté de recevoir de lui (1); il s'efforcera enfin par tous les moyens de « faire cesser les bruits » où on lui « attribue le projet de Denain comme font tous les officiers de l'armée (2) », et c'est seulement à la paix que Voysin pourra enfin reconnaître les magnifiques services de Lefebvre d'Orval en l'appelant à occuper, en 1714, la charge de premier président du Conseil provincial du Hainaut.

Le ministre a fait plus pour la gloire du conseiller au Parlement. En conservant à la postérité sa remarquable correspondance des dernières années de la guerre de la

(1) Lettre de Lefebvre d'Orval à Voysin, du 31 juillet 1712. D. G., 2380.

(2) Mémoire de Lefebvre d'Orval, du 5 novembre 1712. D. G., 2387.

Succession d'Espagne, il l'a mise en mesure de rendre justice à l'homme de cœur qui, aux heures de découragement, n'a pas désespéré des destinées de notre patrie, qui a porté si haut dans ses projets le sentiment de l'offensive, et dont le nom restera inséparable de la victoire à jamais célèbre qu'il a inspirée, de Denain.

LA

ANŒUVRE ET LE COMBAT DE DENAIN.

---

e 22 juillet 1712, Villars a atteint les bords de la Sambre et s'apprête à passer cette rivière pour secourir Landrecies. — Il reconnaît lui-même les lignes de circonvallation de l'ennemi au Sud de la place assiégée. — Le lendemain, à la suite de cette reconnaissance, il se décide à reprendre le projet de Denain et à l'exécuter avec toute son armée. — Il concerte la manœuvre du 23 juillet 1712 avec le maréchal de Montesquiou. — C'est surtout à Villars que semblent dues les mesures habilement prises pour les démonstrations sur la Sambre et pour la marche de l'armée vers l'Escaut. — Succès de la manœuvre : Albemarle et le prince Eugène complètement surpris, l'Escaut franchi sans opposition. — Montesquiou dispose, pour l'attaque des retranchements de Denain, les premiers bataillons qui ont passé le fleuve. — Craintes et hésitations de Villars au moment décisif. — Il donne à son collègue l'ordre formel de se replier sur les ponts. — Par son intervention pleine de sang-froid et de fermeté, Montesquiou obtient que cet ordre ne soit pas suivi d'effet. — Il achève seul les dispositions d'attaque et prend en main la direction du combat. — La victoire de Denain est son œuvre. Puissance de l'offensive manifestée par la manœuvre du 23 et le combat du 24 juillet 1712. — Détermination, grâce aux lettres inédites du Dépôt de la Guerre, du rôle des maréchaux de Villars et de Montesquiou tel qu'il est ici mentionné.

Le 22 juillet 1712, Villars, qui a renoncé au projet de Denain, abandonne sa position de la haute Selle pour marcher par la Sambre au secours de Landrecies assiégée. Mise en mouvement à 1 heure de l'après-midi, l'armée ne tarde pas à s'établir face à Landrecies, orientée du Nord-Ouest au Sud-Est, la droite touchant à la Sambre près du village de Mazinghien, la gauche restant au Cateau. Elle campe sur quatre lignes, deux d'infanterie et deux de cavalerie, rassemblée sur un front étroit

afin d'être en mesure de passer rapidement sur la rive droite de la Sambre. Si les ponts ont été détruits par l'ennemi sur cette rivière, son peu de largeur et l'abondance des bois qui l'avoisinent permettront d'établir rapidement de nouveaux points de passage. C'est à ces préparatifs et à l'ouverture de chemins d'accès pour les colonnes que le maréchal emploie la soirée du 22. Lui-même veut étudier la position où il aura sans doute à livrer bataille, et, en compagnie du duc de Guiche, il passe sur la rive droite de la Sambre. Un rapide examen lui montre que l'ennemi a su mettre à profit la longue inaction de notre armée et la lenteur de ses marches depuis qu'elle a quitté l'Escaut. Les lignes de circonvallation, auxquelles le prince d'Anhalt-Dessau a fait travailler sans relâche, sont maintenant achevées autour de Landrecies et offriront à l'assaillant un sérieux obstacle. Le maréchal est ébranlé. Avant de prendre un parti définitif, il juge nécessaire d'exécuter une nouvelle reconnaissance du terrain, plus complète et plus détaillée. Le matin du 23, il passe la Sambre, s'avance avec plusieurs officiers généraux à portée de fusil des lignes ennemies, en suit l'entier développement jusqu'au village de Maroilles, et achève de se convaincre des difficultés que rencontrera sa tentative de secours contre un ennemi partout solidement établi. La position que « les ennemis ont à défendre n'est que d'une demi-lieue déjà retranchée ; ils peuvent y mettre deux lignes d'infanterie sans nulle inquiétude pour les autres quartiers (1) ». Villars rentre à midi dans son camp de Mazinghien, et, nouveau coup de théâtre qui s'explique par ces deux reconnaissances du 22 et du 23 juillet, il se détermine à reprendre le projet de Denain.

Nous avons vu, dans l'introduction, un historien d'un

---

(1) *Relation de la journée de Denain*, par le maréchal de Villars.

haute impartialité, d'une conscience rare, le lieutenant général de Vault, attribuer ce revirement à l'intervention du maréchal de Montesquiou, et reporter sur ce dernier l'initiative de la manœuvre du 23 juillet. Peut-être sera-t-il permis de ne pas accepter entièrement les conclusions de l'éminent historien de la guerre de la Succession, en faisant appel aux documents et aux témoignages qui lui sont demeurés inconnus.

Il est certain, comme le dit de Vault, que le projet de Denain, maintes fois discuté déjà, a été repris le 23 juillet définitivement, et que, de la décision à l'exécution de la marche sur l'Escaut, quelques heures seulement se sont écoulées. Nier la participation du maréchal de Montesquiou à cette détermination n'est certes pas possible : « Villars le consultait dans toutes les circonstances importantes, tous ses mouvements étaient concertés avec lui », nous dit M. le marquis de Vogüé. D'ailleurs, un témoin d'une autorité singulière, l'intendant de Flandre, M. de Bernières, écrivant à Voysin, le 25 juillet, du théâtre même du combat, nous marquera en termes précis la collaboration des deux maréchaux « tant pour le projet que pour l'exécution de cette affaire brillante » de Denain. Dans leurs lettres du 27 juillet adressées à Montesquiou, Louis XIV et Voysin féliciteront tous deux le maréchal de sa part au projet de Denain. Ainsi que le fait remarquer le lieutenant général de Vault, pour que le Roi et le ministre aient connu cette participation, Montesquiou n'en ayant rien mandé à la cour, il faut qu'ils en aient été instruits par le porteur même de la nouvelle de la victoire, le marquis de Nangis. S'appuyer sur cet argument pour en déduire avec l'historien de la guerre de la Succession d'Espagne que Montesquiou « a entraîné » Villars à Denain (1), que ce dernier n'a joué,

(1) Se reporter à la lettre de de Vault à Marmontel. (*Revue* d'octobre 1902, page 740.)

le 23 juillet, qu'un rôle secondaire et de simple conse tement aux vues de son collègue, ce serait aller trop loi S'il reste encore une part d'inconnu à dégager dans l motifs de la détermination subite prise par Villa d'abandonner son projet sur la Sambre et de revenir la marche sur Denain (car, en dehors des intéressés eux mêmes, aucun des généraux qui les ont approchés à cett heure ne nous a dépeint l'attitude et transmis les parole des deux maréchaux dans cette délibération suprême) les seuls et derniers témoignages qui nous soient parve nus, ceux du comte de Broglie et du duc de Guiche, son tous deux en faveur de Villars.

Le premier, dans sa lettre à Voysin du 22 juillet 1712 a représenté le maréchal de Montesquiou d'accord ave son collègue pour reconnaître les avantages d'un attaque heureuse sur Denain, mais refusant d'être mêl personnellement à l'entreprise, « ne voulant pas êtr de cette expédition ». Le second nous montre Villa allant de sa personne reconnaître les positions de l'e nemi sur la rive droite de la Sambre, le 22 juillet, et indique nettement qu'à la suite de cette reconnaissan à laquelle il prit part, Villars « se détermina » à march sur Denain. A côté de ces témoignages, il faut se rapp ler l'examen attentif et les longues réflexions que Villa n'a cessé de consacrer à l'entreprise de Denain, telle qu Lefebvre d'Orval et Voysin l'avaient proposée, comm aussi les dispositions qu'il avait déjà arrêtées le 21 juil let, de concert avec MM. de Vieuxpont et de Brogli pour l'exécution de ce projet. Tout en reconnaissant maréchal de Montesquiou une part importante dans détermination de la marche sur l'Escaut, et sans cont ter le prix que son collègue attachait à son assentime il nous semble que l'initiative de la manœuvre hardie 23 juillet et des habiles démonstrations qui l'ont acco pagnée est principalement le fait du général en chef, Villars, sur qui reposait la responsabilité de l'évé

ent. Son action directrice, en cette circonstance, a été ise en lumière de nos jours par M. le marquis de ogüé; elle est encore établie par les lettres du marquis de Goësbriand (1), du comte Dauger (2), du duc de Guiche (3) et de Lefebvre d'Orval (4).

Villars imprime à son projet un caractère personnel. e n'est plus avec un détachement de son armée, comme avait conseillé Voysin, mais avec toutes ses forces réunies qu'il tentera le passage de l'Escaut et attaquera le camp retranché de milord Albemarle. Ainsi que le portait le projet primitif, la garnison de Valenciennes coopérera à cette attaque, et le gouverneur de cette ville, le prince de Tingry, en est avisé dès le soir même. L'opération est des plus hardies. Il faut exécuter une manœuvre de large envergure, une marche de flanc de près de 8 lieues, avec une armée entière, presque à la vue de l'ennemi, franchir un fleuve, enfin attaquer et enlever une position fortifiée de longue main, le tout avant que le prince Eugène puisse venir au secours de son lieutenant. Le plus profond secret sera gardé sur l'entreprise. Villars ne s'en ouvre qu'au maréchal de Montesquiou et aux officiers de son admirable état-major, ses officiers de détail, comme on les appelait alors, Contades, Puységur, Beaujeu, Montviel et Bonnars, avec qui il arrête, dans l'après-midi du 23, les mesures d'exécution.

On convient que la nuit du 23 au 24 sera mise à profit

---

(1) A noter la phrase suivante dans la lettre si instructive du marquis de Goësbriand, du 24 juillet 1712 : « Le projet de M. le maréchal de Villars au fond était bon, etc... »

(2) Lettre du comte Dauger au duc du Maine du 26 juillet 1712.

(3) Lettres du duc de Guiche au duc du Maine des 23 et 25 juillet 1712.

(4) Lettre de Lefebvre d'Orval à Voysin du 25 juillet 1712.

pour dissimuler la marche d'approche; que l'armée recevra seulement l'ordre de se tenir prête à un mouvement dont la retraite sera le signal, et qu'on maintiendra les troupes dans la conviction que la marche doit se faire par la droite, avec Landrecies pour objectif. La formation de l'armée sur quatre lignes étroitement groupées favorisera le rapide écoulement des colonnes. En prévision de l'attaque qu'ils devaient seuls exécuter le 22 juillet, MM. de Vieuxpont et de Broglie sont encore campés à l'extrême gauche, ayant sous leurs ordres les troupes primitivement destinées à l'entreprise, le premier 5 brigades d'infanterie, soit 30 bataillons, une brigade d'artillerie et les pontons, Broglie sa réserve de cavalerie, soit 40 escadrons. Il suffira à M. de Vieuxpont de reprendre les dispositions déjà arrêtées le 21 juillet sur un terrain qu'il a lui-même reconnu. Avec le corps sous ses ordres, il formera une avant-garde lancée à plusieurs heures de marche en avant de l'armée, dont la cavalerie du comte de Broglie appuiera le mouvement. Suivra ensuite l'armée sur quatre colonnes : pour leur donner plus de souplesse, l'artillerie en formera un cinquième. Puységur, le maréchal général des logis et Contades, le major général, passés maîtres dans l'art de disposer la marche d'une armée, aplaniront tous les obstacles sur un terrain que plusieurs campagnes leur ont rendu familier. Comme il faut maintenir le plus longtemps possible l'ennemi dans l'incertitude du point d'attaque, M. de Coigny, à la tête de 30 escadrons de dragons, reçoit l'ordre de passer la Sambre d'exécuter dans la soirée une démonstration en vue des retranchements ennemis, de tenir en éveil les troupes d'investissement autour de Landrecies, et de donner ainsi le change à l'adversaire sur les véritables intentions du général. Enfin, pour empêcher le mouvement de parvenir à la connaissance du prince Eugène, d'Albemarle et du gouverneur de Bouchain, Villars jette sur

arder un rideau de hussards dans tout le terrain qui s'étend entre la Selle et l'Escaut ; il pousse en observation un poste de cavalerie jusqu'aux portes de la basse ville de Bouchain avec ordre d'empêcher qui que ce soit d'en sortir ou d'y pénétrer, et il donne mission à Broglie d'occuper tous les passages de la Selle afin qu'aucun émissaire, aucun espion, ne puissent se glisser jusqu'au camp du prince Eugène.

Vers cinq heures du soir, le marquis de Vieuxpont, ayant avec lui deux maréchaux de camp, MM. d'Isenghien et de Monchy, se met en marche. 4 brigades d'infanterie, aux ordres de MM. d'Albergotty et de Brendlé, lieutenants généraux, et de M. le duc de Mortemart, maréchal de camp, les suivent à quelques heures de distance. Broglie s'ébranle aussi à la tête de ses 40 escadrons. A neuf heures, au signal de la retraite, l'armée, sans bagages, toute joyeuse à la pensée d'une bataille, s'apprête impatiemment à passer sur la rive droite de la Sambre. Enfin les officiers de détail vont partout porter les derniers ordres, et vers dix heures, les colonnes se mettent en branle pour gagner les ponts qu'on avait jetés la veille sur la Selle au-dessus du château.

Dès les premiers pas, un sentiment d'étrange stupeur s'empare des officiers et des soldats ; tous croient à un nouveau mouvement de recul et laissent hautement éclater leurs murmures : « Quels diables d'officiers généraux avons-nous donc aujourd'hui ? (1) » se demandent-ils avec amertume. Quand M. de Beaujeu s'adresse à la Maison du Roi et lui enjoint de passer la Selle, il est obligé d'insister pour obtenir l'exécution du mouvement, que cette troupe d'élite ne commence qu'à regret. La marche se poursuit durant les premières heures sous

(1) *Mémoires du chevalier de Quincy*, tome III, page 141.

cette impression de tristesse et de découragement, mais bientôt un bruit se répand que l'armée, loin de se replier sur Cambrai, remonte vers le Nord, vers Denain. Aux murmures et à l'abattement succèdent la confiance et la joie. Les soldats comprennent la manœuvre hardie de leur chef, et, comme si la conscience de cette démarche offensive, la certitude d'un prochain combat, donnaient une impulsion nouvelle à toutes les colonnes, la marche se poursuit désormais à une allure plus vive, par une magnifique nuit d'été.

Villars est dans son carrosse avec le maréchal de Montesquiou. Vers cinq heures du matin, le marquis de Vieuxpont fait prévenir le maréchal qu'il ne peut arriver sur l'Escaut avant sept heures : les médiocres attelages des lourds équipages de pont ont retardé sa marche ; le capitaine des guides est ivre, et il faut recourir aux paysans pour la conduite de l'avant-garde. Comme il est grand jour, on parle déjà, autour de Villars, de camper et d'arrêter l'entreprise, qui ne peut manquer d'être éventée par l'ennemi. Montesquiou s'élève avec force contre ces conseils pusillanimes : il insiste pour que la marche se poursuive au moins jusqu'à l'Escaut.

De l'autre côté de la Selle, sur les hauteurs de Querenaing, rien ne paraît encore qui signale l'approche de l'ennemi. Lorsque l'armée aura atteint l'Escaut, il sera temps, sans courir aucun risque, de suspendre la manœuvre, si réellement son exécution apparaît impossible.

La marche, un instant arrêtée, est reprise, et les maréchaux ont bientôt rejoint le marquis de Vieuxpont près du moulin de Neuville. Ils l'y trouvent occupé à faire jeter deux ponts sur le fleuve par l'habile capitaine des charpentiers de l'armée, Thomassin.

Il est sept heures. Le travail se produit sans que l'ennemi tente de s'y opposer et que rien révèle sa pré

ence. Tout repose dans une quiétude profonde, au camp du prince Eugène comme à celui de milord Albemarle. Seul, maintenu en éveil par les actives démonstrations de M. de Coigny, le corps d'investissement du prince d'Anhalt-Dessau autour de Landrecies a passé la nuit sous les armes. Les chevaux de la cavalerie d'Albemarle sont répandus dans les prairies qui avoisinent l'Escaut. Le prince Eugène s'attend si peu à une attaque que les équipages de son artillerie de campagne ont été envoyés au Quesnoy pour le transport des pièces de siège devant Landrecies. Il est près de huit heures quand le général-major Bothmar, en visitant le camp de Denain, découvre l'armée française dans la direction d'Avesnes-le-Sec, et s'empresse de prévenir Albemarle. Aussitôt ce général donne le signal d'alarme par six coups de canon, dépêche un courrier au prince Eugène, fait rappeler les chevaux de sa cavalerie et monte à cheval avec les 23 escadrons dont il dispose. A leur tête, il se hâte vers Neuville dans l'espoir d'y disputer aux Français le passage de l'Escaut : mais à peine s'est-il porté en avant qu'il aperçoit dans la vallée les premières troupes françaises, cavalerie et infanterie entremêlées, qui ont pris pied sur la rive gauche du fleuve. Déjà le comte de Broglie s'élève avec ses escadrons vers Escaudain, ramène sans peine la cavalerie d'Albemarle jusque sur le camp retranché et atteint la double ligne de Marchiennes à Denain, *les grands chemins de Paris*. Broglie franchit l'épaulement, rencontre à l'intérieur des lignes un convoi de 500 chariots de pain qui cheminait vers l'armée ennemie, s'en empare et dissipe l'escorte. Il se met ensuite en bataille entre les lignes et intercepte toute communication de Marchiennes à Denain. En face de lui, Albemarle maintient 16 de ses escadrons déployés et appuyés au camp retranché ; les 7 autres, détachés sur le chemin de Valenciennes, ont pour mission d'observer la garnison de cette place, qui est signalée comme s'avan-

çant aussi sur Denain par la hauteur et la cense d'Heu-tebise (1).

L'infanterie que conduit M. de Vieuxpont atteint à son tour les lignes ennemies. Son mouvement s'est opéré assez lentement, car, dans le voisinage des ponts, les bords de l'Escaut sont doublés d'un marais difficile et étendu. Une seule chaussée, celle de Bouchain à Denain, se prête au défilé d'une colonne : la brigade de Champagne s'y engage. Rivalisant avec elle d'émulation, comme jadis au passage du Rhin et à la prise de l'île du Marquisat en 1706, la brigade de Navarre s'élance joyeusement et résolument dans le marais à la suite du maréchal de Villars, qui y est entré à cheval. Bientôt deux ponts s'ajoutent à ceux que l'avant-garde a jetés sur le fleuve. Le passage des troupes s'accélère. L'infanterie, remontant vers le Nord, entre sans interruption dans les lignes où le maréchal de Montesquiou s'emploie à disposer les bataillons dès leur arrivée, tandis que Villars regagne les abords des ponts pour presser le défilé des colonnes, trop lentes à son gré.

L'inquiétude s'est emparée du général en chef. Il ne peut croire que le prince Eugène se laisse jouer sans donner signe de vie. Surpris de la facilité de son succès, il s'attend à une brusque apparition de son adversaire et craint que, venant à déboucher par la Selle, Eugène ne le surprenne en pleine manœuvre, au milieu de cette opération toujours dangereuse, le passage d'une rivière, alors que le tiers seulement de ses forces a atteint la rive gauche de l'Escaut. Aux lieutenants généraux dont les troupes n'ont point encore commencé le passage, il ordonne de marcher en bataille, prêts à faire face à une

(1) Presque tous les détails qui retracent le combat de Denain du côté des Alliés sont empruntés à la lettre d'Albemarle aux États-Généraux, du 18 septembre 1712.

apparition des ennemis sur les derrières de l'armée. Le jour touche à son midi quand on signale au maréchal un mouvement dans le camp ennemi, aux abords de l'Escaut. Ce sont les sept bataillons chargés de la garde des lignes de Denain à Thiant, que le prince Eugène fait avancer au secours de son lieutenant, et qui franchissent le fleuve. De Bermerain, son quartier général, éloigné de trois lieues, le prince est accouru au camp de Denain, où il est entré à dix heures du matin. Eugène veut encore croire à une fanfaronnade de son adversaire, mais, au premier coup d'œil jeté sur la position, il ne se dissimule plus le sérieux et la gravité du moment. Jugeant inutile la présence des 23 escadrons d'Albemarle, il leur enjoint de se replier sur la rive droite du fleuve; puis il passe en revue les 10 bataillons qui garnissent les retranchements, et donne son approbation aux premières mesures de défense prises par son lieutenant. Rangés sur trois hommes seulement de hauteur, ces 10 bataillons suffisent à peine à occuper la gauche et le centre des retranchements, d'un développement trop étendu pour les 5,000 ou 6,000 hommes dont se compose l'infanterie d'Albemarle. Les 7 bataillons, accourus de Thiant, vont permettre de combler le vide à la droite du camp retranché, face à la garnison de Valenciennes qui se dessine dans le lointain et ne tardera pas à se souder à l'armée française. Son lieutenant ainsi renforcé, le prince lui enjoint de tenir ferme, et, se portant dans la redoute qui couvre le pont de Denain sur la rive droite de l'Escaut, il espère voir déboucher bientôt les bataillons de sa droite mandés en toute hâte et atteindre avec eux le fleuve avant que les Français aient achevé leurs dispositions d'attaque.

Les 7 bataillons du retranchement de Thiant à Denain ne constituent qu'un faible appoint, tout ce que le prince Eugène peut mettre en ligne, son armée, complètement surprise, éloignée de l'Escaut par sa droite de près de

trois lieues, n'étant pas encore en mesure d'apparaître sur le fleuve. Peu s'en faut pourtant que leur arrivée ne détermine un mouvement de recul chez son adversaire. Villars a vu passer le fleuve au détachement ennemi. Il se trouble, juge son redoutable antagoniste en mesure de parer à son attaque, se représente la situation déjà compromise, la manœuvre trop dangereuse pour être poursuivie, et il dépêche au maréchal de Montesquiou l'ordre de cesser les dispositions d'attaque, de faire retirer les troupes des lignes ennemies, et de se replier sur les ponts.

Montesquiou a gardé tout son sang-froid. Il ne peut croire à l'ordre qui lui est transmis et prend sur lui d'en suspendre l'exécution. Laissant un instant les bataillons qu'il achevait de disposer pour l'attaque des retranchements, il se porte à la rencontre de Villars. En quelques vives paroles, il lui représente combien ses craintes sont peu fondées, que le gros de l'armée ennemie n'a pas encore paru sur la rive droite de l'Escaut et qu'on ne peut renoncer à l'attaque des retranchements de Denain sans enlever à la brillante manœuvre de la nuit son couronnement. Il dit hautement le préjudice qu'une pareille démarche entraînerait pour le service du Roi et la honte qui rejaillirait sur le nom français si l'armée ne s'était approchée des retranchements ennemis que pour se retirer ensuite sans combat. Son attitude décidée, ses déclarations fermes, ses exhortations pressantes, ont enfin raison des dernières hésitations de Villars. Avec le consentement définitif de son collègue, qui lui rend sa liberté d'action, Montesquiou regagne aussitôt les lignes et achève seul de disposer les bataillons pour l'attaque (1). Organisateur de l'infanterie, qui lui doit

(1) Cette intervention décisive du maréchal de Montesquiou est nettement établie dans l'ouvrage du lieutenant Sautai, notamment par les

plus d'un progrès, maniant cette arme avec une dextérité sans égale, il a déjà formé, des 30 bataillons de M. de Vieuxpont, 10 colonnes de 3 bataillons déployés et se succédant de près, avec vingt-cinq pas d'intervalle entre les colonnes, chacune d'elles précédée, en avant de son centre, par ses grenadiers et par ses piquets, qui lui frayeront la voie. Telle est l'émulation, « l'ardeur française » (1) des troupes, que 2 brigades s'ajoutent d'elles-mêmes aux 5 brigades qui s'apprêtent au combat. La première ligne est ainsi formée de 40 bataillons sur 14 colonnes, dont 12 de 3 bataillons et 2 de 2 bataillons. Elle est suivie, en soutien, de 2 brigades comprenant 6 bataillons chacune.

52 bataillons auront ainsi l'insigne honneur de prendre part à l'attaque des retranchements de Denain. Ils appartiennent aux brigades de Navarre, Royal, Le Maine, Royal des Vaisseaux, Champagne, Lyonnais, Tourville, Hessy et Brendlé. Sur le front se répartissent les lieutenants généraux marquis de Vieuxpont et de Dreux et M. de Brendlé, les maréchaux de camp marquis de Monchy, ducs d'Isenghien et de Mortemart. Vers 1 heure, Montesquiou est prêt à donner le signal de la marche en avant. Sur les instances de M. de Contades et du marquis de Nangis, qui sert comme volontaire auprès de Villars, il attend que son collègue l'ait rejoint. Enfin, MM. les maréchaux s'étant placés à la droite de la ligne, le lieutenant général d'Albergotty à la gauche, l'absolution est donnée aux soldats, qui se relèvent et, jetant en l'air leurs chapeaux, s'ébranlent au cri de « Vive le Roi ».

---

lettres du marquis de Goësbriand, des 24 et 28 juillet, et de Lefebvre d'Orval, du 5 août 1712.

(1) Suivant l'expression du marquis de Goësbriand dans sa lettre au duc du Maine, du 28 juillet 1712.

Ce dut être un magnifique spectacle, empreint de force et de grandeur, que celui de cette infanterie s'avançant en une masse puissante et bien ordonnée, le fusil sur le pli du bras, dans un scintillement de baïonnettes, au-devant des retranchements ennemis. Pleins de vigueur, les soldats ont oublié les fatigues de la longue marche qu'ils ont accomplie au milieu de la nuit. « La tête haute, bien maîtres de leurs manœuvres » (1), s'avancent les colonels et brigadiers qui les conduisent. Accueillies par les feux de peloton de l'infanterie, par la mitraille de six pièces de canon qui tirent à cartouches, les colonnes, sous l'impulsion entraînante de la charge, ne ralentissent pas un instant leur élan. Dédaignant de répondre à leur adversaire, elles abordent les retranchements « avec une valeur et une grâce dignes de la nation » (2), descendent dans le fossé et, comme un flot impétueux, remontent le parapet qu'elles franchissent d'un bond sans que l'ennemi attende le choc. Les Hollandais fuient en déroute vers l'Escaut. Albemarle, l'épée à la main, essaye de rallier les fuyards et de tenir tête à l'assaillant aux abords du village et de l'abbaye de Denain. Il se voit bientôt seul au premier rang, obligé de se rendre à un capitaine de Lyonnais, tandis que ses troupes, se pressant en désordre aux abords de l'unique pont qui leur sert de retraite et que rompt bientôt la poussée des premiers fuyards, deviennent la proie du vainqueur.

De la rive droite de l'Escaut, Eugène, impuissant, déchirant de dépit les dentelles de ses manches, a contemplé le douloureux spectacle de la défaite des siens. L'action est déjà terminée quand surviennent 14 batail-

---

(1) Lettre de Villars au Roi, du 29 juillet 1712. D. G., 2380.

(2) Lettre du commissaire des guerres Pucch à Voysin, du camp de Denain, ce 25 juillet 1712. D. G., 2380.

lons de la droite de son armée, les seules troupes qui ont pu répondre à ses appels réitérés. Se refusant encore à accepter sa défaite, il engage une vaine fusillade avec les Français, maîtres incontestés de la rive gauche du fleuve, puis, sous le coup d'une déception profonde, sous la vision attristante des suites de cette défaite, qui met son armée aux abois et fait tomber Marchiennes, l'entrepôt de ses vivres, de ses munitions et de ses approvisionnements, il reprend le chemin de son quartier général, de Bermerain.

La journée du 24 juillet 1712 a ainsi marqué le triomphe de nos armes, l'une des manœuvres les plus brillantes, les mieux conçues, les plus vigoureusement exécutées de notre histoire militaire, une victoire solide et féconde, de celles qui, par leurs conséquences, décident de la destinée d'un pays, et dont Napoléon a dit qu'elle avait sauvé la France. Jamais manœuvre et combat n'ont affirmé avec plus de force l'immense supériorité de l'offensive, son action irrésistible et ses résultats décisifs à la guerre. Denain en demeurera comme l'une des glorifications les plus éclatantes, et son étude, pleine d'enseignements, s'offrira toujours à la réflexion et à l'admiration de ceux qui demandent à l'histoire des guerres ses plus hautes leçons.

On peut ainsi déterminer le rôle des maréchaux de Villars et de Montesquiou dans les événements des 23 et 24 juillet 1712, et dire que ce fut la gloire du maréchal de Villars d'avoir voulu et exécuté la manœuvre de Denain, non pas avec un détachement, mais avec l'armée entière, et de l'avoir conduite jusqu'aux bords de l'Escaut avec un secret et une habileté qui étaient un sûr garant du succès. Rien de plus beau que ces démonstrations du 23 juillet sur la Sambre, qui jettent l'ennemi dans un trouble complet, que cette marche sur la rive gauche de la Selle, si hardiment et si lestement conduite. Ce serait,

à notre avis, une injustice de ne pas y reconnaître le génie, la finesse de Villars. Mais là s'arrête son rôle brillant. Tout d'action, Montesquiou entre en scène. Au moment où Villars suspend la marche des troupes, laisse sa belle manœuvre inachevée, ordonne une retraite que rien ne justifie, Montesquiou, qui joint à la vision claire du but la volonté de l'atteindre, qui sait combien les instants sont précieux, presse son collègue de poursuivre le mouvement et triomphe enfin de ses hésitations, au moment critique de marcher sur les retranchements ennemis. C'est lui seul qui prend en main, et en main de maître, la direction du combat et toute la partie active de l'opération, et qui fait ainsi sa chose la dernière phase de la manœuvre de Denain, la phase décisive, celle sans laquelle l'opération fût restée lettre morte, c'est-à-dire la poussée de l'armée des bords de l'Escaut jusqu'aux lignes ennemies et l'enlèvement du camp retranché de Denain. Si la France compte le combat du 24 juillet 1712 au nombre de ses triomphes les plus éclatants, elle le doit au maréchal de Montesquiou, à ce vétéran (1) des guerres du grand règne, dont l'intervention pleine de vigueur et l'élan tout juvénile ont entraîné la victoire sur ses pas.

---

(1) Montesquiou était alors âgé de 72 ans. Il avait fait ses premières armes dans la guerre de la Dévolution.

LEFEBVRE D'ORVAL, VILLARS ET MONTESQUIOU

APRÈS LA VICTOIRE.

Soin de Lefebvre d'Orval à cacher sa participation au projet de Denain. — Il redoute pour lui-même les effets de la jalousie des généraux, de Villars en particulier, et, pour sa famille, qui réside en territoire ennemi, les représailles des Alliés. — Grâce à son attitude prudente, il évite ce double danger. — Jusqu'à la fin de la campagne, Montesquiou est en butte à la malveillance de son collègue qui ne lui pardonne pas l'éclat de son rôle à Denain. — Nombreux froissements que lui fait subir Villars, animé par l'envie. — Montesquiou s'en ouvre dans ses lettres à Voysin et au duc du Maine. — Il y revendique hautement comme son œuvre la victoire de Denain.

Au lendemain de la victoire du 24 juillet 1712, nous assistons à un fait étrange. L'homme qui avait été l'âme du projet de Denain, loin d'en tirer la moindre gloire, se défend d'y avoir jamais participé. Alors que « tout le monde lui en parle », alors que deux des principaux officiers de l'armée de Flandre, le marquis de Jeoffreville et le comte de Villars, le frère même du maréchal, répandent dans le public son nom comme celui du véritable auteur de l'entreprise, le Conseiller au Parlement n'a qu'une pensée : démentir énergiquement ces bruits et dissiper la popularité naissante qui déjà monte jusqu'à lui. Instruit par les leçons du malheur et par sa profonde expérience des hommes, il sait que cette popularité peut lui être fatale. Il sait combien, en sa qualité d'homme de robe, il a eu de peine à faire accepter ses avis par les généraux : il se rappelle cette fin de la campagne de 1711 où le maréchal de Villars ne lui a point caché, par une brusque riposte, son mécontentement de le voir raisonner sur la guerre, sur un art qui n'était pas

de son ressort. Observateur trop habile pour n'avoir point pénétré le caractère de Villars, fait surtout d'amour-propre et de susceptibilité, il appréhende que le maréchal ne prenne ombrage de son intervention effective dans les dernières opérations de la campagne, des vues qu'il a suggérées à Versailles et de l'excellent accueil que Voysin a fait à son dernier projet, jusqu'à en recommander à plusieurs reprises l'exécution au général de notre armée de Flandre. Par prudence, il se déclare entièrement étranger à l'entreprise de Denain, tant « il craint que M. le Maréchal ne trouve cela mauvais (1) ». Et l'on perçoit le soulagement réel, la joie sincère qu'il éprouve, lorsqu'il mande à Voysin le 31 juillet 1712 : « M. le maréchal de Villars vient de m'écrire de la manière du monde la plus gracieuse et de me faire la grâce de me dire qu'il trouve tant de bon sens en ce que je lui écris que je ne saurais lui faire plus de plaisir qu'en lui écrivant souvent. J'espère, Monseigneur, que vous me pardonnerez de rapporter moi-même une chose qui m'est si avantageuse, si vous avez la bonté de considérer que je ne le fais que pour vous informer de tout. »

Le danger d'encourir la disgrâce du maréchal de Villars écarté, il en reste un autre, plus menaçant, qui condamne le Conseiller au Parlement à garder le silence sur son rôle glorieux à Denain. Le plus jeune de ses frères et sa mère résident à la Bassée, au milieu d'un territoire où l'ennemi règne encore en maître. Dans le cours de l'année 1712, sa mère a été atteinte d'une maladie grave qui présage un dénouement fatal, d'un jour à l'autre. Déjà, au mois de juin, Lefebvre d'Orval a sollicité et obtenu de Voysin la permission de se rendre à son chevet (2). Que l'on vienne à divulguer, à soupçonner

(1) Lettre de Lefebvre d'Orval à Voysin, du 31 juillet 1712. D. G., 2380.

(2) Lettre de Lefebvre d'Orval à Voysin, du 12 juin 1712. D. G., 2377.

l'intervention décisive du Conseiller au Parlement dans les événements de la campagne qui ont précédé Denain, et les Alliés, qui lui ont interdit le séjour de Tournai, ne manqueront pas de lui défendre également l'entrée de la Bassée. Il se voit déjà privé de cette consolation suprême de remplir auprès d'une mère mourante (1) ses devoirs de fils, lui l'aîné et le chef de sa famille; il tremble aussi à la pensée que l'ennemi ne renouvelle sur ses proches les représailles brutales dont son frère a été victime au mois de novembre 1708. En outre, sans argent, sans biens, sans la moindre occupation au Parlement, ne tirant aucun secours des subsides que lui fait parvenir le ministre et qu'il consacre à maintenir sur la frontière son admirable service de renseignements, il ne peut compter que sur les ressources de son patrimoine qui est entièrement à la merci des Alliés. Tout lui commande donc de ne vouloir autour de son nom que le silence et l'oubli et, de lui-même « il fait tous les jours tout ce qu'il peut pour faire cesser les bruits où on lui attribue le projet de Denain, comme font tous les officiers de l'armée (2) ».

Tels sont les mobiles auxquels Lefebvre d'Orval a obéi pour ne laisser rien transpirer de ses relations si importantes avec Villars et Voysin à la veille de la victoire du 24 juillet 1712. Si surprenante qu'apparaisse, à un premier examen, sa ligne de conduite durant les derniers mois de cette année, elle s'explique sans peine par la connaissance des puissantes considérations qui l'ont imposée, et, loin d'en tirer préjudice pour sa mémoire, un observateur attentif y verra une preuve nouvelle de la réalité et de la grandeur du rôle que

---

(1) Il devait perdre sa mère le 21 septembre 1712. *Archives de la Bassée.*

(2) Mémoire de Lefebvre d'Orval du 5 novembre 1712. D. G., 2387.

nous avons cru devoir attribuer à l'auteur génial du projet de Denain.

Si Lefebvre d'Orval, grâce à son attitude pleine de prudence et de réserve, échappait aux effets du ressentiment et de la jalousie qu'il s'attendait à voir paraître chez nos généraux, il n'en était point de même du maréchal de Montesquiou, désormais en butte, de la part de Villars, aux froissements les plus pénibles. Dans un premier moment d'effusion et de reconnaissance, le combat à peine terminé, le général en chef avait voulu que Montesquiou se chargeât du siège de Marchiennes, que la gloire lui revînt de récolter les premiers fruits d'une victoire due à sa mâle obstination, et de réduire à l'obéissance du Roi la place où l'ennemi avait concentré tous ses approvisionnements. Mais les susceptibilités de l'amour-propre, un instant endormies, n'avaient point tardé à se réveiller dans le cœur du maréchal de Villars. Ayant eu sous les yeux les lettres que le Roi et le Ministre adressaient le 27 juillet à son collègue pour le féliciter de toute la part qu'il avait prise à l'action de Denain « et dans le projet et dans l'exécution », il n'avait pu réprimer un vif mouvement de dépit. Non content de le traduire amèrement dans sa lettre à Voysin du 29 juillet 1712, et avant même que le siège de Marchiennes fût terminé, il laissait éclater contre Montesquiou sa jalousie impatiemment contenue : « Jugez-en par une bagatelle, écrit ce dernier à Voysin le 12 août. M. le maréchal de Villars vient voir ce qui se passe à la tranchée de Marchiennes. Dans ce temps-là, il trouve qu'on demande à capituler. Il est ravi, il presse la capitulation et ensuite la signe sans m'en faire la moindre honnêteté, qui est contre le savoir-vivre et contre ce qu'on doit à son confrère qui en a fait le siège. Je vous assure que la dignité et l'amour-propre souffrent avec lui, surtout dans la prospérité. »

Obéissant à la voix de l'envie, Villars se donne dès lors à tâche de tenir son collègue à l'écart, de ne lui confier aucune mission importante, et de ne l'appeler à diriger, seul ou en partage, aucun des sièges de Douai, du Quesnoy et de Bouchain, par lesquels s'achève la campagne. Il le laisse à dessein dans l'inaction et dans l'ombre, ne lui pardonnant point l'éclat de son rôle à Denain. Montesquiou ne se méprend pas sur la cause de l'éloignement que lui témoigne Villars. « Ce dernier et grand événement m'a fait trop d'honneur à l'armée et on en a parlé trop ouvertement pour qu'on soit bien aise que je me mêle de quelque chose », écrit-il au ministre le 27 août. L'injuste et singulière attitude du général en chef à son égard le fait profondément souffrir. Dans ses lettres des derniers mois de la campagne, il s'ouvre à Voysin et au duc du Maine, son protecteur, de la situation pénible que Villars s'ingénie à lui créer. Il dit combien ces blessures portées à son amour-propre lui semblent imméritées après les obligations que son collègue « lui a, depuis le commencement jusqu'à la fin de la campagne (1) ». Et, conscient de la valeur du service qu'il a rendu, non seulement à Villars mais à la France, le 24 juillet 1712, il est en droit de dire à son tour au duc du Maine : « Je me donne l'honneur de demander à Votre Altesse Sérénissime avec liberté s'il est vrai, comme on me le mande, que sûrement Sa Majesté n'est pas informée de toute la part que j'ai à l'affaire de Denain et au grand événement qui en résulte. Il serait bien triste pour moi, Monseigneur, qu'ayant été assez heureux pour rendre un service si important qui rétablit la nation en gloire, redonne une frontière perdue et remet la supériorité dans l'armée de Sa Majesté, que

(1) Montesquiou à Voysin, à Valenciennes, ce 23 octobre 1712. D. G., 2386.

tout cela fût ignoré de lui et qu'on en donnât la gloire qui n'y a d'autre part que d'avoir consenti à me laiss faire (1) ».

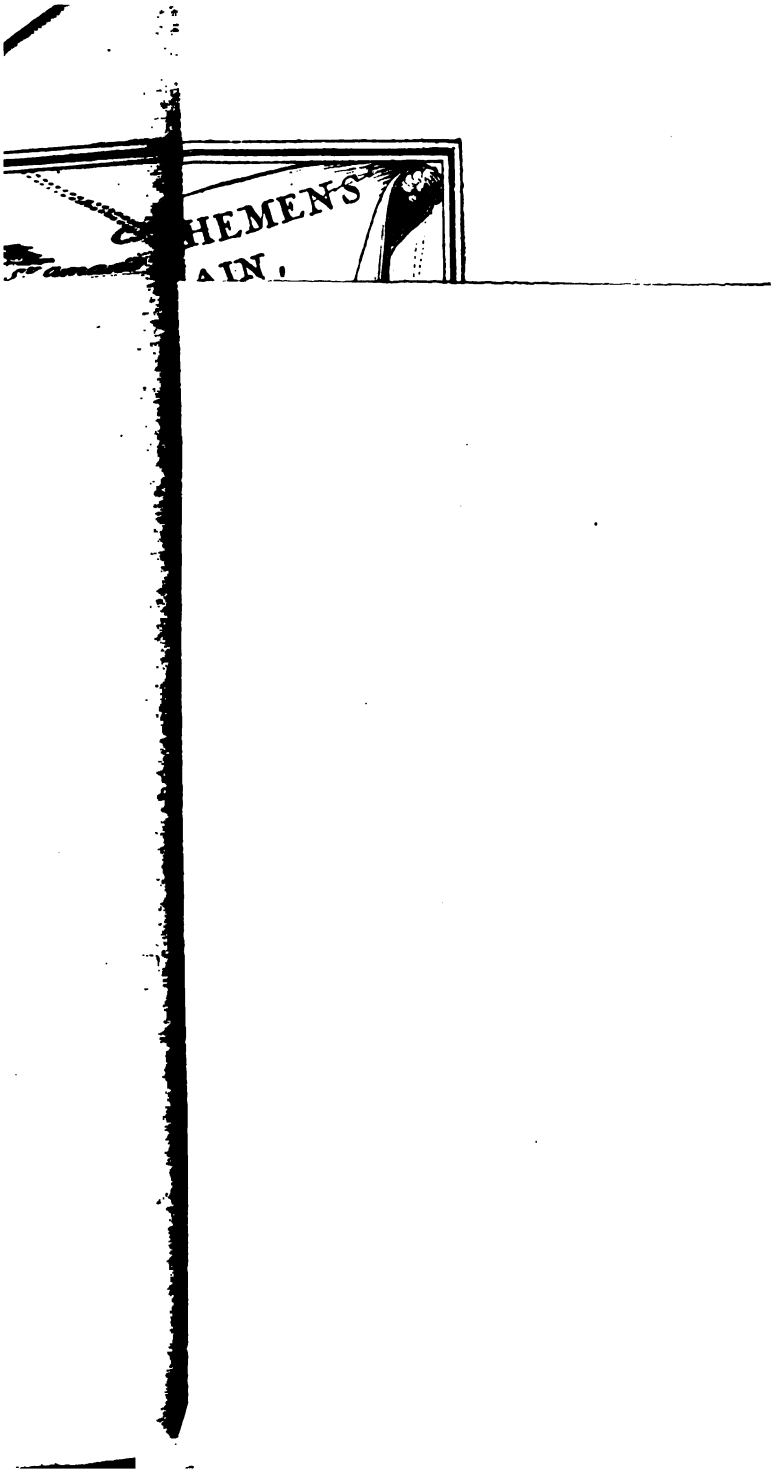
Nous retrouvons dans nombre de lettres du maré chal les mêmes revendications. Elles sont trop netteme formulées, elles revêtent un caractère trop sincèr pour ne point y chercher l'expression de la vérité, nous ne savions déjà, par des témoignages éloquen (auxquels la conduite injuste et malveillante de Villa donne un surcroît de force), que la volonté tenace agissante du maréchal de Montesquiou a seule décidé d la victoire à Denain.

CONCLUSION.

Les récits des témoins eux-mêmes ont fait revivre nos yeux cette grande journée de Denain avec impressions, toutes de joie et d'espérance. Ils n dispensent d'un nouveau commentaire et nous perm tent de rappeler et de résumer en quelques lignes traits principaux que cette publication a essayé préciser.

Dans les trois phases de l'action de Denain qui c respondent en quelque sorte à celles d'une tragédi exposition, nœud, dénouement, Lefebvre d'Orval, V lars, Montesquiou ont tour à tour joué le prem rôle. La conception première du projet de Denain, a la prédiction de ses heureuses suites, au Conseil au Parlement de Flandre; les événements du 23 juil

(1) Montesquiou au duc du Maine, du camp près le Quesnoy, 14 octobre 1712. D. G., carton supplémentaire n° VIII.



rtie stratégique du mouvement si savamment con-
, au maréchal de Villars; les événements du
illet, la partie tactique et décisive de la manœuvre,
glorieux épilogue (« l'honneur de cette affaire »,
nt l'expression même de M. de Goësbriand), au
chal de Montesquiou : telle apparaît la conclusion
us véridique et la plus impartiale que l'étude des
rtants documents du Dépôt de la Guerre permet de
ıler.

LA

CAMPAGNE DE 1805

EN ALLEMAGNE

ULM.

XIII

Nous ne nous sommes occupés jusqu'ici que des opérations de la Grande Armée française; nous ne pouvions songer à donner parallèlement, avec un détail comparable et une égale abondance de documents, l'histoire de l'armée autrichienne. D'ailleurs, sans nous imposer comme but unique de suivre la pensée de l'Empereur, elle devait être un des objets les plus importants de notre étude. Or, on a pu voir, d'après les renseignements reçus et les ordres donnés par Napoléon, dans quelle incertitude il est demeuré depuis le 7 jusqu'au 12 octobre; si nous avions fait connaître au jour le jour la véritable situation de l'armée autrichienne, le lecteur en aurait été forcément influencé, et ne serait pas demeuré dans l'état d'esprit nécessaire pour suivre le développement naturel des idées et des opérations de l'Empereur. Mais, parvenus à l'investissement d'Ulm, nous ne voyons plus que des avantages à retracer les événements au point de vue autrichien,

dans la mesure où nous le pouvons (1). La confrontation de cette seconde relation avec la première nous procurera des conclusions importantes, non seulement pour l'histoire elle-même, mais encore pour la manière d'interpréter les renseignements reçus en campagne.

La Russie entreprit des négociations avec l'Autriche dès le mois d'octobre 1803, en vue de former une nouvelle coalition. Au mois de décembre, afin d'engager plus vivement son alliée à la guerre, elle se déclara prête à mettre sur pied en huit jours 170,000 hommes, dont moitié iraient renforcer l'armée autrichienne, et moitié tiendraient la Prusse en échec ou la décideraient à se joindre aux coalisés. L'Autriche, cependant, tout en adoptant le principe d'une coalition et d'une guerre contre Napoléon, ne se jugeait pas assez forte pour songer à une prochaine entrée en campagne. La longue période de revers qu'elle venait de traverser avait épuisé ses finances et ruiné son armée. Un mémoire de l'archiduc Charles, remis à l'empereur d'Allemagne le

---

(1) Il n'existe pas de recueil documentaire ni de relation absolument complète rédigée d'après les archives autrichiennes ; mais on a publié un ouvrage posthume du F.Z.M. Schönhals : *Der Krieg 1805 in Deutschland, Vienne, 1873*, écrit d'après les documents originaux, et le colonel Angeli a ajouté d'intéressants développements à ce premier travail dans son *Ulm und Austerlitz* (Œsterr. Mil. Zeitschrift, 1877) et dans les tomes III et V de son *Erzherzog Karl* (Vienne, Braumüller, 1897). Ces derniers ouvrages ont été écrits aux Archives de Vienne, et citent *in extenso* ou en partie un certain nombre de pièces importantes. Le mémoire justificatif de Mack, publié en 1873 par le *Historisches Taschenbuch* de Brockhaus, fournit aussi d'utiles éclaircissements. Enfin les Archives de la Guerre de Paris contiennent plusieurs états de situation ou d'emplacement et plans de campagne, dont les uns ont été pris à Vienne en 1805 ou en 1809, et les autres ont été communiqués plus tard à la demande du général Pelet, pour les travaux historiques qu'il avait entrepris.

3 mars 1804, développe ces considérations, mais pose en même temps les principes généraux sur lesquels il conviendrait d'établir un plan de campagne si l'on était forcé, malgré soi, de combattre la France :

« La situation financière de l'Autriche, dit-il, est détestable. On ne peut rétablir l'équilibre, en pleine paix, entre les recettes et les dépenses. Il faudrait 20 millions *de florins* au moins pour porter l'armée au pied de guerre, 33 millions par an pour l'entretenir, et plus de 150 millions par an pour faire la guerre. Ce serait la banqueroute à brève échéance, car la monnaie de billon et le papier-monnaie ont été multipliés dans des proportions telles qu'on ne peut les augmenter encore; le crédit est si bas qu'on ne peut pas faire d'emprunt. On aurait sans doute des subsides de l'Angleterre; mais il ne faut pas s'en exagérer l'importance : ils diminuent, ils n'annulent pas les dépenses supplémentaires résultant de l'état de guerre; en réalité, ils n'en représentent qu'une faible partie (37 millions de florins), et l'Angleterre a soin d'en défalquer les dettes contractées antérieurement par l'Autriche, puis de faire de véritable usure au moment du règlement de comptes.

« Les ressources en hommes ne sont pas plus brillantes : les États autrichiens n'ont que 25 millions d'habitants à opposer aux 40 millions de la France (ancienne France, 25 millions; conquêtes de la Révolution, 4 millions 1/2; Piémont, 2 millions; Cisalpine, 3 millions 1/2; Étrurie, 1 million; Parme et Ligurie 1 million ; Helvétie, 1,700,000 et Batavie 1,900,000.)

« Les populations des pays annexés à la France ont été peu atteintes par la conscription et fourniront de recrues en grand nombre. Dans les États héréditaires de l'Autriche, au contraire, les cas d'exemption sont nombreux, et les levées antérieures ont fortement entamé les ressources en hommes valides. Au total, on aurait besoin de 108,598 hommes pour porter l'armée

au pied de guerre (1), et le dernier recensement n'en a fait trouver que 83,159. On ne peut donc littéralement pas compléter l'armée, ni surtout la recruter après la guerre commencée. Encore, en prenant ces 83,000 hommes, anéantirait-on totalement l'industrie et l'agriculture, qui sont déjà en fâcheux état.

« La France a 432 bataillons, dont on peut supposer que 11 resteront en Hollande et 22 aux colonies. L'Autriche n'en a que 240. Différence : 159.

« Il faut donc éviter la guerre à tout prix. Elle ne peut, du moins, être subie que si l'Autriche a des alliés. Et que seront ces alliés? On ne peut songer qu'aux Russes. Ils ont poussé l'Autriche à la guerre de toutes leurs forces jusqu'en 1798, sans intervenir. Ils ne se sont ébranlés que quand ils ont su Bonaparte en Égypte. Lors des négociations, ils ont accepté avec une parfaite complaisance tous les plans d'indemnisation proposés par la France. Le contingent qu'ils offrent n'est pas suffisant pour permettre à l'Autriche de lutter à armes égales. Et puis, sait-on jamais s'ils ne refuseront pas demain, sous le moindre prétexte, différends entre des généraux, etc., le concours qu'ils ont offert? Enfin, quelque zèle qu'ils missent réellement à soutenir l'Autriche, elle n'en aurait pas moins subi le premier choc des Français, peut-être même reçu l'envahisseur dans sa capitale, avant l'arrivée des Russes sur le Danube.

---

(1) En 1801, le premier besoin de l'Autriche étant de rétablir ses finances, son armée avait été considérablement réduite. On avait fixé le pied de paix à 333,000 hommes, le pied de guerre étant de 433,000. De plus, on avait envoyé en congé le plus grand nombre des hommes et on n'avait pas fait de remonte. Au commencement de 1805, il y a plus de 97,000 hommes en congé, 37,000 cavaliers démontés; pas une batterie n'est attelée, et il manque 13,000 hommes au pied de paix. Il n'y a que 234,000 hommes sous les drapeaux, dont beaucoup sont détachés. Il faudrait, non plus 108,000 hommes, mais 156,000 pour atteindre le pied de guerre. (Angeli. *Erzherzog Karl*, tome III, pages 9 à 12.)

« On ne peut pas, dit-on, éviter la guerre avec la France. C'est incontestable, répond aussi l'archiduc mais au moins peut-on la retarder le plus possible, et chaque année de paix rend des hommes et des florins au gouvernement autrichien. Il y a donc intérêt à attendre (1).

« Si par malheur cette guerre venait à éclater, quelles en seraient les conséquences? Pour bien en juger, il faut passer en revue les divers événements qui pourraient se produire, ce qui entraîne à examiner le plan de campagne à suivre ».

Ici nous traduisons à peu près littéralement :

« *Le front sur lequel s'engagerait la lutte s'étend de la frontière austro-italienne jusqu'au lac de Constance.* C'est de là qu'on déboucherait, si l'on prenait l'offensive, et c'est là qu'on résisterait si l'on restait sur la défensive. *Il paraît indiscutable que la plus grande partie des forces employées serait attribuée au théâtre d'opérations d'Italie :* du côté autrichien, parce que c'est là seulement qu'on peut songer à une acquisition de quelque valeur, si l'on a les forces nécessaires en temps voulu ; parce que c'est là que le danger, pour la monarchie autrichienne, est le plus proche et le plus grand ; enfin parce que c'est seulement en prenant l'offensive ou en se maintenant en Italie qu'on peut sauver les États héréditaires de l'invasion. Du côté français, parce que le gouverne

(1) Dans un autre rapport, l'archiduc avait émis l'avis, contraire à celui de Cobenzl, qu'il ne fallait s'opposer en rien au projet de débarquement en Angleterre annoncé par Napoléon. Il ne croyait ni à la sincérité, ni au succès de ce projet. C'était, à ses yeux, une diversion utile pour l'Europe continentale, et capable, si elle était poussée jusqu'à l'exécution, d'affaiblir énormément la puissance française. Il fallait se garder, disait-il, de fournir à Napoléon un prétexte pour abandonner ce prétendu projet et pour se rejeter sur l'Autriche avec toutes ses forces. (Angeli, *Erzherzog Karl*, tome III, page 21.)

ancais a le plus grand intérêt personnel à sauve-
la République italienne ; parce que c'est par là
ɔut porter les coups les plus dangereux à l'Au-
dès les premiers pas, après une seule victoire,
ınt, à travers une frontière ouverte, le cœur et la
· même de l'empire ; enfin parce que l'armée
ɜe envahissante aurait ses ressources immédiate-
errière elle, sur les frontières de l'Italie et de
lie, qu'elle se trouverait plus voisine de ses
l'appui et de ses renforts, tandis qu'en marchant
ɔne par la Souabe et la Bavière, elle n'arriverait
ıucoup plus tard à frapper l'Autriche. Cette con-
on serait importante, puisqu'il s'agirait d'obtenir
ltat avant l'intervention des Russes.

*st donc sur l'Adige que se trouve le théâtre des
·es et des principales opérations. C'est là que les
autrichiennes devraient prendre l'offensive, si elles
un but.* »

l'archiduc voit en Italie toute une série de diffi-
topographiques et militaires : les berges de
, les rives du Mincio, les marais et les dérivations
et le fort de la Rocca d'Anfo, et la ligne de
et Peschiera, et Mantoue, etc.

ır seconder l'offensive ou la défensive de l'armée
enne d'Italie, et pour écarter l'ennemi du Tyrol,
*ıit opposer une seconde armée, bien moins considé-
: celle que les Français dirigeraient probablement
ɜbourg sur Vienne par le chemin le plus court, à
la Souabe ; elle essayerait de prévenir l'ennemi sur*
Cependant une ou plusieurs victoires gagnées de
n'auraient pour résultat que de rejeter l'ennemi
du Rhin, où il possède des lignes de forteresses
ɜsquelles il serait déraisonnable de le pour-
. . . .
trer en Alsace serait funeste. Attaquer, à 60 ou
es des États héréditaires, un pays aux contours

massifs, supérieurement pourvu de toute espèce de ressources, entouré de forteresses comme d'une chaîne de fer, où l'on perdrait son temps et ses forces, si, par impossible, un succès y avait conduit; où, en cas de revers, on n'aurait plus ni Ehrenbreitstein, ni Mayence, ni Mannheim, ni une simple tête de pont pour se réfugier; d'où l'on ne pourrait plus gagner, en se retirant, cette position d'Ulm qui existait en 1800; d'où l'on serait rejeté dans les gorges du Tyrol ou jusque derrière l'Inn; une entreprise aussi peu raisonnable ne peut venir à l'esprit d'aucun tacticien.

« Ainsi l'on ne peut rien faire en Allemagne, dans l'état actuel des choses, tant que l'armée d'Italie n'aurait pas franchi l'Adda à la suite d'une victoire; il n'y a donc qu'à se choisir une position défensive bien calculée, qui couvre le Tyrol contre les incursions ennemies et empêche l'armée française de descendre en Autriche par la vallée du Danube.

« A supposer que cette *armée de l'Iller* eût battu l'ennemi à plusieurs reprises, elle ne réussirait qu'à le rejeter au delà du Rhin et à empêcher peut-être l'armée française d'Italie, si elle était victorieuse, de pousser jusqu'au cœur de l'Autriche.

« Si l'armée autrichienne d'Italie, complètement défaite, était renforcée aux dépens de *l'armée de l'Iller*, et si cette dernière, c'est-à-dire maintenant *l'armée de l'Iller* affaiblie, était battue à son tour, la monarchie serait sous le coup d'un double danger, etc. »

Conclusion : La victoire ne mènerait à rien de considérable; la défaite aboutirait aux pires désastres, et c'est elle qui est probable, pour ne pas dire certaine (1).

Malgré ces sinistres prophéties, l'Autriche signa, le 4 novembre 1804, un traité préliminaire avec la Russie,

---

(1) Angeli, *Erzherzog Karl*, tome III, annexe n° I.

t les deux états-majors se mirent à discuter le plan de campagne.

Le 15 mars 1805 est remis à Pétersbourg un « Plan de guerre » qui semble rédigé, au moins pour la partie militaire, par l'archiduc Charles (1) ; il insiste, comme le mémoire du 3 mars 1804, et presque dans les mêmes termes, sur les éléments d'infériorité de l'Autriche, au point de vue des effectifs, des finances et du terrain, mais il tourne court en concluant :

« Sa Majesté ne se laissera pas arrêter par ces grandes difficultés. Dans le cas supposé d'une guerre inévitable, elle emploiera les efforts les plus puissants pour les vaincre et pour remplir ses engagements. »

L'auteur passe aussitôt à la discussion du plan de campagne :

« Quand on considère la position géographique de la France et de ses frontières du côté de l'Allemagne, la Suisse qui lui est asservie et la République italienne, et qu'on observe la situation des États héréditaires autrichiens, il saute aux yeux combien une opération de l'Allemagne contre l'Alsace ou le Rhin serait fautive. »

---

(1) Il existe deux exemplaires manuscrits de ce plan aux Archives de la Guerre de Paris, dont l'un, d'une écriture allemande et lié d'un cordon blanc et noir, porte la mention : « trouvé à Vienne ». Ce plan a été publié, d'après une autre copie, dans l'*Histoire abrégée des traités de paix*, de Koch et Schœll, tome VIII, page 90), avec quelques variantes, et dans le *Mémorial du Dépôt de la Guerre*, tome VIII. (Tirage à part intitulé : *Pièces officielles relatives aux premières guerres de l'Empire*, page 50.) Le rédacteur du Mémorial juge, d'après la date, que ce plan ne doit pas être de l'archiduc, et il contient en effet quelques idées opposées aux siennes en matière politique ; mais le plan de campagne est établi exactement sur les principes exposés dans le Mémoire du 3 mars 1804, et il est avéré, par le compte rendu des conférences tenues à la fin du mois d'août 1805 à Hetzendorf, que le plan de campagne définitif était bien de l'archiduc Charles. (Angeli, *Ulm und Austerlitz*, page 432.)

(Suit le développement de cette idée, d'après les mêmes principes que dans le mémoire de 1804).

« Une opération contre la Suisse, et de là contre la France par la Franche-Comté, serait sans contredit celle que l'ennemi aurait le plus à redouter (1). Ici ses frontières sont ouvertes ; mais comme une telle opération ne peut s'effectuer que par la Souabe ou par le Vorarlberg, ou au-dessous du lac de Constance, à cause de l'impossibilité de faire arriver les transports par le Tyrol, il faudrait, avant de l'entreprendre, avoir fait des progrès en Souabe, et les avoir assurés par un corps d'observation vis-à-vis de Strasbourg. Il faudrait même avoir eu des succès en Italie avant que d'attaquer la Suisse. En Italie, une retraite forcée vers Klagenfurt arrêterait la coopération de l'armée du Tyrol pour l'attaque de la Suisse ; l'ennemi se mettrait en possession du Pusterthal, sur la grande route de communication de nos transports avec le Tyrol. On serait forcé de renforcer l'Autriche intérieure par des troupes tirées de l'armée d'Allemagne, et de renoncer non seulement à toute opération offensive, mais même se borner à n'aller que jusqu'au Lech, tout au plus jusqu'à l'Iller, et de prendre là une position défensive pour n'être pas trop loin de l'Autriche, et à portée d'y conduire à temps les secours nécessaires.

« Le résultat de ces observations est que la guerre doit être commencée par une offensive vigoureuse en Italie ; c'est là que nous devons l'entreprendre avec les forces supérieures de notre armée. Ici une victoire remportée nous donnerait autant de moyens d'une opération offensive contre la France, qu'une bataille perdue donne

(1) Bien que nous nous interdisions, en principe, toute discussion comparaison avec d'autres époques, nous ne pouvons nous empêcher signaler la persistance de cette idée jusqu'en 1814, et l'erreur Clausewitz sur le motif qui a fait choisir cette voie d'invasion.

rait à ceux-ci (*sic*) de facilités pour pénétrer dans l'intérieur des États héréditaires. Si notre position offre des difficultés, même l'impossibilité d'armer et de porter en même temps que l'ennemi nos troupes sur les frontières, combien peu doit-on se flatter, à plus forte raison, que les troupes impériales russes puissent être arrivées dès le commencement des hostilités sur le théâtre de la guerre!

« La France avait intérêt à mettre tout en usage pour prévenir leur arrivée par une supériorité décidée. Un rassemblement de nos troupes ou une marche des Russes fournirait déjà un prétexte assez plausible à Bonaparte pour déclarer la guerre sur-le-champ. Cette observation veut que dans le développement d'un plan d'opération, dans le cas d'une guerre contre la France, la première répartition et disposition de l'armée autrichienne, le commencement et la première marche des opérations ne soient calculés que sur nos propres forces.

« Il faudrait que l'armée d'Italie..... (*Suit le plan de campagne pour l'Italie.*)

« L'armée d'Allemagne commencerait la campagne par le passage de l'Inn, s'avancerait en Bavière, *et attendrait au Lech, avant de continuer ses opérations, celles des autres armées et surtout l'arrivée de l'armée russe en Allemagne.*

.....« Si l'Italie, au commencement des hostilités, est le point décisif, la Suisse le devient dès que nous y avons eu des succès, et que nous nous sommes avancés en Souabe..... »

On trouve dans ce plan les mêmes idées que dans le mémoire du 3 mars 1804 sur les grandes lignes de la campagne, sur la répartition générale des forces. Les indications relatives à l'Italie, que nous avons négligées, sont exactement les mêmes. A côté de ces analogies, on remarquera, comme différences, plus de résolution dans le projet d'offensive, moins d'appréhension des diffi-

cultés matérielles, et le fait essentiel que l'armée d'Allemagne, au lieu de pousser jusqu'à l'Iller, doit se tenir sur le Lech. On trouve enfin une solution pour porter l'offensive jusqu'au cœur de la France, chose dont l'Archiduc semblait désespérer l'année précédente. Au total, ce plan a pu être établi par l'Archiduc, mais avec la collaboration ou sous la direction d'un personnage plus confiant et plus ambitieux dans ses vues. En tout cas, il n'est pas de Mack, qui n'aurait sans doute pas limité le mouvement de l'armée d'Allemagne au Lech.

Ce plan de guerre fut remis à l'empereur de Russie par le général Stutterheim, qui y joignit un assez long mémoire explicatif, daté du 6 avril (1).

Il insista sur la nécessité de prendre la Suisse pour objet des premières opérations, en faisant d'abord des progrès sur ses deux ailes.

« Une offensive vigoureuse, d'abord en Italie, et puis en Allemagne au moment de l'arrivée des armées russes, peuvent seules mettre en mouvement et diriger les opérations de l'armée du Tyrol contre la Suisse. L'armée impériale-royale, étant forcée à la défensive jusqu'à l'arrivée de celles de Russie (depuis la frontière du Tyrol et de l'Italie sur toute celle de la Suisse, par le Vorarlberg, le poste important de Feldkirch qui couvre de ce côté l'entrée en Tyrol et les sources de l'Inn, le long du Lech jusqu'au Danube) et ne pouvant employer à cette défensive si difficile sur une ligne d'environ 50 milles d'Allemagne qu'une moindre partie de ses forces, la plus grande devant être employée en Italie, il deviendrait de la nécessité la plus absolue, pour prévenir des malheurs qui pourraient détruire toutes les combinaisons, que l'armée impériale de Russie se hâtât d'arriver sur un point qui, au moins, opérât une grande diversion en

(1) Archives de la Guerre et *Mémorial du Dépôt de la Guerre*.

ıveur de celle d'Autriche....., la ligne du Lech.....; upposé que les troupes autrichiennes eussent eu le onheur de se soutenir sur le Lech jusqu'à l'arrivée des Russes, je crois qu'à l'approche de ces dernières elles levraient leur céder la place pour aller renforcer le Tyrol..... pour commencer l'attaque de la Suisse..... »

Stutterheim pense que, si l'on peut obtenir le passage en territoire prussien, c'est de la Silésie vers Nuremberg que les armées russes devront se diriger, pour inquiéter les Français sur toute leur frontière du Rhin. Il revient sur les avantages que procure la Suisse pour l'offensive, et entrant dans quelques développements sur la marche des armées russes, prévoit qu'elles auront une bataille à livrer du côté de Stockach.

L'état-major russe répond par des remarques sur le plan d'opérations proposé par l'Autriche (1).

« Le contingent de la Russie serait en tout de 115,000 hommes. Si on en déduit jusqu'à 25,000 pour le royaume de Naples, il en resterait 90,000 pour agir en Allemagne, dont on pourra convenablement former deux armées, l'une de 50,000 hommes, rassemblée sur ou à portée des frontières de la Galicie, vis-à-vis de Lemberg, et l'autre de 40,000 le long du Boug, vis-à-vis de Lublin.

« La première de ces deux armées pourrait détacher, dès la première apparence d'hostilités, la colonne mentionnée qui traverserait la Galicie pour se rendre vers le Danube, afin d'aider à s'opposer aux premières tentatives des Français sur les États héréditaires en Allemagne. Arrivée à la hauteur de Ratisbonne, la position de l'armée autrichienne déciderait de sa destination ultérieure.

« Le reste de l'armée russe suivrait immédiatement pour arriver à sa destination avec le moins de perte de

---

(1) Cité par Koch et Schœll, tome VIII, page 98 (sans date).

temps possible. L'autre armée prendrait sa marche par Lublin et Cracovie..... Quant à leur emploi, la première pourrait opérer sur la rive gauche du Danube, communicativement avec celle d'Autriche sur la rive opposée, en appuyant d'abord sa gauche sur Donauwœrth. La seconde armée, arrivée en Bohême, se porterait en Franconie, ou partout ailleurs où l'état des choses l'exigera. »

Les Russes approuvent le reste du plan proposé, mais ils protestent contre les renseignements trop pessimistes de la cour de Vienne sur les ressources comparées de la France et de l'Autriche. Bonaparte, disent-ils, ne sait plus où prendre de l'argent. Ses armées sont moins nombreuses qu'on ne veut bien le dire. Enfin, au point de vue politique, la France gagne plus que l'Autriche à retarder la guerre, puisqu'elle s'assimile de plus en plus ses conquêtes, et absorbe tous les petits États d'Italie.

XIV

Tandis que les états-majors poursuivaient ces discussions, qui semblaient supposer une alliance prochaine sinon déjà conclue, Cobenzl faisait traîner en longueur les négociations avec la Russie, et cette puissance, lasse d'attendre le consentement définitif de l'Autriche, signa le 11 avril le traité avec l'Angleterre, qui fut la base de la troisième coalition. Le contingent et le rôle de l'Autriche, les subsides qu'elle recevrait y étaient aussi bien réglés que si elle eût figuré parmi les signataires.

A la nouvelle de cette convention, qui fut connue dès les premiers jours de mai, l'émotion fut très vive à Vienne. L'ultimatum de la Russie à la France, qui était une véritable déclaration de guerre, obligeait à prendre parti sur-le-champ. Cependant les craintes étaient

grandes, il paraissait si dangereux de s'engager dans cette aventure sans la certitude d'être soutenu en temps utile, que l'on tarda encore deux mois à répondre à la Russie. Celle-ci, par une note du 29 juin, mit enfin l'Autriche en demeure de déclarer si, oui ou non, elle se conformerait à ses déclarations du 4 novembre précédent. Elle annonçait la mobilisation d'un contingent de 180,000 hommes, demandait à l'Autriche d'en fournir 250,000, comptait obtenir de la Prusse, du Danemark, de la Saxe, etc., une centaine de mille hommes, et avait déjà l'assurance que la Suède en fournirait 16,000.

L'archiduc Charles faisait les plus grands efforts pour détourner l'empereur d'Allemagne de la guerre : il montrait que la Prusse ne se départirait pas de sa neutralité, que les contingents des petites puissances n'avaient, en tout cas, aucune valeur, que les forces réunies de l'Autriche et de la Russie ne suffisaient pas pour lutter contre Napoléon, et enfin que l'Autriche seule recevrait les premiers coups avant l'intervention des Russes.

Le général Duka, quartier-maître-général de l'armée, dans un mémoire sur la mobilisation remis le 20 avril, avait renchéri sur les affirmations de l'archiduc : il avait montré qu'il y avait exactement 39,635 hommes présents sous les armes, avec 3,398 chevaux. Les permissionnaires une fois rappelés, il manquerait encore 41,767 hommes au pied de paix, et en incorporant tous les hommes valides de l'Empire, sauf les exemptés, on aurait encore 60,000 soldats de moins que dans la dernière guerre. Duka fut nommé sur-le-champ au commandement du territoire de Temeswar, l'un des plus éloignés qui pût se trouver (1).

---

(1) Angeli, *Ulm et Austerlitz*, page 423, et *Erzherzog Karl*, tome III, page 18.

Le chancelier Cobenzl, pour fournir à l'empereur d'Allemagne des avis plus encourageants, avait jeté les yeux sur le général Mack, qui se vantait de n'être pas inféodé à l'Archiduc. Mack vit là une occasion sans pareille de couronner sa fortune, déjà brillante (1); il déclara tout ce qu'on voulut : qu'il n'y avait rien à craindre, qu'il était facile de mettre sur pied, en huit jours, les forces stipulées par le traité anglo-russe. Cobenzl, enchanté, le présenta à l'Empereur, le fit quartier-maître-général à la place de Duka, et Mack poursuivit la discussion et l'exécution du plan de campagne comme si la guerre avait été chose décidée. Le général Baillet de Latour fut nommé président du Conseil aulique de la guerre, de sorte que l'Archiduc demeuré ministre, ne fut plus qu'un agent d'exécution.

On se tromperait fort si l'on croyait que le général Mack était alors un objet d'admiration pour toute l'armée

---

(1) Mack était né le 25 aout 1752, à Neusslingen, en Franconie, d'une famille bourgeoise. Engagé le 16 janvier 1770 au régiment de carabiniers Archiduc-François; fourrier, caporal, adjudant et enfin sous-lieutenant après sept années de service, aide de camp du général Kinsky dans la campagne de 1778, il attira l'attention de l'empereur et du FM. Lacy, qui le garda auprès de lui après la guerre, et le fit nommer capitaine en 1783 à l'état-major général.

Lacy l'emmène comme major et aide de camp dans la campagne de 1788 contre les Turcs. Lieutenant-colonel et colonel en 1789, chef d'état-major (quartier-maître) de Cobourg en 1793, général-major en 1794, il est moins heureux cette année-là. Blessé, il obtient un congé de convalescence. Il est nommé feld-maréchal-lieutenant en 1797.

En 1798, on l'envoie commander l'armée napolitaine. Il occupe Rome. Championnet l'en chasse; puis il évacue, presque sans combat la position prise pour couvrir Naples. Le 21 décembre, le roi Ferdinand s'enfuit en Sicile. Le 10 janvier 1799, Mack signe une capitulation et livre toutes les places et tous les magasins aux Français et leur accorde une contribution de 10 millions. Mack est obligé de se réfugier au camp de Championnet pour n'être pas massacré par les Napolitains. Envoyé à Paris, prisonnier sur parole, il s'échappe et revient à Vienne où des influences politiques le portent à la tête de l'armée en 1805.

utrichienne. Sa fausse science ne trompait guère que es hommes politiques.

M. Otto écrit bien, le 28 août 1805 : « Les Autrichiens ont une si haute opinion de cet officier, qu'à leurs yeux il équivaut, lui seul, à une armée ; » mais c'est là une opinion recueillie dans les cercles diplomatiques et émanant de Cobenzl.

« Mack, dit le comte de Neipperg, avait acquis dans des situations subalternes une réputation méritée, qui survécut même à sa lamentable campagne dans le royaume de Naples et à sa catastrophe de Capoue. L'influence anglaise et le parti de la guerre l'ont tiré de l'obscurité et l'ont mis au gouvernail. Son ambition l'a aveuglé, son imagination l'a égaré, ses faux calculs nous ont entraînés à notre perte (1). »

Mack était encore moins considéré en France que dans l'armée autrichienne. Le diplomate Bacher avait fourni, au commencement de la campagne de 1800, la note suivante sur les généraux autrichiens :

« *Le général Mack*, antagoniste de Bellegarde, est un autre faiseur. Sans naissance et sans fortune, il s'attacha comme fourrier-écrivain au feld-maréchal Loudon, qui le donna ensuite à l'empereur Joseph II, à qui il plut parce qu'il écrivait très vite sous sa dictée. Il s'est formé dans le cabinet des généraux et, à force de copier des plans de campagne et des mémoires militaires, il s'est permis d'en faire qui ont été agréés, mais dont l'exécution a toujours été malencontreuse, ainsi que le prouve surtout la campagne de 1793 et tout ce qu'il a entrepris depuis lors. Il est dévoué à l'Archiduc, dont il est créature, ayant été son Mentor.

« *Le général Hiller* a servi dans l'infanterie ; c'est un

(1) Journal d'un officier d'état-major, Archives de la Guerre autrichienne ; ap. Angeli, *Ulm und Austerlitz*, page 439.

excellent officier qui a été longtemps aide de camp du feld-maréchal Loudon. Créature du Conseil aulique de guerre.

« *Le général Kienmayer* a servi avec beaucoup de distinction sur le bas Rhin. Excellent officier, créature du Conseil aulique de guerre.

« *Le général Jellachich* a la réputation d'un fort bon officier, de même que *le général Auffenberg*.....

« *Le général Gyulai*, fort bon officier d'avant-garde...

« *L'archiduc Charles* est plein de zèle et d'activité, fort appliqué et attaché au métier des armes; il est brave et très aimé du soldat, mais il a besoin d'être dirigé et bien secondé, n'ayant ni le talent ni le génie d'un grand capitaine... (1) »

Le 7 juillet partit de Vienne le courrier qui annonçait à Pétersbourg l'accession définitive de l'Autriche à la coalition et le 16 juillet, les généraux Mack et Schwarzenberg se réunissaient avec le général russe Winzingerode pour fixer les conditions dans lesquelles se ferait la liaison entre les armées russes et autrichiennes.

On convint que la Russie formerait trois armées: la première, commandée par Kutusow, serait forte de 54,918 hommes, 7,900 chevaux et 200 bouches à feu. Elle partirait en six colonnes, marchant à deux jours d'intervalle, dont la tête passerait le 17 août à Brody et arriverait le 16 octobre à Braunau. Ces troupes devaient avoir un jour de repos sur quatre, et ne faire que des étapes inférieures à 4 milles de poste (30 kilom. 500).

Le général Kutusow serait subordonné à l'empereur d'Autriche et à l'archiduc Charles, mais ne pourrait pas recevoir d'ordres des autres généraux autrichiens.

La deuxième armée russe (Bennigsen) compterai

(1) Renseignements sur l'armée autrichienne du Rhin, envoyés 30 pluviôse an VIII (19 février 1800). Archives de la Guerre.

bataillons, 85 escadrons, 11 compagnies d'artillerie
ırde avec 24 bouches à feu. Elle partirait de Brzesc le
août et, par conséquent, suivrait de près la pre-
ère.

La troisième armée (Buxhœwden) se composerait de
bataillons et 35 escadrons, et partirait en même temps
ıe la deuxième.

La destination de ces deux armées n'était pas défini-
vement arrêtée. Elle dépendrait des événements, et en
articulier de l'attitude de la Prusse. Pourtant, en prin-
ipe, il semblait convenable de les diriger vers la Fran-
onie en traversant la Bohême. La troisième armée devait
débuter par une démonstration sur la frontière prus-
ienne.

Un petit corps, détaché alors à Corfou avec le général
acy, devait débarquer dans les États de Naples et s'y
éunir à 5,000 Anglais.

Quelques jours plus tard (9 août 1805) le traité défini-
if était signé entre l'Autriche et la Russie.

L'archiduc Charles protesta en vain contre la conven-
ion militaire du 16 juillet, faisant observer qu'on ne
ouvait pas préparer en Galicie, pour le 18 août, les
ivres nécessaires au ravitaillement des colonnes russes :
l n'y avait pas de magasins à Lemberg ; pas de marché
our la viande ; le pain manquait aux habitants ; les
égumes secs, tels que lentilles, pois, haricots, etc., ne
e trouvaient pas couramment dans cette région. Ou
ien les promoteurs de l'alliance n'étaient pas au
urant de la situation des provinces de Galicie et
oravie, ou bien ils voulaient tromper le gouvernement
ses alliés mêmes.

Depuis le mois de mai, quelques mesures avaient été
ises pour la mobilisation de l'armée et pour sa réunion
ns des camps, sous prétexte d'instruction. Les hommes
congé avaient été rappelés en vertu d'ordres secrets
voquant des motifs différents. On avait préparé les

appels de recrues et les achats de chevaux, réuni des approvisionnements, formé un camp à Pettau, en Styrie, etc.....

Le général Mack ne s'en tint pas là : il voulut profiter de ce moment d'influence pour réaliser toutes les réformes qu'il méditait et qui, d'ailleurs, n'étaient pas mauvaises; l'armée s'en trouva toute bouleversée au moment d'entrer en campagne.

Le régiment, au lieu de se diviser en trois bataillons de six compagnies, plus deux compagnies de grenadiers, forma cinq bataillons, dont un de grenadiers, chacun à quatre compagnies de 160 hommes.

Mack substitua, pour le ravitaillement en campagne, le système des réquisitions à celui des magasins. Il réduisit de moitié les équipages d'armée, destinés jusque-là aux transports entre les magasins et l'armée. Il rendit ainsi disponibles un grand nombre de chevaux, qui furent employés par l'artillerie. On reprocha à cette réforme d'avoir laissé tomber entre les mains des entrepreneurs des chevaux qui, jusque-là, étaient la propriété de l'État.

De nouveaux règlements de manœuvre furent édictés, plus simples et plus directement applicables à la guerre. Bref, il faut bien reconnaître que Mack paraît ici l'homme du progrès et l'Archiduc l'homme du passé, mais ce n'était pas l'heure des réformes.

L'assurance du général Mack, la facilité avec laquelle il avait paru trouver les moyens de mettre l'armée en état de combattre, tandis que tous les autres désespéraient, l'activité avec laquelle il se jeta à l'œuvre, lui conquirent aussitôt la confiance de l'Empereur (1).

---

(1) « Cet homme est fou », disait l'archiduc Charles. — « Qu'importe? répondait Cobenzl; il est expédient, et cela suffit. » (Angeli *Ulm und Austerlitz*, page 424.)

Une note qu'il remit le 15 août demandait : 1° que l'archiduc Charles quittât le ministère pour aller prendre le commandement de l'armée d'Italie, et fût remplacé par le feld-maréchal Colloredo; 2° que l'Empereur prît sans plus tarder le commandement en chef, désignant Mack comme son quartier-maître-général, avec correspondance directe avec les quartiers-maîtres-généraux des diverses armées; 3° que le corps du Trentin fût mis sous les ordres de l'archiduc Jean, qui commandait dans le Tyrol; 4° que l'invasion de la Bavière eût lieu dès les premiers jours de septembre, afin de faciliter l'absorption de l'armée bavaroise.

Ces diverses mesures adoptées, Mack se trouva maître de la situation.

En revanche, l'archiduc Charles le déclara fou, et c'est à peu près le jugement que portera l'histoire, non seulement d'après l'examen d'ensemble de ses actes, mais d'après le texte même de tout ce qu'il a dit et écrit pendant sa lamentable campagne, car on n'y trouve rien ou presque rien qui puisse provenir d'un esprit sain, raisonnant normalement.

Le protocole ou la convention militaire passée entre les généraux autrichiens et russes, le 16 juillet, spécifiait que les armées russes ne seraient placées sous le commandement du général en chef autrichien que si celui-ci était l'Empereur en personne ou l'archiduc Charles. Ce dernier étant en disgrâce, l'Empereur d'Allemagne résolut de prendre lui-même le commandement en chef, secondé par son favori, le quartier-maître-général Mack, lequel se trouva dès lors exercer en fait le commandement suprême. Afin de placer l'armée d'Allemagne plus complètement sous son autorité, on en donna le commandement au jeune archiduc Ferdinand d'Este, qui entrait dans sa vingt-cinquième année et que son inexpérience semblait devoir mettre dans un état de dépendance plus étroite vis-à-vis du généralissime et

du quartier-maître-général (1). On avait compté sans la toute-puissance de la jeunesse, qui donnait à l'Archiduc toutes les qualités dont la majorité des généraux d'alors étaient privés.

Dans un conseil de guerre tenu le 29 août à Hetzendorf, le jeune Prince, après une lecture du plan d'opérations établi par l'archiduc Charles, fit observer que Napoléon allait se trouver à Munich avec 150.000 hommes avant que les Russes ne parvinssent sur l'Inn. Il était d'avis, en conséquence, qu'on se bornât à détacher en Bavière un corps de 30,000 à 40,000 hommes chargé d'opérer des réquisitions et des reconnaissances au moyen de colonnes mobiles et de détachements, sans que l'armée tout entière se trouvât obligée, le cas échéant, à une retraite générale du plus déplorable effet. Il eut aussitôt l'assentiment de l'archiduc Charles et du F.Z.M. Zach, et même, d'abord, celui de l'Empereur; mais celui-ci fut bientôt entraîné dans l'opinion opposée par le général Mack, qui établit triomphalement l'impossibilité où se trouvait Napoléon de passer le Rhin avec plus de 70,000 hommes : il en avait à coup sûr 20,000 aux hôpitaux, en laisserait 30,000 à 40,000 sur les côte et 20,000 à Paris. Mack comptait d'ailleurs sur la réunio de 12,000 à 18,000 Bavarois avec l'armée autrichienne et évaluait la force des unités autrichiennes au double de ce qu'elle était réellement. Soutenu par le chancelie Cobenzl, son avis ne tarda pas à l'emporter.

---

(1) L'archiduc Ferdinand, né le 23 avril 1781, à Milan, élève l'Académie militaire de Wiener-Neustadt. Il fait la campagne de 17 comme colonel et montre du courage dans les affaires de Pfullendorf et Stockach. En 1800, général-major sous les ordres de Kra il conduit une brigade légère avec ardeur et contribue au succès Biberach, après lequel il reçoit l'ordre de Marie-Thérèse. Nommé fel maréchal à la paix, il commande une division de cavalerie en Hongri Il est promu au grade de général de la cavalerie en 1805.

En présence des archiducs Charles et Jean, des ministres Cobenzl et Colloredo, du conseiller d'État Kollenbach, des généraux Latour, Schwarzenberg, Mack, Zach et Grünne, et du colonel Mayer von Heldensfeld (1), le plan de l'archiduc Charles fut définitivement adopté.

Il y avait alors en Italie 171 bataillons et 96 escadrons (94,600 hommes); dans le Trentin, 23 bataillons et 6 escadrons (12,100 hommes), soit au total 102,700 hommes.

L'archiduc Jean avait dans le Tyrol 22,000 hommes; 7,400 à Imst, Innsbruck et Landeck (14 bataillons et 4 escadrons), sous les ordres de Jellachich; 3,700 hommes (7 bataillons et 2 escadrons) dans le Vorarlberg, sous les ordres de Wolfskeel; et 10,900 (21 bataillons et 4 escadrons) à Nauders et Glurns, sous les ordres d'Auffenberg.

L'armée d'Allemagne comprenait 88 bataillons et 148 escadrons, ou 60,000 hommes environ, et il restait encore 35 bataillons et 18 escadrons (19,000 hommes) dans l'intérieur de la monarchie.

D'après le dernier plan établi par l'archiduc Charles, et approuvé par l'Empereur, la campagne devait commencer par la prise de Mantoue et de Peschiera et avoir pour premier objet de s'établir solidement dans le Milanais. Les opérations offensives seraient reprises

---

(1) Mayer von Heldensfeld est né en 1765. Élève à l'Académie militaire de Wiener-Neustadt; cadet en 1783, capitaine en 1793, se distingue en 1794 et 1795. Nommé major au Grand État-Major général, l'archiduc Charles le prend auprès de lui. Joue un rôle brillant à l'affaire de Würzbourg (1796), y reçoit l'ordre de Marie-Thérèse. Chef d'état-major de l'archiduc en Italie (1797). En 1799, chef d'état-major du feld-maréchal Sztaray, se distingue sur le Rhin et à Stockach. Colonel, fait la campagne dans les Grisons. Nommé chef d'état-major de l'archiduc Ferdinand, sur la recommandation de l'archiduc Charles; ces fonctions lui seront enlevées le 25 septembre.

ensuite, dès que l'armée d'Allemagne, réunie aux Russes, aurait pris pied en Souabe.

L'armée d'Allemagne devait pénétrer en Bavière au plus vite *et atteindre l'Iller en longeant le pied des Alpes*, pour gagner le plus de terrain possible sur l'adversaire, porter le poids de la guerre en territoire ennemi et s'assurer la libre disposition des débouchés du Tyrol en même temps qu'on mettrait la main sur l'armée bavaroise.

« Ce plan, dit le colonel Angeli sans citer ses sources sur ce point capital (1), imposait en outre la condition de ne pas se laisser entraîner à une affaire incertaine avant l'arrivée des Russes, de céder à toute force supérieure et, si celle-ci se présentait sur la rive droite du Danube, de se retirer jusqu'en arrière de l'Inn, en longeant le pied des montagnes et en laissant des détachements suffisants à la garde des passages du Tyrol. On reprendrait l'offensive lorsqu'on aurait la supériorité numérique.

« Si les Français demeuraient sur la rive gauche du Danube, menaçant Ulm ou Ratisbonne, il fallait, débouchant de Münich, faire face au fleuve, et y prendre une position défensive, ou *le franchir en amont pour menacer les communications de l'adversaire* (2) jusqu'à ce que l'arrivée des renforts permît d'engager une bataille décisive. Celle-ci gagnée, on reprendrait l'offensive par la Suisse et la Franche-Comté, et l'on chercherait aussi à enlever, chemin faisant, Huningue et Belfort. Si au contraire on était battu, et contraint à la retraite, l'armée d'Italie devait se borner à la prise de Mantoue et de Peschiera, détacher un corps important dans le Tyrol, et menacer par là le flanc droit de l'armée ennemie qui s'avancerait en Bavière.

---

(1) *Ulm und Austerlitz*, page 399.

(2) C'est l'idée qui hantera Mack pendant toute la campagne.

« Les corps qui se trouvaient dans le Tyrol devaient s'y tenir sur la défensive jusqu'à ce que l'armée d'Italie eût dépassé l'Adda. »

Comme l'archiduc Ferdinand annonçait à Mack que l'armée des côtes avait quitté Boulogne le 21 août pour se porter sur le Rhin : « Cette nouvelle me semble prématurée, répondit Mack; elle peut cependant être vraie, et n'a rien qui doive me faire perdre confiance le moins du monde. Car enfin, Napoléon n'est pas plus fort que nous au total, et s'il porte son armée la plus puissante en Allemagne, nous n'avons qu'à diriger de ce côté une partie des troupes qui sont en route pour l'Italie; nous nous fortifierons solidement à Salzbourg, Braunau, etc., et nous nous assurerons sur l'Inn ou sur la Salza une position, non pas pour l'y attendre, mais pour l'attaquer lorsqu'il en approchera, le battre, ou, en cas d'insuccès, nous retirer dans notre position retranchée et recommencer. »

Tout en admettant que Napoléon ne saurait se dérober à l'obligation de respecter la neutralité d'Anspach, Mack se propose d'affirmer d'abord celle de la Suisse pour la violer ensuite quand le moment sera venu de pousser l'offensive par là.

Dès la fin du mois d'août, Mack est résolu à prendre la direction immédiate de l'armée d'Allemagne, mais il n'en voit pas tout de suite le moyen. Il se fait charger, d'abord, du commandement provisoire jusqu'à ce que l'archiduc Ferdinand puisse se rendre à l'armée, ce qui n'aura pas lieu avant le 19 septembre.

Le mouvement des 88 bataillons et 148 escadrons qui devaient former cette armée avait été réglé de manière à se terminer à peu près en même temps que celui des colonnes russes. Leur arrivée sur l'Inn était fixée de la manière suivante :

	Bataillons.	Escadrons.
Du 25 août au 5 septembre	29	40
Du 6 au 15 septembre	17	8
Du 16 au 25 septembre	13	8
Du 26 septembre au 5 octobre	»	24
Du 6 au 15 octobre	5	32
Du 16 au 25 octobre	16	30
Après le 25 octobre	8	6
TOTAL	88	148

Mack arriva le 2 septembre à Wels, et mit en route les troupes qui s'y trouvaient déjà rassemblées ; il en forma deux colonnes : la première (15 bataillons et 16 escadrons), sous le général Klenau, fut dirigée sur Braunau ; la seconde (15 bataillons et 14 escadrons), sous le général Gottesheim, sur Schärding. Elles devaient franchir l'Inn le 8 septembre pour entrer en Bavière, la première passerait par Alt-Œttingen, Mühldorf, Ampfing, Haag, Hohenlinden et Parsdorf, où elle devait être le 13 septembre. La colonne de Gottesheim passerait par Eggenfelden, Litzelkirchen, Landshut, Mosbourg et Freising, où elle arriverait aussi le 13.

XV

Le 3 septembre, l'Autriche répondit par une fin de non-recevoir à l'ultimatum de la France, et l'empereur d'Allemagne écrivit à l'électeur de Bavière une lettre comminatoire l'invitant à réunir ses troupes à celles de l'Autriche. Le prince Schwarzenberg fut chargé de porter lui-même cette dépêche à l'Électeur, et de s'entendre avec le général Mack pour les détails de l'incorporation. Mack ordonna aux généraux Klenau et Gottesheim, dès qu'ils apprendraient quelque mouvement des

troupes bavaroises, d'envoyer à leur poursuite, ou pour leur couper la route, des détachements de cavalerie et d'infanterie, celle-ci portée sur des voitures.

Le général Wolfskeel, qui se trouvait à Bregenz, reçut l'ordre de se porter le 12 septembre à Ravensburg et Waldsee avec trois bataillons et trois escadrons, de détacher un bataillon et un escadron à Biberach et des piquets de cavalerie le long du Danube. En ce qui concerne les troupes bavaroises, il avait la même mission que Klenau et Gottesheim. Les trois bataillons et l'escadron laissés dans le Vorarlberg se tiendraient à Feldkirch. Le général Wolfskeel resterait d'ailleurs subordonné à Jellachich, dont le corps faisait désormais partie de l'armée d'Allemagne, et venait dans le Vorarlberg occuper en force le poste de Feldkirch.

Le reste des troupes d'Allemagne devait suivre de près Klenau et Gottesheim : Kienmayer, avec 13 bataillons, 16 escadrons et une batterie, passerait le 12 septembre à Schärding ; Riesch, avec 12 bataillons, 16 escadrons et une batterie, le 13 à Braunau ; Gyulay, avec 8 bataillons, 16 escadrons et une batterie, le 15 à Salzbourg.

On aurait ainsi en Bavière 63 bataillons et 78 escadrons ; avec les 21 bataillons et 6 escadrons de Jellachich, c'était donc 84 bataillons et 84 escadrons (51,000 hommes) qui pouvaient agir immédiatement en Souabe. Vers le 17 septembre, on aurait encore 11 bataillons et 4 régiments de cavalerie (8,700 hommes) en réserve à Wels. Les premiers ordres donnés pour la concentration avaient été singulièrement accélérés.

Dans l'intérieur, 28 bataillons et 52 escadrons, soit 19,200 hommes, étaient encore en mouvement pour joindre l'armée d'Allemagne. Ils la porteraient à près de 80,000 hommes, force qui, avec les 90,000 Russes attendus un mois plus tard, pouvait tenir tête à la Grande Armée de Napoléon.

L'archiduc Charles jugeait sévèrement les mesures

prises par Mack. Le 9 septembre, il adresse à l'empereur d'Allemagne le rapport suivant :

« L'examen minutieux de toutes les dispositions prises jusqu'ici par le F.M.L. Mack conduit aux observations suivantes :

« Le F.M.L. Mack usurpe toutes les prérogatives d'un général en chef pourvu d'une autorité illimitée :

« 1° Il fixe la composition des divisions et brigades;

« 2° Il met toutes les troupes en mouvement et marche en Bavière par des routes divergentes;

« 3° Il annonce son mouvement en avant jusqu'à Stockach;

« 4° Il fait évacuer tout le Tyrol septentrional, envoie les troupes de l'Innthal dans le Vorarlberg, appelle à lui le F.M.L. Jellachich, lui attribue l'organisation des milices, dont le général Wolfskeel avait été chargé par un ordre impérial, sous la direction du F.M.L. Hiller; lui ordonne d'envoyer à ce sujet des plans au Conseil aulique de guerre, après que cette matière y a été traitée complètement; dispose des fonds des caisses provinciales;

« 5° Nomme le comte Eichhold commissaire territorial en Bavière, contre l'ordre exprès du grand chancelier;

« 6° Désigne le personnel et règle l'organisation d'un corps de commissariat territorial, dont la création est encore à décréter;

« 7° Nomme le major Wolkmann, congédié de l'état-major général, conseiller de gouvernement;

« 8° Requiert des travailleurs à Salzbourg;

« 9° Élève et fixe la solde des troupes;

« 10° Fait assurer aux généraux bavarois qu'ils seront admis au service autrichien avec leur grade;

« 11° Menace d'une lourde vengeance les troupes bavaroises qui obéissent aux ordres de leur souverain;

« 12° Couvre toutes ses mesures d'ordre militaire, politique ou civil, de la formule : Par ordre impérial.

« On a peine à supporter que le F.M.L. Mack ait assumé cette énorme responsabilité sans avoir reçu les pleins pouvoirs de Sa Majesté. Il paraît sans crainte de ce côté.

« D'après les principes militaires, les mouvements exécutés jusqu'à ce jour sont décousus, et semblent ordonnés sans connaissance du pays et des distances.

« Que peut faire une colonne de huit bataillons et seize escadrons sur Salzbourg et sur la route d'Innsbrück ?

« Pourquoi, contre tous les projets établis jusqu'à présent, évacuer le Tyrol septentrional avant d'avoir solidement établi l'armée sur l'Iller (1), et s'exposer au danger d'avoir à évacuer le Vorarlberg aussi légèrement qu'on s'est décidé à l'occuper ?

« Que signifie la coopération de deux bataillons et deux escadrons de hussards venant de Bregenz, à une distance de quelque cinquante milles ?

« Qu'est-ce que ces randonnées jusqu'au delà de Stockach, sans opérations sérieuses ?

« Elles ne peuvent guère avoir pour but que de piller et d'incendier en territoire allemand.

« Comment est-il possible de couper la retraite aux troupes ennemies au moyen de petits détachements et de patrouilles, et de les contraindre ainsi à se rendre ?

« Que peut faire un escadron de hussards pour maintenir les troupes bavaroises, en s'étendant de Biberach jusqu'au delà du Danube ?

« Comment peut-on lancer ce paradoxe, d'envahir la Suisse sans avoir d'abord conquis la partie voisine de l'Italie ?

---

(1) Il y avait donc accord sur ce point, que l'armée d'Allemagne irait jusqu'à l'Iller.

« Il est possible, il est surtout désirable, que ces opérations extraordinaires n'entraînent pas de suites funestes ; que les Bavarois soient tombés assez bas pour ne pas profiter à notre dam de toutes ces fautes ; il est possible que l'absurdité de nos mouvements ne soit ni remarquée ni relevée du côté bavarois ; mais il est impossible de justifier de pareilles dispositions avec un : « Peut-être. »

« Au point de vue politique, il faut supposer que le F.M.L. Mack a reçu des avis, des données et des instructions sans la connaissance desquels on ne peut porter de jugement sur l'étonnante série de mesures qu'il a prises (1). »

Le 6 septembre, Schwarzenberg arrive à Munich et demande audience à l'Électeur. Il en reçoit de vive voix l'assurance que ce prince marchera d'accord avec l'Autriche, et le lendemain 7 on lui remet ce billet : « Je suis décidé, mon cher Prince ; entretenez-vous demain avec mon ministre Montgelas ; il vous fera connaître mes conditions ; veuillez ne pas vous y opposer. » Ces conditions, telles que M. de Montgelas les exprima, étaient les suivantes : la garnison de Munich resterait à la disposition de l'Électeur ; elle se composerait du régiment de corps de l'Électeur et de celui de l'Électrice. Munich, Nymphenbourg et les environs, dans un rayon déterminé, seraient respectés par les troupes autrichiennes. Schwarzenberg étant ainsi dépisté, l'Électeur envoie, le 8, son aide de camp Nogarola à l'empereur d'Allemagne pour lui demander à conserver strictement sa neutralité ; le même jour, et presque au même instant, le passage de l'Inn par Klenau et Gottesheim le décide à presser les événements, et il part pour Würzbourg dans la nuit du 8 au 9. Entre temps, Schwarzenberg a écrit

(1) *Ulm und Austerlitz*, page 457.

au général Mack, qui arrivait avec la colonne de Gottesheim, de ne prendre aucune disposition pour retenir les troupes bavaroises de force, et de diriger Gottesheim sur la même route que Klenau. Le 9 au matin, il s'aperçoit un peu tard qu'il a été joué et va rejoindre Mack; ils reçoivent à Haag un lieutenant-colonel bavarois, qui leur annonce le départ des troupes de l'Électeur, et déclare qu'il ne peut être question de les réunir aux armées autrichiennes qu'après, et non avant des négociations. Mack demanda que du moins les Bavarois restassent immobiles, pendant que les Autrichiens avanceraient; mais cette dernière prétention décida l'officier bavarois à rompre l'entretien.

La retraite des Bavarois se fit, comme on l'a vu, sur Bamberg et sur Würzbourg.

Ces événements ne laissent plus rien à entreprendre vis-à-vis des troupes bavaroises. Mack dirige les deux colonnes de Klenau et Gottesheim, qui formeront le corps de Schwarzenberg, sur Memmingen et Ulm. Pour des motifs qu'on a peine à comprendre, il précipite leur marche et les fait arriver le 19 au lieu du 21. Klenau (1) passe par Mühldorf, Hohenlinden, Munich, Dachau, Aichach, Buchloe, Mindelheim, et s'arrête à Memmingen, d'où il fait sa liaison avec Wolfskeel.

Gottesheim (2) passe par Landshut, Freising, Schwabhausen, Augsbourg, Zusmarshausen. Sa pointe atteint Illertissen le 19, et le gros est à Ulm, Günzbourg et Burgau le 21 septembre.

La colonne de Riesch (3) suit celle de Gottesheim, et

---

(1) Régiments Kollowrath, Riese, Manfredini, uhlans de Merveldt, Klenau-Cavalerie.

(2) Régiments Frelich, Archiduc-Maximilien, Archiduc-Rainier, dragons Hohenlohe, chevau-légers Rosenberg.

(3) Régiments Stuart, Erbach, Colloredo, hussards palatins, chevau-légers de Latour.

arrive le 21 à Augsbourg. Kienmayer (1), suiva route de Klenau, s'arrête le 19 à Munich. Gyula prenant la route de Salzbourg, Wasserbourg, Mu arrive à Landsberg le 22.

Mack a devancé les troupes sur l'Iller, et dès le s'est occupé, avec une activité fébrile, de relever le tifications de Memmingen et d'Ulm. Il ira ensu Ingolstadt.

On a pu voir dans les mémoires successifs de l'arc Charles et de Stutterheim les idées préconçues et cieuses, qui devaient amener un esprit mal équili commettre la plupart des fautes énormes où allait brer bientôt la réputation du malheureux Mack n'était pas lui qui avait imaginé que l'armée d'Allem pouvait s'appeler « l'armée de l'Iller »; ce n'est p non plus qui avait établi la nécessité, pour la F comme pour l'Autriche, de porter les plus grands e en Italie; ce n'était pas lui qui avait projeté l'offe en Franche-Comté par la Suisse, en vue de laque fallait faire du Tyrol le centre des opérations chiennes, et prendre la communication d'Ulm avec brück comme plus importante que celle d'Ulm Munich et Vienne; mais à ces erreurs, où les trop s raisonnements de l'Archiduc devaient entraîner le p officier de fortune, insuffisamment préparé au com dement, Mack ajoutait maintenant ses propres illu sur la faiblesse relative de l'armée française. Il étai à ne pas voir venir l'avalanche, à s'obstiner dans position de l'Iller, que le plan de campagne, après

(1) Régiments Kaunitz, Reuss-Plauen, Reuss-Greitz. uhl Schwarzenberg, cuirassiers Archiduc-Albert.

(2) Régiments Wurtemberg, Jellacic, hussards de Liechte cuirassiers de Mack.

(Renseignement expédié le 21 par M. Didelot, arrivé le 22 à bourg.)

ne lui imposait nullement; il ne comprenait pas que la partie de ce plan applicable au cas présent était celle qui recommandait de ne pas compromettre l'armée autrichienne dans une lutte inégale, et de demeurer sur l'Isar jusqu'à l'arrivée des Russes.

L'empereur d'Allemagne lui-même, sans doute insuffisamment endoctriné par l'étrange conseiller que lui avait donné Cobenzl, et cédant à ses réflexions personnelles, écrit le 16 septembre à l'archiduc Ferdinand pour lui rappeler que l'avant-garde seule peut pousser jusqu'en Souabe, et s'y maintenir tant que les Français ne commettent aucun acte d'hostilité; qu'elle doit ensuite se retirer derrière l'Iller, et prévenir alors les troupes ennemies que le passage de cette rivière sera considérée comme déclaration de guerre; toutes les dispositions devaient être prises, en ce qui concernait le gros de l'armée, de manière à éviter de se trouver engagé avant l'arrivée des Russes. Le jeune Archiduc a du reste reçu directement les nouvelles les plus précises et les plus sûres au sujet du mouvement de la Grande Armée : il sait que toutes les troupes campées depuis la Somme jusqu'au Zuyderzée, ainsi que celles du Hanovre, se sont ébranlées, et qu'elles formeront un total de 150,000 hommes au moins, pouvant entrer en ligne sur l'Iller ou sur le Lech vers le 10 octobre. Il a jugé dès lors que les 60,000 hommes dont il disposerait seraient aventurés en pure perte s'il les portait jusqu'en Souabe. Aussi, arrivant le 19 septembre à Alt-Œting pour prendre possession de son commandement, ordonne-t-il aux corps de Riesch, Kienmayer et Gyulay de ne pas continuer leur marche. Il prescrit à l'avant-garde, si elle a franchi l'Iller, de revenir en deçà et de n'envoyer que des reconnaissances de cavalerie en avant. Mack continuait alors la visite des places de l'Iller et arrivait à Memmingen. L'Archiduc le pria de venir à Munich, pour s'y trouver lors de la prochaine arrivée de l'empereur d'Autriche;

mais Mack, sans tenir compte de cet ordre, continua son voyage sur Kempten, se bornant à conjurer l'Archiduc de révoquer ses derniers ordres et de porter les troupes en avant au nom du salut de la patrie (1).

Le 20 septembre, l'Empereur arriva à Munich, où il trouva l'archiduc Ferdinand. Influencé par une récente lettre de Mack (2), il annule, dès le premier moment, l'instruction qu'il avait adressée le 16 à l'Archiduc, et lui ordonne de reprendre le mouvement en avant. Les ordres sont expédiés le jour même.

Le 21 septembre, l'Empereur se rend à Landsberg

---

(1) *Mack à l'Archiduc.*

Memmingen, 20 septembre.

« Au moment de renvoyer le courrier, j'apprends par lui que Votre Altesse Impériale a donné l'ordre de faire arrêter les colonnes du F.M.L. Riesch. Je me jette aux pieds de Votre Altesse Impériale pour la conjurer, au nom du salut de la grande cause, de vouloir bien renouveler le plus vite possible l'ordre de poursuivre la marche sans interruption. Dans le cas contraire, il ne me reste plus rien à faire à l'armée, et je me hâterai de rentrer à Vienne, pour présenter au tribunal de mon Souverain ma tête, que j'ai appris depuis longtemps à risquer pour le salut de ma conscience. » (*Ulm und Austerlitz*, page 438)

(2) *Mack à l'empereur d'Autriche.*

19 septembre 1805.

« Tout et tout, sauf peut-être 10.000 à 12,000 hommes qui restent près des côtes et frontières méridionales de la France, se porte sur le Rhin, et avant peu deux grandes armées françaises vont passer ce fleuve, l'une probablement vers Huningue et Strasbourg, l'autre à Mannheim et Mayence; l'une opérerait contre l'armée de Votre Majesté postée sur l'Iller, l'autre aurait pour objet de se porter sur la Bohême par Würzbourg.....

« Il faut que je supplie très instamment Votre Majesté d'approuver les mesures accélératrices que j'ai indiquées dans le projet de Note, et de vouloir bien avoir la bonté de croire que, par de telles mesures, personne ne sera perdu, comme j'espère que Votre Majesté s'en con-

avec l'Archiduc et y retrouve Mack. Ils y demeurent plusieurs jours. C'est de là que, le 23, les ordres sont envoyés (1) pour la formation d'un corps à Neubourg afin d'observer Bernadotte et les Bavarois. Dans ce but, les quatre bataillons du régiment de Memmingen et deux escadrons de dragons Hohenlohe, qui se trouvaient en Bohême, furent dirigés sur Amberg, et les uhlans de Merveldt passèrent le Danube de leur côté pour s'établir à Eichstædt; derrière cette petite avant-garde devait se former le corps du F.M.L. Kienmayer, fort de 16 bataillons et 24 escadrons, ou, en y comprenant les précédents, 20 bataillons et 34 escadrons. Sur ce nombre, la moitié seulement était déjà en Bavière; 10 bataillons et 16 escadrons ne devaient passer l'Inn que du 22 au 29 septembre. Des ordres furent donnés pour qu'on les transportât en voiture et qu'ils pussent, doublant les étapes, être rendus à destination avant le 1er octobre.

De son côté le gros de l'armée, poussé jusqu'à l'Iller, détachait sur le Neckar une troupe de cavalerie légère sous les ordres du colonel Civalart, des chevau-légers

---

vaincra bientôt Elle-même à son arrivée à l'armée, où je prierai respectueusement Votre Majesté de procéder à une information et enquête minutieuses, car je ne puis guère trop craindre que je lui serai représenté comme un étourdi qui perd Ses troupes. » (*Ulm und Austerlitz*, pages 464 et 465.)

(1) L'Archiduc donne ainsi son impression sur Mack après leur entrevue du 23 septembre :

« Dans un entretien qui dura plus de deux heures, je me convainquis combien cet homme calculait faux au point de vue militaire, comme il connaissait peu l'esprit de son armée et de l'armée ennemie : qu'il n'avait aucune idée de ce qui est nécessaire à l'ordre intérieur d'une armée, considérant comme mesquin et au-dessous de sa dignité de s'en occuper. Bref, je vis là un homme qui, sans avoir de bonnes raisons pour cela, était si profondément persuadé de la supériorité de ses talents militaires sur ceux de tous les autres, qu'il les croyait capables de remplacer 100,000 hommes. » (*Ulm und Austerlitz*, page 439.)

Rosenberg, et Kienmayer envoyait le colonel Wallmoden dans la direction de Mergentheim et Würzbourg avec un détachement de troupes légères pour éclairer de ce côté et pour assurer la liaison de Civalart avec Nostitz, qui commandait à Amberg et Eichstædt.

Tout en prenant ces dispositions, les chefs de l'armée autrichienne commençaient à s'inquiéter de la faiblesse de l'armée d'Allemagne et appelaient en Bavière le plus de renforts possible. Rassurés du côté de la Suisse, ils décidèrent que le F.M.L. Auffenberg quitterait le Tyrol avec les régiments de Spork, Archiduc-Louis et Froon pour rejoindre sur l'Iller, ne laissant qu'un bataillon à Innsbrück; que les régiments Archiduc-Charles et Auersperg, dirigés d'abord sur l'Italie, prendraient, à partir de Brixen, la route de la Souabe.

Dans les derniers jours de septembre, le Conseil aulique de la guerre décida encore de tirer cinq régiments d'infanterie et deux de cavalerie de l'armée d'Italie pour les porter en Allemagne. L'archiduc Ferdinand en fut informé le 2 octobre par une lettre de l'archiduc Charles, et, d'un commun accord, jugeant pernicieuse une mesure qui mettait 14,000 hommes en mouvement à la veille des opérations décisives, de manière à ce qu'ils ne fussent ni sur l'Adige ni sur le Danube au moment de combattre, les deux archiducs ne firent exécuter le changement prescrit que par les trois régiments Mittrowsky, Czartorisky et Kleebeck, lesquels se trouvaient à portée d'arriver le 10 octobre à Kempten et Kaufbeuren. La rapidité des opérations de Napoléon fit que cette date se trouva encore trop tardive.

(*A suivre.*) G.

LA

CHARGE DE SOMOSIERRA[1]

I

ÉVÉNEMENTS MILITAIRES SURVENUS EN NOVEMBRE 1808.

Lorsque l'empereur Napoléon arriva en Espagne au commencement de novembre 1808 pour diriger en personne les opérations militaires, l'armée française, retirée sur l'Èbre depuis le mois d'août et sérieusement renforcée depuis cette époque, venait de prendre l'offensive par sa droite dans la direction de Bilbao contre l'armée espagnole de Galice. Ce mouvement, dont le maréchal Lefebvre avait pris l'initiative, était contraire aux instructions données par l'Empereur, qui aurait désiré voir les Espagnols s'engager irrémédiablement sur ses deux flancs dans les directions de Durango et de Pampelune; il se serait ainsi trouvé à même, en poussant rapidement sur Burgos, de se rabattre sur la droite ou sur la gauche de l'ennemi qui aurait subi un désastre offrant la contre-partie de celui de Bailen : les deux masses principales des Espagnols une fois détruites, il

(1) Cet article est extrait de l'ouvrage publié sous la direction de la Section historique de l'État-Major de l'armée par le commandant Balagny : *Campagne de l'empereur Napoléon en Espagne*, tome II, Tudela, Somosierra, Madrid. — Berger-Levrault, libraire-éditeur, Paris-Nancy. (Sous presse.)

ne rencontrerait plus d'obstacles sérieux jusqu'à Madrid, son objectif politique, où il voulait couronner son frère Joseph.

Ayant trouvé les opérations engagées dans un sens imprévu, il jugea qu'il était trop tard pour arrêter les opérations entamées, et il laissa la droite de l'armée, sous les maréchaux Lefebvre et Victor, poursuivre le général Blake après la victoire remportée à Durango le 31 octobre; il prit en même temps ses dispositions pour s'emparer de Burgos et de là se rabattre sur une des ailes de l'ennemi si les circonstances le permettaient.

Le 11 novembre, l'armée de Galice est atteinte à Espinosa par le maréchal Victor, celle d'Extremadure à Gamonal par le maréchal Soult; toutes deux sont mises en déroute; le centre des Espagnols est percé; Burgos est pris, et la route de Madrid est ouverte. Mais l'Empereur ne pousse pas plus avant sans être sûr que les deux armées principales de l'ennemi sont hors de cause; ignorant la victoire d'Espinosa, il envoie le maréchal Soult sur Reinosa pour essayer de couper l'armée de Galice : il s'occupe ensuite de la gauche ennemie restée intacte et qui se trouve toujours dans la vallée de l'Èbre, sous le commandement de Castaños.

Il lui oppose le maréchal Moncey et la division Lagrange, en attendant qu'il puisse manœuvrer contre elle par la vallée du Duero, afin de la couper de l'intérieur de l'Espagne et de renouveler contre elle la manœuvre qui avait si bien réussi à Ulm.

Afin d'opérer en sécurité, sans craindre une intervention de l'armée anglaise qu'il sait débarquée en Portugal, il lance au loin sa cavalerie dans la direction de Valladolid et fait poursuivre sur la route de Madrid les débris de l'armée d'Extremadure qui font mine de résister à Aranda; mais l'ennemi ne tient pas dans cette ville, où le maréchal Ney entre le 16 novembre au soir; les Espagnols se retirent vers le défilé de Somosierra.

L'Empereur, sachant alors par sa cavalerie qu'il n'existe aucun rassemblement ennemi dans la direction de Valladolid, envoie le 18 novembre ses ordres au maréchal Ney pour qu'il se dirige par Soria sur les derrières de Castaños, tandis que le maréchal Lannes, avec le 3e corps et la division Lagrange, attaquera dans la vallée de l'Ebre vers Calahorra le 22 novembre.

En même temps, l'Empereur rappelle à lui le 1er corps devenu disponible : dès que ce corps arrive à proximité de Burgos, il le dirige sur Aranda, ainsi que la Garde impériale, et porte sur le même point son quartier général le 23 novembre ; son intention est de s'engager dans la vallée du Duero avec toutes ses forces pour soutenir le maréchal Ney; il pourra opérer sans danger ce mouvement, car sa droite sera gardée par le maréchal Lefebvre, descendu sur Carrion pour soutenir le gros de sa cavalerie dans la région de Valladolid ; il n'a rien à craindre de l'armée qui s'est retirée sur Somosierra, car elle y est réduite à la défensive; il envoie le 25 novembre le 1er corps dans la direction d'Almazan, et il allait le suivre le 26 novembre avec la Garde impériale, lorsqu'il reçut la nouvelle de la victoire complète remportée le 23 novembre par le maréchal Lannes à Tudela. Il était dès lors trop tard pour continuer à manœuvrer contre Castaños par la vallée du Duero, et il valait mieux essayer de devancer l'armée espagnole à Madrid où elle se dirigeait à marches forcées par Calatayud.

L'Empereur fait alors faire un à-droite au 1er corps et à la division de dragons de Latour-Maubourg, dont la tête arrivait sur Almazan, et les dirige droit sur Somosierra, qui était le dernier obstacle à surmonter avant d'atteindre Madrid ; pendant que les divisions Ruffin et Villatte s'y rendent par Riaza, la division Lapisse et la Garde prennent le chemin de Boceguillas, et l'Empereur, à qui la cavalerie de Lasalle a appris la présence de

forces ennemies assez sérieuses à Sepulveda et à Somosierra, envoie, le 27 novembre, le général Savary reconnaître Sepulveda; Savary attaqua la ville le lendemain, mais la trouvant fortement gardée, il n'insista pas et se retira. A cette nouvelle, l'Empereur, qui savait d'autre part que Somosierra était fortement occupé, jugea qu'il était nécessaire d'attendre que le 1er corps et la Garde fussent réunis pour attaquer méthodiquement Sepulveda et Somosierra : il renonça donc à passer la Somosierra le 29 novembre, comme il en avait eu primitivement l'intention, et en attendant le 1er corps qui ne pouvait arriver en entier que dans la soirée du 29, il employa la journée à reconnaître lui-même la position de Somosierra; il donna ses ordres dans la soirée pour que la division Lapisse attaquât dans la matinée du 30 novembre la ville de Sepulveda, de façon que cette position fût enlevée vers 9 heures du matin; pendant ce temps les troupes du maréchal Victor s'approcheraient de Somosierra et attaqueraient le défilé vers 9 heures. Mais, dans la nuit du 29 au 30 novembre, on apprit que les troupes de Sepulveda avaient évacué la ville et battaient en retraite sur Ségovie; l'Empereur donna alors ses ordres pour que le 1er corps se portât le 30 novembre dès le matin à l'attaque de Somosierra.

Les forces dont l'Empereur disposait à ce moment se trouvaient ainsi réparties : vers Riaza et Cerezo de Arriba, les divisions Villatte et Ruffin, avec le régiment des chevau-légers polonais; vers Boceguillas et Grajera les fusiliers de la Garde et la division Lapisse avec la cavalerie de la Garde; les divisions de dragons La Houssaye et Latour-Maubourg arrivaient vers Grajera, venant d'Aranda et d'Osma.

En exécution des ordres de l'Empereur, le maréchal Victor quitta Cerezo de Arriba le 30 novembre vers 7 heures du matin avec la division Ruffin, sans attendre

division Villatte restée à Riaza, et les troupes de la sion Lapisse et de la Garde, venant de Boceguillas Grajera; le régiment des chevau-légers polonais vit le mouvement de la division Ruffin.

II

SIDÉRATIONS RELATIVES AUX DOCUMENTS CONCERNANT L'ACTION DE SOMOSIERRA.

Le 13e *bulletin de l'armée d'Espagne* constitue la seule ce officielle relative au combat de Somosierra (1). action s'étant passée tout entière sous les yeux de mpereur, qui donna de nombreux ordres verbaux,

---

1) *Treizième bulletin de l'armée d'Espagne.*

Chamartin, près Madrid, le 2 décembre 1808.

Le 29, le quartier général de l'Empereur a été porté au village de ceguillas. Le 30, à la pointe du jour, le duc de Bellune s'est pré-té au pied du Somosierra. Une division de 13,000 hommes de rmée de réserve espagnole défendait le passage de cette montagne. ennemi se croyait inexpugnable dans cette position. Il avait retranché col, que les Espagnols appellent Puerto, et y avait placé 16 pièces canon. Le 9e d'infanterie légère couronna la droite. Le 96e marcha r la chaussée et le 24e suivit à mi-côte les hauteurs de gauche. Le néral Sénarmont, avec 6 pièces d'artillerie, avança par la chaussée. La fusillade et la canonnade s'engagèrent. Une charge que fit le néral Montbrun, à la tête des chevau-légers polonais, décida l'affaire; arge brillante s'il en fut, où ce régiment s'est couvert de gloire et a ontré qu'il était digne de faire partie de la Garde impériale. Canons, rapeaux, fusils, soldats, tout fut enlevé, coupé ou pris. Huit chevau-gers polonais ont été tués sur les pièces et seize ont été blessés. Parmi s derniers, le capitaine Dziewanowski a été si grièvement blessé qu'il t presque sans espérance.

Le major Ségur, maréchal des logis de la maison de l'Empereur, argeant parmi les Polonais, a reçu plusieurs blessures, dont une assez

les corps qui prirent part à l'affaire ne fournirent pas de rapport, et c'est pour cette raison qu'aucune pièce originale n'est parvenue jusqu'à nous. Mais si les documents officiels font à peu près défaut, de nombreux témoins ont laissé des relations qui permettent de reconstituer assez sûrement la physionomie de l'engagement; nous allons passer en revue les principaux d'entre eux, et nous verrons quel degré de confiance on peut leur accorder.

Un des témoins agissants de la charge de Somosierra, dont il laissa une relation, est le général Philippe de Ségur qui, se trouvant en 1808 major et aide de camp de l'Empereur, fut envoyé par ce dernier pour donner aux Polonais l'ordre de charger dans le défilé; il prit part « en amateur » à la charge, au cours de laquelle il reçut des blessures tellement graves, qu'il déclare

---

grave. Les 16 pièces de canon, 10 drapeaux, une trentaine de caissons, 200 chariots de toute espèce de bagages, les caisses des régiments, sont les fruits de cette brillante affaire.

Parmi les prisonniers, qui sont très nombreux, se trouvent tous les colonels et les lieutenants-colonels des corps de la division espagnole. Tous les soldats auraient été pris, s'ils s'avaient pas jeté leurs armes et ne s'étaient pas éparpillés dans les montagnes.

Le 1er décembre, le quartier général de l'Empereur était à Saint-Augustin, et le 2, le duc d'Istrie, avec la cavalerie, est venu couronner les hauteurs de Madrid. L'infanterie ne pourra arriver que le 3. Les renseignements que l'on a pris jusqu'à cette heure portent à penser que la ville est livrée à toute espèce de désordre et que les portes sont barricadées.

Le temps est très beau.

Ce bulletin contient beaucoup d'inexactitudes dont nous signalerons les deux principales :

1° *Le général Montbrun n'a pas conduit la charge des Polonais : c'est Kozietulski qui a commandé l'escadron ; le seul Français présent était Philippe de Ségur, qui rivalisa d'héroïsme avec les chevau-légers.*

2° *Le nombre des tués et blessés a été singulièrement diminué : le chiffre exact est de 57, sans compter les contusionnés, démontés, etc.*

avoir mis six mois à en guérir. Le récit qu'il a laissé de l'affaire est plein de mouvement et de vie, mais il apparaît aussi comme rempli d'inexactitudes, car l'auteur s'est laissé entraîner si loin par une imagination extraordinairement féconde, qu'il est impossible, lorsqu'on parcourt le défilé de Somosierra, de comprendre si peu que ce soit la description qu'il en donne, et qui paraît cependant fort claire lorsqu'on la lit dans son cabinet; il y est notamment question à plusieurs reprises d'un rocher énorme qui joua, d'après Ségur, un rôle capital dans l'action, et dont il est impossible de découvrir la trace ou de déterminer la position lorsqu'on se trouve sur le terrain (1).

La relation de Ségur, entre autres erreurs, en contient une fort importante au sujet de la position de l'artillerie espagnole, que l'auteur place tout entière au sommet du col dans une redoute, alors qu'elle était répartie en quatre batteries dans le défilé et qu'au sommet du col il n'y avait qu'une batterie complètement ouverte à la gorge.

Il est cependant bien certain que Ségur prit part à la charge et s'y conduisit vaillamment : les blessures très sérieuses qu'il y reçut sont là pour attester son courage, mais elles nous donnent peut-être aussi la raison de son manque d'exactitude, car elles lui causèrent une dépression physique et morale bien naturelle, qui dut nuire à la clarté de ses idées et à la fidé-

---

(1) Voici la phrase de Ségur : « Il y avait au fond de cette gorge, « et sur le bord à droite de la route, un rocher énorme; ce rocher « marquait et masquait le pied d'un dernier ressaut, roide et court, « dernière et rapide pente à gravir pour parvenir au sommet de ce « plateau, plus célèbre qu'il ne le mérite. »

Malgré de longues recherches, nous n'avons rien pu découvrir de semblable au fond du défilé de Somosierra et sur le bord à droite de la route.

lité de sa mémoire ; le souvenir qu'il garda de la fin de la charge fut celui d'une défaite et d'un anéantissement complets de l'escadron polonais ; mais c'est là l'impression d'un homme gravement atteint et prêt à défaillir; la réalité des faits est autre (1).

---

(1) Le récit de Ségur est trop connu et d'ailleurs trop long pour que nous puissions le citer ici, mais nous ne jugeons pas inutile d'en donner une brève analyse, que nous ferons suivre de quelques observations.

Après une courte description du terrain, Ségur nous dit que le sommet du plateau de Somosierra était défendu par 16 pièces de canon dans une redoute et par 12,000 Espagnols rangés de chaque côté du col. L'Empereur s'engagea dans le défilé et s'arrêta à 400 mètres environ de la ligne de bataille ennemie ; impatienté de la lenteur du mouvement de son infanterie envoyée sur les hauteurs de droite et de gauche, il donna à son escadron d'escorte l'ordre de charger et d'enlever la position ; mais bientôt on vint lui annoncer que la charge était impossible devant des obstacles trop considérables ; l'Empereur s'enflammant alors, déclara qu'il ne connaissait pas le mot impossible et envoya Ségur donner une fois de plus l'ordre de charger. Ségur partit au galop et trouva les Polonais abrités derrière un rocher énorme situé au fond de la gorge et à la droite de la route. Cet escadron était, d'après lui, composé de 80 chevau-légers commandés par Kozietulski. Malgré les exclamations de Montbrun et Piré, qui lui montraient la route aboutissant à la redoute hérissée de canons, et déclaraient la charge impossible, Ségur transmit l'ordre à l'escadron polonais, qui s'élança sans hésiter ; lui-même chargea, à dix pas en avant, à toute vitesse et sans se retourner ; il reçut plusieurs blessures dont une lui mit le cœur à découvert et l'autre lui traversa le flanc droit ; il s'arrêta alors et se vit seul, dit-il, à trente pas de la redoute, les Espagnols s'élançant pour le saisir ; l'escadron entier était abattu par la mitraille et il ne revit debout qu'un seul trompette qui l'aida à se retirer en lui donnant un cheval frais. Il redescendit alors la pente qu'il avait montée en chargeant, et retourna jusqu'au rocher d'où l'escadron s'était élancé et où le 96e régiment d'infanterie l'avait remplacé. L'infanterie, à son tour, attaqua les Espagnols en partant du rocher, mit les Espagnols en fuite de très loin, et le régiment entier de chevau-légers, renouvelant la charge infructueuse du 3e escadron, fondit sur les retranchements et enleva la position.

Tout ce récit attire de nombreuses observations et plus d'une critique, dont nous allons résumer les principales. Nous avons déjà

Dans ces conditions, nous pensons qu'il ne faut recourir au brillant récit de Ségur qu'avec circonspection, et seulement pour ce qui concerne les événements antérieurs au moment où il fut blessé.

---

que le rocher qui joue un si grand rôle dans le récit de Ségur est impossible à retrouver au fond du défilé de Somosierra; puisque Ségur nous dit d'autre part que l'Empereur s'arrêta à 400 mètres de la ligne de bataille de l'ennemi et que ce rocher était entre lui et les Espagnols, ce rocher aurait dû être situé à 200 ou 300 mètres du sommet du col; or, rien de semblable n'existe sur le terrain, et d'ailleurs l'Empereur ne s'arrêta pas près du sommet, mais vers le milieu du défilé.

Les détails concernant les préliminaires de la charge paraissent assez exacts. Ségur était présent, il était de sang-froid et il a dû bien voir, mais il se trompe lorsqu'il nous dit que Montbrun et Piré, dépassant le rocher, lui montrèrent la redoute du sommet. Cette redoute était impossible à apercevoir dans toute l'étendue du défilé; ce n'était qu'arrivé à 500 mètres du sommet au dernier tournant de la route qu'elle devenait visible. Mais on n'était pas parvenu à 500 mètres du sommet, sans quoi la charge aurait été inutile, car l'infanterie avait de la place pour se déployer sans rien craindre du feu de l'artillerie, et il lui était bien facile d'enlever la position; en effet, l'artillerie enfilait la route, mais n'avait pas d'action sur les pentes, principalement celles de l'Ouest. Ce n'est donc pas la redoute du sommet qu'a pu voir Ségur; ce qu'il a vu, c'est probablement la première batterie espagnole au delà du pont, vers le milieu du défilé; sans cette hypothèse son récit serait incompréhensible. En effet, Ségur peut avoir reçu ses blessures avant d'arriver sur la première batterie; défaillant comme il l'était, évanoui peut-être pendant quelques instants, il est possible qu'il ne se soit pas aperçu que tout l'escadron le dépassait et disparaissait au tournant de la route, de sorte que quand il reprit ses sens, il se vit seul, en face de quelques Espagnols qui tiraient encore de la montagne; la distance qui le séparait de son point de départ n'étant que de quelques centaines de mètres, il eut le temps de revenir sans être bousculé par le reste du régiment polonais, qui suivit son 3e escadron, ce qui aurait été impossible s'il avait été blessé devant la redoute du sommet, car il aurait eu dans ce cas plus de 2,000 mètres à parcourir, et il aurait sûrement rencontré le régiment, car l'intervalle entre les deux charges fut très court.

Sa prétention d'être arrivé seul devant la redoute est insoutenable dans tous les cas, car il est bien certain que Niegolewski enleva la der-

Les mémoires de Ségur ne parurent qu'après sa mort en 1873, mais il a été visiblement l'inspirateur du récit de la charge de Somosierra qui parut dans *Victoires et Conquêtes* en 1821, et ce fut cette version qui continua

---

nière batterie avec une poignée de cavaliers et fut blessé sur les canons mêmes ; il est de même fort étonnant que Ségur n'ait revu debout qu'un seul trompette, car il est établi actuellement que sur un effectif de 140 hommes à peu près, l'escadron perdit 57 hommes tués ou blessés; si l'on tient compte des contusionnés, des démontés, des hommes dont les chevaux étaient tués ou blessés, on voit qu'il devait en rester davantage que ne dit Ségur.

Ségur a réellement reçu toutes les blessures dont il parle, et l'on ne peut qu'admirer sa bravoure, mais on conçoit difficilement qu'un homme aussi blessé qu'il l'était (il avait, dit-il, le cœur à découvert) puisse avoir conservé assez de lucidité pour bien voir tout ce qu'il raconte; d'ailleurs la fin de son récit se ressent des commotions qu'il a éprouvées; d'après lui, en effet, l'escadron aurait été complètement abattu, et la charge se serait terminée par une défaite qui fut réparée par l'infanterie et par le reste du régiment polonais. Les choses ne se sont pas passées ainsi, le régiment polonais suivit de trop près la charge de son troisième escadron pour que l'infanterie ait eu, dans l'intervalle, le temps de faire tout ce que raconte Ségur. En réalité, les événements qu'il décrit comme s'étant passés successivement, ont dû être simultanés, et le 96e fut déployé à droite de la route au moment où partait la première charge. Or, ce régiment vit les Espagnols se disperser au loin devant lui; il est donc certain que si les Espagnols venaient de remporter un grand succès, ils ne se seraient pas enfuis à la simple vue de l'infanterie. Leur fuite fut donc moins due à l'apparition de cette dernière qu'à l'effet moral produit par la charge des Polonais.

En somme, le récit de Ségur contient beaucoup d'inexactitudes et d'exagérations : la description qu'il donne du terrain est mauvaise, et sa narration n'est compréhensible que si l'on trouve le rocher qui joue un rôle si important dans son récit; ce rocher n'existe pas là où le place Ségur, et ce n'est que dans la partie du défilé au Nord du pont et l'Ouest de la route que l'on trouve des contreforts rocailleux (mais non des rochers) pouvant avoir rempli le rôle dont parle Ségur. Nous pensons donc qu'il en est de son récit en général comme du rocher mythique : l'imagination de l'auteur a tout déplacé, tout déformé, et le terrain ni les faits ne sont reconnaissables.

à faire foi dans tous les récits qui suivirent, et notamment dans l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* en 1849. Aucune contradiction ne s'était élevée avant le moment où parut l'ouvrage de Thiers; mais le nom de ce dernier jouissait d'une telle notoriété en Europe, et ses œuvres étaient tellement lues, que le récit de Somosierra tomba sous les yeux d'anciens officiers polonais témoins du combat, et que l'un d'eux, le colonel Niegolewski, qui avait fourni la charge de bout en bout, écrivit à Thiers en 1850 du fond de la Pologne, pour protester contre l'inexactitude de son récit. L'historien ne répondit au colonel qu'à la fin de l'année suivante, mais il convint de son erreur involontaire et promit de rectifier son récit dans la prochaine édition de ses œuvres; pourtant, malgré sa promesse, et pour des raisons que l'on ignore, rien ne fut changé à ce qui avait été écrit.

Le colonel Niegolewski fit paraître alors en 1855 une petite brochure (1) dans laquelle il publia sa correspondance avec Thiers, en même temps qu'une lettre à son ancien camarade le général Zaluski, dans laquelle il racontait la charge de Somosierra, avec des détails complètement inédits, surtout relativement à la position de l'artillerie ennemie, qu'il déclarait partagée en quatre batteries aux quatre tournants de la route, et non en une seule masse au sommet du col; à la fin de la brochure figuraient de nombreuses lettres d'officiers polonais certifiant avec de nouveaux détails l'exactitude de son récit. Il ne réussit pas néanmoins à obtenir la rectification qu'il désirait, on oublia ses révélations, et le récit de Thiers continua à faire autorité.

Niegolewski méritait cependant d'être cru, car non seulement il avait été témoin agissant dans l'affaire,

---

(1) *Les Polonais à Somosierra.* Rectifications relatives à l'attaque de Somosierra, écrite par les historiens français. Paris-Berlin, 1855.

mais encore il avait assisté à toute la charge et n'avait été blessé que quand elle était terminée : il avait donc possédé jusqu'à la fin toute sa lucidité d'esprit, et les détails qu'il donnait sur le terrain, sur le placement de l'artillerie ennemie étaient si nets, si catégoriques, qu'ils avaient un accent de vérité; enfin, ses déclarations se trouvaient confirmées par tous ceux qui s'étaient trouvés à Somosierra, et il n'était pas admissible que tout un corps d'officiers fût de mauvaise foi. Malgré tout, ses protestations firent peu d'effet; elles parurent d'ailleurs infirmées plus tard par les Mémoires de Ségur, qui parurent en 1873, mais trois ans après, elles trouvèrent une éclatante confirmation dans les souvenirs militaires du colonel de Gonneville, qui donnaient sur la position de l'artillerie par étages successifs des indications analogues aux siennes.

Le colonel de Gonneville était alors capitaine et officier d'ordonnance du général d'Avenay, commandant une brigade de dragons de la division La Houssaye; il traversa le défilé de Somosierra à la suite des chevau-légers polonais, et vit les batteries dont il parle; son témoignage est donc des plus précieux. Mais il ne devait pas être le seul à confirmer les assertions de Niegolewski, qui se trouvèrent une fois de plus vérifiées lors de la publication des notices historiques du général Dautancourt en 1891 (1). Dautancourt était en 1808 major du régiment des chevau-légers dont le comte Vincent Krasinski était le colonel : il avait relaté jour

(1) *Sources documentaires concernant l'histoire du régiment des chevau-légers de la Garde de Napoléon Ier*, par A. Rembowski. Varsovie, 1899. Ce livre comprend le manuscrit de Dautancourt, qui était resté jusque-là dans la Bibliothèque du majorat des comtes Krasinski. Dautancourt a été visiblement l'inspirateur du récit du combat de Somosierra, qui parut en 1820, dans *Victoires et Conquêtes;* l'édition de l'année suivante, au contraire, porte la marque de Ségur.

par jour, pendant ses campagnes, tous les faits intéressant le régiment, et c'est ainsi qu'il a raconté ce qu'il savait sur la charge de Somosierra. Son manuscrit était resté entre les mains du comte Vincent Krasinski, qui l'avait annoté en marge, tantôt donnant des explications complémentaires, tantôt rectifiant certains détails ; voilà comment fut corrigé ce que disait Dautancourt au sujet de l'artillerie espagnole qu'il plaçait en une seule masse ; Krasinski, dans une note marginale, déclare que l'artillerie espagnole était bien partagée en quatre batteries aux tournants de la route ; il donna donc une fois de plus raison à Niegolewski.

M. Rembowski, qui a publié le manuscrit du général Dautancourt, a donné dans la préface de son livre des renseignements très précieux concernant les documents polonais relatifs à l'histoire du régiment des chevau-légers ; il a fait une analyse courte, mais fort claire, des mémoires en langue polonaise des anciens officiers des chevau-légers, et il nous fixe en peu de mots sur la valeur à attribuer à leurs récits. C'est ainsi qu'il nous parle successivement des souvenirs de Jean Chlopicki (1840), des mémoires du général Zaluski (1861), de ceux de Vincent Placzowski (1861), des souvenirs du général Lubienski (1898) et des mémoires du général Chlapowski (1899). Il nous donne aussi un aperçu des mémoires du major Zwierkowski, qui sont encore en manuscrit.

Tous ces mémoires sont intéressants à consulter, mais au sujet de Somosierra, on n'y trouve que des renseignements moins étendus que ceux de Niegolewski ; ce dernier corrigea le récit de Zaluski, qui s'écartait d'ailleurs assez peu du sien.

Lubienski et Zwierkowski nous donnent une idée de ce qui se passa après la charge du 3e escadron ; rien dans ce qu'ils disent ne contredit Niegolewski ; aucun de ces officiers, d'ailleurs, n'était de son escadron et

ne pouvait par conséquent donner autant de détails que lui.

D'après tout ce qui précède, on voit que le récit de Niegolewski mérite créance; mais il y a plus : lorsqu'on se trouve au Nord de Somosierra, à l'endroit même où eut lieu la charge, et qu'on parcourt le défilé, on constate que la relation de Niegolewski s'accorde parfaitement avec le terrain (1), de même que celle de Gonneville, tandis que celle de Ségur ne peut en aucune façon s'identifier avec lui. Après cette dernière considération, on ne peut plus hésiter à donner raison à Niegolewski et à admettre son récit d'une façon générale.

Il faut observer cependant que Niegolewski, qui revenait de reconnaissance, ne rejoignit son escadron que quand ce dernier avait déjà commencé la charge; il n'en vit donc pas les préliminaires et le dit très franchement; Ségur, au contraire, qui se trouvait auprès de l'Empereur et porta l'ordre de charger, nous renseigne amplement sur les événements qui précédèrent la charge elle-même; il paraît dès lors raisonnable de compléter le récit de Niegolewski par le commencement de celui de Ségur.

En dehors des récits dont nous venons de parler, on trouve d'utiles renseignements dans les mémoires du général Lejeune, alors chef de bataillon aide de camp de Berthier et qui, sur l'ordre de l'Empereur, alla reconnaître dans le brouillard le défilé de Som-

(1) Cette considération nous paraît d'une importance capitale lorsqu'il s'agit d'un récit de bataille; c'est ce qui fait qu'il est impossible d'avoir confiance dans le récit de Ségur, lorsqu'on a été sur le terrain. En effet le narrateur d'un combat a vu deux choses : l'action elle-même et le terrain sur lequel elle s'est passée; si la mauvaise description du terrain prouve qu'il l'a mal vu, comment croire qu'il a mieux vu l'action elle-même?

sierra (2) : le général Lejeune composa aussi en 1810 un tableau représentant l'action de Somosierra ; on y trouve des indications aussi intéressantes que précises, et qui permettent d'affirmer que la charge partit des environs du pont, à 2,500 mètres du sommet du col.

Le célèbre Larrey, chirurgien de la Garde, et qui pansa sur le terrain les blessés de Somosierra, nous a laissé dans ses mémoires un court récit du combat ; il y mentionne plusieurs batteries masquées, mais ne donne pas de détails très particuliers sur le combat même.

De Pradt, qui était alors aumônier de l'Empereur et qui suivait son quartier général, traversa le défilé de Somosierra peu après le combat et le raconte à sa façon ; il donne quelques détails sur les pertes des

---

(1) Le général Lejeune fut envoyé en reconnaissance par l'Empereur dans le défilé de Somosierra le matin de la bataille : il parcourut dans le défilé deux ou trois kilomètres sans rien voir, à cause du brouillard, puis entendit des bruits de voix que le cavalier qui l'accompagnait attribua aux Espagnols. Lejeune mit alors pied à terre, traversa le pont situé au milieu du défilé et aperçut sous ce pont plusieurs prisonniers français que les Espagnols y avaient jetés après les avoir égorgés ; continuant au delà, il fut bientôt arrêté par des mouvements de terre derrière lesquels beaucoup de monde parlait espagnol. Il reconnut le retranchement aussi bien qu'il put dans cet épais brouillard, puis revint rendre compte à l'Empereur de sa mission, non sans manquer d'être pris en route par un détachement espagnol qui remontait vers Somosierra.

Le récit du général Lejeune est important parce qu'il montre que la première batterie espagnole était située non loin du pont placé au milieu du défilé. En effet, c'est avant de franchir ce pont que Lejeune entendit les voix des Espagnols dans la batterie ; celle-ci ne devait donc pas être éloignée de plus de quelques centaines de mètres, et elle devait battre les abords du pont.

Au point de vue du combat proprement dit, le général Lejeune ne nous apprend rien de nouveau ; comme il n'a pas vu la charge elle-même, il ne fait que rééditer la version qui avait cours au moment où il écrivit.

Français qu'il porte à 150 hommes et le nombre des prisonniers espagnols, qu'il affirme n'avoir pas dépassé deux cents (1).

Enfin, il n'est pas jusqu'au modeste artilleur Manière, qui dans *Les souvenirs d'un canonnier de l'armée d'Espagne* ne nous donne quelques renseignements précieux

---

(1) L'abbé de Pradt, plus tard archevêque de Malines, ancien député à la Constituante en 1789, émigré ensuite, ne rentra en France que grâce à l'appui de son parent, le général Duroc, qui le fit nommer aumônier de l'Empereur. C'est en cette qualité qu'il se trouvait à Somosierra ; il ne put donc pas voir le combat et ne fit que traverser le champ de bataille avec le quartier général de l'Empereur. Sa relation n'a de valeur que par quelques aperçus originaux. Voici comment il s'exprime au sujet de Somosierra dans ses *Mémoires sur la Révolution d'Espagne :*

« Voici ce que fut le fameux Somosierra et le combat qui s'y donna : un grand chemin, en suivant de longues sinuosités, s'élève entre deux montagnes, qu'il sépare ; à leur sommet, le passage est dominé par les montagnes, qui forment deux plateaux ; d'autres montagnes, recourbées en arc, règnent sur tout l'espace parcouru par le grand chemin. Il faudrait une très grande armée pour les défendre et garnir ces plateaux. On peut y arriver de loin, et quand on en partage la position avec l'ennemi, la difficulté se trouve annulée, ce n'est plus qu'un combat en plaine, ce qui arriva dans cette occasion. L'armée française débordant les plateaux, en chassa les faibles gardiens. On ne peut attribuer qu'à l'habitude de tout enlever de vive force, à cette espèce de bravade qui fait dédaigner tout ce qui n'est pas attaque de front, le parti que prit Napoléon de faire attaquer par les lanciers polonais de la Garde une batterie de canons et quelques bataillons placés avantageusement dans cette gorge. Le mouvement général de retraite de la part des leurs les forçait à reculer. Les Polonais furent ramenés deux fois et ne l'emportèrent qu'à la troisième charge. Napoléon était au milieu du feu : les balles et les boulets le dépassaient de beaucoup. Quoi qu'en aient dit les relations, le nombre des morts, du côté des Français, ne dépassa pas cinquante hommes ; celui des blessés, cent. Pour les prisonniers ennemis, on n'en comptait pas deux cents, tant la fuite avait été rapide. J'ai eu tout le temps de voir et de compter. Après le combat, on traversa les montagnes de la Castille et l'on arriva devant Madrid le 2 décembre. »

engagement de l'artillerie, au sujet de laquelle la
.rt des relations sont restées muettes.
est fort regrettable que les Espagnols n'aient laissé
ne relation pouvant servir à contrôler les récits
ais et à faire la lumière complète sur ce combat
.'à présent assez mal connu; mais on a pu voir
ès ce qui précède que les matériaux que nous pos-
ns sont suffisants pour permettre de reconstituer
agement avec quelque certitude.
us essaierons donc de raconter le combat de Somo-
a tel que nous l'a fait concevoir sur les lieux mêmes
le des documents émanant des officiers présents à
on. Nous publierons ensuite les plus importants et
oins connus de ces documents pour permettre au
ur de contrôler nos assertions.

III

SOMOSIERRA. — DESCRIPTION DU TERRAIN.

est au col ou Puerto de Somosierra et près du vil-
du même nom, à l'altitude de 1,443 mètres, que la
d'Aranda à Madrid atteint son point culminant en
rsant la chaîne carpétanienne (1) qui s'élève de part
autre à 2,000 mètres environ et forme une muraille
nue du Nord-Est au Sud-Ouest, séparant les eaux
age de celles du Duero; la pente du versant Nord
elativement douce et uniforme, celle du versant Sud
profil plus tourmenté et irrégulier.
tracé général de la grande route dans ces parages
as sensiblement varié depuis 1808 : il n'a subi que

« Cordillera Carpetana » ou « Cordillera Carpeto-Vetonica. »

quelques modifications de détail, dont il sera question plus loin.

Sur le versant Nord de la chaîne on accède au col par un défilé long de plus de cinq kilomètres, formé par la vallée du ruisseau de Duraton, qui prend sa source près du col même de Somosierra, et qui, après avoir coulé du Sud au Nord, tourne brusquement au Nord-Ouest à la sortie du défilé, et se dirige sur Siguero, Duraton et Sepulveda.

La véritable montée du col commence au Sud de la Venta de Juanilla, à une altitude un peu supérieure à 1150 mètres; puis, à environ un kilomètre et demi de cette localité et cinq kilomètres du sommet du col, la route s'engage dans le défilé, et longe la rive droite du ruisseau, dont la vallée se trouve resserrée entre les contreforts de la Cebollera à l'Est, et du Barrancal à l'Ouest; deux kilomètres et demi plus loin, la vallée se resserrant de plus en plus par suite de l'escarpement de la rive droite, la route franchit le ruisseau sur un pont et passe sur la rive gauche. A partir de là, la vallée devient moins étroite, les contreforts de l'Est finissant en pentes plus douces.

La route de 1808, après avoir franchi le pont, restait sur la rive gauche en décrivant plusieurs sinuosités avant d'arriver jusqu'au col, dont le sommet était marqué par une chapelle qui existe encore aujourd'hui; elle descendait ensuite sur le village de Somosierra, qu'elle traversait à 500 mètres plus loin, laissant à 300 mètres à gauche un groupe de quatre bâtiments isolés formés par une ancienne église, avec la cure et ses dépendances.

La route actuelle ne suit plus le même tracé : après avoir traversé le ruisseau sensiblement au même endroit que l'ancienne route, vers le milieu du défilé, elle repasse sur la rive droite à environ un kilomètre de là, reste sur cette rive jusqu'au sommet du col, puis redescend sur

l'autre versant en passant par l'emplacement de l'ancienne cure, et laissant à droite le village de Somosierra ; elle rejoint un peu plus loin le tracé de l'ancienne route.

Entre Somosierra et la Venta de Juanilla le pays était et est encore stérile et désert, surtout dans le défilé, où l'on ne rencontre qu'un moulin auprès du pont situé à peu près au milieu de la montée ; les montagnes de droite et de gauche sont arides, escarpées et rocailleuses ; elles sont en général d'un parcours difficile, mais malgré tout praticables aux troupes à pied ; la route elle-même était à l'époque fort belle et bien entretenue : c'était une des meilleures de l'Espagne ; sa pente n'était pas très forte ; depuis l'entrée du défilé jusqu'au sommet du col, sur une longueur de plus de 5,000 mètres, elle s'élevait de 300 mètres environ ; sa largeur était suffisante pour laisser passer deux voitures ou quatre chevaux de front.

Tel était l'obstacle, retranché et défendu par 8,000 à 9,000 hommes, que les Français avaient à surmonter pour s'ouvrir le chemin de Madrid. Leurs adversaires avaient parfaitement compris que pour défendre le passage il fallait tenir les hauteurs des deux côtés des défilés, et interdire l'accès du col en barrant la route et en la tenant sous le feu de l'artillerie ; mais les sinuosités de cette route faisaient qu'on ne pouvait la battre que sur des longueurs restreintes, et c'est probablement pour remédier à cet inconvénient que les Espagnols placèrent de l'artillerie aux coudes principaux de la route ; ils pouvaient de la sorte la battre par portions successives sur une grande étendue et soutenir par le feu du canon les tirailleurs échelonnés sur les contreforts de droite et de gauche. Les sinuosités de la route (1) donnant lieu à

(1) L'ancienne route n'existe plus, mais on peut encore se rendre compte sur le terrain des courbes qu'elle décrivait en suivant le pied des contreforts de la montagne et des coudes qui en résultaient.

quatre coudes principaux entre le col et le pont, les Espagnols, qui disposaient de seize pièces d'artillerie de campagne, placèrent près de chaque coude une batterie de quatre pièces.

La première de ces batteries du côté du Nord établie près du coude à 2,000 mètres du col, battait les abords du pont à la distance de 400 à 500 mètres ; elle était protégée par une assez large coupure avec une simple levée de terre ; en avant du pont lui-même, la route était également coupée en plusieurs endroits.

La batterie la plus éloignée de l'ennemi occupait le sommet du col, tout à proximité de la chapelle qui avait été crénelée ; cette batterie était régulièrement construite avec parapet et embrasures, mais elle n'était pas fermée à la gorge : elle enfilait la route et la vallée sur une longueur de 500 à 600 mètres.

Les autres batteries étaient placées aux coudes intermédiaires ; l'une à 600 mètres du sommet du col, au tournant de la route, l'autre à 1300 mètres environ, au coude suivant ; il ne paraît pas qu'elles aient été retranchées.

Contrairement à ce que nous venons de dire au sujet du placement de l'artillerie, tous les historiens (1) ont jusqu'ici affirmé unanimement que les Espagnols avaient disposé leur artillerie en une masse unique dans un grand retranchement construit au sommet du col à l'Est de la route et contenant seize pièces. Il suffit d'avoir vu le terrain pour comprendre qu'un si grand nombre de pièces eût été inutile en cet endroit, d'où la route ne pouvait être battue que sur une longueur de 500 mètres et

(1) Il faut en excepter M. le général Pouzerewski, qui, dans une brochure publiée il y a quelques années, a reproduit le manuscrit de Dautancourt, annoté par Krasinski, et a attiré l'attention sur la position de l'artillerie espagnole.

deux pièces ou quatre au maximum suffisaient pour cela; la route tournait ensuite à gauche, et ne redevenait visible (à 1000 ou 1100 mètres de la chapelle) et hors portée de l'artillerie, que si l'on s'élevait de 300 mètres environ sur le mamelon à l'Est du col, sur l'emplacement où fut plus tard construite une redoute française.

Il est donc inadmissible que les Espagnols aient placé seize pièces au sommet du col; ils n'auraient pas trouvé l'emploi de cette artillerie, et auraient été d'ailleurs embarrassés pour la mettre en batterie; la disposition que nous avons indiquée plus haut répond mieux à la nature du terrain et à la logique des faits; elle se trouve d'ailleurs confirmée par les indications des croquis de l'époque qni indiquent l'emplacement de l'artillerie du col, et attribuent aux retranchements une longueur totale de 40 mètres environ; il n'y a pas là vraiment l'espace nécessaire pour seize pièces de canon.

L'artillerie ne pouvait d'ailleurs que remplir l'office de barrage de fond en couvrant la route de mitraille sur une grande étendue; la véritable défense du défilé devait avoir lieu sur les hauteurs de la Cebollera et du Barrancal, et sur les contreforts qui en dérivent; les Espagnols paraissaient d'ailleurs l'avoir compris, et avaient placé leurs bataillons en échelons sur les hauteurs au Nord-Est et au Nord-Ouest de Somosierra, avec des tirailleurs qui garnissaient les crêtes des contreforts s'abaissant vers la route, et qui pouvaient couvrir de feux tout ce qui s'avancerait sur la route ou parallèlement à elle; le gros des forces espagnoles se trouvait dans les environs du col et principalement sur le versant Ouest de la vallée qui avait été mieux garni de troupes parce qu'il était plus praticable que le versant Est.

V

COMBAT DE SOMOSIERRA.

(30 novembre 1808).

L'Empereur quitta de bonne heure son quartier général de Boceguillas et se porta au delà de Cerezo de Abajo avec la cavalerie de la Garde impériale. Il s'arrêta pour déjeuner dans une maison abandonnée, à gauche de la route et à proximité de l'entrée du défilé, pendant que le maréchal Victor se portait sur Somosierra avec la division Ruffin renforcée de six pièces d'artillerie; ces troupes commencèrent à entrer dans le défilé vers 9 heures du matin; les autres divisions du 1er corps, parties de plus loin, ne pouvaient guère y parvenir avant le milieu de la journée.

Un brouillard très épais bornait la vue à courte distance et nuisait à la rapidité de la marche en dehors de la route. Aussi, dès que les voltigeurs français eurent pris le contact des tirailleurs espagnols et engagé la fusillade, la division Ruffin ne progressa plus qu'avec lenteur; le mouvement général fut encore retardé par la nécessité où l'on se trouva, afin de donner passage à l'artillerie, de réparer la route coupée en plusieurs endroits; c'est le général Bertrand qui fut chargé de ce travail par l'Empereur.

Pendant ce temps le maréchal Victor avait pris ses mesures pour l'attaque de la position; d'après ses ordres, le 96e régiment de ligne s'avança au centre en suivant la route dans le fond du défilé; le 9e régiment d'infanterie légère s'engagea sur les hauteurs du Cerro Barrancal à l'Ouest de la route, et le 24e de ligne suivit les pentes des hauteurs de la Cebollera à l'Est; ces deux régiments devaient marcher parallèlement à la route, balayer tout

ce qui se trouvait sur les hauteurs, déborder par conséquent les défenseurs du défilé, et ouvrir ainsi le passage à la colonne du centre.

Mais ce fut le mouvement inverse qui se produisit; le 96e de ligne. marchant sur une bonne route, arriva assez rapidement à la faveur du brouillard vers le milieu du défilé, aux environs du pont sur lequel la route traversait le ruisseau; il y fut arrêté par le tir à mitraille d'une batterie espagnole qui enfilait la route, et le feu plongeant des tirailleurs déployés à droite et à gauche sur les deux flancs du défilé.

Les deux autres régiments, au contraire, ayant à parcourir au milieu du brouillard des montagnes escarpées et difficiles, se trouvèrent bien en arrière du 96e au moment où ce dernier fut arrêté : dans ces conditions, le 96e fut obligé d'attendre que les deux autres régiments eussent dessiné leur mouvement.

Afin de soutenir le 96e et de riposter au feu de la batterie qui enfilait la route, le maréchal Victor fit avancer l'artillerie du général Sénarmont; mais à cause du peu de largeur du défilé en cet endroit, on ne put mettre en batterie que deux pièces, qui entamèrent aussitôt la lutte avec les quatre pièces espagnoles, mais ne parurent pas produire grand effet.

En même temps, les voltigeurs du 96e s'élevaient sur les pentes à droite de la route et gagnaient peu à peu du terrain sur les tirailleurs espagnols; mais le combat s'annonçait comme devant être encore long et pénible, tout au moins jusqu'au moment où les 9e léger et 24e de ligne auraient fait sentir leur action.

Il pouvait être alors entre 11 heures et midi; le soleil avait fini par dissiper le brouillard, et peu à peu le temps était devenu beau. L'Empereur, informé de ce qui se passait et impatienté en voyant la lenteur du mouvement de son infanterie, se porta en avant avec la cavalerie de la Garde, qui fut arrêtée vers l'entrée du défilé;

il y pénétra suivi seulement des escadrons de service, et poussa jusque dans le voisinage de la batterie française pour examiner de ses propres yeux la situation (1); lorsqu'il s'arrêta il n'avait auprès de lui que le 3e escadron des chevau-légers et deux pelotons des chasseurs de la Garde. L'endroit où il s'était arrêté se trouvait battu par le feu de l'ennemi, mais sans prendre garde aux balles qui sifflaient à ses oreilles, il explora longuement le ravin avec sa lunette, et il paraissait absorbé dans sa contemplation, lorsque tout à coup il donna l'ordre de faire avancer l'escadron des chevau-légers polonais, qui était de service (2) auprès de lui, et de le faire charger sur

(1) L'Empereur possédait à ce moment quelques renseignements assez précis sur les dispositions prises par les Espagnols dans le défilé. En effet, il avait reçu le matin les rapports de quatre anciens soldats français enrôlés de force dans l'armée espagnole, et qui venaient de déserter; ils disaient que la position était hérissée d'artillerie, et ils durent donner à l'Empereur quelques renseignements sur l'emplacement de cette artillerie.

De plus, l'Empereur venait de recevoir le rapport du chef de bataillon Lejeune, envoyé en reconnaissance dans la gorge de Somosierra et qui, dans le brouillard, avait reconnu presque en la touchant la première batterie espagnole; il dut la dépeindre à l'Empereur comme étant peu protégée par des levées de terre faites à la hâte. L'ordre de charger les batteries que donna ensuite l'Empereur provenait donc peut-être moins d'une inspiration soudaine que d'un raisonnement réfléchi.

(2) Le service auprès de la personne de l'Empereur était fourni chaque jour par un escadron de chacun des régiments de cavalerie de la Garde, et comprenait ainsi : un escadron de grenadiers à cheval, un de dragons de la Garde, un de chasseurs de la Garde et un de chevau-légers polonais.

Le 30 novembre 1808, l'escadron de service des chevau-légers était le 3e escadron, commandé par le chef d'escadron Kozietulski en l'absence du titulaire, le chef d'escadron Stokowski, et composé de deux compagnies : la 7e, commandée par le capitaine Pierre Krasinski, et la 3e, commandée par le capitaine Dziewanowski. Cet escadron de service était à ce moment séparé du reste du régiment, qui était arrêté vers l'entrée du défilé.

a route pour enlever les batteries espagnoles (1). Le général Montbrun, qui commandait ce jour-là la cavalerie d'avant-garde, prit avec lui le colonel de Piré, aide de camp de Berthier, et partit avec l'escadron pour le faire charger, mais au moment de le lancer, à la vue de l'artillerie qui balayait la route par laquelle il fallait forcément passer, il jugea la tentative par trop téméraire et exempte de chance de succès; il abrita donc l'escadron dans un pli de terrain et envoya dire à l'Empereur que la charge était impossible devant de pareils obstacles (2). A cette nouvelle, l'Empereur qui voulait en finir rapidement, s'irrita, et déclarant qu'il ne connaissait pas le mot impossible, réitéra son ordre précédent; il envoya le major Philippe de Ségur, son officier d'ordonnance, le transmettre à l'escadron polonais. Ce fut le chef d'escadron Kozietulski qui le reçut. Devant la volonté nettement affirmée de l'Empereur, l'hésitation n'était

---

(1) Le colonel de Gonneville, d'un côté, et le major Zwierkowski de l'autre, déclarent dans leurs *Souvenirs* que l'Empereur envoya d'abord dans le défilé les chasseurs de la Garde, et que ceux-ci revinrent après avoir échoué dans leur attaque contre l'artillerie. Il est possible que les chasseurs se soient portés en avant pour reconnaître de plus près l'artillerie, mais il est fort improbable qu'ils aient chargé, sans quoi ils auraient subi des pertes aussi considérables que les Polonais, et ce ne fut pas le cas, car ils revinrent sains et saufs.

Voici ce que dit à ce sujet Zwierkowski dans ses *Mémoires* :

« L'Empereur s'arrêta au-dessous du défilé, longtemps il regarda « avec sa lunette, enfin il envoya, avec son adjudant, un demi-escadron « de chasseurs à cheval un peu en avant dans le défilé, mais les batte- « ries espagnoles se firent entendre, et nous n'aperçûmes plus que le « reste des chasseurs qui revenaient. »

(2) D'après le colonel de Gonneville, ce serait le colonel de Piré qui serait venu dire à l'Empereur, de la part de Montbrun, que la charge était impossible; mais, quelques instants après, l'Empereur envoya auprès de Montbrun, qui se trouvait près des Polonais, son aide de camp Ségur, qui raconte qu'il trouva Piré auprès de Montbrun; il est donc probable que Piré était resté là où il était.

plus permise, et Kozietulski n'en eut pas; il s'éla aussitôt en tête de son escadron qui prit le galop en tant en colonne par quatre, le peu de largeur de la r et du défilé ne permettant pas d'autre formation.

Ségur se joignit aux Polonais, et se trouva ains seul Français qui prit part à leur magnifique che chée.

Aussitôt lancé, l'escadron fut assailli sur son front la mitraille de l'artillerie et sur ses flancs par le feu troupes postées sur les hauteurs; il subit en peu temps des pertes considérables qui causèrent forcém quelque désordre et peut-être un moment d'hésitati mais la charge retrouva vite son élan, et les Polo continuèrent à galoper à toute vitesse vers les can ennemis; quelques cavaliers seulement, épouvantés le feu terrible qui s'abattait sur la colonne, restèren arrière s'abritant dans un pli du terrain.

Ils furent vite ralliés et entraînés en avant par le l tenant Niegolewski qui revenait de reconnaissance a son peloton et galopait à la suite de l'escadron pou joindre à la charge.

Malgré l'épouvantable grêle de projectiles qui naient semer la mort dans leurs rangs, les Polo poursuivirent leur chemin à toute vitesse et enlevè successivement les trois batteries espagnoles pla aux angles de la route; lorsqu'ils parvinrent au s met du col sur la quatrième batterie qui était sol ment retranchée, ils se trouvaient réduits à une poig de cavaliers sous le commandement du lieutenant Ni lewski, le seul officier resté indemne; tout le reste l'escadron était tombé en chemin. Malgré leur p nombre, les braves qui restaient enlevèrent encor dernière batterie, mais la plupart de ceux qui acc plirent ce dernier exploit tombèrent à leur tour ou dispersèrent, et le vaillant Niegolewski, renversé s son cheval abattu, reçut onze blessures près des can

qu'il venait d'enlever (1). L'escadron était presque détruit, mais le but cherché par l'Empereur était atteint; cette charge extraordinaire avait produit sur les Espagnols un tel effet de démoralisation, qu'ils abandonnèrent leur position, et s'enfuirent sans attendre le choc des escadrons envoyés à la suite du 3e. Lorsque le 2e escadron des chevau-légers et les chasseurs de la Garde, lancés par l'Empereur pour soutenir la première charge, parvinrent au sommet du col de Somosierra, ils n'avaient, à leur grande surprise, éprouvé aucune résistance, et n'avaient perdu ni un homme ni un cheval; c'est le contraste frappant entre les pertes subies par le 3e escadron et le néant de celles supportées par le 2e qui prouve d'une façon péremptoire que tout l'effet fut produit par le 3e, et que lors de la charge du 2e les Espagnols ne se défendaient déjà plus. La charge eut donc des résultats foudroyants, et le magnifique dévouement d'une poignée d'hommes résolus suffit à briser la résistance de 8,000 à 9,000 (2) Espagnols bien postés et soutenus par seize pièces d'artillerie.

---

(1) D'après le colonel de Gonneville, la première batterie seule aurait tiré, et les trois autres auraient été abandonnées à la vue des Polonais; le fait est possible et expliquerait en partie le succès de la charge, mais il n'est pas absolument certain, et dans tous les cas ne doit pas s'appliquer à toutes les batteries espagnoles, car d'après Niegolewski, le capitaine Dziewanowski eut la jambe fracassée par un boulet devant la 3e batterie; cette batterie au moins a donc tiré en sus de la 1re.

(2) On peut admettre ce chiffre comme à peu près certain : l'armée qui défendait le passage comprenait en tout 13,000 hommes, dont 9,000 à Somosierra et 4,000 à Sepulveda; la pièce ci-dessous, qui date du 30 novembre 1808, donne à ce sujet d'intéressants renseignements :

Rapport fait à S. A. le Prince de Neuchâtel par le chef d'escadron Curnieu, son aide de camp.

Le lieutenant-colonel Atanazio de San Lazar, commandant le régiment d'infanterie de la Couronne, rapporte que les troupes espagnoles

L'escadron polonais avait acheté son succès au prix de lourdes pertes; tous les officiers étaient restés sur le terrain (1); seul le chef d'escadron Kozietulski, ayant eu son cheval tué au début de la charge put se retirer sans blessures, mais couvert de contusions, avec ses habits criblés de balles. Le major Philippe de Ségur, le seul Français qui prit part à la charge, avait reçu trois dangereuses blessures; cinquante-sept chevau-légers étaient tués ou blessés, vingt-quatre étaient contusionnés et étaient demeurés en arrière avec beaucoup d'autres dont les chevaux s'étaient abattus. L'effectif de l'esca-

---

attaquées ce matin par S. M. l'Empereur et Roi se montaient à environ 9,000 hommes d'infanterie et 150 chevaux commandés par le maréchal de camp don José de San Juan.

Ces troupes se composaient ainsi qu'il suit :

Le régiment de la Couronne	2	bataillons.
Le régiment de Cordoue	3	—
Les milices de Cordoue	2	—
Le régiment de la Reine	3	—
La milice de Jaen	2	—
Les milices de Xérès, de Ecija, de Ronda et de Tolède	3,000	hommes.

Il y avait ici 15 pièces de canon et 10 à Sepulveda.

Ce corps de troupe avait perdu ses communications avec celui de Sepulveda, qui se montait à 4,000 hommes d'infanterie et 600 chevaux.

Il n'attendait d'autre renfort que les deux bataillons venant de Madrid.

Le colonel prisonnier assure qu'il n'existe plus de troupes sur la route de Madrid, ni d'intelligence entre les chefs espagnols.

(1) Voici les noms de ces braves : tués, les lieutenants Rowicki, Rudowski et Krzyzanowski; blessés, les capitaines Pierre Krasinski et Dziewanowski (celui-ci mourut le 8 décembre), le lieutenant Niegolewski; ce dernier fut atteint de deux balles et de neuf coups de baïonnette.

Tous ces officiers appartenaient aux 3e et 7e compagnies, qui formaient le 3e escadron du régiment des chevau-légers.

dron étant de 150 hommes environ (1), on voit que les pertes relatives qu'il subit furent énormes, et qu'elles témoignent hautement en faveur de l'héroïsme qu'il déploya. Cet héroïsme n'a pas lieu de beaucoup surprendre, si l'on réfléchit que le régiment des chevau-légers avait été recruté parmi les towarzysz, ou cavaliers nobles servant presque depuis l'enfance, familiarisés dès leur plus jeune âge avec le maniement des armes et la conduite du cheval, et élevés dans des sentiments d'honneur et d'amour du métier militaire; la bravoure naturelle de ces vrais chevaliers était doublée par la conviction qu'ils avaient de servir leur patrie en se sacrifiant pour l'homme qui était à leurs yeux le futur restaurateur de la Pologne.

La charge commença vers le milieu du défilé (2) et fut menée sans interruption jusqu'au sommet du col,

---

(1) Le régiment des chevau-légers comprenait 4 escadrons forts chacun de deux compagnies de 100 hommes en moyenne. D'après une situation du 15 novembre, le régiment comptait 678 hommes présents (officiers non compris), soit 85 hommes par compagnie et 170 hommes par escadron; si l'on tient compte des hommes et des chevaux détachés ou éclopés, on voit que l'effectif du 3e escadron, comprenant les 3e et 7e compagnies, devait atteindre environ 150 sabres, y compris les officiers.

Ségur, en fixant l'effectif de l'escadron à 80 hommes, a commis une erreur et a sans doute voulu parler d'une seule compagnie. Or, il est bien certain que la charge fut exécutée par les 3e et 7e compagnies, formant le 3e escadron.

Le général Zaluski, en l'évaluant à 125 hommes, officiers non compris, se rapproche davantage de la vérité, mais n'est pas d'accord avec les chiffres de la situation, qui donnent 85 hommes par compagnie.

(2) Il ne saurait plus y avoir aucun doute à ce sujet; la charge partit des environs du pont, comme le montre très clairement le tableau du général Lejeune, qui vient ajouter une preuve matérielle à toutes les preuves morales données par les relations des témoins oculaires.

couvrant un espace de 2,500 mètres environ; elle ne dura donc pas plus de sept à huit minutes; les résultats qu'elle procura paraissent, au premier abord, tellement extraordinaires, que les historiens en général ont refusé d'en attribuer l'obtention au seul escadron polonais; les Espagnols, notamment, déclarent que si leurs troupes abandonnèrent la position, ce résultat fut bien dû en partie à la charge elle-même, mais surtout aux mouvements de flanc dont les menaçait l'infanterie française qu'ils apercevaient s'avançant sur les hauteurs de la Cebollera et du Barrancal. Il est probable, en effet, que, le brouillard s'étant levé, les Espagnols purent voir les 9e régiment d'infanterie légère et 24e de ligne marcher sur eux par les crêtes à droite et à gauche de la route, mais il faut observer d'abord que ces régiments arrivaient de front et non pas de flanc contre les bataillons espagnols qui garnissaient les mêmes crêtes, ensuite qu'ils se trouvaient encore fort éloignés de la position espagnole, puisque c'est précisément la lenteur de leur marche dans un terrain difficile qui incita l'Empereur, impatient d'en finir, à lancer sa cavalerie pour faire brèche au centre de la position ennemie.

De plus, si l'on considère que le 3e escadron, qui chargea le premier, laissa sur la route plus de la moitié de son effectif, on doit convenir que les Espagnols qui garnissaient les abords de la route opposèrent aux cavaliers polonais la défense la plus énergique; mais on constate aussi que cette résistance cessa avec la charge même du 3e escadron, et que le 2e, qui le suivit quelques minutes après, devançant de bien loin l'infanterie, parvint au col sans avoir perdu un homme ni un cheval.

Les Espagnols abandonnèrent donc leur position pendant les quelques minutes qui séparèrent les deux charges; dans ces conditions, est-il logique d'admettre qu'un résultat aussi rapide fût dû à la vue d'une infanterie hors de portée? Il paraît plus naturel de l'attribuer

à l'effet moral immédiat produit par la première charge, qui avait passé malgré un feu terrible et foncé jusqu'au sommet du col en enlevant toute l'artillerie; un pareil spectacle dut faire plus d'impression sur les troupes inexpérimentées qui défendaient le passage, que la menace lointaine de l'infanterie.

Il est juste d'ajouter cependant que, pour éloignée qu'elle fût, cette menace n'était pas vaine, et qu'en sus des 9e légère et 24e de ligne, qui s'avançaient par les crêtes et à mi-pente, le 96e régiment d'infanterie, qui suivait la route, avait, sur l'ordre du général Barrois, déployé ses tirailleurs sur les pentes à droite de la route et s'avançait vers le col à la suite de la cavalerie, refoulant devant lui les tirailleurs espagnols (1). Les chevau-légers polonais se trouvaient donc directement soutenus par une forte troupe d'infanterie, dont la vue contribua probablement à la déroute de l'ennemi, fort ébranlé par l'impétuosité de la charge; mais, rien de tout cela ne diminue le mérite des Polonais, car, si les troupes à pied eurent leur part obligée dans le succès final, impossible sans elles, il n'en est pas moins vrai que le résultat principal fut obtenu en quelques instants par le coup d'audace des chevau-légers, alors que l'infanterie n'y serait peut-être parvenue qu'après plusieurs heures. Les Polonais méritèrent donc pleinement la flatteuse marque d'estime que leur donna l'Empereur le lendemain de la bataille, lorsque, ayant fait rassembler le

(1) L'infanterie n'éprouva pas une très forte résistance et elle perdit peu de monde dans toutes ces actions de détail : ses pertes exactes n'ont pas été relevées, mais on peut les estimer sûrement à moins de 100 hommes; ce qui est certain, c'est que dans la division du général Ruffin, il y eut en tout 5 officiers blessés : au 96e le colonel Calès et les capitaines Duclos et Vandermaezen; au 24e, les lieutenants Castillard et Joseph. (Voir *Martinien. Tableaux des officiers tués et blessés pendant les guerres de l'Empire.*)

régiment et fait sonner les trompettes, il se posta devant le front des escadrons et, se découvrant devant eux avec le geste plein d'ampleur qui lui était familier, il leur dit d'une voix forte : « Vous êtes dignes de ma vieille Garde, je vous reconnais pour la plus brave cavalerie » (1).

Sans la charge héroïque des chevau-légers, l'affaire de Somosierra se serait réduite aux modestes proportions d'un petit engagement de montagne; de fait, le combat lui-même coûta peu de monde aux deux partis : les pertes des Français ne s'élevèrent pas à 150 hommes tués ou blessés; celles des Espagnols furent également minimes, et ils ne laissèrent entre nos mains que quelques centaines de prisonniers; il en fut tout autrement

---

(1) L'Empereur récompensa magnifiquement le régiment en lui accordant 16 croix de la Légion d'honneur, dont 8 pour les officiers et 8 pour la troupe. Voici un état des officiers et sous-officiers dont les mérites furent le plus appréciés :

État nominatif et graduel des officiers, sous-officiers et chevau-légers qui se sont particulièrement distingués au combat de Somosierra.

M. Kozietulski, chef d'escadron commandant la première charge, a eu son cheval tué sous lui, une contusion à la jambe, ses habits criblés de balles. Cet officier a d'ailleurs toujours mérité d'être autant distingué par son zèle, son assiduité à ses devoirs et son excellente conduite, que par sa bravoure et son intelligence ;

M. Krasinski, capitaine commandant la 7e compagnie, blessé d'un biscaïen, a rallié la troupe lorsque le capitaine Dziewanowki fut mis hors de combat;

M. Niegolewski, lieutenant de la 3e compagnie, a reçu 7 blessures sur les pièces, où il est arrivé des premiers ;

M. Cichocski, maréchal des logis chef de la 7e compagnie, a pris un drapeau et s'est fait remarquer par sa bravoure.

Fait par moi, colonel major,
DELAITRE.

Madrid, le 10 décembre 1808.

lors de la poursuite, pendant laquelle notre cavalerie en fit plusieurs milliers (1).

Mais si le combat présenta en lui-même peu d'importance, il n'en acquit pas moins une célébrité égale à celle des grandes batailles, grâce à l'épisode brillant fourni par la charge des Polonais. De plus, si les résultats immédiats du combat étaient minimes, les suites qu'il entraînait étaient considérables, car la charge de l'escadron polonais avait terminé le combat et ouvert à l'Empereur le chemin de la capitale.

Le reste du régiment des chevau-légers (2) fut lancé à la suite du 2e escadron et des chasseurs de la Garde, et poursuivit les fuyards jusqu'à la nuit sur la route de Madrid; il ne s'arrêta qu'au delà de Buitrago, où l'Empereur se porta le soir même avec la cavalerie de la garde et les divisions de dragons La Houssaye et Latour-Maubourg; la cavalerie du général Lasalle avait été lancée sur les traces du corps qui avait évacué Sépulveda, dans la direction de Ségovie.

---

(1) Voici ce que dit à ce sujet le général Krasinski, qui commandait alors les chevau-légers :

« Dans une position des mieux retranchées, j'ai pris avec mon régi-« ment, pendant la bataille de Somosierra, 14 canons, 5 drapeaux et « près de 3,000 prisonniers. Le général Savary, après la bataille, « daigna me dire devant le régiment que le monarque était content de « nous, et que mon passage à travers le défilé de Somosierra peut se « comparer aux plus valeureuses actions des régiments français. » (*Krasinski à Vogel*, publié par M. Rembowski.)

(2) Il faut observer que les chevau-légers, en 1808, n'étaient pas armés de la lance, quoique beaucoup d'historiens s'obstinent à la leur donner à ce moment, les confondant ainsi avec les lanciers Polonais des régiments de la Vistule, qui servaient sous le maréchal Moncey, dans la vallée de l'Èbre. Les chevau-légers reçurent la lance en 1809 après la bataille de Wagram, et devinrent chevau-légers-lanciers.

V

Documents relatifs au combat de Somosierra.

Extraits de la lettre du colonel Niegolewski au général Zaluski au sujet de l'affaire de Somosierra (1).

La veille du combat, le 29 novembre 1808, le 3e escadron des chevau-légers polonais, de service auprès de l'Empereur, l'escorta jusqu'à Boceguillas, où les chasseurs et les grenadiers nous remplacèrent auprès de Sa Majesté, tandis que nous allions nous établir entre ce village et la Somosierra, qui était occupée par un corps d'armée espagnol fort de 13,000 hommes, sous les ordres du général San-Juan Benito, et non d'Arazoga, comme vous le dites dans vos *Mémoires*. Un poste d'infanterie faisait, au pied de la montagne, la pointe de notre avant-garde. Le 1er, le 2e et le 4e escadron de notre régiment étaient demeurés pour passer la nuit avec le reste de la Garde à cheval au delà de Boceguillas.

Le soir de ce même jour, je fus envoyé avec mon peloton en reconnaissance sur les derrières du quartier général. En revenant, je rencontrai le lieutenant Kruszewski, de la 8e compagnie, le même qui, sous les murs de Dresde, en 1813, ayant eu la jambe emportée par un boulet, mourut entre mes bras. Je troquai avec lui un cheval alezan de belle apparence contre un kosak bai clair, bien membré; j'ajoutai même l'appoint de quelques napoléons, comme si j'eusse pressenti qu'un

(1) Le général Zaluski avait fait remettre au colonel Niegolewski une relation extraite de ses *Mémoires*, en le priant de reviser et de compléter ce qui avait trait au combat de Somosierra; le colonel Niegolewski répondit, le 1er octobre 1852, par la lettre ci-contre dans laquelle il raconte en détail l'affaire de Somosierra et fait remarquer au général Zaluski quelques inexactitudes de détail. Cette lettre figure dans la brochure publiée par Niegolewski en 1855 : *Les Polonais à Somosierra*.

monture vigoureuse m'allait être plus nécessaire qu'un cheval de parade.

Le 30 novembre 1808, de grand matin, tous les officiers n'étaient pas encore levés, quand nous aperçûmes l'Empereur qui arrivait à cheval. Le lieutenant Étienne Krzyzanowski dormait profondément, et c'est à peine si je pus le réveiller : il semblait prévoir que c'était son dernier sommeil avant le sommeil éternel, où devait bientôt le plonger une mort héroïque.

L'Empereur se porta en avant, vers les montagnes, pour reconnaître le terrain. En revenant, il mit pied à terre et s'assit sur un escabeau, près d'un feu qui flambait sous un arbre. Notre escadron, qui était de service auprès de l'Empereur, reçut l'ordre de monter à cheval et vint se ranger en colonne par pelotons au pied des montagnes, sur la route, devant la tranchée que les Espagnols y avaient pratiquée, pour rendre encore plus difficiles les abords d'une position déjà jugée imprenable, et derrière laquelle le général Benito San-Juan campait avec ses 13,000 Espagnols. L'épaisseur du brouillard, qui ne permettait pas de voir à deux pas de soi, fut cause que nous prîmes position presque sous les batteries ennemies, qui ne manquèrent pas de nous accueillir par une volée de mitraille, mais sans blesser personne. Je ne pus m'empêcher, jeune officier que j'étais, de faire remarquer à mes camarades que si les Espagnols avaient pointé un peu plus bas, ils nous auraient écharpés; le lieutenant Rudowski m'ayant entendu, me dit avec vivacité : « Tais-toi donc; ils peuvent t'entendre et diriger leurs coups d'après ta voix ». Sans doute il ne pressentait pas que, dans quelques heures, après avoir entendu les biscaïens dans la brume, il irait les chercher, pour tomber de la mort des braves, en s'emparant de ces canons qui maintenant ne faisaient que nous saluer. Après avoir reçu le salut des batteries espagnoles, notre escadron se forma en bataille sur la droite de la chaussée.

Bientôt nous fûmes rejoints par le capitaine Jean-Népomucène Dziewanowski, qui avait été appelé auprès du général Montbrun, commandant l'avant-garde.

La première chose qu'il fit fut de demander quel était l'officier de service, car le général lui avait donné l'ordre d'en-

voyer un officier avec un peloton dans la montagne vers la droite, pour y prendre langue. On s'écria de tous côtés : « C'est le tour de Niegolewski. » J'étais le plus jeune officier de l'escadron, et, suivant l'usage militaire, bon ou mauvais, de toujours dauber le plus jeune, on voulait que je fisse la corvée. Mais ce ne pouvait être mon tour, puisqu'il n'y avait que quelques heures que j'étais revenu de la reconnaissance; toutefois je dis au capitaine que je marcherais volontiers s'il me permettait de choisir mes hommes.

Il y consentit sans peine, et je fis un choix des plus braves chevau-légers de l'escadron. On peut se faire facilement une idée du peloton que je me composai, puisque c'était l'élite de la compagnie formée des braves, comme la charge le fit bientôt voir. Je regrette qu'un demi-siècle presque entièrement écoulé ait effacé de ma mémoire les noms de la plupart de ces valeureux soldats. Je me rappelle seulement les noms des sous-officiers Sokolowski et Woyciechowski, du maréchal des logis chef de la 3e, Trawinski, des soldats Stefanowicz, Ryndeyko, Norwillo, Kasarek, Oyrzanowski et Poninski.

Je m'engageai donc dans la montagne et m'enfonçai dans des lieux sans route, au milieu de gorges où serpentaient d'étroits sentiers qu'il fallait suivre en marchant par deux et quelquefois par un (1). . . . . .

A mon retour, l'infanterie française commençait déjà à gravir les escarpements de droite et de gauche. Ces détachements, envoyés pour déloger les Espagnols embusqués des deux côtés de la route, furent obligés d'escalader des montagnes et des rochers. L'infanterie espagnole, sans opposer une grande résistance, se rallia au camp de don Benito San-Juan que les Français ne pouvaient atteindre qu'en emportant le fameux défilé. Dans cette position, les Espagnols se croyaient invincibles; la Junte elle-même, ne quittant point Aranjuez, envoyait sur ce point toutes les forces concentrées autour de Madrid, convaincue qu'elle était que, le défilé bien

(1) Suit le récit, sans grand intérêt, d'une reconnaissance au cours de laquelle un chevau-léger, nommé Poninski, fit prisonnier un Espagnol : Niegolewski rejoignit ensuite son escadron.

gardé, aucune puissance au monde ne parviendrait à forcer cette porte de la capitale de l'Espagne.

La Junte et don Benito considéraient donc comme vains ous les efforts de l'armée française, dans la conviction que 'Empereur ne jetterait pas le gros de son armée dans ces ;orges. Toute l'attention, tous les efforts de l'ennemi étaient lonc dirigés sur ce boulevard de l'Espagne, qu'il tenait pour nexpugnable. En effet, le défilé, tel que les Espagnols l'avaient ortifié, paraissait *infranchissable;* car, outre l'étranglement lu chemin entre les rochers dont toutes les anfractuosités et es sommets étaient garnis d'infanterie, le défilé formait [uatre coudes, et non trois comme vous l'écrivez dans votre écit, et à chacun de ces angles se dressaient quatre canons. ıinsi, non seulement l'infanterie des versants et des sommets, nais encore seize bouches à feu, rangées sur quatre étages, léfendaient le passage et balayaient tout ce qui se présentait ur la route.

Je ne puis être certain de ce qui s'est passé à l'entrée du léfilé avant mon arrivée; je ne dirai donc rien de ce que je ı'ai appris que par les ouï-dire.

L'infanterie désignée pour enlever la position devait y enoncer; la pluie de fer et de plomb qui tombait des hauteurs ur la route balayait tout ce qui s'y présentait.

L'épouvantable feu dirigé par les Espagnols ne permit nême pas de combler de fascines le fossé que l'ennemi avait reusé en travers de la route, ce dont je me convainquis noi-même quand, en chargeant, nous dûmes le franchir. Heureusement il n'était pas trop large; qui sait si notre harge eût réussi si les Espagnols avaient donné plus de argeur à ce fossé !

J'ignore ce qui se passa aux abords du ravin pendant que 'étais en reconnaissance, j'ignore également ce que fit l'escaıron depuis mon retour jusqu'à ce qu'on eût sonné la charge, ar, après avoir remis entre les mains de Dziewanowski 'Espagnol pris par Poninski, je me retirai un peu à l'écart, our desseller et resangler mon cheval, et pour réparer son ıarnachement; quelques cavaliers qui avaient fait la patrouille ıvec moi me suivirent pour m'aider et faire la même opération ı leurs montures. Sur ces entrefaites, le soleil fit disparaître

le brouillard et le temps devint magnifique. Le lieutenant Krzyzanowski me félicita de la réussite de ma reconnaissance et me dit : « Regarde, l'Empereur arrive, nous allons voir tout de suite si nous avancerons ou si nous dirigerons l'attaque sur un autre point ». Et il retourna à l'escadron. Puis j'aperçus l'escadron qui se portait rapidement vers la montagne, formé en colonne par quatre et ayant son chef d'escadron Kozietulski en tête. Voyant ainsi mon escadron lancé, je sautai à cheval et, avec les hommes qui m'avaient accompagné, je m'empressai de rejoindre la colonne pour me mettre à la tête de mon peloton, dont je n'avais pas encore eu le temps de reprendre le commandement. Quand j'atteignis l'escadron, il était déjà dans le défilé et maître du premier étage des batteries espagnoles. Il poursuivait sa course par quatre sans s'arrêter, sans ordre de bataille, et s'élançait au cri : « En avant, vive l'Empereur! » malgré la mitraille meurtrière qui pleuvait sur son front et sur ses flancs, malgré le feu terrible que l'infanterie espagnole lançait des hauteurs environnantes.

Dans cette course rapide comme l'éclair, les premiers qui tombaient étaient remplacés par ceux qui suivaient, et ceux-ci, renversés à leur tour, étaient remplacés par les autres qui, sans faire attention à leurs camarades abattus, que le feu terrible de mousqueterie et de mitraille renversait par groupe, arrivèrent jusqu'à la crête de la montagne, après s'être emparés des quatre batteries étagées, dont ils sabrèrent les canonniers, sans leur donner le temps de recharger leurs pièces. L'infanterie espagnole, qui occupait les hauteurs, fut si épouvantée de l'impétuosité de notre charge et de l'élan irrésistible qui nous enflammait, qu'elle s'enfuit sans nous attendre; de sorte qu'en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, un obstacle presque insurmontable était franchi, la route de Madrid ouverte et aplanie pour l'Empereur et toute son armée. Cette porte de la capitale de l'Espagne une fois enfoncée, l'armée de don Benito, établie derrière le défilé, fut si épouvantée, qu'elle s'enfuit dans le plus grand désordre sans tenter aucune résistance. C'est alors que les trois autres escadrons polonais et les chasseurs de la Garde à cheval arrivèrent et poursuivirent l'ennemi. Drapeaux, canons, le trésor,

deux cents fourgons remplis de munitions, en un mot le camp et tout son matériel tombèrent entre les mains des Français. Le coup que nous avions frappé, non seulement ouvrit à l'armée le chemin de la capitale, mais encore changea en un découragement profond l'exaltation orgueilleuse qui s'était emparée des Espagnols après la capitulation du général Dupont à Bailen. La Junte centrale, qui se croyait en sûreté à l'abri des retranchements de Somosierra, s'enfuit éperdue, et Napoléon entra à Madrid. M. Thiers a eu raison d'intituler son XXXIIIe livre du titre de Somosierra, car c'est Somosierra, c'est la victoire remportée par l'escadron polonais qui décida du sort de la campagne; l'honneur en appartient aux chevau-légers polonais, à leur indomptable audace, à leur foudroyante rapidité, à leur dévouement à l'Empereur chez qui ils espéraient trouver le restaurateur de la Pologne.

Ainsi, Général, vous êtes dans l'erreur quand vous dites que l'escadron s'est arrêté : ce n'était pas possible. La moindre hésitation, un seul instant d'arrêt aurait permis aux canonniers de recharger leurs pièces ; l'escadron, déjà terriblement déchiré par la première décharge, aurait été anéanti par la seconde et jamais nous ne serions parvenus à nous rendre maîtres de la position. Il est vrai que lorsque j'étais lancé à la poursuite de mon escadron après la prise de la première batterie, j'aperçus plusieurs chevau-légers hésitant et entre autres Konopka de la 7e compagnie, sur un cheval alezan à crinière blanche, rassemblés dans l'angle où la première batterie venait d'être prise. Quand ils me virent passer à fond de train, peu disposé à écouter leurs cris de : « Arrêtez-vous, lieutenant, arrêtez ! le feu est horrible ! » auxquels je ne répondis que par quelques reproches énergiques, ils se rallièrent à moi et, en un clin d'œil, nous rejoignîmes l'escadron aux cris de : En avant, vive l'Empereur ! Peut-être est-ce cet incident qui vous a induit en erreur et vous a donné lieu de rapporter dans vos *Mémoires* que l'escadron avait hésité. A présent que vous êtes mieux informé, vous conviendrez que l'hésitation était impossible.

Admettant l'hésitation de l'escadron, vous avez jugé convenable de la placer au moment où Kozietulski eut son cheval tué sous lui, et que Dziewanowski en prit le commandement

et renouvela l'attaque. Il est vrai que, dès le commencement de la charge, Kozietulski eut son cheval tué, son manteau criblé de balles et ne pouvant suivre la charge à pied, il dut se retirer.

Il est vrai qu'après lui, le commandement revenait à Dziewanowski par droit d'ancienneté. Mais il est faux de dire que l'escadron se soit arrêté après la chute de Kozietulski, il est inutile de parler d'une transmission de commandement. La mention même d'une pareille formalité pendant la charge peut faire paraître celle-ci sous un faux jour, car on en pourrait inférer qu'il y eut pour remplir cette formalité un temps d'arrêt pendant l'attaque, lorsqu'au contraire celle-ci fut accomplie avec la rapidité de l'éclair. L'escadron une fois lancé au cri de *Vive l'Empereur*, n'entendait aucun commandement; il n'en avait pas besoin, car tous, capitaines, lieutenants, soldats, animés de la même ardeur et poussant le même cri, ne faisaient attention ni à l'absence de leur chef Kozietulski, ni à la mort de leurs camarades; ils s'élancèrent sur les batteries et s'emparèrent du défilé.

Dieu me préserve de vouloir diminuer la gloire de Dziewanowski : s'il s'agissait de faire à chacun sa part de gloire conquise par l'escadron, c'est à lui, sans contredit, que reviendrait la plus grande, non à cause de l'attaque que vous prétendez avoir été renouvelée par lui, mais parce qu'il électrisa l'escadron qui l'aimait comme un père; parce que, malgré ses blessures, il ne cessa de combattre et ne quitta le champ de bataille que lorsqu'il fut abattu par une blessure mortelle. Vous ne présentez pas non plus la charge sous son véritable jour, quand vous cherchez à décrire minutieusement l'ordre dans lequel elle a été exécutée, nommant même les serre-files des pelotons. Une fois la charge commencée, chacun se confia à la vigueur de son cheval; ainsi moi, qui arrivais déjà après l'attaque commencée, je fus bientôt un des premiers. Je me rappelle le lieutenant Rowicki qui, courant à mes côtés, me cria : « Niegolewski, arrête mon cheval, je n'en suis plus le maître; » à quoi je répondis : « lâche la bride. »

Ce furent les dernières paroles que prononça ce jeune officier : un instant après il tomba mortellement frappé. C'était le second de mes camarades que je voyais périr; un moment

avant, j'avais aperçu Krzyzanowski étendu entre la première et la deuxième batterie. J'aperçus un instant le capitaine Dziewanowski qui, la jambe fracassée par un boulet, était étendu à la hauteur du troisième étage, sur la gauche du ravin. Le capitaine Pierre Krasinski reçut une forte contusion à la poitrine. Je ne sais à quel moment de la charge il quitta les rangs. De tous les officiers qui fournirent la charge d'un bout à l'autre, je suis le seul qui parvint à la quatrième batterie sain et sauf, mais mon cheval fut blessé, mon uniforme, ma giberne et mon schako furent troués par les balles, et mon sabre brisé par la mitraille. L'escadron ne s'arrêta pas plus après la chute de Dziewanowski qu'après celle de Kozietulski, et s'empara du même coup de la quatrième batterie : au delà de celle-ci l'ouverture entre les montagnes s'élargissait. Apercevant sur la gauche de la route quelques fantassins espagnols groupés autour d'un bâtiment (1), j'arrêtai mon cheval pour la première fois : je regardai autour de moi, et je ne me vis accompagné que de quelques chevau-légers ; je demandai au maréchal des logis Sokolowski, arrivé à moi sur un cheval boiteux : Où sont les nôtres ? « Ils sont morts, » me répondit-il. Beaucoup de nos camarades avaient, en effet, péri ; d'autres avaient perdu leurs chevaux et étaient restés en arrière ; d'autres enfin s'étaient dispersés à gauche et à droite en arrivant à l'endroit où le défilé s'élargissait (2).

L'infanterie espagnole continuait encore son feu contre nous, et près de la 4e batterie se trouvaient encore quelques canonniers : « Sokolowski, chargeons-les, » m'écriai-je, et je

---

(1) Cette description est parfaitement exacte : lorsqu'on arrive au col, on aperçoit, sur la gauche, l'emplacement de l'ancienne église qui, en 1808, n'était plus consacrée au culte, et dont il ne restait que les quatre murs.

Au sommet même du col, tout près de la dernière batterie, se trouvait une chapelle que les Espagnols avaient crénelée, et qu'ils ne défendirent pas.

(2) Même remarque que précédemment au point de vue de l'exactitude : dès qu'on a passé le col, le passage s'élargit, et c'est sur un versant très peu incliné qu'est bâti le village de Somosierra. Niegolewski a bien vu le terrain, et ses souvenirs sont exacts.

tombai sur eux avec la poignée des miens. Les Espag s'enfuirent, mais Sokolowski paya de sa vie ce der triomphe (1). En cet instant, je ne vis autour de moi au de mes soldats, et mon cheval, frappé d'une balle, s'ab sous moi. En un clin d'œil les Espagnols firent volte-fac deux d'entre eux, appuyant leurs fusils sur ma tête firent Par une grâce spéciale de la divine Providence, les balle firent que me blesser. Peu d'hommes ont vu la mort d près; j'avais vu les fusils appuyés sur mon crâne, j'a entendu les deux coups partir, je m'étais senti défaillir, n je n'avais cessé d'entendre le bruit que les Espagnols faisa autour de moi en criant : *à la derecha, à la derecha, arr arriba* (à droite, à droite dans la montagne). En cet ins je fus encore frappé de neuf coups de baïonnette, ma c ture avec mon argent me fut enlevée, et je fus laissé sous l cheval (2).

La douleur des derniers coups que j'avais reçus me re toute la présence d'esprit. Entouré d'Espagnols et craignan mort dans les tortures, sort général de leurs prisonnier n'osais pas même respirer; peu de temps après, j'ente grandir le bruit des tambours et les cris de *Vive l'Empere* et je vis déboucher les autres escadrons polonais et les cl seurs à cheval de la Garde.

Ici je dois faire une rectification à votre récit, et vous que le reste de notre régiment n'avait pas immédiaten suivi ce 3e escadron qui venait de s'ensevelir dans sa victo S'il en eût été autrement, je n'aurais pas eu le temps de c

---

(1) Ici, Niegolewski fait erreur. Sokolowski fut blessé graven mais il survécut. Il figure encore, en 1810, sur le registre matr des chevau-légers.

(2) Nous avons retrouvé aux Archives administratives une lettre Niegolewski écrivit en 1813 à Berthier pour réclamer de l'avancem il rappelait ses services passés et l'épisode final de Somosierra e termes : « J'ai fait les campagnes de Pologne en 1806, celles d'Esp en 1807-1808, celle d'Autriche en 1809, celles d'Espagne (1810-18 celle de Moscou (1812). A la bataille de Somosierra, en Espagne, j onze fois blessé après avoir eu le bonheur d'enlever moi-même pièce à l'ennemi. »

battre avec Sokolowski et ensuite seul ; les Espagnols n'auraient pas eu le temps de revenir à moi, de me percer de leurs balles et de leurs baïonnettes, de me dépouiller. Il est donc évident que les autres escadrons de notre régiment ne furent lancés qu'après la prise du défilé ; cette observation me paraît nécessaire ; il importe ici de ne pas attribuer à plusieurs escadrons l'œuvre d'un seul ; car alors le coup d'éclat exécuté par une poignée de braves descendrait aux proportions d'un devoir militaire convenablement exécuté par un nombre suffisant d'hommes.

Hors vos *Mémoires*, les diverses histoires de ce combat s'accordent à dire que le défilé fut emporté par plusieurs escadrons, et M. Thiers a même accusé notre escadron qu'il appelle le 1er, de s'être retiré sans en avoir reçu l'ordre, c'est-à-dire d'avoir été mis en déroute, ce qui est synonyme de fuir.

Vous dites, à la vérité, que le 3e escadron a pris le ravin, mais vous ajoutez que les autres escadrons suivaient immédiatement le 3e, de sorte que votre récit peut affermir une erreur trop généralement répandue. L'arrivée des autres escadrons était certainement nécessaire pour compléter la victoire de celui qui avait été horriblement décimé.

Loin de moi la pensée de douter de la valeur des autres escadrons ; je suis au contraire convaincu que tout autre escadron eût montré la même valeur que le nôtre. Mais une preuve évidente de ce que j'avance, c'est que les détachements qui traversèrent le défilé après nous, n'y laissèrent aucun mort, n'y eurent aucun blessé que ceux de l'escadron de service (1). J'ai défié M. Thiers de me prouver le contraire.

---

(1) Tous les Polonais sont d'accord pour déclarer que seul le 3e escadron subit des pertes pendant la charge. Après des recherches dans le registre matricule du régiment des chevau-légers, nous avons pu retrouver les noms des hommes tués à Somosierra et nous avons constaté que deux d'entre eux, appartenant au 1er escadron et un au 2e, étaient mentionnés sous la rubrique « tués à Somosierra le 30 novembre 1808 » ; mais cela ne veut pas dire qu'ils aient été tués pendant la charge ; l'un d'eux, notamment, fut tué en reconnaissance ; il s'appe-

Puisque les escadrons qui nous ont suivis ainsi que les autres troupes n'avaient plus qu'à poursuivre l'ennemi en déroute, il n'y avait plus de combat dans le défilé.

J'appelle ici votre attention sur l'instant où je fus percé de coups. Admettant je ne sais quel temps d'arrêt dans notre charge, et affirmant que les autres escadrons suivaient immédiatement le nôtre, vous ne pouvez vous expliquer quand je pus être blessé à coups de baïonnette; et vous faites arriver cet accident au moment où notre escadron hésita et s'arrêta dans son attaque; or, je ne reçus ces coups qu'à la fin de la charge, au moment de la prise de la dernière batterie. Tout cela, il est vrai, fut l'affaire de quelques instants; mais jamais on ne peut supposer que les autres escadrons, et moins encore les troupes suivantes, aient eu la moindre part à la prise du défilé.

. . . . . .

Retournons au champ de bataille.

Voyant venir les nôtres et les chasseurs, je voulus lever la tête, mais je ne pus y parvenir. Comme j'avais la respiration libre, je me pris à espérer que mon heure n'avait pas encore sonné. Je me mis donc à appeler, et sachant qu'on accorde plus d'attention à un capitaine qu'à un lieutenant, je criai que j'étais capitaine, priant qu'on me retirât de dessous mon cheval. Ni les chevau-légers ni les chasseurs n'entendirent ma voix trop affaiblie. Immédiatement arrivèrent les voltigeurs français aux cris de : « *Allons, cela ira bien, camarade* ». Ceux-ci seulement me délivrèrent de mon cheval et, sur ma prière, me portèrent sous les pièces de la 4e batterie et me

---

lait Horodecki, et Dautancourt en parle comme tué le 29; les deux autres ont peut-être subi un sort analogue ou ont été massacrés à l'écart; d'ailleurs, pendant la période d'attente qui précéda la charge, le régiment recevait des balles des tirailleurs espagnols, et il a probablement eu quelques hommes atteints; de plus, il faut remarquer que les 2e et 1er escadrons ont poursuivi l'ennemi jusqu'à Buitrago, et qu'ils ont subi quelques pertes. Dans tous les cas, tous les officiers polonais étant unanimes à déclarer que les escadrons qui passèrent après le 3e ne subirent aucune perte, il nous semble qu'il faut admettre leurs affirmations.

couvrirent de manteaux. Deux médecins pansèrent mes blessures; mais, après leur départ, le sang se remit à couler. Quelques soldats qui avaient perdu leurs chevaux s'assemblèrent autour de moi. Tout à coup arriva le maréchal Bessières, qui me connaissait personnellement depuis le camp de Santa-Maria : « Qui est couché là? » demanda-t-il aux soldats. Ceux-ci répondirent : « C'est le lieutenant Niegolewski ». Le maréchal mit pied à terre, s'approcha de moi et me dit : « Jeune homme, l'Empereur a vu la belle charge des chevau-légers ; il saura apprécier votre bravoure ». Je lui répondis en montrant les canons près desquels j'étais étendu : « Monseigneur, je me meurs ; voilà les canons que j'ai enlevés, dites cela à l'Empereur (1) ».

Quelques moments plus tard arriva l'Empereur, qui m'accorda sur-le-champ la croix de la Légion d'honneur. Entre les officiers j'étais le premier, quoique le plus jeune, qui obtenait cette distinction et, en outre, c'était le jour de ma fête. Ce jour-là fut le premier où je ne reçus point de présent de mon père : mais au lieu de ce témoignage de la tendresse paternelle, je reçus des mains du grand Empereur la récompense du sang versé pour la Patrie. Puissent beaucoup de jeunes gens avoir un pareil jour de fête !

Le second pansement ne put arrêter le sang coulant des blessures de ma tête, et je retombai en défaillance : alors arriva Villeneuve, lieutenant des grenadiers de la Garde, avec qui je m'étais lié d'amitié à Marrac, près de Bayonne ; il me versa dans la bouche quelques gouttes de rhum en me disant : « Pauvre diable, te voilà f.... ; tu ne feras plus tes farces ». J'entendis ces paroles mais je n'eus pas la force d'y répondre.

---

(1) Niegolewski rappela cet épisode au major général en 1812 dans une lettre qu'il lui écrivit pour lui demander le grade de capitaine :

« Je me suis trouvé dans toutes les affaires où le régiment a donné. « A Somosierra, en Espagne, je suis le seul officier resté en vie de « ceux qui ont fait la première charge; j'y ai reçu onze blessures, « après avoir eu le bonheur d'enlever une pièce à l'ennemi. Son Excel- « lence Monseigneur le duc d'Istrie m'a vu étendu sur le champ de « bataille et a eu la clémence de me parler. »

Singulier jeu de la destinée : Villeneuve me croyait déjà mort : je vis encore, tandis que lui est mort le même jour, frappé d'une balle partie des rangs des Espagnols.

Comment mon crâne ne fut pas fracassé, comment les baïonnettes plongées dans mon corps n'en chassèrent pas la vie, c'est ce que je ne conçois pas ; je n'ai cependant pas été baigné dans le Styx.

Quelques instants après le départ de Villeneuve, arriva la voiture de mon colonel Vincent Krasinski, et je fus mené à Buitrago où se trouvait déjà Dziewanowski qui y avait été transporté par l'ambulance de la Garde.

Il n'y eut pas d'autres officiers présents à la charge que ceux que j'ai mentionnés plus haut. Je persiste dans ce que j'ai écrit à M. Thiers à ce sujet, et, ici, il faut que je rectifie la mention que vous faites de Szeptycki et de Zielonka : ce dernier assistait à la charge, mais il n'était pas encore officier. Quant à Szeptycki, il était bien lieutenant dans notre escadron, mais il se trouvait, pendant la charge, de service auprès du maréchal Bessières (1).

Plusieurs officiers français ont prétendu avoir pris part à la charge : je ne saurais les nommer ; M. Philippe de Ségur, l'historien de la *Campagne de 1812*, s'y serait trouvé. Il est vrai que les *Victoires et Conquêtes* parlent de lui à deux reprises dans le XVIIIe et le XXVe volume (édition de 1820 et 1821) mais les deux narrations sont en contradiction (2).

---

(1) A propos de ces deux officiers, le général Lubienski déclare qu lorsqu'il partit avec le 1er escadron pour soutenir le 3e, il vit le lieute nant Szeptycki et le brigadier Zielonka qui rassemblaient une poigné de soldats restés en arrière ; dans ce cas, il est probable que l'un et l'aut étaient arrivés trop tard pour charger.

(2) Niegolewski reste sceptique à l'égard de la part (d'ailleurs tr réelle), prise par Ségur à la charge, ce qui s'explique assez facileme par le fait que Ségur partit en tête des Polonais au début de la char que Niegolewski ne vit pas, puisqu'il galopait en ce moment à la sui de son escadron pour le rattraper. Ségur étant probablement res blessé devant la 1re batterie, ainsi que Rudowski, Niegolewski qui, ce moment, rejoignait l'escadron et s'occupait de rallier quelques hé tants, ne fit probablement pas attention à ces deux officiers qui, d'ai

Quant aux noms des braves qui ont alors combattu, le demi-siècle écoulé depuis n'a laissé dans ma mémoire que les noms du chef d'escadron Kozietulski, des capitaines Jean Dziewanowski et Pierre Krasinski, des lieutenants Étienne Krzyzanowski, Rudowski et Rowicki ; des sous-officiers Zielonka, Wojciechowki, Oyrzanowki, Roman, Tedwen, Wasilewski et Sokolowki ; des soldats Ryndeyko Stefanowicz, Norwillo, Kasarek, Poninski, ainsi que du maréchal des logis Trawinski.

Notre charge, outre qu'elle frappa l'Empereur d'admiration, fit une immense impression sur tous les soldats français, que l'on voyait à l'envi féliciter les Polonais. Les grenadiers de la vieille Garde, oubliant les glorieux exploits qu'ils avaient accomplis eux-mêmes, étaient les plus ardents à nous complimenter, et ont vidé plus d'une rasade en l'honneur de nos chevau-légers.

L'Empereur dit dans le 13e bulletin de la Grande Armée, sur la bataille de la Somosierra : « *Une charge de chevau-légers polonais décida l'affaire ; charge brillante s'il en fut, où ce régiment s'est couvert de gloire et a montré qu'il était digne de faire partie de la Garde impériale. Canons, drapeaux, fusils, soldats, tout fut enlevé, coupé ou pris.*

L'Empereur ne se borna pas à ce bulletin, et, voulant rendre à ce fait d'armes un hommage extraordinaire, il donna, le 1er décembre 1808, l'ordre à notre régiment de se mettre en bataille, le sabre en main, puis il fit sonner un demi-ban, et soulevant son chapeau, il s'écria : « *Honneur aux braves des braves !*

Notre régiment, passant devant le corps du maréchal Victor, en reçut une ovation non moins flatteuse. Ce corps lui rendit les honneurs militaires, et s'écria : « Honneur aux braves ! »

Tels étaient les hommages que l'Empereur et ses soldats

---

leurs, n'étaient pas tombés de cheval ; ensuite, les rangs s'étant éclaircis. Niegolewski remarqua parfaitement les officiers blessés et tombés à terre : Krzyzanowski entre la 1re et la 2e batterie, Rowicki entre la 2e et la 3e, Dziewanowski à hauteur de la 3e.

rendaient à l'héroïsme de nos guerriers combattant sous leurs drapeaux.....

Retenu par mes blessures loin du régiment, je n'ai pas assisté aux honneurs qu'on lui rendait; mais le colonel et les autres officiers me l'ont raconté plus tard. D'ailleurs ces témoignages authentiques de l'admiration générale pour les Polonais se trouvent dans les bulletins de l'époque et dans plusieurs ouvrages écrits postérieurement. M. Thiers les a lus et pouvait les citer. Mais son parti était pris. Dans le peu qu'il dit de la Pologne et des Polonais, il les sacrifie toujours. Il est vrai qu'en parlant mal des Polonais la censure de *la Sainte-Alliance* fait librement circuler son livre.

Lettres écrites au colonel Niegolewski par les officiers polonais pour certifier l'exactitude de son récit (1).

Le major Zwierkowski au colonel Niegolewski.

Paris, le 10 février 1855.

Je m'empresse de répondre à votre appel en retraçant ici les incidents relatifs à la mémorable attaque de Somosierra, et la part qu'y ont prise les 1er, 2e et 4e escadrons de notre régiment de chevau-légers polonais de la Garde impériale.

. . . . . .

C'est Kozietulski qui a commandé et pris Somosierra avec le 3e escadron, et c'est Thomas Lubienski qui le suivait à la tête du 1er, dans lequel je me suis trouvé moi-même, lorsque la besogne la plus difficile venait d'être accomplie par le 3e escadron, et dans lequel vous-même vous reçûtes onze blessures..... C'est lorsque tout fut accompli si merveilleusement et si rapidement par le 3e que Lubienski, avec le 1er escadron, se mit en mouvement; alors s'y joignirent plusieurs

(1) Nous ne citons ici que les plus importantes des lettres qui figurent dans la brochure de Niegolewski : *Les Polonais à Somosierra*

chasseurs à cheval (1). Les Polonais et les chevaux morts ou blessés encombraient tellement le défilé, que nous ne pouvions le franchir aussi vite que nous l'aurions voulu. Enfin nous atteignîmes les débris du 3e escadron.

Depuis lors, la panique et l'épouvante s'emparèrent si fort des Espagnols, qu'ils abandonnèrent tout, et nous pûmes porter le coup de grâce sans subir d'autre perte, car l'infanterie française avait déjà couronné les hauteurs de Somosierra. A peine nous trouvâmes-nous hors du défilé, que Thomas Lubienski forma en bataille son 1er escadron avec les débris du 3e (2), et nous poursuivîmes l'ennemi ; les 2e et 4e escadrons franchirent à leur tour le défilé, et tous, nous courûmes au galop pendant trois lieues. Le régiment des chasseurs à cheval nous suivait immédiatement.

L'Empereur lui-même, et sans aucune escorte, survint aussi, suivi à distance par les grenadiers à cheval et par les dragons de la Garde.

Après cette victoire si complète, lorsque l'armée s'arrêta, l'Empereur lui-même nous adressa des paroles flatteuses : les maréchaux, les généraux et les officiers français nous complimentaient cordialement ; les soldats nous embrassaient avec

---

(1) Voici ce qu'écrivait le chef d'escadron Lubienski à sa femme, à propos du combat de Somosierra :

« Le lieutenant Szeptycki et le brigadier Zielonka rassemblaient une « poignée de soldats restés en arrière, lorsque j'arrivai pour prendre le « commandement, comme j'en avais reçu l'ordre du colonel Krasinski. « Renforcé d'un peloton frais aux ordres du lieutenant Rostowrowski « et d'un peloton de chasseurs à cheval de la Garde, je formai le plus « vite que je pus mon nouvel escadron en colonne par quatre et « m'élançai sur l'ennemi. Suivant la route si rudement ouverte par les « deux premières attaques, nous traversâmes le reste du défilé et « primes les derniers canons. »

Le général T. Pomian, comte Lubienski, tome I, page 133, cité par M. Rembowski dans son ouvrage : *Sources documentaires concernant l'histoire du régiment des chevau-légers.*

(2) Ce passage confirme ce que dit Niegolewski au sujet de l'arrivée de son escadron au sommet du col : une partie franchit le col et se dispersa à droite et à gauche, tandis que lui revenait sur la 4e batterie.

effusion et, dès cet instant, notre régiment fut compté parmi les régiments les plus méritants de la vieille Garde.

Valentin ZWIERKOWSKI (1).

Le commandant Lubanski au colonel Niegolewski.

Besançon, 15 février 1855.

Par votre lettre du 6 dernier, vous me demandez si je me rappelle le fait d'armes à Somosierra. Comme ancien camarade et comme témoin oculaire, je dois vous dire toute la vérité sur cet événement inouï dans les annales d'histoire militaire.

---

(1) Zwierkowski a laissé aussi des *Mémoires* dans lesquels il raconte ce qui suit au sujet de Somosierra :

« L'Empereur s'arrêta au-dessous du défilé, longtemps il regarda « avec sa lunette; enfin il envoya, avec son adjudant, un demi-escadron à cheval un peu en avant dans le défilé; mais les batteries espagnoles se firent entendre, et bientôt nous n'aperçûmes que le reste « des chasseurs qui revenait. Voyant cela, Napoléon interpella Kozietulski : « Allez avec votre escadron, il faut prendre ces batteries. » « Ces quelques mots de l'Empereur étaient un ordre sacré, il fut « exécuté avec entrain. Kozietulski commanda : au trot, marche, disant « que l'Empereur avait ordonné de prendre les batteries, et que pour « la première fois nous combattions sous ses yeux. La réponse fut : « Nous prendrons les batteries. Dès que notre 3e escadron fut entré « dans le défilé et que le chef eût commandé « Au galop ! » tout notre « régiment le suivit, à commencer par le 1er escadron, dans lequel je « me trouvais; ensuite vinrent le second, puis le quatrième, qui fermait la marche. Le colonel Krasinski adressa aussi des paroles énergiques aux escadrons qui passaient. Le bruit continu du canon se « faisait entendre, et bientôt nous partîmes au galop... le chef Kozietulski, ayant eu son cheval tué et son uniforme percé d'une douzaine « de balles, demandait un cheval, mais personne ne consentait à « donner le sien, chacun voulant traverser le défilé au plus vite, tous « les officiers du 3e escadron étaient déjà tués ou couverts de blessures. »

Cité par M. Rembowski dans son ouvrage *Sources documentaires concernant l'histoire du régiment de chevau-légers.*

Voici comme je pose ce fait et comment cette affaire s'est passée le 30 novembre 1808.

J'étais témoin présent, quand le 3e escadron de chevau-légers, sous le commandement de son chef Kozietulski, lequel était de service auprès de S. M. l'Empereur Napoléon, reçut l'ordre de charger la tranchée de Somosierra, laquelle était hérissée de plusieurs batteries d'artillerie et d'un corps d'Espagnols. Je dis que le chef du 3e escadron, Kozietulski, a reçu cet ordre et non pas le chef du 1er escadron, Thomas Lubienski, lequel n'a pas quitté son poste ; par conséquent, il n'a pas pu charger dans la tranchée de Somosierra et tout l'honneur appartient au 3e escadron, sous le commandement de son chef Kozietulski, et c'est seulement quand la tranchée était déjà prise par le 3e escadron que le 1er escadron, dont le chef était Thomas Lubienski, et les 2e et 4e ont reçu l'ordre de poursuivre l'ennemi. Alors nous avons commencé de passer la tranchée de Somosierra, où j'ai vu plusieurs soldats de chevau-légers, sous-officiers et officiers étendus morts et blessés.

C'est Thomas Lubienski qui a conduit le 1er escadron, où je me trouvais dans le premier rang comme maréchal des logis, et, à côté de mon chef Thomas Lubienski, j'ai vu, dans notre passage, le lieutenant Rudowski, lequel j'ai reconnu, car il était quelque temps avant, dans notre escadron, maréchal des logis chef. J'ai vu également les officiers Rowicki et Krzyzanowski ; tous les trois ont trouvé la mort glorieuse en défendant l'honneur de la France et, en même temps, servant la cause polonaise, au moins en espérance.

Au-dessus de la dernière batterie, je vous ai vu très gravement blessé, et je me demande encore aujourd'hui comment vous avez survécu à tant de blessures et même très graves. J'ai vu également le capitaine Pierre Krasinski, fortement contusionné, et le capitaine Dziewanowski, auquel on m'a dit qu'un boulet a emporté une jambe, et lequel a succombé plus tard. Je dois vous déclarer, mon cher camarade, avec tout mon désintéressement, que dans les 1er, 2e et 4e escadrons, pas un soldat, ni officier n'a reçu aucune blessure ; je répète donc que toute la gloire de cette mémorable charge appartient, sans aucun partage, au 3e escadron, où j'étais maréchal des logis au moment de l'action sous Somosierra.

Si ce témoignage peut vous être utile, je le déclare sincère et véritable et je vous prie, mon cher Colonel et ancien camarade, d'agréer mes sincères salutations et l'amitié d'un ancien frère d'armes, depuis, commandant dans l'armée polonaise et, anciennement, maréchal des logis aux chevau-légers du 1er escadron et chevalier de la Légion d'honneur, etc., etc.

Victor LUBANSKI.

Extrait de l'avertissement des officiers polonais de la Garde, rédigé par le général Chlapowski, en tête des Notices historiques du général Dautancourt (1).

La première affaire qui a établi la réputation du régiment quoique un seul escadron y ait été employé, est celle de Somosierra. Elle n'est pas racontée dans la notice tout à fait exactement et en voici la raison. Pendant cette charge, le général Dautancourt se trouvait avec les autres escadrons du régiment derrière les chasseurs de la Garde qui suivaient l'Empereur, se tenant au bas de la montagne, d'où il n'a pas pu voir la charge : il a noté ce qu'il en a entendu dire, dans le moment,

---

(1) Ce document et les suivants sont tirés des *Sources documentaires concernant l'histoire du régiment des chevau-légers de la Garde de Napoléon Ier*, ouvrage publié en 1899 à Varsovie par M. Rembowski, directeur de Bibliothèque du majorat des comtes Krasinski.

M. Rembowski s'exprime ainsi dans sa préface :

« L'importance des Notices historiques du général Dautancourt, des-
« tinées depuis longtemps à la publication par la Bibliothèque du
« majorat des comtes Krasinski, me décida à éditer les documents, en
« partie manuscrits, concernant l'histoire du régiment des chevau-
« légers de la Garde de Napoléon. D'après le général comte Zaluski
« (1861) *il devait paraître à Paris, en langue française, une étude sur ce*
« *régiment écrite par le général Dautancourt et éditée par le regretté*
« *comte Sigismond Krasinski.*

« Dans un autre passage de ses précieux *Mémoires*, le général comte
« Zaluski dit que son ancien chef, le général Chlapowski, s'occupait de
« l'édition d'une histoire de ce régiment, due au général Dautancourt.

par des officiers qui ne l'avaient pas vue non plus et telle que plusieurs de leurs relations l'ont répétée, savoir : que l'escadron polonais, qui était ce jour-là de service, a reçu l'ordre de charger, qu'il est parti au galop et a enlevé la première batterie espagnole, mais qu'après cela il s'est arrêté pour se reformer.

Or, ceci, ce temps d'arrêt et cette formation n'ont pas eu lieu, et même étaient tout à fait impossibles. L'escadron, une fois lancé, ne s'est pas arrêté un instant, et ne pouvait pas se former, car il marchait par quatre, le chemin dans la montagne ne permettant pas un front plus étendu; et d'ailleurs, s'il s'était arrêté pour se former, au lieu de perdre le tiers de son monde, comme cela est arrivé, tous auraient été couchés par terre, car, outre la mitraille qui leur arrivait par devant, ils étaient foudroyés par l'infanterie espagnole, postée dans la montagne à droite et à gauche de la route.

Le lieutenant Niegolewski, seul officier de cet escadron resté en vie après cette charge, s'est trouvé à la tête de son peloton dès le commencement jusqu'à la fin de l'affaire, et la raconte de la manière suivante : « L'escadron a chargé sur la chaussée par quatre, a sauté par-dessus la coupure faite à travers la route devant les quatre premières pièces, a sabré les canonniers qui les servaient et a continué à monter au détour du chemin vers la seconde batterie. Le lieutenant-colonel Kozietulski, qui a mené l'escadron jusqu'alors, a eu son cheval tué

« l'ancien organisateur de la garde polonaise, et il ajoute que notre « nation serait redevable de cette publication au regretté Sigismond « Krasinski qui se disait toujours l'enfant de ce régiment.....

« Ni les prévisions ni le vœu du général Zaluski n'ont été réalisés « jusqu'à ce jour, mais la Bibliothèque du majorat des comtes Kra- « sinski possède les preuves que le projet d'éditer les Notices histo- « riques du général Dautancourt a existé, le fait est démontré par « l'existence même de la copie complète du manuscrit, préparée pour « l'impression, et par la préface que rédigea alors le général Chla- « powski, sous le titre :

« *Avertissement des officiers polonais de la Garde impériale pour la* « *publication de la Notice historique du régiment de la Garde, par le* « *général Dautancourt.* »

en entrant dans cette première batterie : le capitaine Pierre Krasinski a été contusionné et culbuté. Le capitaine Dziewanowski a continué de mener l'escadron au galop, aussi allongé que la montée le permettait et l'a mené contre les seconde, troisième et quatrième batteries, chacune de quatre pièces : devant la dernière, il est tombé blessé à mort ; le lieutenant en premier Krzyzanowski était tombé raide mort devant la seconde ; les lieutenants en second Rudowski et Rowicki également tombés morts sur place. Lorsque l'escadron est arrivé au sommet de la montagne après avoir enlevé les quatre batteries, chacune d'elles placée à un détour de la chaussée, il avait perdu le tiers de son monde et, des officiers, il ne restait que le lieutenant Niegolewski qui, arrivé heureusement au sommet de la montagne, reçut un coup de feu qui lui a traversé le cou et l'a jeté à terre, où il a été lardé de coups de baïonnette par les canonniers de la dernière batterie, qui lui firent dix blessures en s'enfuyant vers leur infanterie dans la montagne.

Cette relation de Niegolewski est parfaitement exacte et coïncide avec ce qu'ont dit les soldats et sous-officiers de l'escadron restés en vie.

D'après cela, on comprend parfaitement pourquoi le lieutenant-colonel Kozietulski et le capitaine Pierre Krasinski, après avoir eu leurs chevaux tués, n'ont pas eu la possibilité, faute de temps, après en avoir été chercher d'autres, de rejoindre l'escadron avant la fin de la charge.....

Extrait des Notices historiques du général Dautancourt, annotées par le général Krasinski (1).

Le 29 novembre, le régiment ne partit que fort tard d'Ayllon : ses éclaireurs de gauche eurent un chevau-léger, nommé

---

(1) Voici comment M. Rembowski, dans sa préface, s'exprime au sujet de Dautancourt :

« Au milieu des Études historiques et des Mémoires... les Notices « historiques de Dautancourt occupent une place tout à fait à part. Ce « ne sont ni des études ni des mémoires, mais, comme leur titre l'in-

Horodecki, tué d'un coup de fusil, sans qu'on pût joindre, ni trouver aucun Espagnol armé. Il était nuit lorsqu'il arriva sur la route d'Aranda à Madrid. Il s'établit au petit village de Ce-

---

« dique clairement, des notices historiques dans le vrai sens du mot. « Dautancourt, le plus souvent, recueillait ses renseignements sur le « champ de bataille, et les *Mémoires du régiment des chevau-légers* « disent qu'après une bataille, un combat ou une rencontre, Dautan- « court apparaissait au milieu des combattants, questionnant sur les « moindres incidents, et notant chaque détail. En outre, sa situation « d'organisateur du régiment et d'officier supérieur chargé de la haute « administration lui permettait de rassembler beaucoup d'observations « nécessaires pour apprécier la valeur militaire du corps. Enfin Dau- « tancourt, au moment où il entra au régiment des chevau-légers de « la Garde était déjà un officier expérimenté, entraîné et instruit, et les « précieuses qualités professionnelles qui lui valurent de la part des « chevau-légers l'honorable surnom de « papa du régiment », donnent « à ses notices une valeur particulière et disposent singulièrement le « lecteur à la confiance.

. . . . . .

« Cependant, l'attachement que Dautancourt avait voué aux chevau- « légers ne laissa pas à son imagination la liberté de vagabonder trop. « Les Notices historiques démontrent que leur auteur ne s'est pas « écarté, même pour un instant, du côté professionnel de son caractère « d'officier, et qu'il a donné à son récit une couleur bien militaire.....

« La description des charges et celle des simples rencontres sont, en « général, très courtes chez Dautaucourt, et ne pêchent pas par le « souci de la gloriole, mais elles n'ont pas l'exactitude et la précision « qu'on serait en droit d'attendre d'un officier tel que lui. Le « papa « du régiment » croyait surtout aux choses qu'il avait vu de ses yeux, « et seules les batailles auxquelles il a assisté sont décrites assez exac- « tement.....

« Même des charges aussi importantes que celles de Somosierra et « de Wagram ont été décrites trop superficiellement, et ces notices ne « peuvent satisfaire un militaire éclairé.

« Le général Pouzerewski, dans sa belle étude sur la charge de « Somosierra, reproche justement à Dautancourt l'inexactitude et la « brièveté de sa description. Le général Chlapowski s'est même montré « plus sévère, en disant que la charge de Somosierra a été décrite « inexactement par Dautancourt, et cette inexactitude est due à ce que « Dautancourt ne prit pas part à la charge, et ne vint sur le champ

rejas-de-Abajo (1), situé en face de l'entrée du défilé (ou gorge ou puerto) de Somosierra. A l'arrivée du régiment, ce village était, dirent des paysans, occupé par quelques Espagnols qui disparurent et se retirèrent sur leur armée, qui occupait l'entrée de ce défilé. En plaçant ses postes, le colonel Dautancourt reconnut des feux qui venaient d'être abandonnés, près desquels on trouva une lame de sabre de chasseur français; cette lame était ensanglantée. Cependant, on voyait à une distance qui paraissait peu éloignée plusieurs feux et, en fort peu de temps, il en fut allumé un nombre fort considérable. Au centre, ces feux paraissaient se prolonger et se perdre comme dans un enfoncement, en même temps qu'à droite et à gauche ils s'étendaient sur un front d'un grand développement. Il était facile de reconnaître qu'ils étaient allumés sur un sol beaucoup plus élevé que le village de Cerejas-de-Abajo. Nous sûmes des mêmes paysans que nous nous trouvions en face du défilé de Somosierra, gardé par l'armée espagnole, qui considérait cette position comme inexpugnable. Le colonel-major se porta en avant, à pied, avec quelques hommes, à la faveur de l'obscurité et des haies, pour essayer de reconnaître l'ennemi et apprécier sa force.

Au grand nombre de ces feux, à la multitude d'hommes qui semblaient se mouvoir alentour, il aurait pu conjecturer que cette force était considérable : toutefois il fit réflexion que le peu de méthode des troupes espagnoles rassemblées à la hâte et leur inexpérience dans la manière de camper ou de bivouaquer, devaient leur faire embrasser un grand développement et présenter beaucoup de feux et que cette vue devait nécessairement induire en erreur sur l'évaluation approximative de leurs forces, que les paysans portaient à 30,000 hommes.

Pendant la nuit, un chasseur de la Garde impériale qui avait fait partie d'une reconnaissance exécutée dans l'après-midi et qui, ayant été démonté, était resté en arrière, se rendit à un

---

« de bataille, avec le colonel Krasinski, qu'après la prise du défilé.....
« Dautancourt nous a laissé ses *Notices*, nous possédons sa dépouille
« mortelle, qui repose à Opinogora, dans les terres du majorat des
« comtes Krasinski. »

(1) Cerezo de Abajo.

poste du régiment, qu'il reconnut, et apprit que l'Empereur était à deux lieues en arrière de Boceguillas. Le général Lebrun y envoya de suite son rapport.

Le 30, le régiment monta à cheval à 7 heures du matin et se forma dans la plaine en avant de Cerejas. Au même moment arrivaient des troupes du corps d'armée commandé par le maréchal Victor, qui se portait en avant. Bientôt parut l'Empereur. Le régiment fut aussitôt mis en marche en tête de la colonne de la cavalerie de la Garde impériale (1).

Cependant l'infanterie du maréchal Victor avait replié en un instant tous les postes avancés des Espagnols, et en les poursuivant s'était engagée dans le défilé; mais en se retirant l'ennemi avait garni de tirailleurs les roches et les hauteurs qui dominent de droite et de gauche la route qui passe dans le fond du défilé, et aboutit au pied de la montagne qui semble le fermer. Toutes ses forces en couronnaient les sommets : ses meilleures troupes rangées en amphithéâtre formaient un demi-cercle comprenant les deux côtés de la route qu'elles plongeaient par un feu croisé, en même temps qu'elle était balayée par celui de l'artillerie, qui, placée à la partie supérieure du demi-cercle, enfilait cette route du haut en bas. Une semblable réunion de feux rendait la chaussée comme inabordable, et l'ennemi put croire un moment sa position inexpugnable.

Tandis que notre infanterie faisait de pénibles efforts pour gravir à droite et à gauche, et soutenait avec son intrépidité ordinaire le feu de l'ennemi, qui, de ces hauteurs, faisait pleuvoir sur elle un grêle de balles, l'Empereur arriva dans le défilé, à peu de distance de l'endroit d'où la route s'élance en gravitant vers le sommet de la montagne. Il s'arrêta près d'un petit ruisseau qui traverse cette route; de ce point, deux pièces de notre artillerie ripostaient sans effet à celle de l'ennemi, dont elles attiraient les boulets.

La cavalerie de la Garde était en colonne sur la route : le

---

(1) Vers 10 ou 11 heures l'Empereur s'arrêta pour déjeuner, à gauche de l'entrée du col ou puerto, près d'une maison située au milieu des broussailles au pied des rochers dont, en cet endroit, la pente est encore douce. (*Note du manuscrit.*)

régiment, qui en tenait la tête, avait été formé en masse par le colonel-major dans une pente adoucie de la montagne, à droite de cette même route; dans cette position, il se trouvait à l'abri du feu du canon, mais non de celui de quelques tirailleurs. Les progrès de l'attaque étaient lents, et pouvaient devenir très meurtriers. L'Empereur, sans s'occuper des représentations qu'on lui faisait pour le déterminer à éviter le tir du canon, dont la direction donnait absolument sur le point où il se trouvait, continuait de tenir sa lorgnette braquée sur le haut de la montagne, qu'il paraissait examiner avec une grande attention, ainsi que les efforts de nos troupes pour gravir les rochers. Tandis qu'il semblait entièrement occupé de cet examen, il fait donner à l'escadron du régiment (1), de service d'escorte près de sa personne, l'ordre de charger sur la batterie ennemie qui enfilait la route. Cet escadron, commandé par son chef M. Kozietulski, s'élance aussitôt, en colonne par quatre, la largeur de cette chaussée ne permettant pas d'autre déploiement; l'épouvantable feu de l'ennemi, qui renverse à l'instant plusieurs hommes et plusieurs chevaux, le fait hésiter; il est en quelque sorte ramené. La présence du colonel Krasinski, du colonel-major Dautancourt, à la tête de la totalité du régiment, suffit pour l'arrêter (2), et cet escadron s'elance de nouveau, gravit la montagne au galop malgré une pluie de mitraille et un feu croisé de mousqueterie des plus épouvantables. Renverser tout ce qui voulut s'opposer au choc, et emporter l'inaccessible position de l'ennemi, fut l'affaire d'un instant : tout, artillerie et infanterie, fut enlevé, sabré, dispersé, coupé ou pris.

---

(1) Il faut observer que l'escadron des chevau-légers qui était de service auprès de l'Empereur se trouvait séparé du reste du régiment, qui était massé près de l'entrée du défilé, à droite de la route, avec les escadrons de la cavalerie de la Garde impériale qui n'étaient pas de service auprès de Napoléon.

(2) Cet arrêt fut dû à un effet moral plutôt que matériel, car le colonel Krasinski et le major Dautancourt se trouvaient loin en arrière de l'endroit où chargeait l'escadron de service : ce dernier s'arrêta (en admettant qu'il ait rebroussé chemin) parce qu'il savait que l'Empereur, avec le reste du régiment, était derrière lui, et non pas parce qu'il se heurta à son colonel en revenant en arrière.

Cette charge, brillante s'il en fut, est à juste titre regardée ›mme un des faits d'armes les plus étonnants et les plus ıdacieux dont la cavalerie ait fourni l'exemple. Aussi le couvrit le régiment de gloire, et ce coup d'essai l'ascia dès lors et pour toujours à l'élite des vieux soldats ınçais.

Sur quatre coudes de la chaussée, les Espagnols avaient ıcé leurs canons. Ayant pris les premiers, il fallut desıdre de cheval pour renverser les canons, pour faire place la nouvelle attaque. Les troupes sur les rochers, outre tir de l'artillerie et des fusils, jetaient des grenades de rre.

(Note ajoutée en marge du manuscrit par le général Krasinski.)

Les avantages de cette action étaient décisifs; l'armée nemie fut dispersée et comme anéantie.

Sans s'arrêter, le colonel-major se porta de suite sur la ute de Madrid; elle était, ainsi que les campagnes à droite et gauche, couverte de fuyards, de voitures et de bagages. ı déroute était complète, et ce fut à travers cet incroyable ›sordre que le régiment, suivi et soutenu par les chasseurs à eval de la Garde, se porta au galop sur l'important défilé : Buitrago, dont il s'empara, et où fut établi le quartier ıpérial.

Un horrible spectacle attendait le régiment à l'entrée de ıitrago : il touchait presque à ce bourg, ainsi qu'à un peloton Français prisonniers que les Espagnols entraînaient rapideınt, et le régiment se précipitait pour les délivrer, quand, tout coup, il vit ce groupe s'arrêter court, et nos malheureux comgnons d'armes tomber tous, massacrés et fusillés par leurs rbares conducteurs. Ceux qui respiraient encore criaient venance. Nous n'arrivâmes qu'à point ; cette vengeance fut terble! Les chevau-légers étaient transportés de fureur. Les soins ıe le chirurgien-major Girardot s'empressa de donner à ces ılheureuses victimes d'une atrocité qui s'est renouvelée dans tte guerre en rendit deux ou trois à la vie.

(Note du général Krasinski.)

De Buitrago, le régiment alla occuper le petit village de

Cabrera où il bivouaqua. Ce village, situé sur la route, est environné en partie de rochers boisés.

La perte du régiment dans la glorieuse action de Somosierra fut considérable, mais plusieurs écrivains, sans doute par divers motifs qu'il est inutile de rappeler ou de combattre, l'ont exagérée outre toute mesure; nous eûmes 57 hommes tant officiers que sous-officiers et chevau-légers tués ou blessés, soit dans la charge en montant la montagne, soit en arrivant sur l'artillerie. Au nombre des premiers, le régiment eut à regretter les lieutenants Krzyzanowski, Rowicki et Rudowski, tous trois jeunes officiers qui donnaient les plus belles espérances (ce dernier fut tué sur les canons ennemis); 24 sous-officiers et chevau-légers demeurèrent aussi sur le terrain, ainsi que 35 chevaux; parmi les blessés se trouvait le brave et estimable capitaine Dziewanowski qui mourut quelques jours après, le capitaine Krasinski et le lieutenant Niegolewski; le chef d'escadron Kozietulski, ayant eu son cheval tué en s'élançant à la tête de son escadron, fut renversé, foulé aux pieds des chevaux dans la montagne et couvert de contusions.

Enfin, à l'appel fait vers 10 heures du soir au bivouac de Cabrera, outre les hommes tués, on comptait 26 sous-officiers et chevau-légers blessés, la plus forte partie légèrement, et manquant à cet appel (1); parmi ceux blessés gravement.

---

(1) Ce passage manque de clarté. Après nous avoir déclaré qu'il y avait 57 hommes tués ou blessés, Dautancourt nous dit qu'à l'appel du soir il y avait 26 blessés; on pourrait donc croire que la différence de 26 à 57 donne le nombre des tués, qui se serait ainsi élevé à 31; mais après de laborieuses recherches dans les registres matricules du régiment des chevau-légers, nous avons trouvé que le 3e escadron avait eu 14 tués, officiers compris : nous sommes donc loin du chiffre 31, qui d'ailleurs n'était pas vraisemblable, le nombre des tués étant en général le quart de celui des blessés; la différence de 14 à 31, soit 17, représenterait alors le nombre des hommes blessés légèrement pendant la charge et qui auraient pu rejoindre le régiment dans la soirée. Pour qui sait combien les soldats du premier Empire quittaient malaisément les rangs, le fait n'a rien d'étonnant. Cette explication serait donc admissible. Mais il y en a une autre également plausible. Dautancourt

cinq moururent quelques jours après; les autres rejoignirent successivement le régiment.

Entre beaucoup de faits particuliers qui donnent une idée de l'enthousiasme du régiment à cette affaire, où il faisait ses premières armes sous les yeux de l'Empereur, on cite celui-ci : le lieutenant Rudowski venait d'être tué en arrivant près des canons espagnols : le maréchal des logis Roman le remplace; il est lui-même aussitôt blessé, les chevau-légers alors paraissent ébranlés. Ce brave sous-officier se tourne vers eux et leur crie : « L'Empereur nous regarde, en avant! » et ce peloton se précipite sur l'artillerie, où Roman est blessé une deuxième fois.

Le quinzième bulletin de l'armée, en annonçant toujours la satisfaction de l'Empereur, fit connaître que les maréchaux des logis Babecki et Waligurski et le chevau-léger Juszynski, qui entre autres s'étaient emparés des drapeaux ennemis, venaient d'être nommés membres de la Légion d'honneur. Sa Majesté accorda de plus au régiment huit décorations du même ordre pour les officiers et un pareil nombre pour les sous-officiers et chevau-légers.

Le lendemain de la bataille, le régiment passait devant le bivouac du corps du maréchal Victor. Celui-ci prit spontanément les armes et cria : « Vivent les braves! » L'Empereur arriva et ordonna au colonel Krasinski de former le régiment, de sonner un demi-ban; il ôta son chapeau devant le front et dit : « Je vous reconnais pour la plus brave cavalerie ». Il fit

---

a d'abord parlé de la *charge en montant la montagne*, qui donna 57 tués ou blessés et 24 contusionnés; telles sont les pertes du 3e escadron. Quand il nous parle ensuite des pertes constatées à l'appel de Cabrera, il veut peut-être parler de celles qu'a subies le régiment après la charge, pendant la poursuite; il paraît en effet difficile que les chevau-légers, qui firent plusieurs milliers de prisonniers et prirent des drapeaux, aient accompli tous ces exploits sans rencontrer la moindre résistance. Il est donc probable que cette dernière explication est la vraie, et il faut en conclure que les pertes dont parle Dautancourt doivent être additionnées. La journée du 30 novembre 1808 coûta donc au régiment des chevau-légers une centaine d'hommes, dont une vingtaine moururent.

sonner le demi-ban et ordonna au régiment de défiler devant lui.

(Note du général Krasinski).

Extrait des Souvenirs militaires du colonel de Gonneville (1).

Nous arrivâmes le 30 novembre au pied de Somosierra. Cet obstacle paraissait difficile à franchir : la chaîne de montagnes présente des rochers à pic et une grande élévation; la route, montant en zigzags dans une gorge étroite, est coupée à chaque instant par un torrent, alors à sec, mais dont tous les ponts avaient été détruits; cette route était le seul point par lequel il semblait possible d'aborder cette position, considérée par les Espagnols comme inexpugnable. Ils l'avaient hérissée de batteries qui, en s'élevant successivement, battaient tous les côtés de la route qui pouvaient être enfilés; des nuées de tirailleurs étaient embusqués à droite et à gauche du ravin, et des masses d'infanterie couvraient les points accessibles des hauteurs. Dès qu'on voulait avancer sur la route, le canon et la fusillade commençaient, puis le plus grand silence succédait lorsqu'un mouvement de retraite mettait les assaillants à l'abri.

L'Empereur se trouvait au pied de la montagne à l'entrée de la gorge; cent pas plus loin, il eût été sous le feu de la première batterie qui était couverte par un épaulement flanqué de tirailleurs et avait en avant d'elle deux des coupures dont j'ai parlé. L'Empereur ordonna qu'on établît promptement sur ces deux coupures des ponts en madriers et en planches. Les sapeurs exécutèrent cet ordre, mais avec de notables pertes. Il ordonna ensuite au colonel de Piré, aide de camp du prince de Neufchâtel, d'aller reconnaître s'il y avait moyen de risquer une charge de cavalerie sur la première batterie. Piré partit au galop, fut accueilli par la fusillade et revint d'un air un peu trop effaré lui dire tout haut que la chose était impossible. Ce mot et la manière dont il avait été dit mirent l'Empereur dans une telle colère, qu'il lança à

---

(1) Publiés par la comtesse de Mirabeau, sa fille. Paris, 1876.

M. de Piré un coup de cravache que celui-ci n'évita que par un brusque mouvement de retraite (1).

Il n'y avait en troupes au lieu où nous nous trouvions que les chasseurs de la Garde, les lanciers polonais de la Garde, deux régiments d'infanterie, une ou deux batteries de la Garde et notre division.

L'Empereur ordonna aux chasseurs de la Garde de charger la première batterie. Ils partirent au galop en colonne par quatre et se lancèrent avec la détermination qu'ils avaient toujours; mais, au moment où ils furent démasqués après avoir tourné la portion de montagne qui nous couvrait, la canonnade et la fusillade recommencèrent si vivement, qu'ils revinrent en grand désordre, justifiant ainsi le dire du colonel de Piré. Le colonel des lanciers polonais s'approcha alors de l'Empereur et lui demanda l'autorisation de tenter une charge, permission qui lui fut accordée (2), et quelques minutes après, la batterie était emportée, mais avec des pertes sensibles. M. de Ségur, qui avait accompagné la charge en amateur, tomba percé de cinq balles; les abords de la batterie étaient jonchés de chevaux et de lanciers. Il y avait un cheval dont le train antérieur était engagé dans la batterie, tandis que ses jambes de derrière pendaient en dehors; son cavalier était étendu mort au milieu de la batterie.

Nous reçûmes l'ordre d'appuyer le mouvement des Polonais et de prendre la tête de la colonne une fois qu'elle aurait débusqué sur la hauteur. Par une de ces circonstances qui arrivent parfois à la guerre à la suite de coups audacieux, trois autres batteries, mieux situées que la première pour disputer le passage, avaient été abandonnées par leurs défenseurs lorsqu'ils avaient vu le succès des Polonais. Les canons

---

(1) Il est fort probable que le coup de cravache n'était pas destiné à Piré, et qu'il n'était que la conséquence d'un mouvement de colère. A propos du même incident, Ségur dit que l'Empereur frappa violemment le pommeau de sa selle.

(2) Si cet épisode était exact, il est probable que le colonel Krasinski n'aurait pas manqué de le mentionner; or, aucune des relations polonaises n'en parle, et toutes disent que l'Empereur donna de lui-même l'ordre de charger à son escadron polonais de service.

chargés étaient restés là sans avoir fait feu, et pas un seul coup de fusil ne fut tiré sur nous dans le trajet de la montée, trajet qui dura au moins une heure.

Après être sortis de la gorge, nous trouvâmes, à une lieue plus loin, Buitrago, vilaine et sale petite ville; nous y arrivâmes à la nuit; notre première brigade y resta avec la Garde et le grand quartier général.

Extrait des Souvenirs du canonnier Manière (1).

« Le 29 novembre, je faisais partie de deux pièces de 8 du 2e régiment d'artillerie à cheval (2): nous étions d'avant-garde avec les chevau-légers polonais; arrivés devant la Somosierra (ce sont deux montagnes assez rapprochées, où il y a un passage étroit par lequel il ne peut passer que deux voitures de front, et pour pénétrer dans cette gorge, il faut descendre comme dans une cave), à gauche de la route, les Espagnols avaient abandonné un canon dont les crosses étaient enclavées dans un petit rocher. Les Espagnols avaient établi une batterie qui enfilait la grande route, et en avant de cette batterie, ils avaient fait un grand fossé très profond. Nous commençâmes le feu avec nos deux pièces, l'Empereur était tout près, il nous regardait manœuvrer, son cheval grattait du pied, il ne pouvait pas avancer. Des deux montagnes, il y avait des batteries qui nous couvraient de mitraille; les biscaïens frappaient sur nos caissons couverts en tôle, ce qui nous faisait un drôle de carillon; l'Empereur regardait avec sa lorgnette le sommet de droite pour voir si les grenadiers de la Garde paraissaient; ils avaient reçu l'ordre de gravir la montagne pour prendre les batteries espagnoles à revers. Deux de nos camarades ont eu les jambes coupées devant les yeux de l'Empereur. Napoléon commanda aux chevau-légers polonais d'enlever les batteries; le 1er escadron se précipite dans le fossé, le 2e escadron suit le premier, il surmonte l'obstacle et

---

(1) *Souvenirs d'un canonnier de l'armée d'Espagne*, publiés par G. Bapst. Paris, 1892.

(2) Du 1er corps, maréchal Victor.

PLAN

Levé en 1809

batteries sont enlevées. Le colonel a eu son cheval tué et deux cuisses coupées (1), la route et les deux côtés étaient ıverts de Polonais hachés par la mitraille. »

Extrait des Mémoires de chirurgie militaire et campagnes de J. Larrey (2).

Cependant notre armée s'avança et s'engagea dans le défilé s montagnes. Elle ne rencontra point d'obstacle jusqu'aux :ranchements de l'ennemi, établis en avant du village de mosierra; mais alors les difficultés parurent insurmon- ›les. Le chemin escarpé et très étroit, pratiqué sur le revers la montagne, était défendu par des batteries masquées. s flancs des deux montagnes qui bordent le défilé étaient alement garnis de troupes, de canons, et l'on ne voyait pas moyen de tourner ces formidables positions sans employer aucoup de temps et essuyer de grandes fatigues.

Quoi qu'il en soit, au signal donné par l'Empereur, et à la 'eur d'un brouillard épais qui s'était élevé à propos, les ›vau-légers de la Garde s'élancèrent sur les retranchements coupaient le chemin, et, au milieu des boulets, des balles de la mitraille, ces intrépides Sarmates franchirent les sés, pénétrèrent dans les redoutes, taillèrent en pièces ceux les défendaient, mirent en fuite ceux qui échappèrent à rs coups et se rendirent maîtres du passage. La victoire , il est vrai, achetée par le sang de plusieurs des braves rchant au premier rang. Cette entreprise doit être regardée ame un des plus beaux faits de la guerre. Tous les blessés cette brillante journée furent pansés et opérés sur les bords chemin escarpé de la montagne. Les voitures de notre bulance les transportèrent ensuite à Buitrago, et de là à ıto Martino, près Madrid.

) C'est le commandant Kozietulski qui eut son cheval tué, et c'est ıpitaine Dziewanowski qui eut la jambe broyée.

) Paris, 1812. Tome III. Pages 246, 249. Larrey était, en 1808, ıier chirurgien de la Garde impériale.

LA

GUERRE DE 1870-1871

La journée du 9 août.

I. — *Les projets du commandement français.*

La journée du 8 août avait été extrêmement pénible pour certaines unités, en raison de la longue durée de la marche, résultant de dispositions défectueuses (1) et de l'arrivée tardive au bivouac, par une pluie battante. La fatigue des troupes était d'ailleurs générale ; aussi le maréchal Bazaine, considérant qu'un séjour leur était « indispensable », adressa-t-il, dans la soirée du 8, une demande à cet effet, au grand quartier impérial. Le Major général lui fit connaître le 9, à 2 h. 45 du matin, que sa proposition était agréée. Il le prévenait, en même temps, que, d'après de nouveaux avis qui venaient de parvenir à Metz, l'ennemi serait en marche vers la gauche des positions françaises (2). En prévision d'une attaque possible, le maréchal Bazaine était autorisé à conserver la Garde : il devait lui indiquer un emplacement qui lui permît d'appuyer au besoin le 3e corps. Recommandation lui était faite, dans la même éventualité, de prescrire au général de Ladmirault de rester en

(1) Voir *Revue d'Histoire*, octobre 1902, page 844 et suivantes.
(2) *Ibid.*, page 849.

sition, pour couvrir la gauche. Le général Frossard ait invité, de son côté, à demeurer en communication nstante avec le maréchal Bazaine et à se conformer à s instructions.

« Tâchez, disait en terminant le Major général, de ncentrer le plus tôt possible, sous Metz, les 2e, 3e, corps et la Garde, qui sont tous placés sous vos ordres doivent s'y conformer strictement. Faites-vous éclairer ès au loin par votre cavalerie légère. »

Le maréchal Bazaine expédia, en conséquence, entre heures et 6 heures du matin, les instructions sui- ntes :

Le 3e corps défendra les positions qu'il occupe sur la ve gauche de la Nied allemande ; le 4e corps couvrira gauche ; une de ses divisions sera vers Glattigny. La arde restera sur la rive gauche de la Nied française ont elle fera reconnaître les passages, afin de se porter, lon les circonstances, soit vers le 3e, soit au soutien du corps. Le général Frossard se dirigera, en cas d'attaque rieuse, de Gros-Tenquin sur Guessling.

Les troupes ne devaient pas jouir complètement du pos qui leur avait été accordé et qui leur eût été si lutaire.

Dans la matinée du 9, l'Empereur, accompagné du néral Changarnier (1), arriva à Faulquemont et se ndit au quartier général du 3e corps pour visiter les sitions de l'armée (2) et conférer avec le maréchal azaine (3).

---

(1) A la première nouvelle des événements de Frœschwiller et de rbach, le général Changarnier, qui vivait dans la retraite depuis près vingt ans, était venu se mettre à la disposition de l'Empereur.

(2) Procès Bazaine. Interrogatoire du maréchal, page 158.

(3) « Je trouve le souverain bien vieilli, bien affaibli, et n'ayant en n l'attitude d'un chef d'armée. » (Général Montaudon. *Souvenirs litaires*, page 85.)

Si l'on s'en rapporte à ses déclarations, postérieures à la guerre, le Maréchal aurait représenté à Napoléon III qu'il était préférable de se replier sur Nancy et Frouard, pour rallier les 1er, 5e et 7e corps, que de continuer le mouvement sur Metz (1). L'Empereur fit à ce projet l'objection non fondée (2) que la capitale serait découverte et persista dans son premier dessein.

Il fut décidé, à l'issue de la conférence, que les 2e, 3e, 4e corps et la Garde occuperaient, sur la rive gauche de la Nied française, une position défensive, de Pange aux bois de Haye et de Cheuby, par les Étangs, et y accepteraient la bataille, si l'ennemi attaquait le 10. Le 3e corps devait en tenir la droite ; le 4e, la gauche, chacun constituant deux lignes, et une troisième en réserve partielle. La Garde impériale, formant réserve générale, s'établirait sur la hauteur qui s'étend entre le château de Maizery et Silly-sur-Nied, à cheval sur la route de Metz à Saint-Avold. Si, comme tout permettait de l'espérer, le 2e corps arrivait en temps opportun sur le terrain choisi, il prendrait l'emplacement que le maréchal Bazaine jugerait le plus convenable. Enfin, la réserve générale d'artillerie se tiendrait à la jonction des routes de Sarrelouis et de Sarrebrück à Metz, à la disposition du commandant en chef. Celui-ci devait arrêter « aussitôt que possible toutes les dispositions nécessaires pour que le génie et l'artil-

---

(1) Maréchal Bazaine, *L'Armée du Rhin*, page 40 ; Procès Bazaine, page 158.

Le maréchal Le Bœuf a confirmé le fait.

« L'Empereur..... m'a dit à moi-même que le Maréchal lui avait conseillé une opération sur Nancy. » (Procès Bazaine, page 206.)

« Un projet avait été remis, en 1869, au Ministre de la guerre, tendant à couvrir Frouard par des ouvrages de campagne. On proposait d'établir un vaste camp retranché sur le plateau de Haye, s'appuyant sur la forêt du même nom..... Il ne fut pas donné suite au projet. » (Maréchal Bazaine, *L'Armée du Rhin*. Considérations générales, page 5.)

(2) Voir *Revue d'Histoire*, septembre 1902, page 579 et suivantes.

e des 3e et 4e corps, et même de la Garde impériale, dent le plus possible inabordable à l'ennemi le front les deux flancs de la position, au moyen de travaux ptés aux formes du terrain (1) ».

i l'armée était obligée de quitter cette première ligne défense, sa retraite s'effectuerait vers Metz, de mare à venir occuper « la position très belle qui se uve en avant des forts de Queuleu et de Saintien (2) ». Dans ce cas, le 4e corps appuyant sa gauche ı Moselle, aurait sa droite à la route de Metz à Sarreis ; le 3e, se reliant par sa gauche au 4e, étendrait sa ite jusqu'à la route de Metz à Strasbourg ; la Garde ablirait dans le secteur compris entre cette route et chemin de fer de Sarrebrück, tenant fortement la ıteur de Haute-Bévoye et le télégraphe de Mercy. ıtefois, cette dernière unité devait être éventuellent remplacée sur ce terrain par le 2e corps, pour ıstituer la réserve générale.

Le maréchal Bazaine était chargé d'indiquer aux divins de la réserve de cavalerie de Forton et du Barail, en rche sur Metz (3), les emplacements qu'elles auraient ccuper. L'Empereur appelait, à Metz également, le corps qui devait exécuter son mouvement par voie rée ; la 3e division s'embarquait au camp de Châlons ıs l'après-midi du 9 août.

Cependant, « l'opinion de l'armée et de ses chefs

---

1) Note sans signature émanant du cabinet du Major général. (Metz, oût, sans indication d'heure.) Cette note contient les dispositions tives à la répartition des troupes dont il a été fait mention ci-sus.

2) *Ibid.*

3) La division de Forton, en marche, le 9 août, de Pont-à-Mousson Metz, campa le 9 au soir à Montigny-les-Metz ; la division du Barail, marche, le même jour, de Bernécourt sur Saint-Mihiel, reçut l'ordre se porter sur Metz, par Vigneulles et Gorze.

commençait à s'en prendre à l'Empereur de ses revers; on devinait sa faiblesse, on blâmait le projet de reculer jusqu'à Châlons, on exprimait ouvertement le vœu qu'il choisît un autre commandant en chef et qu'il quittât Metz, débarrassant ainsi les troupes de ses indécisions et de l'encombrement de sa cour (1) ».

M. Piétri, vraisemblablement informé de l'état des esprits, avait demandé à l'Empereur, dès le 8 août, s'il se sentait assez de forces physiques pour supporter les fatigues d'une campagne, pour passer les journées à cheval et les nuits au bivouac. Le souverain reconnut qu'il ne le pouvait pas. M. Piétri lui proposa alors de retourner à Paris, où il organiserait une nouvelle armée, avec la collaboration du maréchal Le Bœuf, qui reprendrait les fonctions de Ministre de la guerre; il laisserait le commandement en chef de l'armée au maréchal Bazaine « qui en a la confiance et auquel on attribue le pouvoir de tout réparer (2) ». M. Piétri et les « vrais amis de l'Empereur » voyaient un autre avantage à cette solution : « s'il y avait encore un insuccès, l'Empereur n'en aurait pas la responsabilité entière (3) ».

L'Impératrice, à qui ce projet fut soumis, n'osa pas « prendre la responsabilité d'un conseil ». Elle pria l'Empereur de réfléchir à toutes les conséquences qu'amènerait son retour à Paris « sous le coup de deux revers »; il faudrait au moins, disait-elle, « que la mesure fût présentée au pays comme provisoire (4) ».

Le souverain, indécis, s'arrêta à un moyen terme. Un décret impérial, en date du 9 août, confiait au maréchal

---

(1) Général Derrécagaix. *Guerre de* 1870, *Spectateur militaire*, 1871, page 144.

(2) M. Piétri à l'Impératrice, Metz, 8 août, 4 h. 30 soir.

(3) *Ibid.*

(4) *Papiers et Correspondance de la famille impériale*, tome I, page 56. (Télégramme trouvé déchiré aux Tuileries.)

Bazaine le commandement des 2e, 3e et 4e corps de l'armée du Rhin; il lui attribuait un état-major spécial (1) et appelait le général Decaen à la tête du 3e corps (2).

La position défensive, choisie sur la rive gauche de la Nied, était bonne en soi; son étendue était convenable et la répartition des troupes judicieuse, à part l'emplacement de la Garde, trop rapproché des deux premières lignes et trop central, en raison de la situation du champ offensif, qui se trouvait évidemment à l'aile droite. Peut-être eût-il été préférable de choisir un terrain de combat, en aval du confluent des deux Nied, vers Guirlange, Guenkirchen, Hincklange, couvrant indirectement les avenues de Sarrelouis et de Sarrebrück à Metz, de façon à se trouver sur une direction excentrique à l'axe du mouvement général des armées ennemies, qui semblait être la route de Saint-Avold à Metz. On pouvait espérer ainsi prendre l'offensive, avec des forces supérieures, contre l'aile droite de l'adversaire et, en cas d'insuccès, on était toujours assuré de franchir la Moselle sur un large front, les ailes couvertes par Metz et Thionville, toutes les colonnes s'écoulant rapidement par les quatre grandes routes qui mènent à la Meuse entre

---

(1) Cet état-major fut composé de la manière suivante :

Le général de brigade Manèque, chef d'état-major général; le lieutenant-colonel de Kleinenberg, sous-chef d'état-major général; le chef d'escadron Tiersonnier, les capitaines de Tscharner, de Locmaria, Costa de Serda, Foucher, de Vaudrimey-Davout, adjoints.

(2) « Cette mesure ne répondait pas encore aux besoins de la situation; l'Empereur n'en restait pas moins le chef de l'armée du Rhin et du maréchal Bazaine, dont le rôle de lieutenant subordonné n'avait pas plus de valeur que par le passé. Les opérations, restant dans les mêmes mains, ne pouvaient tourner que dans le même cercle d'incertitudes et de fautes, et il n'y avait pas à compter sur une résolution héroïque, capable seule de rétablir nos affaires. » (*Metz. Campagne et Négociations*, page 52.)

Stenay et Verdun. Au point de vue tactique, d'ailleurs, le commandement appartenait nettement à la rive gauche de la Nied, en aval de Northen; l'on échappait, de plus, à l'inconvénient d'avoir sur le front le masque de la forêt de Varize et l'on y acquérait l'avantage des excellents points d'appui d'Eblange, Roupeldange, Brecklange, Volmerange, que le feu de l'artillerie pouvait très efficacement flanquer. Dernière considération qui ne manquait point de valeur : plus on se reportait au Nord, plus on s'éloignait des corps de droite de l'armée du Prince royal. Le choix d'un champ de bataille semblait donc devoir se porter plutôt à l'Ouest de Boulay qu'à l'Est de Metz, dès l'instant où le grand quartier impérial était résolu à combattre le 10 août (1).

Mais cette détermination était-elle rationnelle? N'était-il pas préférable de n'accepter la lutte qu'après la concentration, aux environs de Metz, de toutes les forces disponibles, c'est-à-dire non seulement des 2e, 3e, 4e corps et de la Garde, mais encore des 5e et 6e corps, peut-être même du 7e (2)? Telle était, évidemment, la

---

(1) D'après la Note précitée, émanant du cabinet du Major général.

(2) Dans cette hypothèse, le 5e corps se portait en trois étapes de Lunéville à Metz. Le 6e était transporté à Metz par la voie ferrée des Ardennes et Thionville; le 7e par Vesoul, Épinal, Nancy.

D'après le général Lebrun, le grand quartier impérial aurait eu l'intention d'agir ainsi :

« On avait pensé, au grand quartier impérial, qu'en faisant occuper par ces quatre corps (2e, 3e, 4e, Garde) une position qui se trouvait entre les deux grandes routes que l'ennemi devait suivre naturellement pour se porter à Metz, on serait en mesure de contenir, pendant un certain temps, la masse principale des forces ennemies que l'on avait devant soi. On ne se dissimulait pas qu'il y avait bien des chances pour que les quatre corps français ne pussent résister victorieusement sur cette position, si les deux armées allemandes réunies venaient les y attaquer. Mais, d'autre part, on se berçait de l'espoir, qu'avant l'attaque de l'ennemi, on aurait le temps de joindre à nos forces sur la Nied, le

ıe de conduite à suivre. Si l'ennemi se montrait plus ssant qu'il ne l'avait été depuis le 7 août, il suffisait gagner le temps nécessaire à l'arrivée des renforts, cédant lentement le terrain, sans engager aucune ire décisive (1). Il était bien probable que l'on réussit ainsi à grouper sur la Moselle, dans un délai de tre jours, six corps d'armée au moins, deux divisions a réserve de cavalerie et la réserve générale d'artil-e. Alors, on pourrait manœuvrer sur la double tête ɔont de Metz et attaquer l'adversaire, avec toutes les es, sur l'une ou l'autre rive, pendant qu'il contourne-la place.

---

rps d'armée..... On comptait aussi que les 1er et 5e corps d'armée, és de la Basse-Alsace, sur le versant occidental des Vosges, pourıt, sous deux ou trois jours, être reconstitués sous Nancy et ....., et que, suivant les circonstances, ces deux corps seraient lés sur la Nied, ou portés sur cette autre position qu'on ferait dre ultérieurement à toute l'armée derrière la Moselle. » (*Souvenirs 'aires*, page 291.)

ıis on observera que les instructions du Major général, datées de , 9 août 1870, contiennent le passage suivant, en contradiction l'opinion du général Lebrun :

Si l'ennemi attaque demain matin, c'est sur cette première position nsive que l'armée acceptera la bataille. »

n remarquera aussi que l'ouvrage du général Lebrun a été publié 895, longtemps après les événements, et qu'il contient parfois des urs permettant de douter que les *Souvenirs* aient été écrits immé-ement après la campagne. La seule partie qui mérite une confiance ère est celle qui a trait à sa mission en Autriche, parce que le ɔort du général Lebrun, est daté du mois de juin 1870.

) « L'armée du Rhin, réduite à quatre corps, y compris celui du ral Frossard, paraissait peu en mesure de résister à la poursuite et attaque de forces victorieuses et d'un effectif triple des nôtres. » utenant-colonel Fay. *Journal d'un officier de l'armée du Rhin*, e 57.)

II. — *Mouvements des corps de Lorraine.*

Les mouvements de concentration de l'armée sur les positions défensives de la rive gauche de la Nied française commencent le 9 août.

2e *corps.* — La 2e division (Bataille), formant tête de colonne, part de Gros-Tenquin à 3 heures du matin et se porte sur Remilly par Berig, Baronville, Brulange, Vatimont. Elle est suivie par la 3e division (de Laveaucoupet (1) et la brigade Lapasset, dont l'arrière-garde, au départ d'Hellimer, a quelques escarmouches avec des éclaireurs prussiens. La 1re division (Vergé) qui devait prendre position à Gros-Tenquin, pendant l'écoulement des unités précédentes, mais qui, en réalité, avait encombré la route, entre à son tour dans la colonne dont elle constitue, avec la division de cavalerie, l'arrière-garde. A partir de Berig, la brigade Valazé de la 1re division suit l'itinéraire Harprich, Landroff, Brulange, avec le quartier général du corps d'armée.

L'intention première du général Frossard était de stationner, le 9, à Suisse-Basse, Brulange, Arraincourt, Holacourt. Mais, en cours de route, il reçut la dépêche suivante du maréchal Bazaine, datée de Faulquemont, 9 août :

« L'Empereur vient de venir à Faulquemont et donne des ordres formels et pressants pour que vous gagniez, aussi rapidement que possible, Han-sur-Nied et Remilly et, si vous le pouvez, après un repos, venir même, pendant la nuit, à Courcelles-sur-Nied..... »

En conséquence, le commandant du 2e corps dirigea,

---

(1) La division de Laveaucoupet était partie d'Erstroff, à 3 heures du matin, conformément aux prescriptions de l'ordre de mouvement du 8 août. Mais en arrivant à Gros-Tenquin, elle trouva la route obstruée par la division Vergé et ne put reprendre sa marche qu'à 7 heures.

de Brulange, les convois et bagages sur Remilly, les réserves d'artillerie et du génie sur Lemud et, après une grande halte de deux heures à Brulange, il établit ses quatre divisions autour de Remilly, la brigade Lapasset restant à Aubécourt (1).

A son arrivée à Remilly, le général Frossard télégraphia au Major général qu'il partirait, le 10 au matin, pour aller occuper la position de Mercy-le-Haut, au Sud-Est de Metz (2). Il demandait qu'on y fît diriger

---

(1) « Les troupes n'avaient pas eu de distributions régulières et complètes depuis trois jours. A Puttelange, l'administration, ne pouvant assurer le service des vivres, avait fait donner un supplément de solde de 0 fr. 80 par homme et par jour. Malgré ces circonstances fâcheuses, malgré la privation de nourriture, de sommeil; malgré une nuit passée sans abris contre le mauvais temps, le 2e corps exécuta, dans cette journée, sans laisser un homme ni une voiture en arrière, une marche forcée de 32 kilomètres. » (Journal de marche du 2e corps, 9 août.)

« La marche est lente et pénible, les chemins sont détrempés et les hommes, dont plusieurs ont perdu leurs sacs, avec les vivres de réserve et leurs tentes, dans les journées des 6 et 7 août, se trouvent, après une nuit passée à la belle étoile, sous une pluie battante, d'autant plus fatigués que, depuis le 6, les distributions ont presque entièrement manqué. » (Journal de marche de la division Laveaucoupet, 9 août.)

(2) Le général Frossard n'avait pas encore reçu, à ce moment, les instructions du maréchal Bazaine relatives à l'occupation de la position Brange-les-Étangs. Elles ne lui parvinrent que le lendemain, 10 août, pendant la marche. Son intention de se porter, le 10, sur Mercy était conforme à l'intention du Major général, exprimée dans une lettre du 9 août au général Frossard :

« ..... Il est essentiel, qu'en continuant à opérer votre retraite en bon ordre, vous marchiez aussi vite que possible pour permettre au 3e corps, à la Garde et au 4e corps qui forme l'extrême gauche, de venir le plus tôt possible prendre position sous Metz..... »

Le Major général ignorait sans doute lui-même, au moment où il écrivait ces lignes, la décision de l'Empereur de prendre position sur la Sied française.

A 10 h. 30 du matin, il écrivait en effet au maréchal Bazaine :

« Par ordre de l'Empereur, le général Frossard..... reçoit itérati-

des vivres à l'avance. L'ordre de mouvement pour le 10 indiquait les heures de départs suivantes :

Réserves d'artillerie et du génie (Lemud), 2 heures du matin ;

Voitures des services administratifs (Remilly), 2 heures du matin ;

3e division (Remilly), 4 heures du matin ;

1re division (Remilly), 5 heures du matin ;

2e division (Remilly), 6 heures du matin ;

Brigade Lapasset (Aubécourt), 7 heures du matin ;

Division de cavalerie (Remilly), 7 h. 30 du matin.

3e *corps*. — Le quartier général est transféré de Faulquemont à Pont-à-Chaussy.

La 1re division avait reçu l'ordre de replier au Sud de la Nied allemande, à partir de 9 heures du matin, tous les détachements de la rive droite, sauf un régiment au plus, qui resterait à Faulquemont.

Elle se mit en mouvement, vers 2 heures, sur Pange (1), par Many et Arriance, mais une erreur de direction lui fit continuer sa marche sur Herny et Han-sur-Nied où elle vint se heurter au 2e corps. L'encombrement de la route l'empêcha d'atteindre Pange et ce ne fut que très avant dans la nuit que la division établit ses bivouacs entre Sanry-sur-Nied, Pange et Lemud (2).

Le 3e régiment de chasseurs à cheval, affecté à la division Montaudon, était parti de Faulquemont, vers 10 h. 30 du matin, à la recherche des voitures du convoi

---

vement l'avis qu'il doit se porter sur Metz, afin de se joindre aux forces que vous allez y amener..... »

(1) La 2e brigade en tête avec le convoi, puis l'artillerie et la 1re brigade.

(2) Les documents varient sur le point de stationnement de la 1re division du 3e corps. D'après le Journal de marche de la division, celle-ci est *réunie* à Sanry-sur-Nied, à 2 heures du matin. Les *Souvenirs militaires* du général Montaudon disent, au contraire, qu'une des

du 2e corps, qui avaient pris une fausse direction. Arrivé à Altroff vers midi, le colonel apprit que ces voitures s'étaient mises en route sur Morhange, sauf une douzaine, demeurées en arrière, qu'il dirigea aussitôt d'Altroff sur le même point et qu'il suivit avec le gros du régiment. Le 2e escadron, envoyé en reconnaissance sur Gros-Tenquin, se porta sur cette localité, précédé d'un peloton d'avant-garde, commandé par le sous-lieutenant du Gardier. Celui-ci se heurta, dans le village même, à un peloton prussien, le chargea vigoureusement et le refoula en lui tuant 7 hommes et en lui faisant 7 prisonniers. Le sous-lieutenant Gardier avait été blessé de trois coups de lance.

Le 3e régiment de chasseurs, rejoint par le 2e escadron, se dirigea sur Remilly, et rejoignit la division Montaudon à 11 heures du soir.

La 2e division part de Fouligny à 1 heure de l'après-midi, et se porte par Courcelles-Chaussy et Pont-à-Chaussy sur Mont, où elle arrive à 7 heures du soir (marche de 12 kilomètres).

---

brigades « bivouaqua à 11 heures du soir près de Sanry-sur-Nied, et l'autre à quelques kilomètres en arrière » (page 85).

Les Historiques des corps de la division indiquent les points suivants :

1re *brigade.*

18e bataillon de chasseurs, près de Remilly.
51e de ligne, Lemud, 1 heure du matin.
62e de ligne, en avant de Sanry, 1 heure du matin.

2e *brigade.*

81e de ligne, Sud de Pange, 9 heures du soir.
95e de ligne, environs de Pange, 10 heures du soir.

Enfin, le Journal de marche de la division Montaudon pour le 10 août débute ainsi :

« La 2e brigade, restée à Courcelles-sur-Nied, quitte son campement à 8 heures du matin..... »

La 3e division se porte de Faulquemont à Mont, qu'elle atteint à minuit seulement.

La 4e division exécute son mouvèment en deux colonnes. La 2e brigade quitte Plappecourt à 3 heures, et va camper à Silly ; la 1re, avec l'artillerie, la cavalerie, les bagages, ne part qu'à 8 heures du soir et établit son bivouac à Pont-à-Chaussy (1).

La division de cavalerie lève son bivouac de Bionville, à 3 h. 30, et se heurte immédiatement à la 2e brigade de la division Decaen ; elle campe à 5 heures, au Nord-Ouest de Pont-à-Chaussy.

La réserve d'artillerie part d'Arriance, à 9 heures du matin, suit l'itinéraire : Berlize, Maizeroy, Chevillon, et s'établit près du château d'Urville.

La réserve du génie se rend de Faulquemont à Courcelles-Chaussy. Dans la matinée, la compagnie de chemins de fer met la gare de Faulquemont hors de service obstrue la voie en y faisant échouer une locomotive e trois wagons de ballast, fait sauter le pont de Hern et commence les travaux de destruction du pont d Remilly qui sont interrompus par ordre du génér Frossard.

4e *corps*. — A 3 heures du matin, le Major génér mandait au général de Ladmirault que, d'après un av qui venait de lui parvenir, l'ennemi se concentrait sur

---

(1) A 10 h. 30 du matin le général Decaen écrivait au maréc Bazaine :

« Je vous prie en grâce de ne pas faire faire de mouvement aujo d'hui. Les hommes sont rendus de fatigue, la soupe n'est pas mang et il faudrait encore y renoncer ce soir..... »

Le Maréchal répondit :

« ..... L'Empereur est venu de sa persoune à Faulquemont s'assurer que le mouvement serait exécuté ce soir; il faut donc tous vos efforts pour venir vous établir aux points qui vous ont été gnés..... »

ıche de l'armée. Une attaque par des forces con-
érables lui paraissait possible dans la soirée, ou
lendemain matin. En conséquence, il recomman-
t au commandant du 4e corps de ne faire aucun
ıuvement avant d'avoir pris les ordres du maréchal
zaine :

« Éclairez-vous très au loin, ajoutait-il, en avant et à
uche avec votre cavalerie, pour avoir des nouvelles de
nnemi et empêcher que l'ennemi en reçoive de
us..... Si vous êtes attaqué, employez beaucoup
tre artillerie, car l'ennemi en fait grand usage. Veillez
rtout du côté de Vry. »

Ces instructions étaient conformes à celles que l'Empe-
ur adressait de Faulquemont, à 9 h. 20 du matin, au
ıjor général, au sujet du 4e corps, après entente avec
maréchal Bazaine :

« Le général de Ladmirault ne peut et ne doit pas
anger de position..... Qu'il s'établisse militairement,
droite à hauteur des Étangs, sa gauche à Glattigny,
qu'il fasse exécuter les ouvrages de campagne néces-
ires. Qu'il fasse en outre observer Sainte-Barbe et
utes les routes venant de la frontière et aboutissant sur
gauche. »

Déjà, conformément à l'ordre de mouvement du
août, le 4e corps avait entamé sa marche de Glattigny
des Étangs sur Metz, quand il reçut successivement le
légramme du Major général et les prescriptions du
ıréchal Bazaine relatives à l'occupation des positions
la rive gauche de la Nied. Le général de Ladmirault
difia aussitôt la direction de ses colonnes, et à 8 heures,
troupes se trouvaient établies sur la ligne : Les
ıngs, Glattigny, Sainte-Barbe, à part la 2e division
ıt il n'avait pas encore de nouvelles.

e quartier général fut installé au château de Gras ;
1re division prit position entre Glattigny et Cheuby ;
3e division, entre Cheuby et les hauteurs au Nord-Est

de Sainte-Barbe (1); la 2e division vint, à minuit, se placer en réserve derrière la droite de la 1re, à l'Ouest de Glattigny. La division de cavalerie et les réserves d'artillerie et du génie campèrent près du château de Gras (2). La partie disponible du parc du 4e corps était appelée de Metz à Sainte-Barbe.

Les reconnaissances de cavalerie exécutées dans les premières heures de la matinée n'avaient pas donné grand résultat. Le 2e escadron du 7e hussards, envoyé sur Vry, n'avait rien signalé ; d'autre part, 20 cavaliers du 4e escadron du 2e hussards, dirigés sur Boulay, avaient eu un engagement avec un parti de uhlans prussiens (3) : le capitaine commandant et deux hommes

---

(1) « Elle prend position face au bois de Cheuby sur deux lignes, la première à 800 mètres du bois, l'artillerie à gauche sur la hauteur qui domine Avancy, Vigy et Vry. Le village de Cheuby est mis en état de défense. » (Journal de marche de la 3e division du 4e corps.)

La note émanant du cabinet du Major général disait que « les bois de Hayes et de Cheuby devront être occupés fortement, *jusqu'à leur lisière du côté de l'ennemi.* » Cette prescription était, en effet, absolument rationnelle.

(2) Le général de Ladmirault écrivait au maréchal Bazaine à 10 heures du matin :

« ..... Depuis cinq jours mes troupes sont en marche : la journée d'hier, 8 août, a été très pénible par suite d'un orage qui nous a inondés d'eau. La pluie n'a cessé de tomber en abondance pendant toute la nuit; les hommes sont restés debout, sans sommeil, mais pouvant faire de grands feux. Les chevaux de la cavalerie et les attelages de l'artillerie sont horriblement fatigués; ils ont passé la nuit du 8 au 9 août dans des bourbiers profonds. Dans cet état de choses, les troupes de mon corps d'armée ont le plus grand besoin de repos et d'un bivouac tranquille. »

(3) La reconnaissance française comprenait en réalité 40 cavaliers, mais le capitaine commandant Jouvenot avait laissé un peu en arrière 20 cavaliers avec son capitaine en 2e.

« Malgré son infériorité numérique, le capitaine Jouvenot a commandé la charge et a culbuté l'ennemi, qui l'attendait en bataille, la lance croisée. Les uhlans, renversés par l'impétuosité de l'attaque, ont pris la

aient été tués ; le sous-lieutenant Carrelet et trois ussards blessés. La reconnaissance n'avait aperçu icune troupe d'infanterie. De nouvelles reconnaisances étaient prescrites pour le 10, à 3 h. 30 du matin : la division de Lorencez, dans la direction de Bouzonille ; à la division de Cissey, dans celle de Boulay. Le énéral de Ladmirault les engageait à « agir avec beaoup de prudence et de circonspection », recommandaion un peu excessive, semble-t-il.

Garde. — Dans la matinée, le maréchal Bazaine avait nformé le général Bourbaki de la décision de l'Empeeur relative à l'occupation des hauteurs de la rive auche de la Nied française :

« Vous devez occuper, ajoutait-il, à partir de Colligny omme centre, les positions qui vous paraîtront conveables pour pouvoir vous porter rapidement (ou une ortion de votre corps), soit vers le général de Ladmiault, dont le quartier général est à Glattigny, soit vers otre droite, qui sera à Courcelles-sur-Nied..... »

En conséquence, à 2 heures de l'après-midi, les oupes de la Garde lèvent leurs bivouacs de Courcelleshaussy et de Pont-à-Chaussy, et viennent occuper les ositions suivantes (1) :

Le quartier général à Maizery ; la division Deligny à a Tuilerie (Nord-Est de Maizery), à cheval sur la grande oute ; le 1er régiment de voltigeurs et une batterie,

---

uite, laissant sur le champ de bataille 1 officier et 5 soldats tués, chevaux..... » (Rapport du colonel commandant le 2e hussards, laté de Glattigny, 10 août.)

(1) A 3 heures du matin, le Major général avait prévenu le général Bourbaki, comme les autres commandants de corps d'armée, de la possibilité d'une attaque de l'ennemi sur la gauche des positions françaises. Il l'informait, en outre, que le maréchal Bazaine enverrait des instructions à la Garde, destinée à servir de réserve aux 2e, 3e et 4e corps.

détachés au hameau de Mont; la division Picard, à gauche de la précédente, jusqu'à la ferme de Béville, mise en état de défense, et dont les abords sont occupés par un bataillon du 1er régiment de grenadiers, deux du 3e, et une batterie ; la division de cavalerie Desvaux, près de Maizery, moins le régiment de chasseurs, affecté à la division Deligny et le régiment des guides, à la division Picard ; la réserve d'artillerie, au point de croisement de la route de Metz et du chemin de Colligny à Sainte-Barbe.

Le bataillon de chasseurs, revenant de Thionville, rejoint à 10 heures du soir.

Réserves générales de cavalerie et d'artillerie. — Vers 9 heures du matin, la division de cavalerie de Forton avait reçu, en approchant de Pont-à-Mousson (1), un télégramme du Major général lui prescrivant de se diriger sur Metz, sans perdre un instant. Elle vint camper à Montigny-les-Metz dans la soirée.

La division de cavalerie du Barail avait fait route de Bernécourt à Saint-Mihiel. Elle reçut, à 6 heures du soir, l'ordre du Major général de se porter, le 10, sur Metz en trois jours, par Vigneulles et Gorze. Le maréchal Le Bœuf espérait qu'elle serait rendue à Metz, le 12, de bonne heure. Le général du Barail répondit (6 h. 37) qu'il partirait à 9 heures et marcherait toute la nuit, jusqu'à son arrivée à Metz.

Toute la réserve générale d'artillerie (16 batteries) se trouve concentrée, le 9, à l'île Chambière, près Metz (2).

---

(1) Venant de Solgne et de Luppy.

(2) Quatre batteries s'y trouvaient depuis le 8 août. Les douze autres étaient parties de Nancy, le 8, à 1 heure de l'après-midi et avaient fait étape à Pont-à-Mousson. Le 9, le général Soleille avait envoyé, à 6 heures du matin, le télégramme suivant au général Canu, commandant la réserve générale d'artillerie :

« Il peut y avoir une affaire sérieuse, ce soir ou demain. Hâtez votre

III. — *Mouvements des corps d'Alsace.*

Tandis que les 2e, 3e, 4e corps et la Garde exécutaient
s mouvements de concentration sur la rive gauche de
Nied française, les 1er et 5e corps continuaient
ur retraite par un temps affreux qui en augmentait
fatigues (1). Le 1er corps quitte Sarrebourg, à
heures du matin, et se porte sur Blâmont : les 1re et
divisions par Lorquin et Cirey, les 2e, 4e, la division
nseil-Dumesnil, la réserve d'artillerie et la brigade
Septeuil (2) par la grande route. Les têtes de colonnes
eignent Blâmont vers 10 heures. La 1re division et la
serve d'artillerie s'établissent à Domèvre ; les autres
visions, entre Domèvre et Blâmont ; la brigade de
pteuil, à l'Est de cette dernière localité. Pendant ce
mps, la division de cuirassiers de Bonnemains et les
et 3e brigades de la division Duhesme se portent de
âmont à Lunéville.

Le 5e corps, partant de Lixheim et de Sarrebourg,
arche en deux colonnes (3) :

Le quartier général, la division Goze, la brigade de
aussion de la division de l'Abadie, les réserves d'artil-

---

arche. Arrêtez-vous avant d'entrer en ville. Avant de camper, demandez
s ordres en envoyant un officier. »

(1) L. de Narcy, *Journal d'un officier de turcos*, page 121 ; Challan
Belval, *Carnet de campagne d'un aide-major*, page 23.

(2) 1re brigade de la division Duhesme.

(3) « Avant de quitter Sarrebourg, le génie fit enlever les appareils
égraphiques du bureau de la ville et de la gare, et, n'ayant pas de
udre à sa disposition, ni dans le parc du génie, ni dans la réserve
artillerie, il donna l'ordre au chef d'équipe de la station d'enlever et
jeter dans la rivière les traverses et les rails sur toute la longueur
pont sur la Sarre, aussitôt que tout le matériel roulant aurait été
rigé sur Nancy. » (Journal de marche du génie du 5e corps.)

lerie et du génie et les ambulances, par Sarrebourg et Héming sur Réchicourt (1).

La division de Lespart, par Lorquin et Bertrambois, sur Cirey; la division de cavalerie Brahaut, par le même itinéraire, sur Badonviller (2).

A 6 heures du soir, le capitaine de France, attaché au grand quartier général, apporte au général de Failly une lettre du Major général, datée de Metz, 8 août, et conçue en ces termes :

« L'ennemi est entré à Sarralbe et paraît se diriger sur Nancy, où il peut être dans cinq jours. Vous êtes probablement instruit de ce mouvement, et, dans ce cas, vous aurez pris des mesures pour dérober votre corps à l'ennemi. Quoi qu'il en soit, l'Empereur maintient l'ordre qu'il vous a donné de vous diriger en toute hâte sur Nancy, et c'est vers ce but que doivent tendre tous vos efforts en forçant votre marche, si c'est nécessaire. C'est seulement dans le cas où vous vous verriez devancé à Nancy par l'ennemi que, pour ne pas vous mettre dans la nécessité de lutter contre des forces supérieures, vous devriez, tout en continuant votre marche, prendre une direction plus à gauche, vers Langres par exemple..... A Nancy, l'Empereur vous appellera à Metz et vous indiquera votre retraite, soit sur Châlons, soit sur Paris. »

La division Goze, la brigade de Maussion, les réserves

---

(1) Départ de Sarrebourg à 7 heures; arrivée à Réchicourt à 2 heures de l'après-midi.

Le gros de la colonne passe à partir d'Héming par Gondrexange; la division Goze suit à partir d'Héming l'itinéraire : Neuf-Moulin, Saint-Georges, Réchicourt.

(2) La division de cavalerie Brahaut était réduite aux huit escadrons du 5e lanciers et du 12e hussards. Le 5e hussards était réparti entre le quartier général et les trois divisions d'infanterie; le 3e lanciers était resté avec la brigade Lapasset.

d'artillerie et du génie, stationnées à Réchicourt; la division de cavalerie Brahaut, établie à Badonviller, pouvaient atteindre Nancy le 11 août; la division de Lespart, obligée par la présence du 1er corps à Blâmont et Domèvre, de passer par Baccarat et Gerbéviller, ne serait arrivée à Nancy que le 12, c'est-à-dire un jour encore avant la date à laquelle l'ennemi atteindrait cette ville, d'après les prévisions du Major général. Au besoin, d'ailleurs, cette division se serait dirigée directement sur Toul. Mais le commandant du 5e corps « se montra très préoccupé d'avoir à entreprendre, pour se rendre à Metz par Nancy, une marche de flanc dans le voisinage presque immédiat des têtes de colonnes de l'ennemi (1) » et ne crut pas pouvoir se conformer aux instructions qu'il avait reçues, en dépit de leur caractère pressant.

« Le général de Failly, écrivit le capitaine de France au Major général, ne se dirige pas sur Nancy, parce qu'il craint de n'arriver dans cette ville que cinq ou six heures avant l'ennemi et parce qu'avec les trois brigades de son corps d'armée, qui seules sont intactes, il ne pourrait soutenir un engagement (2). »

Le commandant du 5e corps résolut, en conséquence, de se porter le 10 sur Lunéville et de se diriger de là sur le camp de Châlons par Bayon, Vézelise, Colombey, Void et Commercy.

Les deux raisons qu'il avait données de sa détermination sont insuffisantes à la justifier : d'une part, en effet, il ne devait renoncer à marcher sur Nancy que dans le cas où il s'y verrait devancé par l'ennemi; de l'autre, la division de Lespart, qui n'avait été que

---

(1) Note adressée à la Section historique de l'état-major de l'armée, le 14 décembre 1901, par M. le général de France.

(2) Voir Journée du 10 août. Documents annexes, 5e corps. — Rapport du capitaine de France sur sa visite au 5e corps d'armée.

faiblement engagée à Frœschwiller, pouvait être considérée comme « intacte » au même titre que la division Goze et la brigade de Maussion. Pourquoi, d'ailleurs, prendre ce parti, dès le 9, quand les instructions du Major général disaient : « C'est vers ce but que doivent tendre tous vos efforts? » Ne fallait-il pas, au contraire, tout tenter pour obéir et ne serait-il pas temps, le 10, à Lunéville, d'abandonner la direction de Nancy, si l'on avait des motifs sérieux de penser qu'on y serait prévenu par l'ennemi (1)?

Dans cette situation, il était donc logique d'envoyer immédiatement un escadron du 5e hussards (2) sur Moyenvic, avec mission de pousser des reconnaissances sur Dieuze et Château-Salins et de faire connaître, le 10 au soir, si l'ennemi avait atteint ces deux localités. S'il n'en était pas ainsi, il était évident que la colonne de droite du 5e corps pouvait, le 11, se porter, sans le moindre risque, de Lunéville sur Nancy. Au surplus, la division de cavalerie Brahaut, appelée le 10 de Badonviller sur Einville au Jard, aurait couvert la colonne sur son flanc droit (3).

---

(1) D'après cette note adressée à la section historique, le 28 décembre 1901 par M. le général de Piépape, capitaine, en 1870, à l'état-major du 5e corps, le général de Failly, qui avait commandé à Nancy, aurait exprimé, à différentes reprises, « la répugnance qu'il éprouvait à ramener son corps d'armée par cette ville ».

(2) Réparti entre le quartier général et les divisions d'infanterie.

(3) On remarquera que le Journal de marche du 5e corps indique le 10 août pour l'arrivée du capitaine de France et des instructions du Major général. Il en est de même de l'ouvrage écrit par le général de Failly après la guerre et intitulé : *Opérations et marches du 5e corps*, page 20. Mais, d'une part, le Journal de marche du capitaine de Piépape, qui présente tous les caractères d'une rédaction faite journellement, au fur et à mesure des événements, mentionne l'arrivée de ces instructions au 9 août, à Réchicourt (n° 250), et, d'autre part, le rapport du capitaine de France sur sa visite au 5e corps, à Réchicourt, est daté de Metz, 10 août, 10 heures du matin.

IV. — *Renseignements reçus au grand quartier impérial et opérations de la cavalerie française.*

Les renseignements que possède le grand quartier général français, à la date du 9 août, sont vagues et confus (1). Les reconnaissances de cavalerie manquent parfois totalement ou sont souvent si insignifiantes qu'elles ne recueillent que des propos des populations affolées auxquels on ne peut accorder la moindre confiance, ou des informations sans valeur sur la présence, dans telle localité, de patrouilles adverses (2). En vain le Major général recommande-t-il à plusieurs commandants de corps d'armée de s'éclairer très au loin, au moyen de leur cavalerie. Ces prescriptions ne devaient et ne pouvaient pas être appliquées; il était trop tard pour modifier les errements en vigueur dans la cavalerie française, influencée par les procédés employés en Algérie (3) et à qui il

---

(1) *Journal d'un officier de l'armée du Rhin*, page 54.

(2) « Dans quelques rares circonstances, des commandants de corps prescrivirent à leur division de cavalerie ou à une de ses brigades de se porter en reconnaissance dans des directions où la présence de l'ennemi était signalée; on en vit les chefs partir en colonne, comme pour aller au terrain de manœuvres, et revenir tranquillement après avoir parcouru six kilomètres, sans avoir rien reconnu, mais avec la conviction qu'ils avaient accompli leur mission; quelques-uns craignirent même de s'aventurer aussi loin et réclamèrent impérieusement l'appui de bataillons d'infanterie. » (*Metz. Campagne et négociations*, page 462).

(3) « .....Nous avons oublié les traditions de la grande guerre et l'art de manier les grandes masses de cavalerie. Nous les avons oubliées, je puis vous dire comment : Dans nos guerres d'Afrique, nos troupes eurent affaire à une cavalerie plus nombreuse que la nôtre et se servant à merveille de l'arme à feu, de telle sorte que chaque fois que de petits détachements devaient opérer séparément, ils subissaient des pertes parfois considérables. Dès lors, au lieu de nous éclairer au loin, nous avons fait le contraire. La cavalerie se plaçait au milieu d'un carré d'infanterie, d'où elle ne sortait que pour jouer du sabre et frapper un

manquait, en réalité, la véritable instruction de gue
La charge était son idéal; elle ne se doutait pas c
ploration à grande distance (2).

« Son rôle journalier a été complètement nul, s
les points; elle n'a jamais éclairé l'armée, n'a jam
une reconnaissance sérieuse et on a assisté, dan
campagne, au spectacle bizarre de la voir toujour
pée en arrière des divisions d'infanterie, qu'elle
dû prévenir de ce qui se passait au loin, en av
leurs fronts..... C'est ainsi que les choses se so
sées pendant toute la période qui a précédé la r
de l'armée à Metz (3)..... »

Le Major général qui ne se méprenait pas sur
diocrité des résultats obtenus et semblait pénétré
nécessité de s'éclairer très au loin, disposait d'un
propre à remédier à la situation et à vérifier l'aut
cité des nouvelles qui lui étaient fournies par le s
des renseignements, sur la marche de l'ennemi
gauche de l'armée.

---

coup décisif. Mais il faut revenir aux anciennes traditions. Elles
de nous et c'est en combattant avec nous que les puissances n
les ont acquises..... Dans la dernière guerre, nous avons touj
mal éclairés, à peu d'exceptions près, bien que quelques progrès
été faits à la suite de la campagne de 1859. » (Allocution du n
de Mac-Mahon aux lieutenants instructeurs de l'École de Saumu
Moniteur de l'armée du 11 mai).

(1) *Metz. Campagne et négociations*, page 464.

« Le maréchal Niel avait essayé de réagir contre ces fâcheu
dances et, malgré l'opposition des généraux de cavalerie, il ava
la rédaction des *Observations sur le service en campagne de la c*
qui répondaient aux conditions de la guerre moderne. Après
le premier acte du Comité de cavalerie fut de demander à son su
la suppression de cette instruction et le retour à l'ancien état de c
(*Metz. Campagne et négociations*, page 462.)

(2) Capitaine Derrécagaix. *La guerre de* 1870. (*Spectateur m*
1871, page 69.)

(3) *Metz. Campagne et négociations*, page 464.

Il suffisait, à cet effet, de constituer un organe de reconnaissance spécial, à la disposition exclusive du commandement et qui n'aurait reçu d'instructions que de lui seul.

A défaut des divisions de cavalerie de réserve, encore en marche sur Metz, on pouvait grouper, le 9, celles des 2e, 3e, 4e corps d'armée et de la Garde, à part une brigade réservée à la sûreté et lancer cette masse de cavalerie sur Teterchen et Bouzonville, avec ordre de pousser jusqu'au contact des colonnes d'infanterie et, sinon, au moins jusqu'à la Sarre.

Des reconnaissances d'officier auraient été chargées, d'autre part, de recouper, du Nord-Ouest au Sud-Est, les routes qui, du front Sarrelouis, Sarrebrück, Sarralbe, se dirigent vers Metz, Nancy, tandis que la division de Forton, appelée, le 9, de Solgne et de Luppy, vers Faulquemont, aurait éclairé, le 10, en avant de l'aile droite de l'armée.

Malgré l'inertie à peu près complète de leur cavalerie, certains commandants de corps d'armée recueillent quelques informations.

Le général Frossard, en arrivant à Brulange « apprend que les Prussiens ont cessé de le suivre et qu'ils ont pris la route de Pont-à-Mousson (1) ». Le général de Ladmirault mande au Major général que tout est tranquille dans les directions de Bouzonville et de Metzerwisse ; Boulay n'est occupé par aucune troupe d'infanterie ; « les habitants affirment qu'il y en a vers Coume et Teterchen ». Le général de Lorencez fait connaître au commandant du 4e corps que « les reconnaissances dirigées en avant et sur

(1) Journal de marche du 2e corps. Ce document ajoute : « Ce renseignement est confirmé, à son arrivée à Remilly, par les rapports des paysans et des habitants ». Cette confirmation n'était pas d'une très grande valeur.

le flanc gauche de la position (1) ne signalent nulle part la présence de l'ennemi ». Mais « les officiers chargés du service des renseignements s'accordent à dire que les Prussiens sont en force à Bouzonville, Teterchen, Ottonville, Coume et Boucheporn, avec peu de monde à Boulay, et que leurs mouvements semblent annoncer l'intention de se porter sur Saint-Avold ». D'autre part, d'après les avis reçus par le général Bourbaki, l'ennemi ne continuerait pas à se porter en avant; quelques cavaliers seulement seraient entrés à Boulay et à Longeville-les-Saint-Avold.

Le service des renseignements du grand quartier général n'obtient, le 9 août, que peu de résultats. De Luxembourg on transmet des informations, venant d'Allemagne, et d'après lesquels l'armée allemande tout entière, y compris la landwehr, se masserait sur les frontières françaises. D'après un rapport envoyé de Bruxelles au Ministre des affaires étrangères, l'effectif des troupes de première ligne s'élèverait à 450,000 hommes. Un agent de Thionville annonce que les mouvements des troupes continuent sur la ligne de la Nahe et dans la direction de Cologne à Trèves; la population de cette dernière ville est prévenue de l'arrivée, pour le 9, de 40,000 hommes destinés à remonter la Sarre par toutes les voies. Entre Coume et Sarrelouis, il n'y aurait actuellement que de petits détachements chargés d'observer la frontière. La garnison de Sarrelouis qui se compose, d'après le même agent, des 13e, 53e et 70e régiments d'infanterie aurait reçu l'ordre, le 8, d'aller rejoindre, le 9, le gros de l'armée dans la direction de Boulay ou de Saint-Avold. Speicher, Prüm, Waxweiler, Bitburg, Dockendorf (2) seraient encore occupées par des troupes assez nom-

(1) Sainte-Barbe.
(2) Toutes ces localités sont au Nord de Trèves.

reuses qu'on croit destinées à être dirigées sur le 'alatinat, plutôt que vers Metz. Des détachements nnemis ont paru à Sierck et à Bouzonville mais ont vacué ces localités après y avoir fait des réquisitions.

L'interrogatoire des prisonniers faits à la bataille de orbach apprend que le 2e corps a été attaqué par une ·ande partie des IIIe, VIIe et VIIIe corps, indépenmment des troupes qui ont combattu contre la divion de Laveaucoupet à Spicheren. Mais on n'a aucun nseignement sur les emplacements actuels de ces ités.

De Nancy, le capitaine Iung mande au Major général ie les troupes badoises ont atteint, le 7, Haguenau, à heures du matin; Brumath, à 5 heures du soir; Strasurg aurait été investie le 8. Le 7, à 11 heures du soir, ,000 Prussiens et Bavarois auraient franchi le Rhin à mbourg (1) et à Brisach; leur intention est d'être, le ou le 11, à Lunéville; leur objectif serait Bar-le-Duc. ais, d'autre part, le sous-préfet de Schlestadt annonce ie tout est tranquille sur le Rhin. Dans une dépêche térieure, le même officier signale que l'armée du rince royal se dirige rapidement sur Sarre-Union pour fectuer sa jonction avec celle du prince Frédéricharles.

En Haute-Alsace, les informations recueillies continent à être contradictoires.

D'après certains renseignements parvenus au général ouay, il n'y aurait plus que des troupes peu nomreuses sur la rive droite du Rhin, entre Fribourg et ülheim; mais, d'autre part, on assure qu'une armée, valuée tantôt à 50,000, tantôt à 100,000 hommes, se ouverait rassemblée entre Rastatt et Offenbourg, face u débouché de Kehl. La concentration des landwehr

(1) A l'Est de Marckolsheim.

badoise, bavaroise et wurtembergeoise s'effectuerait entre Hausach et Ulm, au dire d'un Français revenant de cette région.

Dans la soirée du 9 août, l'Empereur reçut de l'Impératrice le télégramme suivant (1) :

« Je crois absolument nécessaire que vous ayez des renforts. D'après les avis que j'ai reçus, la jonction des deux armées prussiennes va vous mettre au moins 300,000 hommes sur les bras. Appelez à vous les troupes de Châlons et tout ce que vous pourrez rassembler. Si vous approuvez, envoyez-moi des ordres immédiats (2). »

L'Empereur répondit, à 10 heures du soir, qu'il ferait venir à Metz, s'il en avait « le temps et les moyens, le corps d'armée de Châlons », mais qu'il lui était impossible, pour le moment, de réunir des forces plus nombreuses. Il semble pourtant, qu'à la condition de céder, au besoin, aux Allemands, sans combats décisifs, le terrain compris entre la Nied française et la Moselle, il était possible de concentrer sur la rive gauche du fleuve, non pas quatre, mais six corps d'armée (3), sans compter la Garde impériale.

V. — *Renseignements reçus par le grand quartier général allemand et opérations de la cavalerie allemande.*

Le 9 août, au matin, le lieutenant-colonel Verdy du Vernois, du Grand État-Major, établissait un croquis d'après lequel le 4e corps se trouvait au Nord-Est de Metz ; le 3e, à mi-distance entre cette place et Saint-Avold ; le 2e, au Nord-Ouest de Morhange, en retraite

(1) Expédié de Paris à 6 heures du soir.
(2) Extrait du livre : *Les derniers télégrammes de l'Empire.*
(3) 2e, 3e, 4e, 5e, 6e, 7e corps.

ır Metz ; le 5e, en marche d'Altroff sur Morhange ou ıunéville (1). La cavalerie recueillait, dans la journée, es renseignements complémentaires.

Le général de Steinmetz annonçait pour la seconde ›is, au grand quartier général, l'évacuation de Boulay t de Bouzonville. A son avis, l'aile gauche de l'armée nnemie devait être à Saint-Avold ou à Boucheporn ; il ›roposait, en conséquence, de porter l'aile droite de a Ire armée vers cette dernière localité. Dans cet ordre l'idées, il chargeait la 3e division de cavalerie de se ›rocurer des nouvelles sur la situation de l'adversaire, otamment dans la direction de Saint-Avold et de Bouheporn (2) et lui affectait, comme soutien, un bataillon u Ier corps.

« Mais le général comte de Groeben regardait comme eu opportun encore d'engager des partis de cavalerie onsidérables dans la région montueuse et boisée située ı avant du front de la Ire armée..... (3) »

Il maintenait donc le gros de la 3e division, sur la rive roite de la Sarre, près de Derlen, et se bornait à ıgmenter le nombre de patrouilles d'officiers envoyées ır la rive gauche (4). Elles ne constatèrent nullement présence du 4e corps français vers les Étangs, mais ıe reconnaissance lancée par le 8e hussards (5) aperçut, ›s hauteurs de Morhange (5 h. 15 soir), dans la dépreson, immédiatement à l'Ouest, un grand camp français ›nt elle estima les forces à 50,000 hommes.

---

(1) *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, tome I, page 262.

(2) Le lieutenant Stumm, du 8e régiment de hussards, avait signalé, 7, un camp français très important près de cette localité.

(3) *Historique du Grand Etat-Major prussien*, 4e livraison, page 411.

(4) L'une d'elles, commandée par le lieutenant von Papen, du uhlans, eut, près de Boulay, un engagement, dont il a été fait men›n précédemment, avec une partie d'un escadron du 2e hussards. (Voir ge 1110.)

(5) Cavalerie divisionnaire de la 13e division d'infanterie.

La *6e* division de cavalerie, mise sous les ordres du commandant du IIIe corps, avait été placée, dans la marche, derrière la *5e* division d'infanterie, sauf le *15e* uhlans, qui était attribué à la *6e* division, formant tête de colonne (1). Ce régiment, qui avait eu soin, la veille, de conserver le contact, fournissait des renseignements très importants. Il mandait, dans la matinée, que le corps Bazaine avait bivouaqué, dans la nuit du 8 au 9, entre Bionville et Raville, et avait repris sa marche vers Metz, le 9, à 4 heures du matin. Un nouveau rapport, envoyé dans la soirée (7 heures), confirmait le premier et mentionnait que, suivant toute apparence, l'ennemi semblait s'être arrêté « derrière la coupure la plus voisine de Courcelles-Chaussy (2). »

Plus au Sud, des reconnaissances du *2e* régiment de dragons (3) trouvaient Faulquemont inoccupé, mais apprenaient que, le 8 août, le maréchal Bazaine avait eu son quartier général en ce point et que l'Empereur était venu, le 9, passer plusieurs heures avec lui. « Il ressortait plus ou moins clairement de ces indications que des masses considérables se trouvaient devant l'aile droite de la IIe armée; par contre, en avant de l'aile gauche, le contact avait cessé peu à peu (4) ».

A la *5e* division de cavalerie, l'action des deux brigades, *11e* et *13e*, placées sous les ordres directs du général de Rheinbaben, fut « des moins productives (5) » ; ses avant-postes n'avaient été poussés que

---

(1) On eut, à la *6e* division de cavalerie, l'impression d'être « commandé de réserve », écrit, le 10, le major de Schönfeld, officier d'état-major de cette division. (Général de Pelet-Narbonne. *Loc. cit.*, page 96.)

(2) Général de Pelet-Narbonne. *Loc. cit.*, page 82.

(3) Cavalerie divisionnaire de la *6e* division d'infanterie.

(4) *Historique du Grand État-Major prussien*, 4e livraison, page 410.

(5) Général de Pelet-Narbonne. *Loc. cit.*, page 88.

ısqu'à Puttelange, et l'on n'y savait rien sur l'en-
emi (1). La brigade Bredow (*12e*), qui opérait à
extrême gauche du front de la IIe armée, ne parvint
as, non plus, à reprendre le contact. Un officier,
ɔpartenant au quartier général du IVe corps, accom-
agné d'un peloton du *16e* régiment de uhlans, battait
: pays en avant du front de la IIIe armée, jusqu'au
ıemin de fer de Strasbourg à Paris, qu'il coupait au
ud de Phalsbourg, sans rencontrer l'ennemi.

La *4e* division de cavalerie (IIIe armée), reléguée
ɜrrière le XIe corps, pour la période de la traversée
ɜs Vosges, ne pouvait, évidemment, recueillir par elle-
ême des renseignements. Mais elle aurait dû chercher,
ı moyen de reconnaissances d'officiers, à rétablir le
ɔntact, perdu depuis le 7 août, avec l'armée française
Alsace. Le Prince royal ignorait la direction exacte
ı'elle avait prise; de même le maréchal de Moltke
avait pas été informé par la cavalerie, mal employée
d'ailleurs trop circonspecte, de l'occupation des posi-
ɔns de la rive gauche de la Nied française par les
ɔrps de Lorraine. Il supposait que les Français s'étaient
:tirés derrière la Moselle ou la Seille ; cette hypothèse
exacte formait le point de départ de l'ordre général,
ı date du 9 août, adressé de Sarrebrück, 8 heures du
ɔir, aux commandants des trois armées allemandes et
ınsi conçu :

Quartier général, Sarrebrück, 9 août 1870, 8 heures soir.

« Les renseignements reçus font penser que l'ennemi
est retiré derrière la Moselle ou éventuellement der-
ière la Seille.

---

(1) Rapport du major de Haeseler, de l'état-major de la IIe armée
h. 30 du soir).

Des patrouilles avaient ramené d'Altroff quelques traînards; elles
aient trouvé, en ce point, des bivouacs abandonnés et des traces de

« Les trois armées suivront ce mouvement.

« La IIIe armée emploiera : la route Sarre-Union, Dieuze et les communications au Sud.

« La IIe armée : la route Saint-Avold, Nomény et les communications au Sud.

« La Ire armée : la route Sarrelouis, Boulay, les Étangs et les communications au Sud.

« En vue de couvrir cette marche, on poussera la cavalerie à grande distance en avant, en la soutenant au loin par des avant-gardes, afin d'assurer aux armées, en cas de besoin, le temps de se rassembler.

« Sa Majesté indiquera les modifications qui devraient être apportées aux directions de marche précitées, par suite de la position ou des mouvements en avant de l'ennemi.

« Le 10 août pourra être employé par les Ire et IIe armées à faire reposer leurs troupes ou à les établir sur les routes de marche qui leur sont destinées.

« L'aile gauche ne pouvant atteindre la Sarre que le 12, les corps de l'aile droite n'ont à exécuter que des étapes relativement courtes. »

Ainsi, le mouvement en avant des Ire et IIe armées allemandes ne doit être repris que le 11 août. Quatre jours se seront écoulés depuis la victoire de Forbach, doublée de celle de Frœschwiller, avant que l'on profite de la supériorité matérielle et morale qu'a produite le succès, pour en exploiter les résultats. Ce temps d'arrêt prolongé laissait à l'adversaire la possibilité de se ressaisir, de se concentrer pour une nouvelle bataille, ou de se retirer pour se réorganiser; il lui rendait, en un mot, sa liberté d'action. Peut-être objectera-t-on que

---

fortes colonnes d'infanterie qui avaient dû passer par le village, dans le courant de la nuit précédente. (*Historique du Grand Etat-Major prussien*, 4e livraison, page 410.)

l'immobilité sur la Sarre des corps de tête et de ceux de l'aile droite était nécessaire pour permettre à la IIe armée d'achever son déploiement stratégique et à la IIIe d'arriver à sa hauteur.

« C'est dans cette halte forcée, après les premiers coups, dans les lenteurs et les difficultés du déploiement, que s'accusent tous les défauts du dispositif de marche de la IIe armée et toute la peine que le haut commandement eut à reprendre possession de lui-même et des troupes, après des événements imprévus (1). »

Le mouvement des trois armées allemandes, réglé par cet ordre du grand quartier général, n'a d'ailleurs nullement le caractère d'une manœuvre préparatoire à l'attaque des positions françaises de la Nied ; ce n'est qu'une marche directe, faisant déboucher les têtes de colonnes, amenées au préalable à la même hauteur, sur la Moselle, en amont de Metz. En effet, « l'attitude des Français, après la bataille de Spicheren avait donné à penser qu'on n'en viendrait plus sérieusement aux mains à l'Est de la Moselle (2) ».

Mais c'était là une conjecture et non une certitude. Or, le front total du dispositif de marche des trois armées allemandes ne mesurait pas moins de 70 kilomètres. La concentration sur une aile exigeait donc trois jours, et, sur le centre, deux jours. Le commandement suprême devait donc disposer de ce délai si, contre les prévisions, l'ennemi venait offrir la bataille, avant le passage de la Seille ou de la Moselle. Un paragraphe de l'ordre envisageait, il est vrai, cette éventualité, en prescrivant de lancer la cavalerie au loin et de la faire soutenir par des avant-gardes poussées « à grande distance ». Mais, ces moyens étaient insuffisants, faute d'une masse de cavalerie, or-

---

(1) G. G. *Essais de critique militaire*, page 160.

(2) *Historique du Grand Etat-Major prussien*, 5e livraison, page 495.

gane de renseignement à la disposition du généralissime et d'une avant-garde générale lui garantissant les trois journées nécessaires à la concentration des forces. Les armées allemandes vont donc marcher côte à côte dans un ordre linéaire, visant uniquement la Moselle vers Pont-à-Mousson et difficile à modifier si, par exemple, l'adversaire prend l'offensive contre l'aile droite, en partant de la région entre Metz et Thionville.

VI. — *Mouvements des armées allemandes.*

Tandis que la Ire armée reste immobile le 9 août, la IIe continue à faire serrer les fractions encore en arrière. Le IXe corps atteint Saint-Ingbert; le XIIe, Habkirchen; le IIe commence son débarquement à Neunkirchen; le IVe corps et la Garde restent à Lorentzen et Gross-Rederching; le Xe passe sur la rive gauche de la Sarre, à Sarreguemines; le IIIe corps et la 6e division de cavalerie cantonnent dans les localités au Sud et au Sud-Ouest de Forbach, la 6e division d'infanterie à Saint-Avold (1). L'immobilité du IVe corps et de la Garde est bien faite pour surprendre. On savait, en effet, depuis le 8 au soir, au quartier général de la IIe armée, que le maréchal de Mac-Mahon n'avait pas effectué sa retraite de Niederbronn sur Bitche (2), hypothèse qui avait déterminé le mouvement excentrique de ces deux corps (3). Dès lors, il convenait de remédier à l'extension du front de l'armée qui en avait été la conséquence et qui, outre

(1) Le IIIe corps devait se borner, le 9, à prendre position à Forbach, mais les renseignements transmis par le 15e régiment de uhlans, relativement à l'évacuation de Saint-Avold par l'ennemi, déterminèrent le général d'Alvensleben à pousser une division jusqu'à cette localité. (*Historique du Grand Etat-Major prussien*, 4e livraison, page 409.)

(2) *Historique du Grand État-Major prussien*, 4e livraison, page 400.

(3) Voir *Revue d'Histoire*, septembre 1902, page 626.

le danger qu'elle pouvait créer, présentait l'inconvénient de masquer la droite de la IIIe armée.

Celle-ci poursuivait sa marche, à travers les basses Vosges, conformément aux dispositions de l'ordre général du 7 août.

La *12e* division, qui avait atteint Haspelscheidt, par une marche de nuit, contourne Bitche par le Nord, en traversant « au prix de grandes difficultés (1) », le plateau de Hauwiller et arrive aux environs de Schorbach et de Lengelsheim.

Le IIe corps bavarois part d'Eguelsberg, contourne Bitche par le Sud (2), en utilisant les chemins forestiers qui franchissent le Hohe-Kopf et gagne Lemberg, primitivement assigné comme objectif au Ier corps bavarois. Celui-ci, qui avait bivouaqué, le 8, à Bärenthal et à Mouterhausen, se porte, le 9, par Lemberg sur Enchenberg ; la brigade de cuirassiers vient s'établir à Montbronn.

La division würtembergeoise marche d'Ingwiller sur Meisenthal et Puberg. Le général de Hügel, à la tête des *1er* et *3e* bataillons de chasseurs, d'un demi-escadron du *4e* régiment de cavalerie, des *2e* et *3e* batteries de 4 et d'un détachement de pionniers, est chargé de l'attaque de la petite place de Lichtenberg. Il se dirige, à cet effet, sur le Bellen-Berg contre le front Ouest, tandis que le *3e* bataillon de chasseurs et un peloton de cavalerie remontent la vallée du Rothbach jusqu'au Neumühl, d'où ils se portent, à travers bois, partie vers le front Nord, partie vers le front Est. Les deux batteries s'établissent à 1100 mètres environ, à l'Ouest du fort, de part et d'autre de la grande route ; le *1er* bataillon de chasseurs occupe la lisière Est du village, tandis que deux compa-

---

(1) *Historique du Grand Etat-Major prussien*, 4e livraison, page 378.

(2) Un bataillon et un escadron restaient provisoirement en observation devant Bitche.

gnies du 2e régiment d'infanterie débouchent, à leur tour, devant le saillant Sud-Est de la place (9 h. 30 du matin).

La garnison de Lichtenberg, sous les ordres du sous-lieutenant Archer, se composait d'une section du 96e de ligne, d'un sous-officier et de 5 canonniers, et d'environ 180 isolés des 1er et 5e corps (1); son armement consistait en 4 canons de 12 léger, à âme lisse, et 3 obusiers de 16c (2).

Dès 10 h. 30, l'artillerie du fort est réduite au silence et plusieurs bâtiments sont incendiés ou détruits; la garnison ne montre cependant aucun découragement (3). Une batterie de 6 vient renforcer, vers midi, les deux batteries würtembergeoises de 4; peu après, le général d'Obernitz envoie l'ordre de se borner à bloquer la place si l'on n'obtient aucun résultat avec ces pièces d'un plus fort calibre. Le 1er bataillon de chasseurs est chargé du blocus; les autres troupes rejoignent la division, non sans pertes, car « les défenseurs leur envoyaient salve sur salve et tout entiers à l'action ils ne paraissaient pas se préoccuper de combattre l'incendie (4) ». La batterie de 6 rebrousse chemin et « recommence à couvrir d'obus le foyer de l'incendie jusqu'au moment où le bâtiment principal s'écroule (5) ». Le lendemain, 10 (6), à 8 heures

---

(1) Sans compter un certain nombre de blessés.

(2) Le fort occupe le sommet d'un monticule dont l'enceinte suit le contour naturel. Les escarpes, presque entièrement taillées dans le roc, se présentent à nu sur des hauteurs de 18 à 20 mètres et ne se prêtent ni à l'escalade, ni à l'ouverture d'une brèche. Mais l'enceinte n'offre qu'une faible capacité intérieure, environ 70 mètres de large sur 120 de long; ses parapets ont peu d'épaisseur. (Le général de Sévelinges aux membres du Conseil d'enquête.)

(3) *Historique du Grand Etat-Major prussien*, 4e livraison, page 381.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*

(6) Rapport du sous-lieutenant Archer, daté de Grenoble, 1870. L'*Historique du Grand État-Major prussien* dit que *le 9, à 8 heures du soir*, la forteresse arbora le pavillon blanc. (4e livraison, page 381.)

du matin, le sous-lieutenant Archer jugea que « la résistance devenait impossible par l'incendie de tous les bâtiments de la place, le grand nombre des blessés qu'il ne pouvait soigner, faute d'officiers de santé ou d'abris et par l'impossibilité de garantir les défenseurs du feu de l'ennemi, les parapets étant détruits (1) ». Il fit enclouer ses bouches à feu, disparaître les munitions qui restaient, briser les armes et conclut une convention avec le commandant du bataillon de chasseurs würtembergeois, pour la reddition du fort.

A gauche de la division würtembergeoise, le Ve corps se porte, le 9, d'Uhrwiller à Weiterswiller, avec un détachement à Erckartswiller. Un officier d'état-major va reconnaître la place de la Petite-Pierre, située sur la route de marche du lendemain et constate son évacuation (2). Le 1er bataillon du *37e* vient aussitôt en prendre possession; on y trouve 23 isolés et 6 pièces (3) et l'on y apprend que des troupes du général de Failly ont bivouaqué aux abords du fort, dans la nuit du 7 au 8 août.

Le XIe corps, venant de Mertzwiller, atteint les environs de Hattmatt et de Dossenheim.

---

(1) Avis motivé du Conseil d'enquête sur la capitulation de la place de Lichtenberg.

La garnison avait eu 21 tués et 42 blessés.

(2) La garnison se composait d'une section du 96e de ligne (1re compagnie du 4e bataillon), soit 27 hommes, d'un maréchal des logis et 5 canonniers. L'armement comprenait huit pièces de divers calibres. Le sergent-major Bœltz, à qui échut le commandement, par suite de la maladie du capitaine de la compagnie, jugea la défense impossible. Il fit enterrer ses cartouches et ses pièces, noyer ses poudres, et gagna, avec la garnison, la place de Phalsbourg.

(3) Parlant de l'occupation de la Petite-Pierre, le major von Hahnke dit : « Dans cette place et à Lichtenberg, un important matériel de guerre et *70* canons tombèrent entre nos mains. » (*Opérations de la IIIe armée*, d'après les documents officiels de la IIIe armée, page 93).

On a vu qu'il y avait en tout 13 bouches à feu dans ces deux places.

VII. — *Situation de l'armée du Rhin dans la soirée.*

A la suite des mouvements du 9 août, les divers corps de l'armée du Rhin occupaient, dans la soirée, les emplacements suivants :

Grand quartier général : Metz.

1er corps.....	Quartier général.....	Blâmont.
	1re division.....	Domèvre.
	2e division.....	Entre Domèvre et Blâmont.
	3e division.....	*Ibid.*
	4e division.....	*Ibid.*
	Division de cavalerie...	Brigade de Septeuil à l'Est de Domèvre. Brigades Nansouty et Michel à Lunéville.
	Réserve d'artillerie....	Domèvre.
	Réserve du génie.....	Blâmont.
2e corps.....	Tout entier autour de Remilly, sauf.....	Brigade Lapasset, à Aubécourt. Réserves d'artillerie et du génie, à Lemud.
3e corps.....	Quartier général.....	Pont-à-Chaussy.
	1re division.....	Entre Sanry-sur-Nied, Pange, Lemud.
	2e division.....	Mont.
	3e division.....	*Ibid.*
	4e division.....	Silly, Pont-à-Chaussy.
	Division de cavalerie...	Pont-à-Chaussy.
	Réserve d'artillerie....	Château d'Urville.
	Réserve du génie.....	Courcelles-Chaussy.
4e corps.....	Quartier général.....	Château de Gras.
	1re division.....	Entre Glattigny et Cheuby.
	2e division.....	A l'Ouest de Glattigny.
	3e division.....	Entre Cheuby et Sainte-Barbe.
	Division de cavalerie...	Château de Gras.
	Réserves d'artillerie et du génie.....	Entre Sainte-Barbe et le château de Gras.

orps.....	Quartier général.....	Réchicourt.
	1re division.....	*Ibid.*
	2e division.....	*Ibid.*
	3e division.....	Cirey.
	Division de cavalerie...	Badonviller.
	Réserves d'artillerie et du génie.....	Réchicourt.
orps	Tout entier au camp de Châlons, sauf.....	La 3e division, en route pour Metz, par voie ferrée. La 4e division, à Paris.
orps	Quartier général	Belfort.
	1re division.....	Entre Domèvre et Blâmont.
	2e division.....	Belfort.
	3e division.....	Lyon.
	Division de cavalerie...	Belfort et Lyon.
	Réserves d'artillerie et du génie.....	Belfort.
de	Quartier général	Maizery.
	1re division.....	Nord-Est de Maizery.
	2e division.....	A l'Ouest de Silly-sur-Nied.
	Division de cavalerie..	Maizery.
	Réserve d'artillerie....	Saint-Agnan.
	Réserve du génie.....	Répartie entre les 1re et 2e divisions.
erve géné-	Division du Barail.....	Saint-Mihiel.
ale de cava-	Division de Bonnemains	Lunéville.
rie.....	Division de Forton.....	Montigny-les-Metz.
erve générale d'artillerie		Metz.
Parcs artillerie.	1er corps.....	Besançon et Strasbourg.
	2e corps.....	Metz.
	3e corps.....	*Ibid.*
	4e corps..	Metz et Verdun.
	5e corps.....	En route d'Épinal sur Langres.
	6e corps.....	La Fère et Laon.
	7e corps.....	Épinal et Besançon.
	Garde.....	Metz.
	Réserve générale d'artillerie.....	Toulouse.
ad parc d'artillerie.....		S'organise à Toul.
ad parc du génie.....		Versailles.
ipages de ponts de réserve.....		Toul.

E.

DOCUMENTS ANNEXES.

La journée du 9 août.

GRAND QUARTIER GÉNÉRAL.

a) Journaux de marche.

Journal de marche de l'armée du Rhin.

Par décret impérial, le maréchal Bazaine est nommé commandant en chef des 2e, 3e et 4e corps. Le général Decaen est nommé commandant du 3e corps. Une fraction de l'état-major général est désignée pour constituer l'état-major général du commandant en chef des trois corps ci-dessus (1).

L'ordre est donné à ces trois corps et à la Garde d'occuper sur la Nied française une position défensive, s'étendant, la droite à Pange, la gauche aux bois de Hayes et de Cheuby. Une deuxième position défensive est indiquée sous Metz, rive droite de la Moselle, comme position de retraite, la gauche à la Moselle, la droite au chemin de fer de Metz à Nancy.

Le 1er et le 5e corps continuent leur mouvement de retraite sur Châlons. Le 1er corps se rend à Blâmont (2), sa division de cavalerie se porte à Lunéville (3). Le 5e corps dirige son quartier général, sa 1re et sa 2e division à Réchicourt-le-Château, sa 3e division et sa division de cavalerie à Cirey (4).

---

(1) Voir page 1136.

(2) Et Domèvre, où se trouvent la 1re division et la réserve d'artillerie.

(3) Sauf la brigade de Septeuil qui se trouve, le 9, à l'Est de Domèvre.

(4) La division de cavalerie du 5e corps est, en réalité, à Badonviller

Le 2e corps, le 3e, le 4e et la Garde marchent sur la Nied, pour s'y concentrer en occupant les positions suivantes : le 2e corps, à Bruange (1), le 3e à Pont-à-Chaussy, sa 4e division à Bionville (2), le 1er corps, son quartier général au château de Gras ; sa 1re division entre Glattigny et Cheuby ; sa 2e à l'Ouest de Glattigny ; sa 3e entre Cheuby et les hauteurs en avant de Sainte-Barbe. La Garde impériale, du village de Mont à la Tuilerie (3).

Les divisions d'infanterie du 6e corps reçoivent l'ordre de se concentrer à Metz.

Le 7e corps a sa 1re division (Conseil-Dumesnil) à Blâmont avec le 1er corps et sa 2e à Belfort (4).

La 1re division de la réserve de cavalerie arrive à Saint-Mihiel, la 2e à Lunéville, la 3e arrive à Metz et s'installe à Montigny-les-Metz.

La réserve générale d'artillerie, venue de Nancy, arrive tout entière à Metz.

Notes du général Coffinières.

9 août.

L'Empereur se rend à Faulquemont dans la pensée qu'une bataille pourra s'engager sur la Nied, du côté des Étangs.

Le maréchal Canrobert et le général Changarnier arrivent à Metz (5).

La 1re brigade du 6e corps (maréchal Canrobert) arrive dans la nuit.

Le général Decaen remplace le maréchal Bazaine dans le commandement du 3e corps.

b) Organisation et administration.

Le Maréchal Bazaine au général de Ladmirault.

9 août.

Par décret impérial en date du 9 août 1870, M. le maréchal Bazaine, commandant du 3e corps de l'armée du Rhin, a été nommé au commandement en chef des 2e, 3e et 4e corps de cette armée.

---

(1) Autour de Remilly.

(2) A Silly-sur-Nied et Pont-à-Chaussy.

(3) Du village de Mont à la ferme de Béville.

(4) 3e division à Lyon, division de cavalerie à Belfort et Lyon.

(5) Le général Changarnier était arrivé le 8 août, dans la soirée. (M. Piétri à M. Changarnier, avocat à Autun, D. T. Metz, 9 août.)

Son état-major est composé de la manière suivante :

Le général de brigade Manèque, chef d'état-major général ;

Le lieutenant-colonel de Kleinenberg, sous-chef d'état-major général ;

Le chef d'escadron Tiersonnier, les capitaines Adorno de Tscharner, de Locmaria, Costa de Serda, Foucher, de Vaudrimey-Davout, attachés à l'état-major général.

Le commandement ou la direction des différents services du commandement en chef des 2e, 3e et 4e corps est confiée, savoir :

Le commandement de l'artillerie à M. le général de division de Rochebouët;

Le commandement du génie à M. le général de division Vialla;

La direction des services administratifs à M. l'intendant militaire Friant.

Par décret en date du même jour, M. le général de division Decaen, commandant la 4e division d'infanterie du 3e corps d'armée, a été appelé au commandement du 3e corps, en remplacement de M. le maréchal Bazaine ; M. le général Decaen entrera en fonctions aujourd'hui 9 août.

c) Opérations et mouvements.

L'Empereur au Major général, à Metz (D. T.).

Faulquemont, 9 août, 9 h. 20 du matin.

Le général de Ladmirault ne peut et ne doit pas changer de position.

La division Grenier de son corps l'a rallié ce matin.

Tout le 3e corps va s'établir sur la rive gauche de la Nied française.

La Garde va s'établir à Colligny, Puche et Ogy.

Que le général Ladmirault s'établisse militairement, sa droite à hauteur des Étangs, sa gauche à Glattigny, et qu'il fasse exécuter les ouvrages de campagne nécessaires.

Qu'il fasse, en outre, observer Sainte-Barbe et toutes les routes venant de la frontière et aboutissant sur sa gauche.

Cabinet du Major général, à Metz.

9 août.

Le maréchal Bazaine va occuper demain une première position défensive, sur la rive gauche de la Nied française; cette position présente une ligne brisée dont la partie de droite faisant face à l'ennemi, sur la ligne des hauteurs qui s'étendent sur la rive gauche de la Nied française, depuis Pange jusqu'au village des Étangs. La partie de gauche en retour

et presque en équerre sur la partie de droite, s'étendra du village des Étangs jusqu'à Glattigny, faisant face aux bois des Hayes et de Cheuby. Le développement de la position sera d'environ 12 kilomètres. Les bois de Hayes et de Cheuby devront être occupés fortement jusqu'à leur lisière du côté de l'ennemi.

Le 3e corps garnira la partie de droite et le 4e corps garnira la partie de gauche. Les troupes de ces deux corps formeront deux lignes avec des réserves en troisième ligne.

La Garde impériale, comme réserve générale, prendra position sur la hauteur qui s'étend entre le château de Maizery et le village de Silly, à cheval sur la grande route de Metz à Saint-Avold.

Si l'ennemi attaque demain matin, c'est sur cette première position défensive que l'armée recevra la bataille.

Le Maréchal commandant en chef arrêtera, aussitôt que possible, toutes les dispositions nécessaires pour que le génie et l'artillerie des 3e et 4e corps et même de la Garde impériale rendent le plus possible inabordables à l'ennemi le front et les deux flancs de la position, au moyen de travaux adaptés aux formes du terrain.

S'il arrivait que l'armée fût forcée de quitter cette première position défensive, sur la rive gauche de la Nied, le Maréchal commandant en chef lui ferait opérer sa retraite sur le camp retranché de Metz, de manière à venir occuper, comme seconde position défensive, la position très belle qui se trouve en avant des forts de Queuleu et de Saint-Julien.

Dans ce cas, le général de Ladmirault appuierait sa gauche vers la Moselle, il aurait sa droite à la grande route de Metz à Sarrelouis.

Le 3e corps se lierait par sa gauche au corps du général de Ladmirault, il aurait sa droite à la grande route de Metz à Strasbourg.

Le général Bourbaki lierait sa gauche à la droite du 3e corps, l'appuyant à la grande route de Metz à Strasbourg, il aurait sa droite vers le chemin de fer de Metz à Sarrebrück, occupant fortement la hauteur de Haute-Bévoye et le télégraphe de Mercy.

Le général de Ladmirault gagnerait la seconde position défensive en avant du fort Saint-Julien en faisant passer ses colonnes par les villages de Noisseville, Nouilly et Mey.

Le 3e corps gagnerait ses emplacements sur la seconde position défensive par la grande route de Metz à Sarrelouis, par la grande route de Metz à Saint-Avold et par les chemins qui relient entre elles ces deux grandes routes.

Le général Bourbaki viendrait prendre ses emplacements sur la deuxième position défensive à la Haute-Bévoye par Ogy, Marsilly, Ars-Laquenexy, Mercy-lez-Metz.

Le Maréchal commandant en chef indiquera, aussitôt que possible, au

général Forton qui est en marche de Pont à-Mousson sur Metz, l'emplacement qu'il devra occuper, soit en arrière de notre première position défensive, soit en arrière de la deuxième.

S'il arrivait que le général du Barail, qui est en ce moment en marche de Saint-Mihiel sur Metz, fût arrivé demain, dans la journée, à proximité de Metz, le Maréchal commandant en chef qui en serait avisé, lui indiquerait l'emplacement qu'il aurait à occuper avec sa division.

Sur la première, comme sur la deuxième position défensive dont il s'agit ci-dessus, l'infanterie sera disposée, autant que possible, sur deux lignes, avec de fortes réserves en troisième ligne.

Si le général Frossard, comme il y a tout lieu d'espérer, peut gagner a première position défensive sur la Nied française, en temps opportun, il prendra l'emplacement que le commandant en chef jugera le plus convenable et, dans ce cas, le Maréchal commandant en chef arrêterait les dispositions nécessaires pour que ce corps prît sur la deuxième position défensive, c'est-à-dire sous Metz, l'emplacement qui a été assigné ci-dessus à la Garde impériale ; et, dans ce cas, le Maréchal commandant en chef assignerait à cette Garde un emplacement où il l'aurait dans sa main comme réserve générale.

L'artillerie du général Canu se tiendra sur le point où elle se trouve en ce moment (grande route de Metz à Sarrelouis et à Sarrebrück), à la disposition du Maréchal commandant en chef.

Les dispositions qui précèdent ne peuvent être et ne seront considérées, par M. le Maréchal commandant en chef, que comme des indications générales dont il pourra tenir compte dans les limites qui lui paraîtraient convenables.

(*Sans signature*).

Journée du 9 août.

1er CORPS.

a) Journaux de marche.

Journal de marche du 1er corps d'armée.

Blâmont, 9 août.

Le 1er corps quitte Sarrebourg à 4 heures du matin.

La 1re et la 3e division suivent un chemin de traverse qui remonte

la rive droite de la Sarre, et laisse la grande route de Blâmont à droite; elles passent par Lorquin et Cirey. Les 2e et 4e divisions et la division Conseil-Dumesnil suivent la grande route, ainsi que l'artillerie de réserve et la cavalerie.

Vers 10 heures du matin, les têtes de colonnes arrivent à Blâmont. L'artillerie de réserve et la 1re division s'établissent à Domèvre sur Vezouse, en avant de Blâmont; le reste de l'infanterie s'installe entre Domèvre et Blâmont, la cavalerie Septeuil en arrière de Blâmont. La division Bonnemains et les deux brigades de la division Duhesme se portent à Lunéville où elles couchent le 9.

Le 5e corps se met en route en même temps que le 1er et va camper à Réchicourt, en suivant des chemins de traverse au Nord de la grande route de Sarrebourg à Blâmont.

Distribution de pain et de viande.

Extrait des souvenirs inédits du maréchal de Mac-Mahon.

Le 9 août, le 1er corps vint coucher à Blâmont, la cavalerie à Lunéville.

c) Opérations et mouvements.

Le maréchal de Mac-Mahon au Major général, à Metz (D. T.).

Blâmont, 9 août, 11 h. 30 matin.

J'arrive à Blâmont avec nos cinq divisions d'infanterie; hier soir, l'ennemi n'avait qu'une division de cavalerie en avant de Sarre-Union. J'arriverai demain à Lunéville. Il peut être opportun de prescrire au général de Failly de faire sauter quelques ponts du chemin de fer. Il serait possible d'obtenir de nos populations de rompre, pendant la nuit, le chemin de fer au pouvoir de l'ennemi.

Le maréchal de Mac-Mahon au Général commandant l'artillerie du 1er corps.

Au quartier général, à Blâmont, 9 août.

Ordre de mouvement.

Demain 10 août, les troupes du 1er corps quitteront leurs bivouacs, à 4 h. 1/2 du matin, pour aller coucher à Lunéville.

Les corps établis à Blâmont suivront la grande route, et se mettront en mouvement dans l'ordre ci-après :

Brigade de Septeuil;
Génie;
Division du 7e corps, général Conseil-Dumesnil;
3e division.

La 1re et la 4e division, sous les ordres du général Ducrot, prendront une route de traverse qui longe à gauche la route de Blâmont à Lunéville, et passe entre cette route et la forêt de Mondon.

L'artillerie de réserve établie à Domèvre sur Vezouse et toutes les voitures appartenant aux batteries divisionnaires qui ne marchent pas avec leurs divisions respectives, partiront à l'heure qui sera fixée par M. le général Forgeot.

Journée du 9 août.

2e CORPS.

a) Journaux de marche.

Journal de marche du 2e corps.

9 août.

La division Bataille prend la tête de la colonne, à 3 heures du matin; elle est suivie immédiatement par la division de Laveaucoupet; la brigade Lapasset vient ensuite; elle avait quitté le village d'Hellimer, sans être trop inquiétée par l'ennemi, qui se montrait en force à 4 kilomètres en arrière du village et dont les éclaireurs vinrent seuls escarmoucher, pendant les premiers moments de la marche, avec les cavaliers d'arrière-garde de la brigade. La division de cavalerie qui forme l'extrême arrière-garde du corps d'armée, quitte Altroff, à 2 heures du matin, et arrive à 5 h. 1/2 à Gros-Tenquin, où elle attend que la division Vergé ait défilé à son tour.

Le général Frossard se met en route de sa personne derrière la 2e division.

Après avoir dépassé le village de Berig d'un kilomètre, on trouve à droite un chemin de grande communication qui, passant par Landroff va rejoindre la grande route à Brulange et abrège ainsi de 4 kilomètres.

Le commandant du 2e corps prend ce chemin avec la brigade Valazé, couvrant ainsi le flanc droit du corps d'armée pendant sa marche jusqu'à Brulange. Là, il apprend que les Prussiens ont cessé de le suivre et qu'ils ont pris la route de Pont-à-Mousson.

Ce renseignement est confirmé, à son arrivée à Remilly, par les rapports des paysans et des habitants.

A Brulange, la colonne formée par le corps d'armée rejoint les convois partis la veille au soir. Ceux-ci reçoivent aussitôt l'ordre de continuer leur marche sur Remilly.

Les divisions campent autour de Remilly au fur et à mesure qu'elles arrivent; la division de cavalerie s'établit au bivouac dans la prairie qui s'étend au pied du village, à 7 heures du soir. L'artillerie de réserve et le parc du génie vont jusqu'à Lemud, au delà.

La nuit du 8 au 9 a été affreuse; la pluie n'a cessé de tomber à torrents et la division Vergé, n'exécutant pas l'ordre donné, a quitté ses bivouacs et est descendue sur la route qu'elle a encombrée. Il en résulte une certaine confusion dans la marche des colonnes; mais l'ordre se rétablit pendant la route. Les troupes n'avaient pas eu de distributions régulières et complètes depuis trois jours; à Puttelange, l'administration ne pouvant assurer le service des vivres, avait fait donner un supplément de solde, 0 fr. 80, par homme et par jour; malgré ces circonstances fâcheuses, malgré la privation de nourriture, de sommeil, malgré une nuit passée sans abris contre le mauvais temps, le 2e corps exécuta dans cette journée, sans laisser un homme ni une voiture en arrière, une marche forcée de 32 kilomètres.

3e DIVISION (DE LAVEAUCOUPET).

Le 2e corps d'armée, débarrassé de ses bagages, continue son mouvement de retraite.

La 2e division prend la tête de colonne à 3 heures du matin.

La 3e division doit la suivre immédiatement et la 1re division marchera après la 3e.

A 3 heures du matin, la division de Laveaucoupet se forme sur la route, dans l'ordre de marche suivant :

Le 24e de ligne;
Le 40e de ligne;
Le 2e de ligne;
L'artillerie;
Le 63e de ligne, d'arrière-garde.

La colonne se met en mouvement; mais en arrivant à Gros-Tenquin, elle est obligé de s'arrêter, la division Vergé ayant quitté ses positions et encombré la route.

Ce n'est que vers 7 heures que la division parvient à démarrer du village de Gros-Tenquin.

La marche est lente et pénible; les chemins sont détrempés et les hommes, dont plusieurs ont perdu leurs sacs avec les vivres de réserve et leurs tentes, dans les journées des 6 et 7 août, se trouvent, après une nuit passée à la belle étoile, sous une pluie battante, d'autant plus fatigués que, depuis le 6, les distributions ont presque complètement manqué.

La division rencontre le convoi parti la veille (à Brulange), s'établit en colonne serrée à gauche de la route, en arrière de la division Bataille, arrêtée pour faire le café et fait, comme cette dernière, une grand'halte de deux heures.

Elle se remet en route à midi 1/2 à la suite de son convoi, poussant ainsi au delà du point où elle devait primitivement s'arrêter et va camper en avant de Remilly.

L'administration distribue une ration de biscuit et une ration de viande.

BRIGADE MIXTE LAPASSET DU 5e CORPS.

L'ennemi étant en force à 4 kilomètres de Hellimer, la brigade mixte part à 1 heure du matin et arrive à Aubécourt à 8 h. 1/2 du soir, sans engagement sérieux.

c) Opérations et mouvements.

Le Major général au général Frossard.

Metz, 9 août, 3 heures du matin.

J'ai reçu votre rapport et je le mettrai sous les yeux de l'Empereur. Je donne des ordres (1) pour qu'on expédie du sucre, du café, du riz et du sel sur la gare de Remilly où se trouve accumulé déjà du biscuit. Je suis prévenu que des forces considérables peuvent, dès ce soir, arriver sur notre gauche. Il est donc essentiel qu'en continuant à opérer notre retraite en bon ordre, vous marchiez aussi vite que possible pour permettre au 3e corps, à la Garde et au 4e corps qui forme l'extrême-gauche de venir le plus tôt possible prendre position sous Metz. Restez

(1) Le Major général envoya à cet effet, à l'Intendant général, le capitaine Sabouraud, aide de camp du général Frossard, qui lui fit connaître la situation du 2e corps.

sé avec le 3e corps qui séjournera aujourd'hui à Faulquemont. Prenez les ordres du maréchal Bazaine.

Restez en communication constante avec le maréchal Bazaine.

Le maréchal Bazaine au général Frossard, à Gros-Tenquin.

Faulquemont, 9 août, 8 h. 30 matin.

Vous avez dû recevoir, du Major général, l'ordre de séjourner sur vos positions. Ce matin je dirige votre convoi sur Gros-Tenquin.

Le Major général me prévient qu'il est possible que nous soyons attaqués aujourd'hui, et indique notre gauche comme le point choisi par l'ennemi.

M. le général de Ladmirault est campé aux Étangs, sur la rive gauche de la Nied française; la Garde est dans les environs de Pange, également sur la rive gauche.

Mes quatre divisions du 3e corps sont établies sur la rive gauche de la Nied allemande, se reliant à M. le général de Ladmirault.

Quant à vous, mon cher Général, si l'attaque devenait vraiment sérieuse, comme vous devez, ainsi que nous, rallier Metz le plus tôt possible, il serait bien que vous vinssiez vous établir à Han-sur-Nied et à Remilly.

Il est probable que je porterai aujourd'hui mon quartier général à Courcelles-Chaussy.

Le même au même.

Faulquemont, 9 août.

L'Empereur vient de venir à Faulquemont et donne des ordres formels et pressants pour que vous gagniez, aussi rapidement que possible, Han-sur-Nied et Remilly, et, si vous le pouvez, après un repos, venir même, pendant la nuit, à Courcelles-sur-Nied. Sa Majesté autorise que l'on prenne des voitures de réquisition, partout où l'on pourra en trouver, pour porter les sacs des hommes.

Les nouvelles que l'on a de l'ennemi font croire à une concentration de ses forces et il aurait l'intention de nous attaquer dans nos positions. Ses efforts se porteraient plutôt vers la droite.

Le général Frossard au Major général (D. T.).

Remilly, 9 août.

Je suis arrivé ici à 3 heures avec mon corps d'armée en bon ordre et la brigade Lapasset. Mes hommes sont fatigués, mais ardents. Je par-

tirai demain matin pour la concentration devant Metz, où j'irai occuper la position de Mercy-le-Haut.

Je demande qu'on y fasse diriger des vivres à l'avance.

Du général Frossard, commandant le 2e corps.

Ordre de mouvement.

Demain, 10 août, le 2e corps terminera son mouvement de concentration en avant de Metz (14 kilomètres).

Pour éviter l'encombrement, le parc d'artillerie de réserve qui est à Lemud et le parc du génie se mettront en marche à 2 heures du matin A la même heure, toutes les voitures des services administratifs partiront de Remilly.

Les bagages des corps voyageront en tête de leurs divisions respectives.

La 3e division ouvrira la marche à 4 heures précises, elle accélérera son mouvement de telle sorte que la 1re division, qui la suit, puisse partir à 5 heures.

La 2e division se mettra en marche à 6 heures, la brigade Lapasset à 7 heures.

La division de cavalerie à 7 h. 1/2.

L'ambulance du quartier général, le trésor et les bagages du quartier général marcheront entre la 1re et la 2e division.

L'arrière-garde sera fixée comme dans la marche d'aujourd'hui.

Le corps d'armée s'arrêtera et campera sur la position de Mercy-le-Haut sur la route de Strasbourg. Des vivres y seront réunis.

Journée du 9 août.

3e CORPS.

a) Journaux de marche.

Journal de marche du 3e corps d'armée.

9 août.

Le 9 août, le quartier général du 3e corps fut transporté à Pont-à-Chaussy ; la 1re division à Pange en avant de Colligny ; la 3e de Mont à

Pont-à-Chaussy ; la 2e à Pont-à-Chaussy ; la 4e à la hauteur de Silly ; la cavalerie derrière la 4e division et l'artillerie derrière la cavalerie (1).

1re DIVISION (MONTAUDON).

Le maréchal Bazaine, commandant le 3e corps, arrive en personne à Faulquemont à 6 heures du matin. La division reçoit l'ordre de partir à 9 heures pour Pange (2), passant devant la 3e division qui, ce jour-là, doit couvrir la retraite.

La 2e brigade part d'abord (3) avec le convoi, puis l'artillerie et enfin la 1re brigade. Arrivée à Many, une fausse indication fait continuer la division sur Remilly et la jette en ce point sur le 2e corps qui lui barre le chemin, et coupe la 1re brigade et le convoi jusqu'à 2 heures du matin.

Le 3e chasseurs à cheval a reçu l'ordre, au départ de Faulquemont, de se porter rapidement sur Gros-Tenquin où le convoi du 2e corps est compromis. Il rallie le convoi, le ramène à Remilly, après un léger engagement de cavalerie où il a un officier blessé et où il fait 8 prisonniers.

A 2 heures du matin la division est réunie à Sanry-sur-Nied (4).

2e DIVISION (DE CASTAGNY).

La division va de Fouligny à Urville, près Pont-à-Chaussy. Départ à 1 heure du soir, arrivée à Mont à 7 heures.

3e DIVISION (METMAN).

Le 9 août, la division va de Faulquemont à Mont, village situé sur la hauteur en arrière de Pange. La Garde impériale, les 2e, 3e et 4e corps

---

(1) Voir pour les emplacements exacts des éléments du 3e corps les journaux de marche qui suivent.

(2) Il ne s'agissait à ce moment que de replier toutes les troupes de la division sur la rive gauche de la Nied allemande.

(3) D'après les *Souvenirs militaires du général Montaudon*, la division « prend les armes vers 2 heures de l'après-midi... » (Page 85.)

(4) D'après les *Souvenirs du général Montaudon*, une brigade bivouaqua à 11 heures du soir près de Sanry-sur-Nied, et l'autre à quelques kilomètres en arrière (page 85). Voir à ce sujet page 1107.

Le même au même (D. T.).

Metz, 9 août, 5 h. 20 matin.

Avez-vous reçu mon télégramme de cette nuit qui vous prévient d'une attaque possible ?

Répondez-moi sur-le-champ et faites-moi connaître les dispositions que vous prenez.

Le maréchal Bazaine au Major général, à Metz (D. T.).

Faulquemont, 9 août, 6 h. 15 matin.

Oui, j'ai reçu votre télégramme de cette nuit et, depuis 1 h. 1/2, j'expédie des ordres partout.

Le 3e corps doit défendre les positions qu'il occupe sur la rive gauche de la Nied, le général de Ladmirault couvrant sa gauche et devant avoir une division vers Glattigny.

La Garde reste sur la rive gauche de la Nied française, et le général Bourbaki a l'ordre de faire reconnaître tous les passages afin de se porter, où besoin sera, sur le front d'attaque, selon les circonstances.

Je ne le fais pas passer immédiatement sur la rive droite, parce qu'il peut être utile également au général de Ladmirault.

J'ai prévenu le général Frossard qui est à Gros-Tenquin, dans le cas d'une attaque sérieuse, de venir sur Guessling, afin de pouvoir prendre demain sa direction sur Metz, tout en concourant à couvrir le peu de voie ferrée qui nous reste dans cette direction et sur laquelle se trouve appuyée notre droite.

Il est probable que dans la journée j'établirai mon quartier général à Courcelles-Chaussy.

Le même au même (D. T.).

Faulquemont, 9 août, 7 h. 55 matin.

Je viens de m'entendre avec le général Vialla pour inutiliser le parcours de la voie ferrée entre Saint-Avold et Faulquemont.

On va faire sauter un pont de 4 mètres de portée, en passage supérieur, situé à 1600 mètres seulement au delà de la ville.

On obstruera en outre la voie, en échouant quelques wagons de ballast.

Le Major général au maréchal Bazaine en marche : Saint-Avold sur Metz.

9 août, 10 h. 1/2 matin. Dépêche portée par le commandant de l'Espée, parti à 11 h. 1/2.

Par ordre de l'Empereur, le général Frossard, qui en ce moment est marche de Puttelange, sur la route de Puttelange à Nancy, reçoit ératively l'avis qu'il doit se porter sur Metz, afin de s'y joindre aux rces que vous allez y amener. Il est invité à marcher de manière à ne s contrarier vos mouvements.

L'Empereur attend de vos nouvelles.

Le Major général au maréchal Bazaine.

Metz, 9 août.

J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Excellence, par deux officiers de ion état-major, les instructions de l'Empereur concernant les dispo- tions à prendre en prévision d'une attaque prochaine de l'ennemi (1). e vous prie de vouloir bien me faire connaître, par le retour de ces fficiers, les renseignements que vous avez pu recueillir depuis ce natin.

Le maréchal Bazaine au général Montaudon.

Faulquemont, 9 août.

Ce matin, après la soupe mangée à 9 heures, vous changerez l'emplacement actuel de vos troupes de manière que toute votre division soit placée sur la rive gauche de la Nied allemande, observant et gardant les points de passage en avant de votre front.

Vous viendrez établir votre quartier général à Faulquemont et vos troupes devront être placées de la manière la plus militaire possible pour la défense de votre ligne et, en même temps pour vous relier, par votre gauche, avec la division Metman qui aura son quartier général à Démilly.

Faites reconnaître immédiatement, par votre état-major, les positions que vous croirez devoir occuper pour le but que je vous indique, et,

(1) Pour ces instructions, se reporter à la page 1136.

votre mouvement fait, envoyez un de vos officiers rendre compte à mon chef d'état-major de vos positions.

Vous ne laisserez à Faulquemont, tout en en gardant le passage, que, au plus, un régiment avec un peu de votre cavalerie pour vous tenir en relations avec le général Frossard, qui est toujours à Gros-Tenquin.

Le maréchal Bazaine au général Decaen.

Pont-à-Chaussy, 9 août.

Le mouvement qui s'exécute sur toute la ligne, pour passer sur la rive gauche de la Nied française, est la conséquence du projet pris par l'ennemi, qui, effectivement, paraît se diriger en grande force sur notre droite.

L'Empereur est venu de sa personne à Faulquemont pour s'assurer que ce mouvement serait exécuté ce soir; il faut donc faire tous vos efforts pour venir vous établir aux points qui vous ont été assignés et, comme vous avez peu de distance à parcourir, il me semble qu'en faisant manger la soupe à 4 heures, vous avez parfaitement le temps d'être campé avant la nuit. Surtout faites filer vos impedimenta et qu'ils aillent s'établir en arrière de vos campements; on les retrouvera là.

Le général Decaen au maréchal Bazaine, à Faulquemont (D. T.).

Position en face de Bionville, Marange et Boulay, 9 août, 10 h. 30 matin.

Je vous prie en grâce de ne pas me faire faire de mouvement aujourd'hui. Les hommes sont rendus de fatigue, la soupe n'est pas mangée, et il faudrait encore y renoncer ce soir. Enfin, j'ai dit à M. Duverney, chef d'escadron (1), l'état moral que j'ai constaté. Hier, arrivé à 11 h. 1/2 du soir, avec une pluie battante, manquant de moral (j'ai le regret de vous le dire); il leur faut un peu de repos et de la soupe ce soir. De plus, arrivé hier soir à onze heures, j'ai dû, ce matin de bonne heure, aller rectifier les emplacements pris sans y voir. Ils n'ont donc pu se reposer.

J'attends vos ordres.

---

(1) Appartenant à l'état-major du 3e corps.

Le colonel de Sansal, commandant le 3e régiment de chasseurs à cheval, au Général commandant la 1re division du 3e corps.

Rapport sur l'exécution de la mission, confiée le 9 août 1870, au 3e régiment de chasseurs, de rechercher, sur la route de Gros-Tenquin, un convoi destiné au 2e corps, de faire rétrograder ce convoi et d'assurer sa direction sur le village de Morhange.

J'ai l'honneur de vous rendre compte de l'exécution de l'ordre qui m'enjoignait de rechercher un convoi qui appartenait au 2e corps et d'assurer soit sa rétrogradation sur Faulquemont, soit sa marche sur Morhange, direction du corps auquel il appartenait.

Parti de Faulquemont, vers 10 h. 1/2 du matin, avec tout mon régiment, j'arrivai un peu avant midi à hauteur du village d'Altroff, village distant d'environ deux kilomètres de Gros-Tenquin, sur lequel le convoi avait été dirigé. Tous les renseignements obtenus en route m'avaient signalé le convoi comme ayant au moins deux heures d'avance; les informations que je pris à Altroff m'indiquèrent de plus que le convoi, n'ayant point rencontré à Gros-Tenquin le 2e corps, avait pris la direction de Morhange pour se mettre sur ses traces. Une douzaine de voitures retardataires étaient seules restées à Altroff, et Gros-Tenquin, me disait-on, n'en contenait plus une seule.

Dans ces circonstances, je fis immédiatement mettre en route les voitures retardataires et jugeai à propos de les suivre avec ma colonne, ne dirigeant sur Gros-Tenquin qu'un seul escadron qui devait, après s'être assuré qu'il n'y restait personne, me rallier à quelques kilomètres de là.

L'escadron dirigé sur Gros-Tenquin avait une avant-garde qui, à peine entrée dans le village, fut vigoureusement attaquée par un peloton ennemi composé de uhlans et de cuirassiers, commandés par un officier.

M. le sous-lieutenant du Gardier, qui commandait le peloton de chasseurs, a donné l'exemple de beaucoup de vigueur et d'énergie; tous les chasseurs rivalisèrent d'entrain, et l'ennemi fut culbuté en un clin d'œil. L'escadron vint d'ailleurs servir de soutien, pas assez tôt cependant pour que tout l'honneur ne restât au peloton d'avant-garde. Ce peloton a tué 7 hommes à l'ennemi, lui a fait 7 prisonniers et s'est emparé de 9 chevaux.

M. le sous-lieutenant du Gardier, seul, servant de but à l'attaque des Prussiens, a été blessé de trois coups de lance et a dû, ne pouvant plus suivre la colonne, être laissé chez le curé de Gros-Tenquin.

Le commandant du détachement cite comme s'étant particulièrement distingués :

M. le sous-lieutenant du Gardier, blessé de trois coups de lance;

Le maréchal des logis Larrieu, qui a tué le uhlan qui avait blessé son officier et a mis en fuite d'autres assaillants;

Le maréchal des logis Veyrent, qui a déjà abattu plusieurs Prussiens depuis l'ouverture de la campagne;

Les chasseurs Le Noc, déjà médaillé, Champel et Maleval.

Après cette rencontre, l'escadron rejoignit la colonne, qui continua sa marche sur Morhange, puis sur Remilly, où elle rencontra enfin le convoi qu'elle cherchait depuis le matin. Laissant ce convoi au 2e corps, établi à Remilly, le 3e chasseurs est arrivé à son bivouac à 11 heures du soir.

Je dois signaler que, pendant la plus grande partie du trajet, j'ai eu l'occasion de reconnaître des vedettes et des détachements prussiens qui surveillaient, particulièrement à l'abri des bois, tous les mouvements de la route.

Division Decaen.

Ordre de mouvement.

Bionville, 9 août.

A 3 heures, la 2e brigade sera prête à marcher avec ses bagages, pour aller prendre un campement à Silly-sur-Nied, sa droite appuyée à Silly et sa gauche dans la direction de la route de Metz à Boulay, ce qui rendra sa direction parallèle à peu près à la Nied française; elle aura environ sept kilomètres à parcourir. Le sous-intendant militaire de la division s'occupera immédiatement d'assurer ses vivres, à dater de demain matin, par des moyens de transport. Les bagages de cette brigade la suivront immédiatement. Elle campera en colonne par bataillons à distance entière.

La 1re brigade restera provisoirement sur le terrain qu'elle occupe et y fera la soupe; toutefois, elle prendra l'emplacement qui avait été désigné pour la 2e brigade, et le général de Brauer s'en informera immédiatement auprès du général Sanglé-Ferrière; il commencera à établir son nouveau campement aussitôt que la 2e brigade sera partie.

Le quartier général de la division sera établi, à partir de 3 heures, à la ferme de Itzing (1), placée immédiatement en arrière de la 1re brigade.

La 1re batterie de combat à marcher sera dirigée par le colonel Maucourant et marchera immédiatement après la 2e brigade, avant les

(1) 2 kilomètres au Nord-Ouest de Bionville.

bagages, avec 15 mulets de cacolets, qui seront immédiatement chargés.

La cavalerie de la division campera immédiatement entre la 1re brigade et le quartier général, et près de ce dernier point.

Le sous-intendant et tous les services administratifs se rendront immédiatement en arrière de la 1re brigade, autour d'un arbre isolé qui lui a été indiqué. Il choisira même en arrière le terrain qui lui conviendra le mieux.

Du général de Berckeim. — Ordre de mouvement.

Bivouac d'Arriance, 9 août.

La réserve d'artillerie quittera aujourd'hui son bivouac d'Arriance pour se rendre à Pont-à-Chaussy, en passant par Berlize, Maizeroy et Chevillon. L'ordre de la marche sera le suivant :

Les deux batteries de combat du 4e;
La batterie de combat du 11e;
Les quatre batteries de combat du 17e;
Les réserves, dans le même ordre.

La batterie Lécrivain commencera son mouvement à 9 h. 1/2.

Commander un brigadier et deux hommes à cheval du 17e pour servir d'escorte au convoi du sous-intendant, qui emporte les vivres qu'on n'a pas pu distribuer ce matin.

Journée du 9 août.

4e CORPS.

a) Journaux de marche.

Journal de marche du 4e corps d'armée.

Le quartier général se transporte de Glattigny au château de Gras.

La 1re division remonte des Étangs vers Glattigny et prend position entre ce village et Cheuby.

La 2e division arrive à minuit et campe en réserve derrière la droite de la 1re division d'infanterie, à l'Ouest de Glattigny.

La 3e division prend position entre Cheuby et les hauteurs en avant de Sainte-Barbe.

L'artillerie, les réserves, près du château de Gras.

La cavalerie à droite et à gauche du château de Gras, le long du chemin du Petit-Marais à Sainte-Barbe.

L'administration dans le fond de la vallée, près du village de Vartoux; elle monte ses fours de campagne.

1re DIVISION (DE CISSEY).

Séjour au bivouac des Étangs. Nous voyons arriver plusieurs divisions sur notre droite.

2e DIVISION (GRENIER).

A 5 heures du soir, départ de la 2e division pour Glattigny, où elle va reprendre sa place dans le corps d'armée du général de Ladmirault, qu'elle avait quitté momentanément. A 11 h. 1/2, dans la nuit, elle reprend son campement derrière la 1re division du 4e corps, entre Petit-Marais et Glattigny.

3e DIVISION (DE LORENCEZ).

La division part, à 3 heures du matin, de Silly pour se rendre à Chieulles, en passant par Maison-Isolée, Retonfey, Petit-Marais. Arrivée à ce point, elle reçoit du général en chef l'ordre de se porter à Sainte-Barbe, où on annonçait une attaque de l'ennemi. Elle prend position face au bois de Cheuby, sur deux lignes : la première à 800 mètres du bois; l'artillerie à gauche, sur la hauteur qui domine Avancy, Vigy et Vry. Le village de Cheuby, placé à la droite, est mis en état de défense. La 1re division (général de Cissey) est à la droite de la division; l'ennemi ne se présente pas.

DIVISION DE CAVALERIE (LEGRAND).

Le 9 août, la brigade de dragons détachée à Silly se porte au Petit-Marais.

Le jour même, la 1re brigade se porte à la ferme de Châtillon, pour revenir ensuite au Petit-Marais.

c) Opérations et mouvements.

Le Major général au général de Ladmirault (D. T.).

9 août, 3 heures du matin.

Un avis qui me parvient à l'instant me prévient que l'ennemi se concentre sur notre gauche et que nous pourrions être attaqués, par des

ces considérables, ce soir ou demain matin. En conséquence, prenez
ıs tarder les instructions du maréchal Bazaine, sous les ordres duquel
ıs êtes placé, et attendez-les avant de faire aucun mouvement. Le
réchal est à Faulquemont où il doit séjourner pour rester lié avec le
ıéral Frossard, qui se trouve à droite du Maréchal. Éclairez-vous très
loin, en avant et à gauche, avec votre cavalerie, pour avoir des nou-
les de l'ennemi et empêcher que l'ennemi en reçoive de nous. La
rde impériale reste en réserve en arrière du Maréchal : si vous êtes
ıqué, employez beaucoup votre artillerie, car l'ennemi en fait grand
ge. Veillez surtout du côté de Vry.

Le général de Ladmirault au Major général.

Sainte-Barbe, 9 août, 10 h. du matin.

Déjà mon camp était levé, mes troupes en marche et mes convois
ivés aux portes de Metz, lorsque l'ordre de Votre Excellence m'est
ivé de prendre des positions défensives et de me préparer à recevoir
attaque.

Malgré des embarras de toute sorte, à 8 heures les troupes étaient
cées, occupant le terrain depuis Glattigny jusqu'au delà du village
Sainte-Barbe, observant la route de Metz à Bouzonville et la route de
ılay près les Étangs. Les bois et les hauteurs ont été occupés et la
ition me paraîtrait assez avantageuse pour recevoir une attaque et la
ousser.

Malheureusement, les troupes me manquent et ma droite se trouve
t à fait découverte, laissant ainsi libre la vallée de la Nied à hauteur
Silly-sous-Bois.

Hier, 8 août, des troupes de la Garde y ont assis leur bivouac; mais,
ourd'hui, elles se sont repliées je ne sais dans quelle direction.
puis cinq jours je manœuvre avec deux divisions seulement; la
division (général Grenier) a été prise par M. le maréchal Bazaine et
restée avec lui sans que je puisse avoir de ses nouvelles. J'ai cherché
ne mettre en relation avec M. le maréchal Bazaine; j'ai envoyé hier
officier à son quartier général : il n'est point encore revenu.
me regarde donc comme parfaitement isolé avec deux divisions seu-
ıent.

Depuis cinq jours mes troupes sont en marche : la journée d'hier,
août, a été très pénible par suite d'un orage qui nous a inondés
ıu. La pluie n'a cessé de tomber en abondance pendant toute la nuit;
hommes sont restés debout, sans sommeil, mais pouvant faire de
ıds feux.

es chevaux de la cavalerie et les attelages de l'artillerie sont horri-

blement fatigués ; ils ont passé la nuit du 8 au 9 août dans des bourbiers profonds.

Dans cet état de choses, les troupes de mon corps d'armée ont le plus grand besoin de repos et d'un bivouac tranquille. Il vaudrait mieux, pour mon corps d'armée, se retirer sous les murs de Metz que de rester exposé à supporter seul les attaques de l'ennemi.

J'ajouterai que si je ne suis pas renseigné sur les positions des troupes sur ma droite, je n'en possède réellement aucune information sur ma gauche.

Cette nuit, j'ai poussé très loin mes avant-postes ; j'en avais jusqu'à 6 kilomètres dans deux directions différentes. Boulay a été reconnu ce matin : nulle part on n'a signalé de troupes prussiennes, si ce n'est quelques détachements d'éclaireurs. Les habitants et les voyageurs ont fait les mêmes observations.

Le général de Ladmirault au maréchal Bazaine.

Sainte-Barbe, 9 août.

J'ai reçu votre lettre datée de Faulquemont, que m'a apportée M. le lieutenant-colonel d'état-major Grangez du Rouet. J'ai cherché, pendant plusieurs jours, à me mettre en relation avec vous, sans pouvoir y réussir, les distances étaient trop grandes. Je me suis relié, le mieux que j'ai pu, avec les troupes du 3e corps et de la Garde. Aujourd'hui, 9 août, j'occupe les positions dominantes de Glattigny jusqu'au delà de Sainte-Barbe. J'occupe de plus en avant une forte position aux Étangs qui bat le pont de la Nied, et qui est reliée fortement avec les positions de Glattigny. Le côté faible pour moi serait à droite, entre Glattigny et Silly-sur-Nied. Je n'ai pu faire occuper cette trouée, ne disposant que de deux divisions, la division Grenier n'ayant pu me rejoindre ; mais je suis rentré en relation avec le général Bourbaki qui se rapproche le plus de la vallée de la Nied, je l'ai prié de se rallier à ma droite ; il m'a promis son concours. Je puis donc y compter.

Aujourd'hui, 9 août, la reconnaissance faite par le 2e hussards, que j'avais dirigé au delà de Boulay, a été attaquée inopinément par un grand détachement de uhlans prussiens. Le capitaine Jouvenot, qui commandait l'escadron a été tué d'une balle ; M. le sous-lieutenant Carrelet a été blessé, mais a pu continuer à rester à cheval. Deux hussards ont été tués et un autre blessé (1).

---

(1) Une reconnaissance d'un demi-escadron est envoyée sur Boulay, 40 hussards du 4e escadron, commandés par M. le capitaine Jouvenot, y prennent part. A Volmérange, un homme du pays prévient le capi-

Cette reconnaissance, qui s'était avancée assez loin, n'a pu découvrir aucune troupe d'infanterie.

Le général de Ladmirault au Major général, à Metz.

Quartier général au château de Gras, 9 août.

J'ai l'honneur de vous informer que je me suis établi avec mes deux divisions entre Glattigny et Sainte-Barbe, en occupant fortement la position des Étangs, qui commande le pont sur la Nied. Je me suis mis en relation avec le général Bourbaki, commandant la Garde impériale, pour faire appuyer ma droite, qui se trouvait complètement découverte.

Quant à la 2e division (Grenier), qui m'était annoncée pour aujourd'hui, elle ne m'est point encore signalée.

Ce matin, j'ai fait diriger une reconnaissance au delà de Boulay. Elle a été attaquée inopinément par un fort détachement de uhlans. Le capitaine commandant l'escadron (2e hussards), M. Jouvenot, a été tué, avec lui deux hussards ; M. le sous-lieutenant Carrelet a été blessé, ainsi qu'un hussard. La reconnaissance n'a aperçu aucune troupe d'infanterie, mais les habitants affirment qu'il y en a vers Coume et Teterchen.

Toutes mes dispositions sont prises pour recevoir une attaque qui pourrait avoir lieu ce soir ou demain, et mes recommandations sont faites pour exercer la plus grande vigilance pendant la nuit.

Le Major général au 4e corps (sic).

Metz, 9 août.

Le corps du général Ladmirault s'étendra à gauche, de la Moselle au ravin de Nouilly et Vallières.

---

taine que les Prussiens sont signalés à Boulay. M. le capitaine-commandant Jouvenot divise sa troupe en deux fractions, laisse l'une en troupe de soutien, avec M. Gautier, capitaine en deuxième et Hainglaise sous-lieutenant, et pointe, avec l'autre fraction, sur 40 uhlans qui, la lance en arrêt et de pied ferme, s'apprêtaient à lui barrer la route de Sarrelouis. Il fait une trouée dans la ligne ennemie et la met en déroute, mais tombe percé de trois coups de lance et meurt instantanément. Le sous-lieutenant Carrelet, qui l'accompagnait, est blessé grièvement, ainsi que les hussards Romain, Peuchot et Poquet. 3 chevaux, 5 lances, 4 pistolets restent entre les mains du 4e escadron, dont la belle conduite est annoncée à la division par un ordre du général de Cissey. » (*Historique du 2e hussards.*)

Le quartier général au château de Grimont.

La 3e division (Lorencez), quartier général à Châtillon (1). La division en avant de Châtillon, sur le coteau marqué 216, à cheval sur la route de Bouzonville par Kédange.

La 1re division (de Cissey), quartier général à Mey, les troupes en avant de la cote 261, route de Bouzonville par Burtoncourt, descendant au ravin de Nouilly par un petit bois et un four à chaux.

La 2e division (Grenier), quand elle arrivera, sera en réserve vers le fort Saint-Julien.

La cavalerie, dans le fond de prairies, entre le bois de Grimont et la route de Bouzonville par Kédange. Le génie va lui faire des rampes pour aller à la Moselle. Déjà se trouve là la brigade de cavalerie légère, arrivée le matin.

Le convoi vient de s'établir près de l'eau, sur un coteau entre Mey et Vantoux. Une compagnie du 15e, qui escortait le trésor, était en ville sur la place d'armes. Elle appartient à la division Lorencez ; elle a donc été dirigée immédiatement, après la soupe mangée, à hauteur de Châtillon où arrivera demain sa division.

Tout ce qui précède a été vu et entendu avec le lieutenant-colonel Saget, sous-chef d'état-major général du 4e corps, qui est retourné auprès du général Ladmirault pour lui en rendre compte.

Le 4e corps reste aujourd'hui dans la position qu'il occupe à quelques lieues de Metz.

Le général de Ladmirault au général commandant la division de cavalerie.

Château de Gras, 9 août.

Note.

La plus grande vigilance est recommandée à tous les postes de grand'-gardes, postes avancés et sentinelles pour éviter toute surprise. MM. les officiers préviendront leurs hommes de se méfier des alertes. Les hommes de l'intérieur du camp ne devront pas avoir leurs armes chargées, et, en cas d'alerte, les cavaliers et artilleurs devront se saisir des bridons et se porter à la tête de leurs chevaux sans s'occuper de les harnacher. Demain le réveil aura lieu à trois heures du matin, sans sonneries ni tambours ; le café sera préparé à la même heure. Les tentes et les bagages des hommes seront ployés et les sacs disposés à être chargés ; mais les hommes auront eu soin d'en retirer toutes les cartouches pour les mettre dans leurs poches ou dans leurs musettes.

---

(1) 1 kilomètre au Nord de Saint-Julien.

En cas d'attaque, les sacs seront disposés, réunis par compagnies et sés sous la garde des hommes malingres. A trois heures, la cavalerie sera, l'artillerie harnachera ses chevaux et les pièces seront atte-s.

Si le combat s'engage, MM. les généraux de division et de brigade teront l'attention la plus grande au point menacé, pour lui porter idement tout l'aide et tous les renforts possibles.

MM. les généraux commandant les divisions devront diriger leur illerie sur les points les plus efficaces.

M. le général commandant l'artillerie fera appuyer les attaques par tillerie de réserve.

La réserve de cartouches de chaque bataillon sera placée à proxi-té.

Demain matin, à trois heures et demie, des reconnaissances seront ssées dans la direction de Bouzonville par la division de Lorencez et ns celle de Boulay par la division de Cissey. Agir avec beaucoup de udence et de circonspection.

Le général de Lorencez au général de Ladmirault.

Sainte-Barbe, 9 août.

Les reconnaissances dirigées en avant et sur le flanc gauche de la sition ne signalent nulle part la présence de l'ennemi.

Je viens de visiter les avant-postes : aucun incident ne s'y est produit tte nuit.

Les officiers chargés du service des renseignements s'accordent à dire e les Prussiens sont en force à Bouzonville, Teterchen, Ottonville, oume et Boucheporn, avec peu de monde à Boulay, et que leurs ouvements semblent annoncer l'intention de se porter sur Saint-vold.

L'ennemi paraît vouloir considérer le pays qu'il occupe comme lui ppartenant; il y fait exécuter la loi prussienne sur le recrutement; les ommes de 18 à 40 ans sont enlevés à leurs foyers et dirigés sur l'inté-ieur. De 200 à 400 jeunes gens de la ville de Boulay ont quitté leur amille pour échapper à cette obligation et étaient ce matin aux avant-ostes de la 1re division. Les vivres requis pour l'armée prussienne ont payés sur-le-champ et les officiers acquittent exactement leurs épenses.

Les officiers chargés du service des renseignements (un dans chaque orps de la division) s'acquittent de leur mission avec autant de dévoue-ent que d'intelligence; malheureusement ils ne sont pas montés et il st douteux qu'ils puissent résister longtemps aux fatigues d'un tel

service. D'un autre côté, il y aurait intérêt, au point de vue de la transmission rapide des renseignements et de l'étendue de leurs explorations, qu'un cheval leur fut attribué. J'ai l'honneur de vous en faire la demande.

Le général Laffaille (1) *au colonel Luxer.*

Sainte-Barbe, 9 août.

J'ai l'honneur de vous inviter à diriger, dans le plus bref délai possible, toute la partie disponible du parc du 4e corps, sur le village de Sainte-Barbe que vous occuperez aujourd'hui.

Vous voudrez bien envoyer, quelques heures à l'avance, un officier qui recevra les instructions nécessaires pour l'établissement de votre parc.

Journée du 9 août.

5e CORPS.

a) Journaux de marche.

Journal de marche du 5e corps d'armée.

Avant le départ de Sarrebourg des 1er et 5e corps, tout le matériel roulant du chemin de fer de Strasbourg reçoit l'ordre de se replier sur Nancy.

Afin de pouvoir vivre plus facilement dans son mouvement de retraite, sans trop épuiser le pays, le 5e corps est partagé en trois colonnes.

La division Goze, la brigade Maussion de la division l'Abadie, l'artillerie de réserve et les ambulances sont dirigées sur Lunéville par Réchicourt.

La division Lespart et la cavalerie doivent suivre les routes de Cirey et de Baccarat.

Le général de Failly marche avec la colonne de droite, qui doit se rendre, le 9, à Réchicourt.

---

(1) Commandant l'artillerie du 4e corps.

L'ordre de départ avait été donné, la veille au soir, pour 4 h. 1/2 du matin, de Lixheim, pour les divisions Goze et L'Abadie. Le 1er corps devant s'écouler d'abord par la route de Nancy et le chemin de fer, le départ du 5e de Sarrebourg n'a lieu qu'à 7 heures, afin de ne pas gêner le mouvement du 1er.

Le temps devient très mauvais; la pluie ne cesse de tomber et rend la marche très pénible.

Parties à 7 heures du matin de Sarrebourg, les troupes de la fraction principale du 5e corps arrivent à Réchicourt, vers 2 heures de l'après-midi, après avoir parcouru une distance de 25 kilomètres par une pluie battante, et traversé les villages de Bebing, Heming et Gondrexange (division Goze).

Les employés de l'administration, ayant devancé la colonne, rassemblent avec peine des vivres. Le pain est acheté chez l'habitant lorsqu'on peut en trouver. La viande sur pied et les fourrages sont trouvés plus facilement lorsque les maires des villages environnant le gîte d'étape peuvent être prévenus à temps. Ce mode de vivre fut le seul qui put être employé par le 5e corps pendant toute la durée de cette triste campagne.

Quelques heures après son arrivée à Réchicourt, le général de Failly reçoit du Major général des instructions qui lui prescrivent de marcher sur Nancy, au lieu de continuer sa route sur le camp de Châlons.

Dans la soirée une reconnaissance est faite sur une locomotive par un officier de l'état-major dans la direction de Dieuze. Cet officier apprend par les habitants et les employés du chemin de fer, que des partis de cavalerie ennemis ont déjà été signalés près de Dieuze et que de fortes colonnes marchent sur Château-Salins (1).

Journal de marche du 5e corps, rédigé par le capitaine de Piépape.

Le général en chef reçoit du Major général les instructions suivantes qui lui sont apportées par le capitaine d'état-major de France, à Réchicourt, où s'est transporté ce jour-là le corps d'armée (2) :

---

(1) Le Journal de campagne du capitaine de Lanouvelle dit, au contraire, que le commandant Perrotin ne rapporta aucune nouvelle de l'ennemi. Le Journal de marche du capitaine de Piépape place cette reconnaissance au 10 août.

(2) Le Journal de marche du 5e corps rédigé par le colonel Clémeur, et approuvé par le général de Failly en 1873, mentionne l'arrivée de ces

« L'ennemi est entré à Sarralbe et paraît se diriger sur Nancy où il peut être dans cinq jours.

« Vous êtes probablement instruit de ce mouvement par vos renseignements particuliers et dans ce cas vous aurez pris des mesures pour dérober votre corps à l'ennemi. Quoi qu'il en soit, l'Empereur maintient l'ordre qu'il vous a donné de vous diriger en toute hâte sur Nancy et c'est vers ce but que doivent tendre tous vos efforts, en forçant votre marche s'il est nécessaire.

« C'est seulement dans le cas où vous vous verriez devancé à Nancy par l'ennemi, que, pour ne pas vous mettre dans la nécessité de lutter contre des forces supérieures, vous devriez, tout en continuant votre marche, prendre une direction plus à gauche, vers Langres par exemple. Cette éventualité venant à se réaliser, vous auriez à le faire connaître à l'Empereur par le télégraphe en faisant passer votre dépêche par Paris. Je ne saurais, du reste, vous trop recommander de me tenir au courant plusieurs fois par jour, si c'est nécessaire, de vos mouvements, de ce qui vous arrive et des renseignements qui vous parviennent.

« A Nancy, l'Empereur vous appellera à Metz et vous indiquera votre retraite soit sur Châlons soit sur Paris. »

. . . . . .

Extrait du Journal du capitaine de Lanourelle, de l'état-major du 5e corps de l'armée du Rhin.

9 et 10 août.

Le 1er corps prit la grande route et arriva le soir à Blâmont, le lendemain 10 à Lunéville et Marainviller.

Le 5e corps forma plusieurs colonnes sur les routes latérales, savoir :

1° Division Lespart, l'ambulance, par Imling, Lorquin, Bertrambois, à Cirey, le 9 au soir ;

Par Badonviller, à Baccarat le 10 au soir ;

2° Divisions Goze et l'Abadie, artillerie de réserve, mulets de cacolets ;

Quartier général par Héming et Réchicourt le 9 au soir ;

Par Avricourt, Emberménil, à Lunévile le 10 ;

3° La division de cavalerie Brahaut, retardée par son expédition de la veille, eut l'ordre d'arriver au moins à Lorquin le 9, à Baccarat le 10 au soir, où elle rejoignit la division Lespart.

---

instructions, à Lunéville, le 10 août seulement. Cette version semble erronée, ainsi qu'il résulte de la lecture du rapport du capitaine de France. (Voir page 1116.)

Il est facile de remarquer qu'entre Sarrebourg et Heming, de même 'entre Marainviller et Lunéville, la même route a été suivie par le ' corps et par la colonne principale du 5e corps encadrant celle du ' corps et notre cavalerie marchait avec celle qui était la plus éloignée l'ennemi.

Pendant ces premières journées, le maréchal de Mac-Mahon paraît tre borné à donner des ordres au 1er corps, qu'il dirigea par Luné- le et Neufchâteau et de là au camp de Châlons, déclarant qu'il ne uvait, avant quinze jours, conduire à l'ennemi ses troupes désorga- ées et manquant de tout.

Le général de Failly consultait le Maréchal avant de donner ses ordres 5e corps.

De Sarrebourg, la direction générale de la retraite nous fut indiquée r Nancy : de Réchicourt où nous étions le 9 août, la colonne princi- le pouvait s'y rendre par Einville, où nous aurions couché le 10, river à Nancy le 11 et se porter soit dans la direction de Toul, soit ns celle de Pont-à-Mousson le 12 août, où la liaison se serait faite ec l'armée de Metz. Mais on était préoccupé des entreprises possibles la cavalerie ennemie du côté de la Seille. Le 9 août, de Réchicourt, commandant Perrotin fut envoyé en reconnaissance sur une locomo- re dans la région des Étangs jusqu'à Dieuze : il n'en rapporte aucune uvelle de l'ennemi, qui d'ailleurs ne nous suivait pas depuis le août.

Le général de Failly, subordonnant toutefois sa marche à celle du aréchal de Mac-Mahon, les troupes du 5e corps se trouvèrent souvent ec celles du 1er corps : l'effet produit par ce contact avec des troupes ii avaient été très éprouvées par les journées du 4 et du 6 août fut moralisant pour le 5e corps.

1re DIVISION (GOZE).

Départ à 5 heures pour Sarrebourg; en arrivant dans cette ville, on oit l'ordre de pousser jusqu'à Réchicourt-le-Château.

2e *brigade* (NICOLAS).

e 9, la colonne se dirigea par Reding sur Sarrebourg où la précédait le de Mac-Mahon. La population semblait frappée de stupeur à la vue la retraite précipitée de l'armée française, et surtout de l'approche l'ennemi, dont les coureurs se montraient dans le voisinage. Un aillon du 86e prit un instant position à la gare en vue de la défendre, l'y détruire le viaduc, ainsi que les communications télégraphiques; ejoignit la brigade à Heming, où se fit la grand'halte; la colonne,

en quittant ce village, s'engagea dans un chemin de moyenne communication qui passe à Neuf-Moulin, Landange et Saint-Georges, elle se trouva ainsi couverte sur son flanc droit par les nombreux étangs, particulièrement celui de Gondrexange, qui couvrent cette contrée, et elle dérobe enfin sa marche en s'engageant dans la forêt de Réchicourt, au delà de laquelle elle campe près du village de Réchicourt-le-Château. La brigade s'établit au Nord de ce village, dans l'ordre habituel, sur une seule ligne déployée de bataillons en colonne de division à demi-distance, et à intervalle de déploiement. Elle eut beaucoup à souffrir dans ce bivouac, assis sur des terres déjà détrempées et que les pluies torrentielles de la nuit rendirent plus incommodes encore. Des officiers et soldats de toutes armes, dépourvus de tentes, cherchèrent un refuge dans le village, dans lequel régna alors une certaine confusion.

2e DIVISION (DE L'ABADIE D'AYDREIN) (1).

On arrive à Sarrebourg de très bonne heure, le 9. Des détachements appartenant à la division Guyot de Lespart avaient suivi la division de l'Abadie depuis Sarreguemines ; ils rejoignirent leurs corps respectifs. On apprit à Sarrebourg que les communications avec Bitche étaient coupées et qu'il avait été impossible de ramener les bagages que la cavalerie, envoyée la veille, avec des officiers montés de tous les corps, avait essayé de faire revenir. On franchit la Sarre et l'on alla camper à Réchicourt-le-Château, couvert par le canal Saint-Louis et les nombreux étangs qui avoisinent celui de Gondrexange. On eut aussi alors la certitude de ne plus être rallié par la brigade Lapasset, et la division fut réduite pour le reste de la campagne aux forces suivantes, approximativement :

(1) Manuscrit portant la date : Wiesbaden, 22 mars 1871.

	OFFICIERS.	TROUPE.	MULETS.	CHEVAUX.	VOITURES.
›r général.....	2	4	»	12	»
tat-major.....	6	7	»	15	»
llon de chasseurs à pied....	18	495	1	9	»
;ne....	57	1,484	»	17	»
;ne.....	61	1,563	»	20	»
›r du génie.....	1	1	»	2	»
.....	4	76	»	16	2
›r de l'artillerie.....	1	2	»	2	»
5e batterie du 2e régiment..	4	146	»	120	19
8e batterie du 2e régiment..	4	140	»	121	18
Détachement du train.....	1	42	»	69	20
·ds (1 escadron).....	7	103	»	105	»
ce militaire.....	2	3	»	6	»
.....	7	28	»	6	10
ıces.....	2	9	»	2	»
ts.....	2	69	20	69	10
t postes.....	2	3	»	4	1
TOTAUX.	181	4,175	21	595	80
avec le général Lapasset.					
or général.....	1	2	»	6	1
·tat-major.....	1	1	»	2	»
llon de chasseurs à pied....	3	95	»	»	»
;ne..... ..	66	1,644	»	36	11
gne.....	62	1,822	»	37	11
ie du 2e régiment.....	4	141	»	122	19
:r.....	1	»	»	»	»
TOTAUX.....	138	3,705	»	203	42
Restés à Bitche.					
....	1	15	»	9	»
orps.....	3	34	»	61	30
TOTAL.....	4	49	»	70	30
AL GÉNÉRAL de la division...	323	7,929	21	868	152

Division de cavalerie (Brahaut).

Les escadrons du 5e hussards rallient le quartier général du 5e corps et les divisions d'infanterie auxquelles ils étaient attachés.

Le général de division reçut l'ordre de prendre une route différente de celle que suivait le gros du 5e corps et il n'eut plus sous son commandement direct que les huit escadrons du 5e lanciers et du 12e chasseurs, avec les généraux de la Mortière et de Bernis.

Le départ eut lieu à 5 h. 1/2 du matin. La colonne suivit la route de Lorquin jusqu'à Badonviller, où les 8 escadrons furent établis au bivouac (1).

La division Guyot de Lespart, qui avait pris la même direction, s'arrêta à Cirey.

Génie du 5e corps.

Le 9, le 5e corps, à l'exception de la 3e division d'infanterie qui se rend à Cirey, vient à Réchicourt. Avant de quitter Sarrebourg, le génie fit enlever les appareils télégraphiques du bureau de la ville et de la gare et, n'ayant pas de poudres à sa disposition, ni dans le parc du génie, ni dans la réserve d'artillerie, il donna l'ordre au chef d'équipe de la station d'enlever et de jeter dans la rivière les traverses et les rails sur toute la longueur du pont sur la Sarre aussitôt que tout le matériel roulant aurait été dirigé sur Nancy.

c) Opérations et mouvements.

Le général de Failly aux généraux Brahaut et de Lespart.

Réchicourt, 9 août.

Vous devez arriver dans la journée de demain, 10 courant, à Baccarat; c'est là que je vous adresse cette lettre pour vous indiquer votre itinéraire du 11.

La colonne du 5e corps, formée de la cavalerie de la division Lespart et des ambulances, se dirigera de Baccarat à Gerbéviller, par Magnières et Moyen. Là, elle recevra de nouveaux ordres; faute d'ordres, marcher

---

(1) Arrivée à Badonviller vers 3 heures de l'après-midi, d'après le Journal de marche de la 1re brigade (de Bernis).

vers Bayon, le lendemain. Les sous-intendants assureront les vivres de la colonne.

Les divisions Goze et L'Abadie seront demain à Lunéville.

Le Directeur du parc d'artillerie du 5e corps au Général commandant l'artillerie, à Metz (D. T.).

Épinal, 9 août, 5 h. 48 soir.

En exécution de vos ordres, je pars pour Langres. Le chemin de fer ne pouvant transporter qu'une partie de mon matériel, le reste et le personnel partent par étapes. Tout le parc se réunira à Langres le 14 août; j'y serai demain soir.

Journée du 9 août.

6e CORPS.

a) Journaux de marche.

3e DIVISION (LA FONT DE VILLIERS).

La division reçoit l'ordre de se tenir prête à partir; dans l'après-midi le départ commence; elle s'embarque à la gare du petit Mourmelon pour Metz, dans l'ordre suivant : 1re brigade, 2e brigade, 5e batterie du 14e d'artillerie, la réserve des cartouches d'infanterie, la compagnie du génie, le payeur, la gendarmerie, l'ambulance, 6e et 7e batteries. L'embarquement commence à 1 heure et le premier train part à 2 h. 30.

c) Opérations et mouvements.

Le Major général au maréchal Canrobert, au camp de Châlons (1).

Metz, 9 août.

Faites partir sur-le-champ, par le chemin de fer, une de vos divisions

---

(1) Le maréchal Canrobert s'était rendu à Metz. (Voir la dépêche suivante.)

pour Metz. Que l'administration du chemin de fer mette tous ses moyens à votre disposition. Faites emporter avec cette division le plus de vivres possible. L'Empereur compte que cette division pourrait être ici demain matin.

Le maréchal Canrobert au Général chef d'état-major général du 6e corps, au camp de Châlons (D. T.).

Metz, 9 août, 8 h. 55 matin.

Vous avez dû recevoir l'ordre de l'Empereur de diriger immédiatement sur Metz une division d'infanterie; désignez la 3e, La Font de Villiers.

Accusez réception ici.

Le Major général au Commandant du camp de Châlons (D. T.).

Metz, 9 août, 5 h. 3 soir.

Faites embarquer, sans retard, la division d'infanterie qui est attendue à Metz par l'Empereur. Adressez-vous à l'inspecteur principal du chemin de fer et au chef de gare de Mourmelon; il y a urgence (1).

Le Major général au général Coffinières, à Metz.

Metz, 9 août.

La 1re brigade de la division, qui vient en ce moment de Châlons à Metz, sera rendue à destination, la nuit prochaine, à 3 heures du matin. Prenez les dispositions nécessaires pour que des officiers d'état-major ou de la place désignent aux troupes de cette brigade, à l'arrivée de chaque train, les emplacements qu'elles auront à prendre sur le front de Saint-Privat, où vous avez désiré qu'il y eût des troupes. La division dont il s'agit sera là, dans tous les cas, jusqu'au moment où on jugerait devoir la porter sur un autre point. Demander un ou deux officiers d'état-major, si ces officiers ne sont pas indispensables.

---

(1) D'après un ordre du général La Font de Villiers, l'infanterie de la 3e division devait s'embarquer en six trains le 9, de midi 30 à 10 heures du soir, et six trains le 10, de 1 h. 50 du matin à 4 h. 40 du soir. L'artillerie, l'ambulance et la compagnie du génie devaient suivre le mouvement de l'infanterie.

Le général Soleille au maréchal Canrobert.

Metz, 9 août.

Le parc de votre corps d'armée est aujourd'hui complètement attelé à La Fère.

Dans l'incertitude où je me trouvais des mouvements du 6e corps, j'ai prescrit au directeur de ce parc d'attendre vos ordres à La Fère et de vous rendre compte de la situation (1).

Vous pouvez donc, dès aujourd'hui, Monsieur le Maréchal, l'appeler à vous et lui assigner la position que vous jugerez la plus convenable.

Journée du 9 août.

7e CORPS.

a) Journaux de marche.

DIVISION LIÉBERT.

2e *brigade* (DE LA BASTIDE).

Séjour au camp des Perches.

La brigade travaille à la construction des redoutes.

DIVISION DE CAVALERIE (AMEIL).

Pas de mouvements.

Le 4e hussards reçoit ses pelotons échelonnés depuis Dannemarie et prend comme grand'garde les villages d'Offémont, Roppe, Bessoncourt et Pérouse.

---

(1) La première colonne du parc s'était mise en route, le 6 août, pour le camp de Châlons, et avait fait étape à Laon où elle attendait de nouveaux ordres.

Sur les cinq compagnies du train qui devaient atteler le parc, quatre étaient complètement dépourvues d'ustensiles de campement. (Le lieutenant-colonel Moulin à l'Intendant du 6e corps, 9 août.)

Le 4e lanciers occupe, comme grand'garde, les villages d'Andelnans et Bavilliers avec deux pelotons.

Le 8e lanciers établit deux pelotons en grand'garde aux villages de Chèvremont et Vezelois.

c) Opérations et mouvements.

Le général Douay au Major général (D. T.).

Belfort, 9 août, 9 h. 53 matin.

Je répète ma dépêche de cette nuit. La division Liébert, partie hier de Mulhouse, est arrivée aujourd'hui à Belfort. La dernière partie de votre dépêche a dû être mal transmise : elle est incompréhensible pour moi.

Le général Douay au Major général, à Metz (D. T.).

Belfort, 9 août, 12 h. 25 soir.

Le parc du 7e corps est à Épinal. Le général Soleille a envoyé à Vesoul l'ordre de le diriger sur Besançon ; je fais surseoir ; j'aurais plutôt pensé à le diriger sur Langres. J'attends vos ordres (1).

Le Colonel commandant le parc d'artillerie du 7e corps au général Soleille.

9 août.

Dimanche 7 août j'ai reçu du général Liégeard le télégramme suivant : « Mouvement de retraite; dirigez immédiatement votre parc sur Épinal. »

Au reçu de cette dépêche, je pris les mesures nécessaires pour faire partir le matériel, partie par voie de terre, partie par les voies ferrées ; lundi à midi, je partis par le chemin de fer avec un convoi, laissant à Vesoul M. le commandant Bonnefin qui devait faire terminer le chargement et venir me rejoindre dans la soirée à Épinal.

En arrivant à Épinal, je trouvai un télégramme de M. le commandant Bonnefin qui me prévenait que, par suite d'un ordre que vous m'aviez adressé à Vesoul, tout le parc devait être évacué sur Besançon il s'est alors dirigé sur cette place avec tout ce qui restait à Vesoul.

Le parc du 7e corps se trouve ainsi coupé en deux parties à très

(1) Le Major général répond le même jour : « Si vous devez faire partir le parc d'artillerie qui est à Épinal, dirigez-le sur Langres. »

ıde distance ; j'ai ici 124 voitures et deux compagnies du train. Le com-
ıdant Bonnefin est à Besançon avec 26 voitures du parc, une com-
nie du train, l'équipage de pont et la compagnie du train qui lui est
chée.

i tout le parc doit être réuni à Besançon, presque tout mon matériel
ıt encore chargé sur le chemin de fer, j'ai l'honneur de vous prier,
ı Général, de me donner l'ordre de partir immédiatement pour cette
:e ; dans le cas contraire, je désirerais que M. le commandant Bon-
n vînt me rejoindre avec la portion du parc détachée à Besançon.

'est dans le but d'éviter des mouvements toujours difficiles et
ibles que je vous demande une décision à cet égard ; dans les cir-
stances actuelles je pense que l'équipage de pont pourrait sans incon-
ient rester à Besançon (1).

Le général Doutrelaine au Ministre de la guerre.

Belfort, 9 août.

.... Sur l'ordre de l'Empereur, le général Douay vient de replier
!e division sur Belfort, où nous sommes arrivés hier, 8 août ; je m'y
ıve avec mon état-major au complet, la 12e et la 4e compagnie du
'égiment du génie.

ıes 9 voitures du parc du 7e corps sont arrivées ; mais je n'ai toujours
:hevaux, ni sapeurs-conducteurs, ni harnachement.

luant à la compagnie du génie qui doit être attachée à la 3e division
7e corps (division Dumont), j'ignore si elle a rejoint cette division à
›n.

Journée du 9 août.

GARDE IMPÉRIALE.

a) Journaux de marche.

Journal de marche de la Garde impériale.

:hangement de bivouac, en arrière, à partir de 2 heures, après-midi.

---

1) *En marge, au crayon :* Télégraphié de réunir son parc auprès de

La division Deligny s'établit à la Tuilerie, à cheval sur la route de Courcelles-Chaussy, Metz.

La division Picard, à gauche de la division Deligny, en s'étendant jusqu'à la ferme de Béville, mise en état de défense et confiée au général de La Croix avec trois bataillons de grenadiers et une batterie d'artillerie. Les deux divisions ont avec elles leur artillerie et leur cavalerie divisionnaires. (Les régiments de chasseurs et de guides attachés définitivement à la 1re et à la 2e division.)

Par ordre du général commandant en chef la Garde :

Le général Deligny fait occuper par le 1er voltigeurs et une batterie le village de Mont, à l'extrême droite, dominant la vallée de la Nied française.

La division Desvaux, moins la cavalerie divisionnaire, au village de Maizery.

L'artillerie de réserve, à cheval sur la route de Courcelles-Chaussy à Metz, près du point de croisement de cette route avec le chemin conduisant de Pange à Vigy et Bettlainville.

Le quartier général s'établit à Maizery, l'escadron d'escorte à côté. Le reste du quartier général, immédiatement en arrière de la réserve d'artillerie.

Les voitures d'administration et *impedimenta*, disposés le plus près possible des deux côtés de la route.

On se garde et on s'éclaire dans un rayon suffisant. Le général Picard se tient en communication avec le corps Ladmirault, dont la droite occupe les Étangs.

Le quartier général est à Maizery.

Le bataillon de chasseurs à pied, qui avait été détaché à Thionville, rejoint la division à la Tuilerie, à 10 heures du soir, par la route de Metz.

Division Deligny.

Continuant son mouvement de retraite, la division a quitté, à 2 heures de l'après-midi, le bivouac de Pont-à-Chaussy, pour s'établir à deux kilomètres en arrière de Landremont, à cheval sur la route de Metz à Forbach.

Le 1er voltigeurs occupe la position de Mont avec une batterie d'artillerie; le 2e voltigeurs, l'artillerie, le génie, l'ambulance, les services administratifs, à droite de la route et en arrière du bois de Vellize; la 2e brigade, à gauche, sur deux lignes, commandant la vallée de la Nied. Le régiment de chasseurs à cheval de la Garde est attaché à la division d'une manière permanente. Le bataillon de chasseurs à pied, qui avait été détaché à Thionville, rallie la division à 10 heures du soir, arrivant par la route de Metz, et campe en arrière du 2e voltigeurs.

2e *brigade* (Garnier).

Dans l'après-midi du 9 août, les troupes changent de position; la Garde est placée sur le plateau de Landremont, la division de voltigeurs, à cheval sur la route de Saint-Avold. Le 3e corps se trouve en avant et à gauche de la Garde; le 2e corps en arrière et à droite, face à la Nied.

La division reste dans cette position le 9. Le temps est affreux; les soldats sont dans la boue jusqu'à mi-jambe.

Division Picard.

La division quitte le bivouac de Pont-à-Chaussy, vers 3 h. 1/2 de l'après-midi, pour venir occuper la position suivante : La droite de la ligne à la gauche des voltigeurs, sur un plateau dominant un peu, à l'Ouest du village de Silly-sur-Nied; la gauche à la ferme, mise en état de défense et confiée au général de La Croix avec trois bataillons de grenadiers et une batterie d'artillerie; le centre couvert en partie par les bois de Silly, descendant dans le vallon de Béville et s'appuyant au bois, qui y finit en pointe.

Immédiatement, une reconnaissance d'un peloton de guides est envoyée du côté des Étangs et reconnaît la position des troupes du corps Ladmirault. Les deux divisions de la Garde forment un angle dont le saillant est dirigé vers le village de Silly, la droite à Landremont, la gauche à Béville. La cavalerie est à Maizery. En avant et sur la droite de la Garde se trouve tout le corps Bazaine, s'étendant de Pange aux Étangs, en arrière de la Nied française. Le corps Ladmirault est en avant et à gauche de la Garde, des Étangs à Glattigny et Libaville.

Le régiment des guides, adjoint depuis le 8 à la division, par ordre du général en chef, rallie la division le 9.

2e *brigade* (Le Poitevin de La Croix).

Vers 10 heures du matin, le général commandant en chef recommande de se tenir prêt à prendre les armes; on doit continuer néanmoins les distributions ordonnées. L'installation et le service ordinaire du camp ne doivent subir aucune modification. On recommande seulement de ne pas trop s'éloigner.....

La brigade reçoit l'ordre de lever le camp pour aller prendre position sur un emplacement peu éloigné. A 4 heures, elle se met en route et arrive entre la route de Metz à Saint-Avold et celle de Metz à Boulay. Le 2e régiment est campé en seconde ligne, en arrière d'un bois.

Un bataillon du 1er grenadiers, deux bataillons du 3e, une batterie d'artillerie, occupent la ferme de Béville, qui forme le point d'appui de gauche de la ligne.

Le général de La Croix prend le commandement de ces troupes, disposées dans l'ordre suivant : un bataillon du 3e grenadiers; un bataillon du 1er en avant de la ferme; la batterie à gauche, protégée par le 2e bataillon du 3e.

Le général fait mettre, par les soldats du génie, la ferme en état de défense. On ferme la porte, qu'on étaye solidement; on ferme les issues au moyen de madriers; on fait des banquettes avec des tonneaux, pour pouvoir tirer par dessus les murs.

Division de cavalerie (Desvaux).

En attendant des ordres ultérieurs, les tentes restent pliées et les chevaux à la corde toute la matinée.

A 2 heures après midi, la division se rend auprès du village de Maizery, près de Pange, et s'établit au bivouac pour y passer la nuit.

Par ordre du général en chef, les régiments des guides et de chasseurs sont détachés d'une manière permanente : le premier dans la 2e division d'infanterie de la Garde, le deuxième dans la 1re division d'infanterie. La division reste donc réduite désormais à deux brigades.

Artillerie de la Garde.

La réserve campe à Saint-Agnan.

c) Opérations et mouvements.

Le Major général au général Bourbaki.

Metz, 9 août, 3 heures du matin.

Un avis, qui m'arrive à l'instant, m'indique que l'ennemi concentre des forces considérables pour nous attaquer de front et sur notre gauche. Je télégraphie au maréchal Bazaine que l'Empereur vous laisse à sa disposition, et j'invite le Maréchal à vous donner des instructions afin qu'au besoin vous puissiez servir de réserve et d'appui efficace aux trois corps, qui peuvent être attaqués ce soir ou demain matin. Mettez-vous sur-le-champ en relation avec le Maréchal et éclairez-vous sur votre gauche à l'aide de votre cavalerie. J'ai mis votre lettre d'hier sous les yeux de Sa Majesté.

Si vous êtes attaqué, je vous enverrai votre bataillon de chasseurs à pied, qui est revenu de Thionville.

: maréchal Bazaine au général Bourbaki.

9 août.

us avez dû être prévenu directement, par M. le Major général, de r dans vos positions pour la journée d'aujourd'hui et de vous tenir à appuyer, suivant les circonstances, soit du côté du général Lad- ılt, la gauche de ma ligne, soit mon centre, entre les deux Nied. ites reconnaître tous les passages de la Nied française qui existent ant de votre front, afin de pouvoir prendre rapidement position si devenait nécessaire.

Pont de Pange;

Pont du chemin de fer en construction entre Mont et Châtillon;

Pont de Courcelles, gué du moulin, à 300 mètres;

Pont en bois, à 1800 mètres des bois de Silly, avec les prés de onvillers;

Le pont neuf, près des Étangs, à 800 mètres.

le général Ladmirault avait, hier soir, son quartier général aux gs, et il doit y rester; je ne sais pas encore l'emplacement de ses ıons. Faites-le-lui demander directement et mettez-vous en rapport lui.

division Decaen, 4e de mon corps, doit, d'après les ordres que onnés ce matin, être placée sa gauche près de Landonvillers, sa e à Vaudoncourt, faisant ainsi face, par un ordre en crochet, au uent des deux Nied.

division Castagny (2e) continue mon ordre de bataille sur la ligne ifense de la Nied et a son quartier général à Raville.

division Metman (3e), placée à droite et dans les mêmes condi- , a son quartier général à Remilly.

division Montaudon (1re) occupe Faulquemont, avec sa droite à Pierre.

nez-moi au courant de ce que vous apprendrez du côté du général ırirault. Si je quitte Faulquemont, je vous en ferai prévenir immé- ment.

est possible que j'établisse mon quartier général à Courcelles- ssy dans la journée.

: maréchal Bazaine au général Bourbaki.

9 août.

Empereur vient de venir à Faulquemont et, d'après ses ordres, devons nous établir sur la rive gauche de la Nied française. Vous

devez occuper, à partir de Colligny comme centre, les positions qui vous paraîtront convenables pour pouvoir vous porter rapidement (ou une portion de votre corps) soit vers le général de Ladmirault, dont le quartier général est à Glattigny, soit vers notre droite, qui sera à Courcelles-sur-Nied. Ainsi que je vous l'ai dit ce matin, le quartier général sera à Pont-à-Chaussy.

Le général Bourbaki au Major général, à Metz.

Au quartier général à Courcelles-Chaussy, 9 août, 10 h. 1/4 matin.

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence de la position que je me propose de faire occuper, dans quelques heures, par la Garde impériale. J'établirai ma gauche à la ferme de Béville, au Sud du village de Glattigny, ma droite au Sud de la Tuilerie qui se trouve au Sud-Ouest du village de Silly. Je me ferai protéger, sur mon extrême droite, en occupant le village de Mont, qui domine la rive droite de la Nied française.

La cavalerie et la réserve d'artillerie seront disposées en arrière de l'infanterie; les voitures de toutes sortes seront tenues aussi près que possible de la route de Courcelles-Chaussy à Metz.

Je suis en communication avec le corps de Ladmirault, qui occupe par sa droite le village des Étangs. Le corps du maréchal Bazaine est dans le voisinage de Bionville, sur la rive gauche de la Nied allemande. Je n'ai pu communiquer directement avec le Maréchal, mais j'ai envoyé un officier d'état-major qui, ne l'ayant pas rencontré près de Bionville et sachant qu'il s'était porté de sa personne sur Faulquemont, a continué sa route dans cette direction.

Je prescris d'exécuter toutes les reconnaissances nécessaires pour que je sois au courant de ce qui se passe et que je me tienne en relation constante avec M. le maréchal Bazaine et le général de Ladmirault.

Nos troupes constituent un ensemble de forces très respectable, mais il me tarde qu'elles occupent une étendue de terrain moins considérable. Une concentration plus prononcée nous mettrait à même de rendre d'excellents services.

Je demande à Votre Excellence de vouloir bien faire diriger sur la position que j'occupe tout le personnel administratif de la Garde impériale, qui se trouve à Metz en ce moment, et toutes les voitures qui ont été dirigées sur cette ville. Je tiendrais notamment à ce que le bataillon de chasseurs à pied de la Garde cessât d'être détaché à Thionville et vînt me rejoindre.

Les moyens d'assurer la subsistance des troupes placées sous mes ordres me font défaut. Le départ de quelques habitants et l'épuisement

des approvisionnements des villages de Courcelles-Chaussy et des environs me mettent dans l'impossibilité d'assurer des distributions régulières. J'ai l'honneur de prier Votre Excellence de me renvoyer, en même temps que mes voitures d'administration, quatre jours de biscuit, quatre jours de lard et quatre jours de riz, sel, sucre et café. La condition essentielle de toute opération est de posséder les vivres indispensables pour quelques jours.

En même temps que je ferai occuper par les troupes de la Garde la position indiquée ci-dessus, j'établirai, dans deux heures, mon quartier général sur la route de Courcelles-Chaussy à Metz, au coude de la route où se trouve la Tuilerie.

D'après les avis que je reçois, l'ennemi ne continuerait pas à se porter en avant; quelques cavaliers seulement seraient entrés à Boulay et à Longeville-les-Saint-Avold.

P.-S. — M. le lieutenant-colonel Grangez, sous-chef d'état-major général du corps de Bazaine, arrive à l'instant même (11 heures du matin); il m'apporte des nouvelles du Maréchal, qui est à Faulquemont et qui viendra peut-être aujourd'hui à Courcelles-Chaussy.

Ordre de mouvement de la Garde impériale.

Pont-à-Chaussy, 9 août.

La Garde impériale changera de bivouac aujourd'hui à 2 heures pour occuper les positions suivantes :

La division Deligny s'établira à la Tuilerie, à cheval sur la route de Courcelles-Chaussy à Metz; la division Picard à la gauche de la division Deligny, en s'étendant jusqu'à la ferme de Béville. L'une et l'autre division camperont sur deux lignes : elles auront avec elles, bien entendu, leur artillerie et leur cavalerie divisionnaires; elles feront garder soigneusement les bois qui sont en avant de leur front. La division Deligny fera occuper par un régiment et une batterie le village de Mont, à l'extrême droite, qui domine la vallée de la Nied française.

La division Desvaux, moins la cavalerie divisionnaire, s'établira au Sud du village de Maizery, de façon à profiter du voisinage du rû de l'Étang et de son affluent pour abreuver ses chevaux.

La réserve de l'artillerie sera placée à cheval sur la route de Courcelles-Chaussy à Metz, près du point de croisement de cette route avec le chemin conduisant de Pange à Vigy et Bettlainville.

Le général commandant en chef et l'état-major général de la Garde s'installeront à la Tuilerie; l'escadron d'escorte campera dans le voisinage; le reste du quartier général se placera immédiatement en arrière de la réserve d'artillerie; le trésor et la poste s'installeront dans le voi-

sinage de la route de Courcelles-Chaussy à Metz, à l'intersection de cette route avec le chemin d'Ogy à Flanville.

Les voitures d'administration et autres, les *impedimenta* de toute nature, seront disposés le plus près possible et des deux côtés de la route de Courcelles-Chaussy à Metz. Les troupes du génie exécuteront, s'il y a lieu, les travaux nécessaires pour faciliter le passage des voitures de toute sorte, leur permettre de parquer et de déparquer facilement.

Toutes les mesures devront être prises par MM. les généraux commandant les divisions pour se garder et s'éclairer dans un rayon suffisant. M. le général Picard devra se tenir en communication fréquente avec le corps de Ladmirault, dont la droite occupe les Étangs.

M. le général Deligny fera pousser des reconnaissances jusqu'aux villages de Vaudoncourt et de Varize d'une part, et dans la direction de Bionville de l'autre. Les reconnaissances exécutées vers Bionville ne devront être poussées que jusqu'à la distance nécessaire pour se mettre en relation avec M. le maréchal Bazaine.

Des recommandations particulières seront faites aux officiers appelés à opérer les reconnaissances, pour rendre un compte détaillé des avis ou renseignements qu'ils se seront procurés et pour prendre toutes les précautions usitées, afin de prévenir les surprises pendant leur marche.

Division Deligny.

9 août.

Ordre.

La 1re divison d'infanterie de la Garde et le régiment de chasseurs à cheval qui lui est attaché changeront de camp aujourd'hui à 2 heures, pour se transporter à une très faible distance. On sonnera le boute-charge à une heure et demie, pour partir à 2 heures.

Du général Desvaux. — Ordre de la division (n° 20).

Bivouac de Courcelles, 9 août, midi.

La division de cavalerie marchera dans l'ordre suivant :

La brigade de France rompra la première, à 2 heures moins un quart.

Elle va, dès à présent, masser toutes ses voitures le long de la route, en faisant des passages pour gagner cette route au premier signal.

La brigade du Preuil suivra immédiatement la brigade de France, en laissant intercaler l'artillerie entre ses deux régiments.

Enfin, l'ambulance, les voitures de l'état-major et les voitures régimentaires avec les hommes à pied.

A l'arrivée au bivouac, distribution de viande pour le 9 août.

Le général Bourbaki au général de France, commandant la 2e brigade de la division de cavalerie de la Garde.

9 août.

Ordre général.

A dater d'aujourd'hui le régiment de chasseurs à cheval de la Garde sera détaché d'une manière permanente à la division Deligny et le régiment des guides à la division Picard.

Journée du 9 août.

RÉSERVE DE CAVALERIE.

a) Journaux de marche.

Division du Barail.

La division part de Bernécourt à 5 heures du matin, en traversant dans le village la route de Toul à Verdun; elle arrive à Beaumont (Meurthe) et y laisse sur sa droite la route de Pont-à-Mousson et de Metz. Le village est dans une bonne position défensive. A Rambucourt, c'est-à-dire à 1500 mètres plus loin, elle entre dans le département de la Meuse; elle quitte alors les hauts plateaux, dits de la Haye, sur lesquels elle s'avance depuis la veille et descend dans la vallée de la Woëvre, si riche en champs d'avoine et en pacages. A 1500 mètres, elle laisse sur sa gauche une route départementale venant de Saint-Dizier. A 500 mètres au delà, elle traverse le village de Bouconville, dont la sortie longe un grand étang de plusieurs hectares de superficie. Après avoir marché près de 4 kilomètres, elle traverse la route de Commercy à Étain, qui s'enfonce dans une gorge boisée à 300 mètres sur la droite. A 600 mètres plus loin elle traverse le village d'Apremont, où la route quitte la vallée pour s'engager dans des coteaux boisés qu'elle parcourra jusqu'à 800 mètres de Saint-Mihiel. Elle arrive dans cette localité à 9 h. 1/2, ayant fait ainsi 25 kilomètres et elle campe sur le bord de la Meuse, après avoir entièrement traversé la ville.

Division de Bonnemains.

Départ de Blâmont à 2 heures du matin. Arrivée à Lunéville à 7 heures.

DIVISION DE FORTON.

La division est partie ce matin des camps de Luppy et Solgne p[illegible] Pont-à-Mousson (22 kilomètres). A l'entrée de Pont-à-Mousson, l[illegible] général a reçu une dépêche de Son Excellence M. le Major gén[illegible] enjoignant d'aller à Metz. La division vient d'y arriver (28 kilomètres).

c) Opérations et mouvements.

Le Major général au général du Barail, à Saint-Mihiel (D. T.).

Metz, 9 août, 8 h. 15 matin.

Vous quitterez, demain, 10 août, Saint-Mihiel pour vous rendre à Metz en trois jours, en faisant étape à Vigneulles et à Gorze. La distance de Gorze à Metz étant très courte, je compte que vous y arriverez le 12 de bonne heure.

Accusez-moi réception de cette dépêche.

Le général du Barail au Major général, à Metz.

Saint-Mihiel, 9 août, 6 h. 37 soir.

Reçois à 6 heures votre dépêche ordonnant de marcher immédiatement sur Metz. Partirai à 9 heures, marcherai toute la nuit jusqu'à mon arrivée à Metz. Je reçois à l'instant trois escadrons du 3e de chasseurs et les emmène.

Le Major général au général de Forton, à Pont-à-Mousson.

Metz, 9 août, 6 heures matin.

Au reçu de la présente, marchez immédiatement sur Metz avec votre division. Ne perdez pas un instant.

Le général de Forton au Major général, à Metz (D. T.).

Pont-à-Mousson, 9 août, 9 h. 20 matin.

Arrivé en vue de Pont-à-Mousson à 9 heures moins un quart. J'ai reçu la dépêche qui me prescrit de me diriger sur Metz. Je me mets en route sur l'heure, mais ma division a déjà fait 20 kilomètres ce matin je n'arriverai que tard à Metz. Je n'ai qu'un jour de pain et d'avoine sans foin.

Journée du 9 août.

RÉSERVE GÉNÉRALE D'ARTILLERIE.

a) Journaux de marche.

Journal des opérations du général Soleille.

9 août.

La réserve générale d'artillerie ne pouvant rester plus longtemps sans danger à Nancy, ordre fut donné au général Canu de la conduire à Metz, sans perdre une minute. La réserve générale se mit en route sur-le-champ, et, le 9 août, les seize batteries qui la composaient campaient à Chambière.

Les relations si fréquentes du général commandant l'artillerie de l'armée avec le général Mitrécé, directeur général des parcs, touchaient à leur fin. Suivant de près le maréchal de Mac-Mahon en retraite sur Châlons, l'ennemi allait occuper Nancy, Frouard, et couper notre principale communication avec Toul. L'Historique de ces relations ne contient plus qu'un certain nombre de faits que nous allons résumer et qui se rapportent à la période qui précédera l'investissement de l'armée de Metz.

Le général Mitrécé prit le commandement supérieur et la direction des services militaires de la place de Toul, de concert avec le commandant de la place et les commandants de l'artillerie et du génie, il ordonna toutes les mesures propres à préparer une défense vigoureuse. Les troupes du grand parc, les dépôts de cavalerie et la garde nationale mobile composaient tout le personnel dont il disposait. Le général commandant l'artillerie de l'armée, l'avait laissé maître des mesures à prendre pour sauvegarder le matériel. Il usa de cette latitude pour diriger l'équipage de pont de réserve vers Châlons, par le canal. Cet équipage n'était qu'un embarras à Toul : il pouvait devenir fort utile à l'armée de réserve. Le 13, le Ministre de la guerre enjoignit au général Mitrécé de se retirer sur le camp de Châlons avec tout ce qu'il pourrait emmener de son personnel et de son matériel, ne laissant à Toul que ce qui appartenait à la place. Un dernier télégramme du 18 août apprit au général commandant l'artillerie de l'armée que le directeur général des parcs était à Châlons.

b) Organisation et administration.

Le Ministre de la guerre au général Soleille, à Metz.

Paris, 9 août.

J'ai donné hier matin l'ordre d'expédier d'urgence à Metz, de la Rochelle, 1,200,000 cartouches modèle 1866; de Vitry-le-Français 500,000; de Douai toutes les cartouches à balle disponibles dans la partie du grand parc, soit environ 4 millions. C'est donc un approvisionnement de 5 à 6 millions, qui viendra s'ajouter à tout ce que vous avez. La poudrerie de Metz possède environ 200,000 cartouches, dont vous pouvez disposer. Enfin toute la fraction du grand parc, constituée à la Fère, est à votre disposition et vous pouvez en appeler, par dépêche, ce que vous jugerez nécessaire. J'ajouterai qu'il a été envoyé directement au 1er corps d'armée 600,000 à 700,000 cartouches.

Pour les fusils modèle 1866, je pense qu'il serait suffisant d'en conserver 8,000 à Metz et que les 10,000 autres pourraient être plus avantageusement expédiés aux destinations indiquées.

Quant à faire un grand dépôt de munitions en arrière de Metz, le camp de Châlons me semble mieux indiqué que Verdun, où le chemin de fer s'arrête; à Châlons, l'on disposera de la ligne par Reims, Laon, Soissons, Mézières et Thionville, et vous pouvez faire venir promptement ce dont vous aurez besoin.

Enfin le colonel de Girels est tout autorisé à faire, pour la défense de Metz, les achats et dépenses nécessaires.

J'appelle votre attention sur la position du parc du 5e corps d'armée à Épinal.

Le général Mitrécé au général Soleille, à Metz (D. T.).

Toul, 9 août, 9 h. 10 matin.

J'accuse réception de votre dépêche d'aujourd'hui 7 h. 10 (1). Je reste en conséquence à Toul avec état-major et troupes du parc; l'équipage de pont rentre (2).

---

(1) Ordre de rester à Toul avec l'état-major et les troupes du parc.

(2) Par dépêche de 10 h. 15 du matin, le général Mitrécé faisait connaître au général Soleille qu'il n'avait pas un seul attelage à Toul.

Renseignements sur les parcs (9 août).

GNATION CORPS.	DATES.	RENSEIGNEMENTS.
PS.....	9 août.	Le train O de munitions annoncé le 8 à la gare d'Avricourt. Manque de chevaux. On forme un parc à Lunéville. Ordre donné au général Mitrécé de garder à Toul les compagnies du train pour donner des chevaux au 1er corps.
PS.....	7 août.	Ordre donné au colonel Brady de diriger sur Metz toute la portion du parc disponible à Lunéville. Le 10, le colonel Brady informe verbalement que le parc est épuisé ; il n'a plus que 600 coups de 4.
PS.....	9 août.	Tout le parc est à Metz. Le 10, le colonel de Bar informe verbalement que 44 voitures, dont 6 caissons de 4 et 14 de 12, sont restées non attelées à l'arsenal.
PS.....	8 août.	Une partie du parc à Metz, le reste à Verdun. Le 10, le général Lafaille a donné au colonel Luxer l'ordre de diriger le parc sur Sainte-Barbe. Le 9 : reste à Verdun 71 voitures, dont 54 de munitions ; seront arrivées le 12 au plus tard.
RPS.....	8 août.	Le colonel Gobert suspend l'évacuation du parc d'Epinal sur Langres (à la suite des ordres du général commandant l'artillerie du 7e au directeur du parc de ce corps, la nouvelle du passage du Rhin étant controuvée). Attend de nouveaux ordres. Le 10, part pour Langres. Y sera le 14.
RPS.....	8 août.	Ordre au colonel Chatillon de se tenir, avec son parc à La Fère, à la disposition du maréchal Canrobert. Le 11, le parc quitte La Fère pour se réunir au camp de Châlons.
RPS.....	9 août.	Le colonel Hennet a l'ordre de rester à Epinal. Le 10, il reçoit l'ordre d'aller à Langres.
VE GÉNÉRALE.	»	A Toulouse.
PARC.....	7, 8, 9 août.	Le Ministre a fait expédier de Douai à Toul les munitions de 12 et de 4 et les cartouches 1866 disponibles pour la fraction S (?) du grand parc. (Télégramme du 7.) Le général Mitrécé n'a aucune portion du grand parc à Toul. (Télégramme du 8.) Il reste à Toul et y garde les compagnies.
E IMPÉRIALE.	7 août.	Retenu à Metz un tiers du parc (commandant des Essarts) ; les deux autres sont en avant. Le 10, parc complet avec le corps.

Situation du grand parc, le 9, à 7 heures du soir.

1. Partie mobile à Douai. Caisses blanches de 12 et 4 et cartouches 66, à Châlons.
1 *bis*. A La Fère. (La Fère et Douai reçoivent, pour 1 et 1 *bis*, les ordres du général Mitrécé.)
2. A Metz. A déjà fait au 1er corps des livraisons qui ont dû être réintégrées par la place de Metz.
2 *bis*. A Strasbourg. *Ibid.*
3. A Besançon.
3 *bis*. A Lyon.
4. Toulouse. Appelé à Vincennes.
4 *bis*. Rennes. Appelé à Vincennes. 1,400,000 cartouches 66 expédiées sur Toul.

Journée du 9 août.

RÉSERVE GÉNÉRALE DU GÉNIE (1).

c) Opérations et mouvements.

Le Ministre de la guerre confirme sa dépêche télégraphique, en date de ce jour, adressée au Major général et ainsi conçue :

Paris, 9 août.

Le grand parc du génie (250 hommes, 400 chevaux, 56 voitures) partira le 10 août de Versailles, voies ferrées, pour Metz.

---

(1) La réserve générale du génie se compose, à la date du 9 août, de :

2e compagnie de sapeurs (télégraphie) du 1er régiment : 5 officiers, 231 hommes de troupe, 131 chevaux;

1re compagnie de sapeurs (mineurs) du 3e régiment : 4 officiers, 104 hommes de troupe, 17 chevaux;

1re compagnie de sapeurs (chemins de fer) : 4 officiers, 124 hommes de troupe, 48 chevaux.

RENSEIGNEMENTS

Renseignements recueillis par le grand quartier général.

Le Ministre de la guerre au maréchal Le Bœuf, à Metz.

Paris, 9 août, 12 h. 25 soir.

Le Ministre des affaires étrangères me communique le télégramme après :

Bruxelles 9 août, 1 h. 20. Je tiens confidentiellement d'une personne, que j'ai lieu de croire bien renseignée, que l'état-major prussien décidé d'attaquer très incessamment l'armée commandée par l'Empereur, et que les troupes destinées à cette attaque s'élèveront à 450,000 hommes. »

Un Agent de Luxembourg au Préfet de la Moselle au duc de Gramont, à Paris (D. T.).

Luxembourg, 9 août (n° 1123).

uivant les informations d'Allemagne, l'armée allemande entière, ompris la landwehr, se masse sur les frontières françaises. Tout dégarni jusqu'en Silésie. La landsturm appelée. Le général Vogel de tenstein, venant des côtes du Nord, vient également vers les frontières çaises. Plusieurs lignes de chemin de fer ont leurs services ordinaires endus.

Le Préfet au Ministre des affaires étrangères T.).

Metz, 9 août, 2 h. 10 soir. Expédiée à 4 heures soir (n° 28686).

..... à Luxembourg me demande de vous transmettre la dépêche ante : « Aujourd'hui lundi, habitants de Trèves prévenus, me dit-on, 'arrivée pour demain mardi, 9 août, de 40,000 hommes destinés à onter la Sarre par toutes les voies de manière à être mis en ligne tain, pour fin de la journée. On ne peut dire les numéros des ments.

Le général Steinmetz, réputé entreprenant, commande l'armée de la

Sarre ; le prince Frédéric-Charles commande l'armée du centre et se trouverait depuis dimanche soir à Sarrebrück. Il commande l'armée de Mayence et toutes ces troupes expédiées sans cesse par trains de grande vitesse d'au delà du Rhin et même de Berlin ; l'armée du Sud, commandée par le Prince royal, forme l'autre aile.

« Le Roi aurait transporté aujourd'hui son quartier général à Kaiserslautern et se rendrait à l'armée du centre.

« Ce matin sont arrivés cinq mille bœufs à Trèves destinés à suivre l'armée.

« Tactique de l'armée prussienne est de noyer et écraser l'armée française par des masses supérieures en nombre. »

Un Agent de Thionville au Major général.

Thionville, 9 août, 9 heures matin.

Il résulte des renseignements qui viennent de me parvenir que les mouvements de troupes continuent dans la direction de Cologne à Trèves. Ces manœuvres s'opèrent surtout la nuit, dans le silence le plus profond. Les troupes en question passent toutes par Saint-Vith, par Prüm, par Waxweiler pour se réunir à Trèves, d'où elles sont dirigées sur la Sarre, soit pour remplacer les pertes subies dans les derniers combats, soit pour se concentrer et envahir la France par Sierck ou Bouzonville.

Le 70e régiment d'infanterie prussienne est actuellement campé près de Sierck. D'autres troupes campent devant Bouzonville. Nulle part elles ne paraissent en nombre.

Je n'ai point encore de nouvelles du corps d'armée qui devait arriver à Trèves la nuit dernière.

J'attends le retour de deux de mes courriers qui doivent me rendre compte de ce qui se passe à Merzig, à Sarrebourg, à Sarrelouis.

Environ 4,000 sacs d'avoine ont été expédiés hier du camp de Wittlich dans la direction de Sarrelouis.

La ville de Trèves est encombrée de blessés prussiens et français, dit-on. A la demande des autorités de Trèves, le gouvernement luxembourgeois a envoyé, avant-hier, à Wasserbillig, plusieurs médecins et gardes-malades. Un train spécial a été mis à leur disposition par la Compagnie de l'Est. Arrivés à Wasserbillig, ils n'y ont trouvé aucun moyen de transport et ont gagné Trèves très péniblement. Pour comble de malheur, ils y ont été si froidement accueillis que plusieurs d'entre eux sont immédiatement rentrés à Luxembourg.

Wittlich, Trèves et Conz restent toujours dégarnis de troupes jusqu'à cette heure.

Thionville, 10 h. 1/2.

Le bruit court que le régiment campé devant Sierck vient de repartir. C'est le 70e; il est en garnison à Sarrelouis, où il ne reste plus que le 13e et le 53e; ce dernier doit être réduit à moitié.

L'un des courriers me prévient que les trois régiments se disposent à se diriger sur Metz par Boulay pour rejoindre le gros de l'armée prussienne.

Il est probable que l'apparition de plusieurs détachements du 70e de ligne près de Sierck et de Bouzonville n'était qu'une fausse manœuvre.

Entre Conz et Sarrelouis, il n'y aurait que de petits détachements, en ce moment, dont la mission consisterait à observer et à inquiéter la frontière. Le corps d'armée en avant hier et signalé hier (50,000 hommes) serait actuellement arrivé à Sarrebrück et se dirigerait sur Saint-Avold.

Le même au même.

Thionville, 9 août, 3 heures soir.

Il se confirme qu'il n'y a *plus de troupes* en ce moment entre *Trèves, Conz, Sarrebourg, Merzig, Sarrelouis,* et que la garnison de cette dernière place, qui se compose de trois régiments de ligne (13e, 53e et 70e), a reçu l'ordre, hier, d'aller rejoindre aujourd'hui le gros de l'armée prussienne dans la direction de Boulay ou de Saint-Avold.

Les troupes campées aux environs sont également parties et doivent s'être dirigées sur Saint-Wendel et Ottweiler.

On dit en Prusse que le Prince royal *évitera de se battre entre Metz et Nancy* pour s'avancer sur Paris, et que l'armée de réserve, conduite par le Roi de Prusse, saura bien s'emparer de Metz.

On m'assure que *Speicher, Prüm, Waxweiler* et *Bittburg,* ainsi que *Dockendorf,* sont encore occupés par des troupes assez nombreuses; mais on n'a pu me dire quelle direction elles doivent prendre. On croit qu'elles se dirigeront sur le Palatinat, plutôt que sur Metz. Il y a de la cavalerie et de l'infanterie. On dit que ces troupes font partie de l'un des corps d'armée commandés par le prince Frédéric-Charles.

On prend en ce moment des dispositions pour évacuer les blessés amenés à Trèves sur un autre point, par la raison que leur présence en cette dernière ville a pour effet de démoraliser les troupes de passage. Cette précaution tend à faire supposer qu'on s'attend à de nouveaux passages de troupes.

6 heures du soir.

A *Sarrelouis,* on a emporté la plupart des canons; les troupes sont parties, il n'y reste qu'*une compagnie de guerre* et quelques compagnies de landwehr.

1500 soldats de *Brunswick* sont arrivés hier à Birkenfeld pour se diriger sur le *Palatinat*.

Jusqu'au jeudi 11 août, il n'y aura que des trains de troupes sur la ligne de la Nahe; toutes ces troupes se dirigeraient sur le Palatinat.

Le bruit court que toute l'armée allemande *des provinces du Nord* est en marche pour se diriger sur Metz ou Paris.

Le *landsturm* serait appelé sous les armes.

Le même au même.

Thionville, 9 août, 10 heures soir.

Le bruit se répand de plus en plus à l'étranger que l'armée prussienne n'attaquera point Metz, qu'elle passera à côté pour pénétrer au cœur de la France.

150,000 hommes, venus du Nord, viendraient grossir l'armée d'invasion, et il en viendrait autant de l'Est.

Le Sous-Préfet de Thionville au Préfet de la Moselle, à Metz.

Thionville, 9 août.

Les Prussiens ont évacué Bouzonville, après avoir fait une réquisition de 100 sacs d'avoine. Ils ont aussi évacué Sierck, après y avoir bu et mangé, et annoncent l'intention d'y établir un campement. Un bataillon du 44e vient d'entrer à Thionville; avec cela nous sommes en mesure de parer à toute éventualité. Les femmes quittent la ville, mais le moral de la population masculine est bon.

M. X... au Ministre de la guerre (1) (D. T.).

Bruxelles, 9 août, 4 h. 55 soir.

Le général X... a transporté son quartier général à Namur. Les troupes qui sont sous son commandement resteront en deçà de la Meuse, mais si le général Comfal-Restenstein (2), libre de toute contrainte de débarquement, se dirigeait vers la France et faisait mine de vouloir tourner nos places de Thionville et de Metz, en violant la neutralité du Luxembourg et de la Belgique, l'armée belge se porterait aussitôt en avant pour l'arrêter. Le général X..., qui m'a exprimé sa douleur de ne pouvoir rien faire pour la France, m'a donné l'assurance qu'il s'oppo-

---

(1) Renseignements transmis aussi, le 10, par le Ministre des affaires étrangères à l'Empereur. (Paris, 10 août, 1 h. 20 soir.)

(2) Vraisemblablement, Vogel de Falkenstein.

ierait énergiquement à tout passage des Prussiens. D'après le général (..., les deux corps d'armée du prince Frédéric-Charles et du Roi le Prusse seraient en marche pour rejoindre celui du Prince royal en Alsace; et, après avoir ramassé tous les corps qui sont au delà du Rhin, oute l'armée prussienne se masserait pour entrer en Lorraine par tous es passages des Vosges. Le général X... a grande confiance dans otre succès si l'armée française se concentre et agit par masses. Bien ue concordant avec l'opinion du général X..., les renseignements ue j'ai transmis cette nuit à Votre Excellence ne venaient pas de lui.

Renseignements recueillis par l'état-major, 1re section.

Gros-Tenquin, 7, 8 et 9 août.

Retraite sur Metz par Sarreguemines, Woustwiller, Puttelange, Gros-enquin.

Le 9, à Gros-Tenquin, on signale des patrouilles de cavalerie prusienne à Sarralbe et à Woustwiller, mais aucun corps de quelque nportance n'existe nulle part.

A Gros-Tenquin, on amène 13 prisonniers appartenant aux *39e*, *40e*, *2e*, *77e* de ligne et aux grenadiers du corps n° *8* (aussi *1er* de Branebourg). L'interrogatoire de ces prisonniers apprend, qu'outre les régiients auxquels ces hommes appartenaient, il y avait les *12e*, *47e*, *74e* le *48e* de ligne. Ces régiments étaient une partie des troupes qui aient en ligne du côté de Forbach seulement.

Tous ces régiments étaient au grand complet (à trois bataillons de)00 hommes chacun).

Le *40e*, notre adversaire déjà le 2 août, et ayant pris position depuis Ottweiler, était parti à 7 heures du matin et était entré en ligne vers heures de l'après-midi (VIIIe corps d'armée, général de Gœben).

Le *39e* (appelé régiment de fusiliers du Bas-Rhin, pattes bleues) inait de huit lieues en arrière de Sarrebrück; il avait marché depuis h. 1/2 du matin et était arrivé sur le terrain à 10 heures. Il avait été mplacé vers 3 heures par un régiment frais.

Le *52e* était parti de six milles allemands en arrière de Sarrebrück 7 heures du matin, avait passé par Sarrebrück et, malgré cette longue ape, avait été dirigé en arrière de Forbach, où il était arrivé à 7 heures 1 soir, pour nous prendre à revers du côté de la Rosselle.

Le *77e* (pattes blanches) était parti d'Aschbach (aussi deux régiments infanterie hanovrienne) à 3 h. 1/2 du matin, avait passé à 1 heure le ont du chemin de fer de Sarrebrück et était entré en ligne vers 2 h. 1/2 'IIe corps d'armée); ce régiment aurait beaucoup souffert.

Le régiment de grenadiers n° *8* (pattes blanches, au chiffre Frédéric-

Wilhelm III, dit aussi 1er de Brandebourg, colonel de Lestocq, général de division de Bülpugel, IIe corps d'armée) venait de Weissenkirchen. Parti à 4 h. 1/2 du matin, il n'était arrivé à Sarrebrück qu'à 4 heures du soir et avait remplacé le *40e* vers 6 heures. A beaucoup souffert : la seule compagnie de l'homme fait prisonnier aurait perdu la moitié de son monde.

Nota. — La comparaison des numéros de ces régiments avec l'état de l'armée prussienne, fourni par l'état-major général, établit avec certitude, qu'à la journée du 6 nous avions devant nous les IIIe, VIIe et VIIIe corps, sinon en entier, du moins en grande partie, car les nos *48*, *52*, *12* et *8e* grenadiers sont du IIIe corps; les nos *39*, *74*, *77* sont du VIIe corps; le no *40* est du VIIIe corps.

Ces forces sont indépendantes de celles qui ont attaqué le général Lavaucoupet à Spicheren.

Le Sous-Préfet de Schlestadt au maréchal Le Bœuf, à Metz (D. T.).

Schlestadt, 9 août, 7 h. 30 matin.

Je reçois des renseignements des bords du Rhin : tout paraît tranquille et on ne me signale aucun incident. La grande partie des soldats, qui était au Sponeck, n'y est plus.

Le capitaine Jung au maréchal Le Bœuf.

Nancy, 9 août, 10 heures matin.

Les troupes badoises, le 7 août, à 6 heures du matin à Haguenau; à Hochfelden à 5 heures, et à Brumath 5 heures du soir. Passage du Rhin le 7 à 11 heures du soir à Limbourg et à Brisach. Un corps bavarois et un corps prussien, 60,000 hommes environ. Général Uhrich à Strasbourg prend les précautions nécessaires. Strasbourg investi le 8. Le commandant Dupetit-Thouars est avec ses hommes à Strasbourg. Son matériel est à Belfort. Les forces à Haguenau sont de 110,000 hommes, *source certaine*. Les ennemis se plaignent que nos médecins ne portent pas le brassard, comme le veut la convention de Genève, et s'exposent à être massacrés; ils prient l'État-Major français d'envoyer des ordres en ce sens. L'objectif de réunion des deux corps d'armée ennemis est Bar-le-Duc. Les itinéraires donnés pour cela sur les cartes des officiers allemands. Ils doivent être le 10 ou le 11 à Lunéville. Sur toute la route des Vosges, Strasbourg à Saint-Dié par Schirmeck, seule route libre, hier grande quantité de traînards, j'ai fait réunir tout ce monde et fait transporter par voies rapides sur Nancy. Je prends sur moi de masser tous ces hommes isolés, qui ont perdu la tête. Parti de Strasbourg hier

n dans la nuit, je suis ici et achève de réunir le matériel du chemin
:r, artillerie et autres, éparpillés sur la route de Lunéville à Saint-
et restés là sans que quelqu'un donne seulement un ordre. Je
ndrai, aussitôt mes chevaux reposés.

e même au même (D. T. Ch.).

Nancy, 9 août, 12 h. 30 soir.

: mouvement annoncé sur le Rhin et à Saverne s'est arrêté hier.
née du Prince royal se dirige sur Sarre-Union par tous moyens
les, pour faire jonction avec prince Charles. Mac-Mahon est, dit-on,
lmont; désordre considérable à Nancy; matériel de siège garé à
:ville; renvoyé à Châlons les hommes isolés et traînards consignés
les casernes. Le commandant d'armes d'Épinal, désigné pour
nse des Vosges, n'a que 1300 fusils, il réclame armes et munitions,
n n'en a que faire?

BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS DU 4e CORPS.

9 août.

Route par les Étangs et Boulay.

eux reconnaissances de cavalerie ont été poussées, le 9 août, au delà
boulay. La première, dès la pointe du jour, n'a vu aucun ennemi,
conde dans la matinée, composée de trois pelotons du 2e hussards,
ncontré un escadron de uhlans à la hauteur du bois d'Ossonville et
hargé. Les Prussiens ont eu 7 hommes tués et plusieurs blessés,
ertes de notre côté ont été du capitaine commandant et 3 blessés.
ès ce fait d'armes, les hussards sont rentrés au camp sans être
iétés. Les renseignements reçus de Boulay par des courriers ont
irmé l'absence de tout rassemblement prussien jusqu'à Teterchen.
s la matinée du 9, un officier prussien est entré à Boulay, pour faire
ogement d'une troupe dont le chiffre n'est pas connu. Il avait avec
les uhlans qui paraissaient n'avoir pas fait une longue route, car
s chevaux étaient frais et presque point crottés malgré la boue du
nin. On pense qu'ils avaient passé la nuit à Ossonville.

Route d'Avancy, Gondreville, Éblange.

ne reconnaissance de cavalerie avait été poussée sur cette route le
1 soir et n'avait rien signalé.

Route de Vigy, Bettlainville et Kedange.

In courrier en voiture, envoyé le 8 à Bettlainville, a constaté que
t le pays était tranquille de ce côté.

Renseignements généraux.

Quelques uhlans ont été vus du village les Étangs. Tout le pays sur la rive droite de la Nied allemande est pris de panique; des voitures, chargées d'habitants qui émigrent, passent continuellement. Dans la nuit du 8 au 9, une douzaine de paysans ont été placés dans les bois autour du camp pour prévenir les surprises; ils gardaient les bois de Hayes, de Landonvillers et de Vigy. Ils n'ont vu aucune patrouille ennemie.

BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS DU 7e CORPS.

Le général Douay au Major général, à Metz.

Belfort, 9 août.

Un Français, natif de Paris, ancien zouave ayant fait la guerre de Crimée, vient d'arriver à Belfort.....

De Fribourg à Lœrrach il estime qu'il y a six bataillons de chasseurs à pied bavarois et quatre ou cinq escadrons de la même nationalité. Ces troupes étaient toujours en reconnaissance sur les bords du Rhin. Elles marchaient sans leurs sacs qu'elles avaient laissés dans les villages.

Ce renseignement sur la quantité des troupes qu'il y a dans la vallée du Rhin m'a été confirmé par un espion et une dépêche télégraphique, que je reçois à l'instant, me dit que ces forces se sont repliées vis-à-vis Strasbourg et qu'il reste à peine quelques hommes à Müllheim.

Le Français de Schramberg (?) dit que sept à huit jours avant son départ, on avait concentré entre Hausach et Ulm les landwehrs badoises, würtembergeoises et bavaroises. Il pense que cette concentration est actuellement terminée et qu'elle s'élève au chiffre de 120,000 hommes; mais ces landwehrs étaient mal armées, mal équipées et surtout très mal nourries; les hommes se plaignaient beaucoup et ne marchaient que contraints par la force. Toutes les populations déplorent la guerre et sont dans la plus grande anxiété sur son issue.....

On assurait qu'entre Rastatt et Offenbourg, il y avait une armée de plus de 100,000 hommes faisant face à Kiel. Le Français de Schramberg ne croit pas à ce chiffre, il le réduit à 50,000 hommes. Il a vu l'extrême gauche de ce corps à Lahr, il pense que ce sont tous des Badois et des Bavarois. Quant aux Würtembergeois on se méfiait d'eux, et l'armée würtembergeoise, depuis le commencement de la guerre, serait entre Mannheim et Francfort.....

E. F.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

REVUE DES REVUES.

I. — REVUES FRANÇAISES.

Journal des Sciences militaires. Octobre 1902. — Le rôle de ıngres dans les invasions passées, présentes et futures (*suite*), par . le général LEWAL. — Archives et correspondance du général de vision Jean Hardy, publiées par son petit-fils, le général HARDY DE ERINI (*suite*). — In-Salah et le Tidikelt (*fin*), par M. le colonel D'EU. - Campagne de 1814 (*fin*), par M. le commandant CAMON. — Guerre ıns les Alpes (*suite*), par M. le lieutenant MOURRAT.

Le Spectateur militaire. 1er et 15 octobre 1902. — G. CLÉMENT. ampagne de 1813 (*suite*). — Capitaine Noël LACOLLE. Histoire des ırdes françaises (*suite*).

Revue militaire universelle. 1er octobre 1902. — G. CLÉMENT. istorique de l'artillerie (*suite*).

La Revue d'Infanterie. 15 octobre 1902. — Georges TRICOCHE. es milices françaises et anglaises au Canada (1627-1900) (*suite*).

Revue de Cavalerie. Octobre 1902. — Gassion, mestre-de-camp énéral de la cavalerie, à la bataille de Rocroi (1643).

Revue des Troupes coloniales. Octobre 1902. — Colonel RIOU. pérations militaires au Tonkin en 1901.

Carnet de la Sabretache. 31 octobre 1902. — Exposition militaire étrospective (*suite*) : Le grand Condé. Henri IV au siège de Chartres, ar M. L. HENNET. La division du Hainaut, par M. L. HENNET. — Duommier, d'après sa correspondance durant ses dix mois de commanement à l'armée des Pyrénées-Orientales (18 janvier-17 novembre 794), par M. le capitaine V. FANET (*suite*). — Ex-libris du duc de uynes, colonel-général des dragons, par M. G. COTTREAU. — Une ettre du général Bourcier, commandant les dépôts généraux de cavaerie. — Brevet de volontaire de la garde nationale parisienne. — Le dragons en Crimée (1854-1855) (*suite*). — Opérations du 4e corps de armée d'Espagne (1809-1811), d'après la correspondance du général ébastiani, par M. le lieutenant GUITRY.

Revue du Cercle militaire Octobre 1902. — Trois années de ampagne dans le bassin du Tchad (1899 à 1901). — Un anniversaire : ıuerstædt.

Revue maritime. Octobre 1902. — Un glorieux épisode maritime t colonial des guerres de religion, par le lieutenant de vaisseau Mauice DELPEUCH.

Revue des Deux Mondes. 15 octobre 1902. — Gilbert [illegible] THIERRY. Conspirateurs et gens de police : Le complot des [illegible] (1802).

La Revue de Paris. 1er octobre 1902. — Général DRAGOMIROF. Les causes des revers autrichiens en 1859. — Lieutenant X***. De Takou à Pékin.

15 octobre. — Pierre DE NOLHAC. La jeunesse de Mme de Pompadour. — Ch.-V. LANGLOIS. Les origines de la noblesse en France.

La Nouvelle Revue. 1er octobre 1902. — E. GACHOT. Les Français devant Lisbonne.

15 octobre. — E. GACHOT. Le siège de Mantoue.

Minerva. 1er octobre 1902. — Général BONNAL. De la méthode dans les hautes études militaires en Allemagne et en France.

La Quinzaine. 16 octobre 1902. — Pierre DE NOLHAC. L'attentat de Damiens.

Revue des Questions historiques. 1er octobre 1902. — La participation de l'Espagne à la guerre d'Amérique, par M. François ROUSSEAU. — Napoléon en Russie (1812), d'après les documents inédits des Archives espagnoles, par M. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Revue d'Histoire moderne et contemporaine. 15 octobre 1902. — Ph. SAGNAC. L'histoire économique de la France de 1683 à 1714. Essai de bibliographie critique. — E. KAHN. L' « Affaire du Collier » et la « Mort de la Reine ».

La Révolution française. 14 octobre 1902. — M. Jaurès historien de la Révolution, par A. AULARD. — Marie-Joseph Chénier et Robespierre, par J. GUILLAUME. — La correspondance du conventionnel Armonville au mois de janvier 1793, par Gustave LAURENT.

Nouvelle Revue rétrospective. 10 octobre 1902. — Lettres d'un bourgeois nantais pendant les guerres de Vendée (1793-1795), communication de M. Lionel BONNEMÈRE. — Bataille de Trafalgar (1805), journal du commissaire de la marine à bord du *Bucentaure*, communication de M. le vicomte DE GROUCHY.

II. — REVUES ÉTRANGÈRES.

Militär-Wochenblatt. Oktober 1902. — N° 87. Das Deckungsproblem. Eine Studie am zweiten Theil des Fuldzuges 1870-1871. — N° 91. Regensburg, 1809. — N° 93. Wörth, im Besonderen der Kampf um den Niederwald. — N° 94. Der Herbstfeldzug 1813.

Jährbücher für die deutsche Armee und Marine. Oktober 1902. — Die Sogenannte Burentaktik, von STIELER, Generalmajor z. D.

Journal of the Royal United Service Institution. 15 th. October 1902. — The Duke of Wellington and the Punjaub Campaign.

Rivista militare italiana. 16 ottobre 1902. — Luigi CADORNA. Da Weissemburg a Sedan nel 1870. — Antonino CASCINO. Il generale Enrico Cosenz.

vue militaire suisse. Octobre 1902. — L'énigme de Ligny et 'aterloo, par le capitaine du génie H. LECOMTE.

REVUE DES LIVRES.

LIVRES FRANÇAIS.

ı campagne de 1805 en Allemagne, par P.-C. ALOMBERT, contrô- de l'administration de l'armée, et J. COLIN, capitaine d'artillerie. e II. — Paris, Chapelot, 1902. (*Publié sous la direction de la Section orique de l'État-Major de l'armée.*)

ı *Revue d'Histoire* a rendu compte du tome Ier de cet ouvrage dans numéro de février, en faisant connaître comment on avait cru ›ir le composer. Comprenant essentiellement un recueil de pièces inales, aussi abondant que possible, il doit permettre aux travail- s d'étudier le fonctionnement des divers services aussi bien que les ·ations mêmes, sans avoir à recommencer le dépouillement de toutes archives publiques et privées. Une introduction, où l'on a condensé ıubstance de tous les documents publiés, permet au lecteur de ıdre un aperçu rapide des objets traités dans le volume, et d'aller ıt à ceux qui l'intéressent particulièrement.

e tome II, dont la *Revue d'Histoire* a publié l'introduction au mois ·ril dernier, conduit la Grande Armée jusqu'aux rives du Danube. Archives de la guerre contiennent une prodigieuse quantité de res et rapports relatifs à la marche en territoire français; il y avait le quoi former plusieurs volumes; on s'est borné à la publication de lques pièces plus spécialement intéressantes, soit pour faire connaître prit public et celui de l'armée, soit pour montrer l'état matériel s lequel se trouvaient nos troupes à leur arrivée sur le Rhin.

es préparatifs, comme on l'a déjà vu dans le premier volume, sont eu près nuls pour la partie des subsistances et de l'habillement. mpereur a bien accordé aux corps des voitures d'ambulance, des liers et des capotes, mais rien n'a été fourni. Les attelages ne sont au complet, et c'est seulement en emmenant les voitures, chevaux conducteurs de réquisition que l'artillerie et les convois peuvent ganiser.

ntre temps, Napoléon continue le développement de son projet pérations. Les renseignements sur l'ennemi, qui en sont la base, uent à son état-major; la composition, l'organisation, la force, les placements des troupes autrichiennes font l'objet de rapports innom- bles envoyés par nos agents diplomatiques. Ils présentent parfois contradictions, au milieu desquelles l'Empereur s'oriente, en s'ai- ıt des fameuses boîtes à compartiments construites par le colonel in. Le 12 septembre, quand la nouvelle du passage de l'Inn par les trichiens arrive à Paris, la répartition des forces ennemies est assez ctement connue. On suit leur marche à travers la Bavière, et on les t arriver sur l'Iller, sur le haut Danube, pendant que notre Grande née atteint le Rhin et le Mein.

Napoléon arrive à Strasbourg au moment où ses troupes entrent en Allemagne. Il y reste quelques jours, pendant que Murat et Lannes, stationnant dans le pays de Bade, poussent quelques reconnaissances dans la Forêt-Noire. On verra exactement à quoi se réduisent ces démonstrations, autour desquelles on a fait tant de bruit, et qui ne paraissent pas avoir impressionné l'adversaire.

La marche des corps d'armée depuis le Rhin jusqu'au Neckar, et du Mein jusqu'à Anspach, les rapproche bientôt. Le front se réduit rapidement à 100 kilomètres, et dès lors la Grande Armée de 200,000 hommes est réunie, en état de concentrer en un jour plus de forces que l'ennemi ne peut lui en opposer.

L'Empereur a réglé d'avance l'itinéraire de ses colonnes. Il l'avait fait étudier dès le 28 août; depuis cette époque jusqu'au 2 octobre, ses dispositions se sont modifiées au gré des événements et surtout de son impatience; l'arrivée de nos colonnes entre Donauwœrth et Ingolstadt, qui devait avoir lieu le 9 octobre, se produit dans la nuit du 6 au 7.

Bien que les itinéraires ne soient pas modifiés à partir du 25 septembre, l'Empereur multiplie les lettres à ses maréchaux, leur faisant sentir constamment sa pensée toujours présente; il leur prescrit sans cesse de nouvelles mesures pour assurer leur liaison et leur coopération en toute circonstance. On suivra en partie, dans la correspondance des maréchaux, l'exécution de ces ordres, qui sont une partie essentielle de la grande tactique napoléonienne.

Murat et Ney sont au pivot du mouvement de conversion exécuté par l'armée. Lannes et la Garde sont à moins d'une journée de marche et pourraient les soutenir au besoin, formant une masse supérieure à ce que l'ennemi peut leur opposer. Les documents permettent d'établir avec précision le rôle que Napoléon entendait faire jouer à cette partie de l'armée et surtout à la cavalerie.

A partir de Stuttgard, Murat entre dans la période active de l'exploration. Il s'y montre un admirable chef de cavalerie. On suivra avec le plus grand intérêt le détail de ses dispositions et surtout l'emploi de son temps lorsqu'il se porte lui-même aux postes les plus avancés et adresse à l'Empereur des comptes rendus fréquents, dans lesquels il résume, avec les rapports reçus et transmis, les impressions ressenties à l'audition des habitants ou des cavaliers interrogés.

Le service d'état-major, celui de l'artillerie, le service de santé et celui des subsistances fonctionnent sous nos yeux grâce à la correspondance des chefs d'état-major et des divisionnaires. On verra ici, pour la première fois, la vie de la Grande Armée retracée au jour le jour, les réquisitions, les fatigues; on saura également quels modes de stationnement et de marche préférait chacun des maréchaux, Soult et Davout faisant bivouaquer leurs troupes pendant que Ney et Lannes les mettent en cantonnements.

C'est avec de pareils recueils, formés pour les diverses campagnes de la République et de l'Empire, que l'on pourrait aborder l'étude d'ensemble des procédés tactiques et administratifs pendant cette guerre de vingt-huit années.

Le Gérant : R. CHAPELOT.

Paris. — Imprimerie R. CHAPELOT et C°, 2, rue Christine.

REVUE D'HISTOIRE

RÉDIGÉE A L'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE

(SECTION HISTORIQUE.)

N° 24 Décembre 1902

SOMMAIRE

L'origine des grandes manœuvres (à suivre).
La campagne de 1805 *en Allemagne* (à suivre).
La guerre de 1870-1871. — *Journée du* 10 *août* 1870 *en Lorraine* (à suivre).
Bulletin bibliographique.
Table analytique des matières.

DC
44
.R45
no. 24

L'ORIGINE DES GRANDES MANŒUVRES

LES CAMPS D'INSTRUCTION AUX XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES (1)

CHAPITRE III

LES CAMPS D'INSTRUCTION SOUS LOUIS XV APRÈS LA GUERRE DE LA SUCCESSION D'AUTRICHE.

(Suite.)

A la suite de l'application qui en avait été faite dans les camps de 1753, les règlements de manœuvres d'infanterie et cavalerie furent l'objet d'une importante

(1) Voir *Revue d'Histoire*, n° de juin 1902.

revision. Le Ministre fit encore appel à la plupart des généraux qu'il avait précédemment consultés et qui venaient de suivre la mise en pratique des récentes innovations. Ils furent d'accord pour proposer différentes modifications dont l'expérience avait mis en évidence la nécessité. Cependant quelques questions laissant place encore aux controverses, on ne crut pas le moment venu de fixer, par des ordonnances définitives, les manœuvres de l'infanterie et de la cavalerie. Ce fut le Ministre seul qui signa, le 14 mai 1754, les trois règlements substitués à ceux de 1753 : *Instruction sur l'exercice de l'infanterie; instruction sur l'exercice de la cavalerie ; instruction sur le service que les régiments de cavalerie devront faire dans les camps qui s'assembleront pendant la présente année 1754.*

Revision du règlement de manœuvre de l'infanterie.

La revision du règlement de manœuvre de l'infanterie fut élaborée par cinq des lieutenants-généraux qui avaient commandé les camps de 1753, MM. de Brézé, de Chevert, de Crémille, de Saint-Pern et de Soubise. Commencées le 12 janvier 1754, leurs séances se prolongèrent jusque dans les premiers jours d'avril; elles furent remplies par de longues discussions qui font l'objet de notes conservées aux *Archives de la Guerre.*

L'une des premières questions étudiées fut la formation de l'infanterie, que l'on jugea nécessaire de modifier, de façon à doter cette arme d'une plus grande puissance de feux. A ce propos, le comte d'Argenson adressa au roi le rapport suivant (1) :

---

(1) Ce *Mémoire* porte l'annotation suivante du comte d'Argenson : « J'en ai rendu compte au Roi en présence de M. le maréchal de Belle-Isle, qui a assisté à ce travail ».

Dans la première assemblée de MM. les commandants des amps qui s'est tenue, le 12 janvier, chez M. le comte l'Argenson, en présence de M. le maréchal de Belle-Isle, on a emis en question la manière dont l'infanterie devait se former t on est convenu que chacun apporterait son avis par écrit ans une seconde assemblée indiquée au 19.

Ces avis ayant été lus et discutés, il a été résolu qu'avant de ravailler à perfectionner les exercices qui ont été pratiqués 'année dernière, il serait fait rapport à Sa Majesté des points apitaux sur lesquels ces messieurs diffèrent de sentiment, our avoir sa décision.

Lorsque Sa Majesté approuva l'ordonnance du maniement les armes du 7 mai 1750, elle ordonna de marquer, en 'envoyant à tous les commandants des corps, qu'elle avait réglé, qu'à la seule exception des parades, des revues et de la narche pour le maniement des armes et en route, soit que es régiments se formassent en bataille ou en colonne, les fficiers se tiendraient toujours dans les rangs sans pouvoir les déborder, et qu'il n'y aurait en avant des rangs que le olonel, le lieutenant-colonel, les commandants de bataillon et les capitaines de grenadiers et des piquets.

L'instruction du 29 juin 1753 a arrangé, en conséquence, la ormation du bataillon :

1° En faisant un peloton de deux compagnies couplées;

2° En mettant les soldats sur quatre rangs, commençant par les plus anciens au premier rang, ensuite au quatrième, au second et au troisième;

3° En distribuant les officiers de chaque peloton sur la droite et sur la gauche des rangs et en serre-file.

Avis de MM. les commandants des camps.

Ils conviennent tous de laisser subsister les pelotons, mais ils diffèrent dans la manière de les former.

M. de Brézé est le seul qui persiste à vouloir qu'on continue à mettre les bataillons sur quatre rangs; les autres sont d'avis de les former sur trois rangs pour tirer, et de marcher à l'ennemi en doublant les files pour être sur six de hauteur.

Avec cette différence cependant que M. de Chevert n'est pas d'avis de placer les officiers dans le rang; il met les deux tiers

des officiers et des sergents à la tête du bataillon, touchant au premier rang et tenant leurs espontons et hallebardes de la main droite, appuyés de biais sur le bras gauche; et l'autre tiers en serre-file derrière le bataillon.

M. le prince de Soubise, laissant les officiers dans le rang lorsque le bataillon est sur trois rangs, consent qu'on les en fasse sortir quand il se formera sur six pour marcher à l'ennemi.

MM. de Crémille et de Saint-Pern demandent que les officiers ne sortent du rang que dans l'instant où on doit charger l'ennemi, à la distance de 15 ou de 30 pas au plus.

Quant à M. de Brézé, comme il ne met l'officier dans le rang que pour la facilité du feu, il entend qu'on l'en laisse sortir pour se mettre à la tête de la troupe à laquelle il est attaché, dès que l'on aura fait cesser le feu pour aller joindre l'ennemi.

M. de Chevert a fait aussi la proposition de ne point assujettir les Suisses et les Allemands à l'ordre qui sera prescrit aux régiments français; et elle a passé unanimement avec la restriction que tous les étrangers comme les nationaux seraient tenus de se conformer à ce qui sera décidé sur le nombre des rangs et sur la place des officiers en dedans ou hors du rang.

Ces propositions devaient avoir pour effet, d'une part, d'augmenter la puissance de feu de l'infanterie; de l'autre, d'assurer à cette arme la cohésion et la solidité indispensables dans les circonstances où elle devrait agir par le choc(1). Elles furent approuvées par une décision du roi du 24 janvier 1754 :

---

(1) La nécessité de deux formations à adopter est ainsi exposée dans un *Mémoire* de M. de Crémille :

« Toutes les actions de guerre se décident ou par le feu, ou à l'arme blanche.

« Celles de la première espèce demandent un front le plus étendu et le moins profond qu'il est possible.

« Celles de la seconde, au contraire, plus de profondeur et moins d'étendue.

1° Lorsque l'infanterie française et étrangère prendra les ·rmes pour quelque occasion que ce soit, elle sera toujours rmée sur trois rangs; et c'est dans cet ordre qu'on l'exercera ı maniement des armes et à tirer;

2° Lorsque l'on voudra exercer les troupes au maniement ɜs armes, les officiers occuperont avant et après cet exercice s places qui leur sont prescrites par l'ordonnance du mai 1750;

3° Lorsqu'après le maniement des armes on rappellera les fficiers, ou dans toutes autres occasions que ce puisse être, ›utes les fois que la troupe sera à trois de hauteur, les

---

« Les raisons de cette différence sont trop connues pour les répéter.

« L'ordre dans lequel l'infanterie du Roi se forme encore aujourd'hui ır quatre rangs, paraît ne remplir que très imparfaitement l'un et autre objet.

« Pour tâcher de les concilier, je suis d'avis :

« 1° Qu'aux occasions où le feu sera jugé préférable au choc, un ataillon soit mis en bataille sur trois rangs, et que, dans celles où il ɜra question d'aborder l'ennemi à l'arme blanche, il double sa hauteur t combatte sur six rangs;

« 2° Qu'à cet effet, l'infanterie soit exercée avec le plus de soin et 'exactitude qu'il sera possible, à passer de l'un à l'autre de ces deux rdres, avec promptitude et précision;

« 3° De laisser à la prudence et à la capacité des généraux le choix t même la combinaison de ces deux ordres, suivant les circonstances t leurs lumières.

« J'ajouterai, à l'égard de l'ordre des trois rangs, que, comme il est ttrêmement difficile qu'une troupe formée sur un grand front et peu ɜ profondeur, puisse marcher et faire ses mouvements sans flotter, et ɜut-être même sans se désunir, je serais d'avis qu'on partageât un ıtaillon en deux divisions égales, distinctes et séparées l'une de l'autre ır un petit intervalle qui en marquât simplement la séparation. Ces ɜux divisions marchant sur un front moins étendu, en flotteraient autant moins; leurs mouvements se feraient avec plus d'aisance et de gularité, et elles auraient encore l'avantage que, quoique du même ›rps, accoutumées néanmoins à faire séparément les mêmes manœuvres, désordre de l'une n'influerait pas sur l'autre; et l'expérience n'a que 'op prouvé que, dans un corps dont les parties sont unies et conden-ɜes, le désordre dans une partie devient bientôt un désordre général. »

officiers, à l'exception du colonel, du lieutenant-colonel, du commandant de chaque bataillon, du capitaine des grenadiers, du capitaine de piquet et des officiers de serre-file, prendront les places qui leur seront prescrites dans les rangs, et y demeureront pendant tous les exercices au feu;

4° Toutes les fois que l'on voudra mettre les troupes en état de joindre l'ennemi et de le combattre à armes blanches, on se mettra à six de hauteur, en doublant les files par files, suivant la méthode qui sera prescrite;

5° En même temps les officiers sortiront des rangs pour se placer à la tête des divisions auxquelles ils sont attachés; ils s'y placeront ainsi qu'il sera ordonné. Les sergents qui doivent marcher en avant s'y placeront de même, et ceux qui doivent rester en arrière se placeront sur l'alignement des officiers de serre-file;

6° Les différentes manœuvres ou évolutions auxquelles on jugera à propos d'exercer les troupes seront exécutées à six de hauteur, les officiers placés alors à la tête de leurs troupes et en serre-file pour les conduire et les contenir.

Pourront néanmoins quelquefois, les commandants des corps, laisser à la droite et à la gauche des rangs des divisions les officiers qui y seront attachés, afin de pouvoir juger, le front des divisions étant tout à fait découvert, de la façon dont le soldat a été instruit et dont il exécutera les mouvements qui lui seront commandés.

Le principe qui inspira la décision du 24 janvier se retrouvera dans les dispositions nouvelles adoptées pour l'exécution des feux et pour la formation de l'infanterie en colonne. On veut que cette arme sache tirer et soit en mesure de le faire avantageusement; on veut en même temps qu'elle puisse manœuvrer et attaquer avec énergie, car on reconnaît que le feu ne décide rien et a seulement pour objet de préparer le choc victorieux.

Les séances des commandants des camps ayant pris fin au commencement d'avril, le Ministre signa, le 14 mai, la nouvelle *instruction sur l'exercice de l'infanterie*. Tandis que l'instruction du 29 juin 1753 s'en référait

pour certains objets à l'ordonnance de 1750 et à l'instruction de mai 1753, le nouveau règlement constitue un code complet des manœuvres, dans lequel ont trouvé place les matières précédemment laissées en dehors (1).

Ces deux documents présentent donc de très grandes différences, à la fois dans le plan général et dans la rédaction.

L'instruction de 1754 se divise en onze titres : *Des obligations des officiers et de la manière dont ils doivent porter leurs armes et en saluer, ainsi que les sergents* (2) ;

---

(1) La nécessité de cette refonte est développée dans un *Mémoire* de M. de Brézé. Il dit que l'ordonnance du 7 mai 1750 et les deux instructions de mai et juin 1753 doivent être la base de toute la tactique militaire; mais elles doivent être refondues en un seul règlement. « Il est indispensable, si on veut éviter la confusion, les contradictions et les mauvaises interprétations, de rapprocher et mettre ensemble ce qui y est épars de côté et d'autre et qui, naturellement, doit être joint. »

Le préambule de l'instruction porte : « Le Roi, s'étant fait rendre compte des différentes observations qui ont été faites, tant dans les camps que dans les garnisons, concernant les instructions que Sa Majesté a fait dresser l'année dernière pour l'exercice de l'infanterie; elle a fait rassembler dans la présente instruction tout ce qu'elle avait réglé précédemment sur cette matière, avec les changements qu'elle a jugé à propos d'y faire. »

La nouvelle instruction est obligatoire non seulement pour les corps d'infanterie française, mais encore pour ceux d'infanterie étrangère, sauf en ce qui concerne les dispositions que la composition de ceux-ci rend impraticables.

(2) Dans les camps de 1753, on avait constaté que la plupart des officiers avaient des espontons trop petits et peu solides; de même les officiers de grenadiers n'avaient en général que de petits fusils de chasse et de très petites baïonnettes. Pour remédier à ces abus, le Ministre fit paraître, le 1er mai 1754, un *règlement sur la construction des espontons, dont les officiers d'infanterie doivent être armés, et des fusils que doivent porter ceux des compagnies de grenadiers*. L'esponton devait avoir 7 pieds de longueur (soit 8 pouces de lame, 4 pouces de canon, 5 pieds 9 pouces de hampe et 3 pouces de sabot). La hampe, de bois de frêne, avait 2 pouces de diamètre; deux bandes de fer, larges de

de l'école du soldat (1) *; de la formation et assemblée des bataillons ; du maniement des armes ; de la marche ; des manœuvres par rangs et par files ; des évolutions pour rompre et reformer les bataillons ; de la colonne ; de l'exercice du feu ; des batteries de tambours et des signaux relatifs aux évolutions ; des revues.*

Conformément à la décision royale du 24 janvier, l'instruction définit ainsi la formation de l'infanterie :

Toutes les fois que l'infanterie prendra les armes, en quelque occasion que ce soit, elle sera formée sur trois rangs ; mais quand on voudra l'exercer aux évolutions, on lui fera doubler les files pour les mettre a six de hauteur, excepté les grenadiers et les piquets qui resteront à trois de hauteur, à moins d'un ordre contraire (2).

La composition des rangs est établie d'après le même principe qu'en 1753 : les soldats sont placés, suivant

---

6 lignes et d'une épaisseur suffisante, partaient du canon et se répandaient sur le bois sur une longueur de 18 pouces. Poids de l'esponton, 3 livres.

Le fusil de l'officier de grenadiers devait être du calibre de 16 pour la balle de 18, pareil à celui du soldat, sauf que sa longueur était réduite à 4 pieds 1/2. La baïonnette devait avoir 8 pouces 1/2 de lame. Poids du fusil avec baïonnette : 7 livres au plus.

(1) Ce titre expose les méthodes à suivre pour l'instruction ; une très grande importance est attachée à l'instruction individuelle.

(2) M. de Saint-Pern fait ainsi ressortir l'avantage de ces deux formations :

« On a observé en même temps qu'il ne fallait jamais faire tirer les soldats lorsqu'on pouvait aborder l'ennemi et qu'il fallait être attentif à faire usage de ce principe, en marchant droit à lui et en redoublant le pas, lorsqu'on n'en serait plus éloigné que de soixante, afin de conserver le génie propre à la nation ; et qu'avant de se mettre en mouvement pour aller attaquer l'ennemi il fallait doubler les files du bataillon, pour que les soldats se trouvassent à six de hauteur, en ne faisant usage que du feu des grenadiers et des piquets, qui seraient aux droites et aux gauches des bataillons. »

ır ancienneté, au premier rang, puis au troisième et fin au deuxième.

L'espace que les hommes doivent occuper dans tous ; sens est réduit de 2 pieds à 18 pouces. Ce resserment tendait à augmenter la cohésion de l'ensemble, ıis à condition que les manœuvres de toute sorte fussent écutées avec beaucoup de cadence et précision (1).

On s'était mis aisément d'accord sur le principe de ux formations (sur trois et six rangs), répondant à des cessités différentes. Le passage de l'une à l'autre nna lieu à plus de controverses. M. de Chevert proposa marquer toutes les files du bataillon par paires et ıpaires et de faire doubler celles-ci sur les précédentes. de Crémille préférait au contraire le doublement ır fraction constituée : section, peloton ou demi-baillon (2) ; M. de Saint-Pern était pour le doublement ır demi-bataillon ; le prince de Soubise pour le doublent par section. L'instruction consacra enfin un douement par files assez compliqué : on ouvrait d'abord les ois rangs en avant à un pas de distance ; puis les mmes des files premières venaient se placer, par un s oblique, en avant des files secondes ; toutes les files resserraient ensuite sur le centre du bataillon.

---

(1) L'instruction impose des règles précises pour les commandements la cadence du maniement des armes.

(2) Un *Mémoire* de M. de Crémille fait remarquer que sur le terrain manœuvre on peut également bien doubler par files ou par subdiions. Mais il n'en est pas de même en présence de l'ennemi : « Les onvénients inséparables du doublement par files sont que toutes les ités d'un bataillon se décousent, qu'il s'y fait autant de vides qu'il y le files qui doublent, et l'on peut dire qu'alors ce bataillon n'a nulle te de consistance..... ». Le bataillon ne reprend sa consistance 'une fois toutes les files serrées sur le centre, mouvement qui re un temps assez long pour que l'ennemi puisse en profiter. Dans doublement par subdivisions, chacune de celles-ci « reste néanins unie et forme un petit corps qui, dans un instant, se joint à un tre semblable, dont il double l'épaisseur et augmente la force ».

Le titre de la *Marche* présente quelques innovations.

On distinguera quatre sortes de marches : celle que le soldat fait devant lui en ligne droite et celles qui se font de côté en ligne oblique, sur le même alignement et en ligne circulaire.

La marche en avant comprend, comme précédemment, le petit pas, le pas ordinaire et le pas redoublé ; mais le petit pas est porté de 8 pouces à un pied.

Le « pas oblique » remplace celui que l'instruction de 1753 dénommait « pas de côté en gagnant du terrain en avant » (1).

Le pas de la conversion est celui que le soldat exécute en marchant en ligne circulaire pour faire le quart de conversion ; sa nature même ne permet pas d'en déterminer la longueur. L'officier qui est sur le flanc extérieur marche le pas ordinaire ou le pas redoublé ; tous les soldats se conforment à sa cadence, en ayant soin de gagner à chaque pas le terrain nécessaire pour se tenir à même hauteur.

Quelques nouvelles dispositions sont à signaler dans le titre : « Des évolutions pour rompre et reformer les bataillons. »

Pour exercer les bataillons à ces sortes d'évolutions, on commencera par leur faire doubler les files.

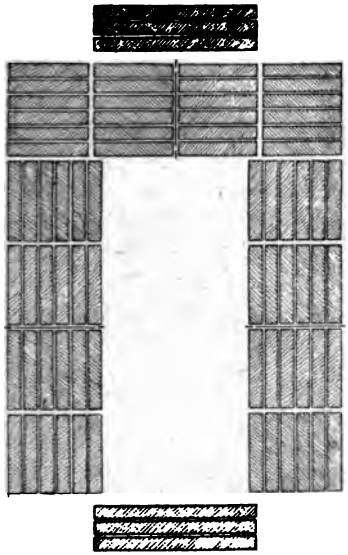
On les fera rompre ensuite par la droite et par la gauche, par le centre et par les ailes, par deux compagnies couplées que l'on appellera pelotons, par deux pelotons que l'on appellera manches et par trois pelotons que l'on appellera demi-rangs.

On ne fera rompre le bataillon par compagnies appelées sections, que pour défiler ou pour marcher en colonne, le bataillon étant sur trois rangs.

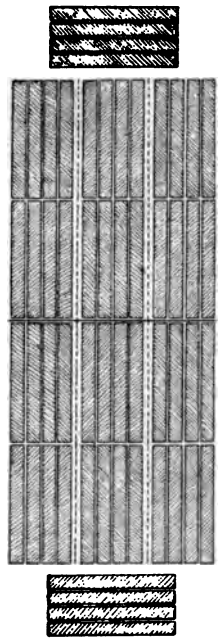
---

(1) « Il ne sera que de 8 pouces d'un talon à l'autre et on le réglera suivant l'obliquité de la ligne par laquelle on devra marcher. »

Dans l'instruction de 1754, comme dans la précédente, on retrouve une formation massée, dite la *colonne*. Mais il n'en existe qu'un type unique, différent de ceux adoptés en 1753.



Colonne d'un bataillon (1754).

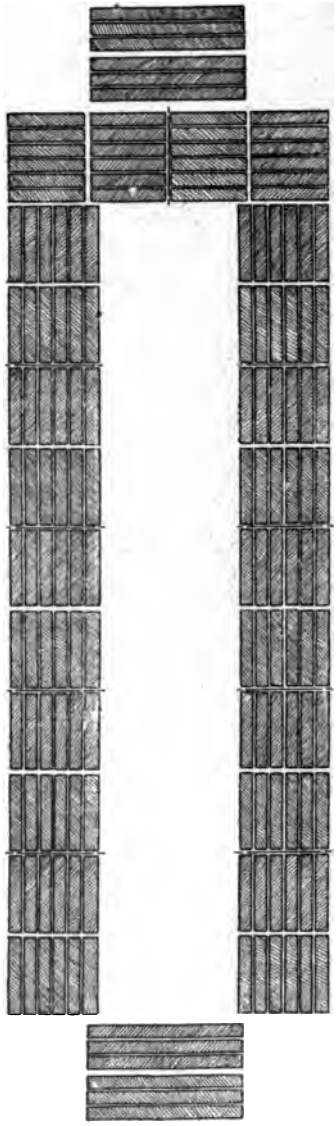


Colonne d'un bataillon pour marcher en avant (1753).

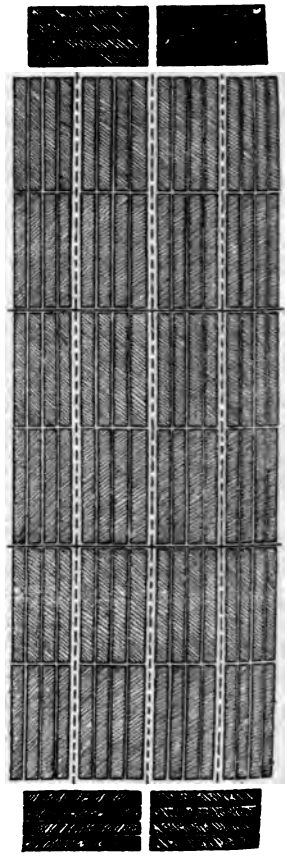
Le bataillon étant en bataille, les 1re et 3e manches, ainsi que le piquet, font demi-tour ; au moyen de conversions à droite et à gauche, ces deux manches se trouvent ensuite face à face et marchent l'une vers l'autre jusqu'à ce que leurs premiers rangs soient à hauteur des ailes de la 2e manche. Pendant ce temps, les grenadiers viennent se placer en avant du centre de la 2e manche et le piquet à la queue de la colonne, fermant l'intervalle qui subsiste entre les 1re et 3e manches. A la fin du mouvement, tout le monde fait face en dehors.

En comparant les colonnes de 1753 et de 1754, on

constate que les flancs de chacune d'elles comptent six rangs face en dehors ; mais, tandis que la colonne



Colonne de deux bataillons (1751).



Colonne de deux bataillons pour marcher en avant (1753).

en 1753 est une masse absolument pleine, celle de 1754 présente un vide central, d'autant plus large que l'effectif des compagnies est plus considérable.

La colonne de deux bataillons se forme d'après un principe analogue. La tête en est constituée par les deuxièmes pelotons de chaque bataillon; elle est couverte par les grenadiers et le piquet du 1er bataillon. Par un demi-tour et un quart de conversion, les cinq autres pelotons de chaque bataillon viennent former les flancs de la colonne. Enfin la queue en est couverte par les grenadiers et le piquet du 2e bataillon.

Les deux colonnes occupent donc le même front, égal à celui de 4 compagnies sur six rangs.

Les régiments à quatre bataillons doivent former deux colonnes de deux bataillons.

L'exécution des feux présente quelques innovations intéressantes. La principale est la suppression de l'*emboîtage*, qui avait donné lieu à tant de discussions en 1753 (1). Toute difficulté à cet égard disparaît avec la formation sur trois rangs. Les hommes du premier rang ont seuls à mettre genou en terre; ceux des deuxième et troisième rangs font feu, debout, en effaçant le corps à droite; il est recommandé aux hommes du troisième rang de bien placer leur arme dans l'intervalle qui sépare leur chef de file de son voisin de droite.

Les feux s'exécutent d'ailleurs comme le prescrivait la dernière instruction, sauf qu'il n'est plus question du du feu en marchant en avant ni du feu de chaussée; l'un et l'autre étaient d'une exécution compliquée, qui en détermina l'abandon.

---

(1) En faveur de la formation sur trois rangs, M. de Saint-Pern invoque la difficulté de trouver un emboîtage satisfaisant et « l'impossibilité démontrée de tirer du feu du quatrième rang sans danger pour les soldats du premier rang. »

En revanche, l'instruction établit le feu par file, lequel doit s'exécuter par bataillon, par demi-rang et par manche. Les files étant comptées premières et secondes, on les fait tirer alternativement, de façon à donner plus de continuité au feu (1).

Du reste, on se préoccupe de développer la précision et la régularité du feu, encore plus que la vitesse. Celle-ci atteignant 2 à 3 coups par minute (2), on pouvait obtenir des résultats fort satisfaisants, à condition que le feu fût bien dirigé et ajusté :

A l'égard de l'exercice du feu, pour mettre en joue, tirer et recharger les armes, les soldats, après y avoir été exercés séparément et successivement, sur les mouvements particuliers à chaque rang, y seront employés plusieurs à la fois sur trois rangs, la baïonnette au bout du fusil; et on les accoutumera à tirer et à recharger avec promptitude, abrégeant alors autant qu'il sera possible les intervalles des temps ci-après prescrits pour le maniement des armes : on observera néanmoins que le soldat mette bien en joue, qu'il ajuste en tirant, qu'il charge bien son fusil, et l'exactitude à cet égard sera préférée à la vivacité du feu.

Pour compléter cette analyse sommaire de l'instruction

---

(1) Ce feu, proposé par Chevert, avait été d'abord rejeté unanimement par les commandants des camps; la majorité s'y rallia ensuite.

(2) Ces chiffres sont le résultat d'expériences faites, entre autres, par M. d'Estaing, colonel du régiment de Rouergue. Dans des observations sur le règlement de manœuvres d'infanterie, cet officier fait ressortir l'importance d'exercer le soldat au tir à la cible :

« Un coup qui porte est plus utile que deux qui ne font qu'effrayer. Ceux qui tirent plus juste ont battu ceux qui tiraient plus vite. Ils l'ont fait dans un pays où le feu décide totalement. Il faudrait, je crois, unir la quantité du feu à la justesse des coups. Il me semble même qu'on pourrait sacrifier un peu de la promptitude à cette justesse, Je crois qu'il serait nécessaire que chaque compagnie tirât à la cible, homme par homme, une fois par semaine, et le total du bataillon une fois tous les mois. »

du 14 mai 1753, nous reproduirons l'appréciation contenue dans le mémoire de M. de Maillebois, dont nous avons déjà publié la première partie concernant le précédent règlement :

Au mois de mai 1754, il a paru une nouvelle instruction un peu moins étrangère que la prussienne, mais plus prussienne que celle du chevalier de Forbin. Elle est bonne; je la regarde comme telle, à quelques temps près, que l'auteur lui-même veut bien changer. Mais, examinons ce qu'elle a produit.

On l'a mal apprise, parce qu'on n'a pas eu le temps, à ce que disent les majors. Mais ce n'est pas là la vraie raison. C'est qu'on en attend une autre pour l'année prochaine. Les sectateurs de la méthode purement prussienne l'espèrent, le disent et les indifférents le croient.

Voilà donc après quatre années d'attention, de zèle et de travail, l'état où on a mis la discipline. C'est-à-dire que l'on a manifesté l'impossibilité d'avoir un exercice uniforme, tant qu'on ne prendra pas celui qu'il a plu à cinq ou six officiers particuliers d'adopter et à cinq ou six officiers généraux d'approuver. C'est-à-dire que la fantaisie et l'entêtement doivent l'emporter sur le bien et sur la vérité; car je ne présume pas que les plus fermes appuis du parti prussien puissent donner, pour la nécessité de l'admettre en entier, des raisons qui déterminent à exclure même celui de 1750. Elles sont donc bien plus faibles contre celui de 1753, et je crois qu'elles sont nulles contre celui de 1754, en y introduisant quelques petits changements dont presque tout le monde est d'accord, et qui sont détaillés dans le Mémoire de M. de Bourlamaque, que j'approuve en entier. Il me semble que dans le partage du différend ils sont assez bien traités, et on doit être las de céder à leur désobéissance et d'abuser de la docilité de ceux qui se soumettent. Mon avis est donc qu'il faut finir, s'en tenir aux examens qui ont été faits, et décider une bonne fois le sort d'une discipline qu'on n'établira pas dans un an, dans deux, ni peut-être dans trois; bannir enfin des troupes les méthodes arbitraires et les assujettir à un maniement d'armes et à des évolutions uniformes.

Je crois avoir prouvé jusqu'ici que l'esprit de parti n'a point de part à mes avis; mais pour en donner une preuve plus authentique, je vais tirer mes conséquences des principes du métier, sans entrer dans toutes les chicanes sur lesquelles on s'appesantit depuis quatre ans.

Quels sont les points à décider aujourd'hui?

1° Le maniement des armes;

2° La manière de placer le bataillon sur trois et six, ou sur quatre de hauteur;

3° Les évolutions.

Je ne dis rien de l'arme de l'officier, elle est ordonnée. Il faudra parler de sa place dans le bataillon. Je ne traite pas l'article des pas, ils sont reçus, et c'est une obligation que l'on a aux partisans des Prussiens, dont on ne saurait trop les louer.

Je vais traiter successivement les trois articles ci-dessus. Mon but est de dire mon avis et non pas de disputer.

Quels sont les principes fondamentaux du métier relativement aux articles à décider, surtout le maniement des armes?

C'est l'uniformité, la précision et l'intelligence; car le second et le troisième article touchent à des principes plus élevés.

Du maniement des armes.

Qu'est-ce que c'est que le maniement des armes?

C'est la première leçon du soldat et, par degrés, son instruction, la connaissance et l'usage de ses armes; c'est l'art de donner à son corps l'agilité, l'adresse et les habitudes qu'il doit contracter; c'est une égalité d'approximation dans tous ses mouvements particuliers d'où dépend l'ensemble. C'est ce mot qu'il faut peser; mais il doit l'être sans pédanterie, au poids de la science pratique de la guerre et non de cette érudition spéculative qui enorgueillit nos militaires sans les instruire.

C'est l'ensemble qui mène ou qui fait la précision. Un major peut bien la mesurer dans son bataillon, mais elle devient (s'il m'est permis de parler ainsi), incommensurable dans sept ou huit brigades, et à plus forte raison dans une ligne d'infanterie. J'irai plus loin, et après avoir dit qu'elle est

impraticable, je dirai qu'elle n'est pas nécessaire; mais ce que j'avance avec bien plus de confiance, c'est qu'elle ne dépend pas plus de cette méthode nouvellement inventée que de l'ancienne.

Qu'importe qu'un soldat fasse son à droite en un ou en deux temps, pourvu qu'il arrive en même temps que son chef de file du côté où je veux qu'il tourne?

Qu'importe que ses mouvements se fassent un peu plus près ou un peu plus loin du corps, pourvu qu'ils soient identiques et uniformes?

Quel avantage trouve-t-on à charger vite, si on charge mal! N'a-t-on pas déjà reconnu l'abus de ce feu rapide, qui nous a tant séduit d'abord?

Quel avantage d'établir pour principe qu'on doit toujours charger de pied ferme, quand il y a des occasions où l'on doit et où l'on n'empêchera jamais le soldat français de charger en marchant?

Tout se réduit donc, pour le maniement des armes, à exiger qu'il soit uniforme.

Voilà le meilleur, fût-ce le prussien, puisqu'on veut en changer; car notre ancien, tout inférieur qu'on le suppose, sera le meilleur quand il sera uniforme.

L'*uniformité absolue dans les temps d'exercice, précision, intelligence relative*, voilà le principe sur cet article.

Sur les quatre, trois ou six rangs.

Dans l'avis dont j'ai parlé ci-dessus, donné par MM. les Inspecteurs, j'ai déjà laissé entrevoir que je penchais pour placer le bataillon sur trois rangs au lieu de quatre.

Je ne prétends pas discuter ici les avantages ou les inconvénients de cette méthode. Je n'ai point entendu d'objections qui m'éloignent de ce principe, et il a été fortifié par les campagnes que j'ai faites dans les Alpes ou dans la Lombardie, où j'ai servi pendant toute la guerre. Je proteste bien que je n'y placerai jamais de troupes sur quatre rangs.

J'ajouterai à cela que la méthode de trois ou six me paraît susceptible de beaucoup d'avantages et que personne ne m'en a encore fait sentir les dangers. Je suis prêt à me rendre à la démonstration.

Cet article n'est pas si superficiel que le maniement d'armes, et je n'adopterais pas, dans une matière si importante, un entêtement que je ne permets pas aux autres dans un point bien inférieur de notre discipline.

Mais, en revenant toujours au principe, je ne conclus pas, d'après mon expérience, qu'il soit indispensable d'en faire un principe général. Je dis que c'est mon avis, et que je n'ai encore rien vu ni pensé qui ait dû m'en faire changer.

Tout ce que j'ai à observer, c'est sur la manière de doubler et de dédoubler les files. Après l'avoir bien examinée, je pense qu'il n'y a pas de meilleure manière d'exécuter ce mouvement que par compagnie.

Des Évolutions.

Je n'ai qu'une chose à dire sur les évolutions, que je réduis toutes aux différents pas et à la colonne, c'est de n'en admettre aucune où il faille compter par homme ou par section : c'est une méthode qui ne peut jamais avoir lieu devant l'ennemi (1).

Revision du règlement de manœuvre de la cavalerie.

Le règlement de manœuvre de la cavalerie subit des changements beaucoup moindres que celui de l'infanterie. La plupart de ceux que l'on y relève con-

---

(1) Le *Mémoire* se termine par quelques mots sur la cavalerie, que Maillebois juge très sévèrement :

« ..... J'ose avancer que, si toute la cavalerie est dans le même état d'ignorance que celle qui a campé cette année en Alsace, il n'est pas possible de s'en servir utilement à la guerre. »

Pour s'en tenir à l'usage que peut faire de cette arme l'officier général chargé d'un camp ou d'un corps séparé à la guerre, il déclare :

« 1° Qu'en général la cavalerie n'est pas exercée et que ceux des régiments qui le sont le mieux, le sont sur des principes différents de l'instruction..... ;

« 2° Que l'officier particulier ne sait point ou sait mal les détails de son métier..... ;

« 3° Que tous les mouvements de la cavalerie sont trop pesants. »

cernent ou la rédaction ou des détails secondaires de mouvements (1).

Nous avons vu que l'exercice de la charge était exécuté, en 1753, par deux escadrons, ayant, l'un le sabre à la main et l'autre le mousqueton haut. D'après le règlement de 1754, les deux escadrons se chargent, après avoir tiré le sabre ; il leur est prescrit de s'approcher ainsi « jusqu'à ce que les têtes des chevaux se touchent et les sabres se croisent ».

La principale innovation de l'instruction du 14 mai 1753 consiste dans les mouvements de passage de défilé en avant et en arrière :

Passer le défilé en avant.

Le régiment étant en bataille devant le défilé, l'ennemi étant de l'autre côté, on fera avancer la compagnie du centre pour s'emparer du défilé et le dépasser de vingt pas ; pendant ce temps, le reste du régiment appuiera de droite et de gauche pour serrer sur le centre, et chaque compagnie passera successivement à la suite de la première.

En arrivant de l'autre côté, les compagnies se formeront de droite et de gauche à côté de la première qui aura passé.

Si le défilé se trouvait vis-à-vis une autre compagnie que

---

(1) Ainsi, d'après le règlement de 1753, les cavaliers doivent amener leur cheval sur le terrain « le tenant de la main gauche par la branche droite du mors, le bout des rênes dans la main droite ». En 1754, le cavalier doit tenir son cheval de la main droite, par la branche gauche du mors, le bout des rênes dans la main gauche.

Le commandement : « *Marche..... Au trot* » prescrit par le premier règlement, est remplacé, dans le second, par : « *Au trot..... Marche.* »

De même que dans l'instruction pour l'infanterie, un titre est consacré aux *signaux*. Ce titre prévoit et réglemente l'emploi des sonneries de trompette « lorsque, dans les exercices, on voudra commander à un assez grand nombre d'escadrons ou de troupes, pour que la voix ne puisse pas se faire entendre au total. »

celle du centre, cette compagnie pourra également passer la première, et les autres passeront de même successivement.

Si le défilé ne pouvait contenir une compagnie de front, on passera par demi-compagnie; de même que, s'il était plus large, on passerait deux compagnies à la fois, observant de le remplir et de suivre la méthode ci-dessus.

S'il y avait un piquet ou une petite troupe, on les enverra les premiers s'emparer du défilé.

Passer le défilé en arrière.

Lorsqu'ayant l'ennemi en tête on veut se retirer et passer un défilé qu'on a derrière soi, la compagnie du centre, ou celle qui se trouve vis-à-vis du défilé, reculera jusqu'à ce qu'elle soit en arrière de deux rangs; alors elle fera demi-tour à droite par homme, passera légèrement le défilé, et se mettra en bataille par le même mouvement, à vingt pas au moins en arrière du débouché.

Les autres compagnies de droite et de gauche de l'escadron serreront sur le centre en appuyant des talons, et passeront successivement le défilé, faisant la même manœuvre que la première compagnie; après l'avoir passé, les compagnies de la droite feront un quart de conversion à gauche, ensuite un quart de conversion à droite pour reprendre leur place, après quoi elles feront demi-tour à droite par homme.

Celles de la gauche, au contraire, feront un quart de conversion à droite, ensuite un quart de conversion à gauche, et ensuite demi tour à droite par homme lorsqu'elles auront repris leur place.

La dernière compagnie à passer, sans reculer, fera demi-tour à droite par homme et se jettera brusquement dans le défilé, qu'elle passera le plus légèrement qu'il lui sera possible.

Le piquet ou la petite troupe repasseront les derniers.

L'*instruction sur le service que les régiments de cavalerie devront faire dans les camps* est encore moins modifiée; l'on trouve à peine quelques articles nouveaux et de légères nuances de rédaction en rapprochant les textes de 1753 et de 1754.

Les camps d'instruction de 1754.

Soumettre à la sanction de l'expérience les règlements de manœuvres récemment adoptés, étendre à de nouveaux régiments le système d'instruction dont avaient bénéficié les corps rassemblés en 1753 ; tel fut l'objet des camps de 1754. On en organisa quatre seulement, mais avec des effectifs un peu plus forts que l'année précédente : le prince de Soubise, M. de Chevert et le duc de Randan reçurent une seconde fois le commandement des camps formés près d'Aymeries, de Sarrelouis et de Gray ; le quatrième fut établi à Plobsheim (en Alsace), sous les ordres du comte de Maillebois, lieutenant général.

Ces camps eurent, comme les précédents, une durée de trente jours, et l'on continua de leur consacrer le mois de septembre, époque jugée la plus avantageuse pour les manœuvres en terrain varié et pour les changements de garnison effectués à la suite de la dislocation (1).

Quelques semaines avant la réunion des camps, les lieutenants généraux appelés à les commander reçurent une instruction du roi, qui reproduit, avec peu de changements, celle de 1753. Nous en extrairons seulement cette observation :

Sa Majesté a fait rédiger les deux instructions ci-jointes pour l'infanterie et pour la cavalerie. Sur les observations qui ont été faites l'année dernière dans les camps et dans les garnisons, on a refondu dans la première l'ordonnance du 7 mai 1750 et les deux instructions du mois de mai et du

(1) Le camp de Gray fut, par exception, réuni du 26 août au 25 septembre; les autres durèrent du 1er au 30 septembre.

29 juin 1753, avec les changements que Sa Majesté a jugé à propos d'y faire.

Elle aurait désiré donner dès à présent des instructions en forme d'ordonnance, mais elle a préféré d'attendre à l'année prochaine pour se réserver de les faire retoucher encore, s'il le faut, l'hiver prochain, supposé que, par les épreuves qui seront faites dans les camps, on reconnaisse qu'elles soient encore susceptibles de quelques légers changements.

Le maréchal de Belle-Isle fut chargé d'inspecter ces divers rassemblements de troupes, afin de pouvoir éclairer le Ministre sur les résultats obtenus au point de vue de l'instruction et surtout de lui fournir une appréciation autorisée sur les questions controversées. Il fut accompagné, dans sa mission, par le neveu du comte d'Argenson, le marquis de Paulmy, investi, depuis le 8 octobre 1751, de la survivance du ministère de la guerre.

En dehors de ces quatre camps, on en forma un cinquième, de bien moindre importance, à Nancy. Il comprit seulement les Grenadiers de France et les Volontaires royaux; il avait pour objet l'essai d'une formation de l'infanterie en *légions*, proposée par le chevalier de Rostaing.

Camp de Gray.

Ce camp fut commandé par le duc de Randan, lieutenant général, ayant sous ses ordres le comte de Lorge, lieutenant général, le marquis de Voyer et M. de Vaux, maréchaux de camp.

Il comprit les troupes suivantes :

Infanterie.

1re brigade, commandée par M. DE LA SERRE.	Royal-Marine	2 bataillons.
	Rochefort	2 —

2e brigade, commandée par le marquis DE TALARU.	Talaru.....	2 bataillons.
	Cambis.....	2 —
	Courten.....	3 —

Cavalerie.

1re brigade, commandée par le marquis DE TALLEYRAND.	Berry.....	2 escadrons.
	Talleyrand.....	2 —
2e brigade, commandée par M. DE GASSENDI.	Bourbon.....	2 —
	Marcieu.....	2 —

Dragons.

Brigade commandée par le marquis DE CAMBIS.	La Ferronaye.....	2 escadrons.
	D'Aubigné.....	2 —

TOTAL : 11 bataillons et 12 escadrons.

L'arrivée des troupes eut lieu le 26 août, environ une naine plus tôt que dans les autres camps. Cette date ralt avoir été fixée pour permettre aux régiments de nstaller et de s'exercer pendant quelques jours avant rrivée du maréchal de Belle-Isle et du marquis de ulmy, qui devaient commencer, le 1er septembre, par camp de Gray, leur tournée d'inspection (1).

Réduisant à un très petit nombre les manœuvres extéures, le duc de Randan s'attacha surtout à l'application s nouveaux règlements. Il fit rédiger un *Journal* du

---

1) Voir lettre de Randan au Ministre (de Besançon, 18 avril) :

..... Toutes mes instructions seront exactement suivies et je me te de trouver, cette année comme la dernière, dans les troupes, la me bonne volonté et la même discipline. Je vous en rendrai exactent compte et je vous ai précédemment témoigné le plaisir que j'au- d'avoir pour témoins de leur zèle et du mien M. le maréchal de le-Isle et M. le marquis de Paulmy. Celles des autres camps auront antage sur celui-ci d'avoir été exercées plus longtemps avant leur ivée, ce qui doit les porter à plus d'indulgence. J'ose répondre vance qu'à la fin de l'assemblée elles seront au même point. »

camp par le sieur de Mopinot, capitaine au régiment de Normandie, qui remplissait auprès de lui les fonctions d'aide de camp. Dans ce document, conservé aux *Archives de la Guerre*, la relation des exercices quotidiens est accompagnée d'appréciations très libres et de remarques intéressantes sur l'usage et la valeur militaire des formations et des manœuvres employées (1). Les passages que nous en reproduisons éclaireront quelques-unes des controverses soulevées par le règlement de 1754.

Extraits du Journal du camp de Gray.

Le *lundi 26 août 1754*, les détachements des troupes, dont le camp, commandé par M. le duc de Randan, devait être composé, arrivèrent environ à midi pour marquer le camp..... M. le comte de Vaux, maréchal de camp, donna au major général les points d'alignement du camp; le major général distribua ce terrain désigné aux majors de brigades et ceux-ci le distribuèrent à chaque bataillon.....

Soit à cause qu'il tombait beaucoup de pluie, soit parce que les dimensions des camps ne sont plus les mêmes que précé-

---

(1) Dans une note, M. de Mopinot rappelle qu'il a précédemment rédigé des observations au sujet des camps de Gray et de Villers, en 1753 :

« Ces observations m'ont attiré de vive voix et par lettres, des éloges bien satisfaisants de M. le comte d'Argenson et de M. le marquis de Paulmy, de M. le duc de Randan, de M. le comte de Lorge et particulièrement de M. le marquis de Brézé, et ont sans doute contribué à me faire obtenir la pension que je demandais en considération de mes services dans la dernière guerre, de mes blessures et de mon travail depuis la paix.

« Depuis ce temps, je me suis appliqué particulièrement à cette partie du militaire et, croyant m'être mis en état de servir utilement aux camps qui devaient s'assembler, j'ai obtenu de M. le duc de Randan d'être employé en qualité de son aide de camp à celui qu'il commandait; c'est sous ses yeux et sous ses ordres que j'ai fait les observations suivantes. »

demment, on fut très longtemps à marquer le camp, et il le fut très mal.

Lorsque la tête des troupes qui devaient camper parut, les officiers-majors qui avaient marqué le camp firent partir les officiers de campement..... pour aller au-devant des régiments et des équipages et les conduire au camp par les chemins qui leur furent indiqués, pour ne point y causer d'embarras. Les régiments, arrivés à la tête de leur camp, s'y mirent en bataille; on publia les défenses ordonnées et les troupes s'établirent dans leur camp.....

Le camp est assis sur un coteau dans une situation saine et commode, la droite à 150 pas de Gray, la gauche à hauteur du village d'Esmoulins, ayant son centre 600 pas en avant du village de Gray-la-Ville.

Le mardi 27, M. le duc de Randan parcourut le front du camp et il le trouva très mal arrangé; il expliqua les articles de l'ordonnance à ce sujet à chaque troupe et ordonna qu'on s'y conformât exactement. Dans la journée, il visita les postes aux environs du camp, qu'il trouva, la plupart, peu sûrement établis et retranchés et le service s'y faisant mal. Il expliqua aux commandants de chaque poste ce qu'ils étaient obligés de faire, conformément à l'ordonnance et leur détailla les précautions et les attentions qu'ils devaient avoir, tant pour leur sûreté que pour celle de l'armée.

Le mercredi 28, M. le duc de Randan fit la revue générale de son armée.....

M. le comte de Lorge se donna bien des mouvements et instruisit chaque troupe pour que tout fut exécuté avec précision; cependant ces mouvements ne se firent pas aussi bien qu'ils devaient l'être, après les instructions détaillées de ce général; les officiers ne marchèrent pas bien et saluèrent on ne peut pas plus mal.

Le jeudi 29, M. le comte de Lorge et M. le comte de Vaux exercèrent l'infanterie et M. le marquis de Voyer la cavalerie.

Les troupes parurent être peu instruites. Ordres pour accommoder le camp.

Le vendredi 30, malgré les soins de MM. les généraux et les instructions qu'ils avaient données pour l'assiette régulière du camp, il se trouva encore si mal en ordre que M. le comte de Vaux à l'aile droite du camp, M. de Lorge à la gauche, et M. le marquis de Voyer à la cavalerie des ailes font enfin mettre tentes à bas, font fixer les marques des cordeaux suivant l'ordonnance et marquent eux-mêmes de nouveau le camp; j'aidai M. le comte de Lorge et M. le comte de Vaux dans cette opération à laquelle les troupes sont on ne peut plus neuves; le plan d'un camp d'une brigade, dessiné sur les dimensions prescrites par les ordonnances que je remis à M. le comte de Lorge, servit à faire comprendre à MM. les officiers-majors les dimensions qui sont prescrites et la façon de les suivre sur le terrain. M. le comte de Lorge donna des instructions à toutes les gardes d'infanterie pour se fortifier dans leurs postes, la plupart l'étant très mal, malgré les instructions données précédemment à chaque poste.....

Le samedi 31, M. le comte de Lorge fit manœuvrer les deux régiments de dragons, infanterie et cavalerie.

Il fit rectifier ce qui manquait encore au camp et accommoder le terrain.....

Il arriva au camp cinquante maîtres du régiment de Moustier, tous singulièrement bien exercés, pour manœuvrer devant M. le maréchal de Belle-Isle.

Le dimanche 1er septembre....., M. le marquis de Paulmy arriva au camp à trois heures après-midi et M. le maréchal de Belle-Isle à cinq.

Le lundi 2, M. le maréchal de Belle-Isle passa l'armée en revue, il vit faire ensuite l'exercice à rangs et files serrés à toute l'infanterie en prenant deux bataillons à la fois; il leur fit faire le feu de peloton, le feu par manche, le feu par demi-rang, le feu par bataillon et celui par files; il fit ensuite doubler les files et les bataillons; étant en cet état, l'armée se mit en marche, en colonne, les bataillons se rompant par manche et elle se remit en bataille par le pas oblique; il fit alors coupler les bataillons et former cinq colonnes de deux bataillons; ces colonnes, ayant marché dans tous les sens, se

ompirent, et l'armée se remit en bataille. Les bataillons se emirent en mouvement vers leur camp, dédoublèrent leurs les et se trouvèrent avoir le front qu'ils avaient précé-emment.

Ces mouvements généraux furent exécutés au signal du anon.

L'exercice se fit bien, le feu par peloton ne s'exécuta pas omme il faut, il ne roula point comme il est prescrit dans nstruction. La plupart des officiers le commandèrent mal à opos ; celui par manche, par demi-rang et par bataillon exécuta beaucoup mieux, mais il fut commandé presque ans tous les bataillons par les officiers-majors; celui par es comptées s'exécuta très mal ; il parut dans le doublement le dédoublement des files une désunion qui dura bien ngtemps. Le mouvement de se mettre en colonne en se ompant par manche, et celui de se remettre, étant dans cet at, en bataille par le pas oblique s'exécuta très bien.

Les colonnes se formèrent et se rompirent très lestement; les avaient de loin une forme qui paraissait bonne, mais je s ai examinées toutes de près, pas une n'était arrangée et onformée comme l'instruction le prescrit.

Le mardi 3, M. le marquis de Paulmy fit l'inspection du amp de la cavalerie; hommes, armement, équipement, che-aux, tous furent examinés dans le plus grand détail.

M. le maréchal de Belle-Isle fit faire à toute la cavalerie les xercices et évolutions, conformément à ce qui vient d'être glé à ce sujet.

MM. les colonels et majors d'infanterie s'assemblèrent chez . le comte de Lorge, pour dire leurs sentiments et donner urs observations sur l'exercice et les manœuvres.

M. le comte de Lorge voulut bien m'admettre à cette semblée; le pour et le contre touchant l'exercice et les anœuvres y furent agitées d'une façon savante; chaque ntiment fut appuyé de raisonnements fort bons, mais ils se ouvèrent, la plupart, si contradictoires, qu'il n'est pas pos-ble d'établir encore ce qui, à la pluralité des sentiments, a été écidé pour bon; on verra dans mes observations, que je ne ommencerai à mettre en ordre que vers le 12 de ce mois, à

peu près le détail de tout ce qui s'est passé dans cette assemblée et dans celles qui se feront.

Le mercredi 4....., M. le maréchal de Belle-Isle fit assembler toute l'infanterie dans la prairie pour y manœuvrer (1).

Cinq bataillons opposés à cinq autres marchèrent chacun sur une colonne, au signal du canon; ils se retrouvaient, par un quart de conversion à droite et à gauche, en bataille vis-à-vis les uns des autres; cette manœuvre fut répétée plusieurs fois et elle ne fut jamais bien exécutée à cause des distances nécessaires pour se mettre en bataille, dont les majors ne savent pas juger.

Chaque bataillon, au signal du canon, fit la manœuvre de se rompre par le centre pour le passage d'un défilé et celle pour le repasser; ces manœuvres se firent deux fois. La première ne satisfit pas M. le maréchal de Belle-Isle, la seconde se fit très bien ; les manœuvres se firent sans tirer.

Cinq bataillons se dédoublèrent, voyant qu'ils allaient être

---

(1) Voir lettre de Belle-Isle à d'Argenson (4 septembre) :

« ..... Je me bornerai à vous dire que j'ai coulé à fond l'instruction des exercices et évolutions, un jour avec l'infanterie et un autre avec la cavalerie. Je m'attache beaucoup plus au contenu desdites instructions qu'au plus ou moins de justesse dont elles sont exécutées. Ce n'est pas de ce dernier point dont il s'agit. Les troupes l'exécuteront sûrement bien lorsqu'elles auront été suffisamment exercées. J'écoute les objections et je fais mettre par écrit les observations, ce que l'on critique et ce que l'on propose à la place, et je les ferai signer par les majors des régiments. Le tout se réduit ici à fort peu de chose pour l'infanterie. Il n'en est pas de même pour la cavalerie. Monsieur votre fils (*le marquis de Voyer*) a tout mis par écrit et nous aurons avec lui cet hiver tout ce qui a été dit et observé dans ce camp. Je recueillerai avec grand soin dans les trois autres tout ce qui me paraîtra mériter quelque attention. »

Belle-Isle ajoute que, pendant que lui-même faisait manœuvrer une partie des troupes, le marquis de Paulmy inspectait les autres régiments, visitait le camp, etc..... « L'application qu'il donne au détail de toutes ces différentes parties fera qu'elles lui demeureront dans la tête et lui seront certainement utiles pour tout le reste de sa vie. »

attaqués par ceux qui leur étaient opposés, pour être en état de faire le feu de retraite.

Ce feu de retraite se fit extrêmement mal : j'en dirai la raison dans mes observations ; au reste, en supposant que cette retraite eût été faite très bien, ainsi que le feu, il est très certain que l'armée qui était restée sur six rangs, qui ne faisait feu que de ses grenadiers et de ses piquets, détruisait entièrement celle qui était restée sur trois rangs et qui faisait feu sur toute l'étendue de son front ; le coup d'œil militaire ne peut se refuser à ce que j'avance ; le plan exact de cette manœuvre que je ferai en convaincra.

Le 5 septembre, les troupes exécutèrent une marche avec exercice de campement et combat d'arrière-garde. Cette manœuvre, dont Belle-Isle se déclara « en général fort content (1) », fut suivie d'une « halte » magnifique offerte par le marquis de Paulmy et de réjouissances en l'honneur de la naissance du duc de Berry (2). Le len-

---

(1) Lettre à d'Argenson (de Plobsheim, 7 septembre).

(2) Mopinot constate que la manœuvre s'exécuta bien, sauf quelques mauvais mouvements faits par certaines troupes : « Tout le monde, ajoute-t-il, convient qu'il n'y a rien de si instructif pour l'officier supérieur, et même pour le subalterne, que ces simulacres de guerre..... J'ai remarqué bien peu d'intelligence dans la plus grande partie des officiers, soit pour tirer avantage de la disposition du terrain, soit pour se poster, soit pour profiter des faux mouvements et des fautes de l'ennemi ; la plupart ne voient rien, ne jugent de rien et ne savent que devenir aussitôt qu'il faut faire un pas hors de l'endroit où on les a placés ; il y en a même quelques-uns qui ne sont absolument que soldats, qui ne savent pas seulement commander, qui se laissent conduire par leurs soldats, et de qui on serait presque tenté de croire qu'ils prennent encore le meilleur parti.

« Il serait bien à désirer que l'on continuât ces exercices militaires. Ils formeraient des officiers, et de bons officiers font les bonnes armées. »

Mopinot donne ensuite de curieux détails sur la « halte » offerte par Paulmy et sur la libéralité avec laquelle furent traités officiers et soldats.

demain matin, Belle-Isle et Paulmy quittèrent le camp de Gray pour se rendre à celui de Plobsheim ; il n'y eut pas d'exercice, pour laisser les troupes se reposer des fatigues de la veille (1). Le 7, recommencèrent les exercices particuliers et les évolutions que le *Journal* de Mopinot relate en ces termes :

Le samedi 7, M. le comte de Lorge et M. le comte de Vaux firent manœuvrer l'infanterie; elle fut exercée particulièrement aux différents pas; elle les marche encore bien imparfaitement; on fit quelques épreuves de feu, de temps d'exercice, de formation de colonne, qui n'ont pas paru assez bonnes pour être ici détaillées.

Le dimanche 8, 100 hommes choisis par bataillon firent l'exercice, marchèrent et manœuvrèrent; je ne vis encore rien de bien exécuté; je me suis très bien aperçu que plusieurs officiers-majors n'entendent pas bien ou interprètent mal, et chacun de différente façon, ce qui est prescrit par l'instruction.

Le lundi 9, exercice de l'infanterie; elle manœuvra au moins aussi mal que les premiers jours. Les sentiments sur l'exercice et les évolutions se divisent; chacun veut trouver des défauts sur ce qui est prescrit à ce sujet dans l'instruction. Messieurs les généraux écoutent ce qui leur paraît le mieux fondé et font faire devant eux les mouvements, les évolutions, les temps d'exercice, les ports des armes et les pas sur lesquels on leur propose des difficultés et écoutent les observations. Il m'a paru que, dans tout le grand nombre de critiques, la plupart ne répétaient que ce qu'ils avaient entendu dire, sans rendre raison du pour et du contre; au

(1) Dans l'après-midi, les commandants et majors de régiments s'assemblèrent chez le comte de Lorge pour donner leur sentiment sur la dernière instruction : « On discuta plusieurs temps de l'exercice et des manœuvres; les sentiments se réunirent sur quelques points, qu'on rédigea et qu'on envoya signés à M. le maréchal de Belle-Isle. » (*Journal* de Mopinot.)

ersonne n'a proposé quelque chose de meilleur pour ıer à ce qu'il trouvait mauvais.

ardi 10, M. le duc de Randan exerça toute la cava- e général parut enfin très content; jusqu'à ce jour il .it pas été; pour l'amener à ce point, qui commença à 'aire, il n'a cessé, avec M. le marquis de Voyer, de r et de lui expliquer les mouvements que l'instruction crit (1).

ercredi 11, cinq bataillons opposés à cinq bataillons vrèrent dans la prairie.

ɔortée du fusil, les bataillons commencèrent à se faire, ır trois rangs, les différents feux prescrits. Une ligne la contre l'autre, faisant plusieurs fois feu en marchant ıiquets et de ses grenadiers et une fois le feu de demi- ces cinq bataillons. Étant à 120 pas de l'ennemi, les ers, les piquets et les bataillons des ailes se portèrent ıs en avant où ils firent feu; pendant cette marche, et ui couvrait les mouvements qui se faisaient en arrière, bataillons du centre doublèrent leurs rangs en rejoi- les troupes détachées et marchèrent alors du pas é sur la ligne ennemie, qu'ils enfoncèrent au centre; illons des ailes, qui avaient suivi ceux du centre au

---

ir lettre de Randan à d'Argenson (10 septembre) :

ıis le départ, Monsieur, de M. le marquis de Paulmy et de réchal de Belle-Isle, et celui de M. le marquis de Voyer, qui Besançon et à Quingey voir les chevaux des haras, je me suis articulièrement à faire exercer la cavalerie et les dragons; et . justice à ces deux corps de vous assurer que, dès le second ne m'ont rien laissé à désirer. Je joins ici les détails de l'exer- e second jour.....

; verrez que j'ai fait un essai des signaux, et il est certain nt très utiles pour faire mouvoir ensemble, dans le même un grand nombre d'escadrons; mais j'ai reconnu qu'il est e de simplifier ceux prescrits par l'instruction de cette année; ents tons des trompettes pouvant être, dans l'éloignement, mal , ce qui occasionnerait une confusion dont les conséquences très dangereuses en temps de guerre. »

pas accéléré, arrivèrent sur cette ligne percée à son centre et ébranlée à ses ailes, qu'ils achevèrent de dissiper.

Cette manœuvre fut répétée plusieurs fois pour accoutumer les troupes à faire les mouvements ensemble et à se doubler en marchant, pour leur faire sentir l'avantage d'aborder l'ennemi sans tirer aussitôt qu'on est à bonne distance, pour leur rendre sensible la supériorité qu'a celui qui attaque sur six de profondeur un corps qui n'est que sur trois.

L'instruction de cette manœuvre, détaillée très clairement, avait été donnée à chaque bataillon la veille; cependant tout s'exécuta très mal à tous les égards, aucune troupe ne marcha devant elle; elles ne purent parvenir à faire leurs mouvements ensemble malgré les signaux; elles se doublèrent l'une en marchant six pas en avant, l'autre en marchant quinze, l'autre trente; l'une courut et arriva à l'ennemi pendant que l'autre n'était qu'à moitié chemin; une si mauvaise exécution dans cette manœuvre répétée m'en fit chercher la cause; je crois l'avoir pénétrée, j'en parlerai dans mes observations.

On a fait quantité d'épreuves de colonne de deux bataillons devant M. le duc de Randan et M. le comte de Lorge; elles étaient annoncées pour être meilleures que celles de l'instruction, tant pour la forme que pour la façon de les former; les meilleures de celles qui ont été proposées ne valaient pas mieux que celles de l'instruction et quelques-unes n'étaient pas proposables, c'est pourquoi il est très inutile d'en parler.

On fit une épreuve de doublement pour substituer au doublement de files de l'instruction que tout le monde foudroie; il est beaucoup plus prompt à faire ou de pied ferme ou en marchant, soit en avant soit en arrière, et d'une exécution très facile; mais je ne sais si le premier arrangement des troupes pour être en situation de faire ce doublement paraîtra bon, ainsi que la disposition des compagnies après le doublement : j'en parlerai dans mes observations..... (1).

Le dimanche 15, exercice de l'infanterie. M. le comte de

(1) Le 13 eut lieu un fourrage, exécuté dans les conditions que l'on a déjà vues pour ce genre d'opérations. Dans son *Journal*, après avoir relaté ce fourrage, Mopinot dit qu'il s'est attaché à « examiner comme

Lorge fit répéter des feux et des mouvements qui se faisaient mal, et elle parvint enfin à les bien faire; il n'y a point de feu et de manœuvre auxquels l'infanterie ne s'accoutume par l'exercice.

Les officiers dérangent les soldats dans les manœuvres parce qu'ils ne les savent pas.

Le doublement des files et les colonnes prescrites par l'instruction paraissent mauvais à tout le monde.

On a fait deux épreuves de doublement de files, le premier en égalisant les deux compagnies de chaque peloton et faisant doubler une compagnie entière sur l'autre, le second en égalisant de même les compagnies de chaque peloton et en faisant doubler les rangs d'une compagnie sur l'autre.

Le premier doublement a paru meilleur au plus grand nombre; le second, qui a eu moins de partisans, est cependant beaucoup le meilleur; je le ferai voir dans mes observations et aussi par les planches que je ferai de ces deux manœuvres.

On avait fait précédemment quantité d'épreuves de formation de colonnes, toutes très mauvaises; j'en ai fait former une qui a eu beaucoup de partisans; elle se forme en avant, comme pour le passage d'un défilé, les officiers, les soldats et les pelotons se trouvent disposés sur ses faces de même que quand

---

le soldat tire et charge » dans toutes les occasions, en marchant ou en se retirant :

« J'ai vu bien peu de soldats charger son arme crosse à terre, et quelques piquets que j'ai voulu assujettir à charger en cette sorte tiraient encore beaucoup plus lentement que les autres; de plus, soit que le soldat charge crosse à terre ou en marchant, la désunion est toujours très grande, les soldats sont presque éparpillés; la cause de cela est que quelques-uns chargent crosse à terre, pendant que les autres chargent en marchant, et particulièrement parce qu'il n'y a point d'officiers qui veuillent se donner la peine de remédier à ce désordre; la plupart, en vérité, sont devant ou derrière une troupe plutôt pour l'embarrasser que pour la commander.

« L'ignorance du métier est bien forte et bien extraordinaire dans la plupart des officiers, qu'il est impatientant de les voir dans le cas de faire mouvoir si petite troupe que ce soit, il serait fort long et je n'ose trop entrer dans le détail sur ce sujet. »

on est en bataille ; c'est cette formation qu'on désirait pouvoir trouver dès le camp de l'année dernière et qu'on a toujours demandée jusqu'ici.

Je parlerai de cette colonne dans mes observations et j'y joindrai les planches nécessaires pour démontrer sa bonté.

Les régiments qui ont à manœuvrer ensemble manœuvrent mal. Le coup d'œil des officiers n'est pas accoutumé à des manœuvres en grand, et, de plus, il s'en faut encore beaucoup que l'uniformité soit établie ; l'instruction, quoique très claire, est interprétée de différentes façons.

Le 17 septembre, toutes les troupes participèrent à une manœuvre générale exécutée près du village d'Apremont. Elles étaient réparties en deux armées qui devaient se livrer bataille dans les conditions fixées par les ordres suivants :

Disposition de l'armée d'Apremont, aux ordres de M. le comte de Vaux.

L'armée sera en bataille dans la plaine d'Apremont, la droite à la hauteur de Champvant et la gauche à la hauteur d'Esmoulins; 3 escadrons formeront l'aile droite, 2 escadrons formeront l'aile gauche ; 3 bataillons, ayant des intervalles, formeront le centre de la première ligne ; 2 bataillons à files doublées seront en seconde ligne vis-à-vis des intervalles de la première.

L'armée ennemie étant supérieure par le nombre de ses troupes, celle d'Apremont portera toute son attention à conserver le village de Champvant et le moulin, et le village d'Esmoulins qui couvrent sa droite et sa gauche; 3 compagnies de dragons à pied seront employées à la garde de Champvant; 2 compagnies de grenadiers au pont pour le défendre et pour protéger, s'il est nécessaire, la retraite des dragons; 2 piquets au moulin ; 8 piquets au-dessus des vignes; 13 piquets au village d'Esmoulins; 1 piquet au ruisseau, sur le chemin d'Apremont; une compagnie de dragons à pied au pont du Tremblois.

Les ennemis portant sur les deux villages toute leur infan-

e, et les trois compagnies de Champvant n'étant pas en état ésister à des forces si supérieures à cause de l'étendue du age, où elles pourraient être enveloppées, elles se retireront s trois quarts d'heure de combat.

i elles sont poursuivies, elles feront dans les rues du age et sur la chaussée du ruisseau un feu de retraite u'à ce qu'elles soient à cent pas du pont, sur lequel elles seront pour se joindre aux deux piquets du moulin.

'ennemi ne se contentant pas de cet avantage et faisant quer le pont et le moulin tout à la fois, ces deux postes nt emportés après un quart d'heure d'attaque; alors tre piquets se joindront aux troupes repoussées, pour les r à reprendre les postes qu'elles auront perdus.

es ennemis en seront chassés, mais ils y feront une nou- e attaque avec des troupes plus nombreuses, et réussiront en emparer.

'infanterie de l'armée d'Apremont n'étant pas en état de e de nouveaux efforts pour reprendre ses postes, se con- tera de défendre les vignes et la chaussée au-dessus du ulin. L'infanterie employée à la défense des postes se sera liée derrière les quatre piquets qui y seront restés.

es succès de l'ennemi lui en faisant espérer de plus consi- ables, et son infanterie se portant sur deux colonnes pour loger celle de l'armée d'Apremont, on fera marcher un taillon de la première ligne, pour contenir l'ennemi, qui aura pas de nouveaux avantages.

A la seconde attaque du moulin, l'ennemi s'étant emparé pont du Tremblois, où la compagnie de dragons n'aura pu ster que peu de temps, cette compagnie, après avoir aban- nné le pont du Tremblois, se retirera en longeant le ruis- u, au-dessus des vignes de Champvant; et, y ayant fait ser la plus grande partie de sa cavalerie, pour la former delà du ruisseau, dans la plaine, sur le flanc de la cavalerie l'armée d'Apremont, le commandant de la dernière verra chercher un des deux escadrons de l'aile gauche. is, ce renfort ne le mettant pas en état de tenir contre un ps de cavalerie si supérieur au sien, après avoir changé sa position pour faire face à l'ennemi, il fera deux charges, tra en retraite par échiquier environ quatre cents pas et

ensuite il reviendra en déroute derrière le village d'Apremont. L'escadron de dragons qui sera resté à la gauche, voyant la retraite de l'aile droite, ira au galop jusqu'à la maison de M. de Champagne, où les dragons, mettant pied à terre et envoyant les chevaux derrière le village, seront en état de de recevoir la cavalerie de la droite, et de contenir celle de l'ennemi.

Ces dragons y resteront aussi pour protéger la retraite de l'infanterie, et en imposer à la cavalerie qui doit se porter du côté de la gauche de la colonne d'infanterie.

L'attaque du village d'Esmoulins aura commencé en même temps que celle de Champvant, mais avec moins de succès de la part des attaquants.

Neuf piquets seront distribués dans quatre postes, derrière des haies, à la tête du village et sur les deux côtés; quatre seront en réserve dans le cimetière ; un au moulin.

Deux de ces postes ayant été emportés, les troupes qui les auront perdus, étant secourues par les piquets en réserve, les attaqueront à l'arme blanche et les reprendront.

Les ennemis n'auront pas d'autre succès dans ce village; mais, l'infanterie de l'armée d'Apremont se voyant abandonnée à ses propres forces, et la cavalerie de l'ennemi étant sur son chemin, et son infanterie prête à passer le ruisseau, le village d'Esmoulins et le poste des vignes ne se soutenant qu'avec peine, cette infanterie se disposera à faire sa retraite en formant une colonne de cinq bataillons rompus par manche; pour que l'ennemi ne s'aperçoive pas de son dessein d'abandonner ses postes, chaque piquet y laissera un sergent et dix hommes qui continueront de tirer, et lorsqu'on battra la retraite, toutes ces petites troupes passeront le ruisseau d'Esmoulins, et se joindront à leurs drapeaux avec célérité.

Le piquet à la garde du ruisseau sur le chemin d'Apremont, en longeant le ruisseau, viendra se joindre au piquet du moulin pour se retirer ensemble et faire l'arrière-garde des petites troupes. Celles du poste des vignes se retireront de même.

Les deux bataillons de Talaru auront la droite de la colonne ; les trois de Courten en auront la gauche ; deux compagnies de dragons à pied se mettront sur le flanc de la colonne

du côté de Talaru, les deux autres sur le flanc du côté de Courten.

Ces quatre troupes, de même que les grenadiers et les piquets des bataillons, tireront sur la cavalerie ennemie quand elle s'approchera pour charger la colonne.

La colonne se formera dans le ravin qui est au milieu de la plaine et se retirera en le longeant jusqu'à la hauteur de la maison de M. de Champagne, de laquelle elle s'approchera pour cheminer le long des vergers du village et se retirer.

Les dragons à cheval iront tout de suite reprendre leurs chevaux.

Quatre coups de canon serviront de signal pour revenir au camp.

Disposition de l'armée de Gray, aux ordres de M. le comte de Lorge, attaquant l'armée d'Apremont.

Première colonne. Détachement aux ordres de M. de La Serre, brigadier d'infanterie commandant la colonne de droite, pour l'attaque du village d'Esmoulins, de M. le comte de Lévis, colonel, et de M. de Contalmaison, lieutenant-colonel.

Cette armée sera, en partant du camp, de trois colonnes, savoir : celle de la droite, aux ordres de M. le chevalier de La Serre, brigadier, elle sera composée de deux bataillons de Royal-la-Marine, et des piquets de cette brigade aux ordres de MM. de Lévis, colonel, et de Contalmaison, lieutenant-colonel, plus, d'un escadron de dragons aux ordres de M. des Cordes, lieutenant-colonel de dragons. Ces troupes prendront le chemin du village d'Esmoulins et, à 400 pas du village, M. de La Serre les mettra dans l'ordre suivant :

Les deux bataillons de Royal-la-Marine, par manche, ayant remplacé leurs piquets et grenadiers par de nouveaux piquets, afin que chaque bataillon et colonne forment (*sic*) cinq divisions. Les bataillons ainsi en colonne marcheront à hauteur l'un de l'autre, laissant soixante-dix pas d'intervalle entre eux. A la droite du premier bataillon, on formera une colonne de deux troupes de dragons, auxquels M. de La Serre fera mettre pied à terre lorsqu'ils seront à deux cents pas du village, et le restant de l'escadron de dragons se tiendra à cheval en

bataille derrière la colonne du centre et ne bougera pas pendant l'action. Entre la colonne des deux bataillons, il en formera une composée d'une compagnie de grenadiers et de trois piquets ; ces piquets se mettront par demi-troupe, ainsi que la compagnie de grenadiers qu'ils auront à leur tête.

Une pareille colonne, avec même disposition d'une compagnie de grenadiers et trois piquets, marchera à hauteur de la gauche du second bataillon.

Lorsqu'on sera à deux cents pas du village, les trois colonnes formées des grenadiers, dragons à pied et piquets, prendront leur direction, savoir : celle des dragons, sur l'angle gauche d'une haie du village d'Esmoulins, celle du centre qui se trouve entre les deux bataillons prendra sa direction sur un angle de haie au centre du village, et la colonne de la gauche se dirigera sur le dernier angle des haies du village d'Esmoulins du côté de Champvant. Lorsque ces colonnes auront pris les distances nécessaires pour que les bataillons qui les séparent puissent se former en bataille, à la distance de cent vingt pas des haies du village, M. de La Serre fera former ces deux bataillons en bataille entre ses colonnes par le mouvement du triplement des divisions ; les colonnes alors commenceront le feu de chaussée en gagnant du terrain, et les bataillons le feu de peloton, en avançant de vingt pas à chaque décharge.

Lorsque ces troupes se trouveront à soixante pas des haies du village, les bataillons commenceront le feu de file par rang de pied ferme et lorsqu'on battra la charge, les trois colonnes se porteront à la fois et sans tirer au pas redoublé sur les trois angles des haies, où elles se seront dirigées. En arrivant aux haies, les colonnes de droite et de gauche auront soin d'embrasser, par les troupes de leurs queues, les angles et de sauter légèrement dans les vergers et, en y arrivant, de faire leurs décharges, toutes les troupes à la fois.

La colonne du centre ne fera que cerner l'angle qu'elle aura devant elle et y fera un feu de chasseur sans entrer dans le verger.

Dans le moment que ces colonnes auront percé, les bataillons cesseront leur feu et auront soin de recharger prestement leurs armes.

Lorsque les colonnes qui auront percé entendront les

roupes du village battre la charge, et qu'elles les verront venir à elles la baïonnette au bout du fusil, chaque capitaine fera faire une décharge complète à sa troupe, sortira des haies en désordre et tous iront se rallier derrière leurs bataillons.

La colonne du centre, qui n'aura pas percé les haies, se retirera aussi en pareil désordre, et se ralliera en reprenant sa première place entre les deux bataillons. Et, à cet instant, les bataillons recommenceront le feu de file par rang, avec le plus de vivacité qu'ils pourront; après plusieurs décharges, M. de La Serre fera battre la retraite, pour s'éloigner en ordre à deux cents pas des haies et fera le feu de peloton en retraite; il restera à cette position sans tirer jusqu'à ce qu'il entende le deuxième coup de canon qui lui sera un signal pour recommencer une seconde attaque dans le même ordre que la première, à l'exception que, quand il fera battre la charge, à quarante pas des haies, ses bataillons s'ébranleront de même que ses colonnes, entreront dans les haies, et rues du village, en faisant des décharges générales; ils poursuivront le peu de troupes qui y sera demeuré, par la rue régnant le long du cimetière et descendant au moulin; il aura soin de recommander à chaque capitaine de faire, dans cette poursuite, des décharges de toutes leurs troupes de temps à autre et, aussitôt que M. de La Serre aura passé le gué du moulin, il reformera toutes ses troupes en bataille dans la prairie, faisant face à la colonne ennemie qu'il verra dans la plaine, où il attendra les ordres de M. le comte de Lorge, sans bouger de la prairie.

M. de La Serre aura grand soin, lorsqu'il se verra maître du village, de renvoyer les dragons reprendre leurs chevaux, et faire passer l'escadron par le gué du moulin pour les mettre en bataille à la droite de son infanterie, où M. le comte de Lorge les enverra prendre.

Seconde colonne, destinée à l'attaque du moulin et des vignes de Champvant, aux ordres de M. le marquis de Cambis, colonel; de M. de Langres, lieutenant-colonel, et de M. de Montguyot, autre lieutenant-colonel.

Les régiments de Cambis et de Rochefort composeront cette colonne, qui, en partant du camp, ira gagner la chaussée de

Dôle. Les bataillons marcheront en colonne par manche. Lorsque ces troupes seront arrivées à hauteur des vignes de Champvant, M. de Cambis, commandant ces troupes, détachera ses grenadiers et les piquets qui continueront leur chemin jusque près de la petite maison à la droite de la chaussée. aux ordres de M. de Montguyot, lieutenant-colonel; on aura soin de remplacer les piquets et grenadiers, afin que chaque bataillon soit formé en cinq divisions; ensuite il entrera avec ses quatre bataillons dans la prairie sur sa droite; le régiment de Rochefort, en colonne par manche, prendra la direction sur l'angle des vignes de Champvant, et le régiment de Cambis dans le même ordre se dirigera sur le moulin de Champvant.

Lorsque la tête de ces deux régiments sera à distance de cinquante pas du ruisseau qui borde cette prairie, ils se mettront en bataille par le mouvement de triplement des divisions, faisant face au ruisseau; M. de Cambis est prévenu que, lorsque l'attaque de Champvant, qui sera faite par les dragons à pied aux ordres de M. d'Aubigné, aura réussi, et que quand il verra les troupes ennemies se retirer en désordre au moulin, il les fera poursuivre par ses grenadiers et piquets restés aux ordres de M. de Montguyot, à la petite maison le long de la chaussée; et il enverra chercher les quatre troupes de dragons, à pied qui auront pris le village de Champvant et les mettra en colonne par demi-troupe à la gauche du régiment de Cambis, faisant face au moulin. M. de Cambis préviendra le lieutenant-colonel commandant la colonne des grenadiers et piquets, qu'il trouvera des troupes ennemies qui lui défendront le passage du pont sur le chemin qui monte aux vignes de Champvant. Ce lieutenant-colonel formera alors ses troupes en bataille sur deux lignes, sa gauche appuyée du côté du mur de Champvant, ayant attention de laisser des intervalles de troupes à troupes successivement, pour que les quatre troupes de la seconde ligne viennent remplacer celles de la première, et y faire successivement le feu de chaussée. M. de Cambis enverra ordre en même temps à la colonne des dragons formés à la gauche du régiment de Cambis, de commencer leur feu de chaussée en gagnant du terrain jusque sur le bord du ruisseau.

Au signal du deuxième coup de canon, les quatre compagnies de grenadiers se porteront sans tirer, au pas précipité, et se rendront maîtres du pont; les deux premières compagnies, en y arrivant, feront leurs décharges sur les troupes qui quitteront le moulin et s'en rendront maîtres par le côté le plus près du pont; la colonne des dragons passera en même temps le ruisseau et se rendra maître de la porte du moulin, à l'angle le plus près d'eux. Les deux autres compagnies de grenadiers resteront au pont, en colonne, et les quatre piquets se porteront en bataille en bordant le ruisseau.

Au moment que le lieutenant-colonel qui se sera rendu maître du moulin verra les troupes ennemies descendre les vignes pour le rattaquer, il fera faire feu à toutes les troupes qu'il aura dans le moulin; et, lorsqu'il entendra les troupes ennemies battre la charge, il fera faire une décharge générale, et toutes les troupes du moulin se retireront en désordre; les dragons viendront se rallier derrière Cambis et les grenadiers derrière les piquets, qui feront pour lors le feu de file par rang sur le moulin.

En ce moment, les deux bataillons de Cambis se porteront sur le ruisseau et y commenceront le feu de file par rang, et les deux bataillons de Rochefort se porteront au pont qu'ils auront devant eux, sur le ruisseau, et auront soin de mettre le pont à leur centre pour être prêts à faire le passage du défilé au signal du troisième coup de canon; et, en attendant ce signal, les deux bataillons de Rochefort feront aussi le feu de file par rang sur les troupes ennemies qui seront dans les vignes vis-à-vis d'eux.

Les deux compagnies de grenadiers qui seront restées au pont feront aussi le même feu; pendant qu'il durera, M. de Cambis enverra les dragons et les deux compagnies de grenadiers se mettre en colonne derrière elles, sur le chemin qui conduit au pont.

Au signal du troisième coup de canon, le régiment de Cambis et le régiment de Rochefort feront le passage du défilé de leurs deux bataillons sur les ponts qu'ils auront vis-à-vis d'eux, et monteront la côte jusqu'à ce qu'ils soient dans la plaine; dans le même instant, les deux compagnies de gre-

nadiers les plus près du pont rattaqueront le moulin et s'en empareront; et M. de Montguyot, lieutenant-colonel, montera la côte avec sa colonne de dragons et piquets, et jettera dans les vignes les deux autres compagnies de grenadiers. M. de Langres restera toujours avec les deux bataillons de la droite de l'attaque.

Lorsque toutes ces trois colonnes arriveront dans la plaine, elles s'y formeront en bataille; et, au fur et à mesure qu'elles se formeront, elles feront des décharges sur la colonne ennemie qui fera retraite et M. de Cambis attendra pour lors les nouveaux ordres de M. le comte de Lorge.

Troisième colonne, aux ordres de M. de Gassendi, général de la cavalerie, et de M. le chevalier d'Aubigné, général des dragons.

Cette colonne sera composée de quatre escadrons de la brigade de Bourbon, plus des deux escadrons de dragons du régiment d'Aubigné et des quatre troupes des dragons à pied du régiment, aux ordres de M. de la Grandville, leur commandant.

Ces dragons à pied suivront la queue de la colonne de la cavalerie par la chaussée de Dôle jusqu'aux vignes de Champvant.

Lorsque la cavalerie prendra le chemin que M. de Valay a reconnu et qu'il doit enseigner à M. de Gassendi, les dragons à pied feront halte et M. le chevalier d'Aubigné disposera ses quatre troupes en colonne par demi-troupe, en les portant dans la prairie à la gauche des vignes de Champvant.

Il fera filer cette colonne le long de cette prairie et couverte du rideau des vignes, jusqu'à ce qu'il se trouve à distance de 200 pas des premières maisons qui bordent cette prairie; il trouvera ces maisons et les haies occupées par les troupes ennemies; il en fera faire la reconnaissance par de petites troupes qui formeront une légère escarmouche de coups de fusil, pendant laquelle M. le chevalier d'Aubigné fera sa disposition, en partageant ses troupes en deux colonnes, pour attaquer ce poste; il recommandera aux officiers de faire le feu le plus suivi et le plus vif qu'ils pourront. Aussitôt qu'il

entendra tirer le premier coup de canon, il fera durer cette attaque et son feu jusqu'à ce que M. le chevalier de Durfort lui apporte l'ordre de M. le comte de Lorge de marcher baïonnette au bout du fusil, en faisant battre la charge, qui sera le signal pour emporter ce poste; il fera poursuivre les troupes ennemies jusqu'à la chaussée de Champvant, en faisant faire de fréquentes décharges sur elles.

Alors, M. le chevalier d'Aubigné donnera ordre à M. de la Grandville de conduire les quatre troupes de dragons à M. le marquis de Cambis, qu'il trouvera dans la prairie qui borde le ruisseau de Champvant; ces quatre troupes se mettront en colonne à la gauche du régiment de Cambis, faisant face au ruisseau, et, dès ce moment, M. de la Grandville sera aux ordres de M. le marquis de Cambis, qui lui indiquera ce qu'il aura à faire pendant le reste de la manœuvre; et M. le chevalier d'Aubigné ira rejoindre les deux escadrons de son régiment sur la hauteur du Tremblois pour y commander pied à terre aux deux escadrons. Il se servira de ses dragons pour attaquer les deux censes bordant la prairie du Tremblois; il ne trouvera à ces censes qu'un piquet de troupes ennemies qui fera peu de résistance, et, après que M. le chevalier d'Aubigné s'en sera rendu maître, et qu'il aura fait fouiller les haies et maisons sans s'amuser à la poursuite de la troupe ennemie, il fera remonter les dragons à cheval et les laissera pour lors aux ordres de M. de Gassendi, et viendra rejoindre M. le comte de Lorge, qu'il trouvera dans la prairie de Champvant.

Instruction pour M. de Gassendi, pour la manœuvre de la cavalerie attaquante.

Aussitôt que l'attaque des censes du Tremblois sera finie, M. de Gassendi se hâtera de faire déboucher la cavalerie sur le pont, où il est prévenu qu'on ne peut passer qu'en défilant par deux et par quatre; et, lorsqu'il aura fait passer les six escadrons, il les formera dans la plaine faisant face au rideau, par où il doit déboucher sur le flanc gauche de l'armée ennemie; il pourra, s'il le juge nécessaire, partager ses escadrons en deux troupes et marchera en bataille sur deux lignes

jusqu'à moitié du rideau qui monte à la plaine d'Apremont, afin de n'être vu qu'au moment où il commencera son combat.

Il fera halte en cet endroit et enverra avertir M. le comte de Lorge par M. de Valay, qui lui rapportera l'ordre de charger la cavalerie ennemie.

A la première charge, l'ennemi conservera son terrain en faisant retraite et deux charges par échiquier; et, lorsque M. de Gassendi aura rallié sa première ligne, et étendu son front pour prendre en flanc la cavalerie ennemie, il fera sonner la charge par tous ses trompettes et foncera au grand trot sur l'ennemi, qu'il mettra en déroute; il enverra trois ou quatre troupes de dragons à sa poursuite et rassemblera les quatre escadrons en bataille, sa droite appuyée à l'infanterie de M. le comte de Lorge, qui se sera emparé des haies et des vignes de Champvant; et, en cet ordre, il attendra une nouvelle disposition pour la poursuite de la colonne formée par l'infanterie ennemie.

Il est prévenu que quatre coups de canon tirés de suite seront le signal pour s'en revenir au camp.

Après avoir indiqué la forte position occupée par l'armée d'Apremont, que couvraient des postes avancés sur la ligne Champvant-Esmoulins, le *Journal* de Mopinot expose ainsi l'attaque de l'armée de Gray :

M. le comte de Lorge fit marcher l'infanterie de son armée en colonne sur ces trois postes avancés de l'ennemi; leur position était si avantageuse qu'il ne devait pas espérer de succès; mais, pendant qu'il occupait l'armée ennemie en l'attaquant dans ses trois points d'appui, sur son front, il fit marcher sa cavalerie, sans qu'elle put être aperçue de l'ennemi à la faveur d'un rideau; elle passa le ruisseau de Champvant au village du Tremblois, où le peu de troupes que l'ennemi y avait mis ne put l'arrêter et vint tomber sur les derrières de l'armée ennemie, dont la cavalerie, prise en flanc et par derrière, fut mise en déroute.

Dans le moment que M. le comte de Lorge apprit ce succès, il fit redoubler ses attaques; l'infanterie ennemie, voyant sa

cavalerie entièrement en déroute et que la cavalerie victorieuse allait la charger par derrière, tandis que l'infanterie l'attaquait vivement en tête et qu'elle en était déjà pénétrée en quelques endroits, abandonna ses postes et fit sa retraite vers Apremont.

Lorsqu'une troupe est posée exactement vis-à-vis l'objet qu'elle doit charger et qu'elle y est disposée dans l'ordre qu'on veut qu'elle charge, on peut être tranquille, tout va bien ; il n'y a qu'à lui donner ordre d'avancer, elle le fait avec toute l'ardeur qu'il est possible de désirer ; mais, s'il faut faire mouvoir une droite ou une gauche à cette troupe pour diriger son feu ailleurs que devant elle, s'il faut, étant en bataille, qu'elle se forme en colonne pour marcher et percer, on ne doit point espérer d'elle qu'elle fasse des mouvements nécessaires (ce que j'avance est d'après ce que j'ai vu dans toutes les manœuvres et particulièrement dans celles-ci). J'ai vu des bataillons ne vouloir pas absolument tirer parce qu'ils n'avaient pas d'ennemis directement vis-à-vis d'eux de l'autre côté du ruisseau ; il y en avait à leur gauche sur le flanc desquels ils pouvaient tirer à demi-portée en faisant faire un petit mouvement à leurs troupes, ils ne prirent jamais ce parti. Les officiers de ces bataillons répondaient toujours à ceux qui leur portaient les ordres de tirer, qu'ils n'avaient personne vis-à-vis d'eux, enfin, pressés par les ordres réitérés, ils tirèrent exactement devant eux, où il n'y avait personne.

Dans cette même action, lorsqu'il fut question de passer le ruisseau sur les ponts et de grimper le coteau, dont le talus fort raide commence à quinze pas du ruisseau, pour en chasser l'ennemi qui était retranché à la crête, j'ai vu quelques bataillons passer en colonne les ponts sur le ruisseau et, parce qu'il est de routine, dans les exercices ordinaires du passage d'un défilé ou d'un pont, de se reformer en bataille aussitôt qu'il est passé, ils se reformèrent en bataille à la sortie du pont, dans le petit espace d'environ quinze pas entre le ruisseau et l'escarpement, et montèrent en bataille le coteau escarpé (peut-on concevoir une pareille ignorance de son métier?) ; il était mis cependant dans l'ordre qu'à tel signal ils passeraient le pont en colonne et monteraient aux ennemis postés au haut du coteau.

Les fusils de nos soldats sont bien défectueux, la plupart sont hors d'état de servir et tous ne peuvent résister au delà de huit à dix coups tirés de suite (1).

A la suite de cette manœuvre et jusqu'à la dislocation (25 septembre), l'emploi du temps ne comporte guère que des exercices particuliers et des inspections. On ne s'écarta pas du programme arrêté, dès le début, par le duc de Randan et dont l'objet primordial était l'application des nouveaux règlements.

On peut apprécier les résultats obtenus à ce point de vue en lisant les *observations* qui suivent le *Journal* de M. de Mopinot (2). Nous en reproduisons les principales:

Exercice des officiers

..... J'ai remarqué à ce camp et à celui de l'année dernière que les officiers, bien loin d'instruire et de conduire leurs soldats dans les mouvements qui leur sont ordonnés, se laissent conduire par eux et quelquefois leur font faire de faux mouvements.

Qu'un officier général demande à une troupe de faire un mouvement, elle ne le fera pas si l'officier-major ne le commande pas, parce que réellement aucuns autres officiers que les majors ne savent commander.

Cette ignorance des officiers peut être certainement très préjudiciable à la guerre ; car, enfin, que l'officier-major qui commande les mouvements à un bataillon soit malade ou tué,

---

(1) En transmettant au Ministre la relation de la manœuvre, Randan dit que, malgré sa difficulté, elle a été exécutée d'une façon plus parfaite qu'aucune autre des deux camps qu'il a commandés en 1753 et 1754 :

« Je dois la justice à tout ce qui compose cette petite armée, que je n'ai pas encore vu autant de bonne volonté, d'application, de discipline et d'union. »

(2) On peut rapprocher ces observations de celles que M. le marquis de Montconseil avait rédigées, au camp de Gray de 1753, à la suite de nombreuses conférences avec M. de Mopinot.

je suis sûr qu'il ne se trouvera pas d'officiers capables de le remplacer et que le bataillon demeurera dans le cas d'être écrasé ou de se débander (1).....

Formation des bataillons sur trois rangs et sur six

Ce nouvel ordre, sur lequel les troupes françaises s'exercent à combattre, semble mériter la plus grande attention ; cependant tout le monde à ce camp a été fort tranquille sur cette nouveauté. Je n'y ai jamais ouï aucune conversation sur cette formation et, toutes les fois que j'ai questionné à ce sujet, on m'a toujours répondu que cette façon de combattre, tantôt sur trois rangs, tantôt sur six, ne valait rien pour la guerre.

Lorsque j'ai cherché à savoir sur quel principe était fondé un propos si décidé, je n'ai jamais eu de réponse ; je suis assez porté à croire que l'importance et la difficulté de cette matière engagent bien des personnes au silence ; cependant qu'il me soit permis de dire ici les réflexions que j'ai faites en voyant les troupes manœuvrer sur trois et sur six rangs.

C'est un principe reçu qu'une troupe qui veut combattre une autre par son feu doit être sur une petite profondeur, parce qu'elle charge plus facilement, qu'elle tire plus promptement, qu'elle ajuste mieux, qu'elle occupe de son feu un front plus étendu et qu'elle perd moins.

C'est un principe reconnu de même qu'une troupe qui veut en combattre une autre par l'impulsion, c'est-à-dire par sa propre force en la joignant, doit être sur une plus grande profondeur que celle contre laquelle elle marche. Tout le monde enfin convient, et il est certain qu'une troupe sur six de profondeur percera toujours nécessairement celle qui ne sera que sur trois ou sur quatre.

---

(1) M. de Mopinot traite ensuite de l'armement des officiers ; il estime que le nouveau modèle d'esponton est très bon ; mais il y a deux officiers seulement dans tout le camp qui en soient armés. Il demande que l'esponton ne soit pas considéré seulement comme un simple insigne, mais que les officiers soient exercés à s'en servir comme d'une arme ; ils ne seront plus tentés, au cours des combats, de jeter leurs espontons « pour prendre le fusil du premier soldat tué ».

Ces deux principes ne peuvent être contestés. Rapportons-les donc à la formation des troupes sur trois rangs et sur six, et concluons qu'elle nous donne la meilleure façon de combattre et par le feu et par l'impulsion (1).....

Je pense de plus que cette façon de combattre est très propre au Français. S'il se trouve forcé de combattre par son feu, étant beaucoup plus à son aise sur trois rangs qu'il n'était sur quatre, il le fera avec la vivacité la plus grande ; il souffrira le feu de l'ennemi plus patiemment parce qu'il sera animé par le feu, qui sera au moins aussi vif, et parce qu'il perdra moins de soldats, étant sur trois rangs, que s'il était sur quatre. S'il se trouve sans obstacle pour joindre l'ennemi, c'est son triomphe ; il se formera sur six rangs ; alors il saura qu'il n'est plus question de feu, qu'il faut joindre l'ennemi ; à profondeur égale, on sait qu'on peut espérer qu'il le percerait et, peut-on en douter un instant, s'il marche sur une plus grande profondeur.

Je pense donc que cette formation sur trois et sur six rangs rend notre tactique beaucoup meilleure ; qu'il faut s'attacher très particulièrement à exercer les troupes à combattre en cet ordre par des mouvements justes, prompts et faciles.....

Façon de charger les armes.

Il me paraît que c'est un inconvénient très considérable que les soldats ne soient plus exercés à charger leurs armes sans mettre la crosse à terre.

D'un autre côté, il me paraît qu'il est très difficile que nos soldats, de la taille dont ils sont communément, puissent réussir à charger en marchant, et par conséquent sans mettre la crosse à terre, leurs fusils qui sont fort longs.

---

(1) Mopinot invoque l'impression que lui produisit la manœuvre du 4 septembre :

« ..... Je ne doutai pas un moment que les bataillons restés à continuer leur feu sur trois rangs étaient écrasés par ceux qui marchaient à eux sur six, ne tirant du feu que de leurs grenadiers et piquets..... » Le maréchal de Belle-Isle partagea cette même impression.

D'ailleurs, on ne doit point espérer d'avoir le commun des soldats d'infanterie plus hauts qu'ils ne sont aujourd'hui et on ne doit certainement rien diminuer de la longueur des fusils.....

Le soldat qui charge crosse à terre est obligé de s'arrêter; si le feu se fait de pied ferme, il n'y a point d'inconvénients; mais, presque dans toutes les occasions de la guerre, les soldats sont dans le cas de se porter en avant ou en arrière, à droite ou à gauche, et de fournir du feu pendant tous ces mouvements.

Considérons un bataillon marchant en avant en faisant feu et rechargeant crosse à terre : il est obligé de ne tirer et de ne marcher que par intervalle, et le tout très lentement, ce qui fait des manœuvres extrêmement mauvaises. Car, qu'est-ce que le feu d'un bataillon qui vient en cette sorte de loin en loin? Quelle marche que celle d'une troupe qui marche pendant une minute et qui s'arrête pendant deux ou trois? Si l'on veut que le bataillon marche toujours en avant, la manche ou le demi-rang qui aura tiré restera toujours beaucoup en arrière, ce qui n'est pas soutenable; si on tire par peloton, c'est encore pire; il y en aura toujours en arrière, trois au moins, ce qui y met insensiblement le désordre et la désunion.

Si l'on considère le bataillon dans la retraite, les manœuvres que le chargement des fusils crosse à terre lui font faire sont encore beaucoup plus insoutenables; il ne faut pas absolument songer à les pratiquer; ce serait infailliblement se faire détruire.

J'ai donné toute l'attention aux mouvements dans le camp; il est si peu praticable de faire combattre l'infanterie avec le feu, en lui faisant charger ses armes crosse à terre, que les soldats, malgré l'exercice, malgré ce qu'on leur peut dire, les chargent le mieux qu'ils peuvent en marchant, et qu'enfin, toutes les fois qu'on manœuvre, la nécessité fait que les officiers, même les commandants et les majors, s'oublient et prennent le parti de dire à leurs soldats de charger en marchant.....

Je pense donc qu'il serait beaucoup mieux d'exercer les soldats à charger leurs fusils sans mettre crosse à terre; je

conviens qu'il y a plusieurs inconvénients dans cette façon de charger, mais ils ne sont pas à beaucoup si grands que ceux qui se trouvent en chargeant la crosse à terre..... (1)

Pas en avant.

..... Tout le monde est d'accord que le petit pas à 12 pouces est très bon, mais on trouve le pas de 24 trop grand; effectivement, j'ai remarqué que quantité de soldats ne le font que d'une façon très forcée et ne peuvent le soutenir.....

Pas oblique.

Le pas oblique, qui avait été trouvé bon au camp de l'année dernière et qui avait paru plaire au commencement de celui-ci, déplaît actuellement au plus grand nombre; on lui préfère les à-droite et les à-gauche qui étaient autrefois en usage; on prétend qu'ils sont plus expéditifs et ne désunissent point les soldats, ce qui arrive lorsqu'ils marchent le pas oblique; et, de plus, on se récrie que, depuis que les soldats sont exercés à ce pas, ils ne marchent plus droit devant eux.....

La préférence qu'on donne aux à-droite et aux à-gauche, parce qu'ils sont plus expéditifs, est un raisonnement faux, puisque la diagonale est le plus court chemin et que le plus court chemin se parcourt en moins de temps.

La préférence qu'on donne aux à-droite et aux à-gauche sur le pas oblique, parce que le dernier désunit les soldats, ce que ne fait pas le premier, est un jugement établi sur le coup-d'œil du moment, sans réfléchir que, lorsque les soldats seront exercés à le bien marcher, ils le marcheront tout aussi unis qu'ils marchent le pas en avant.....

Au reste, ce pas qui paraît si extraordinaire, ne l'est que parce qu'il est ordonné de le marcher et qu'on établit des principes pour le bien marcher; car il est certain que de tout

---

(1) Mopinot ajoute que, pour remédier aux deux inconvénients, il a imaginé un fusil « facile à charger, si long qu'il soit, en marchant même le pas redoublé ou à cheval. » Il n'existe pas aux *Archives de la guerre* de renseignements sur cette arme.

temps les soldats, pour se porter sur la droite ou sur la gauche, l'ont marché.

La seule observation juste à faire sur ce pas est qu'il est trop petit à 8 pouces.

Pas de côté.

Le pas de côté essuie aussi beaucoup de critiques. Il déplaît à quantité de personnes. On lui préfère de même les à-droite et les à-gauche, parce qu'il n'est pas naturel, et par conséquent de mauvaise grâce, parce que le soldat se trouve, en faisant ce pas, dans une attitude si peu sûre que, si on en renversait un ou s'il en tombait un, tout le rang tomberait successivement.

L'instruction semblait avoir prévu à (*sic*) une partie de cette critique en disant qu'on ne pratiquera ce pas que quand on aura un petit espace de terrain à parcourir; il en est de même de ce pas que du pas oblique; les soldats, avant qu'il soit ordonné et réglé, l'ont toujours pratiqué.....

Formation des bataillons de trois rangs sur six et de six rangs sur trois.

Le doublement et le dédoublement des files prescrits par l'instruction ont généralement paru très mauvais et même impraticables..... (1)

La façon de combattre tantôt sur trois rangs, tantôt sur six est un des meilleurs changements faits dans notre tactique, mais on ne profitera particulièrement des avantages qu'elle donne qu'en se formant de l'un à l'autre de ces ordres de combattre avec beaucoup de promptitude..... (2).

---

(1) Mopinot fait remarquer que le doublement ne peut se faire conformément à l'instruction lorsque le nombre des files est impair; les vides causés par le feu dérangent le numérotage des files et par conséquent le doublement; enfin l'exécution du mouvement entraîne un assez long désordre, qui n'est pas sans danger devant l'ennemi.

(2) Mopinot propose deux façons de doublement, qui ont toutes deux été « éprouvées » au camp de Gray. Dans l'un et l'autre on commence par égaliser les compagnies de chaque peloton. La première façon consiste à arrêter les secondes sections de chaque peloton jusqu'à ce

De la colonne.

Les colonnes d'un et de deux bataillons formées suivant l'instruction ont été trouvées unaniment mauvaises.....

La colonne d'un bataillon, qui a sa tête et ses deux côtés formés chacun d'une manche, diffère très peu d'un carré. La queue n'est point fermée, ou du moins ne l'est que par le piquet qu'on y porte, qui n'est que sur trois hommes de hauteur.

Elle a son centre vide, puisqu'en supposant chaque manche de vingt hommes de front, il lui reste dans son centre le vide de huit rangs.

Enfin, cette colonne ressemble fort par sa forme au bataillon carré à centre vide qui a été reconnu très mauvais, et a de plus une de ses faces très faible, tandis que le bataillon carré est égal sur toutes les siennes.

La colonne de deux bataillons a, de même que celle d'un bataillon, son centre vide, à y contenir huit rangs; elle a sa tête composée de même de deux pelotons, mais chacun de ses côtés est composé de cinq pelotons, ce qui la rend flottante et très peu solide.....

Ces colonnes n'ont point dans leur forme la solidité que doit avoir un corps destiné à percer et à s'ouvrir un passage

---

que les premières les aient débordées; alors, par un mouvement général de resserrement, le doublement se trouve fait avec beaucoup d'ordre. Cette méthode a l'inconvénient : 1° de laisser la moitié des ailes de chaque peloton dégarnies de caporaux; 2° de placer toujours aux trois premiers rangs les six mêmes compagnies; 3° de ne pas respecter l'ordre de répartition des soldats entre les rangs d'après leur ancienneté.

La seconde façon « s'exécute en ouvrant les rangs et en faisant doubler les rangs de la seconde section de chaque peloton derrière les rangs de la première; alors, tous se resserrant, le dédoublement se trouve fait. » Cette seconde méthode, un peu moins prompte que la première, conserve les ailes de chaque peloton garnies de caporaux; elle conserve les deux premiers rangs composés des plus anciens soldats, les deux derniers des moins anciens et les deux du centre des nouveaux. Enfin les compagnies sont également mêlées et placées aux premiers et derniers rangs.

ou à se défendre de tous côtés contre un ennemi supérieur qui l'environne; elles n'ont point dans leur composition cette légèreté pour se détacher par division, pour se rompre et se réunir avec promptitude, et celles qu'on a formées par épreuves pendant ce camp ne m'ont point paru valoir mieux.....

Examinons d'abord les propriétés de la colonne :

1° La colonne est destinée à percer et à s'ouvrir un passage par son impulsion; donc, il faut qu'elle ait plus de profondeur que de front..... (1);

2° La colonne qui a percé est destinée à prendre en flanc la troupe qu'elle a séparée. Donc, la colonne doit être composée de sorte qu'elle puisse, sans désordre et toujours en force, se diviser en plusieurs parties et se réunir facilement..... (2);

3° La colonne qui est destinée à percer les rangs des ennemis qu'elle a devant elle ne pourra être utile pour la victoire si l'ennemi peut lui en opposer une semblable ou plus forte; donc, il faut que la colonne puisse se former si promptement et si près de l'ennemi qu'il n'ait pas le temps de se ranger dans le même ordre; j'ose avancer que les troupes qui réussiront à se former en colonne assez promptement et assez près de l'ennemi pour pouvoir se joindre avant qu'il se soit mis dans le même ordre, seront toujours victorieuses.....;

4° La colonne est destinée à faire retraite quoique environnée d'une multitude d'ennemis; donc, elle doit être également forte sur ses quatre faces; donc, elle doit être en état de répondre au feu qu'on lui peut opposer de loin et de résister

---

(1) Mopinot fait observer qu'entre deux troupes de 432 hommes, rangés sur quatre rangs, la victoire sera incertaine; mais que l'une se forme à 12 hommes de front sur 36 de profondeur et marche contre l'autre, elle *percera certainement* celle-ci *dans tel* endroit qu'elle l'abordera.

(2) Reprenant l'exemple précédent, Mopinot fait remarquer que sa colonne aura fait une trouée égale à son front; si, à ce moment, « partie de cette colonne fait à droite et partie à gauche, et tombe sur le flanc de l'ennemi, si partie le charge par devant et partie par derrière, n'est-il pas sensible qu'elle le détruit infailliblement? »

de près au choc de la cavalerie et des armes blanches; donc, elle doit être formée en sorte qu'elle puisse marcher légèrement sur toutes ses faces, sans crainte de se désunir.

..... On peut conclure aussi qu'il faut qu'elle n'ait aucun vide..... Tout le monde est d'accord sur ce point. Mais quantité de personnes, convenant que cette façon de combattre est excellente, prétendent qu'on ne doit cependant plus la pratiquer depuis l'usage des armes à feu, parce qu'une masse d'hommes ainsi réunis serait bientôt détruite par le canon. Oui, sans doute, elle serait détruite si elle restait dans l'inaction ou si elle marchait longtemps dans cet ordre; mais, je le répète, il faut trouver une façon de former la colonne avec la plus grande promptitude; et, si on la trouve, le feu du canon ne devra plus servir de prétexte pour rejeter cette façon de combattre..... (1).

Du feu.

Les feux par section, et particulièrement celui par peloton, exécuté conformément à l'instruction, sont excellents..... On peut l'entretenir si longtemps que l'on veut, ou du moins que les armes le permettent; il est continuel et paraît devoir en imposer et être fort meurtrier.

Les feux par manche, par demi-rang, par bataillon sont très bons pour quelques occasions. Les troupes les exécutent facilement, mais ils ne valent pas, à beaucoup près, celui par peloton.

Le feu de file a paru mauvais à tout le monde, parce qu'il faut compter, parce que le soldat tué ou plusieurs soldats tués font manquer nécessairement ce feu, et que tout est alors en confusion.....

Feu en se retirant. — Par l'ordre de ce feu, en se retirant, un bataillon marche peu et tire peu, et sa retraite est bien dangereuse; car enfin il se dégarnit tout d'un coup de tout

(1) Mopinot conclut en proposant une formation de colonne par le centre, de façon que la tête marche en avant dès qu'elle est formée; les grenadiers restent à la tête et à la queue, sans être liés à la colonne. On verra l'ordonnance de mai 1755 prescrire une formation analogue.

son feu et fait demi-tour à droite pour aller recharger ses armes, à 15 pas de l'endroit où il a tiré.....

Observations générales

Je suis étonné que l'instruction ne prescrive que deux sortes de feux : le feu de pied ferme et le feu en se retirant ; il me semble qu'il y a des occasions à la guerre où il est bon de faire le feu en marchant en avant, de faire celui de chaussée en gagnant du terrain, soit en en perdant. Ne devrait-il pas y avoir un exercice de feu de retranchement ?

M. le maréchal de Belle-Isle a remarqué que, lorsque les officiers-majors sont dans le cas de faire manœuvrer plusieurs bataillons étant ensemble, ils ne peuvent parvenir à faire les mouvements d'accord entre eux et réussissent encore moins à conserver les distances nécessaires pour se mettre en bataille, et que ce défaut général chez les officiers-majors était bien considérable pour la guerre.

Ce défaut vient sans doute de ce qu'ils ne sont pas dans l'habitude et qu'ils n'ont pas le coup d'œil formé aux grandes manœuvres, n'ayant ordinairement dans les garnisons qu'un seul bataillon à faire mouvoir.

Il me semble qu'on pourrait corriger ce défaut, en établissant que deux ou trois fois par mois tous les bataillons d'une même garnison manœuvreraient ensemble. Outre cet avantage principal, il en résulterait encore que l'uniformité dans les manœuvres s'établirait plus aisément.

Camp de Plobsheim.

Ce camp fut commandé par le comte de Maillebois, lieutenant général, ayant sous ses ordres le marquis de Vogué et le marquis de Béthune, maréchaux de camp.

Il comprit les troupes suivantes :

Infanterie.

1re brigade, commandée par M. le marquis DE CAUX...	Montmorin.....	2 bataillons.
	Lorraine.....	2 —

2e brigade, commandée par M. DE REDING.....	Monnin.....	3	bataillons.
3e brigade, commandée par le marquis DE FÉNELON...	Vastan.....	2	—
	La Fère.....	2	—

Cavalerie.

1re brigade, commandée par M. DE CORMAINVILLE.....	Mestre de Camp.....	2	escadrons.
	Vienne.....	2	—
2e brigade.....	Wurtemberg.....	2	—
	Aquitaine.....	2	—
Raugrave (*hussards*).....		1	—

Dragons.

Brigade commandée par M. DE MALLEVIELLE.....	Le Roi.....	2	escadrons.
	Thianges.....	2	—

TOTAL : 11 bataillons et 13 escadrons.

Le camp fut établi à trois lieues de Strasbourg, sur la rive droite de l'Ill, entre cette rivière et le Rhin : sa droite était appuyée au village de Plobsheim, sa gauche à une redoute construite en avant du village d'Eschau, le front de bandière parallèle à la chaussée de Bâle.

Le 1er septembre, Maillebois annonce au Ministre que les troupes sont arrivées dans la journée et que le campement s'est fait avec tout l'ordre possible et conformément aux prescriptions de l'instruction. Il ajoute :

Le principal objet de cette lettre est de vous entretenir de quelques difficultés que M. de Béthune, mestre de camp général m'a faites; car je ne vous ennuierai pas de toutes celles qui n'intéressent pas le service et que l'humeur seule paraît avoir dictées à M. de Béthune.

La première regarde l'arrangement des brigades de cavalerie. Comme M. de Luppécourt n'est pas arrivé, M. de Vienne, autre homme à difficultés, a prétendu que son régiment devait entrer dans la brigade d'Aquitaine, afin qu'il pût la commander, comme le plus ancien mestre de camp. J'ai répondu

aux instances réitérées de M. de Béthune, que, malgré la justice de la demande de M. de Vienne : 1° je ne pouvais pas changer l'arrangement des brigades formées par vos ordres ; 2° que je n'avais aucune nouvelle de l'absence légitime de M. de Luppécourt ; et 3° que j'avais l'honneur de vous en écrire pour prendre vos ordres.

La seconde difficulté, qui n'est qu'un échantillon de toutes celles que j'ai essuyées par rapport aux dragons, consiste dans le droit que M. de Béthune prétend conserver au maréchal général des logis de la cavalerie de donner le détail au major général des dragons. Je trouve cette prétention d'autant plus fondée que, toute la dernière guerre, je n'ai point vu faire de difficultés au major général des dragons de prendre le détail du maréchal général des logis de la cavalerie, surtout dans les cas où il n'y avait pas de maréchal général des logis de l'armée ; mais il faut observer, et c'est sur quoi MM. les dragons se fondent aujourd'hui, que, dans la dernière guerre et avant, ils n'étaient pas composés de troupes mêlées d'infanterie et de cavalerie comme ils le sont à présent. Dans la composition actuelle du corps des dragons, il s'en suivrait que le major général de l'infanterie serait en droit d'exiger que le major général des dragons prit le détail de lui pour l'infanterie, car les compagnies à pied de dragons font le service des compagnies de grenadiers. Fondés sur l'arrangement actuel, M. de Mallevielle, commandant des dragons et M. de Nanthia, qui fait les fonctions de major général, représentent que le major général des dragons ne peut prendre le détail du maréchal général des logis de la cavalerie.

Voulant éviter toute discussion, j'ai répondu à M. de Béthune que j'allais avoir l'honneur de vous écrire, Monsieur, pour vous demander vos ordres ; qu'en attendant, comme c'était moi-même qui faisais le détail de mon camp, je me chargeais de donner l'ordre séparément au major général de l'infanterie, au maréchal général des logis de la cavalerie et au major général des dragons ; cet arrangement me paraît devoir tout aplanir, car, si j'avais un maréchal général des logis, il n'y aurait nulle difficulté qu'il donnât l'ordre aux trois détailleurs séparément, ainsi que cela s'est pratiqué l'année passée au camp de M. de Randan et toujours à la guerre. Au

reste, M. de Béthune m'a paru content du parti que je prenais jusqu'à la réception de vos ordres. Il ne me reste qu'à vous prier, Monsieur, de m'envoyer des éclaircissements sur la manière de servir des dragons, car, par exemple, les colonels ne font point leur service de piquet pour n'être pas assujettis à rendre compte au mestre de camp général.

J'aurais bien voulu vous éviter ces petites discussions, mais vous êtes, je crois, assez accoutumé à celles qu'il y a perpétuellement entre la cavalerie et les dragons ; d'ailleurs M. de Béthune ne m'a pas paru aussi disposé que moi à les éviter et je suis obligé de les porter jusqu'à vous (1).

D'autres lettres de Maillebois au Ministre reviennent encore sur ces difficultés, qui font ressortir la situation respective de la cavalerie et des dragons au milieu du XVIIIe siècle :

3 septembre. — Vous ne vous êtes pas sans doute flatté de ne plus entendre parler de la cavalerie et des dragons. Il y a eu au moins cinq ou six disputes nouvelles depuis ma lettre d'avant-hier, dont je ne vous ennuierai pas, parce que je

---

(1) Le 2 septembre, le marquis de Béthune signale, de son côté, au Ministre les difficultés qui résultent des prétentions des dragons :

« Le corps de MM. les dragons ne me paraît pas disposé à s'accorder avec personne et encore moins avec lui-même, car il ne veut être ni infanterie, ni cavalerie. Quel est donc son état? Je n'en sais rien et je vous serai très obligé de le fixer pour éviter les difficultés qui vont se succéder les unes aux autres.

« MM. les dragons prétendent que l'instruction particulière que vous leur avez envoyée les dispense de reconnaître les ordonnances du Roi, qui les obligent, lorsqu'ils sont mêlés ou en ligne avec la cavalerie, de reconnaître le commandant de ladite cavalerie; et qu'en vertu de cette instruction, ils font un corps particulier et distinct, qui est indépendant de tout autre chef que celui de l'état-major des dragons.

« Je vous prie de me mander, Monsieur, si l'intention du Roi est de déroger aux ordonnances sur le service des dragons lorsqu'ils sont mêlés avec la cavalerie (titre 28, page 280, *Briquet*, tome Ier), et si le corps ne doit plus reconnaître le commandant de la cavalerie lorsqu'il est mêlé ou en ligne avec ce corps. »

compte que vous en jugerez par une lettre que M. de Béthune m'a dit qu'il vous écrivait et que vous réduirez sans doute à sa juste valeur. J'ai conservé jusqu'ici la neutralité aussi exactement qu'il m'a été possible, et toute la grâce que j'ai demandée à M. de Béthune a été de ne faire usage, pour les jours de manœuvre, que de son titre de maréchal de camp. C'est ce qu'il m'avait accordé hier; il me le refuse aujourd'hui, et c'est au point qu'il n'a pas paru de la matinée et est resté chez lui le temps que j'ai employé à faire la revue des troupes qui composent ce camp; il me l'accordera peut-être demain. Tout ce que je puis vous dire, Monsieur, c'est que je n'ai encore rien perdu de ma patience et de son amitié. Je ne suis peiné que de l'embarras que cela me donne pour mes manœuvres, que je suis obligé de déranger pour éviter les altercations.

Il n'y a, parmi toutes les prétentions de M. de Béthune, qu'un fait dont je dois vous instruire parce qu'il tient à l'ordre général du service; c'est qu'il me signifia avant-hier : 1° qu'il voulait être maréchal de camp avec son habit gris; 2° que, quand il serait de jour, il ne donnerait pas le mot au major général des dragons.

Comme il est entré de jour ce matin, je lui ai représenté que c'était comme maréchal de camp qu'il entrait de jour et non comme mestre de camp; qu'il était d'usage que le maréchal de camp de jour donnât le mot au major général des dragons; il s'est rendu à ces raisons, et d'autant plus aisément que M. de Nanthia avait dans sa poche l'ordonnance qui lui assure ce droit.....

6 septembre. — Depuis mes dernières lettres, il ne s'est élevé aucune contestation entre M. de Béthune et les dragons, et il me paraît même que le premier a pris le parti sage de sacrifier au bien du service et à l'harmonie qui doit régner dans les troupes, les petites discussions et querelles qu'occasionnent trop souvent les prérogatives des différentes charges de l'état-major de la cavalerie et des dragons.

J'espère, au surplus, l'engager de plus en plus, par ma conduite, à rester dans les bonnes dispositions où il est aujourd'hui à cet égard, et je me flatte qu'il voudra bien

concourir avec moi à concilier tous les intérêts et à conserver l'union si désirable et si nécessaire pour le service du Roi.

Passant rapidement sur les exercices de détail, Maillebois fit exécuter, dès le 5 septembre, des évolutions à simple et à double action par toutes les troupes du camp.

Je ne puis vous déguiser, Monsieur, écrivit-il au Ministre, que j'aurais désiré trouver plus de précision et d'ensemble dans l'exécution de toutes ces manœuvres. Il y eut de la confusion, et je ne puis être consolé du peu de succès de nos premiers travaux que par l'émulation qui règne dans les troupes en général. J'epère qu'avec le bon esprit et les soins que j'y apporterai nous pourrons parvenir à faire de meilleure besogne dans le courant du camp. Je dois pourtant à l'infanterie la justice de vous dire, Monsieur, qu'elle me paraît mieux exercée que la cavalerie; mais il me semble aussi qu'il y a autant de bonne volonté dans la cavalerie que dans l'infanterie (6 septembre).

Le 7 eurent lieu des exercices de passage de défilé, que relate ainsi le *Journal* du camp :

Le 7 au matin, l'armée se porta sur le terrain des manœuvres; elle s'y forma dans le même ordre qu'elle est composée : la cavalerie aux ailes, l'infanterie au centre; l'infanterie ne composa, pour cette manœuvre, que six bataillons complets.

L'armée fut supposée devoir passer un ravin, au delà duquel était la cavalerie ennemie; mais, ce ravin n'étant pas parallèle au front de la ligne, elle fut obligée d'aller prendre un champ de bataille derrière ledit ravin; elle exécuta ce mouvement sur sept colonnes, savoir deux à chaque aile de cavalerie et trois pour l'infanterie; la marche de ces colonnes fut compassée, de façon qu'elles arrivèrent toutes ensemble et se mirent en bataille sur le nouveau terrain, faisant face à la droite du premier.

Elle se disposa ensuite à passer le ravin par trois débouchés, que l'on fit former par des travailleurs.

La cavalerie vint se mettre en bataille en avant de l'infanterie, derrière les débouchés.

L'artillerie se porta à celui du centre, escortée par des dragons à pied qui firent feu aux deux côtés dudit débouché, en même temps que l'artillerie.

Les grenadiers et piquets de l'infanterie se portèrent sur la droite et sur la gauche du ravin, faisant feu dans la plaine, et la cavalerie ennemie composée des dragons à cheval de l'armée et des hussards paraissant vouloir empêcher le passage du ravin.

La cavalerie fit en même temps occuper par ses petites troupes les deux débouchés de la droite et de la gauche, par lesquels elle passa ensuite, en même temps que les dragons à pied et l'artillerie passaient par celui du centre, étant toujours protégés par le feu des grenadiers et piquets.

La cavalerie étant en bataille de l'autre côté du ravin, les grenadiers et piquets rejoignirent l'infanterie, qui passa à son tour par les trois débouchés, et se mit en bataille derrière la cavalerie; celle-ci se rompit ensuite à droite et à gauche pour aller prendre sa place sur les ailes de l'infanterie, et toute l'armée s'avança dans la plaine.

Ces passages se sont exécutés conformément aux instructions; la cavalerie s'est ensuite séparée de l'infanterie et s'est portée au fond d'une plaine dans laquelle on a supposé que l'infanterie avait ordre d'entrer.

Cette plaine était masquée par une redoute et par la chaussée, dont le fossé à droite de la redoute, était défendu par une troupe de dragons à pied.

La brigade d'infanterie de la gauche a passé la chaussée au-dessus de la redoute et y a marché ensuite pendant que les deux autres ont marché vers la droite pour la tourner.

On a envoyé en même temps les dragons à pied et l'artillerie pour masquer une grande redoute placée à 300 toises de la première et dont le feu pouvait défendre le passage de la chaussée.

Les grenadiers et les brigades ayant commencé l'attaque de la redoute et de la chaussée, les dragons qui en défendaient le fossé se sont retirés à la grande redoute le long dudit fossé, et, la petite redoute ayant été emportée, l'infanterie s'est avancée de l'autre côté de la chaussée dans la plaine où paraissait la cavalerie supposée ennemie.

Celle-ci s'étant avancée sur deux lignes pour combattre l'infanterie et étant protégée par des haies qu'elle avait sur sa droite, dans lesquelles quelques dragons avaient mis pied à terre, l'infanterie fut obligée de former trois colonnes de deux bataillons chacune, conformément à l'instruction, et a repassé la chaussée pour regagner la plaine, qui est deçà; les trois colonnes s'y étant rapprochées à 50 pas, les intervalles en ont été masqués par les dragons à pied et l'artillerie.

La cavalerie étant venue charger les colonnes, elles se sont arrêtées, et les grenadiers, piquets et dragons ont fait feu ainsi que l'artillerie, jusqu'à ce que, toutes les manœuvres étant finies, l'infanterie s'est remise en bataille en avant du ravin qu'elle avait passé le matin, et la cavalerie est venue reprendre sa place sur les ailes de l'infanterie.

L'armée a ensuite repassé le ravin avec les mêmes précautions qu'elle l'avait passé le matin et est retournée au camp.

Dans la soirée arrivèrent le maréchal de Belle-Isle et le marquis de Paulmy, partis la veille du camp de la Saône (1). Ils commencèrent, dès le 8 au matin, leur inspection, qui se termina le 11. A la fin de ces opérations, Maillebois écrivit au Ministre (du 11 septembre).

---

(1) Le 7 septembre, en arrivant à Plobsheim, Belle-Isle écrit au Ministre :

« Nous sommes partis hier pour venir coucher chez M. de Waldner, qui nous avait si fortement pressés, qu'il n'a pas été possible de lui refuser, ce que nous aurions pourtant fait si nous avions prévu qu'il y y avait aussi loin; car nous n'arrivâmes chez lui qu'à 11 h. 1/2 du soir et nous ne nous sommes couchés qu'à 2 heures après minuit, ce qui est cause que nous ne sommes partis ce matin qu'à 11 heures; mais, comme nous n'avions que 18 lieues à faire, et que les chemins sont admirables et les chevaux forts bons, nous sommes arrivés ici avant 6 heures.

« Je suis convenu, avec M. le comte de Maillebois, que M. votre neveu et moi verrions demain toute son armée, qui sera en bataille à la tête de son camp, après quoi je ferai faire à toute l'infanterie le maniement des armes, tous les feux, et une partie des évolutions, en suivant littéralement l'instruction, de la même manière que j'ai fait au camp de Gray. »

J'ai eu l'honneur de vous annoncer, dans ma dernière lettre (1), l'arrivée de M. le maréchal de Belle-Isle et de M. le marquis de Paulmy, le 7 au soir.

Le 8 au matin, ils firent la revue de l'armée à la tête de la ligne, et ils virent faire ensuite le maniement des armes, à chaque régiment d'infanterie, ainsi que différentes manœuvres relatives à l'instruction.

La journée du 9 se passa à peu près dans les mêmes occupations, excepté que M. le marquis de Paulmy fit une revue plus particulière d'une partie de l'infanterie et de la cavalerie (2).

Le 10, il acheva de voir l'une et l'autre, et il fut ensuite au terrain de manœuvre, où toute l'infanterie se porta pour y

---

(1) Du 8 septembre.

(2) Voir lettre de Belle-Isle à d'Argenson (9 septembre), l'informant qu'il a fait répéter « les mêmes choses qu'au camp de Gray » et continuera le lendemain :

« .....Toutes ces répétitions, qui, assurément, ne sont pas divertissantes, me mettent néanmoins en état de parler encore plus affirmativement sur tout ce qu'il y a de bon dans l'instruction, sur ce qu'il y a à rectifier et surtout sur ce qui est superflu et, par conséquent, nuisible.

« M. votre neveu continue de visiter l'intérieur des camps et de s'instruire de tous les détails, ce qui ne l'empêche pas d'assister à tous les exercices et évolutions que je fais faire; mais, comme nous nous retirons de bonne heure, les soirs, il prend le repos nécessaire, et sa santé est parfaitement bonne.

« Toute la besogne de M. le comte de Maillebois est parfaitement en règle; vous connaissez le mérite de M. de Lucé. Ainsi, rien ne manque dans ce camp, tout est prévu, et l'esprit qui y règne dans les troupes, tel qu'on peut le souhaiter.

« Nous sommes très heureux jusqu'à présent du bon temps; la chaleur est très modérée et nous n'avons pas encore eu une goutte d'eau.

« M. de Lucé nous a fait voir, à M. votre neveu et à moi, le projet du canal que l'on propose de tirer de la ville de Strasbourg avec les eaux de la rivière d'Ill et du canal de la Bruche, jusqu'à Lauterbourg. J'ai discuté la matière à fond avec M. Baudouin et je me suis mis en état de pouvoir en raisonner avec vous cet hiver, ainsi que sur les lignes de la Lauter. »

exécuter devant lui et devant M. le maréchal de Belle-Isle, au signal du canon, les feux, les différents pas et une partie des évolutions prescrites dans l'intruction. Ce matin, 11, toutes les troupes ont pris les armes pour répéter devant ces messieurs les mêmes manœuvres que j'avais ordonnées le 7, avec la seule différence que la petite redoute n'a point été emportée, la cavalerie ayant marché pour passer la chaussée au moment que l'infanterie en commençait l'attaque. Les manœuvres ont été terminées par la retraite dans la trouée que l'on avait exécutée le 5.

M. le maréchal de Belle-Isle et M. le marquis de Paulmy ont paru assez contents de la manière dont les troupes ont exécuté ces manœuvres.....

M. le Maréchal et M. de Paulmy ont vu exercer cet après-midi un détachement du régiment de Monnin, suivant les corrections qu'on a proposé de faire à l'instruction. Ils ont vu aussi le maniement des armes, qu'on a fait exécuter aux détachements de dragons.

Le même jour, Belle-Isle écrit à d'Argenson.

Nous avons continué, Monsieur, de couler à fond toutes les instructions; nous n'emporterons pas de ce camp autant d'observations et réflexions que de celui de Gray, et, en général, les changements qu'il pourra y avoir à faire se réduiront à bien peu de choses. M. votre neveu a fait ici toutes les mêmes visites intérieures des camps, et, comme il a eu des députations de toutes espèces de la ville de Strasbourg et même de Suisse, il n'a pas eu un moment de reste. Pour surcroît, nous avons eu ce matin M. le duc de Wirtemberg; M. de Lucé nous en avait prévenu dès hier, ce qui fait que M. le comte de Maillebois a préparé une manœuvre qui a concilié l'instruction des troupes relativement à ce qui est prescrit, et la curiosité d'un jeune prince qui, élevé par le roi de Prusse, fait à présent toutes ses occupations des manœuvres et opérations militaires. Comme il est venu ici incognito sous le nom de M. le comte Dorac, cela a levé tout l'embarras. Je lui ai fait voir toutes nos troupes en bataille, et comme j'étais, ainsi que M. votre neveu, seul avec lui, le salut est confondu; il est extrêmement poli et sans façons. Je crois que j'ai un peu

de part à l'époque qu'il a prise pour venir ici; il a tant entendu parler de moi dans son enfance et de l'amitié qui était entre M. le duc Alexandre et moi, qu'il s'est fait un plaisir de me voir; il m'a beaucoup parlé du prince Louis, son frère; il souhaite fort qu'il se conduise mieux et qu'il soit uniquement occupé de plaire au roi; il m'a tenu sur cela les meilleurs propos; il m'a aussi parlé de ses troupes et m'a mis à même de lui dire là-dessus bien des choses qui seraient utiles, s'il veut en profiter. Je vous en reparlerai plus en détail quand je me retrouverai avec vous (1). Je laisse à M. le comte de Maillebois à vous rendre compte du surplus, car il séjournera ici demain, et nous partirons pour aller coucher à Bouquenom et arriver après-demain, 13, de bonne heure, à Sarrelouis où nous séjournerons de même quatre jours francs.

J'aurai l'honneur de vous rendre compte en substance de ce que nous y auront fait...

Après le départ du maréchal, une grande place fut

---

(1) Le duc étant resté à Plobsheim deux jours après le départ de Belle-Isle, M. de Maillebois fit encore exécuter devant lui une manœuvre, le 13 septembre :

« Il a paru fort content de tout ce qui s'est exécuté, et je dois aux troupes la justice de vous dire qu'il y a eu beaucoup plus de précision, d'ordre, d'intelligence et d'ensemble dans leurs manœuvres que les jours précédents.

« J'ai tâché de remplir vos intentions, Monsieur, à l'égard de M. le duc de Virtemberg (*sic*); il m'a fait l'honneur de dîner avant-hier chez moi; il a dîné et soupé lundi chez M. de Lucé et a dîné aujourd'hui chez M. de Béthune. Il est parti cet après-dîner très content de nous; il m'en a assuré et me l'a répété plusieurs fois. »

Maillebois ajoute que M. de Béthune « continue à ne soutenir ses prétentions que lorsqu'elles n'interrompent pas le service »; il sent la nécessité d'entretenir la concorde et l'harmonie entre les troupes : « Il s'est blessé sur le cou-de-pied avec son éperon et paraît avoir la jambe un peu enflée. Ce petit accident l'a empêché, depuis hier, de faire son service et de monter à cheval ce matin; mais cela n'a pas empêché l'exécution des manœuvres, et j'ai été aussi content de la cavalerie que de l'infanterie. » (13 septembre.)

donnée aux manœuvres extérieures. Nous emprunterons au *Journal* du camp la relation de trois d'entre elles (1):

Manœuvre du 17 septembre.

Le 17, il fut supposé qu'une armée ennemie venait de Schlestadt à Strasbourg, sur la chaussée qui est de l'autre côté de la rivière d'Ill, et que celle qui est campée à Plobsheim, en étant avertie, voulait lui couper le chemin de cette ville, ce qu'elle ne pouvait faire sans surprendre un passage sur la rivière, assez tôt pour se présenter sur la chaussée, et y prendre poste entre Strasbourg et elle.

A 6 heures du matin, les troupes qui devaient représenter l'armée ennemie passèrent la rivière aux ordres de M. le marquis de Vogué, maréchal de camp. Elles furent composées des deux régiments de dragons du Roi et de Thianges, à la réserve de 50 dragons à cheval et pareil nombre à pied, des deuxièmes bataillons des régiments de La Fère, de Vastan et de Lorraine et du régiment de Raugrave. Ces troupes se placèrent de l'autre côté de la rivière, sur la chaussée, au-dessus du village de Fegersheim, et M. de Vogué, à l'heure convenue, se mit en marche pour traverser le village et suivre la chaussée qui mène à Strasbourg, faisant éclairer sa marche par une avant-garde de hussards, de dragons et de grenadiers, qui fouillaient les haies et broussailles qui sont entre la rivière et la chaussée.

M. le comte de Maillebois, averti de la marche des ennemis, se mit en mouvement avec l'armée qu'il devait commander, composée de tous les restes des troupes, et sur la connaissance qu'il avait du pays, se détermina à passer la rivière d'Ill, entre Grovenstadt et Ohnheim, dans un lieu propre à jeter un pont et assez près de Fegersheim, qu'il espérait occuper avant que les ennemis y fussent arrivés en force.

L'armée, en partant du camp, se forma sur trois colonnes; la brigade du Mestre de camp forma celle de la droite; l'infanterie et le canon celle du centre, et la colonne de la gauche

(1) On peut encore signaler : le 15 septembre, l'attaque d'un convoi; les 22 et 23, deux exercices de fourrages; le 25, une escorte de convoi.

pour la brigade d'Aquitaine. Ces trois colonnes passèrent avant du camp des dragons et marchèrent à même hauteur qu'à 400 ou 500 pas de la rivière. L'armée se mit en bataille rrière deux petits bois entre lesquels était le lieu du passe. Les colonnes avaient été précédées d'une avant-garde, mposée de 50 dragons à cheval et de 50 à pied, de cinq mpagnies de grenadiers, de deux pièces de canon et des quets de la cavalerie. M. le comte de Maillebois marchait à tête de cette avant-garde.

Lorsqu'il fut arrivé sur le bord de la rivière, il fit passer une agtaine de grenadiers dans une île qui est auprès du lieu où voulait jeter son pont, pour éloigner quelques hussards et agons ennemis qui paraissaient de l'autre côté; il fit en ème temps passer, sur des bateaux pontés, ses cinq compagnies de grenadiers qui, faisant feu de dessus les bateaux, ignèrent le peu d'ennemis qui paraissaient et débarquèrent ns obstacles.

En avant du lieu destiné pour le passage est une petite aine de 250 pas de large, bordée des deux côtés de haies et broussailles qui viennent jusqu'à la rivière. Au fond de la tite plaine, on voit la chaussée de Schlestadt à Strasbourg, stante environ de 400 pas de la rivière, et sur laquelle parut entôt l'avant-garde ennemie, dont l'infanterie au premier up de fusil qu'elle entendit, se jeta dans les haies pour s'apocher de la rivière et en disputer le passage; les dragons à eval s'avancèrent dans la petite plaine en même temps que cinq compagnies de grenadiers passèrent sur les bateaux ntés. Un gué qui était à 50 pas sur la droite servit à faire sser les 50 dragons à cheval portant en croupe les 50 à ed. Ceux-ci s'emparèrent des broussailles de la droite et y ent joints par une compagnie de grenadiers; les dragons cheval se mirent en bataille en avant du pont que l'on mmençait à construire, et derrière eux deux compagnies de enadiers; sur le bord de la rivière, pareil nombre occupait broussailles de la gauche.

M. le comte de Maillebois, en partant du camp, avait voyé 50 hommes vis-à-vis le gué d'Ohnheim pour donner lousie à l'ennemi sur ce passage et tâcher de retarder sa arche. Il avait en même temps détaché une troupe pour

aller occuper le pont qui est à Grovenstadt, cette troupe le joignit après le passage.

Le pont, composé de 15 pontons, fut construit en 25 minutes, sous la protection des grenadiers et dragons, qui fusillèrent continuellement avec les dragons et grenadiers de l'armée ennemie sans quitter les bords de la rivière.

Aussitôt que le pont fut construit, l'infanterie passa dessus en colonnes et, la brigade de Montmorin soutenant les grenadiers de la droite, ils poussèrent l'ennemi de haies en haies jusqu'auprès de la chaussée; la brigade de Monnin se mit en bataille dans la petite plaine et, celle de La Fère soutenant en colonnes les grenadiers de la gauche, ils se rendirent ainsi maîtres des haies de cette partie.

L'armée ennemie parut en même temps sur la chaussée et dans la plaine qui est au delà, ayant passé le village de Fegersheim, et n'osant pas défiler devant nous pour continuer sa marche vers Strasbourg; M. de Vogué, qui la commandait, prit le parti de retourner prendre poste au village de Fegersheim. Pour cet effet, il retira peu à peu les troupes de son avant-garde qui avaient fait feu continuellement avec les nôtres, et replia son infanterie par la chaussée, sa cavalerie occupant la plaine. M. le comte de Maillebois fit alors occuper les haies qui sont en avant de la chaussée à droite, pour éloigner à coups de fusil la cavalerie ennemie, et fit former la sienne sous la protection de ces haies; elle mit sa droite à des terres ensemencées qui étaient de part et d'autre supposées impraticables, et sa gauche appuyait à l'infanterie qui marchait le long de la chaussée sur trois colonnes, le canon à la tête.

Les derrières du village de Fegersheim, du côté de la rivière, sont couverts par un ruisseau qui se divise en trois; après avoir passé fort près du village, il s'approche ensuite de la chaussée qu'il suit l'espace de 600 pas, et va se jeter dans l'Ill à la gauche du lieu où s'était fait le passage.

M. de Maillebois ne pouvait donc tourner le village de Fegersheim par sa gauche, qu'en passant les trois ruisseaux sur trois ponts, au dernier desquels est un moulin assez considérable. M. le marquis de Vogué avait profité de cette situation, et avait jeté 150 hommes sur le chemin du moulin, derrière les ponts, avec ordre à M. le marquis de Vastan, qui

les commandait, de les couper l'un après l'autre et de faire ferme dans le moulin. 100 dragons à cheval occupaient la petite plaine qui est entre le moulin et Fegersheim. Il profita aussi d'une haie assez forte qui traverse la grande plaine depuis les terres ensemencées jusqu'à la chaussée et y plaça plusieurs troupes à pied qui, par leur feu, empêchèrent la cavalerie de M. le comte de Maillebois d'avancer dans la plaine. Ces troupes furent bientôt délogées par la brigade de Montmorin, qui se mit en bataille vis-à-vis et les obligea, par son feu, de quitter ces haies, qu'elle occupait.

Le canon et les deux autres brigades poussaient toujours l'ennemi sur la chaussée malgré le feu continuel de son canon et de sa mousqueterie, et M. le comte de Maillebois, étant arrivé à la jonction du chemin du moulin à la chaussée, détacha la brigade de La Fère aux ordres de M. le marquis de Fénelon, brigadier, avec deux pièces de canon, pour chasser l'ennemi des ponts et tourner le village. Elle était suivie de cent chevaux.

M. de Vastan ayant rompu les ponts que M. de Fénelon fit aussitôt rétablir, il fut poussé jusqu'au moulin; il y prit poste et se défendit très bien. Il fut cependant obligé de l'abandonner, après avoir soutenu longtemps le feu du canon et de la mousqueterie, voyant que les bataillons se disposaient à le tourner, et il fit sa retraite en très bon ordre le long du ruisseau et soutenu par les dragons à cheval jusqu'au pont du village où il fit ferme encore.

M. le comte de Maillebois, dans le même temps, s'approchait du village de Fegersheim le long de la chaussée, toujours soutenu par sa cavalerie en seconde ligne. M. le marquis de Vogué avait barricadé l'entrée du village avec des chariots placés en travers, et avait garni d'infanterie toutes les haies et les maisons de cette partie, et ce ne fut que par le feu supérieur de son infanterie que M. le comte de Maillebois parvint à en déloger l'ennemi; ce que voyant M. le marquis de Vogué, il acheva de retirer son infanterie le long de la chaussée du village derrière ses barricades et, ayant été joint dans le même temps par le détachement de M. le marquis de Vastan qui avait été forcé d'abandonner le dernier pont du ruisseau à l'entrée du village, il porta toutes ces troupes

derrière Fegersheim le long de la chaussée de Schlestadt qui fait un coude en cet endroit, son infanterie occupant la chaussée, et sa cavalerie derrière en seconde ligne.

Ce fut là que, les troupes victorieuses étant entrées dans le village par deux endroits en même temps, la paix se fit et les troupes retournèrent au camp passant sur le même pont et dans le même ordre qu'elles étaient venues.

L'objet de cette manœuvre, qui a été exécutée avec le plus grand ordre, était d'apprendre à jeter un pont sur une rivière, prendre poste de l'autre côté et à se retirer en bon ordre; comme le terrain était très varié, les troupes ont trouvé à s'y instruire, à chaque pas, des manœuvres qui leur sont propres.

Manœuvre du 20 septembre.

Le 20, l'armée campée à Plobsheim étant supposée devoir garder les bords du Rhin, elle apprit par différents avis que l'ennemi voulait passer ce fleuve vis-à-vis la plaine des Bouchers. Sur cette nouvelle, il fut ordonné que l'armée irait camper dans ladite plaine. Les campements, avec les nouvelles gardes et cent travailleurs pour faire des communications, partirent à 5 heures du matin, aux ordres de M. le marquis de Vogué. L'armée partit à 7 heures et marcha sur trois colonnes, celle de la droite composée des deux régiments de dragons et de la gauche de l'infanterie, passa le long des bois qui bordent le Rhin-Tortu, celle de la gauche composée de la cavalerie et des hussards passa par le petit bois de Grovenstadt, que l'on avait fait occuper précédemment et par Illkirch.

La colonne du centre, composée de l'artillerie et de deux brigades d'infanterie, suivit la chaussée et elle fut précédée des grenadiers de l'armée faisant l'avant-garde.

Les tentes des officiers restèrent tendues et l'on laissa des gardes pour les pailles et les effets des soldats.

Ces colonnes marchèrent toujours à même hauteur, et ceux qui les conduisaient usèrent de toutes les précautions que l'on prend à la guerre pour assurer leur marche.

L'armée campa sur une ligne dans la prairie des Bouchers, faisant face à la chaussée; les dragons et hussards cam-

pèrent en avant de la chaussée pour couvrir la droite et la gauche.

Les troupes entrèrent dans le camp au signal d'un coup de canon. Le camp fut tendu très promptement et on y resta deux heures, pour donner le temps de faire halte.

Au bout de ce temps, il fut supposé que l'ennemi, au lieu de vouloir passer vis-à-vis de la plaine des Bouchers comme on avait cru, avait profité de la marche de l'armée et avait passé le Rhin vis-à-vis le camp de Plobsheim dont il s'était emparé. Sur cette nouvelle, on battit la générale, et, en même temps, quatre bataillons et quatre escadrons qui devaient représenter l'armée ennemie partirent aux ordres de M. le marquis de Vogué pour prendre poste à Plobsheim.

Une heure après, l'armée se mit en marche au signal d'un coup de canon.

L'avant-garde fut composée de six compagnies de grenadiers, de deux pièces de canon, des vieilles gardes du nouveau camp et des piquets de la cavalerie. L'armée marcha sur trois colonnes composées des mêmes brigades et passant par les mêmes chemins qu'elles avaient tenus en venant au nouveau camp.

Lorsque la colonne de la gauche, dont les dragons à pied avaient la tête, eut fait trois quarts de lieue, elle fut arrêtée par des grenadiers et des piquets que l'ennemi, informé de notre marche, avait jetés dans les bois du Rhin-Tortu. M. de Mallevielle, brigadier, qui commandait cette colonne, les poussa le long des bois avec ses dragons à pied, continuant toujours son chemin en même temps. M. le comte de Maillebois, qui marchait sur la chaussée à la tête de l'avant-garde, ayant aperçu sur la gauche la cavalerie ennemie qui paraissait vouloir disputer le passage de la plaine et se voyant arrêté en tête par les grenadiers ennemis qui occupaient la chaussée, fit ses dispositions pour s'en rendre maître. Il envoya ordre à la colonne de la droite, composée de sa cavalerie, de quitter le chemin qu'elle tenait pour venir le joindre sur la chaussée, et aussitôt qu'elle fut arrivée, il la mit en bataille dans la plaine, les piquets de cavalerie formant la première ligne.

La cavalerie ennemie les ayant chargés, ils furent pliés et se retirèrent par les intervalles des escadrons ; ceux-ci mar-

chèrent en avant et firent plier à leur tour ceux des ennemis. Ils les poursuivirent jusqu'à une lisière de bois qui borde cette plaine, et où M. de Vogué avait jeté une partie de son infanterie ; son feu assurant la retraite des escadrons, ils passèrent à droite et à gauche de cette lisière pour venir se former dans la plaine qui est en deçà, toujours se rapprochant du camp de Plobsheim. En même temps que la cavalerie de M. le comte de Maillebois forçait celle des ennemis d'abandonner la plaine, les grenadiers poussaient ceux des ennemis sur la chaussée et les dragons de gauche chassaient l'infanterie ennemie des bords du bois le long du Rhin-Tortu.

La lisière du bois qui termine la première plaine et dont on a parlé plus haut fut disputée très longtemps. M. le comte de Maillebois fut obligé d'y faire marcher ses brigades, et ce ne fut qu'après un feu fort vif de canon et de mousqueterie que M. de Vogué l'abandonna. Son infanterie se retira le long des bois qui étaient à sa droite. Ses grenadiers et piquets, son artillerie continuèrent de défendre la chaussée en se repliant ; la cavalerie, que l'on trouva en bataille de l'autre côté de la lisière, fut bientôt chargée par celle de M. le comte de Maillebois, qui avait aussi passé la même lisière, et M. le marquis de Vogué ne disputa plus le terrain que pour faire sa retraite en ordre. Il jeta ses grenadiers et piquets dans les deux redoutes qui sont à la gauche du camp ; le feu de ces redoutes arrêta l'armée et donna le temps à M. de Vogué de mettre la sienne en sûreté.

La cavalerie de M. le comte de Maillebois resta en bataille à trois cents pas de la grande redoute, laissant à sa gauche la chaussée sur laquelle marchait l'infanterie ; celle-ci eut bientôt emporté la petite redoute défendue seulement par 100 hommes. La grande était gardée par 250 hommes et avait du canon ; elle était palissadée, et il en fallut faire l'attaque en règle. M. le comte de Maillebois dirigea sur chacun de ses angles les compagnies de grenadiers et piquets de son infanterie, soutenus de leurs corps marchant en colonne par demi-bataillon. Lorsqu'après un grand feu de mousqueterie et de canon l'on se fut aperçu que celui de la redoute était ralenti, M. le comte de Maillebois ordonna à 15 grenadiers

de chacune des colonnes de marcher aux angles avec des haches pour couper les palissades des chemins couverts; ils étaient suivis des compagnies de grenadiers, les piquets continuant à faire feu pour protéger cette manœuvre. Les palissades étant coupées, les grenadiers et piquets se jetèrent dans le chemin couvert et montèrent aux angles de la redoute ; ils étaient suivis de leurs bataillons. Les troupes qui la défendaient ayant été obligées d'abandonner le parapet, la paix se fit et les troupes retournèrent au camp. Les différentes manœuvres de cette journée ont duré jusqu'à 6 heures du soir.

Leur objet était d'apprendre à camper et à décamper en règle et à marcher à l'ennemi en bon ordre. Tout y a été instructif, et elles ont représenté parfaitement ce qui se serait passé si ce qu'on avait supposé avait été réel.

Manœuvre du 28 *septembre* 1754.

Quatre escadrons et six bataillons..... formèrent une colonne qui se rendit à Hipsheim aux ordres de M. le marquis de Vogué, maréchal de camp; de M. de Reding, brigadier, et M. de Cointet, mestre de camp de cavalerie.

Ces troupes étaient destinées à représenter l'armée ennemie que l'on supposait (étant venue par Erstein et Nordhausen) s'être emparée du village d'Hipsheim et des ponts sur la rivière d'Ill, après en avoir chassé le détachement qui les gardait.

Une heure après, M. le comte de Maillebois partit avec le reste de l'armée composée de six escadrons, de six bataillons des dragons à pied et du régiment de Raugrave, pour aller attaquer ce village et en déposter l'ennemi.

Ces troupes marchèrent sur trois colonnes; celle de la droite, composée de deux escadrons de dragons et de 150 dragons à pied, alla passer la rivière d'Ill au gué, vis-à-vis d'Ohnheim, et eut l'ordre de se porter ensuite à Fegersheim d'où, suivant la chaussée, elle devait prendre à revers le village d'Hipsheim, supposé que l'attaque des ponts ne pût pas réussir.

Les deux autres colonnes, composées l'une et l'autre d'infanterie et de cavalerie et ayant chacune deux pièces de canon à leur tête, se dirigèrent par les derrières du camp sur Hipsheim.

Ce village est situé sur la rive gauche de la rivière d'Ill; l'on y arrive, en partant de Plobsheim, par trois ponts, la rivière formant en cet endroit plusieurs îles, dont la première de ce côté-ci est fort grande et à moitié couverte d'un bois clair.

M. le comte de Maillebois s'étant avancé à la tête de ces colonnes avec les hussards, trouva l'ennemi maître non seulement d'un fossé qui couvre la tête du pont, mais aussi d'une haie assez forte qui aboutit à ce fossé. M. le marquis de Vogué y avait jeté ses grenadiers et ses piquets; il avait aussi bordé d'infanterie la rive gauche de la rivière pour nous éloigner par son feu. Une troupe de dragons à cheval vint même nous observer dans la plaine, en deçà, et plia les hussards qui s'étaient un peu trop avancés.

Les colonnes firent halte à 400 pas de la tête du pont; quatre bataillons se mirent en bataille, les deux autres formant chacun une colonne à droite et à gauche. La moitié de la cavalerie se mit en bataille derrière l'infanterie, en seconde ligne, et l'autre à la gauche de l'infanterie.

L'armée marcha ensuite dans ce même ordre jusqu'à un fossé qu'elle avait à 100 pas devant elle. Deux pièces de canon, à la tête de l'infanterie, firent feu sur les troupes qui défendaient le pont. M. le comte de Maillebois détacha ensuite la colonne d'infanterie de la gauche, composée d'un bataillon de Montmorin, pour aller tourner l'ennemi par sa droite et le déloger de la haie qu'il occupait, ce qu'elle ne put faire qu'après un grand feu de mousqueterie.

L'ennemi se retira devant la tête du pont, où il fit ferme à la faveur du fossé et de plusieurs chariots dont il s'était couvert. Notre infanterie se porta en avant, toujours précédée du canon qui faisait feu sur la tête du pont; elle aurait cependant eu peine à s'en emparer, si M. le comte de Maillebois n'eût envoyé 75 chevaux de la brigade d'Aquitaine, avec pareil nombre de dragons à pied en croupe, passer un gué qui était sur la droite. Ce gué était gardé par une troupe d'infanterie, mais on l'en éloigna par quelques coups de canon, et les dragons à pied, étant passés dans l'île, s'avancèrent à la faveur du bois pour tourner le pont. M. de Vogué, s'en étant aperçu, replia ce qui était à la tête du pont qu'il abandonna

après en avoir ôté les madriers. Il fit sa retraite par l'île en très bon ordre, toujours faisant feu, et se disposa à défendre le second pont. Notre infanterie passa sur le premier pont en colonne et traversa l'île, poussant celle des ennemis à coups de fusil. Elle fit halte à la tête du second pont, pour donner le temps à l'artillerie de diminuer le feu des ennemis, et, la rivière faisant en cet endroit un angle qui nous était favorable, le régiment de Vastan fut envoyé sur la droite avec deux pièces de canon pour tirer sur le flanc des ennemis; cette disposition les obligea à se retirer.

Il restait encore un troisième pont, derrière lequel l'infanterie ennemie aurait été forcée difficilement, étant protégée par les maisons du village qui bordent la rivière; mais M. le marquis de Vogué ayant appris dans le même temps que la colonne qui avait passé par Fegersheim paraissait derrière le village, sur la chaussée qui n'en est éloignée à cet endroit que de cinquante pas, il prit le parti d'abandonner le pont et le village et de se retirer sur Nordhausen.

Pour cet effet, il jeta un détachement dans l'église de Saint-Ludan qui est sur la chaussée, à la jonction du chemin d'Hipsheim, avec ordre d'arrêter les dragons le plus longtemps qu'il pourrait. Il mit sa cavalerie en bataille, la gauche sur Saint-Ludan et la droite au village d'Hipsheim, et retira toute son infanterie en très bon ordre par les rues d'Hipsheim, toujours nous arrêtant par son feu; il la mit en bataille sur la place du village, la droite près de la rivière.

Lorsqu'elle fut formée, le détachement de Saint-Ludan, que les dragons n'avaient pas eu le temps d'attaquer, se retira sous la protection de la cavalerie; celle-ci se replia ensuite à deux cents pas en arrière du chemin qui mène d'Hipsheim à la chaussée, et son infanterie commença sa retraite vers Nordhausen, à la faveur d'un terrain creux qui borde la rivière. L'infanterie de M. le comte de Maillebois se formait en même temps en dehors du village qu'elle ne quitta point; il fit tirer quelques coups de canon sur la cavalerie ennemie pour l'éloigner et donner à la sienne la place de se former à mesure qu'elle arrivait. Elle se mit en bataille sur deux lignes, la droite à des terres ensemencées qui bordent la chaussée, et la gauche vers le terrain creux par où l'infanterie ennemie se retirait.

M. le marquis de Vogué, voyant notre cavalerie s'ébranler et voulant assurer la retraite de son infanterie qui n'était pas encore assez éloignée, ordonna à ses escadrons de charger les nôtres, ce qu'ils firent avec succès, et nos deux lignes furent pliées l'une après l'autre. Elles se rallièrent ensuite et chargèrent à leur tour celles des ennemis, qui, n'ayant d'autre objet que de se retirer sur Nordhausen, se replièrent à toutes les charges, une ligne soutenant toujours l'autre. Lorsqu'ils furent arrivés sous le feu de l'infanterie de M. de Vogué, qui bordait déjà les haies du village de Nordhausen, M. le comte de Maillebois, qui trouva cette position trop respectable pour oser l'y attaquer et qui, d'ailleurs, n'avait eu d'autre objet que de reprendre le poste d'Hipsheim, fit sonner la retraite, et la paix étant faite, toutes les troupes retournèrent au camp.

Le lendemain de cette dernière manœuvre, Maillebois écrivit au Ministre :

J'avais compté que nos manœuvres finiraient le 25, mais l'arrivée de M. le marquis de Voyer et du margrave de Dourlac, m'a engagé à en faire une dernière, hier, dont j'ai l'honneur de vous envoyer le détail.

J'ai remis à tous les régiments les ordres nécessaires pour leur départ et, en conséquence, les régiments de Vienne, du Roi et de Raugrave sont partis ce matin. Ceux de Montmorin et de Virtemberg (*sic*) partent demain, et le reste des troupes après-demain.

MM. de Vogué et de Béthune comptent rester quelques jours à Strasbourg. Le dernier va de là aux Deux-Ponts, et ils doivent se rendre à Fontainebleau, l'un le 12, l'autre, le 15 du mois prochain. Pour moi, je partirai le premier et je compte avoir l'honneur de vous voir avant votre départ, à moins que je ne m'arrête quelques jours pour faire ma cour au roi de Pologne.

Je ne puis trop vous dire, Monsieur, combien j'ai été content de M. de Vogué, il a donné des preuves publiques de son zèle et de son intelligence; et, si mes liaisons ne me rendaient pas suspect sur son compte, je m'étendrais sur toutes les louanges qu'il mérite.

L'indisposition de M. de Béthune l'a empêché de partager nos travaux avec tout le zèle dont il est capable.

Mon suffrage n'ajouterait rien à ce que vous pensez sur le compte de M. de Lucé, ainsi je me bornerai à vous dire que toutes les parties du service dont il était chargé ont été remplies d'une façon digne de lui.

Je ne puis trop louer la volonté de toutes les troupes qui ont composé ce camp, j'ai été également content du zèle de tous les corps; vous avez vu ce que j'ai eu l'honneur de vous mander des premières opérations; l'exécution des dernières a été plus correcte, surtout dans les manœuvres purement militaires. J'ai été fort content de l'infanterie et des dragons; je ne l'ai pas toujours été également de la cavalerie, dans le détail des manœuvres, car pour ma satisfaction particulière je n'ai rien à désirer, et ce corps, comme tous les autres, m'a donné des assurances et des témoignages de la façon dont il pensait pour moi.

En général, je crois, Monsieur, qu'il ne vous reviendra que de bonnes relations de tout ce qui s'est passé à ce camp. Le service s'y est fait très exactement et il n'y a rien eu contre le bon ordre et contre la discipline. Je n'ai puni, pendant tout le camp que deux capitaines d'infanterie qui avaient manqué de se trouver à leur piquet lorsque je passai à la tête de la ligne. Je dis tout haut, en les faisant sortir des arrêts, que j'enverrais en prison, à Strasbourg, le premier officier qui serait en faute; depuis ce temps, je n'ai point eu d'occasion d'exercer ma sévérité.

Je n'ai point été importuné de demandes d'officiers pour aller à Strasbourg et il n'y en a jamais eu plus de cinq ou six à qui je l'ai permis les jours de repos.

J'ai eu recours à M. d'Invilliers, en deux occasions, pour avoir quelques pièces de canon et d'espontons nécessaires à nos manœuvres et je n'ai fait que profiter, en cela, d'une partie des offres très étendues que M. le chevalier de Saint-André m'avait faites.....

Ce même jour commença la dislocation des troupes, qui se termina le 1er octobre.

(*A suivre.*) D.

LA

CAMPAGNE DE 1805

EN ALLEMAGNE

ULM.

XV (*suite*)

Pendant le séjour de l'empereur d'Allemagne à Landsberg, on discute la possibilité d'une violation du territoire d'Anspach par les Français :

« La violation de la neutralité prussienne, a écrit Mack dans son *Mémoire justificatif*, ne m'inspirait aucune inquiétude ; je comptais fermement qu'elle n'aurait pas lieu, et *j'étais en droit d'y compter*, car Sa Majesté elle-même et son Staatsreferendar, pendant qu'ils se trouvaient à Landsberg, n'avaient aucun souci à ce point de vue, et je pouvais d'autant moins en avoir, qu'après leur départ nous eûmes connaissance de la déclaration comminatoire du roi de Prusse aux trois puissances (1). »

Ses instructions étant données, l'Empereur quitta

---

(1) Page 8.

l'armée pour rentrer dans la capitale, où d'autres occupations exigeaient sa présence.

Dans l'intérieur, il avait ordonné la levée de bataillons et escadrons de réserve dans chaque régiment. Il espérait arriver à doubler à peu près la force de l'infanterie. Chaque régiment des confins devait aussi mettre sur pied un nouveau bataillon.

La marche précipitée des troupes vers l'Inn avait forcé à les employer avant de les avoir complétées. Les attelages n'avaient rejoint qu'en partie; le harnachement n'était pas ajusté, et suivait dans des voitures de réquisition. L'artillerie de réserve comprenait quelques batteries de 12 avec un approvisionnement de munitions insuffisant; les corps de Jellachich et de Wolfskeel manquaient totalement d'artillerie; celui de Werneck n'avait pas ses pièces de réserve, et, dans le corps de Kienmayer, le régiment de Gemmingen n'avait encore ni artillerie, ni équipages (1). L'arrivée, forcément désordonnée, des divers détachements de chevaux et de recrues, du matériel et des convois, le va-et-vient qui s'en suivit, mettaient l'armée dans un état moral détestable. Tout cela ne préjugeait rien, il faut le dire, pour le succès final, mais c'était pourtant un fâcheux début, et il était uniquement dû au désir de devancer les Français sur la position essentielle d'Ulm!

« Comment Sa Majesté m'aurait-elle jugé, écrit Mack, si j'avais ramené l'armée en arrière des places d'Ulm et de Memmingen, fortifiées par son ordre, si tout s'était

---

(1) « Les généraux et la plupart des officiers de l'état-major épuisent les calèches de poste pour rejoindre les colonnes..... et arrivent à point nommé pour être enfermés dans Ulm. L'artillerie se traîne jour et nuit, enterre ses misérables chevaux le long des grands chemins, et les pontons sont charriés par les squelettes de Wimauer et Ce. » (*Relation de la prise d'Ulm*, par M. D..., capitaine d'état-major au service d'Autriche. Archives de la guerre.)

trouvé perdu par là, et si ensuite la neutralité de la Prusse n'avait pas été violée, si enfin la réunion des forces ennemies n'avait eu lieu que six ou huit jours plus tard ? Les Français s'avançaient avec une armée, et nous en avions une à leur opposer. Quel projet pouvait avoir l'ennemi? Voulait-il, par exemple, repousser seulement nos troupes légères assez loin pour opérer tranquillement sa jonction avec Bernadotte et les Bavarois ? Se sentait-il au contraire assez fort, sans se réunir à eux, pour nous assaillir dans nos cantonnements, choisis pour des raisons de sécurité politique, et nous chasser de l'Iller, c'est-à-dire aussi d'Ulm et de Memmingen, dont la fortification ne pouvait lui être indifférente? Ces deux suppositions, et d'autres encore, nous poussaient à accélérer notre concentration et à aller de l'avant pour livrer bataille à l'ennemi, autant que possible avant la réunion de ses forces. Cette bataille, nous pouvions bien la gagner, malgré notre infériorité numérique, car dans les temps modernes comme dans l'antiquité, il y a de très nombreux exemples de victoires remportées par le plus faible sur le plus fort, surtout en prenant l'offensive (1). »

On pouvait, continue Mack, être tourné sur le Lech aussi bien que sur l'Iller ; impossible de tenir sur l'Isar. Il fallait donc s'en tenir à l'Inn, mais alors employer la moitié de l'armée à la garde des cols de Vorarlberg et du Tyrol.

Restant sur l'Inn avec 30,000 hommes, on devait être repoussé d'emblée sous les murs de Vienne. Les Français, n'ayant pas été retenus en Souabe, seraient arrivés en Autriche avant que la première armée russe fût organisée, et pendant que la deuxième était encore loin. C'eût été un effondrement épouvantable ! L'armée d'Italie était

(1) *Mémoire justificatif*, page 14.

bloquée et perdue. « Dans ces conditions, conclut Mack, les motifs que je viens d'exposer m'avaient décidé, longtemps avant de quitter Vienne, à prendre la position de l'Iller. Je la considérais comme la meilleure vis-à-vis de la supériorité plus ou moins marquée de l'ennemi, pour rassembler en une armée indépendante les troupes destinées à l'Allemagne, éloigner la guerre de Vienne, et surtout pour profiter de notre avance sur l'ennemi. » Chose singulière! c'était surtout de la part de Bernadotte et des Bavarois que Mack craignait une pointe sur l'Iller, et de là sur le Vorarlberg : « C'était pour parer à tout cela qu'il fallait réunir l'armée sur l'Iller, et c'était rendu plus indispensable encore par la mise en état de défense d'Ulm et de Memmingen, que Sa Majesté avait ordonnée, et que le colonel du génie Dedovich se hâtait de fortifier en quinze jours. C'était nécessaire aussi pour empêcher le mouvement présumé des Bavarois sur le Neckar; depuis leur désertion, mon plus vif souci était de les tenir aussi loin que possible et cela aussi longtemps que possible. On sait comment j'y suis parvenu par de simples démonstrations de très faibles détachements, et par le bruit, répandu dans le pays, que non seulement nous allions les faire talonner par une forte colonne, mais aussi qu'une puissante armée russe traversait la Bohême pour les attaquer. On sait comment Bernadotte et Marmont furent attirés ainsi dans le pays de Würzbourg pour sauver les Bavarois ; je crois avoir mérité là quelques éloges, car j'avais choisi le moment le plus favorable pour une offensive contre la grande armée française, en train de passer le Rhin, laquelle n'était ni concentrée, ni pourvue du nécessaire, et se trouvait séparée des Bavarois. Le moment où j'attendais de Vienne l'ordre d'attaquer était venu, et quand j'appris l'arrivée de Sa Majesté, je crus réellement qu'Elle n'avait pas d'autre but. Mais le moment favorable resta inutilisé; on pensa que la situation politique ne permet-

tait pas encore d'entamer les hostilités, et n'était pas faite pour y engager, mais qu'elle était de nature à nous faire conserver l'avantage inappréciable de notre avance. Le commandement, disait-on, recevrait en temps utile l'autorisation d'attaquer ; mais, hélas ! elle ne vint que six ou huit jours plus tard, et nous étions déjà attaqués nous-mêmes (1) ! »

Pendant les premières journées de son commandement effectif, l'archiduc Ferdinand dut agir d'après les instructions que lui avait données l'empereur d'Autriche du 20 au 23 septembre ; ces instructions étaient inspirées par Mack, mais pour l'avenir rien n'était encore venu modifier la situation légale du jeune prince, général en chef d'une armée, vis-à-vis de Mack, simple général de division et chef d'état-major de l'Empereur. La lettre que ce dernier avait écrite le 16 à l'archiduc lui recommandait seulement de tenir compte, pour les résolutions à prendre, des avis du général Mack et du général Mayer, comme de ceux du conseiller Steinherr pour les affaires politiques. Sa liberté d'action, son initiative, sa responsabilité demeuraient entières, sauf pour les questions réglées par l'Empereur lui-même.

Cependant, tout en refusant au jeune prince une instruction formelle réglant ses relations avec le général Mack, l'Empereur lui avait fait connaître clairement sa volonté à ce sujet pendant leurs conférences de Landsberg (2), car le 12 octobre, lorsque l'archiduc reçut enfin

---

(1) *Mémoire justificatif de Mack*, pages 10 et suivantes.

(2) « Deux quartiers-maîtres généraux existaient alors à notre armée, Mack et Mayer : le premier, dont l'imagination montée sur des échasses n'enfantait que des plans gigantesques, ne parlait que de la nécessité de gagner du terrain, et par-dessus tout le point d'Ulm, qu'on devait irrévocablement regarder comme le pivot de notre armée et de toutes nos opérations. On répétait : « Il faut gagner du terrain, il faut insurger les Bavarois, requérir des chevaux, des marmites »,

l'ordre écrit de se conformer aux « conseils » de Mack, il répondit : « Le cas que j'avais prévu, où je n'approuverais pas les plans du F.M.L. Mack, s'est présenté très souvent ; moi, et les généraux les plus autorisés de cette armée, tels que les F.M.L. prince Schwarzenberg, Gyulay, Klenau, nous lui présentions nos objections, et nous avons réussi plusieurs fois à lui faire modifier ses plans ; cependant il nous rendra cette justice en honnête homme (et j'ai d'ailleurs le prince Schwarzenberg, le F.Z.M. Gyulay et le colonel Bianchi pour témoins), qu'en fin de compte il a toujours été fait comme il le voulait (1). »

Il faut donc admettre, d'après cette déclaration formelle, qu'à partir du 23 septembre, bien que l'archiduc porte encore la responsabilité du commandement devant la loi, c'est Mack qui commande en fait. Mack écrit cependant : « Son Altesse Impériale est restée jusqu'au 8 en pleine possession d'un pouvoir absolument illimité et, ainsi que je l'ai spécifié dans mon rapport du 8, Elle avait approuvé peu de temps auparavant mes opérations et ma concentration sur le Danube. Comme je n'envoyai les ordres à Son Altesse Impériale que par ce rapport, on ne pourrait trouver d'autres ordres à la date du 5 et

---

et l'on admirait son génie. Le deuxième, homme de tête, plein de connaissances et d'un calcul profond, ne voulait point passer le Lech, mais organiser notre armée et attendre nos alliés ; il parla en conséquence, démontra mathématiquement et topographiquement la solidité de son opinion ; son collègue, indigné qu'on osât en avoir une autre que la sienne, le culbuta, et Mayer eut le commandement d'une brigade.

« Sur ces entrefaites, S. A. R. l'archiduc Ferdinand, jeune prince connu avantageusement par ses campagnes précédentes, arrive à l'armée avec le titre de général en chef et ne peut disposer d'un seul bataillon. » (*Relation de la prise d'Ulm*, par M. D...)

(1) *Ulm und Austerlitz*, page 449.

du 6..... Son Altesse Impériale doit se rappeler qu'elle a souvent exercé son autorité supérieure vis-à-vis de moi, et par exemple, après le départ de Sa Majesté, elle a annulé la répartition que j'avais faite des troupes et des généraux, et l'a remplacée par une autre toute différente (1). »

Ceci prouverait que l'Archiduc a bien ressaisi le pouvoir dans quelques circonstances d'un intérêt secondaire, mais que les ordres de l'armée émanaient de Mack.

Un des premiers actes imposés par lui avait été de retirer au général Mayer von Heldensfeld les fonctions de quartier-maître-général, et de lui donner simplement une brigade à commander.

Il est assurément fâcheux pour l'honneur des armes autrichiennes que le jeune archiduc Ferdinand ait été entravé dans l'exercice de son trop court commandement. Outre l'énergie dont il a fait preuve dans la suite de la campagne, il avait montré dès le début un bon sens, une clairvoyance, des talents très supérieurs, semble-t-il, à ceux de son célèbre parent l'archiduc Charles.

Le 2 octobre, tandis que Mack, sous l'empire de ses idées préconçues et de son orgueil, attendait de plus en plus l'attaque des Français par la Forêt-Noire et la trouée de Stokach, l'archiduc Ferdinand devinait le plan de Napoléon par un raisonnement dont il faut remarquer à la fois la justesse et la subtilité. Il écrivait à l'empereur d'Autriche : « Il semble, d'après les derniers mouvements de l'ennemi, qu'il n'y ait plus de doute possible sur ses intentions : il veut menacer et tourner mon flanc droit. Il a commencé par occuper Freudenthal, Kniebis et la crête de la Forêt-Noire ; puis ses

(1) *Mémoire justificatif de Mack*, page 22.

mouvements de ce côté sont devenus infiniment lents; il en a été tout autrement vers le centre. Dès le 1er, Stuttgard a été occupé, et il doit s'y trouver environ 30,000 hommes. Bernadotte et Marmont sont arrivés le 29 à Bischoffsheim, et peuvent diriger leur marche vers la Bohême, mais bien plutôt sur Donauwœrth (1) ».

Au moment même où le jeune archiduc définissait ainsi la manœuvre que la Grande Armée commençait à exécuter autour de son armée, l'empereur d'Autriche lui enlevait le commandement effectif pour le remettre à Mack.

XVI

Le 3 octobre, la répartition de l'armée autrichienne est la suivante (2) :

1° *Jellacic* a laissé Rohan à Glurns, avec 6 bataillons et 2 escadrons; il a encore 7 bataillons à Bludenz et dans l'Innthal. Total : 6,700 hommes environ.

Il a amené sur les bords du lac de Constance 2 brigades : l'une (*Wolfskeel*), de 5 bataillons et 6 escadrons (3,100 hommes), à Lindau, Tettnang, Buchhorn et Meersburg; l'autre (*Richter*), de 7 bataillons (3,500 hommes), à Achberg, Wangen, Isny et sur la route d'Isny à Kempten;

2° Le corps de *Schwarzenberg* s'étend depuis le lac de Constance jusqu'au Danube et à l'Iller. Le gros, formé par la division *Gottesheim* (quartier général à Ravensburg; généraux Sticker, à Mengen, et Weiden-

---

(1) *Ulm und Austerlitz*, page 440.

(2) Nous avons trouvé les éléments de cette situation dans Schönhals pour les corps Jellacic et Kienmayer; et aux Archives de la guerre pour les corps Schwarzenberg, Riesch et Werneck. (Voir notre tome II, page 661.)

feld, à Allmannsweiler), a 6 escadrons (dragons Hohenlohe) à Aulendorf, et 16 bataillons (régiments Frelich, Archiduc-Rainier, Kollowrath et Manfredini), à Sigmaringen, Mengen, Markdorf et Ravensburg. Total : 8,600 hommes environ ;

Klenau commande à la fois l'avant-garde et la réserve.

L'avant-garde (généraux Liechtenstein et Mecsery) comprend 1 bataillon de chasseurs et 14 escadrons (chevau-légers Klenau et uhlans Schwarzenberg), à Pfüllendorf, Stokach, Engen et Radolfzell. La réserve (quartier général à Waldsee, avec le général Fresnel), comprend 8 escadrons de cuirassiers de Mack à Wurzach, Münchroth et Ochsenhausen, et 4 bataillons de grenadiers, à Biberach et Waldsee. Total : 5,000 hommes environ ;

3° Le corps du général *Riesch* est en seconde ligne, entre l'Iller et le Lech, avec son quartier-général à Weissenhorn. Les divisions Gyulay, Kerpen, et Hesse-Hombourg, près du Danube ; celle d'Auffenberg, qui vient du Tyrol, échelonnée depuis Memmingen jusqu'à Wertingen et Burgau.

Le colonel Civalart est encore sur la rive gauche du Danube, à Schelklingen, avec son régiment Rosenberg-dragons (8 escadrons) ; à Mähringen, le général-major Weber avec le régiment de Reuss-Plauen (3 bataillons), et dans Ulm, le F.M.L. Gyulay avec le général-major d'Ulm, et les régiments Riese et Archiduc-Maximilien (8 bataillons).

Au Sud-Est d'Ulm, les F.M.L. Kerpen et Hesse-Hombourg sont à Weissenhorn avec les régiments Nassau-cuirassiers (8 escadrons), et Erbach (3 bataillons). Le régiment Hohenzollern-dragons (8 escadrons), est à Roggenburg, et Stuart (3 bataillons), à Ichenhausen.

A Leipheim, le général-major O'Donnell et le régiment de Kaunitz (4 bataillons) ; à Günzbourg, le régiment de Jellacic (3 bataillons) et les cuirassiers Archi-

duc-François (8 escadrons); à Burgau, le général-major Ghenedegg avec le régiment de Würzbourg (3 bataillons); à Welden, le général-major Vogel et les chevau-légers de Latour (8 escadrons); à Wertingen, le régiment de Reuss-Greiz (4 bataillons); à Zusmarshausen, le F.M.L. Auffenberg et le régiment de Sporck (4 bataillons); à Günz, le général-major Auersperg et le régiment Archiduc-Charles (4 bataillons); à Frickenhausen, le régiment Auersperg (4 bataillons); à Memmingen, le F.M.L. Loudon (1), les généraux-majors Zinzendorf et d'Aspre, et les régiments Froon et Archiduc-Louis (7 bataillons). Total : 30,000 hommes environ;

4° Le corps du général *Werneck* (Q. G. à Türckheim), comprend la faible division Hohenzollern, avec les généraux-majors Hohenfeld, Mayer et Dinersberg, le régiment de cuirassiers Archiduc-Albert (8 escadrons), à Schwabmünchen, et 11 bataillons de grenadiers tirés des régiments du corps de Riesch. Total : 6,500 hommes environ, cantonnés entre Buchloe, Türckheim et Mindelheim;

5° Le général *Kienmayer* a laissé 1 bataillon à Munich; il en a 3 à Neubourg, 3 et 16 escadrons à Ingolstadt; 8 escadrons à Eichstaedt, 4 devant Ellwangen, et 2 sur la route d'Amberg. Il doit recevoir des renforts venant de l'intérieur, et en outre 5 bataillons (1 d'Erbach, 4 de Gemmingen) et 4 escadrons (2 de dragons Hohenlohe et 2 de uhlans Merveldt) qui ont débouché de Bohême, mais seront forcés d'y rentrer à l'approche des Bavarois.

---

(1) Le général Loudon était venu du Tyrol, en même temps qu'Auffenberg, avec la brigade d'Aspre (régiments Archiduc-Louis, Froon et Spork : 14 bataillons, grenadiers compris). Il avait cédé ses trois bataillons de grenadiers à la division Hohenzollern et réuni à son commandement la brigade Auersperg (régiments Auersperg et Archiduc-Charles).

Ainsi, tandis que Ney et Murat sont arrivés à deux marches d'Ulm, l'armée autrichienne est encore éparpillée depuis le lac de Constance jusqu'au Lech et même au delà, et depuis les Alpes jusqu'au Danube. Mack songe alors à la concentrer, mais il ne croit pas pouvoir le faire sans remanier d'abord la composition des grandes unités (1). Le 6 octobre, il arrête le tableau suivant (page 1285), qui nous donne la force de l'armée autrichienne à cette date, mais qui n'a peut-être pas été mis à exécution dans toutes ses parties, notamment en ce qui concerne le renforcement de Kienmayer aux dépens de Riesch.

Les emplacements sont moins bien connus. Nous savons cependant que des ordres ont été donnés pour commencer le 4 une concentration autour d'Ulm, qui doit être accomplie le 8. Mack a fini par comprendre que le danger ne viendrait pas de Schaffhouse, ni du Kniebis; mais il ne veut pas admettre que l'armée française soit numériquement très supérieure à la sienne, ni qu'il soit funeste de perdre la communication directe avec Vienne.

---

(1) « Dans les premiers jours d'octobre, on commence à croire à l'existence d'une armée ennemie sur les bords du Rhin, qu'elle avait déjà passé; les gazettes ne cessaient d'en donner le dénombrement et répétaient, jusqu'à satiété, la direction qu'elle prenait. Cependant, on s'opiniâtre à la croire peu insignifiante (*sic*), parce qu'on ne se donne pas la peine de calculer que, de Boulogne à Strasbourg, il n'y a pas plus loin que de Vienne à Ulm.

Le 6 du même mois, nos avant-postes heurtent ceux de l'ennemi en avant de Geislingen; nous recevons quelques affronts partiels, sans toutefois croire encore au commencement des hostilités. De notre côté, nous bouleversons les jardins des bourgeois de Memmingen pour leur prouver que leur bicoque est une place forte; nous creusons et escarpons les décombres d'Ulm pour en faire notre place d'armes, et nous élevons quelques parapets de boue sur le Frauen et le Michelsberg, pour y établir notre position et assurer notre pivot. » (*Relation de la prise d'Ulm*, par M. D..., capitaine d'état-major au service d'Autriche).

ÉE.	DIVISIONS.	BRIGADES ou DÉTACHEMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	HOMMES d'infanterie.	CHEVAUX.
	KLENAU	Mecsery	1	14	727	1,508
N-		Fresnel	4	8	1,987	744
	GOTTESHEIM	Sticker	8	»	4,725	»
		Weidenfeld	8	»	3,774	»
		N. (colonel de Hohenlohe-dragons	»	6	»	524
	GYULAY	Ulm	8	»	2,896	»
		Weber	3	»	1,341	»
		Liechtenstein	»	8	»	988
		Colonel Civalart	»	8	»	987
...	KERPEN	O'Donnell	7	»	3,407	»
		Colonel Henneberg	6	»	3,223	»
	LOUDON	D'Aspre	7	»	4,287	»
	HESSE-HOMBOURG	Hermann	»	16	»	1,595
	AUFFENBERG	Zinzendorf	7	»	3,745	»
		Ghenedegg	3	»	1,362	»
		Vogel	»	8	»	901
...	HOHENZOLLERN	Hohenfeld	6	»	3,106	»
		Mayer von Heldensfeld	4	»	2,156	»
		Dinersberg	»	8	»	660
		Caramelli	»	16	»	1,505
		Colonel Engelhardt	10	»	6,112	»
		Theelen	6	»	3,225	»
.....		Nostitz	»	14	»	1,688
		Colonel Haager	4	4	2,623	512
		N. (garnison de Munich)	1	»	478	»
		Rohan	8	»	3,843	»
.....		Richter	8	»	3,575	»
		Wolfskeel	5	10	2,858	1,122
	TOTAUX		114	120	59,450	12,734

Il se borne à rassembler des troupes le long du Danube, face au Nord, couvrant ainsi les débouchés du Tyrol, ce qui est logique, s'il considère son armée comme subordonnée à celle de l'archiduc Charles et celui-ci en pleine offensive.

Le corps de Schwarzenberg doit venir à l'Est d'Ulm, entre Gögglingen et Grimmelfingen; celui de Riesch, auquel Spangen doit se réunir avec les 11 bataillons envoyés d'Italie (1), à Ulm même et sur les hauteurs de la rive gauche; celui de Werneck entre Leipheim et Günzbourg.

Jellacic viendra à Biberach, et se tiendra prêt à déboucher par Riedlingen ou Ehingen pour agir sur le flanc droit des Français, en cas d'affaire générale. S'il est battu, il se retirera sur le Vorarlberg, laissant 4 bataillons à Memmingen. Symétriquement, Kienmayer doit se rassembler vers Neubourg et Donauwœrth pour en déboucher, le cas échéant, dans le flanc gauche de Napoléon, après avoir laissé à Ingolstadt une forte garnison d'infanterie et d'artillerie. Sa retraite est sur Munich.

Mais Kienmayer n'est pas rejoint par les troupes qui ont débouché de Bohême vers Amberg, et que la marche de Bernadotte a fait reculer (2) ; il a laissé 1 bataillon à Munich ; 1 bataillon, 1/2 escadron et 2 pièces à Ingolstadt. Il n'a plus avec lui que 5 bataillons et 31 escadrons 1/2, et sur ce nombre, il prend 1 bataillon, 1/2 escadron et 2 pièces pour tenir Donauwœrth, 1 bataillon pour Rain. Le reste (3 bataillons et 31 escadrons), réuni d'abord à Neubourg, se rapproche de

---

(1) Mitrowski, 5 bataillons ; Czartorisky, 5 bataillons ; Beaulieu, 1 bataillon.

(2) 4 bataillons de Gemmingen, 1 d'Erbach ; 2 escadrons de dragons Hohenlohe et 2 escadrons de uhlans de Merveldt.

Donauwœrth à la nouvelle de l'arrivée des Français; mais, à supposer même que le plan de Mack s'exécutât, ce serait un bien faible appoint dans la bataille que ces 4,000 hommes.

Les ordres du général autrichien ne sont pas encore exécutés, que l'apparition *prématurée* des Français devant Donauwœrth vient tout bouleverser.

A cette nouvelle, Mack s'empresse d'ordonner à Kienmayer de prendre position derrière le Lech, pour rester le plus longtemps possible en liaison avec le gros de l'armée; mais il devra se retirer sur Munich pour peu qu'il se trouve en face de forces supérieures.

Mack songe un instant à prendre l'offensive sur la rive gauche du Danube (1), mais il y renonce aussitôt,

---

(1) *Mack à l'Empereur d'Allemagne.*

6 octobre 1805.

« Quand même l'ennemi passerait le Danube bien loin en aval et s'avancerait jusqu'à l'Inn, nous ne chercherions nullement la rive droite; encore moins quitterions-nous Ulm, mais nous descendrions par la rive gauche pour menacer sa communication et le placer entre nous et les Russes. Si jamais j'eus l'espérance d'un heureux succès, c'est bien aujourd'hui, et nous ne le devons qu'aux grandes et sages résolutions de Votre Majesté. Oh! que Votre Majesté aurait dû ne pas quitter l'armée et lui préparer Elle-même la première victoire, que Dieu voudra sans doute nous accorder avant l'arrivée des Russes! D'ici à demain soir, nous aurons réuni près de 80 bataillons et, dès lors, nous ne tarderons pas à agir sur les derrières de l'ennemi, qui veut nous prendre à revers. »

Considérations sur les circonstances présentes, par Mack.

Ulm, 7 octobre 1805.

« Il est à peu près démontré que l'ennemi a l'intention de recommencer son jeu de Marengo, c'est-à-dire de prendre l'armée à revers pour la couper des États héréditaires. Comme nous sommes maîtres d'Ulm et que cette place est déjà en état de défense, il serait facile de

pour ne pas s'éloigner des convois d'artillerie en marche de Braunau sur Landsberg. Il se décide donc simplement à détourner vers Günzbourg les colonnes qui opéraient leur concentration sur Ulm, et à opérer défensivement, en liaison avec Kienmayer, en ayant Augsbourg derrière soi.

Il écrit à Jellacic de laisser la brigade Wolfskeel à Stokach, Lindau et Memmingen, et de venir relever à Ulm le corps de Schwarzenberg avec la brigade Richter. Schwarzenberg, aussitôt relevé, se portera à Günzbourg; Werneck y est arrivé dans la nuit du 6 au 7, et y reste. Loudon et Spangen, qui viennent de déboucher du Tyrol, sont appelés aussi à Günzbourg.

Mack décide enfin d'envoyer le général d'Aspre sur la rive gauche, pour observer l'ennemi, non pas avec sa brigade, mais avec un détachement constitué spécialement pour la circonstance, 3 bataillons, 2 compagnies de chasseurs et 6 escadrons.

Le reste de l'armée se concentrera derrière la Günz, depuis Günzbourg jusqu'à Ichenhausen. Par un nouveau bouleversement de l'ordre de bataille, Werneck formera l'aile gauche, Riesch le centre, et Schwarzenberg la droite.

Telles sont les dernières dispositions ordonnées pour l'armée autrichienne, au moment où nos troupes commencent à franchir le Danube.

Si l'on reprend sommairement toutes les opérations de l'armée autrichienne depuis le début de la campagne,

---

lui faire payer cher ce projet, d'une folle audace, car on n'aurait qu'à opérer sur la rive gauche, en descendant, et, si l'on avait alors le bonheur de le battre, son sort serait effroyable, tandis que le nôtre, en cas de défaite, ne pourrait jamais se terminer très mal, puisque nous aurions une retraite assurée sur Ulm.....; mais il faudrait examiner en même temps très soigneusement si l'ennemi ne revient pas contre Ulm. » (D'après Angeli : *Ulm und Austerlitz*, page 440).

on peut constater qu'elles ont été assez exactement suivies et signalées par nos agents. La formation des camps, la répartition de l'armée autrichienne entre eux, puis entre les divers théâtres d'opérations, a été indiquée dès le mois d'août. Une seule lacune a subsisté dans ces renseignements, mais elle est assez grave : à part deux observations exactes de M. Lezay-Marnesia et de Bacher (1), rien ne porte à penser que les unités n'ont que la moitié de l'effectif réglementaire; les avis donnés à Murat majorent beaucoup la force des corps de Wels et de Bregenz; aussi l'Empereur croira-t-il, jusqu'au 12 octobre, que Mack peut réunir 100,000 hommes sur l'Iller.

Les mouvements de Wolfskeel en Souabe sont assez exactement suivis, à l'exception de la fausse alerte donnée par Murat, et rectifiée le surlendemain. Le passage de l'Inn est connu par le télégraphe quatre jours après qu'il a eu lieu. Le nombre, la composition et l'itinéraire des différentes colonnes sont parfaitement connus.

Bref, jusqu'au 20 septembre, Napoléon est aussi bien renseigné qu'on peut l'être.

Du 20 septembre au 2 octobre, les renseignements arrivent encore, mais ils sont moins clairs.

Le 22 et le 23, deux rapports remarquables annoncent que les Autrichiens auront une première ligne vers Stokach, une seconde sur l'Iller, une troisième sur le Lech, ce qui répond assez bien aux cantonnements pris depuis Engen jusqu'au Lech par Klenau, Gottesheim et Riesch; ils signalent le temps d'arrêt ordonné par l'archiduc Ferdinand sur le Lech, et sa conférence avec l'Empereur et le général Mack (2). Mais Napoléon ne semble pas

(1) Voir tome II, page 312 et suivantes; page 382.
(2) Tome II, page 323 et suivantes.

Les rapports du 6 ne parlent toujours que de la concentration des troupes autrichiennes à Ulm (1). Les fantômes imaginés par Soult et Bernadotte s'évanouissent à l'approche de nos troupes. En résumé, au moment de passer le Danube, Napoléon a une connaissance assez exacte de la situation de l'ennemi, qu'il sait en train de se concentrer à Ulm.

XVII

Vandamme, arrivant à Harburg le 6 au soir, en chasse deux escadrons de hussards de Liechtenstein, qui donnent l'alarme à Donauwœrth. Le bataillon de Colloredo qui occupe cette ville commence à enlever les madriers du pont, et ce travail est à peu près terminé au milieu de la nuit, quand l'avant-garde française se présente. Le bataillon autrichien, par ses feux, gagne le temps d'achever la rupture du pont, et se retire après avoir perdu 40 hommes.

Kienmayer, en apprenant ces événements, qui présageaient sa séparation du gros de l'armée, se décide à la retraite immédiate sur Aichach. Il ordonne au général Theelen de se rendre à Pfaffenhofen avec un régiment de cuirassiers et le bataillon qui était resté à Ingolstadt, et il rappelle à lui les régiments de Gyulay et de Brooder.

Le général Nostitz, qui couvrait la retraite sur Aichach avec deux bataillons de Colloredo, les hussards de Liechtenstein et les uhlans de Merveldt, est attaqué près d'Holzheim par une troupe de dragons qui avaient passé le Lech à la nage et menaçaient de le couper. Il leur fait quelques prisonniers et les repousse.

---

(1) Tome II, pages 850 et 851.

Dans la nuit du 7 au 8, informé de la force des troupes françaises qui débouchent sur lui (Murat et Soult), Kienmayer n'hésite pas à poursuivre sa retraite sur Schwabhausen, où il recueille les cuirassiers de Nassau, venus de Pfaffenhofen.

Mack se rend le 7 d'Ulm à Günzbourg, où il arrive à 4 heures du soir. Il y apprend la prise de Donauwœrth par les Français, et envoie de ce côté le général Auffenberg avec un détachement composé exprès pour la circonstance : trois bataillons de Reuss-Greitz, six bataillons de grenadiers, et quatre escadrons et demi de cuirassiers Archiduc-Albert avec huit pièces de canon (1). Auffenberg se portera par Wertingen sur Donauwœrth pour reconnaître les troupes qui y ont passé.

Mack apprend, en même temps que la prise de Donauwœrth par Soult, le passage de Bernadotte à Anspach et sa réunion avec la Grande Armée. Cette nouvelle lui fait concevoir la nécessité de prendre d'autres dispositions ; mais, pour gagner du temps, on avait dirigé sur Ulm, par le chemin le plus court, chacun des détachements cantonnés le 3 dans les villages entre le Lech et le lac de Constance, dont nous avons donné la liste. Il devenait très difficile de leur envoyer des ordres à tous, et même de savoir où se trouvait chacun d'eux. Force était donc d'attendre, tout au moins, que la plus grande partie des corps d'armée se fût rassemblée. Mack dut remettre au 9 tout nouveau mouvement. Ce jour-là, il parlait de se porter de très bonne heure sur Augsbourg ou Landsberg par Zusmarshausen et opérer sa réunion avec Kienmayer, dût-il passer sur le ventre à l'avant-garde française pour se faire jour. Une lettre qu'il

(1) Il s'y joignit ensuite, pendant le combat de Wertingen, deux escadrons de chevau-légers de Latour. Les généraux-majors mis sous les ordres d'Auffenberg étaient Hohenfeld et Dinersberg.

écrivit alors à Kutusov donne à penser qu'il ne songeait pas sérieusement à cette retraite (1).

D'Aspre prendrait sa retraite sur Ulm, où demeurerait Jellacic, et Auffenberg se replierait sur Zusmarshausen, où il rejoindrait le gros de l'armée.

« Le 7, dit Mack, quand nous apprîmes la marche de Bernadotte et des Bavarois par Anspach, il n'aurait plus été possible de ramener derrière le Lech notre armée, alors en mouvement vers le Danube en un grand nombre de petites colonnes. Je ne pouvais et ne devais m'efforcer que de modifier sa première disposition devant le Danube et devant Ulm, qui l'aurait exposée à tous les dangers vis-à-vis d'un ennemi infiniment supérieur. Ceci me conduisit à décider la concentration à Günzbourg pour couvrir la communication avec Kienmayer, resté derrière le Lech, m'opposer de concert avec lui au passage du Danube par les ennemis, et peut-être remporter un avantage partiel sur telle ou telle de leurs colonnes, soit en amont, soit en aval du Lech. Mais si, à la question de savoir pourquoi je ne me suis pas retiré derrière le Lech, le 7 et le 8, je réponds que je ne pouvais plus changer la direction des nombreuses petites colonnes en marche vers le Danube, je n'ai dit en aucune façon que je l'aurais fait si j'avais pu : j'ai bien affirmé le contraire. Lors même que j'aurais pu prévoir la violation de la neutralité prussienne, et alors surtout, je n'aurais pas cru devoir, en mon âme et conscience, faire reculer l'armée.....

---

(1) *Mack à Kutusov.*

8 octobre 1805.

« Nous avons de quoi vivre dans le pays, depuis le Lech jusqu'au fond de la Souabe, plus longtemps qu'il ne peut nous être nécessaire jusqu'à ce que l'armée russe arrive sur l'Inn et y soit pourvue de tout, en état d'agir..... Nous parviendrons ainsi à l'époque où l'armée impériale russe sera prête et nous trouverons alors facilement la possibilité de préparer à l'ennemi le sort qu'il mérite. » (*Ulm und Austerlitz.*)

« Retirer l'armée derrière l'Inn, sacrifier le Tyrol, le Vorarlberg et l'armée d'Italie, était une résolution que la toute puissance de Sa Majesté pouvait seule se permettre. L'ennemi nous y aurait encore atteints avec des forces supérieures, et nous aurait rejetés sur les colonnes russes; cela lui était d'autant plus facile que le corps d'Augereau arrivait déjà en toute hâte, et qu'il n'aurait plus fallu détacher que 20,000 hommes pour enlever les cols du Tyrol.....

« Il eût été encore plus douteux de ne pas même se maintenir sur l'Inn, de laisser les gorges de Salzbourg et de la Haute-Autriche inoccupées; c'était sacrifier la plus belle et la meilleure partie de la monarchie, ainsi que l'armée d'Italie, pour ne couvrir que la capitale avec toutes les forces disponibles. La bataille d'Austerlitz eût alors été livrée devant Vienne. Qui oserait dire si Sa Majesté aurait pris une pareille résolution, et quelles en auraient été les suites (1)? »

« La situation de l'armée se trouva terriblement compromise par l'apparition subite d'un ennemi plus de deux fois supérieur en nombre, mais je ne la considérai pas comme désespérée. Au moment où je fus assuré que l'ennemi s'était rendu maître des deux rives du Lech, au pont de Rain, qu'il obligeait le corps de Kienmayer à battre en retraite, et qu'il pouvait atteindre Augsbourg avant nous, enfin quand son projet fut bien manifestement de nous couper des Russes, je pris la résolution de prendre à revers cet ennemi qui voulait nous prendre par derrière, et de tomber sur sa communication, briser sa supériorité et l'éloigner des Russes. Nous pouvions, certes, nous rejeter encore sur le Tyrol, mais je ne le voulais pas, car c'eût été sacrifier les Russes, que l'ennemi aurait rencontrés beaucoup plus tôt sur la ligne

(1) *Mémoire justificatif*, pages 9 et suivantes.

beaucoup plus courte qu'il suivait, tandis que nous ferions un grand détour par les gorges du Tyrol et de Salzbourg avant de faire notre jonction. Je crois encore mériter des éloges pour cette résolution, prise subitement, car nos communications s'en trouvaient dégagées, et nous disposions derrière nous de la Bohême, de la Franconie et de la Saxe même pour notre retraite et notre subsistance. Nous pouvions bien vivre de réquisitions autant que l'ennemi, surtout étant en droit d'espérer que nous serions bien accueillis, et soutenus par les Prussiens d'Anspach et de Baireuth, ainsi que par les Saxons; vraisemblablement les dispositions de la Prusse envers nous, alors si amicales par suite de la colère soulevée par la violation de son territoire, n'auraient pas pris la tournure défavorable qu'elles ont prise.

« Ces motifs, même si j'avais pu prévoir la violation de la neutralité prussienne, m'auraient empêché de faire ma retraite sur l'Inn, car pouvait-il y avoir rien de plus encourageant pour la Prusse, au point de vue militaire, qu'une armée autrichienne couvrant ses frontières et celles de la Saxe et leur mobilisation, et avec laquelle leurs troupes auraient bientôt pu se réunir? J'affirme que, jusqu'au moment où mon projet de passage à Günzbourg fut rendu impossible, et notre existence sur la gauche et dans Ulm anéantie, je considérai la violation de la neutralité comme un bonheur, quelle que fût la confusion dans laquelle elle nous plongeait, et j'ai reçu deux lettres du comte Cobenzl et de Lamberti prouvant clairement que Sa Majesté et eux étaient du même avis.....

« Nous étions pourvus d'artillerie et de munitions pour longtemps et en tout cas pour trois batailles, car nous avions toute notre réserve d'artillerie, lourde et légère, et nous aurions toujours pu tirer quelque chose de la Bohême, comme un coup d'œil sur la carte peut le montrer. Les renforts en marche pour nous rejoindre étaient perdus pour nous, mais non pour notre cause en général,

car ils devaient se réunir à l'armée combinée sur l'Inn; ceux qui venaient d'Italie devaient garder les cols du Tyrol, et ils y étaient plus utiles, car pour notre objet une force de 35 à 40,000 hommes était la meilleure; c'est ce qui nous restait après le départ de Jellachich pour le Vorarlberg et du corps de Kienmayer avec un train d'artillerie destiné aux Russes, qui en étaient dépourvus. L'ennemi se trouvait ainsi entre deux adversaires, et obligé de se diviser en deux armées, car il était beaucoup plus attaché que nous à sa communication, n'ayant avec lui que le strict nécessaire aux besoins du moment, en artillerie et munitions. En outre, il aurait eu à détacher sur l'Iller, en face de Jellachich, un corps au moins égal au sien, car sa communication avec Brisach et Huningue était coupée par là, et même sa communication principale pouvait être coupée par des détachements envoyés de là au Nord du Danube.

« Toutes nos forces restaient en action; notre direction, que j'ai indiquée plus haut, devait sérieusement inquiéter l'ennemi et le rendre prudent pour sa marche vers l'Inn et vers Vienne, ainsi que vers le Tyrol. Qu'il opposât à notre armée des forces égales ou très supérieures, elles pouvaient être battues et, ayant le Danube à dos, elles se trouvaient dans une situation très désagréable. Nous, au contraire, si nous étions battus, nous n'avions pas à nous en inquiéter, car notre retraite n'était arrêtée par aucun fleuve, mais par des rivières et ruisseaux insignifiants.

« S'il employait contre nous une force notablement supérieure, nous aurions cédé devant lui, car, le côté du Rhin excepté, nous pouvions battre en retraite dans n'importe quelle direction; notre projet d'éloigner le gros de l'ennemi des armées alliées aurait été atteint d'autant plus complètement, et nous aurions fait gagner d'autant plus de temps aux Russes, à notre armée de réserve et à l'insurrection hongroise.

« Il n'est pas douteux que des résultats tout différents et, sinon heureux, à coup sûr beaucoup moins malheureux, auraient été obtenus si l'on n'avait pas fait avorter ce projet. »

Situation du 8 *octobre* (1).

Corps du F.M.L. Kienmayer.

(Brigades Caramelli, Thelen, Nostitz, Hager).

4 bataillons Deutschmeister.
3 bataillons J. Colloredo.
3 bataillons de grenadiers.
16 escadrons de cuirassiers Nassau et Lorraine.
8 escadrons de hussards Liechtenstein.
6 escadrons de uhlans Meerweldt (2 escadrons de uhlans Meerweldt à Amberg).

Corps du F.M.L. Werneck.

Division Auffenberg (brigades Vogel et Sinzendorf).

3 bataillons Reuss-Greitz.
4 bataillons Spork.
4 bataillons de grenadiers.
8 escadrons de chevau-légers Latour.

Division Kerpen (brigades O'Donnell et Hohenfeld).

4 bataillons Kaunitz.
3 bataillons Fr. Jellachich.
4 bataillons de grenadiers.

Division Hohenzollern (brigades Mayer et Dinersberg).

4 bataillons de grenadiers.
8 escadrons de cuirassiers Albert.

---

(1) Archives de la Guerre de Paris. Mack se plaint, dans son *Mémoire justificatif*, de ce que l'Archiduc a remanié la répartition des troupes et des généraux. Nous ne savons si la situation ci-dessus est conforme aux ordres de Mack ou à ceux de l'Archiduc.

Détachement D'ASPRE.

3 bataillons Wurtemberg.
2 compagnies de chasseurs.
6 escadrons de cuirassiers Hohenzollern, de chevau-légers Rosenberg et de uhlans de Schwarzenberg.

CORPS DE SCHWARZENBERG.

Division KLENAU (brigades LIECHTENSTEIN et FRESNEL).

4 bataillons de grenadiers.
4 compagnies de chasseurs.
8 escadrons de cuirassiers Mack.
6 escadrons de chevau-légers Klenau.
6 escadrons de uhlans Schwarzenberg.

Division GOTTESHEIM (brigades STICKER, WEIDENFELD, SPETH).

16 bataillons Frelich, Archiduc-Régnier, Kolowrat, Manfredini.
6 escadrons de dragons Hohenlohe.

CORPS DE RIESCH.

Division GYULAY (brigades ULM, WEBER, GHENEDEGG, MECSERY).

8 bataillons Riese et Archiduc-Maximilien.
9 bataillons Stuart, Reuss-Plauen, Erbach.
6 escadrons de hussards palatins.
6 escadrons de hussards Blankenstein.

Division LOUDON (brigades SICCOFANTI, AUERSPERG).

3 bataillons Archiduc-Louis.
12 bataillons Archiduc-Charles, Froon, Auersberg.

Division HESSE-HOMBOURG (brigades HERMANN, AUER).

8 escadrons Archiduc-François.
6 escadrons de cuirassiers Hohenzollern.
6 escadrons de cuirassiers Nassau.

CORPS JELLACHICH.

(Brigades ROHAN, RICHTER, WOLFSKEEL).

Ulm :

12 bataillons de l'Empereur, Hildburghausen, Stain.
3 bataillons de grenadiers.
1 bataillon de chasseurs.

A Stokach :

2 bataillons Beaulieu.
8 escadrons de chevau-légers Rosenberg.

A Munich :

1 bataillon de grenadiers.
2 escadrons de cuirassiers Nassau.

A Lindau :

1 bataillon Beaulieu.

Renforts en marche.

Venant de Bohême :

4 bataillons Gemmingen.
1 bataillon Erbach.
2 escadrons de dragons Hohenlohe.

Venant d'Autriche :

5 bataillons Gyulay.
4 bataillons des 1er et 2e valaques.
12 bataillons du valaque-illyrien, de Brood, de Peterwardein et du Banat allemand (confins militaires).
8 escadrons de cuirassiers Prince-Impérial.
8 escadrons de dragons Archiduc-Jean.
8 escadrons de chevau-légers O'Reilly.
16 escadrons de hussards de l'Empereur et Hesse-Hombourg.

Venant du Tyrol :

10 bataillons Mitrowski et Czartoriski.
1 bataillon Beaulieu.
1/2 escadron de hussards Blankenstein (1).

Le 8, pendant que Mack prenait de nouvelles dispositions, Auffenberg arrivait à Wertingen à sept heures du

(1) « Le 8, tous les vorspann de la Bavière et de la Souabe sont enfin parvenus à rassembler notre armée dans les environs d'Ulm ; mais la cavalerie, qui n'a pas eu la même commodité pour s'y rendre, n'a pas vingt chevaux par escadron en état de se remuer, et l'artillerie de réserve n'a point encore atteint le terme de sa marche. On vit au jour à la journée : on requiert et on pille le voisinage pour éviter les embarras des transports. » (*Relation de la prise d'Ulm*, par M. D...).

matin. Il y était à peine, qu'il recevait l'ordre de ne pas poursuivre sa marche sur le Lech, mais de rebrousser sur Zusmarshausen pour couvrir la route d'Augsbourg, et y former l'avant-garde de l'armée. Il apprenait en même temps que des troupes françaises, marchant vers lui, avaient traversé le village de Norndorf. Malgré cet ordre et malgré ce renseignement, il résolut de cantonner à Wertingen. Il occupa les portes avec ses trois bataillons d'infanterie, mit les grenadiers au repos dans les rues, et la cavalerie hors de la ville.

Vers midi, il apprit que quelques centaines de Français avaient traversé Pfaffenhofen, à une lieue et demie de Wertingen. Il résolut de battre cette avant-garde et de se procurer de nouveaux renseignements sur le gros des forces ennemies. Il forma donc un détachement sous les ordres du général Dinersberg (2 escadrons de cuirassiers, 2 compagnies de grenadiers, 2 compagnies de fusiliers) pour aller dans cette direction. Dinersberg, à son tour, partagea son détachement en deux parties égales, qu'il envoya par les deux rives de la Zusam, l'une sur Thierheim, l'autre sur Frauenstetten. Ces deux petites colonnes, fortes chacune de deux compagnies et un escadron, rencontrèrent près de ces deux villages des corps français très supérieurs qui les bousculèrent et les rejetèrent sur Wertingen, non sans leur avoir fait bon nombre de prisonniers.

A la première nouvelle de ces petits engagements, Auffenberg disposa quatre de ses bataillons de grenadiers (Kaunitz, Erbach, Jellacic et J. Colloredo) sur les hauteurs à gauche de la route de Günzbourg, un (Archiduc-Louis) devant la porte d'Augsbourg, et un (Spork) avec deux compagnies de Stuart devant la porte de Pfaffenhofen, pour recueillir les débris de la troupe de Dinersberg. Les trois bataillons de Reuss-Greitz occupaient la ville; les deux escadrons et demi de cuirassiers se tenaient à l'aile droite des quatre premiers bataillons.

A peine les troupes étaient-elles rendues sur ces emplacements, qu'on apprit l'arrivée prochaine de deux corps d'armée français, sur les deux rives de la Zusam.

Un régiment de cavalerie française bouscule le bataillon de grenadiers qui garde la porte d'Augsbourg, tombe sur les deux escadrons de cuirassiers placés à droite de la ligne autrichienne sur la hauteur, mais se trouve arrêté par le feu du bataillon Kaunitz.

Auffenberg, qui aperçoit les têtes de colonnes d'Oudinot, cherche à passer sur la rive droite pour filer vers Zusmarshausen. Il ordonne la retraite sur les hauteurs de Geradshofen. Le régiment de Reuss-Greitz tient encore à la porte de Pfaffenhofen avec les débris du détachement de Dinersberg, et couvre la retraite, mais à peine la tête de colonne des grenadiers a-t-elle paru à l'Est de Wertingen, qu'une troupe de cavalerie française la charge et l'arrête. Les deux escadrons de Latour dégagent leur infanterie, mais il est impossible d'avancer, et il faut se replier sur la rive gauche, et chercher la retraite par le bois de Binswang.

L'artillerie autrichienne avait dirigé ses feux sur l'infanterie d'Oudinot, mais elle n'avait pu l'empêcher de filer le long des bois pour venir prendre à revers les bataillons de grenadiers, revenus sur leur première position. Menacé ainsi directement, Auffenberg ordonne précipitamment la retraite, abandonnant à Murat le régiment de Reuss-Greitz, qui se défend encore dans les maisons de Wertingen, et les trois bataillons de grenadiers de Jellacic, Archiduc-Louis et Spork, qui, se trouvant en queue, seront coupés et pris à peu près complètement. Deux pièces de canon échappent par miracle. Le général Hohenfeld put ramener à Burgau 1400 grenadiers, et Dinersberg atteignit Zusmarshausen avec les restes des six escadrons. Auffenberg fut pris.

Les Autrichiens accusent pour ce combat une perte de 101 morts, 233 blessés, 1469 prisonniers, 3 drapeaux et

6 canons. Comme le détachement d'Auffenberg comptait 4,800 hommes environ, il faut supposer, ou bien qu'il y eut un millier de « disparus », qui rejoignirent plus tard, ou bien que le nombre des prisonniers fut, comme l'annoncent les rapports et les ordres de Lannes et de Murat, très supérieur à 1469.

Si l'on compare ce récit du combat de Wertingen, d'après les sources autrichiennes, à celui que donnent Murat et Lannes, on n'y trouve pas de contradictions, mais on constate que ce ne sont pas les mêmes faits qui ont fixé l'attention des deux adversaires. La relation autrichienne est plus détaillée sur les mouvements qu'elle a accomplis avant l'apparition de Murat, et sur les premiers incidents du combat. On voit que la division Oudinot, qui suivait la route directe de Donauwœrth à Wertingen, a été signalée avant qu'on eût connaissance de l'approche de Murat, et les mesures prises par Auffenberg pour éviter la rencontre avec nos grenadiers l'ont jeté sur notre cavalerie. Celle-ci a attaqué presque aussitôt qu'elle a été signalée, ce qui témoigne de la conduite habile et vigoureuse de Murat.

Nos relations ne mentionnent pas la première charge d'un régiment de cavalerie légère français qui, avant l'apparition de nos dragons, aurait traversé Wertingen et poussé jusqu'à la hauteur où l'ennemi s'était rangé.

Murat, en arrivant, trouve Auffenberg, non pas en position, mais en marche pour passer sur la rive droite de la Zusam. De là le succès facile de notre avant-garde, et la rapidité avec laquelle elle pénètre jusque dans Wertingen. Ce faux mouvement des Autrichiens fait comprendre comment ils n'ont pas eu le temps d'échapper à l'enveloppement préparé à la fois par Oudinot et par Murat.

A partir du moment où ils se retirent sur la hauteur, et sont chargés par nos dragons, les Autrichiens n'ont plus manœuvré ni discerné les mouvements de leurs

adversaires. Leur récit, vague et bref, prouve combien l'attaque de Murat fut prompte et le succès immédiat.

Tous ces événements parviennent à la connaissance de Mack le 9 de grand matin, au moment où la marche de Günzbourg sur Zusmarshausen vient de commencer, et le décident à ne pas continuer, sûr qu'il est de se heurter à des forces supérieures. On lui conseille de gagner le Tyrol au plus vite par Memmingen; il s'y refuse. Il s'arrête au projet de passer le Danube, de prendre position à Giengen et Heidenheim, et d'attaquer les troupes françaises restées sur la rive gauche ou les communications mêmes de Napoléon, pour l'empêcher de continuer sa marche sur l'Inn.

Pour soutenir cette opération, Jellacic remontera sur Memmingen, et fera des démonstrations vers le Lech, ou vers la rive droite du Danube. Un corps léger sera envoyé d'Ulm sur Geislingen pour battre le pays et enlever les convois et détachements français autour de Stuttgard. Klenau, Gottesheim, Riesch et Werneck se succéderont de 3 heures en 3 heures, dans la journée du 11 et la nuit suivante, sur la route d'Albeck.

Ulm même devait être abandonné, car il était impossible de l'armer et la garnison qu'on y laisserait affaiblirait encore une armée déjà trop peu nombreuse. D'ailleurs, comme les Français se portaient sur l'Inn, Ulm serait peu menacé, et les deux corps opérant, l'un vers Geislingen, l'autre vers Memmingen, le couvriraient suffisamment.

Telles étaient les pensées de Mack lorsque Malher vint attaquer le pont de Günzbourg. Les avant-postes de Schwarzenberg devant Elchingen et Haslach avaient déjà été attaqués dans la nuit du 8 au 9 (par le détachement de Crabbé), mais les Français s'étaient retirés aussitôt.

Le général d'Aspre, chargé d'éclairer l'armée autrichienne sur la rive gauche du Danube, ne s'était guère

éloigné du pont de Günzbourg. Il fut si promptement surpris par l'avant-garde de Malher, qu'il n'eut pas le temps de repasser le fleuve; son détachement fut en un instant pris ou dispersé, et lui-même fait prisonnier.

Le bataillon de Spork, chargé de la défense du pont avec une pièce de canon, était en pleine action quand le gros de l'armée parut, revenant de Burgau. La rive occupée par les Autrichiens dominait l'autre de beaucoup, et l'on aurait pu foudroyer les colonnes françaises si l'on avait eu des pièces d'un calibre supérieur au 3. Avec ces dernières, on ne put que les empêcher de franchir le fleuve.

L'armée autrichienne se déploya sur les hauteurs en arrière de Günzbourg, la droite à Liepach, la gauche à Reisensburg, tenant tous les ponts jusqu'à Leipheim. Dans la soirée, on ordonna de rétablir le pont de Günzbourg. Les Français laissèrent s'accomplir cette opération sans la troubler, mais aussitôt qu'elle fut achevée, ils se précipitèrent sur le pont et s'établirent dans les petits bois à droite et à gauche du débouché. Les Autrichiens les accueillirent avec un feu de mitraille et de mousqueterie terrible, qui fit subir des pertes sanglantes au 59e. Enfin les Français, passant le fleuve à côté du pont, prirent le dessus, et les défenseurs se retirèrent sur Günzbourg. La poussée fut si considérable sous la porte de la ville, et l'accumulation de troupes si énorme, qu'elle suffit seule à arrêter les Français.

L'archiduc Ferdinand arrivait alors de Burgau, et en même temps la tête de colonne de Schwarzenberg paraissait.

Deux escadrons de hussards de Blankenstein, qui en formaient la pointe, se jettent sur la colonne française, mais ils sont reçus par le feu des tirailleurs embusqués dans les taillis, et bientôt obligés de se retirer. Le général Mayer vint reprendre le combat avec quatre bataillons

de grenadiers, mais la nuit tombante obligea d'y mettre fin et de laisser les Français en possession du pont.

Les Autrichiens avaient laissé 1000 prisonniers et une pièce de 3 entre nos mains, et ils avaient environ 800 hommes tués ou blessés (1).

Mack dut renoncer à se servir de ce pont, qu'il semblait n'avoir rétabli que pour nous, et à se porter directement sur la rive gauche.

L'archiduc Ferdinand fit remarquer, alors, qu'il ne restait plus que deux partis à prendre : ou bien filer, sans perdre de temps, par le pont d'Elchingen, pour porter les opérations sur l'autre rive du Danube, ou bien gagner les montagnes du Tyrol. Mack ne voulut entendre parler ni de l'une ni de l'autre solution, et il ordonna la retraite dans la position d'Ulm.

D'ailleurs, dans la nuit du 9 au 10, Loison s'emparait du pont d'Elchingen, et Soult cantonnait à Augsbourg. On ne pouvait guère échapper que par le Vorarlberg, et encore!

A Günzbourg, comme à Wertingen, nos troupes n'ont pas trouvé les Autrichiens en position; ils les ont surpris

---

(1) « Le 9, on fait un mouvement général; on descend le Danube en le côtoyant sur la rive droite; on arrive à la hauteur de Günzbourg. L'ennemi passe sur les traverses du pont, mal miné, attaque les troupes destinées à en défendre le passage. On se bat mollement, l'archiduc Ferdinand rétablit le combat et nous restons maîtres du pont; mais la veille, la division du général Auffenberg, postée à Wertingen, se voit tout à coup entourée par un corps nombreux de cavalerie. L'infanterie se jette dans les bois et tout ce qui échappe au sabre est fait prisonnier. Sept pièces de canon tombent entre les mains de l'ennemi et le corps d'Auffenberg est à peu près exterminé. L'annonce de cet échec arrive en même temps que celle qui apprend que le général d'Aspre, détaché sur la rive gauche, est pris et son commandement dispersé. Telle fut la première affaire. Ce jour-là, les premiers coups de canon furent échangés; sept jours après, la campagne était finie. » (*Relation de la prise d'Ulm*, par M. D..., capitaine d'état-major au service d'Autriche).

au cours d'une manœuvre qui n'avait pas pour but la défense du Danube. On ne comprend guère les dispositions qu'avait pu prendre le général d'Aspre : chargé d'éclairer l'armée autrichienne sur la rive gauche du fleuve, il ne fournit pas de renseignements, et c'est au débouché même du pont de Günzbourg que les Français le rencontrent. A lire la relation française, on ne distingue pas qu'il s'agit d'un corps détaché. Le combat entamé contre cette brigade se poursuit sans interruption avec les troupes qui gardent le pont.

« Je répéterai ici, écrit Mack, que tout cet événement a été d'autant plus inattendu, que le corps envoyé en observation au delà du Danube avec le général d'Aspre n'avait pas fait parvenir le moindre rapport sur l'approche de l'ennemi. L'armée ayant campé le matin avec sa gauche appuyée au Danube, à proximité immédiate du pont principal, et ayant été attaquée sept ou huit heures plus tard, dans l'après-midi, on pourrait se demander si l'on n'avait pas une liaison suffisante avec ce corps d'observation, et par suite la possibilité de le soutenir sur le champ ? J'étais occupé alors de rédiger l'ordre pour le passage de nuit sur le Danube, avec tous les détails qui s'y rapportent ; cet ordre occupe *huit pages*, *dans lesquelles on trouverait difficilement une ligne superflue*, et l'on comprendra qu'il ait absorbé toute mon attention et toutes mes pensées. Surtout, des mesures de prévoyance ordinaire comme celles-ci n'étaient pas de mon ressort, mais de celui des trois généraux dont les corps formaient là autant de lignes, et bien plus encore du premier aide de camp général ; il a le devoir, non pas de former des projets, mais d'assurer le succès de ceux qu'a formés le quartier-maître-général et qu'a approuvés le général en chef, en y apportant tout son soin, son activité et ses réflexions. Ceux-ci, et surtout celui auquel le corps d'observation était subordonné, étaient au courant de son mouvement ; ce dernier aurait

pu y penser et en faire souvenir Son Altesse Impériale, et n'eût-on envoyé que quelques patrouilles au delà du Danube et du marais qui le borde sur une assez grande largeur, jusqu'au corps d'observation du général d'Aspre, que le malheur n'aurait pu se produire, car toute l'armée était à portée de soutenir ce corps et de repousser l'ennemi aussi loin qu'il le fallait pour le succès de notre marche nocturne (1). »

L'événement le plus singulier de cette journée est sans contredit la reconstruction du pont en aval de Günzbourg, que Mack a ordonnée en présence même des Français! On s'explique ainsi comment les premiers rapports adressés au général Malher ne signalaient pas ce pont comme praticable, et comment, le soir seulement, le capitaine du génie Lafarelle le trouva rétabli et prêt pour notre passage.

Mack considère son échec de Günzbourg comme le plus désastreux de la campagne. C'est celui qui a fait échouer son projet d'offensive sur la rive gauche du Danube : « Il n'est pas douteux que des résultats tout différents et, sinon heureux, en tout cas beaucoup moins malheureux, auraient été obtenus, si l'on n'avait pas fait avorter ce projet. Aussi ai-je qualifié l'événement de Günzbourg de *vraiment effroyable*, *décisivement funeste*. »

XVIII

Ce fut une ombre d'armée que Mack ramena sous les murs d'Ulm. Les troupes autrichiennes étaient parties mal équipées, mal pourvues, par suite de cette mobilisation précipitée que Mack avait prétendu organiser,

---

(1) Mack. *Mémoire justificatif*, page 25

qu'il avait fiévreusement entreprise et n'avait pu mener à bout; souffrant du temps épouvantable qui régnait depuis quinze jours, elles étaient venues du fond de l'Empire jusqu'en Souabe en piétinant dans une boue glaciale, s'étaient répandues dans les cantonnements entre le Lech et le Rhin, puis resserrées précipitamment sur Ulm; appelées sur Günzbourg, mises en marche sur Burgau, elles étaient revenues sur Günzbourg et sur Ulm, piétinant toujours dans cette même neige fondue; les perpétuels changements de plans de Mack rendaient toute distribution de vivres impossible; enfin les inquiétudes et le mécontentement des chefs étaient sensibles pour tous, et l'on ne recevait que des nouvelles désastreuses. Aussi ces malheureux soldats, que leur incorporation à vie ne rendait déjà que trop enclins à la désertion, n'étaient-ils plus capables d'aucun effort. Les unités avaient fondu au point que les escadrons ne pouvaient mettre que 40 à 50 chevaux en ligne (1).

Dans la soirée du 10 octobre, l'archiduc Ferdinand reçut une lettre de l'empereur d'Allemagne, datée du 5 octobre, l'invitant à exécuter désormais les ordres du général Mack (2). Le jeune prince donna avis à ce der-

---

(1) « Le 10, l'armée qui, pendant la nuit, avait regagné Ulm, se poste sur les deux rives du Danube. On change l'ordre de bataille; les divisionnaires ne savent où trouver leurs brigadiers; ceux-ci cherchent leurs régiments qui, à leur tour, ne demandent que du pain et allument les maisonnettes de campagne des habitants d'Ulm pour sécher leurs guenilles. » (*Relation de la prise d'Ulm*, par M. D..., capitaine d'état-major au service d'Autriche).

(2) Mon cher Cousin,

Par les ordres que je vous adresse aujourd'hui, vous verrez à quel point le sujet est sérieux.

Lors de mon séjour à Landsberg, vous m'avez exprimé le désir, avec une très louable modestie, de recevoir de moi une instruction qui vous

nier, dans la soirée, de cette nouvelle situation, et Mack n'attendit pas une minute pour en abuser de la manière la plus choquante (1). L'Archiduc, de son côté, déclara formellement que, perdant toute initiative, il n'acceptait plus aucune responsabilité.

Loin de chercher à rendre moins sensible au jeune prince un ordre suprêmement humiliant, Mack le prit de très haut et l'accusa d'avoir tenu secrètes jusque-là les instructions de l'Empereur, pour ne les lui communiquer qu'au moment où la violation du territoire d'Anspach rendait la situation beaucoup plus difficile. L'Archiduc

---

fixât complètement pour le cas où vous différeriez d'avis avec le général Mack au sujet des opérations de l'armée qui vous est confiée.

Je vous ai dit alors que j'y réfléchirais; mais maintenant, comme il s'agit pour vous de prendre telles résolutions dont dépend le salut de mon Empire et qui, cependant, ne peuvent être prises qu'après avoir examiné sur place toutes les circonstances, je crois vous rendre un véritable service en vous invitant — après que vous aurez pris soin que tout soit mûrement réfléchi — à suivre l'avis du F.M.L. Mack, qui m'a déjà rendu des services importants en maintes circonstances et possède une grande expérience de son métier. Dès que mes occupations me permettront de retourner moi-même à l'armée, je le ferai avec beaucoup de plaisir, et je vous prie d'être persuadé des sentiments avec lesquels je serai toute ma vie votre attaché,

FRANÇOIS, *m. p.*

(1) Le 11 octobre, Mack, en présence du F.M.L. Gyulay, s'exprime de la manière suivante sur le compte de l'Archiduc, en s'adressant au colonel Bianchi, son aide de camp :

« Son Altesse Royale ne peut pourtant pas se figurer qu'Elle est chargée de commander une armée; Elle est beaucoup trop jeune et inexpérimentée pour pouvoir remplir ce rôle. Sa Majesté lui a déféré, à lui Mack, les pleins pouvoirs pour les opérations, et il en répond sur sa tête et n'a là-dessus aucune observation à recevoir de personne. Il sait très bien que l'Empereur a déjà fait connaître cet arrangement à l'Archiduc à Landsberg et l'a invité à se soumettre à ses ordres. Il n'était nullement bienséant de la part de Son Altesse Royale de le lui avoir caché jusqu'à la veille au soir et de ne déclarer cette situation qu'aujourd'hui. »

le laisse entendre avec une suprême dignité dans l'admirable lettre qu'il écrit à son parent et souverain au moment de gravir les dernières marches de ce calvaire (1).

---

(1) *L'archiduc Ferdinand à l'Empereur d'Allemagne.*

12 octobre.

Le courrier que Votre Majesté m'a envoyé m'a remis sa lettre du 5. Je lui exprime mes sentiments les plus reconnaissants pour la grâce qu'Elle me fait en me tirant de la situation mal définie où je me trouve. Le cas que j'avais prévu s'est, en effet, présenté très souvent, et je n'ai pas approuvé les plans du F.M.L. Mack. Moi et les généraux les plus qualifiés de l'armée, tels que les F.M.L. prince Schwarzenberg, Gyulay, Klenau, nous lui faisions nos objections et il nous est même arrivé de lui faire modifier ses projets sur certains points; pourtant, il me rendra cette justice, en homme d'honneur, — et d'ailleurs le prince Schwarzenberg, le F.M.L. Gyulay et le colonel Bianchi en sont témoins — qu'en fin de compte on a toujours fait ce qu'il voulait.

Ce m'est un devoir de conscience, pour répondre à la confiance de Votre Majesté, de lui dépeindre la manière dont se comporte le F.M.L. Mack. Il fait chaque jour deux plans totalement différents, qu'il me charge d'exécuter complètement; cette perpétuelle modification des plans, dont aucun n'a encore été jusqu'à l'exécution complète, a fort épuisé les troupes par d'incessantes marches et contremarches, et a produit beaucoup de désordre; moi et MM. les généraux, auxquels je dois rendre pleine justice, nous faisons les efforts les plus extrêmes pour rétablir l'ordre dans la mesure du possible. Le F.M.L. Mack ne se préoccupe de rien, donne ses ordres contradictoires les uns après les autres, n'écoute aucune représentation et, à proprement parler, je n'ai été jusqu'ici que son quartier-maître général.....

Je ne peux pas préciser à Votre Majesté les plans ultérieurs du F.M.L. Mack, car il en a formé aujourd'hui trois, tout à fait différents, dont il a ordonné l'exécution.

Il est possible que des circonstances heureuses viennent nous tirer de l'embarras où nous nous sommes mis nous-mêmes, mais la vraisemblance n'est pas en notre faveur.....

Quand j'eus reçu la lettre de Votre Majesté, j'en fis part au F.M.L. Mack, afin qu'il ne considère pas comme protestation contre ses plans les remarques que je lui ferai toujours à l'avenir, d'après la volonté de Votre Majesté. La manière dont le F.M.L. s'est comporté alors, je ne le

Le 11 au matin, Mack a formé de nouveaux projets, comportant toujours une nouvelle organisation, et il adresse à l'Archiduc la note suivante, datée de 10 heures du matin :

Points dont je demande respectueusement l'exécution :

1° Former instantanément l'armée en trois corps, de telle façon que chacun ait ses troupes légères, de ligne et de réserve, conséquemment une avant-garde et un corps de réserve, qui se composeront chacun d'un quart du tout, l'autre moitié demeurant à la ligne.

Chaque commandant de corps doit avoir désigné en permanence dans son avant-garde deux bataillons avec deux pièces de 3, et deux escadrons légers et bien montés, sous les ordres d'un officier habile et actif, pour pouvoir employer à chaque instant ce petit corps comme extrême avant-garde, flanc-garde ou corps volant. Chacun aura aussi désigné un capitaine de cavalerie particulièrement habile, avec un officier, 4 sous-officiers et 40 cavaliers, pour les envoyer en parti.

Note. — Le corps de Jellachich doit, en outre, être formé de cette manière et avoir au moins six à huit escadrons;

2° Communiquer sans retard l'instruction ci-jointe, sur la formation de bataillons légers, aux commandants de corps d'armée, pour qu'elle soit appliquée aussitôt;

3° M'envoyer tout rapport important, après qu'il aura été lu par Son Altesse Royale, afin que je puisse y joindre mon avis en quelques mots. Quand il sera expédié quelque autre pièce, me l'envoyer d'abord pour que j'y mette mon visa;

4° Je prie de me communiquer chaque jour, avant de les expédier, tous les ordres relatifs aux opérations;

5° Je demande respectueusement à Son Altesse Royale de vouloir bien nommer provisoirement le F.M.L. Gyulay quartier-maître général, puisque Bianchi ne veut pas l'être.

MACK, *m. p.*,
F.M.L., quartier-maître général.

---

dirai pas à Votre Majesté; c'est une chose qui m'est personnelle, et je suis prêt à tous les sacrifices pour le bien du service de Votre Majesté et la chose publique. Je dois seulement montrer ici à Votre Majesté que tous mes sacrifices et tous mes efforts ne pourront que réduire dans une faible mesure le désordre déjà existant et que les ordres du F.M.L. Mack augmentent chaque jour. »

Mack écrit à ce sujet dans son Mémoire justificatif :

« En me faisant part, le 10, de l'ordre impérial qui lui prescrivait de suivre mes conseils, sans me le laisser lire, Son Altesse Impériale l'Archiduc m'avait déclaré formellement que, puisqu'Elle en avait l'ordre Elle me laisserait agir à ma guise, mais qu'Elle ne voulait plus accepter aucune responsabilité, qu'Elle me la laissait tout entière à moi seul. Comment donc pouvait-il être contraire au devoir de ne plus adresser mes *dispositions* à l'approbation, mais simplement au visa de Son Altesse Impériale, puisqu'en me déclarant seul responsable, Elle me refusait toute approbation d'avance, ou plutôt déclinait toute intervention parce que son approbation aurait annulé ou du moins diminué ma responsabilité ?

« Mais Son Altesse Impériale ayant communication des ordres, ne pouvait-Elle pas ressaisir à chaque instant son autorité, changer, bouleverser, déchirer mes dispositions et en faire d'autres, sauf à me déclarer qu'Elle, et d'autres officiers, en seraient responsables? »

Le 11, dans la matinée, l'armée autrichienne s'établit sur les hauteurs au Nord d'Ulm, d'après un nouveau plan de Mack. Il ne reste plus qu'une brigade du corps de Schwarzenberg sur la rive droite du Danube, dans la tête de pont. Vers midi, le canon se fait entendre : c'est Dupont qui attaque les avant-postes. On voit une colonne d'infanterie française sortir des bois et entrer dans Jungingen. Loudon l'attaque avec quelques bataillons et l'en chasse, mais Dupont revient à la charge avec des troupes fraîches et reprend le village. Loudon, réunissant tout le régiment de Froon, encore intact, réussit à reprendre une seconde fois Jungingen et à s'y maintenir.

Pendant ce temps-là, Schwarzenberg et Klenau se mettent à la tête des cuirassiers Mack et Archiduc-

Albert, auxquels se joignent deux escadrons de chevau-légers La Tour, et ils se jettent sur le flanc droit et les derrières de la division française avec dix-huit escadrons (qui ne font peut-être pas plus de 1200 ou 1500 hommes). Ils mettent, dit le narrateur autrichien, toute la troupe française en déroute, détruisent presque entièrement deux régiments de cavalerie et un d'infanterie, prennent deux aigles, onze canons et 800 à 900 prisonniers. Mack est blessé dans cette charge et le combat finit avec une perte d'un millier d'hommes pour les Autrichiens. On trouve dans les fourgons de Dupont les ordres du 6e corps, notamment celui qui prescrivait d'enlever Ulm par la rive gauche, tandis que le reste de l'armée s'y porterait par la rive droite, et évaluait la garnison de la place à 3,000 ou 4,000 hommes. On eut la certitude que toutes les forces françaises étaient sur la rive droite. Rien de plus facile que de lui dérober deux ou trois marches sur la route de Bohême, mais il fallait se hâter (1).

Cette relation autrichienne du combat d'Haslach ne contredit pas celle de Dupont en ce qui concerne l'emplacement où l'affaire a eu lieu, et ses phases succes-

---

(1) « Le 11, l'ennemi attaque, vers midi, tout le front de notre position en avant d'Ulm. La canonnade s'engage et se prolonge jusqu'à la nuit. Ses efforts se dirigent, au commencement, vers notre droite, appuyée au Danube, où il ne peut gagner un pouce de terrain. Au bout d'une heure, il est repoussé et notre aile se porte de quelques centaines de toises en avant. Vers 4 heures, il attaque le village de Jungingen, sur le centre de notre front; nous le reprenons, le reperdons et le reprenons encore; à la fin du jour, nous en restons maîtres.

Pendant que ceci se passe, notre cavalerie de l'extrémité de la gauche fait une attaque très bien exécutée sur les flancs et les derrières de l'ennemi, renverse et abîme deux régiments de cavalerie, prend onze canons, dix-sept caissons et nombre de prisonniers, ainsi que les bagages du général Dupont.

Le résultat de cette journée est consolant; attaqués, nous avons maintenu notre position, et l'ennemi, repoussé de tous côtés, rétro-

sives : elle réduit simplement le nombre des attaques et contre-attaques dans Jungingen, que le général Dupont, en habile homme, a su multiplier et entourer de quelque confusion.

On n'est pas éclairé, en revanche, sur les événements qui se sont produits à notre gauche, dans le village et le bois d'Haslach, où notre artillerie, nos hussards et le 32e ont été bousculés. La charge de cavalerie qui a été poussée jusqu'à nos convois serait la même que celle qui a refoulé nos dragons dans le bois en arrière de Jungingen, et non pas une charge dirigée sur la gauche de Dupont.

Le Mémoire justificatif de Mack confirme cette dernière version :

« Le 11, quand les rapports sur l'approche et l'attaque de l'ennemi arrivèrent, Son Altesse Impériale se hâta de sortir d'Ulm avec quelques généraux et leurs aides de camp, sans me laisser, à moi qui naturellement avais reçu les rapports aussitôt après Son Altesse Impériale, le temps de joindre Son Altesse, et sans me faire laisser un mot par son aide de camp général pour m'indiquer où je pourrais la trouver? Quant à moi, je courus au point où je croyais que tendraient les efforts de l'ennemi, c'est-à-dire au Michelsberg, clef de notre position, dans la conviction d'y trouver Son Altesse Impériale. Je ne l'y trouvai pas, et appris seulement qu'Elle était dans un retranchement situé à notre droite. Les circonstances exigeaient ma présence là où je me trouvais : j'y demeurai les cinq heures que dura le combat, séparé de l'Archiduc par une distance de plus d'un demi-mille

---

grade à quelques lieues; sa perte surpasse 3,000 hommes, la nôtre est à peu près aussi forte, car quelques bataillons (Ludwig, Reiner et Kaunitz) se conduisirent misérablement et furent en partie faits prisonniers par une poignée de tirailleurs. » (*Relation de la prise d'Ulm*, par M. D..., capitaine d'état-major au service d'Autriche.)

(3,800 mètres), d'où résulta l'inconvénient que le corps ennemi ne fut battu que sur son aile droite par notre gauche, tandis qu'il aurait pu être complètement enveloppé et anéanti, si Son Altesse Impériale s'était trouvée avec moi à l'aile gauche, car je n'aurais pas manqué de la prier de vouloir bien envoyer des ordres à notre aile droite pour chasser l'ennemi qui n'y faisait qu'une démonstration, pour prendre son gros en flanc et à revers et lui couper la retraite. Mais il n'en fut rien; notre aile droite resta dans une inertie complète, parce qu'il ne m'appartenait pas d'envoyer des ordres là où Son Altesse Impériale se trouvait avec le F.Z.M. Kollowrath, et je pouvais espérer que ce dernier ou d'autres généraux, et l'adjudant-général, pourraient donner à Son Altesse Impériale le conseil d'attaquer aussi de ce côté, ce qui n'arriva malheureusement pas. » Comme d'autre part le rapport du commandant de l'artillerie française prouve qu'une attaque autrichienne a produit des résultats décisifs sur notre gauche, il faut admettre qu'il y eut de ce côté un combat auquel les Autrichiens n'ont pas attaché grande importance.

Ce qu'il y a de bien établi, c'est que l'affaire d'Haslach, loin d'intimider les Autrichiens, comme on l'a trop souvent répété, fut considérée par eux comme un succès dès le premier moment, et releva leur moral. Les papiers de Dupont, pris dans cette affaire, éclairaient en outre le commandement autrichien sur notre situation, et il a fallu toute l'incohérence de Mack et ses mauvaises dispositions antérieures pour l'empêcher de tirer parti de cet événement.

XIX

Mack voulut profiter de sa victoire d'Haslach, qui avait subitement relevé le moral des troupes, pour tâcher

de rejoindre les Russes du côté de Ratisbonne. Il forma donc un nouveau projet en conséquence. Il résolut, « pour qu'on ne pût pas lui reprocher d'avoir mis quelque gêne aux mesures d'*allégement* des Russes, d'opérer par la rive gauche du Danube sur les communications de l'ennemi et dans son dos, et lui faire distraire une partie de ses forces pour la retraite sur Ulm (1) ».

Riesch longerait le Danube avec son corps d'armée, couvrant ainsi le mouvement. Werneck se porterait le 12 du côté de Stuttgard pour jeter le trouble sur les derrières de l'armée française jusqu'au Rhin. L'extrême fatigue des troupes, représentée par Werneck, obligea Mack à abandonner ce projet (2); mais le 12 au soir, apprenant la retraite de Dupont et Baraguey-d'Hilliers derrière la Brenz, tandis que 20,000 à 30,000 hommes

---

(1) Mack. *Punktationen zu meiner Relation.*

(2) Mack écrit cependant :

« Comment peut-on prétendre que la fatigue des troupes a retardé le départ jusqu'au 13, quand il est notoire que toutes les troupes, y compris le corps de Werneck, que je voulais encore faire partir d'Ulm le 12 après-midi, ont reposé paisiblement dans la nuit du 11, après le combat, se sont rassasiées le lendemain matin et se sont encore reposées jusqu'au soir?..... Le F.M.L. Werneck a fait une opposition d'une violence inconvenante contre le départ de son corps et contre sa destination, opposition que Son Altesse Impériale a tolérée, quoiqu'elle allât si loin que je déclarai à l'Archiduc commandant en chef : « Son Altesse Impériale pourrait me faire partir avec ce corps, afin que je prouve au général Werneck que je n'avais projeté rien d'impossible pour lui et son corps d'armée..... » Il ne plut pas à Son Altesse Impériale de se prononcer en ma faveur, bien qu'il m'eût rendu seul responsable deux jours auparavant et qu'il eût entre les mains l'ordre impérial de décider d'après mes avis quand j'insisterais pour cela; je n'avais demandé à Son Altesse Impériale la réunion des premiers généraux que pour leur faire part verbalement et plus clairement encore des dispositions ordonnées, mais point du tout pour en faire délibérer; le départ ne devant avoir lieu que le lendemain, les trois corps n'étaient pas encore sortis d'Ulm le 13. »

se montraient à Weissenhorn, il revint à son idée avec quelques modifications. Il demeurait persuadé que Napoléon se portait sur l'Inn, et que le corps d'armée signalé sur l'Iller n'avait d'autre mission que de masquer les opérations principales. Il écrit dans son Mémoire :

« Le 13, l'apparition de plusieurs colonnes ennemies se dirigeant sur l'Iller me fut signalée, et j'acquis la conviction que le gros de l'ennemi se tournait vers nous et voulait avant tout se mettre en possession d'Ulm; pour tenir cette ville, il fallait 12,000 à 15,000 hommes, c'est-à-dire le maintien du corps de Schwarzenberg. »

« Le premier projet, rédigé le 12 avant midi, avait été de diriger le corps de Werneck sur Geislingen le jour même, d'y prendre position le 13 et d'envoyer de gros partis vers Stuttgard et peut-être jusqu'au Rhin, tandis que le 13 au matin, les deux corps de Riesch et de Schwarzenberg devaient attaquer le corps de Ney et passer au delà du Danube ou le long du fleuve. Le second projet fut, puisque ce corps de Ney avait pris position à Langenau et, disait-on, y avait reçu des renforts, de l'y attaquer le 13 au matin; et à ces deux projets, j'avais ajouté qu'après qu'on aurait éloigné l'ennemi qui se trouvait sur la rive gauche, la réserve d'artillerie et les convois fileraient d'Ulm sur Heidenheim et plus loin encore s'il le fallait; que le corps de Jellachich occuperait Ulm et agirait sur la rive droite contre l'ennemi qui viendrait peut-être de Günzbourg, et dont on supposait toujours les vues dirigées surtout vers les Russes, tandis qu'il ne songeait, en se tenant sur le Lech, qu'à nous séparer de ces derniers, et semblait vouloir nous occuper près d'Ulm par un corps d'armée. Alors se manifesta la nécessité d'une troisième disposition, toute différente, car l'apparition surprenante d'une forte colonne se dirigeant sur l'Iller obligeait à renvoyer vivement le corps de Jellachich sur la rive gauche de cette rivière pour se retirer sur le Vorarlberg s'il le fal-

lait; en revanche, la retraite de Ney au delà du Danube permettait de faire partir la réserve d'artillerie et les convois sur-le-champ, et on y était poussé par ce fait que l'ennemi semblait vouloir passer le Danube en amont, ce qui aurait compromis le départ ultérieur de nos équipages; pour leur sécurité, la surveillance de la rive gauche du Danube jusqu'à Heidenheim fut confiée au corps de Riesch, et la position de Werneck fut fixée à Heidenheim.

« Des quatre corps d'armée, celui de Schwarzenberg resterait donc seul à Ulm ou plutôt au delà d'Ulm sur la rive droite; il devait reconnaître le 13 la colonne ennemie de Weissenhorn, et le 14, laisser à Ulm le général Richter avec une garnison, puis s'avancer jusqu'à Albeck sur la route d'Heidenheim. On était encore dans le doute sur le but et les intentions de la colonne ennemie de Weissenhorn, et même de sa force, que l'on ne connaissait que par des rapports d'avant-postes et d'agents. Il était important d'être complètement renseigné à ce sujet, de savoir si cette colonne avait seulement le projet de nous couper le chemin du Tyrol au moyen du corps de Ney, tenu sur la rive droite du Danube; peut-être fallait-il rappeler les troupes déjà mises en route pour tenter une attaque. La supposition faite jusqu'alors, que le gros de l'ennemi était en face des Russes, restait-elle vraisemblable, ou bien découvrirait-on des projets différents de l'ennemi par la situation de cette colonne et son renforcement, qui continuait peut-être? Ce sont ces motifs qui portèrent, dans la nuit du 12 au 13, à ajouter à l'ordre un supplément prescrivant cette reconnaissance par le corps de Schwarzenberg, qui d'ailleurs ne pouvait pas se porter le jour même sur Heidenheim à cause de la longueur des équipages engagés sur la route unique, rendue très difficile par les pluies. »

Mack ordonna donc le départ sur la rive gauche dans

la nuit du 12 au 13 (1). D'après ce projet, Werneck devait se porter le 13 jusqu'à Heidenheim; la réserve d'artillerie le suivrait et se porterait le 14 sur Nördlingen. Les trains partiraient d'Ulm le 13 à 4 heures du soir, passeraient la nuit à Albeck, et arriveraient du 14 au 15 à Nördlingen.

Riesch détacherait la moitié de son corps d'armée, sous les ordres du général Loudon, du côté de Gundelfingen, avec mission de détruire tous les ponts. Le 14, ce détachement continuerait jusqu'à Höchstædt, observerait les débouchés de Donauwœrth, et attendrait là

---

(1) Le 12 se passe à dérouiller les fusils et à dévorer les bourgeois d'Ulm, notre unique ressource, car, à l'exception des réquisitions partielles et journalières, on ne pensait pas le moins du monde à établir des magasins. Le temps affreux qui ne cesse de nous persécuter depuis huit jours nous replace à l'époque désastreuse de la campagne de Champagne.

Le 13, l'armée se met en mouvement sur trois colonnes. Celle de gauche, sous les ordres de Werneck, traîne avec elle toute l'artillerie de réserve arrivée à Ulm l'avant-veille, ainsi que les bagages, les pontons, et se dirige sur Heidenheim; celle du centre, commandée par Riesch, marche le long du Danube vers Elchingen et Langenau; celle de droite, ayant à sa tête le prince de Schwarzenberg, a l'ordre de se porter sur la route de Memmingen pour découvrir et observer les mouvements de l'ennemi sur cette rive du Danube. Le corps de Jellachich reçoit en même temps une instruction par laquelle il doit remonter l'Iller sur sa rive gauche et en détruire les ponts. On voit que de notre pivot nous nous prolongeons vers des directions diverses. L'ordre général de l'armée annonçait que c'était pour poursuivre l'ennemi battu. Quel en fut le résultat?

D'Ulm à Elchingen on compte deux lieues. La colonne du centre y arrive après quatorze mortelles heures, pendant une pluie à verse et à travers des chemins à peine praticables. L'avant-garde de cette colonne trouve Elchingen occupé par quelques troupes légères qu'elle en déloge, et s'y établit. On mine en partie le pont du Danube en cet endroit, et on y place quelques bataillons avec six pièces de canon pour défense. (*Relation de la prise d'Ulm*, par M. D..., capitaine d'état-major au service d'Autriche.)

de nouveaux ordres. Si Donauwœrth n'était occupé que faiblement, on en profiterait pour jeter une nombreuse cavalerie entre le Lech et l'Isar et inquiéter ainsi les derrières de la principale armée française. Quant à Riesch, il devait passer par Elchingen et avoir son quartier général le 14 à Gundelfingen. Si Donauwœrth était occupé sérieusement, il rejoindrait alors le gros de l'armée.

Schwarzenberg devait masquer ce départ en exécutant une reconnaissance offensive sur Weissenhorn le 13 avec une partie de son corps d'armée. Traversant Ulm dans la nuit suivante, il irait camper le 14 à Albeck et Langenau.

Jellacic n'aurait qu'à se retirer sur Lindau le plus vite possible, et il ne resterait à Ulm qu'une garnison de 5 à 6 bataillons et 4 escadrons sous le général Richter.

Le quartier général de l'armée autrichienne se trouverait le 14 à Hausen, sur la route d'Heidenheim.

Selon son usage, Mack avait fait précéder ce plan d'une nouvelle organisation de l'armée.

Jellacic était parti avec 4 bataillons de Stein, 3 bataillons 1/4 de Jellacic, 1 bataillon de Beaulieu (grenadiers), 3 compagnies de chasseurs de Chasteler, 2 escadrons de hussards de Blankenstein, 2 escadrons de chevau-légers de Rosenberg. Il devait trouver près du lac de Constance Wolfskeel avec 2 bataillons de Beaulieu et 2 escadrons de chevau-légers de Klenau. Il devait aussi appeler à lui la garnison de Memmingen, comprenant le corps venu d'Italie avec Spangen (5 bataillons de Mitrowski, 5 de Czartoriski, 1 de Beaulieu, et 1/2 escadron de hussards de Blankenstein) mais elle capitula le 13 au soir.

Le général Mayer, qui couvrait sur la gauche la colonne de Jellacic dans sa route sur Laupheim, et devait couper tous les ponts de l'Iller, se heurta, le 13,

près d'Oberkirchberg, à un détachement français, qu'il parvint à rejeter au delà de l'Iller; mais les Français avaient passé plus bas, coupant ainsi d'Ulm 4 escadrons de hussards de Blankenstein et 2 escadrons de chevau-légers de Rosenberg, qui se joignirent à Mayer et arrivèrent le soir avec lui à Ochsenhausen.

Werneck avait reçu le commandement de trois divisions. Son avant-garde (généraux-majors Vogel et O'Donnell) comprenait 4 bataillons de Spork et 5 de Kaunitz, 3 compagnies de chasseurs de Chasteler, et 6 escadrons de chevau-légers de Rosenberg.

Le gros (général Baillet, avec les généraux-majors Hohenfeld, Weber et Rohan) comprenait 3 bataillons de chacun des régiments Stuart, Wurtemberg, Reuss-Greitz (1) et Reuss-Plauen, 4 escadrons de chevau-légers de Latour et 6 escadrons de hussards palatins.

La réserve (général Hohenzollern, avec les généraux-majors Sinzendorf et Dienersberg) comprenait les 4 bataillons de grenadiers de Spork, Stuart, Reuss-Greitz et Reuss-Plauen.

Parti d'Ulm le 13 à 6 heures du matin, Werneck poussa son avant-garde jusqu'à Heidenheim, et son gros jusqu'à Herbrechtingen.

Le corps de Riesch était divisé en deux colonnes : la première (Loudon) se divisait en une avant-garde (Cobourg) forte de 4 bataillons du régiment Archiduc-Louis (2) et 2 escadrons de hussards de Blankenstein; le gros (Ghenedegg), comprenant 4 bataillons de Riesch 4 d'Archiduc-Maximilien, et 2 escadrons de cuirassiers Hohenzollern; et une réserve (général d'Ulm) compre

(1) Ce régiment, à peu près anéanti à Wertingen, ne comptait qu 200 hommes.

(2) Les trois premiers, depuis le combat de Günzbourg, ne comp taient plus au total que 200 fusils.

nant 3 bataillons de Froon et 1 de Colloredo (grenadiers), avec 2 escadrons de cuirassiers Hohenzollern.

La deuxième colonne (Hesse-Hombourg) se divisait en avant-garde (Mecsery, 4 bataillons d'Erbach, 2 escadrons de cuirassiers Archiduc-François), gros (Auersperg, 4 bataillons Archiduc-Charles, 4 bataillons Auersperg, 1 escadron 1/2 de cuirassiers Archiduc-François) et réserve (Hermann, 2 bataillons de Froon, 1 d'Auersperg (grenadiers), 1 d'Archiduc-Charles (grenadiers) et 2 escadrons de cuirassiers Archiduc-François).

Loudon partit à 10 heures du matin par la route d'Heidenheim. Peu de temps après, un ordre direct de Mack lui prescrivit de se détourner vers Elchingen pour gagner Gundelfingen. Riesch, partant à deux heures, reçut aussi l'ordre de suivre cette route. Le but de cette modification était de couvrir l'armée (?) pendant sa marche sur Heidenheim. Le résultat fut de jeter Loudon et Riesch dans de véritables fondrières, d'où ils ne purent se dégager, de manière à atteindre le soir les localités indiquées, et d'attirer plus fortement l'attention de Napoléon sur ce point d'Elchingen, qu'il avait déjà ordonné de faire occuper.

Le chemin que Riesch fit prendre à sa colonne était celui de Thalfingen, qui longeait le Danube (1). Défoncé et à moitié rompu par les pluies, ce chemin offrit de grosses difficultés au passage des troupes, qui avaient parfois de l'eau jusqu'à la ceinture; mais ce fut bien autre chose pour les voitures. A un tournant, le chemin

(1) D'après Schönhals, ce chemin aurait été imposé par l'ordre général. Mack dit au contraire, dans son *Mémoire justificatif*, que l'ordre à Riesch portait en propres termes : « Le sol étant défoncé, on marchera non pas le long du Danube, mais à quelque distance, sur un chemin plus praticable, et on enverra seulement des partis le long de la rive gauche. »

s'écroula dans le Danube, entraînant un caisson avec ses attelages. Les pièces restaient embourbées, et, après quatorze heures de marche, on ne faisait qu'approcher d'Elchingen; on avait avancé de deux lieues.

Loudon, qui avait marché d'abord par Haslach, s'était rabattu sur Elchingen par les chemins, très mauvais, mais assez résistants, du plateau d'Albeck, et il était arrivé le soir à Elchingen.

Il avait rejeté les avant-postes de la division Loison sur la rive droite, et avait envoyé 4 bataillons et 2 escadrons à Riedheim pour observer le pont de Leipheim. Riesch ne se crut pas assez fort pour s'emparer définitivement des deux ponts, et il tenait à ne pas attirer l'attention des Français.

Pendant que Werneck et Loudon s'éloignaient d'Ulm, Mack prenait des dispositions toutes différentes.

Le général Mecsery, qui commandait les avant-postes sur la rive droite du Danube et se trouvait alors à Oberkirchberg, envoyait rapports sur rapports pour annoncer l'arrivée de fortes colonnes ennemies en différents points de la vallée de l'Iller, surtout par les routes de Leipheim, Weissenhorn et Pfaffenhofen. Les prisonniers et les déserteurs français déclaraient que toute l'armée était là! Vers midi, Mecsery fut attaqué, et ne réussit qu'avec peine à se maintenir sur la rive droite de l'Iller. Enfin on apprit que tout le corps de Ney était passé sur la rive droite du Danube.

Vers 10 heures du matin, l'espion Schulmeister était venu annoncer à Mack que Napoléon portait une partie de ses forces sur Memmingen et Kempten pour couper à la garnison d'Ulm sa dernière retraite, pendant que le reste des troupes françaises s'étendait vers Elchingen et Albeck pour s'emparer des hauteurs qui dominent Ulm. Schulmeister répondait sur sa tête de l'exactitude de cette nouvelle, mais Mack ne jugea même pas à propos de la faire vérifier.

Une conversation de table d'hôte, rapportée comme telle et sans aucune garantie par le commissaire supérieur Steinherr, lui plut d'autant plus qu'elle était plus romanesque et plus invraisemblable : Ce Steinherr, qui revenait de Stuttgard, y avait entendu, à la table de l'hôtel où il logeait, deux petits fonctionnaires wurtembergeois, le maire de Münsingen et le régisseur de l'hôpital de Blaubeuren, qui, s'extasiant sur le grand nombre de courriers que Napoléon avait reçus dans les derniers jours, donnaient carrière à leur imagination : il fallait, disaient-ils, que les Anglais eussent débarqué à Boulogne, et qu'une révolution contre l'Empereur eût éclaté quelque part en France.

Ces propos, répétés par Steinherr à son retour de Stuttgard, furent un trait de lumière pour Mack. Il raconte ainsi l'impression qu'il en reçut :

« Si l'ennemi voulait s'emparer d'Ulm, c'est par la rive droite qu'il pouvait le moins bien y parvenir, puisque la place est tout entière sur la rive gauche ; s'il voulait réaliser l'investissement de l'armée, il fallait être au moins aussi fort sur la rive gauche que sur l'autre, et s'avancer parallèlement des deux côtés. Il fit tout le contraire, et sa marche sur l'Iller en plusieurs colonnes, contrastant avec son inaction de l'autre côté, donnait plutôt l'impression d'une marche en retraite que d'une offensive ; car une armée songeant à se retirer du Lech sur le Rhin se conduirait certainement de cette façon si elle savait un corps ennemi en position à Ulm : elle aurait bien moins à craindre les attaques de son adversaire, obligé de passer d'abord des ponts qu'elle peut observer ou couper, que s'il pouvait lui tomber dessus dans toutes les directions, ce qui serait le cas du côté où se trouve Ulm.

« Plongé dans mes réflexions sur ce qu'il y avait d'extraordinaire dans ces mouvements de l'ennemi, et sur ses projets, je reçus dans la journée la visite du

baron Steinherr, commissaire supérieur impérial (K.K. Ober-landescommissair) qui me raconta qu'il tenait de la bouche d'un fonctionnaire wurtembergeois, très bien pensant et digne de foi, revenu récemment de Stuttgard, cette nouvelle importante, que peu de jours auparavant neuf courriers envoyés à l'Empereur des Français étaient passés à Stuttgard dans la même journée, et que l'on se racontait secrètement que les Anglais avaient débarqué à Boulogne, s'étaient emparés de ce port, et qu'une révolution avait éclaté quelque part.

« Si les mouvements de l'ennemi avaient été le moins du monde en contradiction avec ces nouvelles, je les aurais considérées comme un bruit sans importance. Mais ils se conciliaient si bien avec elles que je me laissai aller à croire à leur vraisemblance, d'autant plus facilement que, si un moment avait été favorable à un débarquement des Anglais ou à l'explosion des complots secrets d'un parti, ce devait être celui où Bonaparte avait subitement retiré du pays et porté au delà du Rhin tout ce qu'il avait de troupes mobiles et utilisables. Cette nouvelle ne pouvait pas, d'ailleurs, être considérée comme un bruit propagé volontairement par l'ennemi, car il ne provenait pas des camps ni des états-majors de ses armées, mais de la résidence d'un Électeur que Bonaparte avait contraint à s'allier avec lui. Ce qui renforçait plus encore ma conviction, c'est la nouvelle indubitablement établie, que quelques milliers d'hommes de troupes wurtembergeoises, qui avaient déjà été mises en mouvement d'Esslingen sur Geislingen, avaient reçu tout à coup l'ordre de rebrousser chemin, et enfin le bruit général, et non moins croyable, que la Prusse, exaspérée par la violation de sa neutralité, allait déclarer la guerre d'un moment à l'autre (1). »

---

(1) Mack. *Hauptrelation über den Feldzug* 1805.

« Dès le premier moment, la marche rétrograde de l'ennemi m'avait paru étrange. S'il avait des vues sur Ulm et sur notre armée, pourquoi avait-il donné, quelques jours avant, la mission à un seul corps d'armée d'enlever cette place, quand il aurait été bien plus sûr d'y réussir avec toutes ses forces, et n'était pas dans la nécessité de sacrifier un de ses corps à une espérance incertaine? De tels sacrifices ne se font que lorsqu'on y est forcé pour sa propre sécurité, pour échapper à de gros dangers ou à une ruine complète (1). »

Le 14 au matin, un ordre général annonçait aux troupes restées dans Ulm (mais non à celles qui étaient déjà parties) que les Français étaient en pleine retraite vers le Rhin en trois colonnes, l'une (Soult) passant par Memmingen, la seconde par Illertissen, et la troisième (Bernadotte), par Donauwœrth. La colonne du centre, après avoir passé l'Iller, se porterait sans doute sur Ehingen et Riedlingen pour prendre la route de Strasbourg. Il s'agissait de poursuivre ces colonnes, et chacun des corps d'armée autrichiens devait constituer à cet effet deux corps légers, pour harceler une des colonnes françaises l'un sur ses derrières, l'autre sur ses flancs. Le général Jellacic devait s'attacher à la colonne de Memmingen, Schwarzenberg et Werneck à celle d'Illertissen, Kienmayer et Riesch à celle de Donauwœrth.

Schwarzenberg devait se diriger, par Geislingen, sur Stuttgard ; Werneck devait s'y porter aussi à marches forcées, et tâcher d'y devancer l'ennemi de manière à l'obliger, si possible, à déposer les armes.

Kienmayer devait poursuivre Bernadotte l'épée dans les reins, et le harceler sur son flanc droit ; Riesch se chargerait du flanc gauche. La réserve d'artillerie serait renvoyée à Ulm.

---

(1) Mack. *Punktationen zu meiner Relation.*

C'est ce que Mack, plus tard, appela : « son rêve ».

Une lettre qu'il avait écrite quelques heures auparavant à son chef d'état-major provisoire, le général Gyulay, prouve qu'il avait eu un instant l'idée d'attaquer Napoléon à Weissenhorn, mais qu'il avait abandonné bientôt ce plan pour projeter la poursuite des trois colonnes françaises par trois corps autrichiens (1).

Nous ne pouvons nous abstenir de discuter ici la question, très importante, du rôle joué par l'espion Schulmeister.

On a été, autrefois, jusqu'à prétendre que Schulmeister avait été le plus puissant agent de la capitulation d'Ulm ; qu'ayant la confiance de Mack, il l'avait décidé à demeurer autour d'Ulm en le trompant sur la

---

(1) *Mack à Gyulay.*

13 octobre.

Bonaparte arrive à Weissenhorn avec une colonne principale ; il a la plus grande peine, à cause des difficultés du terrain, à parvenir jusqu'à l'Iller, qu'il veut traverser. Un regard sur la carte convainc qu'il n'aurait pu se hâter sans folie d'arriver à Weissenhorn pour revenir ensuite sur Günzbourg et passer le Danube par un long détour. De Günzbourg ici, le passage est tout à fait impossible à cause de la difficulté du terrain.

Ce que nous devrions faire serait de l'attaquer à Weissenhorn, ou du moins le jour où il passera l'Iller. Peut-être ne le passera-t-il pas encore demain, car il est très vraisemblable qu'il voudra d'abord prendre Memmingen pour faire évacuer sur la rive gauche de l'Iller la colonne qui aura passé là, et faire couvrir ainsi son propre passage. Ce serait l'instant le plus favorable pour l'attaquer, et lui-même rira de nous, du moins dans son for intérieur, si nous ne le faisons pas.

La colonne qui s'avance de Memmingen, et le silence sur la rive gauche du Danube, sont les probabilités les plus persuasives de sa retraite. Du moins nous devons penser pour le moment à troubler la continuation de sa retraite ou la rendre aussi terrible pour lui qu'il le mérite. Notre armée doit atteindre le Rhin avec lui, peut-être le passer quelque part avec lui, surtout si une révolution avait éclaté.

MACK, *m. p.*

nature des mouvements de notre armée, et en lui parlant d'une descente des Anglais, etc. C'est là une légende très piquante, à coup sûr, mais qu'il faut rejeter définitivement.

Mack se défend lui-même, d'ailleurs, d'avoir accordé quelque confiance à Schulmeister :

« Qui a donné cet espion pour un de mes meilleurs? Pas moi assurément; j'ai dit au contraire qu'il m'avait un jour inspiré des soupçons par hasard, comme il demandait un renseignement sur nos troupes, et que j'avais prié qu'on interrogeât le F.M.L. Klenau, à cause de la méfiance que cet homme m'inspirait.

« Qu'était-il, cet espion? Un homme qui servait pour de l'argent, et non un sujet de Sa Majesté.

« La prétendue garantie donnée par sa personne pouvait-elle avoir la moindre importance? Non, car il lui restait toujours pour excuse que l'ennemi avait changé ses dispositions ou ses projets, et il savait bien qu'alors on ne l'aurait pas pendu. Mais dans cette vilaine chose il s'en cache une autre plus vilaine encore, que je vais me hâter de découvrir. L'Archiduc commandant en chef avait établi, aussitôt après son arrivée, un nommé Wendt comme une espèce de directeur de l'espionnage avec le titre et le rang de capitaine; cet homme lui avait été recommandé, comme je me rappelle le lui avoir entendu dire à lui-même, par Son Altesse Impériale l'Archiduc ministre de la guerre, en personne, ou par quelqu'un de sa suite. De son existence antérieure, je ne savais rien. Ce soi-disant capitaine se pourvut donc d'espions, obtint l'argent nécessaire et adressa ses rapports à l'Archiduc commandant en chef et à moi. C'est de lui qu'émane cette accusation.....

« Ainsi le meilleur espion était, à vrai dire, le meilleur espion de ce Wendt..... Par un rapport original de ce Wendt, du 15 au matin, jour de l'investissement, j'ai prouvé que lui-même, dans ce dernier rapport fourni

sur la route de cette ville à Stuttgard, p

Les documents ont établi de la r formelle que, dès le début des opérati geait à laisser l'armée française s'enfou pour déboucher sur ses communication revers pendant que les Russes l'attaque C'est ainsi qu'il fut amené à prendre à de flanc où il succomba. Longtemps officier de fortune, devenu aussi comm d'une grande armée, prit de propos dé tion de flanc où il eut le même sort deux furent flétris, en somme, pour cette « couverture indirecte » où l'on v de la plus brillante révolution stratégiq de Valmy.

Ce n'est pas Schulmeister, on l'a vu Mack de fausses indications sur les opér çais : au contraire, il l'a admirableme c'est malgré ses avis que Mack a été inc

Reste un second point à élucider : Sch au service de Napoléon dès le début de a-t-il fonctionné comme espion double

nous allons formuler ; on ne peut émettre qu'une opinion, mais on n'a aucune certitude.

Schulmeister a été expulsé de Strasbourg, dans l'été de 1805, par l'autorité civile, et ce n'est pas là une mesure fictive, destinée à lui donner accès auprès de l'ennemi : son premier soin, dès qu'il rentre en faveur auprès de Savary, est de demander la révocation d'une mesure qu'il déclare injuste.

Jusqu'au 16 octobre, nous ne trouvons pas trace de relations entre Schulmeister et les généraux français, et, comme on l'a vu, Napoléon manque de renseignements.

Entre temps, Schulmeister est entré au service de Mack et le renseigne exactement. Le 13, c'est lui qui donne une juste appréciation de nos mouvements ; mais il est envoyé aussitôt à Stuttgard pour vérifier les propos de taverne auxquels Mack a prêté plus de crédit. A cette date, il n'y a plus d'illusion à se faire, pour un observateur aussi clairvoyant que Schulmeister, sur le sort qui attend l'armée autrichienne. Il se rend donc auprès de Savary, et abandonne définitivement le service autrichien ; mais on comprend que le rôle qu'il y a joué, les prédictions qu'il y a faites, ont dû le laisser en bonne posture pour se représenter plus tard au quartier général des Alliés.

Sa lettre du 21 à Savary annonce qu'il a écrit le 17 à Murat. Rien n'indique que leurs relations aient commencé seulement à cette époque. Peut-être dataient-elles, comme le pense M. Müller, du début de la campagne. Il y a cependant deux motifs pour supposer que Schulmeister vient seulement de s'entendre avec Savary le 16, et très sommairement. Le premier, c'est la série des demandes que l'espion fait à son protecteur, et qui auraient sans doute été faites antérieurement : ses lettres du 17 et du 21 ont bien l'air d'une entrée en matière. Puis il y a la coïncidence des dates : c'est le 13 que Mack envoie Schulmeister à Stuttgard, et c'est le 14 ou le 15

que ce dernier, convaincu évidemment de la prochaine destruction de l'armée autrichienne, s'entretient avec Savary.

Nous admettons donc, sans oser l'affirmer, que Schulmeister, expulsé de France au mois d'août, a joué le rôle d'espion auprès de Mack jusqu'au 13, et qu'il n'est entré que le 14 ou le 15 au service de Savary.

Très bien renseignés sur les mouvements de nos armées, les Autrichiens savaient que Dupont était réfugié derrière la Brenz, et que tout le reste du corps de Ney se trouvait sur la rive droite du Danube, entre Günzbourg et Ulm. Ils ne prévoyaient pas que cette situation, résultat d'ordres plus ou moins bien interprétés, allait être modifiée au premier instant par un vigoureux coup de barre de Napoléon, et ils se croyaient en toute sécurité sur les hauteurs d'Elchingen et d'Albeck.

« Le 13 au soir, dit Mack, j'eus quelques discussions avec le F.M.L. prince Schwarzenberg et ensuite avec le F.M.L. Gyulay, qui, tous deux, et surtout le premier, insistaient pour que je consentisse au départ du corps Schwarzenberg pour le lendemain ; j'étais assez perplexe à ce sujet, la présence du gros des forces ennemies, en marche vers l'Iller, m'ayant été confirmée, car la présence de ce corps à Ulm devenait nécessaire pour la défense de la place. Sur ces entrefaites, la discussion se porta sur la conviction que j'avais de la retraite de l'ennemi, qu'ils avaient *déclarée*, mais non *démontrée* inexacte ; je la croyais possible parce que je savais que notre cabinet avait demandé instamment un débarquement de troupes anglaises, aussi nombreuses que possible, à Boulogne. La nouvelle, apportée le 15 après-midi par le commissaire (ober-landescommissair) baron Steinherr, m'en parut d'autant plus croyable « qu'il avait reçu en même temps de la bouche d'un fonctionnaire würtembergeois, bien pensant et digne de foi, qui était

tout récemment à Stuttgard, qu'il était passé quelques jours auparavant neuf courriers dans un seul jour par Stuttgard pour l'empereur des Français, et qu'on racontait là en secret que les Anglais avaient débarqué à Boulogne, s'étaient emparés de ce port et qu'une révolution avait en même temps éclaté quelque part ». Une autre nouvelle sûre paraissait concorder avec celle-ci, notamment que quelques milliers de Würtembergeois, qui avaient déjà été avancés d'Esslingen sur Geislingen, avaient reçu tout à coup l'ordre de rebrousser. A cela s'ajoutaient mes fermes espérances en une prochaine déclaration de guerre de la Prusse, qui aurait été certainement capable de faire réfléchir l'ennemi, surtout si les Saxons et les Hessois, en tout 250,000 hommes de nouveaux ennemis, s'étaient dressés contre lui. Il pouvait d'ailleurs croire la première armée russe, arrivée sur l'Inn, plus forte qu'elle n'était, et la deuxième plus avancée, ainsi qu'elles auraient dû l'être d'après les traités; il ne devait pas savoir non plus exactement la force de nos troupes arrivées sur l'Inn et pouvait se l'exagérer. De telles considérations, l'étrangeté que je croyais trouver dans les mouvements de l'ennemi, mais surtout dans cette évacuation subite de la rive gauche du Danube, me firent considérer d'abord la retraite comme très vraisemblable, et aussitôt les contradictions non motivées, simplement négatives, qu'on m'avait opposées à ce sujet, m'amenèrent à la considérer comme plus vraisemblable encore, car tel est le sort habituel des hommes qui sont troublés dans de profondes réflexions et combinaisons, suivant leur devoir, par des représentations qu'ils n'ont ni autorisées, ni demandées, ni sollicitées, surtout quand celles-ci prennent en outre un caractère impérieux, comme ce fut le cas avec le F.M.L. prince Schwarzenberg, à un tel point que je dus enfin passer du ton amical à celui du service. »

XX

Le 14, au point du jour, Riesch détache le régiment Archiduc-Maximilien avec deux escadrons d'Hohenzollern-cuirassiers, sous le colonel Biber, pour surveiller le pont de Leipheim et le détruire, s'il en était temps (1). Le colonel Biber, au lieu d'aller jusqu'au pont avec toute sa troupe, n'y envoya qu'un bataillon, et s'arrêta à la ferme de Weissingen avec le reste de son détachement. Le bataillon poussé en avant trouva près de Riedheim un parti français auquel il fit quelques prisonniers; ceux-ci lui ayant appris que le pont de Leipheim était gardé, il s'arrêta à Riedheim.

Riesch, après avoir rendu compte de la situation à l'Archiduc, résolut de se remettre en marche avec toutes ses forces pour couvrir d'autant mieux le mouvement de l'armée. Il envoya un officier à la recherche de Mack et de l'Archiduc sur la route d'Ulm à Hausen.

---

(1) D'après le *Mémoire justificatif* de Mack, Riesch avait reçu l'ordre suivant :

« Le F.M.L. Riesch prendra, demain 14, son quartier général à Gundelfingen, le F.M.L. Loudon à Höchstædt; le grand quartier général sera à Hausen..... Le F.M.L. Riesch passera la nuit à Elchingen avec le reste de ses troupes; demain 14, de bonne heure, son infanterie sera déployée le long du Danube jusqu'à Gundelfingen, et il fera pourvoir avec le plus grand soin à ce que tous les ponts soient rompus et détruits; il fera opérer la destruction de telle sorte qu'il soit impossible de rétablir le passage de sitôt. »

Riesch avait écrit, le 13 au soir : « Comme l'ennemi tient fortement le pont d'Elchingen de son côté, et n'a enlevé que quelques planches du tablier près de la rive droite, j'ai fait prendre toutes les mesures préparatoires pour couper ce passage. Reste à enlever le pont de notre côté, mais comme on ne peut y arriver sans un engagement général, j'attends à ce sujet de nouveaux ordres. »

Mecsery partit en avant par Langenau avec quatre bataillons et cinq escadrons pour tâter le terrain et observer Dupont ; Loudon devait le suivre de près avec dix bataillons, et Riesch partirait le dernier avec dix bataillons et sept escadrons et demi.

Au moment où Mecsery quittait Elchingen, des troupes françaises passaient le pont de Leipheim. Le bataillon avant-garde du colonel Biber se replia de Riedheim sur Weissingen, annonçant que c'était une colonne considérable, et qu'elle marchait sur Langenau.

Peu de temps après, le maréchal Ney arrivait au pont d'Elchingen, qui était défendu par deux bataillons avec deux pièces de canon. Riesch, averti de cette attaque, envoya seulement de ce côté un renfort de deux autres bataillons avec quatre pièces, pour tenir jusqu'à la dernière extrémité. Ces bataillons, dit le général Schönhals, s'acquittèrent mal de leur mission, et lâchèrent pied après un semblant de résistance. Le 39e régiment d'infanterie française déboucha le premier, suivi par le reste de la division Loison. Notre cavalerie légère se porta vers la droite, et tomba sur le détachement du colonel Biber, qui revenait de Weissingen. L'ayant pris en flanc et à dos, elle le détruisit ou le dispersa presque entièrement ; les deux escadrons de cuirassiers parvinrent à s'échapper sur Elchingen, et cinq compagnies, derniers débris du régiment Archiduc-Maximilien, allèrent rejoindre Werneck près d'Hausen.

Quand Riesch vit les Français passer sur le pont d'Elchingen, il jugea qu'il n'était plus en son pouvoir d'éviter un combat sérieux. Il envoya l'ordre à Mecsery et à Loudon, qui se trouvaient déjà, l'un à Langenau et l'autre à Œttingen, de revenir au plus vite. Il rangea son infanterie derrière le chemin d'Elchingen à Œttingen, sa droite au bois en arrière d'Elchingen ; il mit dans ce bois deux bataillons, et laissa un bataillon de Froon et un bataillon Archiduc-Charles dans Ober-Elchingen.

Les sept escadrons et demi furent chargés de couvrir son aile gauche, sur laquelle il espérait que Mecsery et Loudon viendraient s'appuyer, bien qu'on eût annoncé l'approche d'une nombreuse cavalerie française du côté de Langenau. Une demi-batterie à cheval appuyait cette aile gauche, l'autre demi-batterie tirait sur le pont.

Il était alors 9 heures du matin, et, bien que le gros du corps d'armée de Riesch fût déjà dans Elchingen depuis la veille, la queue et les traînards défilaient toujours sur le chemin de Thalfingen. Les pièces embourbées, qu'on venait à peine de remettre en marche, furent braquées de là sur la tête de colonne des Français.

Les quatre bataillons chargés de la défense du pont s'étaient vite repliés sur Elchingen. Le prince de Hesse-Hombourg et le commandant d'état-major Kapler, en s'efforçant de ranimer leur courage et de les reporter au combat, furent grièvement blessés.

L'infanterie française, pénétrant alors dans le village, s'en empara maison par maison et atteignit la lisière Nord ; elle essaya d'en déboucher, mais fut arrêtée à la Briqueterie par les feux de salve de la ligne ennemie.

Riesch résolut alors de reprendre l'offensive, mais apprenant par Mecsery que des forces françaises importantes, surtout en cavalerie, arrivaient par Langenau, il y renonça et ne songea plus qu'à assurer sa communication avec le gros de l'armée, qu'il supposait déjà éloigné d'Ulm (1).

---

(1) On a reproché à Mack d'avoir laissé ignorer à Riesch les nouveaux ordres donnés le 14 au matin à Schwarzenberg. Il a répondu, dans son *Mémoire justificatif*, que c'était une affaire de chancellerie qui aurait dû se faire sans son intervention ; que d'ailleurs, Riesch n'avait à connaître que le départ de Werneck pour Heidenheim, que de toutes façons c'est de ce côté-là qu'il convenait de faire sa retraite. Mack jugea en outre que Riesch avait tort d'envoyer ses rapports à Hausen le 14 dans la matinée ; même en exécutant l'ordre du 13, le grand quartier

A la fin, il envoya le régiment de Riese vers Albeck et ordonna au général Mecsery de se rapprocher, mais déjà nos dragons avaient bousculé les cinq escadrons de ce général et chargeaient le reste de la cavalerie autrichienne, dont les escadrons ne comptaient guère chacun qu'une cinquantaine de chevaux épuisés.

Le général Hermann, qui commandait cette cavalerie, repoussa quatre charges et parvint jusqu'à notre infanterie, à laquelle il enleva deux compagnies. Mais bientôt, accablé par le nombre, il fut pris et sa troupe dispersée

---

général et Schwarzenberg ne pouvaient être encore très loin d'Ulm à ce moment.

« Le corps de Schwarzenberg, d'après l'ordre général, devait partir le 14, à 10 heures du matin, pour Albeck. Si forte que fût devenue ma résolution, de faire tenir Ulm par le corps de Schwarzenberg, je ne pouvais cependant pas considérer comme certain que je ferais réellement le lendemain ce que j'avais décidé le jour même pour le lendemain. Si Riesch avait connu l'ordre véritable, il ne pouvait pas se tromper le 14 au matin, quand il fut attaqué, mais savoir pertinemment que le corps de Schwarzenberg se trouvait encore à Ulm *à ce moment-là*. S'il ne le savait pas, et s'il pensait que ce corps était parti le 13, il fallait d'autant plus prendre sa retraite sur la route d'Heidenheim et vers Heidenheim.

« Quant au quartier général, je ne pensais pas, le 13, qu'il dût rester à Ulm, et j'avais encore moins l'intention de l'y faire rester de mon plein gré. Sans l'événement si inattendu et si funeste qui frappa le corps Riesch le lendemain matin, le quartier général aurait été ce jour-là, non seulement à Hausen, mais même jusqu'à Heidenheim, le corps Schwarzenberg étant resté à Ulm; de la sorte, ayant rejoint Werneck, nous aurions tenté avec les corps de Werneck et de Riesch, moins forts à la vérité, ce que les circonstances auraient permis : soit de tomber sur l'ennemi, que l'avant-garde du corps de Riesch signalerait peut-être plus en aval sur la rive gauche du Danube, soit de tenir la communication ouverte avec Ulm, ou seulement d'observer et d'inquiéter l'armée qui investissait la place, ou de nous retirer devant des forces supérieures jusqu'en Bohême, en Saxe ou en Prusse, abandonnant la défense d'Ulm à sa garnison. »

La vérité, ajoute Mack, c'est qu'il n'y eut pas de retraite, mais une fuite désordonnée des troupes vers le point d'où elles étaient parties.

ou anéantie, à l'exception de deux escadrons. Mecsery se trouva ainsi entièrement coupé de Riesch et se retira sur Herbrechtingen.

Notre cavalerie, après ce premier résultat, se retourna contre le régiment d'infanterie Erbach, qui formait la gauche du corps autrichien ; mais elle le chargea en vain à deux reprises. L'artillerie autrichienne, bien servie, soutint très efficacement son infanterie dans ce combat.

Cependant le régiment Riese annonçait l'arrivée d'une forte colonne française (Dupont) par Albeck, et l'on voyait une seconde division (Malher) franchir le pont d'Elchingen et se ranger dans la plaine. Dupont s'était engagé contre l'aile gauche de l'armée autrichienne, et le combat, d'abord incertain, avait été décidé en sa faveur par l'intervention de nos dragons.

Riesch résolut alors de se retirer sur Ulm. Il pensait, comme pis-aller, rejoindre Jellacic sur l'Iller, car il croyait le reste de l'armée sur la route d'Heidenheim. Formant les carrés, et couvert par les deux bataillons qui tenaient le bois en arrière d'Elchingen, il fit sa retraite sur Haslach et Jungingen. Dans cette retraite, les régiments Erbach et Auersperg furent enfoncés par les dragons de Bourcier et pris en grande partie.

Bien que le canon dût être entendu depuis longtemps du Michelsberg et d'Ulm, c'est seulement à Haslach que Riesch trouva son collègue le prince Schwarzenberg, qui venait aux renseignements. Il apprit alors le dernier changement de plan de Mack et le maintien du grand quartier général à Ulm.

Il avait perdu environ 4,000 hommes, tant morts que prisonniers. Aucune de ses bouches à feu n'avait été prise dans le combat, mais il en restait encore quelques-unes, embourbées dans le chemin de Thalfingen à Elchingen, que les Français devaient prendre tôt ou tard.

Le 14 au soir, le corps Schwarzenberg occupa le Michelsberg et le Geisberg. Les débris du corps de Riesch furent placés en réserve.

Toute l'artillerie de position ayant quitté Ulm avec Werneck, on ne put mettre en batterie sur les ouvrages du Michelsberg et sur les remparts de la place que des pièces de 6 et de 3 (1).

A Elchingen comme à Günzbourg, comme à Wertingen, nous trouvons l'ennemi en mouvement. Si le corps de Riesch avait été établi défensivement dans cette forte position d'Ober-Elchingen, nul doute que le succès aurait été plus difficile à obtenir. Il aurait fallu, probablement, attendre l'arrivée de notre artillerie pour pénétrer dans le village et dans l'abbaye.

Au contraire, la première résistance ayant été sur-

---

(1) Le 14, pendant que l'avant-garde de Riesch file vers Langenau, l'ennemi attaque, vers les onze heures du matin, la troupe qui gardait le pont, le rétablit, passe en colonne, emporte Elchingen et débouche de tous côtés.

Pendant que ceci se passe, le général Mecsery, destiné à maintenir la communication entre la colonne de gauche et celle du centre, envoie le rapport que toute l'armée ennemie s'avance contre nous.

L'avant-garde a à peine le temps de se replier et se trouve de tous côtés aux prises avec l'ennemi. Nos troupes, repoussées de la rive, gagnent les hauteurs; la cavalerie française attaque : on se retire en carrés. La nôtre reçoit l'ordre d'attaquer à son tour; pas un cheval n'est en état de se remuer; peu à peu on gagne la route d'Albeck; l'ennemi nous poursuit pied à pied et la colonne de Riesch continue sa marche rétrograde sur Ulm, pendant que celle de Werneck poursuit la sienne sur Heidenheim. Nous n'en avons plus entendu parler que pour apprendre sa capitulation en plein champ, dans les environs de Nördlingen, à Trochtelfingen. Pendant que ceci se passe et que les troupes, exténuées de faim, de fatigue, de misère, viennent reprendre le soir la position devant Ulm, le général Marmont replie celles qui se trouvent sur la rive droite du Danube, s'établit sur les hauteurs de Pfühl et nous comprime dans notre tête de pont. (*Relation de la prise d'Ulm*, par M. D....)

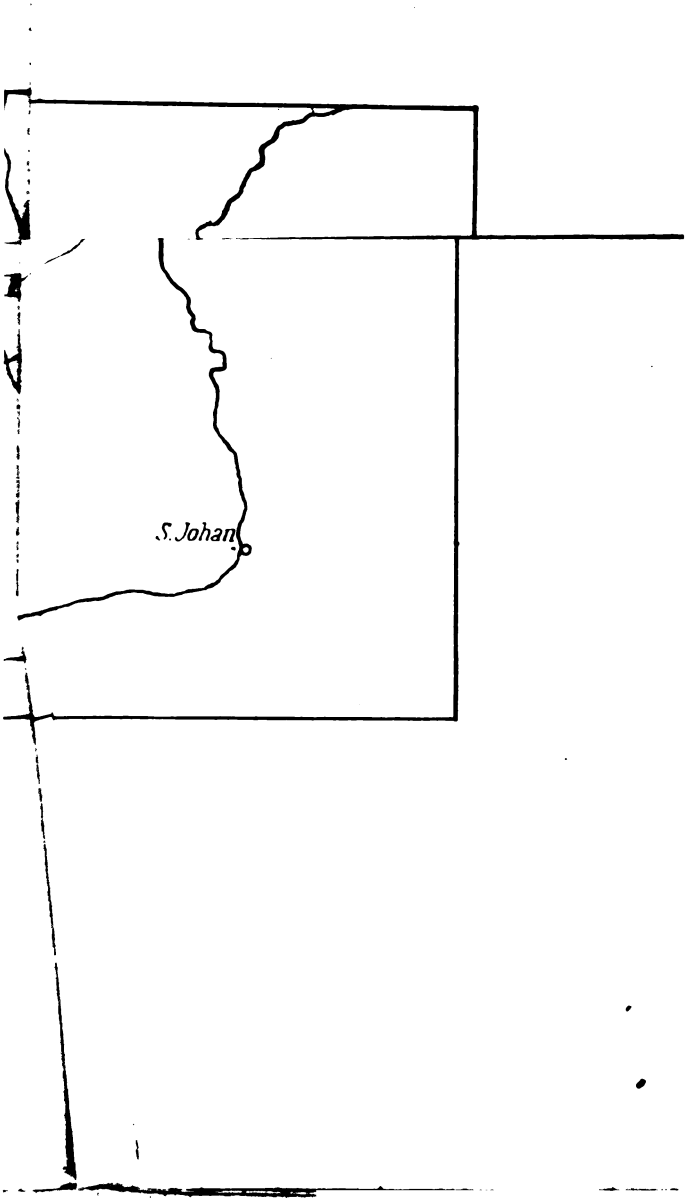
montée au passage du fleuve, grâce à notre supério en artillerie, la brigade Villate n'a rencontré qu'un deux bataillons dans Elchingen, et ils n'avaient encore pris position. En revanche, elle se heurt gauche à des traînards et à des batteries restées bourbées dans la dernière marche; à droite, au dé chement du colonel Biber, puis à la brigade Mecse Il est difficile de se retrouver au milieu du dédale les ordres et contre-ordres de Mack et de Riesch produit de ce côté.

Le corps de Riesch, réduit à 7,000 ou 8,000 homm attend la division Loison sur le plateau. Croyant grand quartier général à Hausen, Riesch veut d'abo prendre sa retraite en arrière de sa gauche; il se pré donc très volontiers à la manœuvre de Ney, qui ve tourner sa droite et le couper d'Ulm.

C'est seulement à la nouvelle, donnée par Mecser que de fortes colonnes françaises débouchaient de L pheim et de Langenau sur Albeck, que Riesch se déci à se retirer sur Ulm. La division Dupont qui, de s côté, ne se souciait pas d'attaquer l'ennemi, et voy partout des forces supérieures, exerça donc une certai influence sur le succès d'Elchingen. Quant au passa de troupes françaises sur le pont de Leipheim, le re seignement était au moins exagéré. Il ne s'agissait q des avant-postes de la Garde impériale poussés à la t du pont. Riesch y vit une division entière, sur la foi Mecsery, et c'est ainsi que des historiens récents cette campagne ont cru devoir faire passer la divisi Malher par le pont de Leipheim.

La relation autrichienne ne contient rien qui doi faire modifier notablement celle du général Loison. I perte de 4,000 hommes sur 8,000 combattants prou amplement que le succès fut complet, et il put l'ét sans artillerie parce que Mack n'avait voulu donner ses troupes que quelques pièces de 3.

C



llacic s'était dirigé sur Memmingen, pour appeler i la brigade Spangen, mais en approchant de cette e, il entendit le canon; arrivé à Leutkirch le 13, à eures du soir, il poussa le bataillon de grenadiers Beaulieu vers Memmingen, par Aitrach, pour avoir renseignements, et le 14 au matin, il apprit que ngen avait capitulé. Il se retira donc vers le Vorarl-g, par Wangen, laissant encore Wolfskeel à Ravens-g, et la marche de Soult sur Biberach le sépara nitivement du reste de l'armée autrichienne.

(*A suivre.*) G.

LA

GUERRE DE 1870-1871

La journée du 10 août [1].

I. — *Mouvements de l'armée de Metz.*

Les corps d'armée, placés sous les ordres du maréchal Bazaine, achèvent d'occuper, d'organiser et de rectifier leurs positions de la rive gauche de la Nied française, où le Major général a décidé d'accepter la bataille, si l'attaque de l'ennemi se produit le 10 août. Le 2e corps, à qui les ordres à cet effet ne sont pas encore parvenus, se porte sur Mercy-les-Metz (2) dans les conditions indiquées par le tableau suivant :

---

(1) Voir le croquis au 1/200,000 annexé.

(2) On sait que, le 8 août, le général Frossard avait reçu du Major général un télégramme contenant la prescription suivante : « Avec votre corps d'armée, qui fera partie de l'armée formée à Metz, vous vous porterez sur cette place par la ligne la plus directe, en vous conformant aux instructions du maréchal Bazaine..... » Une lettre du Major général, du 9 août, confirmait ce télégramme.

Le commandant du 2e corps n'avait reçu plus tard, d'autres instructions que celles-ci, datées de Faulquemont, 9 août :

« L'Empereur..... donne des ordres formels et pressants pour que vous gagniez, aussi rapidement que possible, Han-sur-Nied et Remilly, et, si vous le pouvez, après un repos, venir, même pendant la nuit, à Courcelles-sur-Nied. »

ÉLÉMENTS.	POINT DE DÉPART.	HEURE DE DÉPART.	OBSERVATIONS.
		matin	
'artillerie et du génie.	Lemud.	2 heures.	
.les services adminis-	Remilly.	Id.	
....	Id.	4 heures.	Chaque division est précédée de ses bagages.
n	Id.	5 —	
: et bagages du quar- éral, trésor.....	Id.		
.....	Id.	6 —	
ıpasset.....	Aubécourt.	7 —	
: cavalerie.....	Remilly.	7 h. 30	

ıs grande partie du 2e corps avait dépassé Cour-
r-Nied (1), quand le général Frossard reçut du
l Bazaine un extrait des instructions de l'Empe-
ıtives aux positions que l'armée devait prendre
lied et à l'Est de Metz (2); il lui était recom-
n même temps (3) de faire tous ses efforts pour
: Courcelles-sur-Nied « et prendre position
:s, en passant par Villers-Laquenexy » afin de se
mplètement à la division Montaudon du 3e corps
pait Pange.
néral Frossard, estimant que son corps d'armée
à trop engagé sur la route de Metz, ne crut pas
se conformer entièrement aux prescriptions du
l Bazaine (4). Il se contenta d'arrêter la brigade

:ral Frossard. *Rapport sur les opérations du 2e corps de l'armée*
:age 73.
, pour ces instructions, *Revue d'Histoire*, novembre 1902,

:e daté de Pont-à-Chaussy, 10 août, 3 heures du matin.
:e autographe du général Frossard au maréchal Bazaine,

Lapasset à Courcelles-sur-Nied et de l'établir, vers 10 heures, sur la hauteur entre Laquenexy et Villers-Laquenexy (1). Il plaça la division Bataille entre Ars-Laquenexy et le château de Mercy-les-Metz; la division Vergé à droite de la précédente, à cheval sur la route de Strasbourg; la division de Laveaucoupet en seconde ligne, derrière le centre de la division Vergé; la division de cavalerie près de la ferme de la Haute-Bévoye; les réserves d'artillerie et du génie entre la Haute et la Basse-Bévoye. Le quartier général fut installé au château de Mercy-les-Metz.

Le général Frossard reconnaissait qu'il occupait ainsi la droite de la seconde ligne de bataille (2), celle que l'armée ne devait venir défendre qu'après avoir été obligée de céder celle de la Nied française. Si l'on considère la faible distance qui sépare Mercy-les-Metz de Pange, il est difficile d'admettre, comme valable, l'argument invoqué par le commandant du 2e corps pour se justifier de ne pas s'être conformé aux instructions du maréchal Bazaine. Plusieurs de ses régiments étaient « excessivement fatigués », écrivait-il au commandant en chef. Cette raison même n'était pas suffisante, car l'heure n'était pas avancée et le mouvement de Mercy sur Pange pouvait, à la rigueur, être remis à l'après-midi.

Le 3e *corps* conserve ses emplacements du 9 août, sauf : la division de Montaudon, qui se porte de Sanry-sur-Nied sur Pange qu'elle n'avait pu atteindre la veille (3); la réserve d'artillerie qui évacue son camp

---

(1) « Les troupes travaillent toute la nuit pour fortifier cette ligne et retrancher les villages. » (Journal de marche de la brigade Lapasset).

(2) Lettre autographe du général Frossard au maréchal Bazaine.

(3) La 1re brigade a sa droite au village de Pange, qu'occupe la compagnie du génie divisionnaire; la 2e brigade est à l'Ouest du village de Mont.

d'Urville et le reporte à la Tuilerie au Sud de Silly-sur-Nied; la réserve du génie qui, de Courcelles-Chaussy, vient s'établir au château d'Urville. D'une manière générale, les troupes du 3e corps occupent, dès le matin et pendant une grande partie de la journée du 10, les positions de combat qui leur sont assignées, comme si elles devaient être attaquées à bref délai (1). La division de cavalerie du corps d'armée, qui dépasse à peine les avant-postes d'infanterie, ne fournit d'ailleurs aucun renseignement sur les mouvements de l'ennemi.

Le 4e corps apporte quelques modifications à la répartition des troupes. La 1re division, établie la veille entre Glattigny et Cheuby, maintient une brigade à Glattigny, et porte l'autre « en échelon sur la route des Étangs, avec mission de fouiller et d'occuper les bois vers Hayes (2). » Elle exécute quelques travaux de fortification de campagne. La 2e division, qui se trouvait à l'Ouest de Glattigny, s'établit autour du hameau et dans le bois de Cheuby. Ce hameau et le village de Sainte-Barbe sont mis en état de défense. La 3e division occupe par sa droite les hauteurs au Nord-Est de Sainte-Barbe, et rabat sa gauche en une sorte d'échelon défensif, de façon à observer le ravin qui longe la route de Metz à Bouzonville. La division de cavalerie se rassemble aux environs de Petit-Marais, la brigade de hussards au Sud, la brigade de dragons au Nord de ce point.

Ainsi qu'au 3e corps, les troupes du 4e se tiennent prêtes, dès le matin, à recevoir une attaque (3); « des

---

(1) Journal de marche de la division Clérembault; Historique du 69e de ligne; Historique du 17e régiment d'artillerie.

(2) Journal de marche du 4e corps. — « Le général de Cissey forme ses troupes sur deux lignes, par brigades accolées. » (Journal de marche de la 1re division).

(3) Journaux de marche de la 1re division et de la 1re brigade de la 2e division.

reconnaissances sont poussées très au loin (1); elles rentrent sans avoir vu l'ennemi (2). »

La Garde reste sur ses positions du 9 août, entre le hameau de Mont et la ferme Béville. « Le général Frossard étant allé s'établir à Mercy-les-Metz, au lieu de Courcelles-sur-Nied, notre flanc droit doit être observé..... En conséquence, un bataillon de la division Deligny va s'établir militairement à Colligny, avec un escadron de chasseurs (3). » Par contre, le 1er régiment de voltigeurs et la batterie détachés la veille au hameau de Mont, y sont remplacés par la division Montaudon et rallient le gros de la division Deligny au Nord-Est de Maizery.

La division du Barail, de la réserve de cavalerie, partie de Saint-Mihiel dans la soirée du 9 août, fait une marche de nuit par Vigneulles, Gorze et Novéant et arrive le 10, à dix heures du matin, à Metz, où elle campe au Sud-Ouest de la place, non loin de la division de Forton (4).

La réserve générale d'artillerie se porte de l'île Chambière à Montoy.

Le 6e corps, dont la 3e division arrive à Metz le 10, reçoit l'ordre de la faire suivre, sans interruption, par les autres divisions présentes au camp de Châlons. La 1re s'embarque dans la nuit du 10 au 11 (5).

---

(1) A Boulay, distant de *huit* kilomètres des Étangs. (Historique du 7e hussards.)

(2) Journal de marche de la 1re division.

(3) Journal de marche de la Garde.

(4) La division du Barail ne comptait que les 1er, 2e et 3e chasseurs d'Afrique. Le 4e ne débarqua à Toulon que les 8, 9 et 10 août; il fut transporté à Commercy d'où, ne pouvant gagner Metz, il se dirigea sur le camp de Châlons.

(5) Le maréchal Canrobert quitte momentanément le commandement du 6e corps, en raison de la dépêche suivante de l'Empereur :

II. — *Abandon de la ligne de la Nied.*

L'armée de Metz était concentrée ; ses effectifs s'augmentaient chaque jour par l'arrivée de détachements de réservistes et les 43,000 hommes du 6e corps allaient bientôt lui apporter un appoint sérieux (1). Aussi la confiance semblait-elle renaître au grand quartier impérial (2) ; on s'y faisait même de telles illusions que, le 10 août, le Major général, écrivant au Ministre de la guerre, parlait de prendre l'offensive dans quelques jours, ainsi que l'armée le désirait (3).

Ces dispositions ne durèrent pas. L'Empereur, subissant tour à tour diverses influences, abandonna d'abord le projet d'offensive qu'il avait formé. Bien qu'il se trouvât « à la tête de 120,000 hommes disciplinés et prêts à tout entreprendre » il ne pouvait se dissimuler que les trois armées ennemies s'avançaient contre lui. Si l'armée française, pensait-il, allait chercher la bataille en se portant en avant vers la Sarre, elle pouvait être coupée de Metz par les troupes du Prince royal ; si, au contraire, elle marchait à la rencontre de la IIIe armée, elle

---

Metz, 10 août, 5 h. 31 matin.

« L'Impératrice fait appel à votre dévouement. Allez immédiatement vous mettre à sa disposition et laissez le commandement du camp au plus ancien général de division. »

L'Impératrice proposa au maréchal Canrobert les fonctions de gouverneur de Paris que le maréchal ne consentit pas à accepter, pensant qu'une bataille sous Metz était imminente. (*Enquête sur les actes du Gouvernement de la défense nationale*, Déposition du maréchal Canrobert, tome IV, page 273.)

(1) Effectif du 6e corps, le 9 août : 1,604 officiers, 41,424 sous-officiers et soldats, 7,666 chevaux.

(2) Capitaine Derrécagaix, *La guerre de* 1870. (*Spectateur militaire*, 1871, page 145.)

(3) Comte de la Chapelle, *Le Livre de l'Empereur*, page 99.

pouvait être compromise par les forces réunies du général de Steinmetz et du prince Frédéric-Charles (1).

Mais en dehors des deux termes de ce dilemme, il y avait, semble-t-il, une solution acceptable qui consistait à prendre une position d'attente, en aval du confluent des deux Nied, sur une direction excentrique à l'axe du mouvement général de la IIe armée.

Bientôt l'Empereur renonça même à défendre la ligne de la Nied, à la suite d'une conférence avec le maréchal Bazaine et d'une reconnaissance du terrain. Il jugea « que la droite pouvait être facilement tournée, d'autant plus que déjà un corps allemand s'avançait sur Sarre-Union et il résolut de concentrer l'armée plus en arrière, sous la protection des forts avancés de Metz (2). »

Comme il arrive presque toujours dans des situations analogues, on reconnut aux positions de la Nied française des inconvénients très sérieux (3) et l'on attribua au contraire à celles que l'on allait prendre sous Metz toutes les vertus (4). On ne crut pas d'ailleurs pouvoir attendre au lendemain matin pour mettre les troupes

---

(1) Comte de la Chapelle, *Le Livre de l'Empereur*, page 99.

(2) *Ibid.*, page 98.

(3) Général Lebrun, *Souvenirs militaires*, page 292; *Journal d'un officier de l'armée du Rhin*, page 56.

(4) D'après le journal de marche du 3e corps, « c'est à ce moment que fut résolue la retraite de l'armée sur Verdun, puis sur Châlons, pour rallier la 3e armée, qui s'y formait, et pour couvrir ainsi Paris. La perte de la bataille de Reichsoffen, les masses prussiennes qui, au lieu de poursuivre les corps de Failly et de Mac-Mahon, cherchaient à nous tourner par Nancy pour nous couper de Paris, déterminèrent l'Empereur à renoncer à l'offensive et à porter l'armée entière sur la rive gauche de la Moselle..... Ce passage fut préparé par une nouvelle concentration sous la protection des forts de la rive droite..... » (Journal rédigé par le maréchal Le Bœuf, en captivité.)

D'après le général Lebrun, au contraire, « ce changement d'emplacement de l'armée n'apportait aucune modification dans les projets

sur pied, malgré la courte distance qu'elles avaient à franchir et en dépit d'une pluie torrentielle qui commença dans la soirée et dura toute la nuit (1). Le maréchal Bazaine donna, vers minuit, aux 3e et 4e corps et à la Garde, des ordres pour l'occupation de la deuxième ligne de défense à l'Est de Metz, prévue par les instructions du Major général en date du 9 août. Le mouvement devait commencer le 11 août à 4 heures du matin. Le 2e corps se trouvant déjà établi vers Mercy, la Garde était destinée à constituer la « réserve générale de l'armée (2), » ainsi que les divisions de cavalerie du Barail et Forton et les seize batteries placées sous les ordres du général Canu (3). Le général Bourbaki était

---

arrêtés précédemment. Il demeurait entendu qu'aux quatre corps ainsi réunis sous Metz on allait ajouter le 6e, arrivant du camp de Châlons, et le 7e, qu'on avait rappelé de la haute Alsace. » (*Souvenirs militaires*, page 293.)

Le général Lebrun fixe au 12 août seulement la décision prise par l'Empereur d'effectuer sa retraite sur le camp de Châlons (page 297). Le capitaine Derrécagaix, attaché au grand quartier impérial, dans son ouvrage sur la guerre de 1870, publié par le *Spectateur militaire* en 1871, est d'accord sur ce point avec le général Lebrun.

En présence de ces témoignages contradictoires, il est difficile de se faire une opinion. Peut-être la vérité est-elle dans une série d'hésitations et d'alternatives entre lesquelles flotta la pensée du souverain pendant ces quelques jours.

(1) A 8 h. 40 du soir, le maréchal Bazaine prévenait les divisions Montaudon et Metman de se tenir prêtes à exécuter des ordres de mouvement qu'elles recevraient dans la nuit :

« Demain, à 3 heures du matin, disait-il, les tentes devront être abattues, les voitures chargées et attelées, les hommes aux faisceaux, les cavaliers à la tête de leurs chevaux. »

(2) D'après les instructions du Major général, la Garde devait occuper la droite des positions si le 2e corps n'était pas encore arrivé sous Metz. Dans le cas contraire, elle devait former la réserve générale. (Voir, pour ces instructions, la *Revue d'Histoire*, novembre 1902, page 1137.)

(3) Le maréchal Bazaine, commandant en chef, au général Bourbaki. Pont-à-Chaussy, 10 août.

chargé de déterminer, entre Vantoux et Borny, les emplacements de ces diverses unités.

L'abandon complet et immédiat de la ligne de la Nied francaise était-il bien justifié ? Il y aurait eu grand avantage, semble-t-il, à y maintenir tout au moins un des corps de l'armée de Metz, constituant son avant-garde générale et chargé de reconnaître les forces et les dispositions de l'adversaire, de le retarder en l'obligeant à se déployer en partie et de lui faire perdre ainsi un temps qui eût été précieux au grand quartier impérial pour rallier les 5e et 6e corps sous Metz. Les divisions de cavalerie Forton et du Barail et celles des corps d'armée (1) devaient, dans cet ordre d'idées, être placées sous les ordres du commandant de cette avant-garde générale. Abstraction faite d'ailleurs de la constitution de cet organe et de son maintien sur la Nied, le rôle de réserve générale que le maréchal Bazaine paraissait uniquement vouloir faire remplir aux divisions du Barail et Forton était contraire aux conditions de la guerre moderne (2). L'incertitude à peu près complète qui régnait au grand quartier impérial sur les mouvements de l'ennemi aurait dû l'amener logiquement à employer ces divisions au service d'exploration (3).

---

(1) Moins quelques escadrons laissés aux corps d'armée pour le service de sûreté immédiate.

(2) « Si la cavalerie ne trouve plus que de rares occasions de fournir ces grandes charges qui décidaient autrefois du succès d'une bataille, il ne faut pas en conclure que l'importance de cette arme se soit amoindrie..... c'est elle seule qui peut pousser au loin les reconnaissances, informer le général en chef des mouvements et des dispositions de l'ennemi..... » (*Observations sur le service de la cavalerie en campagne*, 1869, page 186.)

(3) Telle semble avoir été l'intention de l'Empereur, si l'on s'en rapporte aux *Souvenirs* du général du Barail, qui relate les paroles suivantes de Napoléon III :

« Je vous ai fait venir à Metz, général du Barail, parce que votre

III. — *Mouvements de l'armée d'Alsace.*

Tandis que l'armée de Lorraine se repliait de la Nied française sur Metz, les 1er et 5e corps continuaient leur mouvement de retraite sur Lunéville. Les troupes du 1er corps quittent leurs bivouacs de Blâmont et de Domèvre à 4 heures et demie du matin, et forment deux colonnes. La réserve d'artillerie puis la brigade de cavalerie de Septeuil, la réserve du génie, la division Conseil-Dumesnil, les 3e et 2e divisions du 1er corps suivent la grande route de Blâmont à Lunéville et bivouaquent soit près de cette ville, soit au Sud, le long de la route de Bayon. Les 1re et 4e divisions, sous les ordres du général Ducrot, vont, par des chemins de traverse, s'établir à Rehainviller (1).

A son arrivée à Lunéville, le maréchal de Mac-Mahon apprit « que le gros de l'armée du prince royal de Prusse se dirigeait sur Nancy et que son avant-garde était déjà arrivée à Château-Salins (2). « Craignant d'être attaqué près de Nancy, où il n'y a pas de position favorable à

---

division, composée de régiments qui ont constamment fait la guerre, doit être familiarisée avec le service en campagne, qu'on semble avoir oublié dans notre cavalerie depuis le commencement des opérations. » (Tome IV, page 165).

(1) Le journal de marche du 1er corps et les historiques des régiments des 1re et 4e divisions ne permettent pas de préciser l'itinéraire de cette colonne.

(2) Maréchal de Mac-Mahon. *Notes sur les opérations du 1er corps de l'armée du Rhin et de l'armée de Châlons*, dictées à Wiesbaden en janvier 1871.

Le général de Failly ajoute que le maréchal avait appris également l'arrivée d'avant-gardes ennemies à Dieuze et à Marsal. (*Opérations et marches du 5e corps*, page 19.)

Dans ses souvenirs inédits, influencé sans doute par la connaissance exacte des faits, le maréchal ne parle même plus de la présence d'une avant-garde ennemie à Château-Salins, à la date du 10.

du matin, passe par Moussey, Rémoncourt, Emberménil, La Neuville-aux-Bois, Marainviller et atteint Lunéville à 4 heures du soir (1). La colonne de gauche se rend de Badonviller à Lunéville (2) (division de cavalerie Brahaut) et de Cirey à Baccarat (division de Lespart).

Sur ces entrefaites, le Major général avait pris connaissance d'un rapport du capitaine de France, de retour à Metz (3), sur la situation du 5e corps et appris ainsi que l'intention du général de Failly était de se diriger sur le camp de Châlons, par Bayon, Vézelise, Colombey, Void et Commercy, et non sur Nancy, comme le lui prescrivaient les instructions du 8 août. Il expédia aussitôt (4) un télégramme au commandant du 5e corps qui le trouva à son arrivée à Lunéville : « Notre concentration sur Metz est terminée. L'Empereur désire que vous opériez votre jonction avec nous, si l'ennemi vous en laisse la possibilité. Je vous envoie le capitaine de France. »

L'importance réelle que semblait attacher le grand quartier impérial à la marche du 5e corps sur Nancy détermina le général de Failly à consulter le maréchal de Mac-Mahon. Celui-ci lui transmit les renseignements qu'il possédait sur l'ennemi : L'armée du Prince royal aurait franchi les Vosges au nord de Phalsbourg, paraissant se diriger sur Nancy; son avant-garde serait déjà arrivée à Château-Salins. Il ajouta qu'il avait ordonné, en conséquence, au général de la Charrière, commandant

---

(1) Cette colonne avait été obligée de s'arrêter longtemps à quelque distance de la ville pour laisser passer le 1er corps. « La division Goze et le restant de la colonne sont péniblement installés sur le terrain de manœuvres de Lunéville. Les troupes campent dans l'eau. »

(2) Arrivée à 4 heures du soir.

(3) Rapport daté de Metz, 10 août, 10 heures du matin. On sait que le capitaine de France avait été envoyé la veille en mission, à Réchicourt-le-Château, auprès du général de Failly.

(4) Metz, 2 h. 15 soir.

la subdivision de la Meurthe, « de faire sauter les ponts et de se retirer » (1).

Interrogé par le Maréchal sur la direction qu'il comptait suivre, le général de Failly déclara que son intention était de se conformer aux ordres du grand quartier impérial et de se porter le 11 sur Nancy. Le Maréchal « garda le silence » (2). Le commandant du 5e corps le pria alors d'envoyer contre-ordre au général Charrière qui télégraphiait d'ailleurs peu après :

« Seul et sans troupes à Nancy. Le maire et le conseil municipal s'opposent à ce qu'on fasse sauter les ponts de peur de représailles de l'ennemi. Que faut-il faire? »

Le général de Failly répondit : « Attendez l'arrivée du 5e corps à Nancy », et fit rédiger les ordres de mouvement, à cet effet, pour le 11 août. Il écrivit d'autre part, au Major général (3) : « Suivant les avis que je recevrai ce soir, j'exécuterai vos ordres si l'ennemi m'en laisse la possibilité..... »

A minuit, le capitaine de France arrivait du grand quartier impérial, à Lunéville, et se rendait auprès du général Failly avec mission de lui « confirmer l'ordre de se diriger sur Metz mais de lui dire qu'il pouvait passer par Toul, pour éviter l'ennemi déjà signalé à Dieuze et Château-Salins, en marche sur Nancy (4) ».

Cependant, le commandant Perrotin, de l'état-major du 5e corps, envoyé dans la nuit, sur une locomotive, en

---

(1) Journal de marche du 5e corps, rédigé par le colonel Clémeur en 1872, et approuvé par le général de Failly le 16 août 1873.

(2) Général de Failly, *Opérations et marches du 5e corps*, page 19.

D'après le rapport précité du commandant Foerster, le maréchal de Mac-Mahon ne voulait plus « donner aucun ordre au général de Failly, lors même que ce corps d'armée serait encore sous ses ordres ».

(3) Télégramme expédié de Lunéville à 6 heures du soir.

(4) Note adressée à la Section historique, le 14 décembre 1901, par M. le général de France.

reconnaissance sur Dieuze, annonçait que l'adversaire n'y était pas encore signalé mais seulement qu'il y arrivait et qu'il marchait également sur Château-Salins (1). Cette nouvelle était rassurante et bien faite pour déterminer le général de Failly à exécuter strictement les instructions du Major général.

Néanmoins, le général de Failly craignit d'être devancé à Frouard. Il jugea que si l'ennemi, maître de Lunéville au Sud, franchissait la Moselle au Nord vers Pont-à-Mousson, la ligne de retraite du 5e corps, sur Châlons comme sur Metz, serait des plus compromises. A son avis, le 5e corps, débordé sur ses deux ailes, pouvait être cerné et un désastre, dans ce cas, était à craindre, surtout avec des troupes dont le moral était déjà très affaibli par le contact des débris du 1er corps, par les fatigues et les privations qu'elles éprouvaient depuis plusieurs jours. Il considérait enfin la marche comme dangereuse, à partir de Saint-Nicolas-du-Port, d'où, jusqu'à Nancy, la route longe la rive de la Meurthe. Il estimait que quelques batteries ennemies établies sur la rive droite suffiraient pour arrêter le mouvement et séparer de nouveau le corps d'armée « comme cela était déjà arrivé à Bitche ». Telles sont les raisons données par le Journal de marche du 5e corps rédigé après les événements (2).

Les craintes du général de Failly étaient-elles bien justifiées? les circonstances étaient-elles de nature à lui faire abandonner la marche sur Metz, par Nancy, à laquelle le Major général semblait, avec raison, attacher une grande importance? On observera tout d'abord qu'il n'y avait nul danger pour le 5e corps d'être

(1) Journal de marche du 5e corps, rédigé par le capitaine de Piépape, au jour le jour.

(2) Journal de marche du 5e corps, rédigé par le colonel Clémeur.

débordé par ses deux ailes et enveloppé, même si l'ennemi franchissait la Moselle à Pont-à-Mousson, le 11 août, et entrait le même jour à Lunéville. Il lui restait toujours la ressource de se replier de Nancy sur Toul ou sur Pont-Saint-Vincent et, à moins de s'immobiliser, la retraite sur Mirecourt demeurait toujours possible. D'autre part, en admettant que l'ennemi eût une forte avant-garde à Château-Salins, le général de Failly était à peu près certain, le 10 au soir, de n'être pas encore devancé à Nancy. Comme la distance de Château-Salins à Nancy est à peu près égale à celle de Lunéville à Nancy, l'adversaire ne pouvait arriver dans cette ville avant le 5e corps qu'à la condition d'exécuter une marche de nuit (1), éventualité que les nouvelles données par le commandant Perrotin rendaient peu vraisemblable. Au reste, à supposer qu'elle se produisît, le général de Failly ne pouvait manquer d'en être informé, dès le 11 au matin, par la rupture même des communications télégraphiques entre Nancy et Lunéville, et par un emploi judicieux de sa cavalerie. Il eût été temps encore, à ce moment, de se diriger sur Bayon.

Sans doute, si le 11 au matin, l'ennemi partait de Château-Salins en même temps que le 5e corps de Lunéville, il pouvait se produire une rencontre que le 5e corps avait tout intérêt à éviter. Encore fallait-il que les ponts de la Meurthe à Nancy fussent intacts. Si le général de la Charrière les détruisait à temps, il en résultait un retard sensible pour l'adversaire et la possibilité pour le 5e corps de se dérober sur Toul. Dans l'hypothèse enfin où l'ennemi aurait établi quelques batteries sur les hauteurs de la rive droite de la Meurthe, entre Varangéville et Nancy, le 5e corps pou-

(1) D'après le journal de marche du 5e corps, les troupes de ce corps d'armée étaient trop fatiguées pour pouvoir exécuter elles-mêmes une marche de nuit.

vait, de Saint-Nicolas-du-Port se rejeter sur Pont-Saint-Vincent, d'où il gagnerait Toul le 12, ou se rabattrait sur Vézelise, suivant les circonstances. La situation n'était donc pas critique au point de renoncer à atteindre Nancy avant l'adversaire, but vers lequel devaient tendre tous les efforts du général de Failly, suivant les termes mêmes des instructions du Major général. Tout au moins fallait-il tenter l'opération; les considérations qui précèdent montrent qu'elle pouvait être entreprise sans grands risques.

Mais il importait tout d'abord d'être renseigné sur les mouvements de l'avant-garde ennemie signalée à Château-Salins, au moyen de deux reconnaissances d'officier, lancées dans la soirée même, sur cette ville. Le lendemain matin, 11 août, la division de cavalerie Brahaut renforcée par deux batteries à cheval, se serait portée sur Drouville, Réméreville, Mazerulle, avec mission d'observer les mouvements de l'avant-garde ennemie de Château-Salins et de retarder éventuellement sa marche sur Nancy en harcelant son flanc gauche. La brigade de Maussion et une batterie se seraient établies en flanc-garde vers Haraucourt, tandis que la division Goze et les réserves d'artillerie et du génie auraient marché sur Nancy par la grande route. Après le passage de la Meurthe à Saint-Nicolas-du-Port par ces unités, la brigade de Maussion se serait repliée en constituant l'arrière-garde de la colonne, tandis que la division de cavalerie Brahaut aurait gagné Nancy par Laneuvelotte (1). Quant à la division de Lespart, elle se serait portée le 11 de Baccarat sur Bayon d'où elle aurait rejoint le 5e corps, soit par Nancy, soit par Toul.

---

(1) Les ponts sur la Meurthe auraient dû, dans cette hypothèse, être tenus par deux compagnies d'infanterie envoyées par chemin de fer de Lunéville à Nancy, dans la soirée du 10, avec un détachement du génie chargé d'en opérer la destruction en temps utile.

Quoiqu'il en soit, le général de Failly, jugea définitivement la marche sur Nancy comme trop dangereuse (1) et changeant encore une fois d'avis, il crut devoir user de la latitude que lui laissaient, il est vrai, les instructions du Major général, mais seulement dans le cas où il se verrait devancé dans cette ville par l'ennemi.

Il annula en conséquence, le 11 au matin, les ordres de mouvement qu'il avait donnés la veille et prévint le maréchal de Mac-Mahon que, d'après les derniers renseignements arrivés pendant la nuit sur la proximité de l'ennemi, « les plus simples règles de la prudence » s'opposaient actuellement à la marche du 5e corps sur Nancy; que, dès lors, ce corps allait suivre le 1er et continuer à protéger la retraite (2). En outre, le général de Failly fit télégraphier au général de la Charrière, à Nancy, d'avoir à exécuter les premiers ordres du maréchal de Mac-Mahon, visant la destruction des ponts, et de se retirer ensuite.

Le Maréchal, dont les troupes devaient se porter sur Bayon et Vézelise, prescrivit au 5e corps de le couvrir sur sa gauche, et de franchir la Moselle à Charmes pour se diriger ensuite sur Mirecourt (3). Il eût été plus judicieux de diriger les troupes du 1er corps sur Charmes, et de laisser la route de Bayon à celles du 5e, destinées à gagner Metz, car, même après avoir franchi la Moselle

---

(1) « Il y avait..... une décision à prendre, une responsabilité sérieuse à encourir, le corps d'armée à sauvegarder et à ne pas livrer à la *certitude* d'un combat, dont la récente et douloureuse expérience de Frœschwiller nous avait trop montré l'inégalité numérique (le maréchal de Mac-Mahon, avec 35,000 hommes, avait eu à lutter contre 140,000 ennemis). Le 5e corps, avec la seule ressource de ses trois brigades, ne pouvait espérer un meilleur sort. » (Général de Failly. *Opérations et marches du 5e corps*, page 21.

(2) Journal de marche du 5e corps.

(3) *Ibid.* Ce fait est en contradiction avec l'affirmation du commandant Foerster. (Voir page 1355, note 1.)

à Bayon, le général de Failly n'eût pas été dégagé de la mission de rejoindre l'armée de Lorraine.

Le Major général avait insisté, à très juste titre, sur la nécessité de cette jonction : il importait en effet de réunir le plus de forces possible pour la bataille que l'on se proposait de livrer sur la Moselle. Par contre, il est difficile de se rendre compte des motifs qui l'ont empêché d'appeler à Metz, par voie ferrée, les troupes du 7e corps stationnées à Belfort (1) et à Lyon (2), sinon, peut-être, des renseignements émanant d'un agent de Bâle (3), et signalant encore 70,000 hommes dans la Forêt-Noire à Donaueschingen, Kleinkembs, Rheinweiler, Bellingen, Schliengen, Müllheim et destinés à pénétrer en France par Niffern.

Cette nouvelle fut sans doute aussi la cause de l'envoi de Lyon à Belfort de la division Dumont du 7e corps. Quand bien même elle eût été d'une authenticité absolue elle n'eût pas suffi à justifier la détermination du grand quartier impérial.

IV. — *Renseignements reçus au grand quartier impérial.*

D'autres informations, plus sérieuses avaient été fournies le 10 août au Major général par le service des renseignements. Le bulletin de ce jour signale « des forces assez considérables entre Sulzbach et Sarrebrück (armée

---

(1) Division Liébert, brigade Cambriel de la division de cavalerie Ameil, réserves d'artillerie et du génie.

(2) Division Dumont, brigade Jolif-Ducoulombier de la division de cavalerie.

Une lettre du Ministre de la guerre aux chefs de l'exploitation des chemins de fer de Lyon et de l'Est, en date du 10 août, les prévenait que la division Dumont allait être dirigée immédiatement de Lyon sur Belfort par Gray et Vesoul.

(3) Transmis par télégramme du Ministre des affaires étrangères, daté de Paris, 10 août, 1 h. 19 soir.

de Steinmetz) et entre Hombourg et Blieskastel (armée du prince Frédéric-Charles). Le Prince royal se porterait de Wœrth sur Nancy.

De Bâle, on mande que les effectifs des armées allemandes seraient respectivement de 70,000 hommes (Ire), 200,000 (IIe), 180,000 (IIIe); le grand quartier général est établi à Kaiserslautern avec 100,000 hommes; toutefois, dans la soirée, on assure que le roi de Prusse, le maréchal de Moltke et M. de Bismarck seraient arrivés à Sarrebrück.

On signale enfin de nouveaux passages de trains militaires à Birkenfeld. D'après un agent de Thionville, la vallée de la basse Sarre serait complètement dégarnie de troupes, mais, d'autre part, un émissaire revenant de cette région, prétend que 25,000 hommes avec une nombreuse artillerie, seraient échelonnés de Trèves à Sierck; on aurait même vu 3,000 hommes près de cette dernière localité.

Le grand quartier impérial reçoit des renseignements rassurants sur le respect de la neutralité de la Belgique, mais on croit, à Luxembourg, que la Prusse fera peu de cas de celle du grand-duché. Trois corps d'armée commandés par le général Vogel de Falkenstein, seraient destinés à envahir la France par Thionville.

On annonce l'arrivée à Boulay, pour le 10 ou la nuit du 10 au 11, d'un corps prussien fort de 25,000 hommes; Boucheporn et Longeville étaient occupés dans la soirée du 9; le 8, une division d'infanterie est arrivée à Lorentzen, venant de Rahling. Des éclaireurs prussiens ont été vus le 10, à 1 heure, à Dieuze et à 5 heures à Château-Salins; derrière eux se trouverait un corps d'armée marchant sur Nancy. On signale des troupes à Drülingen, se dirigeant sur Dieuze, par Fénétrange, et un corps important se portant d'Alsace vers la vallée de la Brüche ou sur Saverne. Toutefois, le 9 au soir, il n'y avait encore personne à Sarrebourg.

Les renseignements émanant des corps d'armée sont peu nombreux, comme les jours précédents, et pour les mêmes causes. Le général de Ladmirault signale, d'après les rapports des habitants, des forces importantes à Carling, Ham-sous-Varsberg, Porcelette, Boucheporn; Bouzonville, Teterchen, Coume, Merten seraient également occupés. Il y aurait des troupes très nombreuses à Haut-Hombourg et à Saint-Avold, trois régiments de cavalerie à Longeville, deux à Boucheporn. Le maréchal Bazaine écrit au général Bourbaki que « l'ennemi serait en nombre considérable tant en avant de Boulay qu'en avant de Saint-Avold, c'est-à-dire sur nos deux flancs, et serait disposé à nous attaquer. » (1) Mais ces renseignements conservent un caractère vague, en raison de la passivité à peu près complète de la cavalerie française.

V. — *Opérations de la cavalerie allemande et renseignements recueillis.*

La cavalerie allemande, au contraire, que l'ordre général du 9 août recommande de pousser « à grande distance en avant », recueille des informations de réelle valeur. Il faut en excepter toutefois les *1re* et *3e* divisions de la Ire armée qui franchissent la Sarre à Völklingen derrière le Ier corps (2). « Comme elles ne se trouvaient

---

(1) Le maréchal Bazaine au général Bourbaki, Pont-à-Chaussy, 10 août.

(2) Le général de Steinmetz leur avait donné l'ordre suivant :

« A l'aile droite de l'armée, la 3e division de cavalerie marchera sur Uberherrn, soit par le gué qui se trouve près de Buss, soit derrière le Ier corps par Völklingen; elle enverra des détachements sur Bouzonville et Boulay, pendant que la 1re division de cavalerie suivra l'armée par Völklingen jusqu'à Ludweiler. »

Le général de Pelet-Narbonne dit à ce propos :

« Si l'on compare l'ordre du grand quartier général aux dispositions

pas en première ligne, le contact direct avec l'adversaire avait presque complètement cessé sur ce point. Les renseignements se bornaient à un avis reçu, dans l'après-midi, de l'avant-garde du VIIe corps, par lequel le capitaine de Schütz, du *8e* régiment de hussards, mandait que des corps ennemis devaient être à l'Ouest de Fouligny (1). » La *1re* division vint bivouaquer à Ludweiler (2), la *3e* à Uberherrn, poussant son avant-garde à Hargarten et Falck, sur la ligne même des avant-postes d'infanterie. Elles n'avaient fait, le 10 août, que des étapes moyennes et elles éprouvèrent cependant de grandes fatigues « à cause des nombreux croisements de colonnes, des hésitations et des arrêts continuels ; la marche fut très lente et les objectifs du jour furent atteints fort tard (3). »

Sur le flanc gauche du IVe corps, la brigade Bredow, de la *5e* division de cavalerie, se portait à Eschwiller ; ses patrouilles, envoyées sur Phalsbourg, Lixheim et Sarrebourg ne rencontraient personne (4). Les brigades

---

prises par le commandant en chef, on peut dire que ce dernier, dans son ordre d'opérations, ne tint absolument aucun compte des prescriptions du commandement supérieur et qu'il en prit même le contrepied. » (*La cavalerie des Ire et IIe armées*, page 93.)

(1) *Historique du Grand Etat-Major prussien*, 4e livraison, page 413.

(2) « Le bivouac que la *1re* division occupa, dans une vallée étroite, près de Ludweiler, était, en avant comme en arrière, complètement obstrué par des voitures. » (Général de Pelet-Narbonne. *Loc. cit.*, page 94.)

(3) Général de Pelet-Narbonne. *Loc. cit.*, page 94.

(4) « Par suite de l'envoi de la brigade Bredow qui, à ce moment, disposait encore de deux escadrons du *10e* hussards, et par la présence du *5e* dragons, le IVe corps était extraordinairement fort en cavalerie. Mais on ne peut dire que ces vingt-six escadrons aient été judicieusement employés. Ce que les régiments de la brigade Bredow firent là, les régiments de cavalerie divisionnaire l'auraient pu faire aussi convenablement qu'eux. L'usage qui fut fait de cette fraction considérable de la *5e* division de cavalerie porte encore à regretter que le prince Fré-

Barby et Redern, de la même division, affectées au Xe corps, avaient pris les devants ; la première gagnait Faulquemont, la seconde Landroff. Leurs avant-postes s'étendaient depuis Baronville, sur la route de Sarreguemines à Nancy, jusqu'à Raville, sur la route de Saint-Avold à Metz (1). Sur cette dernière, le *15e* régiment de uhlans (2) était toujours au contact des Français. Il signalait, dès 10 heures du matin, que le 3e corps se trouvait dans deux camps, près de Mont et de Silly-sur-Nied et que, d'après leur force, on pouvait présumer que d'autres troupes s'étaient jointes à lui. Le commandant du IIIe corps, sous l'influence du prince Frédéric-Charles, faisait avancer le reste de la *6e* division de cava-

---

déric-Charles n'ait pas exercé sur cette division son action directe. » (Général de Pelet-Narbonne. *Loc. cit.*, page 108.)

(1) *Historique du Grand Etat-Major prussien*, 4e livraison, page 415.

La *5e* division de cavalerie avait reçu, le 9 août, à 3 heures de l'après-midi, l'ordre suivant du général commandant le Xe corps :

« Le général-lieutenant de Rheinbaben se portera en avant, demain 10 août, de très bon matin, avec sa division de cavalerie, dans la direction de Metz, et cantonnera à Faulquemont. Il fera patrouiller aussi loin que possible vers Metz et prendra ses mesures pour me faire parvenir rapidement ses rapports. »

Le même jour, à 6 heures du soir, le général de Voigts-Rhetz lui envoyait un ordre autographe contenant ce passage : « Je vous invite à tout préparer pour marcher demain, 10 août, à l'ennemi. Il sera bon de tenir une partie de la cavalerie rassemblée sous vos ordres directs, mais de tâter avec le reste dans toutes les directions, le plus loin possible..... »

Le général de Pelet-Narbonne dit à ce sujet :

« Ces ordres et ces dispositions prouvent manifestement que le commandant du corps d'armée croyait avoir des motifs pour pousser le chef de la *5e* division de cavalerie à une action plus décisive. » (*Loc. cit.*, page 100.)

Il ne semble pas, d'ailleurs, que le général de Rheinbaben se soit conformé à l'esprit des instructions du général de Voigts-Rhetz, qui recommandait de pousser des patrouilles le plus loin possible.

(2) *6e* division de cavalerie, *14e* brigade.

lerie, dans la zone comprise entre Saint-Avold et Faulquemont, « avec mission d'établir ses avant-postes en liaison, à droite, avec ceux de la *6*e division d'infanterie; à gauche, jusqu'à la Nied, en liaison avec ceux de la *5*e division de cavalerie (1). »

Les divisions de cavalerie de la IIe armée se trouvaient donc réduites, à proprement parler, à assurer le service de sûreté de première ligne et il ne pouvait guère en être autrement en raison de leur répartition entre les corps d'armée. Deux reconnaissances d'officiers d'état-major, en particulier, dépassaient « la ligne d'observation (2). » Le capitaine d'Alvensleben, officier d'ordonnance du général de Voigts-Rhetz, patrouillait sur Oron et Château-Salins sans rencontrer l'ennemi, mais il mandait de Landroff, à midi, que tout le corps Frossard se retirait sur Metz. Le lieutenant de Podbielski, de l'état-major du Xe corps, accompagné d'un peloton du *13*e uhlans, gagnait de Faulquemont la forêt située entre Berlize et Domangeville et observait de vastes campements à Pange, Mont et Puche. Il signalait la marche de fortes colonnes de Metz vers Courcelles-Chaussy, la présence de masses considérables d'infanterie à l'Ouest de la Nied française, enfin l'arrivée à Metz d'importants renforts venant de Nancy (3). Une autre reconnaissance de la brigade Redern atteignait Château-Salins qu'elle trouvait inoccupé, mais elle enlevait « un courrier français dont

---

(1) Général de Pelet-Narbonne. *Loc. cit.*, page 97. La *6*e division de cavalerie se trouvait, en réalité, derrière l'aile droite de la *5*e; ses avant-postes derrière les avant-postes de celle-ci. Voir Cardinal von Widdern, *Verwendung und Führung der Kavallerie* 1870 *bis zur Kapitulation bei Sedan*, Theil II, page 268.

(2) *Historique du Grand Etat-Major prussien*, 4e livraison, page 415.

(3) Ce dernier renseignement lui fut donné par un Allemand qu'il rencontra près de Chanville et qui avait quitté Metz le matin même. (Général de Pelet-Narbonne. *Loc. cit.*, page 102.)

les dépêches fournissaient des indications fort importantes sur l'état intérieur de l'armée opposée (1) ».

VI. — *Mouvement des armées allemandes.*

L'ordre général du 9 août (2) attribuait à la Ire armée la route Sarrelouis, Boulay, les Étangs et les communications au Sud ; à la IIe la route Saint-Avold, Nomény et les communications au Sud. Il leur laissait d'ailleurs la latitude, pour le 10 août, soit de faire reposer les troupes, soit de les établir sur leurs routes de marche. C'est à ce dernier parti que s'arrêta le général de Steinmetz. Le quartier général de la Ire armée fut transféré de Völklingen à Lauterbach (3) ; le VIIe corps se portait de Petite-Rosselle (4) et de Forbach (5) à Carling et à l'Hôpital ; le Ier de Püttlingen à Creutzwald. Les avant-gardes poussées jusqu'à Porcelette (VIIe) et Guerting (Ier) (6) tenaient par leurs avant-postes la région comprise entre Boucheporn et Hargartern. En seconde ligne, le VIIIe corps se rendait de Spicheren à Lauterbach, marchant derrière le VIIe ; la *1re* division de cavalerie de Saint-Jean à Ludweiler ; la *3e* de Derlen à Uberherrn (7).

---

(1) *Historique du Grand Etat-Major prussien*, 4e livraison, page 416.

(2) Voir *Revue d'Histoire*. Journée du 9 août.

(3) Le grand quartier général demeura, pendant la journée du 10, jusqu'à 10 heures du soir, « sans indication sur la situation du quartier général et des corps de la Ire armée ». (*Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, tome I, nos 134 et 138.)

(4) *13e* division avec une avant-garde à Ludweiler.

(5) *14e* division ; elle occupait aussi Morsbach.

(6) Guerting est l'emplacement de l'avant-garde du Ier corps, indiqué par l'*Historique du Grand Etat-Major prussien* (4e livraison, page 413). D'après von Schell, cette avant-garde se trouvait le 10 août à Varsberg. (*Opérations de la Ire armée*, page 87.)

(7) « Pour gagner ces emplacements, on avait eu à surmonter

A la IIe armée, les corps de l'aile droite et du centre n'exécutent que de courtes marches, de façon à permettre à ceux de l'aile gauche, demeurés en arrière, d'arriver en ligne (1). Le IIIe corps garde sa position en saillie à Saint-Avold; le IXe se porte de Saint-Ingbert au Sud de Sarrebrück; le Xe corps vient de Sarreguemines à Puttelange, tandis que le XIIe corps se masse à Habkirchen (2). La Garde et le IVe corps atteignent la Sarre, la première à Sarralbe, le second à Sarre-Union. Le quar-

---

maintes difficultés, comme il n'arrive que trop souvent, quand des masses considérables ont été réunies pour combattre et qu'il faut les séparer de nouveau pour continuer les opérations. Les distances à parcourir n'avaient rien d'exagéré, mais on s'était croisé, à Forbach, avec des colonnes du IIIe corps; des à-coups s'étaient produits sur la route de Völklingen, par Lauterbach, à Carling, laquelle était commune à une grande partie de la Ire armée; en résumé la journée avait été fort pénible. Les troupes passaient la nuit au bivouac, sous une pluie torrentielle, couchées sans paille sur un sol argileux. Ce fut le lendemain seulement que l'on parvint, au prix de nouvelles et sérieuses dificultés, à faire arriver les convois demeurés en arrière, sur la route Sarrebrück-Forbach. » (*Historique du Grand Etat-Major prussien*, 4e livraison, page 413.)

(1) Les routes assignées aux corps de la IIe armée étaient :

IIIe : Saint-Avold, Faulquemont, Han-sur-Nied, Buchy, Cheminot.

Xe : Puttelange, Gros-Tenquin, Brulange, Delme, Nomeny.

Garde : Sarralbe, Altroff, Birming, Morhange, Brehain, Oron, Lemoncourt.

IVe : Sarre-Union, Altweiler, Munster, Marimont, Château-Salins, Manhoué.

Les trois autres corps en seconde ligne : le IXe et le IIe derrière l'aile droite, « en raison des nouvelles qu'on avait de l'ennemi »; le XIIe sur un front assez étendu derrière le centre. Le IIe avait commencé ses débarquements à Neunkirchen, le 9 août. (Von der Goltz. *Die Operationen der II Armee*, page 35.)

(2) *Historique du Grand Etat-Major prussien*, 4e livraison, page 413. On ne se rend pas bien compte de l'utilité qu'il y avait, pour le XIIe corps, à se masser, puisqu'il devait continuer sa marche le lendemain.

tier général de la IIe armée reste à Sarreguemines ; le grand quartier général à Sarrebrück.

En réalité, le 10 août, les Ire et IIe armées allemandes sont fractionnées en deux masses : à droite, le Ier corps à Creutzwald, le VIIe à Carling, le IIIe à Saint-Avold; en deuxième ligne, le VIIIe à Lauterbach, le IXe à Sarrebrück; à gauche les autres corps de la IIe armée. Comme les environs de Boulay n'avaient pas été reconnus le 9 par la cavalerie de la Ire armée (1), l'armée française pouvait en déboucher inopinément, le 10 au matin, et attaquer, par Boucheporn, le IIIe corps isolé à Saint-Avold. La Ire armée ne serait arrivée qu'assez tard pour dégager sa droite (2); le Xe corps, parti de Sarreguemines (28 kilomètres), pouvait à la rigueur intervenir dans la soirée, mais le IXe corps, venant de Saint-Ingbert (42 kilomètres) ne serait pas entré en ligne dans la journée. Quant au XIIe corps, échelonné entre Hombourg et Habkirchen ; à la Garde stationnée autour de Gros-Rederching ; au IVe corps établi à Lorentzen, ils étaient également hors de cause. Ainsi, le 10 août, les Allemands, attaqués au Nord de Saint-Avold, n'auraient pu opposer à l'armée française que quatre corps sur neuf dont disposaient à cette date les Ire et IIe armées ; le IIIe corps lancé en pointe et soutenu assez tard eût été fort compromis. Rien d'ailleurs n'était plus vraisemblable qu'une concentration des forces françaises vers Boulay, d'où elles pouvaient s'engager à fond, ayant toujours leurs lignes de retraite assurées vers la Moselle, entre Metz et Thionville.

---

(1) « Le contact direct avec l'adversaire avait presque complètement cessé sur ce point. » (*Historique du Grand Etat-Major prussien*, 4e livraison, page 413.)

(2) La marche du VIIIe corps fut excessivement lente et deux fois coupée; la *16e* division n'atteignit Lauterbach que le soir. » (Von Schell. *Loc. cit.*, page 89.)

Aussi est-il permis de s'étonner que le grand quartier général allemand n'ait pas remédié à l'extension considérable du front de la IIe armée (1) en présence d'un adversaire dont la plupart des corps étaient encore intacts.

Cette disposition défectueuse avait d'ailleurs pour effet d'intercepter à l'aile droite de la IIIe armée la route de Rohrbach à Lorentzen qui lui avait été assignée et de l'obliger à appuyer au Sud-Ouest (2).

Le Ier corps bavarois se porta, en conséquence, d'Enchenberg à Diemeringen; le IIe de Lemberg à Montbronn; seule la *12e* division, venant de Schorbach et de Lengelsheim, stationna à Rohrbach.

La division würtembergeoise se rendit de Meisenthal à Adamswiller; le Ve corps de Weiterswiller à Weyer. Le XIe corps (3), partant de Hattmatt et de Dossenheim, devait, d'après les instructions du commandant en chef, emprunter en partie la vallée de la Zintzel, et déboucher le 12 août à Sarrebourg en investissant (4), au cours de sa marche, la place de Phalsbourg. Le 10, le général de Gersdorff, se porte d'Hattmatt aux Quatre-Vents par la route de Saverne avec la *21e* division et l'artillerie de

---

(1) Extension déterminée, on le sait, par l'ordre du grand quartier général à la IIe armée, de porter le 8 son aile gauche sur Rohrbach pour barrer le chemin au maréchal de Mac-Mahon, que l'on supposait avoir pris la direction de Niederbronn, Bitche, après la bataille de Frœschwiller. Mais on était revenu de cette erreur dès le 8 août (*Historique du Grand Etat-Major prussien*, 4e livraison, page 400), et par conséquent on aurait pu ramener le IVe corps et la Garde vers le Nord-Ouest, dès le 9.

(2) *Historique du Grand Etat-Major prussien*, 4e livraison, page 382.

(3) Le général de Gersdorff, commandant la *22e* division, avait pris le commandement du XIe corps, en remplacement du général de Bose, grièvement blessé à la bataille de Frœschwiller.

(4) Par suite d'une erreur de transmission, l'ordre portait « *einschiessen* » (bombarder), au lieu de « *einschliessen* » (bloquer). (*Historique du Grand Etat-Major prussien*, 4e livraison, page 384)

corps et fait reconnaître les abords de la place. La 22e division, sous les ordres du général de Schkopp, se dirige de Dossenheim sur Metting, par la vallée de la Zintzel; elle est suivie de la 4e division de cavalerie. Sommé de se rendre par les deux divisions du XIe corps, le chef de bataillon Taillant, commandant la place, « refuse résolument; menacé d'être bombardé, il se borne à répondre : « J'accepte le bombardement » (1). Les quatre batteries de la 21e division prennent alors position au Sud-Est de Phalsbourg, vers la cote 371; les six batteries de l'artillerie de corps s'établissant au Nord des Quatre-Vents. A la tombée de la nuit ces soixante bouches à feu ouvrent une violente canonnade et lancent en trois quarts d'heure un millier d'obus sur la ville. Puis, constatant que la garnison ne se laisse pas intimider, le VIe corps poursuit son mouvement et vient s'installer, dans la soirée, à Mittelbronn (colonne de gauche) et Metting (colonne de droite). Les fractions du VIe corps qui le suivaient étaient chargées de la continuation du blocus.

Le quartier général de la IIIe armée avait été transféré dans la journée de Merzwiller à Petersbach. Avant son départ, le Prince royal avait reçu, à 3 heures du matin, le télégramme suivant du grand quartier général :

« La Ire et la IIe armée commencent le 10, leur mouvement sur la Moselle. L'aile droite de la IIIe armée prendra la direction Sarrebourg-Dieuze; la cavalerie au loin en avant (2). »

---

(1) *Historique du Grand État-Major prussien*, 4e livraison, page 384.

(2) L'*Historique du Grand Etat-Major prussien* dit, à propos de la 4e division de cavalerie, qu'elle ne devait s'engager dans les montagnes que le 11, mais que, « *dans son ardeur de joindre l'ennemi* », elle se mettait en marche, dès le 10, *de son propre mouvement*. Il y a là, tout au moins, une coïncidence très heureuse avec la prescription du maréchal de Moltke : « Cavalerie au loin en avant ».

ce télégramme succéda, dans l'après-midi, une
:he complémentaire du maréchal de Moltke, conte-
les instructions adressées aux commandants des trois
es allemandes (1), et assignant à la IIIe la route
.rre-Union-Dieuze et les communications au Sud.

I. — *Situation de l'armée du Rhin dans la soirée du 10 août.*

ns la soirée du 10 août, les corps de l'armée du
occupaient les emplacements suivants :

ıd quartier général		Metz.
:orps....	Quartier général	Lunéville.
	1re division	Rehainviller.
	2e division	Lunéville.
	3e division	*Ibid.*
	4e division	Rehainviller.
	Division de cavalerie :	
	Brigade de Septeuil	Lunéville.
	Brigade Nansouty	Bayon.
	Brigade Michel	*Ibid.*
	Réserves d'artillerie et du génie	Lunéville.
ırps.....	Quartier général	Château de Mercy-les-Metz.
	1re division	Entre Mercy-les-Metz et le télégraphe de Mercy.
	2e division	Entre Ars-Laquenexy et Mercy-les-Metz.
	3e division	Au Nord-Ouest de Mercy-les-Metz.
	Brigade Lapasset (du 5e corps)	A l'Est de Laquenexy.
	Division de cavalerie	Ferme de la Haute-Bévoye.
	Réserves d'artillerie et du génie	Entre la Haute et la Basse-Bévoye.

Voir Journée du 9 août. *Revue d'Histoire*, novembre 1902, 125.

3e corps.....	Quartier général.....	Pont-à-Chaussy.
	1re division.....	Pange.
	2e division.....	Mont.
	3e division.....	*Ibid.*
	4e division.....	Pont-à-Chaussy, Silly-s Nied.
	Division de cavalerie..	Au Sud de Silly-sur-Ni
	Réserve d'artillerie....	*Ibid.*
	Réserve du génie.....	Château d'Urville.
4e corps.....	Quartier général.....	Château de Gras.
	1re division.....	Entre Glattigny et Étangs.
	2e division.....	Cheuby.
	3e division.....	Nord-Est de Sainte-Bar
	Division de cavalerie..	Petit-Marais.
	Réserves d'artillerie et du génie.....	Entre Sainte-Barbe et Château de Gras.
5e corps.....	Quartier général.....	Lunéville.
	1re division.....	*Ibid.*
	2e division.....	*Ibid.*
	3e division.....	Baccarat.
	Division de cavalerie..	Lunéville.
	Réserves d'artillerie et du génie.....	*Ibid.*
6e corps.....	Tout entier au camp de Châlons, sauf : La 3e division d'infanterie, en route pour Metz voie ferrée ; La 4e division d'infanterie, à Paris ; La 3e brigade de la division de cavalerie, à Pa	
7e corps.....	Quartier général.....	Belfort.
	1re division.....	Lunéville.
	2e division.....	Belfort.
	3e division.....	Lyon.
	Division de cavalerie..	Belfort et Lyon.
	Réserves d'artillerie et du génie.....	Belfort.
Garde.....	Sans modifications.	
Réserve générale de cavalerie.	Division du Barail	Metz.
	Division de Bonnemains	Bayon.
	Division de Forton....	Montigny-les-Metz.

Réserve générale d'artillerie		Metz.
Parcs d'artillerie.	1er corps	Besançon et Strasbourg.
	2e corps	Metz.
	3e corps	*Ibid.*
	4e corps	*Ibid.*
	5e corps	En route d'Épinal sur Langres.
	6e corps	La Fère et Laon.
	7e corps	Épinal et Besançon.
	Garde	Metz.
	Réserve générale d'artillerie	Toulouse.
Grand parc d'artillerie		S'organise à Toul.
Grand parc du génie		Versailles.
Équipage de pont de réserve		Toul.

E.

DOCUMENTS ANNEXES.

La journée du 10 août.

GRAND QUARTIER GÉNÉRAL.

a) Journal de marche.

10 août.

Le 1er corps se porte à Lunéville; sa division de cavalerie, à Nancy (1).

Le 5e corps se rend à Baccarat.

Le 2e corps arrive à Mercy-les-Metz.

Les 3e, 4e, et la Garde, conservent leurs positions sur la Nied.

La 3e division (Lafont de Villiers), du 6e corps, arrive à Metz; les autres divisions reçoivent l'ordre de s'y rendre.

La 1re division de la réserve de cavalerie (Du Barail), arrive à Metz, après une longue marche de nuit, et est installée au Ban-Saint-Martin.

L'ordre est donné aux 2e, 3e, 4e corps, et à la Garde, de prendre, sous le canon de Metz, la 2e position défensive déjà indiquée.

Notes du général Coffinières.

10 août.

L'ennemi suit les traces de notre armée; il s'avance sur Nancy et Pont-à-Mousson, dans le but évident de couper nos communications avec Paris. Le général en chef décide que notre armée se concentrera à Metz; cependant, de crainte d'une attaque pendant ce mouvement, les forts de Saint-Julien et de Queuleu, qui avaient reçu quelques pièces, ont l'ordre d'être prêts à ouvrir le feu le matin.

Un grand nombre d'habitants de la Lorraine, les paysans, fuient devant l'invasion, et viennent se réfugier à Metz.

Le commandant supérieur donne des ordres pour qu'aucun étranger à la ville ne puisse y entrer, sans justifier qu'il porte, avec lui, *au moins* quarante jours de vivres.....

---

(1) En réalité, à Bayon.

b) Organisation.

Le Major général au maréchal Bazaine, commandant les 2e, 3e et 4e corps, à Metz.

10 août.

J'ai l'honneur de vous informer que, pour assurer les divers services de votre commandement, j'ai fait les désignations suivantes :

Chef d'état-major général, général de brigade Manèque ;
Commandant de l'artillerie, général de division de Rochebouët ;
Commandant du génie, général de division Vialla ;
Intendant, intendant militaire Friant.

J'ai désigné M. le colonel d'état-major Balland, chef d'état-major de la 2e division d'infanterie de la Garde, pour remplacer M. le général Manèque comme chef d'état-major du 3e corps d'armée. Je vais pourvoir aussi au remplacement des autres chefs de service du même corps, et je vous ferai connaître incessamment les dispositions que j'aurai arrêtées.

Les cinq officiers d'état-major que j'ai mis hier à votre disposition, resteront définitivement à votre état-major général, savoir :

MM. le lieutenant-colonel Klein de Kleinenberg, sous-chef ;
le commandant Tiersonnier ;
le capitaine Adorno de Tscharner ;
le capitaine Costa de Serda ;
le capitaine Foucher.

M. le colonel Balland reçoit l'ordre de se rendre immédiatement à son nouveau poste.

Le Ministre de la guerre au Général commandant le 9e corps d'armée, à Lyon (D. T.).

Paris, 10 août.

Dirigez immédiatement, par voies ferrées, de Lyon sur Belfort, la 3e division du 7e corps, avec son artillerie et son génie.

Concertez-vous avec le chemin de fer, et rendez-moi compte (1).

---

(1) Avis envoyé par le Ministre au Major général et au général commandant la 6e division militaire à Strasbourg.

Le Major général aux Généraux commandant les 2e, 3e et 4e corps. — Circulaire.

Metz, 10 août.

J'ai fait camper à Chambière, et, par conséquent, en communication facile avec votre corps, votre parc de réserve. C'est là que vous pourrez lui adresser tous vos ordres.

c) Opérations et mouvements.

A l'Impératrice (D. T.).

Metz, 10 août, 1 h. 10 soir.

Je refuse les bataillons de mobiles. Je fais venir le corps de Châlons.

Le Ministre de la guerre doit s'occuper, surtout, d'armer les populations des campagnes, qui demandent des armes.

Formez des centres avec les 4es bataillons, à Paris, Châlons, Langres.

Mac-Mahon va reformer son corps à Châlons.

NAPOLÉON.

Le Major général au Ministre de la guerre, à Paris (D. T.).

Metz, 10 août, 2 h. 15 soir.

L'Empereur ordonne de continuer, sans interruption et sans aucune perte de temps, le mouvement de toutes les divisions du camp de Châlons sur Metz.

Que la Compagnie de l'Est fasse tous ses efforts pour hâter le mouvement, par tous les moyens possibles.

Je préviens le maréchal Canrobert; entendez-vous avec la Compagnie.

Le Ministre de la guerre au Major général, à Metz (D. T. Ch.).

Paris, 10 août, 4 heures soir.

Nous avons une division complète d'infanterie de marine : la voulez-vous?

Elle est fortement constituée, mais sans artillerie.

Répondez.

Le Major général au Ministre de la guerre (D. T.).

Metz, 10 août.

Le mouvement des trois divisions Canrobert est commencé. Dès qu'il sera terminé, envoyez la division d'infanterie de marine, avec effets de campement, marmites, cartouches.

Le Ministre de la guerre au Major général, à Metz (Urgent). (D. T. Ch.).

Paris, 10 août, 4 h. 50 soir. Expédiée à 5 h. 10 (n° 4855).

La Chambre s'étant déclarée en permanence, regardez comme non avenue la dépêche télégraphique chiffrée (1) que je viens de vous adresser il y a une heure.

Le Major général au Ministre de la guerre (D. T. Ch.).

Metz, 10 août.

L'Empereur vous prie de diriger sur Metz le plus que vous pourrez de biscuit, havresacs, marmites et autres ustensiles de campement. L'Empereur compte prendre l'offensive sous peu de jours.

Le Major général au maréchal Bazaine, commandant en chef.

Metz, 10 août.

L'Empereur décide que l'armée occupera, demain 11, la deuxième position défensive qui a été indiquée hier au maréchal commandant en chef, position qui s'étend en avant des forts extérieurs de Metz, de la Seille à la Moselle.

Le Maréchal se conformera, dans la limite du possible, aux indications générales qui lui ont été données hier par l'Empereur, relatives aux emplacements à occuper, par les corps d'armée, sous Metz; il apportera, toutefois, à ces indications, les modifications suivantes : la

---

(1) Il s'agit de la dépêche par laquelle le Ministre proposait d'envoyer, à l'armée de Metz, une division d'infanterie de marine.

droite de la position, qui devait être occupée par la Garde impériale (général Bourbaki), le sera par le 2e corps (général Frossard).

La Garde impériale sera établie sur le point que le Maréchal commandant en chef jugera le plus convenable, en arrière, comme réserve générale.

Rapport du 10 *août.*

Le général Canu doit être établi, avec sa réserve d'artillerie, près de la Planchette, route de Sarrebrück, sur Metz. — Le faire prévenir, par ordre du Maréchal, qu'il doit marcher sur Metz, demain 11, en avant de la Garde impériale, et qu'il ait à prendre, sans retard, les ordres de M. le général Bourbaki, commandant la Garde impériale, pour l'heure de sa mise en route et le nouvel emplacement qu'il devra occuper.

La réserve d'artillerie du 3e corps laissera ses 4 batteries à cheval de combat avec la division de cavalerie, pour former l'extrême arrière-garde. Elle marchera sur Metz, avec toutes ses autres voitures, par la grande route de Sarrebrück, en arrière de la Garde impériale. Elle devra se mettre en route à 4 heures du matin et marcher, autant que possible, sur deux files de voitures.

M. le Maréchal monte à cheval à 5 heures, et porte son quartier général aux Bordes.

Les équipages du quartier général partiront à 3 heures du matin.

Le Major général au général Soleille (Lettre).

Metz, 10 août.

Je reçois à l'instant des nouvelles du maréchal Bazaine.

D'après le mouvement des éclaireurs prussiens, le Maréchal pense qu'il peut être attaqué demain matin sur les ailes et me signale surtout les bois de Saint-Julien comme étant le point de mire de l'ennemi.

Dans cette hypothèse, il y a lieu de se tenir sur ses gardes. Vous voudrez bien, en conséquence, prendre vos dispositions pour que les canonniers des forts ayant vue sur ce point, et particulièrement le fort Saint-Julien, soient demain matin à leur poste dès la pointe du jour, afin de soutenir au besoin le mouvement de concentration que l'armée pourrait avoir à effectuer en cas d'attaque.

Journée du 10 août.

1er CORPS.

a) Journaux de marche.

Journal de marche du 1er corps d'armée.

Lunéville, 10 août.

Les troupes quittent leurs bivouacs à 4 h. 1/2 du matin. La pluie, qui avait commencé à tomber le veille vers 8 heures du matin, n'a pas discontinué. Ce mauvais temps a augmenté la fatigue des troupes qui bivouaquent, depuis le 6, sans aucun abri.

Les 1re et 4e divisions, sous les ordres du général Ducrot, prennent une route de traverse qui longe à gauche la route de Blâmont à Lunéville, et passe entre cette route et la forêt de Mondon. Elles iront s'établir de l'autre côté de Lunéville, à hauteur de Rehainviller.

L'artillerie de réserve et toutes les voitures appartenant aux batteries divisionnaires qui ne marchent pas avec leurs divisions respectives se sont mises en route de très bonne heure, sous les ordres du général Forgeot, en suivant la grande route de Blâmont à Lunéville. Arrivées à Lunéville, elles s'installent au terrain de manœuvre.

Le reste du 1er corps suit la grande route de Blâmont à Lunéville, dans l'ordre ci-après : brigade de cavalerie Septeuil, génie, division Conseil-Dumesnil, 3e et 2e divisions du 1er corps. Ces troupes établissent leurs bivouacs entre Lunéville et Rehainviller, sur la gauche de la route de Bayon.

A l'arrivée des divisions d'infanterie, les divisions de cavalerie Bonnemains et Duhesme partent pour Bayon, où elles vont coucher le même jour. La brigade Septeuil campe dans le parc du château de Lunéville.

Distributions de vivres et de marmites dans la limite de l'approvisionnement du magasin de campement. La 3e division reçoit un certain nombre de tentes-abris.

Le 5e corps se porte le même jour de Réchicourt à Lunéville et campe sur le terrain de manœuvre.

L'intendance n'ayant pu assurer le service des vivres, le Maréchal autorise les généraux commandant les divisions d'infanterie et de cavalerie, ainsi que le général de division commandant l'artillerie, à requérir tout ce qui sera nécessaire aux troupes sous leurs ordres : au besoin, ils pourront déléguer leurs pouvoirs aux généraux de brigade et aux chefs de corps. Ces réquisitions devront être faites sur bons réguliers, remboursables ultérieurement.

Notes sur les opérations du 1er corps de l'armée du Rhin et de l'armée de Châlons. (Dictées par le maréchal de Mac-Mahon, à Wiesbaden, en janvier 1871.)

Le 10, le 1er corps vint bivouaquer à Lunéville.

L'intendance, dont un grand nombre des membres avaient été faits prisonniers à Frœschwiller, étant hors d'état d'assurer le service des vivres, l'ordre fut donné aux généraux de division de requérir, en se conformant aux formalités d'usage, tout ce qui serait nécessaire à leurs troupes. Ils étaient autorisés, au besoin, à déléguer leurs pouvoirs aux généraux de brigade et aux chefs de corps; ils devaient, dès que le gite d'étape du lendemain serait connu, y envoyer à l'avance des officiers pour procéder aux réquisitions. Celles-ci devaient avoir lieu sur bons réguliers, remboursables ultérieurement.

Les renseignements envoyés par toutes les autorités annonçaient que le gros de l'armée du Prince royal de Prusse se dirigeait sur Nancy et que son avant-garde était déjà arrivée à Château-Salins.

Le Maréchal, craignant d'être attaqué près de Nancy, où il n'y a pas de position favorable à la défense, et où il pouvait être coupé de sa ligne de retraite, prit la direction de Neufchâteau. Il invita l'administration du chemin de fer à lui préparer sur ce point tous les wagons dont elle pourrait disposer pour transporter les troupes à Châlons.

La pluie n'avait pas cessé de tomber depuis le départ de Sarrebourg, les hommes bivouaquaient dans des champs détrempés; ils n'avaient ni effets de campement, ni effets de rechange, et depuis Frœschwiller ils n'avaient pas eu de repos. Leur santé commençait à s'en ressentir. Beaucoup d'entre eux étaient indisponibles. On forma de tous ceux qui étaient hors d'état de marcher un convoi qui fut dirigé de Lunéville sur Châlons par la voie ferrée (1).

---

(1) Le Major général envoya, à cet effet, le commandant Vanson à Nancy et le capitaine de France à Lunéville. (Ordre du 10 août.)

Souvenirs inédits du maréchal de Mac-Mahon.

10 août.

Dans la journée du 10, je fus informé que le gros de l'armée du Prince royal avait traversé les Vosges au Nord de Phalsbourg et que, d'après la marche de ses éclaireurs, il paraissait se diriger sur Nancy. Par suite, je crus devoir incliner ma marche un peu plus au Sud, de manière à venir reprendre le chemin de fer de Neufchâteau à Commercy près de Vaucouleurs. J'informai l'Empereur de ce mouvement et il l'approuva. Le 1er corps vint coucher à Lunéville et les deux divisions de cavalerie à Bayon.

c) Opérations et mouvements.

Le maréchal de Mac-Mahon au Ministre de la guerre (D. T. Ch.).

Lunéville, 10 août.

Conformément aux instructions du Major général, je me porte sur Châlons. Je coucherai le 11 à Bayon, le 12 à Colombey, le 13 à Gondrecourt, le 14 à Ligny, le 15 à Saint-Dizier, le 16 à Vitry, le 17 à Châlons.

Mes troupes sont si fatiguées que je resterai peut-être deux jours de plus en route.

Le général de Failly quittera Nancy après-demain. Cette ville sera évacuée. Tout ce qu'il y a à diriger sur le 1er corps devra être envoyé désormais à Châlons.

Les troupes d'infanterie ayant perdu leurs sacs, envoyer à Châlons les marmites, gamelles et tentes-abris nécessaires pour le corps.

Du maréchal de Mac-Mahon. — Ordre de mouvement.

Lunéville, 10 août.

La brigade de Septeuil, les divisions d'infanterie du 1er corps et la division Conseil-Dumesnil partiront demain matin pour coucher à Haroué, en passant par Bayon, route directe de Lunéville à Bar-le-Duc.

Le mouvement commencera par la 1re division, qui se mettra en route à 4 heures; il continuera dans l'ordre où sont campées aujourd'hui les divisions.

M. le général Ducrot laissera un officier à la sortie de Rehainviller,

pour indiquer la route à suivre aux divisions suivantes. La route à prendre est celle de gauche.

Les divisions enverront demain, avant le départ, à la gare du chemin de fer, tous les hommes incapables de marcher; ils seront placés sous la direction des sous-officiers et caporaux qui se trouveront dans le même cas.

Les vivres nécessaires aux divisions seront apportés par des voitures de réquisition. Les fourrages seront touchés, avoine et orge, à la manutention; paille et foin, au parc des fourrages.

Le chauffage sera touché chez l'entrepreneur de chauffage, près de la gare.

Les corps devront faire connaître leurs besoins urgents en argent et, pour cela, ils enverront leurs officiers au château, où on fera une répartition des fonds disponibles.

Journée du 10 août.

2e CORPS.

a) Journaux de marche.

Journal de marche du 2e corps d'armée.

10 août.

Le 2e corps d'armée continue sa marche dans le même ordre. L'artillerie de réserve et le parc du génie quittent Lemud à 2 heures du matin; à la même heure, le convoi et les bagages du 2e corps partent de Remilly. La division de Laveaucoupet ouvre la marche; la division Vergé la suit; la division Bataille vient après; la brigade Lapasset ferme la marche, suivie par la division de cavalerie.

Le général Frossard, après avoir dépassé Ars-Laquenexy, établit le campement de son corps d'armée de la manière suivante : le quartier général au château de Mercy; la division Vergé à Mercy-le-Haut, à cheval sur la route de Strasbourg, la gauche un peu en arrière de la crête et appuyée au château, la droite dans la direction de la ferme de la Basse-Bévoye; la division Bataille à gauche de la 1re division, sa

droite au château de Mercy, sa gauche au village d'Ars-Laquenexy et occupant les bois de Mercy et d'Ars; la division de Laveaucoupet en seconde ligne, derrière le centre, sa droite à la route de Strasbourg, sa gauche appuyée à l'étang de Mercy; la division de cavalerie (général de Valabrègue) s'établit un peu en arrière de l'extrême droite du corps d'armée, près de la ferme de la Haute-Bévoye.

L'artillerie de réserve et le parc du génie sont campés entre les fermes de la Haute et de la Basse-Bévoye, entre la cavalerie et la droite du corps d'armée.

La brigade Lapasset, partie d'Aubecourt à 6 h. 1/2 du matin, arrive à 11 h. 1/2 au village de Villers-Laquenexy, en vue de l'ennemi, mais sans qu'il y ait eu d'engagement. Ordre lui est donné de se préparer à recevoir l'ennemi; en conséquence, elle prend position, sa droite à Laquenexy, son centre à Villers, et sa gauche disposée selon la forme des crêtes et un peu en arrière, dans la direction de Pange.

Le général Lapasset fait travailler toute la nuit à fortifier sa ligne, dont la gauche se trouve très en l'air.

1re DIVISION (VERGÉ).

La division quitte la position de Remilly à 5 heures du matin pour aller s'établir à Mercy-le-Haut, où elle prend position vers 1 heure de l'après-midi.

2e DIVISION (BATAILLE).

Le corps d'armée termine son mouvement de concentration sur Metz et vient camper autour de Mercy-le-Haut.

Le grand quartier général est à Mercy-le-Haut (8 kilomètres de Metz).

La 2e division, qui a formé l'arrière-garde pour cette marche, s'arrête à Ars-Laquenexy et s'y établit, sa gauche appuyée à ce village, sa droite au château de Mercy-le-Haut.

La 1re division campe à sa droite; la 3e division et la division de cavalerie en seconde ligne.

3e DIVISION (DE LAVEAUCOUPET).

Le corps d'armée termine son mouvement de concentration sous Metz.

Pour éviter l'encombrement, l'artillerie de réserve, qui est à Lemud, et le parc du génie, se mettent en marche à 2 heures du matin; à la même heure, toutes les voitures des services administratifs partent de Remilly. A 3 heures, les *impedimenta* de la 3e division sont mis en

route dans l'ordre habituel. A 4 heures, les troupes se mettent en marche dans l'ordre suivant :

2e régiment de ligne;
63e régiment de ligne;
10e bataillon de chasseurs;
24e régiment de ligne;
Artillerie;
40e de ligne.

La cavalerie divisionnaire, réclamée au général Frossard la veille.

La 2e division suit le mouvement de la 3e.

La division de Laveaucoupet arrive, vers midi, au village d'Ars-Laquenexy, et s'établit en avant de Grigy, sa droite à la route de Metz à Strasbourg, en bataille, face au château de Mercy-le-Haut, où s'est placé le quartier général du corps d'armée.

Le quartier général de la division est établi à la Grange-aux-Bois, derrière l'aile gauche de la division.

L'administration distribue des vivres.

Les corps organisent des commissions pour se procurer les ustensiles de campement les plus indispensables, car les magasins de Metz ne les renferment pas.

Des tentes-abris et un certain nombre de couvertures sont distribuées aux corps qui les ont perdues. Cette mesure est d'autant plus appréciée, que le temps est couvert, et que, toute la nuit du 10 août, la pluie est tombée à torrents.

Brigade Lapasset.

Départ d'Aubecourt à 6 h. 1/2 du matin : arrivée à 11 h. 1/2 à Villers-Laquenexy, en vue de l'ennemi, mais sans engagement.

La brigade reçoit l'ordre de se préparer à combattre dans ses positions, en ayant sa droite à Laquenexy, son centre à Villers et sa gauche allant dans la direction de Pange.

Les troupes travaillent toute la nuit pour fortifier cette ligne et retrancher les villages.

Division de cavalerie (de Valabrègue).

Occupant le même poste que la veille (Remilly), la division de cavalerie, qui avait l'ordre de partir à 7 h. 1/2, quitte le village de Remilly à 9 heures : elle arrive au bivouac sous Metz, près de la ferme de la Haute-Bévoye, à 2 heures du soir. Elle s'y installe, occupant l'extrême droite du campement du 2e corps d'armée.

RÉSERVE D'ARTILLERIE.

L'artillerie de réserve se dirige, avec le corps d'armée, sur Mercy-le-Haut, indiqué comme point de concentration. Les six batteries campent entre les fermes de la Haute et de la Basse-Bévoye, à droite de la route de Metz à Strasbourg, un peu au delà du village de Grigy.

La portion principale du parc arrive le 10 à Metz.

RÉSERVE DU GÉNIE.

Arrivée du corps d'armée à Mercy-le-Haut. Le parc et la réserve vont camper à la Haute-Bévoye.

c) Opérations et mouvements.

Le maréchal Bazaine au général Frossard, à Han-sur-Nied.

Pont-à-Chaussy, 10 août, 3 heures matin.

Je donne l'ordre et recommande de nouveau au général Montaudon de se tenir en relation avec vous. Faites tous vos efforts pour rallier Courcelles-sur-Nied et prendre position au-dessous, en passant par Villers-Laquenexy, afin de vous relier complètement avec Pange, qui est occupé par le général Montaudon. Je vous envoie l'extrait des instructions de l'Empereur, qui m'ont été adressées hier soir, ainsi qu'une carte des environs de Metz.

Faites-moi prévenir de tout ce qui peut survenir et de votre arrivée sur les positions indiquées.

Le général Frossard au maréchal Bazaine, commandant en chef (Lettre autographe).

Au quartier général de Mercy-le-Haut, 10 août.

J'ai reçu ce matin vos instructions, étant en route pour venir occuper la position de Mercy-le-Haut, devant Metz, et déjà trop engagé dans cette voie pour pouvoir les exécuter complètement.

Ce qu'il m'a été possible de faire, ç'a été d'arrêter sur la position de Courcelles-sur-Nied la brigade Lapasset, qui formait mon arrière-garde, et de l'établir, vers 10 heures, sur la hauteur entre Laquenexy et Villers, d'où l'on maîtrise la route venant de Remilly et la station du chemin de fer. Le général Lapasset a deux régiments d'infanterie, deux régiments de cavalerie et deux batteries d'artillerie ; il est en communication avec le général Montaudon.

Depuis, j'ai établi la division Bataille à 4 kilomètres à la droite du général Lapasset, entre le village d'Ars-Laquenexy et le château de Mercy-les-Metz, sur une très belle position. Ils pourront, de là, se porter très rapidement sur la gauche, pour entrer en action.

Quant à mes deux autres divisions d'infanterie, elles sont : 1° la division Vergé, à cheval sur la route de Strasbourg, à la droite du château de Mercy, et la division de Laveaucoupet en arrière, formant deuxième ligne.

J'occupe ainsi, sauf quelques rectifications qu'il sera nécessaire de faire, la droite de la seconde ligne de bataille, qui est tracée en rouge sur le dessin joint aux instructions que vous avez envoyées.

J'ajouterai que plusieurs de mes régiments étant excessivement fatigués, je n'aurais pas pu les faire placer en première ligne dès aujourd'hui. Il faut que je les laisse se reposer un peu et se pourvoir des ustensiles et des petites tentes qu'ils ont perdus dans leur combat du 6.

Journée du 10 août.

3e CORPS.

a) Journaux de marche.

Journal de marche du 3e corps d'armée.

10 août.

Le 3e corps conserva ces positions (Pont-à-Chaussy) pendant la journée du 10 août; c'est à ce moment que fut résolue la retraite de l'armée sur Verdun, puis sur Châlons pour rallier la 3e armée qui s'y formait et pour couvrir ainsi Paris. La perte de la bataille de Reichshoffen, les masses prussiennes qui, au lieu de poursuivre les corps de Failly et de Mac-Mahon, cherchaient à nous tourner par Nancy pour nous couper de Paris, déterminèrent l'Empereur à renoncer à l'offensive et à porter l'armée entière sur la rive gauche de la Moselle, mouvement qui aurait changé toutes les conditions de la campagne s'il eût été effectué plus rapidement et s'il n'eût été contrarié dans son exécution par des télégrammes venus de Paris. Ce passage fut préparé par une nouvelle concentration, sous la protection des forts de la rive droite, car on s'attendait à une attaque prochaine du corps de Steinmetz, qui s'avançait par les routes de Sarrelouis et de Sarrebrück.

1re DIVISION (MONTAUDON).

La 2e brigade, restée à Courcelles-sur-Nied, quitte son campement à 8 heures du matin et se porte sur Pange. On s'y arrête en attendant de connaître les emplacements où doit se former l'armée. Les 3e et 4e divisions du 3e corps sont arrivées, et la Garde est aussi campée sur les hauteurs, à droite de Pange.

A 10 heures, les troupes prennent position sur les hauteurs, la droite au village de Pange, qu'occupe la compagnie du génie; le bataillon de chasseurs, dans le bois de Pange; la 2e brigade, en arrière du village de Mont, où arrive la droite de la 3e division.

A minuit, arrive l'ordre de prendre les armes à 3 heures du matin et d'abattre les tentes. Un violent orage éclate, avec une pluie torrentielle qui dure toute la nuit.

A 2 heures du matin, la division reçoit l'ordre de partir pour Grigy (1).

3e DIVISION (DE CASTAGNY).

Séjour à Mont et Urville.

3e DIVISION (METMAN).

Dans la marche du 9, la division, formant l'arrière-garde, a dû laisser passer devant elle tous les convois et toutes les troupes; elle n'est arrivée à Mont qu'à minuit.

Le 10, séjour à Mont.

---

(1) « Le 10 août, dans la matinée, à la suite d'une nouvelle conférence entre l'Empereur et le Maréchal, les 2e, 3e et 4e corps sont concentrés sur les hauteurs qui dominent la Nied française et le village de Pange; la Garde forme réserve en arrière. En prévision d'une attaque possible de la part des Prussiens, les troupes prennent des positions défensives, et les instructions sont données comme si on devait livrer bataille. Nous restons ainsi, toute la journée, sous une pluie torrentielle.

« Dans la soirée, les ordres et les contre-ordres se succèdent. A minuit, je dois tenir, prêts à partir en éclaireurs, mes escadrons du 3e chasseurs; pendant plusieurs heures, les chevaux sellés et bridés, cavaliers en tête, restent immobiles sous la pluie, et trempés jusqu'aux os. Enfin, à 2 heures du matin, je reçois l'ordre de faire abattre les tentes et de me mettre en route sans bruit de tambours, pour aller camper à Grigy, près Metz. » (Général Montaudon, *Souvenirs militaires*, page 86.)

4e DIVISION (DECAEN).

La 1re brigade, et toutes les troupes campées à Pont-à-Chaussy, viennent prendre position en avant de la 2e brigade.

La division reste en position.

Rien à signaler.

(La 2e brigade était établie, depuis la veille, en arrière de Silly.)

DIVISION DE CAVALERIE (DE CLÉREMBAULT).

A 2 heures du matin, le général de Bruchard part à la tête des 2e et 10e chasseurs, en colonne mobile.

Les quatre régiments de dragons, après s'être installés un moment en avant du petit bois de Silly, vont s'établir entre cette localité et le lieu dit de Landremont.

L'infanterie prend position comme si l'on était menacé d'une attaque immédiate.

Un régiment de dragons est envoyé en avant-postes en avant de Pont-à-Chaussy ; le 2e, le 4e et le 5e dragons exécutent successivement ce service pendant quatre heures.

Vu la proximité présumée de l'ennemi, les chevaux sont envoyés à l'abreuvoir, sellés, et les cavaliers en armes. Un régiment doit toujours avoir ses chevaux sellés.

RÉSERVE D'ARTILLERIE.

La réserve d'artillerie bivouaque encore à Pont-à-Chaussy, mais dans une position située en arrière de la première, au lieu dit « la Tuilerie de Saint-Agnan ». Deux batteries occupent une crête, en avant, défendant la route de Courcelles-Chaussy.

RÉSERVE DU GÉNIE.

Ordre est donné de se retirer sur la rive gauche de la Nied. On met en état de défense le village de Pont-à-Chaussy et on prépare les matériaux nécessaires pour y barricader le pont.

Vers 5 heures du soir, la réserve du génie rejoint l'état-major. (La réserve avait passé la nuit du 9 au 10 à Courcelles-Chaussy.)

c) Opérations et mouvements.

Du général Montaudon. — Correspondance avec le maréchal Bazaine.

10 août.

Reçu l'ordre de départ de Faulquemont pour Pange. Le départ a

lieu à 10 h. 1/2 du matin. La marche est lente au départ, à cause des bagages de la 3e division qui encombrent la route. La queue de la colonne, à partir de Faulquemont, est suivie par des éclaireurs de l'ennemi ; quelques coups de feu sont échangés sans résultat.

La marche est retardée par les bagages et les troupes du 2e corps, qui coupent la colonne des bagages placée entre les deux brigades, à l'embranchement au-dessous de Herny. La première partie de la colonne, composée de la 2e brigade, de l'artillerie et d'une partie des bagages, n'arrive à Pange que vers 9 heures du soir et la deuxième partie à 1 h. 1/2 du matin.

Le 3e chasseurs, qui avait été envoyé dans la matinée vers Gros-Tenquin, revient après avoir rencontré une reconnaissance de cavalerie et lui avoir fait 9 prisonniers.

Le maréchal Bazaine au général Montaudon, commandant la 1re division du 1er corps. — Note.

Pont-à-Chaussy, 10 août, 8 h. 40 soir.

Demain, à 3 heures du matin, les tentes devront être abattues, les voitures chargées et attelées, les hommes aux faisceaux, les cavaliers à la tête de leurs chevaux.

Tenez-vous prêt à exécuter des ordres de mouvement que vous recevrez dans la nuit.

Le maréchal Bazaine au général Montaudon. — Ordre.

Pont-à-Chaussy, 10 août, 11 h. 45 soir.

Le général Montaudon, avec toute sa division, quittera les positions d'aujourd'hui 10 août demain, à 4 heures du matin. Il fera filer ses bagages qui, d'après les ordres donnés, doivent être chargés dès ce soir, le plus tôt possible, en avant de lui.

Les colonnes, bagages et troupes, suivront le chemin de Villers-Laquenexy, Laquenexy, Ars-Laquenexy et Grigy, où il se formera à la gauche de M. le général Frossard, avec lequel il se mettra en communication. La gauche de sa division sera dirigée vers la cote 223, sur le chemin de Colombey à Borny, environ à un kilomètre en arrière de Colombey.

Dans cette nouvelle position, sa division devra camper sur deux lignes, avec de fortes réserves en troisième ligne.

Au reçu de cette dépêche et avant de vous mettre en route, faites prévenir le général Lapasset de votre mouvement sur Metz afin qu'il s'y conforme et qu'il en informe lui-même le général Frossard.

P.-S. — Il est bien entendu que vous devrez vous guider dans l'établissement de vos bivouacs sous Metz, sur les formes du terrain et les nécessités de la défense.

Mon quartier général sera demain soir aux Bordes.

Le maréchal Bazaine au général de Castagny. — Ordre.

Pont-à-Chaussy, 10 août.

Le 11 août, à 5 heures du matin, vous quitterez vos positions de Pont-à-Chaussy pour vous porter par la grande route de Sarrebrück, entre Colombey et Montoy, à cheval sur la route que vous aurez suivie, vous reliant par votre droite à la gauche de Metman et par votre gauche à la droite de Decaen.

Vous n'emmènerez avec vos troupes que vos batteries de combat. Tous vos *impedimenta* auront quitté leur emplacement à 4 h. 1/2 du matin, au plus tard, pour prendre la grande route de Metz. Que les ordres les plus formels soient donnés au commandant de votre convoi pour le faire marcher sur deux rangs chaque fois que cela sera possible.

Dans votre nouvelle position, vous camperez sur deux lignes, avec une forte réserve en troisième ligne, en vous guidant sur les formes du terrain et les nécessités de la défense.

Mon quartier général sera demain soir aux Bordes.

Le maréchal Bazaine au général Metman. — Note.

Château d'Urville, 10 août, 11 h. 45 soir.

Demain 11 août, à 3 heures du matin, les tentes devront être abattues; les voitures chargées et attelées, les hommes aux faisceaux, les cavaliers à la tête de leurs chevaux.

Tenez-vous prêt à exécuter des ordres de mouvement que vous recevrez dans la nuit.

Le même au même. — Ordre.

Château d'Urville, 10 août, 11 h. 45 soir.

Le 11 août, à 4 heures du matin, la division Metman quittera ses positions pour se rapprocher de Metz. Elle se fera précéder le plus tôt possible de tous ses bagages et *impedimenta*, ne gardant avec elle que ses batteries de combat. Elle suivra la route qu'elle fera reconnaître la meilleure et qui doit passer probablement par Colligny, Ogy et

Colombey. Elle appuiera sa droite à la division de Montaudon, dirigeant sa gauche vers un petit bois que le plan des environs de Metz, envoyé avec le rapport de ce jour, indique entre le chemin de Colombey Borny et la route de Metz à Forbach.

Dans cette nouvelle position, les troupes seront établies sur deux lignes, avec de fortes réserves en troisième ligne.

P.-S. — Il est bien entendu que vous devez vous guider, dans l'établissement de vos bivouacs sous Metz, sur les formes du terrain et les nécessités de la défense.

Demain soir, mon quartier général sera aux Bordes (route de Metz).

Le maréchal Bazaine au général Decaen. — Ordre.

Pont-à-Chaussy, 10 août, 11 h. 45 soir.

Le 11 août, à 4 heures du matin, vous quitterez vos positions de Silly-sur-Nied avec votre division. Vos bagages et vos *impedimenta* devront être en route une heure avant vous. Vous n'aurez avec vos troupes que vos batteries de combat.

Vos deux colonnes suivront le chemin de Retonfey, se dirigeant sur Nouilly par Montoy.

Vous vous établirez à la gauche du général Castagny et à la droite du corps Ladmirault qui vient s'appuyer à la grande route de Metz à Sarrelouis.

Dans cette nouvelle position, vous vous établirez sur deux lignes avec une forte réserve en troisième ligne, en vous guidant sur les formes du terrain et sur les nécessités de la défense.

Mon quartier général sera demain soir aux Bordes.

Le maréchal Bazaine au général de Clérembault. — Ordre.

Pont-à-Chaussy, 10 août.

Votre division formera demain, 11 août, l'arrière-garde dans la marche sur Metz.

Vous aurez quatre batteries de la réserve.

Les bagages et impedimenta prendront la grande route immédiatement après mes bagages, qui partiront à 3 heures du matin.

Journée du 10 août.

4e CORPS.

a) Journaux de marche.

Journal de marche du 4e corps d'armée.

10 août.

Quartier général du 4e corps. — Au château de Gras.

La 1re division qui avait sa droite à Glattigny et sa gauche à Cheuby, conserve une brigade à Glattigny et porte l'autre en échelons sur la route des Étangs, avec mission de fouiller et d'occuper les bois vers Hayes.

La 2e division, dans la matinée, prend position autour de Cheuby, où s'établit son quartier général. Elle occupe le bois en avant de ce hameau.

La 3e division porte sa droite sur les hauteurs de Sainte-Barbe et rabat sa gauche en arrière de manière à observer le ravin qui longe la route de Metz à Bouzonville.

Artillerie. — Réserve près du château de Gras.

Génie. — A l'embranchement de la route de Sarrelouis et du chemin conduisant au château de Gras.

Cavalerie. — Brigade de hussards, entre le Petit-Marais et le village de Retonfay.

Brigade de dragons, entre le Petit-Marais et Sainte-Barbe.

Un escadron du 2e de hussards envoyé des Étangs sur Boulay traverse ce village et rencontre 30 uhlans qu'il charge avec succès.

Administration. — Dans le ravin de Vantoux.

1re DIVISION (DE CISSEY).

La division est portée sur le plateau de Glattigny et y prend un ordre de combat, car on s'attend à être attaqué. Le général de Cissey forme ses troupes sur deux lignes, par brigades accolées. L'artillerie de la division prend des positions favorables à son tir. On fait créneler plusieurs maisons sur notre front, creuser quelques tranchées, et organiser un redan avec des fascines, auquel s'appuie notre droite. La division de

: est à notre gauche; la division Grenier (2e du 4e corps), en ligne, forme notre réserve. La division de grenadiers de la t à notre droite.

connaissances sont poussées très au loin : elles rentrent sans ɔrçu l'ennemi.

r, au rapport, chez le général commandant le 4e corps, le géné- issey est prévenu que le maréchal Bazaine a été investi du dement en chef de l'armée du Rhin.

'enirs inédits du général de Cissey.

10 août.

ɔous portons sur le plateau de Glattigny, en ordre de combat, attend à être attaqué. Je forme mes troupes sur deux lignes, ıdes accolées; mon artillerie prend de bonnes positions; je fais des maisons, organiser un redan avec des fascines et creuser tranchées-abris. La division Lorencez est à ma gauche; la Grenier en réserve en seconde ligne; la division de grenadiers rde à ma droite.

:connaissances de cavalerie ont été poussées très au loin; elles sans avoir aperçu l'ennemi.

r, rapport chez le général en chef : nous sommes prévenus que hal Bazaine a pris le commandement en chef de l'armée et que hal Le Bœuf a cessé les fonctions de major général. En ren- rencontre le maréchal Bazaine en phaéton attelé d'un magni- eval anglais, qu'il conduit lui-même; il est sans escorte; il me ıssant qu'il avait demandé ma nomination de chef d'état-major de son armée, mais que l'Empereur lui a imposé le général l paraît le regretter. C'est très flatteur pour moi, mais c'est reux; j'aurais sans doute rendu des services, j'en ai la certi- ıis j'aurais été impuissant à empêcher la catastrophe finale et n serait attaché à cet acte si fatal à la France et à l'armée de

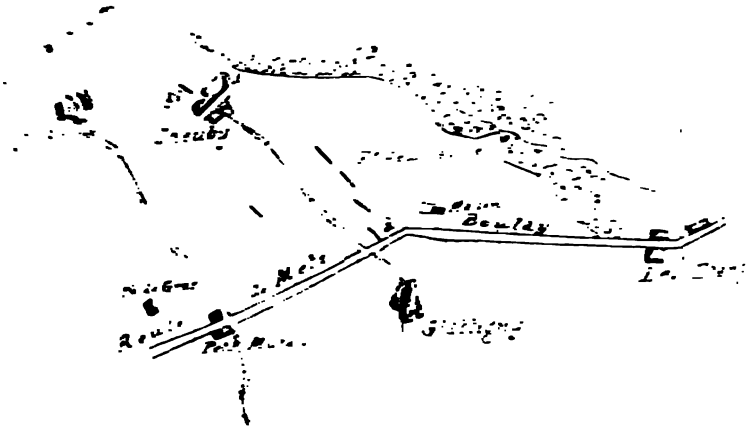
2e DIVISION (GRENIER).

ed à 3 heures du matin, la division Grenier est placée à son combat, ainsi que les autres troupes du 4e corps. La 1re divi-

---

est à remarquer que le général de Cissey commet ici une erreur La prise de commandement de l'armée par le maréchal Bazaine ıission du maréchal Le Bœuf sont du 12 août; encore ne sont- ctives qu'à partir du 13.

[illegible] la gauche de la Garde impériale; la [illegible] gauche de la 2e division, qui occupe la position comme [illegible]



Des bois couvrent le front : ils sont fortement occupés par deux bataillons du 98e, un du 43e et un du 15e de ligne, avec postes de soutien à la ferme de Libaville et à la maison près de la route, qui a été crénelée. Le village de Cheuby, où est établi le quartier général, est barricadé et crénelé. Des arbres coupent les chemins dans la plaine et les bois. Enfin, toutes les dispositions sont prises pour la défense.

Division de cavalerie (Legrand).

Le 10 août, la 1re brigade se porte à la ferme de Châtillon et revient ensuite, sans desseller, au Petit-Marais, où la division se trouve réunie.

Réserve d'artillerie.

[illegible]ournal de campagne du lieutenant Palle (9e batterie [illegible] régiment).

[illegible] nous réveille à 3 heures. Nous attelons et restons ainsi jusqu'à [illegible]eures. Reconnaissance du ravin que nous avons en arrière de nous. [illegible] il aurait fallu partir par le plateau de Servigny. Rien ne [illegible] dételons. Le général de Ladmirault passe dans notre [illegible] On nous dit que Bazaine est nommé général en chef [illegible]oselle, Mac-Mahon de l'armée du Rhin.

Dans l'après-midi, nous allons au fourrage; on touche de l'avoine M. Histchler, sous-intendant, nous autorise à acheter directement du urrage à Servigny ou dans d'autres villages, dans des limites de prix l'il nous fixe.

c) Opérations et mouvements.

Le Maréchal Bazaine au général de Ladmirault.

Courcelles-sur-Nied, 10 août.

Je vous envoie l'extrait des instructions de l'Empereur et la carte s environs de Metz. La division Grenier a dû vous rallier hier soir. ites faire des reconnaissances et tenez-moi au courant de votre tuation.

Il est probable que nous ne bougerons pas d'aujourd'hui.

Le général de Ladmirault au maréchal Bazaine, mmandant en chef (Lettre).

Quartier général au château de Gras, 10 août.

Je vieus vous accuser réception de votre dépêche du 10 août, datée Pont-à-Chaussy, renfermant les instructions de l'Empereur.

J'ai établi mes troupes dans les positions indiquées par Sa Majesté, is selon le terrain et les avantages qu'il présente. Ma position comend Glattigny, Cheuby et Sainte-Barbe, sur des plateaux qui dominent enfilent à grande distance tous les ravins qui se trouvent en avant. s bois de Cheuby et de Hayes sont occupés jusque sur la lisière, dans bas des ravins. Les routes d'exploitation seront barricadées par des atis de bois. Le village des Étangs, en lui-même, n'est pas une posin militaire; il est encaissé et dominé de toutes parts. En cas d'atque, le pont serait barricadé et ne pourrait servir à l'ennemi, qui, au ste, aurait plus d'avantages à suivre la vallée de la Nied. Toutefois, village des Étangs est occupé par deux compagnies et les plateaux i le dominent, en suivant la route vers Glattigny, sont occupés par s échelons avec de l'artillerie.

Le général de Cissey (1re division) occupe les positions de Glattigny les ravins vers Silly-sur-Nied, se reliant avec les troupes de la Garde périale, qui sont campées de ce côté.

Le général Grenier (2e division) tient depuis la route jusques et y mpris le village de Cheuby. Sa position domine les ravins qui sont avant de lui et il a fait occuper tous les bois qui se trouvent de ce té.

Le général de Lorencez (3e division) occupe le plateau de Sainte-Barbe, dont la position de gauche domine admirablement les positions d'Avancy, Vry et Vigy.

De fortes reconnaissances partent chaque jour dans la direction de la route de Bouzonville d'un côté et de celle de Boulay de l'autre. C'est ainsi qu'hier, 9, des patrouilleurs de uhlans et de hussards français se sont rencontrés en avant de Boulay, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous en rendre compte.

D'après les rapports que je reçois des maires et habitants de la frontière vers Sarrelouis, l'ennemi assemblerait des forces nombreuses qu'il semblerait vouloir diriger dans la direction de Saint-Avold. Ainsi, des troupes nombreuses d'infanterie auraient été vues à Merten, à Hamsous-Varsberg et Porcelette. Jusqu'ici, de Bouzonville, on ne signale pas d'infanterie, mais de fortes reconnaissances de cavaliers prussiens.

Le général de Cissey au général Osmont, chef d'état-major général du 4e corps d'armée.

Glattigny, 10 août.

Lorsque le général en chef m'a envoyé un officier d'état-major pour asseoir ma nouvelle position et modifier ses premiers ordres, il a été convenu verbalement que j'occuperais, avec ma division, l'éperon qui descend sur les Étangs, les ravins et les bois qui sont à droite et à gauche, jusqu'à la vallée de la Nied, en me raccordant avec la Garde impériale et la division Grenier.

Dans la pensée de M. le général en chef, le bois de gauche devait surtout être défendu par la division Grenier, mais on avait assigné comme ligne de séparation le chemin qui traverse le bois et qui paraît parallèle à la route de Metz (mais qui, en réalité, tourne à gauche et laisse à droite plus des deux tiers du mouvement de terrain). Il en est résulté que la division Grenier n'a presque rien fourni en avant d'elle et que j'ai mis dans le bois quatre bataillons de la 2e brigade, n'en gardant que deux en réserve en dehors. Est-ce cela que veut M. le général en chef? Ou bien dois-je plutôt concentrer mes forces pour la défense de la route de Metz? Il m'a paru que les dispositions de troupes prises par la 2e division et celles indiquées verbalement par un officier d'état-major ne répondaient pas bien au but qu'on se propose et que les positions n'étaient pas bien occupées. Ceci est pour éviter tout malentendu.

P.-S. — Un escadron du 2e hussards reste-t-il attaché à la 1re division, comme c'est désirable, ou est-il embrigadé? Il résulte de l'embrigadement de cet escadron que je ne puis disposer d'un homme pour

les besoins du service sans m'adresser au général commandant la cavalerie, ce qui amène des retards énormes pour l'exécution.

Le général de Ladmirault aux généraux de Cissey et Grenier.

10 août.

D'après les dispositions arrêtées ce matin, la portion du bois de Hayes qui doit être gardée par chacune des 1re et 2e divisions est limitée par une route qui traverse le bois et qui part de Mazagran. D'après cette répartition, la portion gardée par la 1re division est beaucoup plus considérable que celle qui est occupée par la 2e.

La portion qui doit être gardée par la 1re division sera réduite ; le général commandant cette division s'entendra à cet effet avec le général commandant la 2e division, de manière à fixer de concert la démarcation de leurs postes, en égalisant le service dans le bois pour les deux divisions et en ayant soin qu'aucune partie du bois ne reste sans garde ni sans surveillance.

Journée du 10 août.

5e CORPS.

a) Journaux de marche.

Journal de marche du 5e corps d'armée.

10 août.

D'après les ordres de l'Empereur, le 5e corps doit donc marcher sur Nancy.

En raison de la grande distance qui sépare encore de cette ville ses troupes fatiguées, le général de Failly décide qu'elle sera parcourue en deux étapes.

La colonne de droite, qui est à Réchicourt, ira coucher à Lunéville, d'où elle repartira le lendemain pour Nancy.

La division Lespart et la cavalerie du général Brahaut reçoivent, le 10, l'ordre de partir de Baccarat, le 11 pour Blainville et le 12 pour Nancy.

Ainsi donc, le 11 et le 12, le 5e corps doit être réuni en entier dans cette dernière ville.

La colonne partant de Réchicourt (division Goze, brigade Maussion, artillerie de réserve, ambulances) se met en route, avec le général en chef, à 5 heures du matin. Elle a une distance de 30 kilomètres environ à parcourir en suivant des chemins vicinaux à peu près parallèles au chemin de fer de Strasbourg.

La pluie tombée depuis quelques jours, et qui ne cesse pas, a rendu ces chemins fort mauvais et la marche des plus pénibles. La colonne passe par Moussey, Remoncourt, Emberménil, la Neuveville-aux-Bois et Marainviller.

Le général arrive à Lunéville, avec sa colonne, vers 4 heures du soir, au milieu d'un violent orage, après avoir été obligé de s'arrêter longtemps à quelque distance de la ville, pour laisser passer les troupes du 1er corps.

La division Goze et le restant de la colonne sont péniblement installés sur le terrain de manœuvre de Lunéville. Les troupes campent dans l'eau. Les officiers n'ont point de tentes, et beaucoup d'entre eux se réfugient dans les maisons les plus voisines, ce qui nuit beaucoup à la discipline et au maintien de l'ordre.

A son arrivée, le général en chef se rend au château, où il trouve le maréchal de Mac-Mahon à qui il communique les instructions qu'il a reçues la veille à Réchicourt pour marcher sur Nancy. Le Maréchal lui apprend que, d'après des renseignements certains, des têtes de colonnes ennemies étant signalées du côté de Château-Salins, Dieuze et Marsal, il a envoyé l'ordre au général de la Charrière, commandant à Nancy, de faire sauter les ponts et de se retirer. Mais, le 5e corps devant actuellement aller à Nancy, le général prie le maréchal de Mac-Mahon de vouloir bien donner contre-ordre au général de la Charrière, qui devra attendre l'arrivée de ce corps avant de faire sauter les ponts et de se retirer.

Il reçoit, du reste, la dépêche suivante de cet officier général :

« Seul et sans troupes à Nancy. Le maire et le conseil municipal s'opposent à ce qu'on fasse sauter les ponts, de peur de représailles de l'ennemi. Que faut-il faire? »

Le général de Failly lui répond aussitôt :

« Attendez l'arrivée du 5e corps à Nancy. »

L'ordre de marche sur Nancy est donc établi dans la soirée pour le 5e corps, qui devra se mettre en route le lendemain matin.

La nuit du 10 au 11 se passe dans les plus mauvaises conditions pour la troupe. Presque toutes les petites tentes sont renversées par la tempête, et le soldat reste ainsi sans abri jusqu'au jour.

Dans cette même nuit, un officier du grand quartier général, le capitaine de France, apporte au général de Failly une lettre du Major général, datée du 8, qui lui confirme l'ordre de marcher sur Nancy, en donnant des explications sur le mode d'exécution (1). Cette lettre est ainsi conçue : (Voir Journal de marche du 5e corps, rédigé par le capitaine de Piépape. *Revue d'Histoire*, novembre 1902, page 1162.)

Le capitaine de France, porteur de cette dépêche, confirme au général de Failly l'arrivée des têtes de colonnes ennemies à Château-Salins, Dieuze, Marsal, et lui annonce en même temps la marche positive de forces imposantes sur Pont-à-Mousson.

Dès lors, le général de Failly a tout lieu de craindre d'être devancé par l'ennemi sur Frouard et sur la Meurthe, puisque, marchant perpendiculairement à cette rivière, les Allemands, ayant des gués et des ponts à leur disposition, sont libres de choisir la position la plus propice pour lui barrer le chemin.

Le 5e corps, divisé en deux colonnes à vingt-quatre heures de distance, ne peut s'avancer sur Nancy que par une marche de flanc sur la rive gauche de la Meurthe, à partir de Saint-Nicolas, parallèlement à cette rivière.

On commettrait sans contredit une grande faute en s'avançant dans ces conditions. Quelques batteries ennemies, établies sur la rive droite, suffiraient pour arrêter cette marche et séparer de nouveau le corps d'armée, comme cela était déjà arrivé à Bitche.

Si l'ennemi, maître de Lunéville au Sud, franchissait la Moselle au Nord par Pont-à-Mousson, la ligne de retraite sur Châlons, comme sur Metz, était dès lors des plus compromises. Le 5e corps, débordé sur ses deux ailes, pouvait être cerné et un désastre, dans ce cas, était à craindre, surtout avec des troupes dont le moral était déjà affaibli par le contact des débris du 1er corps, les fatigues et les privations qu'elles éprouvaient depuis plusieurs jours.

Toutes ces conditions et la latitude que lui donnait la lettre du Major général, en cas de rencontre de l'ennemi, décident le général en chef à changer son itinéraire au moment même où il allait partir pour Nancy.

En agissant ainsi, il ne fait que se conformer aux instructions de l'Empereur, qui lui a laissé l'appréciation de la nécessité de marcher sur cette ville.

Apprenant du capitaine de France que ce mouvement n'était pas le résultat d'une combinaison, mais qu'il était simplement dicté par l'état des choses au 8 août, état singulièrement modifié depuis le 10, le géné-

---

(1) Cette lettre fut remise, en réalité, au général de Failly le 9 août.

ral, en raison des considérations précédentes, n'hésite plus à se servir de la latitude que doivent lui donner les circonstances.

Il prévient le Maréchal que, d'après les derniers renseignements arrivés pendant la nuit sur la proximité de l'ennemi, les plus simples règles de la prudence s'opposent actuellement à la marche du 5e corps sur Nancy; que, dès lors, ce corps va suivre le 1er et continuer à protéger sa retraite.

Il fait télégraphier, en conséquence, au général de la Charrière d'avoir à exécuter les premiers ordres du Maréchal, de faire sauter les ponts et de se retirer.

Le Maréchal a déjà mis ses troupes en marche sur Bayon et Vézelise. Il prescrit au 5e corps de le couvrir sur sa gauche et d'aller franchir la Moselle à Charmes, pour se porter ensuite sur Mirecourt.

Avant de partir, le général de Failly charge le capitaine de France de rendre compte à l'Empereur des raisons qui l'ont obligé à ne pas suivre la route de Nancy, et propose de marcher sur Vézelise pour les motifs énoncés dans la dépêche ci-après, adressée de Charmes au Major général. (Voir journée du 11 août.)

Journal de marche du 5e corps d'armée, rédigé par le capitaine de Piépape.

10 août.

Le corps d'armée, en exécution des ordres de l'Empereur, se porte à Lunéville, la distance de Réchicourt à Nancy étant trop longue pour une étape. Pendant la nuit, le commandant Perrotin, de l'état-major général, va, en locomotive, reconnaître Dieuze, où l'ennemi n'est pas encore signalé; mais il y arrive et marche sur Château-Salins.....

Les ordres sont donnés de se diriger le 11 sur Nancy. La division Lespart et la cavalerie Brahaut reçoivent également le 10, à Baccarat, l'ordre de partir le 11 pour Blainville et le 12 pour Nancy.

L'ordre de mouvement pour le 11 est fait pour Nancy, mais il est modifié au moment du départ, le 11 au matin, par suite des nouvelles qui signalent l'arrivée des Prussiens à Château-Salins.

L'officier porteur de la dépêche du grand quartier général fait connaître la marche positive de l'ennemi sur Pont-à-Mousson.

Le général en chef craint d'être devancé sur Frouard. Il hésite à prolonger une marche de flanc à peu de distance de l'ennemi, marche d'autant plus périlleuse que les colonnes s'allongent de plus en plus, par suite de traînards. Le 5e corps se trouve divisé en deux colonnes, à vingt-quatre heures de distance. La cavalerie est épuisée par son service d'éclaireurs : elle n'a eu aucun repos depuis sa pointe sur Rohrbach des 8 et 9 août. En conséquence, abandonnant la direction sur Nancy,

qu'il regarde comme trop compromise, le général de Failly, interprétant les instructions de la dépêche reçue à Réchicourt, qui lui interdisent de combattre, croit devoir se dérober davantage par une marche plus au Sud et suivre le Maréchal en continuant à protéger sa retraite.

Note adressée à la Section historique de l'État-Major de l'Armée, le 14 décembre 1901, par M. le général de France.

Le 9 août 1870, étant à Metz, au grand quartier général, je recevais l'ordre de me rendre auprès du général de Failly, qui avait été entraîné avec son corps d'armée dans la retraite effectuée par le 1er après Reichshoffen, et dont on ne savait pas au juste la situation. Parti de Metz vers 1 heure de l'après-midi, en chemin de fer, je me rendais à Nancy et, prenant dans cette gare un train spécial, en vertu des instructions du Major général, je me dirigeais vers Sarrebourg. A l'une des stations, j'apprenais que le quartier général du 5e corps devait être à Réchicourt-le-Château et je m'y arrêtais. Il était 6 heures du soir lorsque je trouvai le général de Failly, auquel j'avais à remettre une dépêche portant le n° 193 du registre de correspondance de la 2e section de l'état-major général, laquelle commençait ainsi :

« J'ai l'honneur de vous faire connaître que l'ennemi est entré à Sarralbe et paraît se diriger sur Nancy, où il peut être dans cinq jours. »

Le dernier paragraphe était le suivant :

« Cette lettre vous sera portée par le capitaine de France, de l'état-major général, à qui vous pouvez confier la réponse que je vous prie de me faire. »

Le général de Failly se montra très préoccupé d'avoir à entreprendre, pour se rendre à Metz par Nancy, une marche de flanc dans le voisinage presque immédiat des têtes de colonnes de l'ennemi. Les troupes qu'il avait avec lui à Réchicourt étaient très ébranlées par une retraite précipitée, commencée à Bitche et effectuée dans des conditions telles qu'officiers et soldats étaient dépourvus de tous bagages et de tout campement.

Rentré à Metz à 2 heures du matin (nuit du 9 au 10 août), je rédigeai, pour le Major général, un rapport qui doit se trouver aux Archives de la guerre (1).

Ce même jour (10 août), vers midi, l'Empereur me fit appeler pour me demander des explications sur mon rapport.

---

(1) Voir page 1404.

Ces explications entendues, l'Empereur me chargeait d'aller de nouveau trouver le général de Failly et de lui confirmer l'ordre de se diriger sur Metz, mais de lui dire qu'il pouvait passer par Toul pour éviter l'ennemi, déjà signalé à Dieuze et Château-Salins, en marche sur Nancy.

La dépêche télégraphique suivante était adressée le même jour, par le Major général, au général de Failly :

« Notre concentration sur Metz est terminée. L'Empereur désire que vous y opériez votre jonction avec nous, si l'ennemi vous en laisse la possibilité.

Je vous envoie le capitaine de France. »

Parti de Metz une seconde fois vers 3 heures de l'après-midi, j'étais à minuit à Lunéville, auprès du général de Failly.

Je lui confirmai verbalement le télégramme envoyé de Metz dans la journée et j'ajoutai que, tout en désirant lui voir opérer sa jonction à Metz avec les autres corps qui s'y trouvaient déjà, l'Empereur ne lui faisait pas une obligation de passer par Nancy et Pont-à-Mousson, et qu'il pouvait prendre la route de Toul.

Le général de Failly décidait alors que le 5e corps, afin de ne pas être coupé par l'ennemi, ainsi qu'il le craignait, prendrait, pour se diriger sur Metz, la route de Bayon, et prescrivait au général Besson, son chef d'état-major, présent à l'entretien, de donner les ordres nécessaires.

Le lendemain, 11 août, après avoir assisté au départ de Lunéville des 1er et 5e corps et rempli une autre mission, qui consistait à évacuer par chemin de fer, sur le camp de Châlons, les isolés des 1er et 5e corps, je quittai la gare à midi, avec le dernier train.

A Nancy, je rejoignais le capitaine Vanson, de l'état-major général, chargé d'une mission semblable, et tous deux nous partions de Nancy à 10 heures du soir pour rentrer à Metz, où nous arrivions le 12, à 5 heures du matin.

C'est pendant la journée du 12 août que le chemin de fer de Frouard à Metz a été coupé par l'ennemi.

1re DIVISION (GOZE).

Départ de Réchicourt à 4 heures du matin, la 1re brigade par Igney et Amenoncourt, la 2e brigade par la route de Moussey. Les deux colonnes se réunissent à la Neuveville-aux-Bois, où l'on fait la grand'halte.

Arrivée à Lunéville vers 3 heures. On campe sur le terrain de manœuvre. Temps affreux ; orage ; le terrain est inondé.

2e DIVISION (DE L'ABADIE D'AYDREIN).

L'ordre avait été donné, la veille, de se mettre en route à 4 heures du matin, pour Lunéville. On était prêt, mais un incident relatif au choix du chemin à prendre, retarda le départ jusque vers 7 heures. Enfin, on se dirige sur Moussey, dans la vallée du ruisseau du Sanon, un affluent de la Meurthe, qui est longé par le canal Saint-Nicolas. La marche est protégée par ce canal. Le très mauvais temps de la nuit a continué toute la matinée.

On passe à Remoncourt, et, parvenus à environ une lieue de ce village, on franchit la crête de partage entre les eaux du Sanon et celles de la Vezouse, l'un des cours d'eau qui arrosent Lunéville. Le chemin est bon. On fait la grand'halte, vers midi, à Emberménil. On traverse ensuite la Neuveville-aux-Bois et Marainviller : cette dernière localité est sur la rive gauche de la Vezouse. C'est près de là que la colonne rejoint la grande route de Paris à Strasbourg, qui la conduira à Lunéville ; il reste environ 10 kilomètres à parcourir pour y arriver.

Un orage des plus violents éclate alors, accompagné de pluie et de grêle ; il ne cesse qu'au moment où la division atteint le bivouac qui lui avait été désigné, par l'état-major général, dans le champ de manœuvres. Le terrain est inondé d'eau. On a de la peine à y trouver des portions sèches pour y dresser les petites tentes.

La division de L'Abadie se place en arrière de la division Goze : il est 5 heures du soir.

La division Goze, en partant de Réchicourt, s'était partagée : la brigade Nicolas avait suivi le chemin de Moussey, la brigade Saurin avait pris la route à gauche, par Amenoncourt.

La cavalerie, suivant la route passant par Baccarat, avait atteint Lunéville vers 4 heures du soir ; on l'avait logée aux quartiers du Château et des Cadets.

La réserve d'artillerie, le parc du génie, la réserve de mulets du train, avaient marché avec la brigade Nicolas, précédant la division de L'Abadie. On les fit camper aussi sur le champ de manœuvres.

La division Guyot de Lespart était allée à Baccarat.

Le corps d'armée du maréchal de Mac-Mahon se trouvait aussi à Lunéville ce jour-là, à l'exception de sa cavalerie, qui campait à Bayon.

DIVISION DE CAVALERIE (BRAHAUT).

Départ de Badonviller par Baccarat sur Lunéville, où la colonne arrive à 4 heures du soir.

Le quartier général du 5e corps était établi à Lunéville.

Les régiments furent placés dans des écuries, aux quartiers de cavalerie du Château et des Cadets.

Réserve d'artillerie.

Départ de Réchicourt et arrivée à Lunéville. La réserve y campe sur le terrain de manœuvres de la cavalerie et y est inondée toute la nuit par une véritable trombe d'eau.

Le 5e corps, au lieu de se porter le lendemain de Lunéville sur Nancy et Pont-à-Mousson, ainsi que nous l'espérions et ainsi que semblait l'indiquer la situation respective des armées, qui nous faisait arriver à Nancy avant l'ennemi, ce qui nous aurait permis de défendre le passage de la Moselle, puis de nous relier à l'armée du maréchal Bazaine..., le 5e corps, disons-nous, continue à couvrir le 1er corps, qui se retirait sur le camp de Châlons pour se réorganiser.

c) Opérations et mouvements.

Rapport du capitaine de France sur sa visite au 5e corps d'armée.

Metz, 10 août, 10 heures matin.

Le 9 août, le 5e corps occupait les positions suivantes : M. le général de Failly était, de sa personne, à Réchicourt-le-Château, avec la division de M. le général Goze et la brigade de Maussion, de la division L'Abadie ; à Réchicourt se trouvait également la réserve d'artillerie du 5e corps.

La division Guyot de Lespart, qui était, le 6, à Niederbronn, a été entraînée par les fuyards du 1er corps ; elle était hier, 9 août, à Cirey, non encore réorganisée et fort ébranlée. Elle ira, aujourd'hui 10, à Baccarat, et demain, 11, à Gerbéviller

La cavalerie du 5e corps est ainsi placée :

5e lanciers et 12e chasseurs, à Cirey, avec la division de Lespart ;

Le 5e hussards fait le service dans les divisions d'infanterie ;

Le 3e lanciers est au 2e corps, avec la brigade Lapasset (1re de la division L'Abadie).

M. le général de Failly arrivera le 10 à Lunéville, et de là compte se diriger sur le camp de Châlons par Bayon, Vézelise, Colombey, Void et Commercy. M. le général de Failly ne se dirige pas sur Nancy, parce qu'il craint de n'arriver dans cette ville que cinq ou six heures avant l'ennemi, et parce qu'avec les trois brigades de son corps d'armée, qui seules sont intactes, il ne pourrait soutenir un engagement.

D'un autre côté, le général craint aussi le contact de ses brigades avec les troupes du 1er corps et redoute leur voisinage au camp de Châlons. Il serait peut-être utile, pour le conserver à l'armée, d'appeler à Metz le 5e corps d'armée.

M. le général de Failly et les officiers du 5e corps partis de Bitche dans la nuit du 6 au 7, ont abandonné tous leurs bagages, voitures, chevaux de trait, cantines, etc... Le dénûment des officiers est extrême. Le général demande avec instance qu'une indemnité soit allouée immédiatement aux officiers, pour perte par force majeure.

La réserve d'artillerie du 5e corps a aussi abandonné tout ce qu'on laisse en allant au combat. La partie mobile de ces batteries a été seule emmenée à Bitche.

. . . . . .

Il est urgent d'éloigner le 1er corps du reste de l'armée et de ne pas laisser le 5e dans son voisinage, afin de conserver intactes les troupes de ce corps, qui n'ont pas encore donné, et de pouvoir remonter le moral de celles qui ont été entraînées dans la retraite.

Le Major général au général de Failly, à Lunéville (D. T.).

Metz, 10 août, 2 h. 15 soir.

Notre concentration sur Metz est terminée. L'Empereur désire que vous y opériez votre jonction avec nous, si l'ennemi vous en laisse la possibilité.

Je vous envoie le capitaine de France.

Le général de Failly au Major général, à Metz (D. T.).

Lunéville, 10 août, 6 heures soir.

Suivant les avis que je recevrai ce soir, j'exécuterai vos ordres, si l'ennemi m'en laisse la possibilité.

Je n'ai pas encore vu M. de France.

Je suis à Lunéville.

Journée du 10 août.

6e CORPS.

a) Journaux de marche.

Journal de marche du 6e corps d'armée.

10 août.

Son Excellence le maréchal Canrobert est appelé à Paris (1).
La 1re division part par le chemin de fer pour Metz.

1re DIVISION (TIXIER).

Le 10, l'ordre est donné de se diriger du camp de Châlons sur Metz.
La division se met immédiatement en mouvement; les premières troupes sont parties dans la nuit du 10 au 11.

2e DIVISION (BISSON).

..... Dans la soirée, la division reçoit l'ordre de se tenir prête à marcher sur Metz par les voies ferrées et elle fait ses préparatifs de départ.

3e DIVISION (LA FONT DE VILLIERS).

La division continue son embarquement et le termine à 6 h. 1/2 du soir.
Le premier train arrive à 8 heures du matin à Metz.

---

(1) Voir page 1347.

c) Opérations et mouvements.

Le Major général au commandant du camp de Châlons (D. T.).

Metz, 10 août, 2 h. 35 soir.

Continuez sans interruption et sans aucune perte de temps le mouvement de toutes les divisions du camp de Châlons sur Metz.

Après la 1re division embarquée, commencez par l'infanterie de la 2e.

Le Commandant du camp de Châlons au Major général, à Metz (D. T.).

Camp de Châlons, 10 août, 7 h. 5 soir.

La 1re division d'infanterie du camp sera toute embarquée dans une heure, avec son artillerie.

Je fais venir du matériel de Reims et, dans deux heures, j'espère commencer le mouvement de la 2e division. J'arrête tous les arrivages de Châlons au camp pour qu'il n'y ait aucun retard dans le départ des troupes. J'informerai Votre Excellence de chaque départ de train.

Le Colonel directeur du parc du 6e corps, à La Fère, au général Bertrand, au camp de Châlons (D. T.).

La Fère, 10 août, 4 heures soir.

Deuxième colonne part demain 11, composée : 1° de vingt-huit caissons matricule 27 pour cartouches d'infanterie, une forge, un chariot de batterie, attelés par 4e *bis* (1);

2° Un maréchal des logis et 12 hommes de la 2e batterie *bis*. Les deux autres colonnes suivront à un jour d'intervalle l'une de l'autre.

---

(1) La première colonne du parc du 6e corps était à Laon où elle attendait de nouveaux ordres pour se rendre à Châlons.

Journée du 10 août.

7e CORPS.

a) Journaux de marche.

Notes du capitaine d'état-major Mulotte sur les opérations de la division Conseil-Dumesnil.

Le 10 août, ils (le 1er corps et la 1re division du 7e) bivouaquent à Lunéville. Le camp, établi à 6 kilomètres de la ville, est trop éloigné du centre d'approvisionnement ; aussi les distributions de vivres sont-elles irrégulières et fort incomplètes. La pluie, qui tombe à verse depuis le 8 août et qui a partout détrempé le sol, augmente encore les souffrances des soldats, dont la plupart n'ont plus ni tentes-abris ni effets de campement (on avait eu la malheureuse idée de leur faire déposer leurs havresacs pendant la bataille de Frœschwiller).

c) Opérations et mouvements.

Le général Cambriel, commandant la 1re brigade de cavalerie du 7e corps, au Colonel du 1er lanciers. — Note.

10 août.

Le 4e lanciers partira demain 11 août pour se rendre à Altkirch.

Il échelonnera sur son passage, à Bessomont, à Valdieu, à Dannemarie, des détachements différents pour assurer le service d'estafettes entre lui et le quartier général du 7e corps.

Les détachements de Valdieu et de Dannemarie devront être composés chacun d'un peloton et leurs officiers devront, en outre de leur service, assurer la garde des fourneaux de mine chargés de Valdieu et de Dannemarie.

A Altkirch, où il s'établira militairement, le colonel devra organiser son service d'éclaireurs de manière à être toujours informé de ce qui pourrait se passer dans un rayon de 4 à 5 kilomètres au moins, en faisant observer surtout les directions de Mulhouse et de Huningue.

Il établira chaque jour ses rapports des 24 heures, qu'il adressera

directement au général en chef et au général de division. En outre, il signalera aussitôt par le télégraphe tout incident de quelque importance. Son rôle n'est point de résister en cas d'attaque ; il se replierait en faisant prévenir, sans compromettre sa troupe.

Il confirmera toutes les dépêches télégraphiques par un cavalier envoyé immédiatement jusqu'au poste voisin, où un cavalier devra toujours être prêt à recevoir la dépêche. Les dépêches devront porter l'heure à laquelle elles auront été écrites et leur enveloppe portera également l'heure du départ des cavaliers auxquels elle sera remise successivement.

Le général recommande de bien organiser ce service d'estafettes.....

Le Major général au général Félix Douay, à Belfort (D. T.).

Metz, 10 août.

Si vous devez faire partir le parc d'artillerie qui est à Épinal, dirigez-le sur Langres.

Le Major général au colonel Hennet, commandant le parc du 7e corps (D. T.).

Metz, 10 août.

Le parc du 7e corps se rendra, comme celui du 5e corps, à Langres.

Le Ministre de la guerre au Chef de l'exploitation des chemins de fer de Lyon et de l'Est (Lettre).

Paris, 10 août (n° 11367).

J'ai l'honneur de vous informer que des ordres sont donnés aujourd'hui pour l'exécution, par les voies ferrées, des mouvements ci-après :

Une division d'infanterie, composée de quatre régiments d'infanterie, trois batteries d'artillerie, une compagnie de génie, doit être dirigée immédiatement de Lyon sur Belfort, par Gray et Vesoul (1).

M. le général commandant le 9e corps est invité à se concerter avec le chemin de fer.

Je vous prie de vouloir bien donner aux agents de votre compagnie les instructions nécessaires pour assurer l'exécution de ces dispositions.

---

(1) Il s'agit de la 3e division du 7e corps. La brigade Jolif-Ducoulombier, de la division de cavalerie de ce corps d'armée, devait seule rester à Lyon.

Journée du 10 août.

GARDE IMPÉRIALE.

a) Journaux de marche.

Journal de marche de la Garde impériale.

10 août.

Les troupes conservent leur emplacement général. (La division Deligny, à la Tuilerie, à cheval sur la route de Courcelles-Chaussy à Metz ; la division Picard à gauche de la division Deligny, en s'étendant jusqu'à la ferme de Béville, mise en état de défense et confiée au général de La Croix avec trois bataillons de grenadiers et une batterie d'artillerie. Les deux divisions ont avec elles leur artillerie et leur cavalerie divisionnaire, les régiments de chasseurs et de guides attachés définitivement à la 1re et à la 2e division.

Le général Deligny fait occuper par le 1er voltigeurs et une batterie le village de Mont, à l'extrême droite, dominant la vallée de la Nied française.

La division Desvaux, moins la cavalerie divisionnaire, au Sud du village de Maizery.

L'artillerie de réserve à cheval sur la route de Courcelles-Chaussy à Metz, près du point de croisement de cette route avec le chemin conduisant de Pange à Vigy et Bettlainville.

Le quartier général à Maizery.

Les rapports du général de Ladmirault faisant prévoir un mouvement considérable de l'ennemi, des dispositions sont prises pour l'évacuation des bagages, afin que les *impedimenta* ne causent aucun embarras dans le cas d'une attaque.

Le général Frossard étant allé s'établir à Mercy-les-Metz au lieu de Courcelles-sur-Nied, notre flanc droit se trouve dégarni. Par ordre du Maréchal, il doit être observé. En conséquence, un bataillon de la division Deligny va s'établir militairement à Colligny avec un escadron de chasseurs. Cet escadron détache des petits postes au pont de Pange et au pont de Domangeville et fait des patrouilles pour surveiller les abords de notre flanc droit.

Division Deligny.

2e *brigade* (Garnier).

Journal de marche.

10 août.

Dans l'après-midi du 9 août, les troupes changent de position : la garde est placée sur le plateau de Landremont, la division de voltigeurs à cheval sur la route de Saint-Avold. Le 3e corps se trouve en avant et à gauche de la Garde; le 2e corps en arrière et à droite, face à la Nied.

La division reste dans cette position le 9 et le 10. Le temps est affreux; les soldats sont dans la boue jusqu'à mi-jambe.

Division Picard.

La division occupe le même bivouac que la veille (la droite de la ligne sur un plateau dominant, un peu à l'Ouest du village de Silly-sur-Nied, la gauche à la ferme de Béville).

Le général de division va reconnaître en personne la division de Cissey, du corps Ladmirault, laquelle est établie à notre gauche.

2e *brigade* (Le Poitevin de La Croix).

On continue les préparatifs de la mise en état de défense de la ferme de Béville, qui sont terminés complètement vers midi.

La division Grenier, du corps Ladmirault, prend position à notre gauche, du côté de Glattigny. Elle arrive dans la nuit.....

Division de cavalerie (Desvaux).

Bivouac de Maizery. — La matinée est consacrée aux distributions.

A 8 heures 1/2, réunion à la tente du général de division, des généraux et de tous les chefs de service, pour recevoir des instructions sur le service des avant-postes, des distributions, des corvées armées, etc.

Le régiment de dragons fournit un escadron de grand'garde pour toute la division.

Mot d'ordre : Napoléon-Naples.

Distribution aux généraux et aux colonels des cartes allemandes lithographiées, livrées par l'état-major général de la Garde.

A 9 heures du soir et par suite des ordres du général en chef, en prévision d'une attaque imprévue de l'ennemi, le général de division envoie reconnaître la route secondaire de Maizery à Metz, par Ogy et

Borny, afin de pouvoir, au premier signal, y faire diriger tout le convoi des bagages et des voitures, en laissant ainsi la route principale libre pour les colonnes de troupes.

c) Opérations et mouvements.

Le maréchal Bazaine au général Bourbaki.

Courcelles-sur-Nied, 10 août.

Je vous envoie l'extrait des instructions de l'Empereur et la carte des environs de Metz, pour vous et les généraux d'infanterie.

Comme, dans le dernier dispositif (sous Metz), le 2e corps doit vous remplacer à l'extrême droite et que vous devez vous placer en réserve en arrière, au centre des positions occupées (les Bordes), faites reconnaître dans les environs les positions qui remplissent les conditions pour le rôle attribué à la réserve.

Il est probable que nous ne bougerons pas de la journée.

Le maréchal Bazaine, commandant en chef, au général Bourbaki (Lettre).

Pont-à-Chaussy, 10 août, 5 h. 30 soir.

Le général Frossard, au lieu de s'établir à Courcelles-sur-Nied, s'est porté à Mercy-les-Metz.

Vous devrez observer votre flanc droit, qui se trouve dégarni par suite de ce mouvement.

L'aile droite de la 1re division du 3e corps (Montaudon) se relie aux voltigeurs placés dans le bois situé à l'Ouest de Pange par un bataillon.

Le général Bourbaki au général Manèque, chef d'état-major général (Lettre).

Maizery, 10 août.

J'ai reçu les deux dépêches de M. le Maréchal relatives à la position actuelle du corps du général Frossard et à l'avis de mouvement de l'ennemi donné par le général de Ladmirault.

En raison de la première, je fais occuper le village de Colligny par un bataillon et un escadron. Ce dernier détachera de petits postes aux ponts de Domangeville et de Pange, pour surveiller le terrain avoisinant.

Le général Bourbaki au général Deligny, commandant la 1re division d'infanterie de la Garde (Lettre).

Au quartier général, à Maizery, 10 août, 8 h. 30 soir.

Le général Frossard, au lieu de s'établir à Courcelles-sur-Nied, s'est porté à Mercy-les-Metz.

Par suite de ce mouvement, notre flanc droit se trouve dégarni et le Maréchal commandant en chef me prescrit de le faire observer. En conséquence, le bataillon de votre division le plus rapproché du village de Colligny ira s'établir de suite dans cette localité. Il s'y installera militairement dès son arrivée.

Demain matin, si nous restons dans nos positions, tous les travaux de défense seront exécutés dans le village de Colligny par votre compagnie du génie.

Un escadron de chasseurs ira s'établir avec le bataillon au village de Colligny. Cet escadron détachera deux petits postes au pont de Pange et au pont de Domangeville; il fera en outre des patrouilles, de manière à bien surveiller tous les abords de notre flanc droit.

P.-S. — Attendez la fin de la pluie, mais envoyez avant le point du jour.

Le général Deligny, commandant la 1re division d'infanterie de la Garde impériale, au général Brincourt, commandant la 1re brigade, à Mont. — Ordre.

10 août.

Par suite des ordres donnés par S. E. le maréchal Bazaine, vous voudrez bien évacuer la position de Mont, où vous serez remplacé par la division Montaudon.

Vous ramènerez avec vous la batterie d'artillerie.

Vous viendrez établir le 1er voltigeurs sur le plateau de Landremont, que j'occupe. Un adjudant-major envoyé à l'avance recevra la désignation de l'emplacement d'un officier de mon état-major.

La batterie, en arrivant sur le plateau, rejoindra le camp de l'artillerie où elle sera installée par les soins du colonel commandant cette troupe.

Le maréchal Bazaine, commandant en chef, au général Bourbaki (Lettre).

Pont-à-Chaussy, 10 août.

D'après les instructions de l'Empereur, que j'ai reçues ce soir, nous devons nous porter demain matin sur la 2e position défensive (sous

Metz) décrite dans l'extrait des instructions que vous avez reçu ce matin, avec toutefois cette modification que la Garde, qui devait occuper l'extrémité droite de la ligne dans le cas où le 2e corps n'arriverait pas à temps pour le faire, se placera au centre, comme réserve générale de l'armée.

Monsieur le général Bourbaki déterminera le point qui lui paraîtra le plus convenable, entre Borny, par exemple, et Vantoux, d'autant plus que les divisions de cavalerie Forton et Du Barail sont également destinées à être mises en réserve, ainsi que les seize batteries de réserve du général Canu. Comme il me sera impossible de me trouver sur les lieux pour désigner les emplacements des uns et des autres, on s'en rapportera à cet égard à la direction qui sera donnée par des officiers d'état-major ou du génie qui seront envoyés de Metz à la rencontre des colonnes.

Je prie Monsieur le général Bourbaki de vouloir bien me suppléer pour la désignation des emplacements à affecter aux deux divisions de cavalerie dénommées ci-dessus, ainsi qu'aux batteries d'artillerie (Canu), si toutefois les premières se trouvent dans la zone qui nous sera affectée.

La Garde quittera donc son campement demain matin à 4 heures, ayant soin de faire filer à l'avance tous ses *impedimenta*.

La Garde suivra la route de Sarrebrück à Metz et, dans le cas où une attaque de l'ennemi se dessinerait, soit sur une partie de notre ligne, soit sur un des échelons en retraite, elle s'arrêterait et prendrait la position la plus avantageuse possible, et Monsieur le général Bourbaki me ferait prévenir de la position qu'il occupe.

Je suivrai très probablement la même route que la Garde, en arrière d'elle.

On devra profiter de toutes les routes secondaires latérales à celle de Sarrebrück à Metz, pour rendre les colonnes moins profondes, sans cependant compromettre la rapide formation des troupes pour le combat.

Les troupes d'infanterie devront marcher par section ou demi-section, selon la largeur des routes, et l'artillerie sur deux files.

Quant à la cavalerie, il sera préférable de la mettre en grande partie à l'arrière-garde, soit à droite, soit à gauche de la route, si le terrain le permet, afin qu'elle soit disponible pour entrer immédiatement en action si besoin était.

Vous compléterez ces instructions générales par celles que vous inspireront votre expérience et votre savoir-faire.

P.-S. — D'après les derniers renseignements qui me parviennent, l'ennemi serait en nombre considérable tant en avant de Boulay qu'en avant de Saint-Avold, c'est-à-dire sur nos deux flancs, et serait disposé à nous attaquer.

Le Major général au colonel de Vassoigne, commandant le parc de la Garde impériale. — Note.

Metz, 10 août.

Je vous prie de vous établir, avec votre parc, à Chambière, avec les parcs des autres corps d'armée. Vous pourrez ainsi vous trouver en communication avec les corps de la Garde.

Je fais connaître au général Pé de Arros votre nouveau campement.

Le Major général au général Bourbaki (Lettre).

Metz, 10 août.

Par ordre de l'Empereur, j'ai l'honneur de vous adresser ci-joint *trois mille* exemplaires d'une instruction sur la *Manière de combattre les Prussiens.*

Je vous prie de vouloir bien faire distribuer immédiatement cette instruction dans les corps de la Garde impériale. J'ajouterai, aux indications qu'elle contient, qu'on a remarqué, dans les combats qui ont eu lieu jusqu'ici, que l'artillerie française tirait, en général, *trop haut*, et l'infanterie *trop haut et trop vite*, et qu'il importe d'appeler, tout particulièrement, sur ce point, l'attention des généraux et des chefs de corps.

Manière de combattre les Prussiens.

Les Prussiens commencent l'action en mettant très peu de forces en avant, mais ils placent de nombreuses batteries de gros calibre sur des positions bien choisies; ensuite, ils forment une avant-ligne épaisse de tirailleurs, qui font un feu des plus nourris.

Les tirailleurs, surtout, profitent très habilement des bois, d'où ils cherchent à gagner le flanc de leur ennemi; puis, quand les tirailleurs sont fortement engagés, les Prussiens poussent en avant des masses énormes, qu'ils cherchent à abriter derrière les accidents du terrain.

Au combat de Frœschwiller, il y a eu des feux de tirailleurs seulement, pas de feux de ligne.

Il est donc utile d'agir comme eux, c'est-à-dire d'employer beaucoup de tirailleurs, une artillerie nombreuse et de fortes réserves.

Journée du 10

ARTILLERIE DE I

Journal des opérations du g

Il fallait renoncer désormais à tirer
devaient être accumulées dans cette premi
parc n'existait plus pour l'armée de Metz.
c'était d'entasser dans Metz tous les approv
y faire parvenir. Deux voies étaient e
Ardennes, par Sedan et Thionville; mais
tudes de ce côté, on redoutait que les c
kenstein, que l'on supposait à Sierck, ne
de fer.

La route de Verdun était plus sûre;
voie ferrée qui devait relier Verdun à Metz
et la distance à parcourir était considér
aurait fallu, d'ailleurs, improviser avec le
avait sous la main.

Cependant, c'est sur Thionville et Verdur
d'acheminer les munitions. Cette indicatio
déjà les obstacles surgissaient. Le 10 aoû
Ministre écrivait au général Soleille (télégr

« D'après un avis de M. le Major génér
à Metz pouvait être coupée, ordre a été
trains dirigés sur Metz par cette voie. En
expédiées de Douai sur Metz, fraction no
trouvent arrêtées à Sedan. Que faut-il faire

Le général demanda des instructions au
nouvelles reçues n'étant pas rassurantes,
tion et faire rétrograder par la ligne de
Sedan. Toutefois, dans le courant de la
directeur des mouvements des chemins
suivant :

Metz, 10 août 1870.

« Par ordre de l'Empereur, faites diriger sur Metz, par Reims, Châlons et Frouard, le convoi de munitions arrivé de Douai et arrêté en gare de Sedan. »

Ce convoi, un des derniers qui soient passés à Nancy, arriva heureusement à destination ; il contenait 4 millions de cartouches.

. . . . . .

Les parcs des 2e, 3e, 4e corps et de la Garde étaient à Metz, complètement organisés en matériel et en attelages; celui de la réserve générale, prêt à Toulouse depuis plusieurs jours, ne pouvait plus gagner Metz. Une dépêche ministérielle fit connaître qu'il était appelé à Vincennes.

Le commandement conféré au maréchal Bazaine par l'ordre général n° 2, devenait un commandement effectif, puisque les éléments qui le composaient se trouvaient, pour la première fois, réunis. Par dépêche en date du 10 août, le Major général fit connaître au général commandant l'artillerie de l'armée, qu'il avait désigné le général Rochebouët comme commandant de l'artillerie à l'état-major du maréchal Bazaine, commandant en chef les 2e, 3e et 4e corps. Par suite de cette nomination, le commandement de l'artillerie du 3e corps, fut, sur la proposition du général Soleille, donné au général de Berckheim.

Journée du 10 août.

RÉSERVE DE CAVALERIE.

Division du Barail.

Journal de marche.

10 août.

Marche de nuit du 9 au 10 août. Le soir même du 9, la division reçoit l'ordre de partir immédiatement pour Metz, afin d'y arriver le lendemain matin. A 9 heures, elle abandonne son campement, et, gravissant le coteau qui domine Saint-Mihiel, elle s'avance sur un plateau boisé, au bas duquel elle rencontre, à une heure du matin, le village de Vigneulles.

Vers 3 heures du matin, la colonne fait une halte d'une heure, et elle arrive à 5 h. 1/4 au village de Gorze, qui est le point de réunion de plusieurs ravins importants, et qui est placé dans un bas-fond, à vingt kilomètres de Metz. A quatre kilomètres plus loin, elle traverse le village de Novéant, placé sur la route de Metz à Frouard et Nancy, et à partir duquel elle suivra presque parallèlement le tracé du chemin de fer. Elle rencontre enfin les villages d'Ars et de Moulins-sur-Moselle, et arrive à Metz à 10 h. 1/2 du matin, pour y camper au S.-O. de la place et le long du chemin de fer.

Les troupes sont fatiguées de cette longue marche de nuit. Ce résultat est surtout très sensible dans les trois derniers escadrons du 3e chasseurs, qui étaient arrivés à Saint-Mihiel le 9 seulement, au milieu de l'après-midi, venant de Commercy, où les avait déposés le chemin de fer. L'effectif du 3e chasseurs, grâce à ce renfort, se trouve alors porté à 687 hommes et 619 chevaux.

Division de Bonnemains.

10 août.

Départ de Lunéville à 10 heures du matin; arrivée à Bayon à 3 heures de l'après-midi.

RENSEIGNEMENTS

Bulletins enregistrés à l'état-major général.

10 août.

Les Prussiens pousseraient toutes leurs forces disponibles vers la France (armée et landwehr). Armée des côtes du Nord, général Vogel de Falkenstein, prendrait aussi cette direction. On parle d'appel à la landsturm ; les journaux allemands n'en disent rien.

Renseignements favorables sur la neutralité de la Belgique. Un corps prussien arriverait le 10 au soir, ou dans la nuit du 10 au 11, à Boulay. Ce corps aurait 25,000 hommes ; renseignement confirmé d'autre part. Toujours mouvements sur le haut Rhin, rive droite, pour attirer notre attention, sans doute.

Forces assez considérables, paraît-il, entre Sulzbach et Sarrebrück (armée de Steinmetz), et entre Hombourg et Blieskastel (armée du prince Frédéric-Charles).

Basse Sarre dégarnie de troupes. Les *13e*, *70e* et *53e* ont quitté Sarrelouis le 9 au soir pour l'armée de Metz. Les pièces de Sarrelouis seraient dirigées sur Sarrebrück et Wissembourg. Arrivage de troupes à Birkenfeld.

Le 8, division d'infanterie à Lorentzen venant de Rahling. On signale des troupes à Drulingen se dirigeant sur Dieuze, par Fénétrange.

Le 9 au soir, personne à Sarrebourg.

Un émissaire revenant de la basse Sarre prétend que 25,000 hommes avec beaucoup d'artillerie seraient échelonnés de Trèves à Sierck. Des patrouilles de cavalerie se présentent chaque jour à ce village. Un autre espion aurait vu, près de Sierck, 3,000 hommes (peut-être l'avant-garde du corps signalé précédemment).

Un Agent de Luxembourg au Préfet de la Moselle (D. T.).

Luxembourg, 10 août, 8 heures matin.

Nouvelles reçues de Wasserbillig, près Trèves, disant : « Vallée Sarre dégarnie de troupes. Les *13e*, *70e* et *53e*, ce dernier réduit de moitié, ont

quitté hier soir Sarrelouis pour rejoindre armée se dirigeant sur Metz. Landsturm serait appelé. Dégarnissent tout l'intérieur pour jeter toutes leurs forces sur la France. Canons de Sarrelouis dirigés sur Sarrebrück et Wissembourg. Arrivage à Birkenfeld de corps de Brunswick et hussards noirs. »

Un Agent de Thionville au Major général (Lettre).

Thionville, 10 août, 8 heures matin.

On me donne de nouveau comme positifs les faits suivants :

1° Il ne reste plus, dans la place de Sarrelouis que la 14e compagnie de guerre et plusieurs compagnies de la landwher, soit un effectif de 1000 hommes;

2° Toute l'ancienne garnison de Sarrelouis s'est dirigée sur Sarrebrück, à l'exception du 53e de ligne, qui a tellement souffert, au dernier combat, sur la Sarre, qu'il se trouve réduit de moitié et qu'il est complètement démoralisé. Les débris de ce régiment ont été dirigés sur Trèves, où il ne reste plus d'autres troupes ;

3° La vallée de la Sarre est complètement dégarnie de troupes ; il ne reste plus un seul homme à Conz, à Saarburg, à Mettlach, à Merzig, à Völklingen, à Bettingen ou dans les environs;

4° A Speicher et Wittlich il n'y a pas non plus de troupes en ce mement ;

5° A Birkenfeld, où je viens de renvoyer l'un de mes courriers, on constate de nombreux passages de troupes se dirigeant sur le Palatinat.

Je viens de renvoyer également un courrier à Bitburg, à Waxweiler et à Prüm pour observer ce qui s'y passe.

On m'assure que le landsturm vient d'être appelé sous les armes.

Le bruit s'accrédite à l'étranger que l'armée du Nord, sous le commandement du général Vogel de Falkenstein s'avance dans la direction de Trèves.

On croit, à Luxembourg, que la Prusse respectera parfaitement la neutralité de la Belgique, mais qu'elle fera fort peu de cas de celle du Luxembourg. On craint qu'elle ne réoccupe la forteresse et qu'elle ne traverse le grand-duché, pour se diriger, par la route de Longwy, sur Verdun, Reims, etc., et se joindre à l'armée en marche sur Paris.

On doute beaucoup que l'armée entrée par Sarrebrück accepte la bataille devant Metz. On craint qu'elle ne grossisse tellement que rien n'arrêtera plus sa marche en avant.

Les amis de la France et les partisans sincères de l'autonomie du grand-duché sont consternés, car ils sont convaincus que si la Prusse triomphe, elle fera rentrer leur pays dans la confédération qu'elle commande ou qu'elle l'annexera purement et simplement.

Ministre de la guerre au maréchal Le Bœuf
'. Ch.).

Paris, 10 août. Expédiée à 9 h. 55 matin (n° 3809).

. ., à Luxembourg, télégraphie..... suivant information d'Alle-
e, l'armée allemande entière, y compris landwehr, se masse sur
ères françaises ; tout est dégarni jusqu'en Silésie ; landsturm
é ; le général Vogel de Falkenstein, venant des côtes du Nord,
également vers nos frontières françaises ; plusieurs lignes de che-
le fer ont leur service ordinaire suspendu.

: Ministre de la guerre au Major général, à Metz
Γ.).

Paris, 10 août, 10 h. 25 matin.

pêche, Mayence, 7 août. — Position de quartiers généraux : « Le
e Frédéric-Charles de Hombourg, à Blieskastel ; Steinmetz entre
ach et Sarrebrück ; grand quartier à Kaiserslautern. »

pêche Hombourg, 7 août. — « Mac-Mahon s'est retiré sur Bitche.
enau occupé par la Prusse ; de même Forbach, Phalsbourg.
re navires, deux frégates cuirassées et deux avisos français signalés
ntrée de la baie de Kiel. »

nich, 7 août. — Nombreux blessés à Carlsruhe, manquant de
s et de bandages. »

le, 7 août. — « De Wœrth, le Prince royal se porte sur Nancy.
triche continue ses armements. Effectif des armées ennemies ;
éric-Charles, 200,000 hommes, Steinmetz, 70,000 ; Prince royal,
)00 ; grand quartier général, 100,000. La Prusse accuse de nom-
r blessés à Wœrth et à Spicheren.

: Préfet de la Haute-Saône au Major général, à
z (D. T. Ch.).

Vesoul, 10 août, 9 h. 50 matin. Expédiée le 10 août à 12 h. 20 soir.

viens de voir X..., qui a écrit lui-même la dépêche suivante que
us transmets :

l'arriverai vers 2 heures où je donnerai des renseignements exacts.
née que vous avez devant vous est forte de 270,000 hommes, pas
c'est vous dire toute la ligne d'un bout à l'autre. Les réserves
moitié réservistes, moitié landwehr. »

Du Ministre des affaires étr

X..., à Bâle, me mande que l'émiss
annoncé qu'il y avait encore 70,000 h
Donaueschingen, Kleinkembs. Rhein
lingen, Schliengen, Mullheim; passeron

Dépêche télégraphique chif
Major général le 11 août).

Bruxelles, 10 août, 5 h. 10 s

Nouvelles militaire

Le combat près de Spicheren, dans le
de plus grandes dimensions et résultats
Le corps d'armée de Frossard a été pr
Les pertes en morts et blessés sont im
et plusieurs importants magasins ont été
En outre, un très grand nombre de p
qui augmente toutes les heures. Jusqu'à
2,000; mais les pertes, de notre côté, s
a perdu environ 1,800 hommes.
L'armée française se retire sur tous le
Saint-Avold est occupé par nos trou
jusqu'à deux milles de Metz...

X..., de Mondelange, au F
Metz (D. T.).

Mondela

Tous les jeunes gens de Metzervisse
grand nombre; ils disent que les troupe
faisant des rançons, et enlèvent tous les

Le Commissaire central de p
mandant Samuel. — Note.

X... me fait dire que les Prussiens so
sur Metz en suivant la Moselle.

Nota. — Tous les habitants des communes, dit-il, se sauvent sur Metz.

X..., de Kédange, au Major général, à Metz (D. T.).

Kédange, 10 août, 8 h. 11 soir. Expédiée à 9 heures soir (n° 3885).

Je reçois la lettre suivante : « A Monsieur le général Le Bœuf, renseignement certain. J'apprends à l'instant même, d'une bouche certaine, qu'hier, 9 courant, un corps d'armée prussien très considérable, qui stationnait à Rehling, s'est mis en marche et remonte la Sarre. »

Un Agent de Thionville au Major général (D. T.).

Thionville, 10 août, 9 h. 15 soir. Expédiée à 9 h. 40 soir (n° 3888).

On assure Roi de Prusse, Bismarck et Moltke à Sarrebrück. 2,000 landwehr traversé Trèves pour Sarrebrück. On croit toujours que le gros de l'armée passera à côté de Metz, pendant que Vogel de Falkenstein avancerait par Luxembourg, Thionville, Longwy et Charleville. Les Allemands expulsés de France paraissent renseigner l'ennemi.

Aperçu des mouvements de l'ennemi donné par X..., de Château-Salins.

Des éclaireurs prussiens ont été vus le 10, à 1 heure, à Dieuze, et à heures à Château-Salins. En arrière est signalé un corps d'armée se dirigeant sur Nancy par Château-Salins.

Du Préfet de la Moselle. — Note.

Metz, 10 août.

D'après des renseignements, les agents des postes, les agents de administration des tabacs auraient quitté hier (9 août) Gros-Tenquin, Morhange, parce que les uhlans prussiens, qui sont presque toujours les avant-coureurs des colonnes prussiennes, seraient entrés dans ces localités et dans les communes voisines. On ne peut dire d'où viendraient les colonnes : est-ce de Saint-Avold? est-ce de Boulay? Dans ce cas, on laisserait Metz à droite, pour se diriger sur Nancy par Château-Salins.

Les personnes qui ont quitté Gros-Tenquin et Morhange ont parfaitement vu les fortes reconnaissances prussiennes.

Commandant supérieur au Major général, à Metz (D. T.).

Strasbourg, 10 août.

On m'affirme qu'un corps prussien considérable se dirige vers la vallée de la Bruche ou sur Saverne. Je ne puis vérifier.

Du Préfet de la Moselle. — Note.

Metz, 10 août.

On s'attend à recevoir ce soir et la nuit un corps d'armée prussien à Boulay.

Un officier prussien s'est présenté hier matin chez le maire, à Boulay, pour le prévenir qu'un corps de Prussiens arriverait dans sa commune.....

X..., de Teterchen, est venu dans la soirée du même jour confirmer la nouvelle au maire de Boulay; seulement, il évaluait le corps d'armée à un chiffre considérable, au moins 25,000 hommes.....

Renseignements fournis par M. X..., propriétaire aux environs de Metz.

10 août.

Le 9 août au soir, 700 hommes étaient campés à Boucheporn. Un autre camp existait à Longeville, sans qu'on puisse préciser la force qui l'occupait.

Renseignements fournis par un coureur intelligent.

10 août.

Un corps prussien de 25,000 hommes serait échelonné de Trèves à Sierck, avec beaucoup d'artillerie. Des patrouilles de cavalerie paraissent tous les jours à Sierck, qui n'est pas occupé. Les habitants ne sont pas maltraités.

Renseignements fournis par un ancien zouave (non payé).

10 août.

Il a vu une grand'garde prussienne établie sur une éminence en face de Sierck. Il n'y aurait que 3,000 hommes dans les environs. Il ne sait rien du corps d'armée de 25,000 hommes.

3e CORPS.

Bulletin de renseignements pour la journée du 10 aout

Courcelles-Chaussy. — En me dirigeant sur Courcelles-Chaussy, j'ai rencontré un homme mené par un sergent d'infanterie. Cet homme m'a déclaré se nommer Ducret et être soldat au 32e. Il a été fait prisonnier, il y a six jours, à Stiring : il y est resté quatre jours ; il a vu un détachement de 180 prisonniers : celui dont il faisait partie était de 0 hommes. On les a bien traités; on les employait à ramasser les blessés. Il a vu beaucoup de troupes, mais il n'a pas su les évaluer. Il s'est échappé au moment où on allait l'embarquer en chemin de fer; la voie est rétablie jusqu'à Forbach. Il est revenu par Saint-Avold et n'a rencontré sur toute sa route que quelques cavaliers qui l'ont laissé passer sans faire attention à lui. Entre Saint-Avold et Faulquemont, il n'a pas rencontré de troupes. Il estime à deux escadrons ce qu'il y avait à Saint-Avold....

Gros-Tenquin. On a amené 7 cavaliers prussiens pris à Gros-Tenquin. Il résulte de leur interrogatoire que les uns sont des cuirassiers du régiment de Westphalie n° *4*, division de cavalerie de Wrède (?); les autres appartiennent au régiment de uhlans de Schleswig-Holstein n° *15* et font partie du IIIe corps. Les cuirassiers venaient de Sarreguemines, les uhlans de Sarrebrück, en deux jours. Les régiments ne marchaient pas ensemble. Ils n'ont pas vu d'infanterie avec eux; les cuirassiers ont dit qu'ils marchaient avec leur division ; les uhlans marchaient isolément. Les régiments sont à quatre escadrons de 162 cavaliers montés.

La division de Wrède (?) se compose des *13*e régiment de uhlans, *9*e régiment de dragons, *16*e régiment de dragons, hussards de Brunswick.

L'autre division, des *3*e régiment de hussards, *16*e régiment de hussards, *6*e régiment de cuirassiers, *15*e régiment de uhlans.

4e CORPS.

Bulletin de renseignements pour la journée du 10 aout.

Route par les Etangs et Boulay. — Deux courriers de Charleville ont pris pendant la nuit du 9 au 10 août la route par Boulay et sont revenus au camp dès le matin. Ils n'ont vu aucune troupe en avant de la ville dans laquelle ils ne sont pas entrés. Au dire des gens du pays,

des forces ennemies se concentreraient sur le plateau de Tromborn; il y en avait à Bouzonville, Téterchen, Ossonville, Coume et Boucheporn.

Route d'Avancy, Gondreville, Eblange. — Deux courriers rentrés par cette route ce matin rapportent que l'on n'a vu aucune patrouille de ce côté. La panique règne à Gondreville. Le village se garde lui-même la nuit et se tient prêt à avertir le camp de toute approche de l'ennemi. Les renseignements recueillis par la 3e division (quartier général de Sainte-Barbe) concordent avec ce rapport.

Route de Vigy. Bettlainville. — Les courriers rentrés ce matin par cette ligne, rapportent que le calme règne dans le pays et que l'on ne signale aucune patrouille ennemie.

Renseignements généraux. — L'ennemi paraît vouloir considérer le pays qu'il occupe comme lui appartenant; il y fait exécuter la loi prussienne sur le recrutement; les hommes de dix-huit à quarante ans sont enlevés à leurs foyers et dirigés sur l'intérieur. 200 jeunes gens de la ville de Boulay ont pris la fuite cette nuit et ont passé aux Étangs, se dérobant à cette levée forcée.

P.-S. — Des gens du pays rapportent qu'il y a à Carling des troupes d'infanterie, des masses considérables à Haut-Hombourg, Saint-Avold; il y aurait trois régiments de cavalerie à Longeville et deux régiments de cavalerie à Boucheporn.

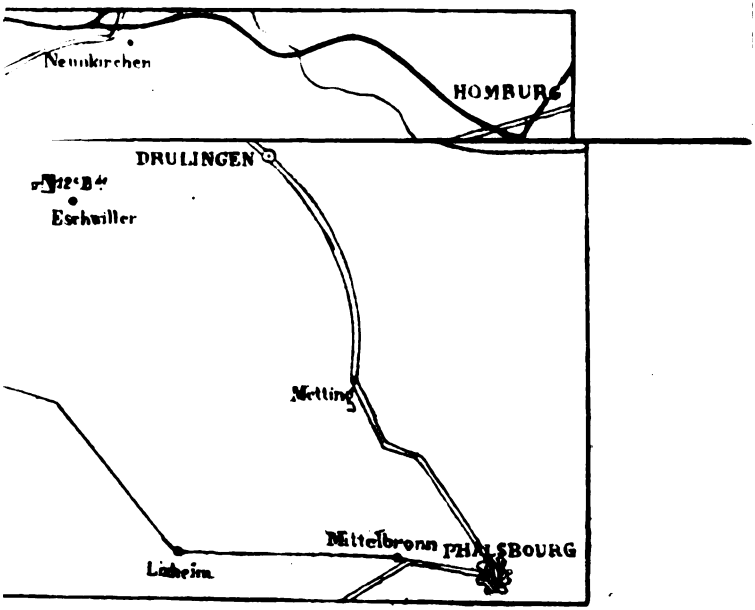
7e CORPS.

BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS POUR LA JOURNÉE DU 10 AOUT.

Belfort, 10 août.

Il ne m'est parvenu aujourd'hui aucun renseignement de la rive droite du Rhin. Tout est toujours tranquille sur la rive gauche.

E. F.


Neunkirchen
HOMBURG
DRULINGEN
Eschwiller
Metting
Mittelbronn
PHALSBOURG
Lixheim

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

REVUE DES REVUES.

I. — REVUES FRANÇAISES.

Journal des Sciences militaires. Novembre 1902. — Le rôle de Langres dans les invasions passées, présentes et futures (*suite*), par M. le général LEWAL. — Campagne de 1815, par M. le commandant CAMON. — La guerre de la Succession d'Autriche (1740-1748) (*suite*), par M. le major Z..... — Le Tonkin de la conquête de 1884-1885, par M. F. GARCIN.

Le Spectateur militaire. 1er et 15 novembre 1902. — G. CLÉMENT. Campagne de 1813 (*suite*). — Capitaine Noël LACOLLE. Histoire des gardes françaises (*suite*).

Revue militaire universelle. 1er novembre 1902. — G. CLÉMENT. Historique de l'artillerie (*suite*). — Capitaine Paul PINEAU. Le général Dugommier (*suite*).

La Revue d'Infanterie. 15 novembre 1902. — Georges TRICOCHE. Les milices françaises et anglaises au Canada (1627-1900) (*suite*).

Revue de Cavalerie. Novembre 1902. — Faut-il abandonner la tactique napoléonienne? — Gassion, mestre-de-camp général de la cavalerie, à la bataille de Rocroi (*suite*).

Revue des Troupes coloniales. Novembre 1902. — Colonel RIOU. Rapport sur les opérations militaires au Tonkin en 1901 (*suite*). — Capitaine AUBÉ. Excursion dans le Sud de la Mandchourie.

Revue du Cercle militaire Novembre 1902. — Un anniversaire : Auerstædt (*suite*). — Une page d'histoire locale : Strasbourg (1865-1870).

Carnet de la Sabretache. 30 novembre 1902. — Exposition militaire rétrospective (*suite*) : Le maréchal Pélissier, duc de Malakoff, par M. Frédéric MASSON; le colonel de Brancion, par M. G. BERTIN; la prise de Malakoff, par M. L. HENNET; le colonel de Camas, par M. L. HENNET. — Souvenirs de campagne d'un soldat du régiment de Limousin (1741

1748). — Blessé mortellement à Waterloo : Jules Michelin (1793-1815), par M. le commandant HAUVETTE. — Certificat de l'état-major du 10e bataillon de l'Isère, an IV. — Le général Louis-Jacques, baron de Coëhorn (1771-1813). — Une feuille de route du 7 septembre 1778. — Opérations du 4e corps de l'armée d'Espagne (1809-1811), d'après la correspondance du général Sébastiani, par M. le lieutenant GUITRY (*suite*).

Revue maritime. Novembre 1902. — Un glorieux épisode maritime et colonial des guerres de religion (*suite*), par le lieutenant de vaisseau Maurice DELPEUCH.

Revue des Deux Mondes. 1er et 15 novembre 1902. — Conspirateurs et gens de police. Le complot des libelles (*suite*), par M. Gilbert AUGUSTIN-THIERRY.

15 novembre. — Souvenirs de captivité (novembre et décembre 1870), par M. le général ZURLINDEN.

La Revue de Paris. 15 novembre 1902. — Pierre CONARD. Napoléon et les vocations militaires.

Minerva. 1er novembre 1902. — G. ROBERTI. Les Cisalpins à Lyon en 1802.

1er et 15 novembre — Arthur CHUQUET. Le révolutionnaire Georges Forster (1789-1794).

La Nouvelle Revue, 15 novembre 1902. — H. COUDERT DE SAINT-CHAMANT. L'organisation de la Garde impériale.

La Revue. 1er novembre 1902. — Baron André DE MARICOURT. Louis XVI et les journées d'octobre 1789.

Revue Bleue. 1er novembre 1902. — Albert VANDAL. Comment fut votée la constitution de l'an VIII.

Revue hebdomadaire. 1er, 8, 15 novembre 1902. — Les cahiers du capitaine Jobit, par le général BOURELLY.

Le Carnet. Novembre 1902. — Comte A. DE DIESBACH. Aventures d'un soldat (*suite*).

Revue historique. Novembre-décembre 1902. — Paul MATTER. La Prusse au temps de Bismarck. La Révolution de 1848 (*fin*).

La Révolution française. 14 novembre 1902. — Les mémoires et les papiers de Cambacérès, par P. M..... — Préliminaires et causes des journées de prairial, par F. DIEUDONNÉ.

II. — REVUES ÉTRANGÈRES.

Militär-Wochenblatt. November 1902. — N° 96. Der Herbstfeldzug 1813. — N° 97-99. Moltkes militärische Korrespondenz 1859. — N° 100. Verwendung und Führung der Kavallerie 1870 bis zur Kapitulation von Sedan. — N° 101. Das Generalstabswerk über den Siebenjährigen Krieg (IV. Band). — N° 105. Aus der Geschichte des 4. Rheinband-Regiments Herzöge von Sachsen, 1807.

Jahrbücher für die deutsche Armee und Marine. November 1902. — Die 8. Division im Kampfe um den Swiepwald am 3. Juli 1866, eine Erwiderung, von Oberstleutnant FABRICIUS.

Preussische-Jahrbücher. November 1902. Dr. Felix NACHFAHL. König Friedrich Wilhelm IV und die Berliner Marzrevolution im Lichte neuer Quellen.

Journal of the Royal United Service Institution. 15 th November 1902. — The Voyage of the « Charming Nancy » 1776, by colonel F. A. VHINYATES.

Rivista militare italiana. 16 Novembre 1902. — Luigi CADORNA. Da Weissemburg a Sedan nel 1870 (*continuazione*). — Guido DE MAYO. Strategia e cavalli all' inizio della guerra turco-russa nel 1877-1878.

REVUE DES LIVRES.

LIVRES FRANÇAIS.

Études de guerre. La manœuvre de Soult (1813-1814), par le général LAMIRAUX. — Librairie Henri-Charles Lavauzelle, Paris, 1902.

Dans cet ouvrage, l'auteur décrit les opérations du maréchal Soult depuis le 12 juillet 1813, époque à laquelle il prit le commandement de l'armée d'Espagne, après la retraite de Vitoria, jusqu'au milieu d'avril 1814, au moment où, après avoir livré bataille à Toulouse, il arrête son armée entre Villefranche et Castelnaudary à la nouvelle de la signature de la paix.

Le général Lamiraux, en commentant les événements survenus au cours de cette campagne de neuf mois, a remis une fois de plus en lumière les efforts méritoires de l'armée d'Espagne dans le Sud-Ouest de la France, ainsi que le talent réel déployé par son chef,

le maréchal Soult. Ce dernier, dont les forces diminuaient chaque jour tandis que celles de Wellington augmentaient, sut néanmoins compenser son infériorité numérique par l'habileté de ses manœuvres et ne se laissa jamais sérieusement entamer.

Cette campagne remarquable eut lieu en même temps que celle que l'Empereur conduisit en Allemagne en 1813 et en France en 1814, et l'éclatante renommée des victoires de Lutzen, Dresde et Montmirail a fait oublier les combats livrés non sans gloire à Saint-Pierre d'Irube, Orthez et Toulouse.

Le lieutenant-colonel Clere, dans un ouvrage paru en 1894, a, le premier, tiré de l'oubli ces événements militaires en relatant les opérations conduites par le maréchal Soult, depuis le mois de juillet 1813 jusqu'à la bataille d'Orthez (27 février 1814). Le général Lamiraux a repris cette partie de la campagne en la traitant à un point de vue différent; il a ensuite continué le récit des événements depuis la bataille d'Orthez jusqu'à celle de Toulouse.

L'auteur nous montre ainsi successivement la réorganisation de l'armée par le maréchal Soult après la retraite de Vitoria, puis l'offensive sur Pampelune, terminée par la bataille de Sorauren à la fin de juillet, et la retraite sur la Bidassoa; il nous parle ensuite de la défense des lignes successives de la Bidassoa, de la Nivelle et de la Nive, et des combats sous Bayonne à la fin de décembre; il nous fait assister encore à la défense des Gaves et à la bataille d'Orthez; il nous conduit enfin, par Saint-Sever et Aire, jusqu'à Tarbes et de là jusqu'à Toulouse, où l'armée française livre une dernière bataille.

Les remarques et les discussions tactiques émaillent le récit et justifient le titre *Études de guerre* que l'auteur a donné à son livre, dans lequel il fait principalement ressortir : « une offensive bien étudiée qui « se dénoue à Sorauren; une défensive bien définie qui se dénoue sous « le camp retranché de Bayonne, un recul intermittent qui a pour « consécration Orthez, une retraite divergente et intéressante qui « s'arrête à Toulouse. »

La bataille de Cunaxa, par X.... — Paris, Chapelot, 1902.

A 11 ou 12 lieues au Nord de Babylone, en 401 avant notre ère, 12,800 soldats grecs, au service de Cyrus le Jeune, mirent en fuite les forces d'Artaxerxès, s'élevant à plus de 500,000 hommes; tel est l'événement historique que l'auteur se propose d'étudier.

Il se base pour cela sur le texte de Xénophon qui, à la fois écrivain et homme de guerre, a donné dans l'*Anabase* un récit de l'expédition à laquelle il a assisté; ce récit, dont la sincérité n'a jamais été mise en doute, est complété par les précieuses indications qu'il fournit sur les Perses dans l'*Economie*, la *Cyropédie* et les *Helléniques*.

L'auteur, utilisant ces différentes sources, nous montre l'organisation militaire des Perses, puis l'armée de Cyrus; il nous fait suivre ensuite sur une carte générale le plan d'opérations de Cyrus et celui d'Artaxerxès, et il nous fait comprendre, avec l'aide d'une carte détaillée, les préliminaires de la bataille; enfin, dans un chapitre spécial, où plusieurs croquis indiquent les dispositifs successifs des armées, il raconte la bataille elle-même. Cette étude est une restitution consciencieuse, savante et documentée d'une des pages les plus intéressantes de l'histoire militaire antique.

Mais l'auteur ne se contente pas d'un exposé des faits, il en tire des conclusions et des enseignements. En recherchant les raisons qui ont fait triompher une poignée de Grecs, il conclut que c'est à leur forte éducation militaire, c'est-à-dire à leur courage et à leur confiance dans l'arme de main, autant qu'à leur expérience de la guerre et aux talents de leurs chefs, qu'ils ont dû la victoire. La faiblesse des Perses provenait d'après lui de l'idée qu'ils se faisaient du combat; ils voulaient anéantir l'ennemi de loin, c'est-à-dire au moyen de projectiles lancés par l'arme de jet, en couvrant leur front du plus grand nombre de projectiles possible, et ils en étaient arrivés à douter de l'utilité du courage; sous l'influence d'un affaiblissement de l'esprit militaire, ou d'après les théories de savants officiers, ils avaient abandonné l'épée pour l'arc, comptant tenir l'ennemi à distance par la supériorité du nombre et de l'armement. Mais des mercenaires décidés à vaincre et confiants dans leur valeur propre, avaient mis en déroute cette nation armée qui défendait pourtant son pays, et qui possédait une discipline de fer, une hiérarchie solide, et une administration perfectionnée.

L'auteur rappelle, pour terminer, l'entrée d'Alexandre à Persépolis et l'incendie des palais de cette ville, ordonné par le héros pour montrer qu'un peuple n'est pas digne de jouir des richesses qu'il a entassées quand il n'est pas capable de les défendre. « Ainsi, ajoute-« t-il, sont destinées à périr les nations qui, amollies par le bien-être, « mettant tout leur espoir dans la supériorité de leurs armes de jet et « dans le nombre de leurs armées, auront laissé éteindre en l'âme de « leurs soldats cette conviction qu'à la guerre c'est, avant tout, le « courage au service de l'arme de main qui décide et décidera toujours « du succès. »

Marins et soldats français pendant la guerre de l'Indépendance des États-Unis (1778-1783), par le vicomte DE NOAILLES. — Paris, Perrin, 1902. 1 vol. in-8°, avec plusieurs cartes et portraits.

La guerre de l'Indépendance des États-Unis fournit à l'armée et à la marine françaises l'occasion de succès qui effacèrent, dans une certaine mesure, le souvenir des désastres subis pendant la guerre de Sept

Ans. Mettre en lumière le rôle de nos armes dans cette lutte lointaine, tel est l'objet que s'est proposé le vicomte de Noailles. Ancien officier, ayant visité les champs de bataille d'Amérique et soigneusement exploré les documents de nos archives publiques (guerre, marine, affaires étrangères), il était en mesure de nous offrir une étude complète, des appréciations judicieuses, des conclusions basées sur l'examen méthodique des faits.

Son ouvrage débute par de curieux détails sur une mission secrète du baron de Kalb, envoyé en Amérique par le duc de Choiseul dès 1767. Bien qu'elle n'ait pas entraîné de conséquences immédiates, il était intéressant de faire connaître cette première démarche du gouvernement français en vue de tirer parti des différends qui surgissaient déjà entre les colonies anglaises et leur métropole.

Dans la suite de son volume, M. de Noailles se borne à signaler la marche des négociations politiques, à la suite desquelles devait se produire d'une façon active l'intervention de la France. Il a jugé que ce sujet avait été l'objet de travaux historiques qui en avaient à peu près épuisé l'intérêt. Il s'est donc attaché spécialement aux événements militaires et maritimes.

C'est d'abord la croisière de l'amiral d'Estaing dans l'Amérique du Nord et aux Antilles (1778-1779), croisière marquée par la prise de la Dominique, de Saint-Vincent et de la Grenade et la victoire remportée, le 6 juillet, près de cette île, sur l'amiral anglais Byron.

L'année suivante, c'est l'amiral de Guichen qui commande aux Antilles une brillante croisière, dont les résultats eussent été plus considérables s'il fût venu sur les côtes des États-Unis appuyer les opérations de l'armée de terre.

C'est, en effet, le 11 juillet 1780 que le lieutenant général de Rochambeau avait débarqué à Rhode-Island avec un petit corps expéditionnaire de 5,000 hommes. Il devait y rencontrer de nombreuses difficultés, tant pour la subsistance des troupes que pour la conduite des opérations militaires; il fut loin de rencontrer chez les Américains le concours empressé et le désintéressement que méritait l'intervention de la France en faveur de leur indépendance.

Ces difficultés furent cependant aplanies grâce à Washington, qui manifesta un caractère plus conciliant et des vues beaucoup plus larges que celles de la plupart de ses compatriotes. La capitulation d'York marqua enfin, le 19 octobre 1781, le triomphe de l'indépendance. Ce fut l'événement décisif qui plaça les Anglais dans une situation d'infériorité dont ils ne purent se relever jusqu'à la fin de la guerre.

LIVRES ÉTRANGERS.

Kriegsgeschichtliche Beispiele aus dem deutsch-französischen Kriege von 1870-71, von KUNZ, major a. D. — 13 *ter* Heft, Berlin, 1902, Mittler und Sohn.

Cet ouvrage, relatif aux combats auxquels a donné lieu la possession du Nieder-Wald, à la bataille de Frœschwiller, paraît s'être proposé de rétablir des faits, qui auraient été relatés par l'ouvrage du Grand État-Major prussien d'une façon trop peu élogieuse pour les troupes allemandes; ils auraient été dénaturés aussi, au détriment de celles-ci, par M. le général Bonnal, dans son ouvrage intitulé *Frœschwiller*, ainsi d'ailleurs que par les autres écrivains français. Le major Kunz semble avoir été tout particulièrement affecté d'une appréciation de M. le général Bonnal : *la supériorité de la race gauloise*. Il prétend démontrer qu'elle ne s'est nullement manifestée en 1870 et que, dit-il, « nos fils et nos petits-enfants n'ont rien à en redouter ». Telle est la thèse, telle est l'opinion préconçue qui règne du commencement à la fin de l'ouvrage; et, bon gré, mal gré, un grand nombre d'épisodes devront s'y plier.

Le major Kunz nous apprend qu'il a utilisé les Archives de la guerre de Berlin et un grand nombre de rapports particuliers que lui ont adressés des officiers qui ont pris part à la bataille.

Quelles sont celles de ces archives que le Grand État-Major allemand aurait négligées dans son historique officiel? De quelle époque datent lesdits rapports? Dans quelle mesure ceux qui les ont établis étaient-ils qualifiés pour le faire? Quelle est la confiance qu'on peut leur accorder en tant que sources historiques? Quelles sont les très nombreuses contradictions qu'on y relève (page 25)? Il eût été désirable que le major Kunz eût publié ces rapports comme pièces annexes. L'utilisation qu'il a faite de quelques sources françaises rend plus regrettable encore cette omission.

On constate, par exemple, que les opérations du 2e bataillon du 56e de ligne que relate le major Kunz (pages 32, 33, 38, 93) ne concordent nullement avec l'Historique de ce régiment, publié par la *Revue d'Histoire*. Même observation pour l'Historique du 3e tirailleurs. L'extrait qu'en a reproduit la *Revue* ne dit pas, comme le croit le major Kunz, que ce régiment ait pris « une grande part » au retour offensif exécuté sur la ferme Lansberg et en ait même constitué « le noyau ». L'auteur s'en est rapporté, apparemment, aux Historiques imprimés de ces corps de troupes, publiés en 1883 et en 1888, qui diffèrent sensiblement de ceux de la *Revue d'Histoire*. Le major Kunz aurait pu en conclure que la *Revue* avait de bonnes raisons pour adopter ces derniers qui, en effet, sont des

manuscrits rédigés, immédiatement apr
sion composée d'officiers ayant assisté a
préféré ceux-là à ceux-ci ?

On constate, aussi, que certaines opé
du 56e de ligne sont déplacées dans le t
à la page 81, est contraire à l'Historique
il a eu lieu, non pas *après*, mais *avant* l
rassiers Michel.

Le major Kunz nie que les zouaves
aient exécuté des charges à la baïonnette
torique du 3e zouaves dit au contraire c
baïonnette se renouvellent avec fureur
compagnies du 87e s'enfuirent-elles si
la Sauer et qu'il ne fut possible de reme
qu'à Spachbach ? C'est l'Historique du
parle ainsi. Et puisque le major Kunz l
circonstance, il l'accordera sans doute au
lifie « d'excellent », du lieutenant Rös
réalité des zouaves) étaient à peu de di
des cris sauvages ; pour être sincère, no
Nous courions à toutes jambes, aussi ra
les fourrés et les broussailles. Les Fra
poursuivaient.....» Pourtant le major
retraite des Prussiens, évacuant le secteur
ne fut nullement inquiétée par les Franç
suivit jusqu'à la lisière de la forêt. Com
cette fuite précipitée jusqu'à Spachbach ?

Le major Kunz fait à M. le général Bon
des heures erronées pour divers épisode
pour celle de l'ordre porté, au 96e de li
reproche aussi à la *Revue d'Histoire* d'
attaque d'une partie de ce régiment, s
Wald, alors que, d'après lui, elle avait e
tard. Il y insiste d'ailleurs (page 180) pa
ce moment même, les Prussiens atteigna
échec est dû à ce fait qu'ils n'avaient
établir.

Il n'est pas du reste sans intérêt de
comment est obtenue cette fixation hor
arrive au point coté 699 ; le combat fac
environ cinq minutes. Rössler ramena se
puis marcha vers le point coté 720..... *On*
saire à 15 minutes..... le combat oscilla

de sorte que le moment de la retraite sur la hauteur 720 *doit être fixé* à 10 h. *55* (page 22). » Même procédé pour déterminer l'heure (11 h. *25*) à laquelle la 12e compagnie du 50e est arrivée à la lisière Nord d'une clairière (page 29) ; pour préciser le moment (12 h. *20*) de la retraite des turcos qui avaient fait une contre-attaque sur le Bruck-Mühl (page 52) ; pour les péripéties du combat dans le Nieder-Wald (page 109 à 120).

Die 1. Kavallerie-Division im Kriege 1870-1871, VON JUNK, major a. D. — A. Bath, Berlin, 1902.

Le major Junk vient d'entreprendre une série d'études sur l'histoire militaire. Le premier fascicule, paru récemment, est consacré à la 1re division de cavalerie pendant la guerre de 1870. L'auteur ne paraît pas avoir apporté d'éclaircissements nouveaux sur le rôle de la division du général de Hartmann, mais il en expose très complètement et très clairement la suite des opérations depuis le début de la campagne jusque sur la Loire.

« Si nous jetons un rapide coup d'œil en arrière sur les opérations décrites dans leurs moindres détails, nous sommes obligés de reconnaître, qu'en dépit d'actions isolées très remarquables, les services rendus par la 1re division de cavalerie ne doivent que médiocrement nous satisfaire. Bien que le général de Hartmann fût loin, en vérité, d'être un Seydlitz ou un Zieten et qu'il ne fût même pas un Driesen ou un Gessler, il eut pu cependant faire davantage comme chef de cavalerie, s'il ne se fût pas trouvé aussi subitement aux prises avec la difficile mission de conduire une division de cavalerie. » Et ici, l'auteur fait remarquer combien les divisions de cette arme, constituées seulement au moment de la mobilisation avec des régiments « dont l'instruction de détail était cependant parfaite, manquaient de liens solides que, seule, peut donner une organisation permanente ». « Et cependant, ajoute-t-il, aujourd'hui encore, nous n'avons pas, à l'encontre de nos voisins, constitué de divisions de cavalerie. »

TABLE ANALYTIQUE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE HUITIÈME VOLUME

DE LA

REVUE D'HISTOIRE

Rédigée à l'État-Major de l'Armée (Section historique)

(NUMÉROS 22 A 24)

Pages.

La manœuvre de Denain. 717, 957

L'origine des grandes manœuvres. — Les camps d'instruction aux XVIIe et XVIIIe siècles. 1097

Le blocus de Brest de 1793 à 1805. 781

La campagne de 1805 en Allemagne. — Ulm 996, 1274

La charge de Somosierra..... 1031

La guerre de 1870-1871 :

Journée du 8 août en Lorraine..... 833

Journée du 9 août en Lorraine..... 1096

Journée du 10 août en Lorraine..... 1312

Bulletin bibliographique. 928, 1193, 1427

CARTES ET CROQUIS HORS TEXTE.

La manœuvre de Denain :

Plan des retranchements et du camp de Denain.

L'origine des grandes manœuvres :

Camp de Gray. — Plan de la bataille qui s'est donnée sur les hauteurs d'Apremont le 17 septembre 1754.

Le blocus de Brest :

Carte du port de Brest.

La charge de Somosierra :

Plan du défilé de Somosierra au 1/50.000e.

La guerre de 1870-1871 :

Carte au 1/200.000e.

Le Gérant : R. CHAPELOT.

Paris. — Imprimerie R. CHAPELOT et Ce, rue Christine, 2.

EVUE D'HISTOIRE

RÉDIGÉE

ı l'État-Major de l'Armée

(SECTION HISTORIQUE)

24

IVe ANNÉE

HUITIÈME VOLUME

24 Décembre 1902

PARIS

CHAPELOT & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

SUCCESSEURS DE L. BAUDOIN

30, Rue et Passage Dauphine, 30

1902

SOMMAIRE

L'Origine des grandes manœuvres. — Les Camps d'instruction aux XVIIe et XVIIIe siècles (*à suivre*)..... **1197**

La Campagne de 1805 en Allemagne — Ulm (*à suivre*).. **1274**

La Guerre de 1870-1871 (*à suivre*). **— Journée du 10 août en Lorraine**..... **1342**

Bulletin bibliographique.

Table analytique des matières contenues dans le huitième volume de la **Revue d'Histoire** (n^os **22 à 24**).

CARTES ET CROQUIS

L'Origine des grandes manœuvres :

Camp de Gray. — **Plan de la bataille qui s'est donnée sur les hauteurs d'Apremont le 17 septembre 1754.**

La Guerre de 1870-1871 :

Carte au 1/200,000^e.